

Jean Ernoult,
spiritain

# LES SPIRITAINS AU CONGO
## DE 1865 A NOS JOURS

**MATERIAUX POUR UNE HISTOIRE DE L'EGLISE AU CONGO**

**Mémoire Spiritaine**
**ETUDES ET DOCUMENTS**
**3**

Congrégation du Saint-Esprit, 30 rue Lhomond, 75005 PARIS

# LES SPIRITAINS AU CONGO

*« Il serait vain de se détourner du passé pour ne penser qu'à l'avenir. C'est une illusion dangereuse de croire qu'il y ait même là une possibilité. L'opposition entre le passé et l'avenir est absurde. L'avenir ne nous apporte rien ; c'est nous qui, pour le construire, devons tout lui donner, lui donner notre vie elle-même. Mais pour donner il faut posséder, et nous ne possédons d'autre vie, d'autre sève, que les trésors hérités du passé et digérés, assimilés, recréés par nous. De tous les besoins de l'âme humaine, il n'y en a pas de plus vital que le passé. »*

*Simone Weil (1909-1943)*

Jean Ernoult, *spiritain*

# LES SPIRITAINS AU CONGO
## de 1865 à nos jours

Collection
**Mémoire Spiritaine**
Études et Documents
(n° 3)

CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT
30, rue Lhomond, 75005 Paris
1995

# INTRODUCTION

Dans cet ouvrage, *Les spiritains au Congo, de 1865 à nos jours,* on trouvera un aperçu historique sur les missions que les pères et les frères de la Congrégation du Saint-Esprit ont créées au Congo depuis plus d'un siècle. Il convient de préciser d'abord qu'en fait ils ont agi en continuité avec ce qui avait existé dans l'ancien royaume du Congo depuis la fin du XV[e] siècle. Il m'a paru important en effet de montrer ainsi jusqu'où peut remonter la tradition chrétienne congolaise, même si cette première évangélisation ne laissa pas beaucoup de traces. Comment les spiritains sont à la base de la construction de l'Église au Congo, les pages suivantes le montrent, mission par mission. Les bases établies sont-elles solides ? Ce n'est pas à eux de le dire, mais ils peuvent être confiants, en général, sur le jugement qu'on portera à propos de leur travail de fondateurs, sans nier la justesse de certains reproches qu'on peut leur faire. Ce qu'ils ont légué ainsi à ceux qui viennent après eux subsiste, se développe et répond, en grande partie, à leurs espérances.

Pendant longtemps, la Congrégation du Saint-Esprit, *responsable* de l'évangélisation du Congo, y a été presque seule. Au début des années 1960, il y avait encore, dans les trois diocèses du Congo, 140 spiritains. Dans les six diocèses actuels ils n'atteignent pas la quarantaine. C'est le sort des fondateurs que de s'effacer. L'œuvre continue, avec d'autres ouvriers ; et même, du point de vue spiritain, les nouvelles *Fondations,* futures Provinces, assurent le relais.

Après avoir indiqué dans quel contexte historique s'est placée la *reprise* de l'évangélisation au Congo, chacune des missions, par ordre chronologique de fondation, sera présentée, jusqu'au moment où les spiritains laissent la place à d'autres : clergé diocésain, prêtres *fidei donum*, pères et frères

d'autres congrégations. Il est temps pour nous, spiritains, de faire le point et de fixer la mémoire.

On me reprochera peut-être de m'en tenir aux lieux et aux personnes, à ce qui est *matériel*. Ce choix est voulu, même si on peut regretter le manque d'information ( qu'il ne faudrait pas interpréter comme un manque d'intérêt ! ) sur les populations, leurs coutumes, les problèmes d'adaptation, d'inculturation... Ce choix semble aussi négliger ou minimiser la part du clergé et des frères congolais, des catéchistes, des religieux et religieuses de diverses congrégations dans l'évangélisation du Congo. Je pense y avoir fait de fréquentes allusions, mais je reconnais que cela mériterait d'être plus développé. Ce sont, ici, des pistes ouvertes à ceux qui voudront aller plus loin. Je n'avais ni l'intention ni la capacité de faire une *histoire de l'Église au Congo*. D'autres, plus compétents, entreprendront ce travail. Mon souhait : que la lecture de ces textes encourage à fouiller plus avant, soit pour détailler l'histoire de telle ou telle mission, soit pour parvenir à une vue d'ensemble sur l'évangélisation et les méthodes pastorales.

Les sources principales de ce travail sont :

1 – Le *Bulletin général* de la Congrégation du Saint-Esprit : 55 volumes, qui vont de 1857 à 1989. Il y eut pendant longtemps, dans le *Bulletin général*, la rubrique *Bulletin des œuvres ( ou Bulletin historique ),* où, assez régulièrement, on donnait un aperçu, maison par maison ( pour les Provinces ), mission par mission ( pour les Districts ), de chaque Province ou District. A partir du tome 50 ( 1968 ), la rubrique prit le titre de *Documentation*, mais le *Bulletin général* ne fut bientôt pratiquement plus qu'un recueil d'actes administratifs. Pour le Congo, comme pour les autres districts et provinces, c'est une source précieuse de renseignements qui a pratiquement disparu.

2 – La *Chronique des Missions confiées à la Congrégation du Saint-Esprit* : trois volumes seulement ont paru : 1930-1931, 1931-1933 et 1934-1935.

3 – Les *Annales apostoliques*, revue dont le premier numéro ( sous le nom de *Écho des missions d'Afrique* ) est paru en janvier 1884 et qui fut, plus tard, quelque temps, intitulé *Annales des Pères du Saint-Esprit,* puis *Annales spiritaines* et enfin *Spiritains*. Le titre actuel de la revue est : *Pentecôte sur le monde*.

4 – Le *Bulletin de la Province de France*, qui commence en janvier 1939. Il a été remplacé, en octobre 1973, par *Province et Mission*.

5 – Les *États du Personnel* de la Congrégation qui ont paru de 1885 à 1989, les *États du Personnel* de la Province de France, de 1960 à 1992 et l'*Annuaire de l'Église catholique en Afrique*, de 1974 à 1993 ( tous les deux ans ).

6 – Les Notices nécrologiques qui ont paru dans diverses publications : *Bulletins généraux ou provinciaux, Province et Mission, Annales...* Un certain nombre de notices biographiques ( jusqu'aux décès de 1914 ) ont paru dans les cinq tomes intitulés *Biographies.*
7 – Divers livres et brochures, biographies détaillées de confrères spiritains. Par exemple : Mgr Carrie, Mgr Augouard, Mgr Guichard, les PP. Allaire, Belzic, Moreau, Epinette, Bonnefont ( Maboni ), Dhellemmes, Jeanjean, etc.
8 – Quelques monographies sur certaines missions : Linzolo, Voka, La Bouenza, Mossendjo, Sainte-Anne ( Brazzaville )...
9 – Le *Bulletin du vicariat apostolique de Pointe-Noire* ( *Bulletin du diocèse de Pointe-Noire,* à partir du n° 18 ), qui comporte 51 numéros, de 1949 à 1973. Divers documents établis par Mgr Jean-Baptiste Fauret, évêque de Pointe-Noire.
10 – La revue *Les Missions catholiques,* bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de la Propagation de la Foi : premier numéro en 1868.
11 – Les *journaux de communauté.* Pour l'étude d'une mission en particulier il est évidemment indispensable d'y avoir recours. Le travail entrepris ici est d'un genre différent et les événements marquants concernant telle ou telle mission sont signalés dans les comptes-rendus et les rapports parus dans les bulletins divers ou les autres sources indiquées ci-dessus. A plusieurs reprises, les journaux de communauté apportent des précisions différentes ou supplémentaires sur ces mêmes événements, mais leur lecture est d'un intérêt inégal, passionnante ou fastidieuse : on y trouve des pages entières de détails inutiles, mais aussi des indications qu'on ne trouve nulle part ailleurs ; pour cela ils sont irremplaçables. Pourquoi, depuis une trentaine d'années, la coutume s'en est-elle perdue presque partout ? Faut-il renoncer d'avance à l'idée d'en faire reprendre l'habitude ?
12 – Tout cela, complété ou précisé selon les besoins, par la documentation des *Archives générales* de Chevilly.

Concernant le personnel, on pourra s'agacer des mentions et des énumérations, trop nombreuses ou trop longues, des pères et des frères ayant travaillé dans les différentes missions du Congo. Pour beaucoup, ce ne sera qu'une brève sortie de l'anonymat ; mais pourquoi aurait-on choisi les uns plutôt que les autres ? La plupart des lecteurs négligeront ces passages ou ne s'y attarderont pas plus qu'il ne faut. Mais quelquefois, voir cité le nom de tel père ou de tel frère pourra aider à des recherches sur le personnage ou donner envie de mieux le connaître. Pour ceux qui ne sont plus parmi nous, certaines notices nécrologiques de nos bulletins sont déjà l'esquisse d'une

biographie. Il aurait été inutile et fastidieux ( et même pratiquement impossible ) d'être très précis sur les périodes de présence des pères et des frères spiritains dans chaque mission ; pour quelques missions, je renvoie, en annexe, à des listes aussi complètes que possible[1].

A différentes étapes de ce travail, j'ai sollicité le concours de confrères, actuellement au Congo ou en Europe : plusieurs ont collecté des souvenirs ou des documents et me les ont envoyés. Je les en remercie encore. Dans les pages suivantes, j'indique qui m'a communiqué tel texte ou telles notes... au risque d'oublier certains qui, j'en suis sûr, me pardonneront. Mais la quête n'est pas finie : j'espère que la lecture de cet ouvrage suscitera des réactions, stimulera les mémoires ; je souhaite recevoir les corrections et les compléments qui permettent de mieux connaître et faire connaître *les missions fondées par les spiritains au Congo.*

*Jean Ernoult*

---

1. Par ailleurs, je travaille à établir la liste de tous les missionnaires spiritains au Congo, de 1865 à nos jours, et à rassembler leurs notices biographiques. L'entreprise est loin d'être achevée ! Sur les 556 noms répertoriés, 147 sont encore vivants ( 1995 ) et, parmi ces derniers, moins du tiers se trouve actuellement au Congo. Sur le total, à différentes époques, environ 50 pères et frères ont quitté la congrégation : quelques uns pour la vie monastique ou le clergé séculier ; la plupart retournés à la vie civile.

## PRINCIPALES REFERENCES

*A* : *Annales apostoliques* ou *Annales spiritaines.*

Arch. : Archives générales de la Congrégation du Saint-Esprit ( Chevilly ).

*B.* : *Biographies ( 5 volumes ).*

*BG.* : *Bulletin général de la Congrégation du Saint-Esprit.*

*BPF.* : *Bulletin de la Province de France.*

*Bull. PN.* : *Bulletin du vicariat apostolique ( du diocèse ) de Pointe-Noire.*

*Chr.* : *Chronique des missions confiées à la Congrégation du Saint-Esprit.*

*Jal* : *Journal de communauté* ( ... ).

*MC.* : *Les Missions Catholiques.*

*PM.* : *Province et Mission...*

*PMS.* : *Province et Mission. Supplément*
( supplément pour les notices nécrologiques ).

*PSM.* : *Pentecôte sur le monde*
( revue bimestrielle des spirtains et spiritaines de France, de Belgique et de Suisse ).

*Rés. jal* : *Résumé du journal de communauté de la mission de Liranga*
( voir, dans le texte sur Liranga, une explication à ce sujet ).

# Bulletin Général

de la Congrégation

du St Esprit et de l'Imt Cœur de Marie.

TOME IV.

IX.e Année — 2ème Semestre 1865.

N.os 35 et 36.

# Première Partie.

Actes officiels,

Avis et Recommandations,

Nouvelles diverses de l'Institut et de la Maison-Mère.

## Actes officiels.

I.

Actes relatifs aux Provinces et Cties.

1. Décret décidant l'acceptation d'une nouvelle Mission sur la côte occidentale d'Afrique, la Préfecture apostolique du Congo. (Décret du 1er oct. Fête du St Rosaire 1865.)

En acceptant la Mission du Congo, la Congrégation ne fait que réaliser une pensée conçue depuis longtemps déjà, et entièrement dans les fins et les œuvres de l'Institut. On voit, en effet, par la correspondance du premier Vicaire apostolique de la Guinée, Monseigr Barron, qu'il avait eu, dès 1842, le dessein d'envoyer

Première page du *Bulletin général*, nos 35 et 36 ( 1865 )

# 1865, LA REPRISE, PAR LA CONGREGATION DU SAINT-ESPRIT, DE LA PREFECTURE APOSTOLIQUE DU CONGO.

## Rome confie à la Congrégation du Saint-Esprit l'ancienne préfecture apostolique du Congo

Le 9 septembre 1865, la Sacré Congrégation de la Propagande, à Rome, publie un décret qui confie à la Congrégation du Saint-Esprit la préfecture apostolique du Congo, avec la position et les droits qu'avaient autrefois les capucins. Après avis de son Conseil, le Très Révérend Père Ignace Schwindenhammer[1] décide, en date du 1er octobre 1865, d'accepter cette nouvelle œuvre, « qui entre entièrement dans les fins de l'Institut[2] ». Le 9 décembre 1865, le cardinal Barnabo, préfet de la S.C. de la Propagande, fait paraître un nouveau décret, où il expose les circonstances historiques de cette reprise de la Mission du Congo. En voici le texte, tel qu'il est cité dans le *Bulletin général de la Congrégation du Saint-Esprit* de décembre 1865 :

« Vers la fin du XVe siècle, la lumière de l'Évangile fut apportée aux peuples du royaume du Congo en Afrique, et le roi lui-même étant entré dans

---

1. Le Très Révérend Père Ignace Schwindenhammer : né le 13 février 1818, à Ingersheim ( Haut-Rhin ), il fait profession dans la Société du Saint-Cœur de Marie, fondée peu auparavant par le Père François Libermann. A la mort de celui-ci, en 1852, le P. Schwindenhammer est élu supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit ( qui avait absorbé la Société du Saint-Cœur de Marie, en 1848 ). Il gouverna la congrégation pendant 29 ans, avec *une conscience très vive de son autorité*, jusqu'à sa mort, le 6 mars 1881. Au cours de son *fructueux mais controversé généralat*, il avait *établi solidement la congrégation, devenue internationale, avec des œuvres diversifiées* ( Voir : H. Koren, *Les Spiritains*, Beauchesne, Paris, 1982, p. 301 à 353 ).

2. *BG*, t. 4, p. 643.

le sein de l'Église catholique, implora du Saint-Siège l'érection d'un évêché dans ses états. Le siège épiscopal fut placé à São Salvador, capitale du royaume ; mais, soit à cause de son éloignement de la mer, soit à cause de la difficulté des communications avec les Européens, les évêques jugèrent à propos de transférer leur résidence dans la ville de Loanda, que les Portugais avaient élevée sur le rivage, après la conquête de l'Angola. Avec la grâce de Dieu, la religion se propagea si merveilleusement dans ces contrées, que les ouvriers évangéliques se trouvèrent en nombre insuffisant pour cultiver partout la vigne du Seigneur. Cela étant, les évêques employèrent principalement leurs soins à l'installation des populations soumises au gouvernement portugais ; et les peuples du royaume du Congo, manquant de pasteurs, recoururent au Saint-Siège pour en obtenir.

« En l'année 1640, le pape Urbain VIII, accédant à leurs désirs, ordonna d'envoyer des missionnaires italiens pour évangéliser ces peuples, sous la dépendance immédiate de la S.C. de la Propagande. Une nouvelle mission fut donc érigée en ces contrées, sous le titre de préfecture apostolique, et confiée à l'ordre des Frères Mineurs Capucins ; et l'un des religieux du même ordre qui y furent envoyés fut revêtu du titre et des prérogatives de préfet apostolique. Grâce aux travaux des missionnaires et aux bénédictions divines, la mission fit de tels progrès qu'elle étendit au loin ses limites et embrassa même les pays soumis à la juridiction de l'évêque d'Angola. Pour prévenir les conflits qui auraient pu naître entre l'évêque et les missionnaires, au détriment du bien et de la prospérité de la mission, ainsi que pour entretenir entre eux l'union et la bonne harmonie la S.C. de la Propagande donna une instruction, en date du 14 janvier 1726, réglant les rapports des deux juridictions.

« Cependant, cette mission, qui avait produit de si merveilleux fruits dès le commencement, tomba dans la suite en décadence, soit par suite des refus de passage pour les missionnaires, surtout ceux d'Italie, sur les navires portugais, soit par suite de l'abolition des ordres religieux au Portugal, ou pour autres causes des plus fâcheuses, de telle sorte que, en 1835, elle se trouva complètement abandonnée. Les fidèles qui restaient en ce pays se trouvant ainsi privés de tout secours religieux, le roi du Congo écrivit lui-même, en 1855, au Gouvernement portugais d'Angola, pour le prier d'envoyer un prêtre catholique baptiser ses enfants et ceux de ses sujets qui étaient nés depuis le départ des missionnaires ; ce qui eut lieu en effet. Le Gouvernement portugais et le Saint-Siège lui-même songèrent en outre à rétablir cette mission. Mais ce projet ne put se réaliser. Vainement la S.C. de la Propagande fit appel à des ordres religieux et à des congrégations de prêtres séculiers ; elle

ne put trouver d'ouvriers évangéliques. Enfin, récemment, cette mission fut proposée au Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie, congrégation qui possède déjà la mission limitrophe des Deux-Guinées ; et, répondant à cette offre, le même Supérieur général demanda cette mission au Saint-Siège, par un rapport daté du 14 mars de cette année.

« La S.C. de la Propagande crut devoir accueillir favorablement cette demande inattendue ; mais, avant de donner une décision, elle en informa le Ministre général des Capucins et lui demanda catégoriquement s'il voulait et pouvait envoyer des religieux en cette mission confiée autrefois à son ordre, comme il a été dit plus haut, et en reprendre de nouveau la charge. Après avoir mûrement examiné cette affaire et pris l'avis du procureur général des missions, celui-ci répondit, le 31 du mois de juillet dernier, que, vu le malheur des temps, son ordre n'était pas en état de pourvoir suffisamment aux besoins spirituels de ces peuples, et qu'il renonçait en conséquence à cette mission, pour en laisser le soin à d'autres ouvriers.

« En conséquence, la S.C. de la Propagande décréta qu'il y avait lieu de supplier Sa Sainteté de recevoir cette renonciation faite par le Ministre général des Capucins, et de confier la mission du Congo à la Congrégation du Saint-Esprit, sous la dépendance immédiate du Saint-Siège, en conservant la juridiction de l'évêque d'Angola, aux termes de l'instruction du 14 janvier 1726 citée plus haut.

« Cet avis de la S.C. de la Propagande fut présenté par moi, soussigné, cardinal préfet, à notre Saint Père le pape Pie IX, dans l'audience du 10 août 1865 ; et Sa Sainteté voulut bien l'approuver en tout, et ordonna d'expédier le présent décret, nonobstant toute chose contraire. »

Donné à Rome, au palais de la S.C. de la Propagande,
le 9 décembre 1865.
Al. card. Barnabo, Préfet.




Carte extraite de : W.G.L. RANDLES, *L'ancien royaume du Congo des origines à la fin du XIXe siècle*, Mouton, Paris-La Haye, 1968, p. 22.

## LE CONTEXTE HISTORIQUE

### L'Église au Congo : quatre siècles d'histoire

Comme on le voit, les spiritains n'étaient pas les premiers évangélisateurs du Congo. Dès la fin du XVe siècle, les missionnaires accompagnaient les explorations ou les ambassades portugaises à Mbanza Congo, la capitale de l'ancien royaume du Congo. Quatre siècles d'histoire de l'Église au Congo méritent qu'on en donne au moins un bref aperçu, avant d'entreprendre l'historique des fondations spiritaines dans cette même partie de l'Afrique.

Précisons d'abord que l'ancien royaume du Congo[1] désigne un territoire situé sur la rive gauche du fleuve du même nom, alors que le Congo actuel se trouve sur la rive droite. Mais, de part et d'autre, une bonne partie de la population est de même origine. Comme le dit Robert Cornevin[2] : « L'entité culturelle et linguistique Congo déborde largement les limites du royaume historique du Congo. Si une minorité seulement des Bacongo peut se targuer de descendre des sujets des rois du Congo, l'histoire de l'ancien royaume n'en joue pas moins un rôle capital dans l'existence d'une conscience nationale commune aux Bakongo[3] qui ont dépendu, durant la pé-

---

1. Sur l'histoire de l'ancien Congo, on peut consulter : W.G.L. RANDLES, *L'ancien royaume du Congo, des origines à la fin du XIXe siècle,* Mouton, Paris, 1968. – M. SORET, *Histoire du Congo-Brazzaville,* Berger-Levrault, Paris, 1978. – R. CORNEVIN, *Histoire du Congo ( Léopoldville-Kinshassa ),* Berger-Levrault, Paris, 1970. – R. CORNEVIN, *Histoire de l'Afrique, tome II, l'Afrique précoloniale,* Payot, Paris, 1966. – Tous ces ouvrages comportent des bibliographies détaillées.

2. R. CORNEVIN, *Histoire du Congo ( Léopoldville-Kinshassa ),* p. 33.

3. Bakongo ou Bacongo, sans « s » : dans la plupart des régions dont il sera question dans cet ouvrage, le préfixe « ba » est le signe du pluriel ; il semble normal de ne pas ajouter un « s ». On écrira donc : les Bacongo, les Bangala, les Bakougni ; ( en ville ) : les quartiers balari, bavili, etc.

riode coloniale de trois administrations différentes : française, belge et portugaise. »

Fondé à la fin du XIV[e] siècle ou au début du XV[e], le royaume du Congo s'étend progressivement et s'organise assez solidement en six provinces autour du pouvoir central des rois de Mbanza Congo. Son influence s'étend même, avec des liens plus ou moins étroits, à un certain nombre de royaumes vassaux. Quand les Portugais parviennent au Congo, à la fin du XV[e] siècle ( le premier voyage de Diego Cão date de 1482-1483 ) les relations Congo-Portugal s'établissent au début d'égal à égal. Elle sont aussi caractérisées par le poids du *droit de patronage* dans la politique portugaise.

*LE PADROADO : Au moment où ils entreprennent la découverte des côtes africaines, les Portugais obtiennent de la papauté le privilège dit du* padroado. *Confirmé en 1455 par la bulle* Romanus Pontifex, *ce privilège donne au Portugal le monopole de la découverte et de la conquête des nouvelles terres. L'année suivante, une nouvelle bulle concède à* l'ordre du Christ *( créé en 1317 par le roi Dinis ) le patronage spirituel de toutes les terres récemment découvertes ou à découvrir*[1]. *Les souverains catholiques du Portugal prennent l'engagement, « en tous lieux, îles et terres, déjà acquis ou à acquérir, de construire toutes églises, monastères et autres fondations pieuses, d'y envoyer également tous les prêtres séculiers volontaires et aussi ceux des ordres mendiants qui auront mission de leurs supérieurs*[2] ». *Quelques années plus tard, l'Espagne, qui vient de découvrir le* Nouveau Monde, *proteste contre ce monopole. Des négociations aboutissent, en 1494, au* Traité de Tordesillas, *où Portugais et Espagnols « se partagent le monde ».*

Au Congo, les Portugais s'efforcent, au début, de remplir de leur mieux le devoir d'évangélisation qui découle de leur privilège du *padroado*. Dès 1491, l'expédition qui parvient à Mbanza Congo comprend non seulement des soldats, des maçons, des charpentiers, des maîtres d'école, mais aussi des missionnaires. Très vite, le roi Nzinga a Nkuwu reçoit le baptême sous le nom de João.

Les 37 années de règne du roi chrétien Alfonso 1[er] ( 1506-1543 ) marquent l'apogée du royaume. L'apport technique et religieux du Portugal aide le roi à fortifier son autorité. Son fils, don Henrique, après des études à Rome,

---

1. A.H. de OLIVEIRA MARQUES, *Histoire du Portugal,* Horvath, 1978, p. 121.
2. DANIEL-ROPS, *L'Eglise de la Renaissance et de la Réforme,* Arthème Fayard, Paris, 1955, p. 319.

est ordonné prêtre et évêque. Auxiliaire de l'évêque de Funchal, il exerce son ministère au Congo pendant une dizaine d'années ( 1520-1530 ), mais il n'aura pas de successeur congolais.

En 1533, Rome crée l'évêché du Congo, mais le siège en est fixé à l'île São Tomé et rares seront les évêques qui se rendront à São Salvador ( la capitale, auparavant Mbanza Congo ). A la fin du XVI^e^ siècle, le Congo devient diocèse séparé de São Tomé, avec résidence de l'évêque à São Salvador. Mais, dès 1610, l'évêque Manuel Baptista Soarez s'établit à Loanda et ses successeurs se fixeront définitivement dans cette ville, ne faisant à São Salvador que de courts séjours.

Dès la fin du règne d'Alfonso 1^er^ des germes de dégradation laissent prévoir les difficultés futures. Le padroado donne au Portugal un monopole qui, souvent, va à l'encontre des intérêts et prérogatives des rois du Congo. Ceux-ci s'efforcent d'échapper à ce monopole en établissant des liens directs avec Rome ; ils n'y parviendront pas toujours. La traite des esclaves, qui débute sous Alfonso 1^er^, supplantera bientôt tout autre commerce et les rois congolais seront impuissants à en réprimer les abus ( le principe même de la traite ne sera condamné que bien plus tard ). Les prétentions portugaises sur les ressources minières, réelles ou imaginaires, du Congo, seront, à plusieurs reprises, une cause de conflit entre le Congo et le Portugal.

L'intérêt du Portugal se détourne de plus en plus du Congo, pour se fixer sur la conquête de l'Angola, qui commence avec la fondation de Saint-Paul de Loanda, le 25 janvier 1576. Les relations entre les deux pays se détériorent, jusqu'à aboutir à l'affrontement, en 1665, à la bataille d'Ambuila. Les armées congolaises y sont défaites et le roi António 1^er^ trouve la mort au cours du combat. Il s'ensuit alors une période de décadence où le pouvoir congolais souffre plus que jamais des rivalités dynastiques entraînées par le mode de succession au trône.

*LA SACREE CONGREGATION DE LA PROPAGANDE : Dans la seconde moitié du XV^e^ siècle, Rome prend conscience que la papauté doit prendre en main les missions, pour mettre en lumière l'intégrité de leur caractère spirituel et dégager les missionnaires de la dépendance à l'égard des Etats. Cela aboutit, le 6 janvier 1622, à la création de la* Sacrée Congrégation de la Propagande. *La bulle* Inscrutabili divinæ *fixe les tâches des membres de la Congrégation : « Qu'ils connaissent et discutent de l'ensemble des problèmes et de chaque affaire en particulier, concernant la propagation de la foi dans l'univers entier et qu'ils nous en rendent compte ; qu'ils exercent leur sur-*

*veillance sur toutes les missions destinées à prêcher l'Évangile et la doctrine catholique*[1]. » *Même si les privilèges portugais et espagnols n'en sont pas aussitôt abolis, 1622 marque ainsi pour Rome la date d'une prise de conscience neuve d'un devoir éternel.*

En 1613, Mgr Vivès est nommé représentant permanent du Congo à Rome. En 1621, une tentative d'envoi au Congo de onze missionnaires capucins espagnols échoue devant l'opposition du Gouvernement portugais. En 1640, enfin, la S.C. Congrégation de la Propagande crée, pour les missionnaires capucins italiens, la préfecture apostolique du Congo ; mais les cinq missionnaires désignés ne parviendront à destination que cinq ans plus tard. Aux Italiens s'étaient joints des Espagnols et, le 25 mai 1645, c'est un groupe de douze missionnaires capucins qui touche le sol congolais.

Sur l'apostolat des pères capucins au Congo les documents sont nombreux. Les relations, rapports et lettres sont riches en détails intéressants, même si on ne peut pas s'y fier sans réserve, en particulier en ce qui concerne les chiffres et les statistiques. Mais ce n'est pas la place ici de nous y arrêter. La période de prospérité des missions des capucins fut malheureusement de courte durée. Après 25 ou 30 ans de développement, suivent les années difficiles. La traite des esclaves continue à exercer ses ravages, les luttes intestines entre factions rivales accentuent la décadence rapide du pouvoir royal ; l'insécurité s'installe dans le pays. De 1665 à 1710, jusqu'à trois prétendants se disputent le trône. La capitale, São Salvador, est, à plusieurs reprises, pillée et abandonnée.

*DONA BEATRICE KIMPA VITA : « Dans les toutes premières années du XVIII^e siècle, le royaume du Congo n'est pas encore sorti d'une crise dynastique qui dure depuis 40 ans. Les rivalités entre prétendants au trône ont provoqué dans le pays, et à São Salvador en particulier, désordres et violences. Le peuple aspire à la paix et à la restauration du royaume. C'est alors qu'une jeune Congolaise, Kimpa Vita, connue sous son nom chrétien de dona Béatrice, proclame qu'elle a reçu mission de restaurer le royaume. Elle se dit inspirée par saint Antoine, dont la dévotion a été introduite au Congo par les Portugais ; elle en serait même, dit-elle, une réincarnation. Elle déclare que, morte, saint Antoine est entré dans sa tête et qu'elle s'est sentie revivre. Elle ordonne à ses fidèles de brûler les fétiches en leur possession, mais aussi*

1. DANIEL-ROPS, *op. cit.*, p. 380.

*les croix, et elle leur propose les pratiques et les dévotions de sa nouvelle religion. Elle intervient dans les affaires du royaume, en s'installant à São Salvador, où elle encourage la reconstruction et le repeuplement de la ville, pour y rétablir un pouvoir royal unique et fort. Mais ses critiques contre le pape et la religion catholique lui attirent l'hostilité des missionnaires. Ceux-ci obtiennent de l'un des prétendants au trône, Pedro IV, son arrestation. Elle est jugée et condamnée. Elle meurt brûlée vive, avec l'un de ses compagnons, à Kilombo, le 2 juillet 1706*[1]. »

Devant tous les obstacles accumulés, les missionnaires capucins, qui n'ont pas pu former le clergé et les cadres d'une Église congolaise, se replient, eux aussi, peu à peu, vers l'Angola et Loanda. Pendant quelque temps encore, c'est de là qu'ils desservent, à intervalles irréguliers, les missions du Congo. Leur nombre est sans cesse en diminution et le dernier préfet apostolique du Congo quitte Loanda le 7 mai 1835. Il est accompagné du frère congolais, Bernardo de São Salvador. Il est le dernier représentant des 420 missionnaires capucins, italiens pour la plupart, qui ont, pendant deux siècles, exercé leur apostolat au Congo et en Angola.

Dix-sept ans plus tard, en 1852, l'évêque de Loanda, Mgr Joaquim Moreira Reis, pour évangéliser l'Angola et le Congo, dispose, en tout et pour tout, de cinq prêtres. C'est la fin, triste et décevante, d'une aventure aux débuts si prometteurs. On a pu dire, qu'à la fin du XIXe siècle, il ne restait rien de plusieurs siècles d'évangélisation. Pourtant, les premiers missionnaires spiritains qui reprennent contact avec les villages de l'estuaire du Congo découvrent les traces des anciennes chrétientés ; fragiles restes de foi et de pratiques qui, leur semble-t-il, dispose l'âme congolaise au renouveau. En voici les témoignages :

En septembre 1866, le P. Joseph Poussot entreprend, dans l'estuaire du fleuve Zaïre, un voyage qui devrait le conduire jusqu'à São Salvador, l'ancienne capitale du Congo. En fait, il atteint Boma et renonce à poursuivre plus loin : il préfère, pour son retour, profiter d'une occasion de passage sur un bateau anglais qui fait escale à Pinda, près de Saint-Antoine, ancien couvent des capucins.

Le P. Poussot écrit : « Le 4 octobre j'ai pu trouver enfin des Noirs pour me conduire à l'*igréja* ( l'église ), dont on m'avait tant parlé. Nous nous met-

1. RANDLES, *op. cit.*, p. 157-159. Voir aussi : M. SINDA, *Le messianisme congolais,* Payot, Paris, 1972, p. 41-58.

tons en route dès 7 h du matin ; j'emporte mon petit nécessaire, pour être prêt à toute éventualité, sans oublier ma petite chapelle portative pour le saint Sacrifice. Nous traversons plusieurs marigots et deux petits villages agréablement ombragés. Après avoir dépassé ces villages, il nous fallut marcher pendant une heure, à travers une plaine immense, tout employée à la culture du manioc. Nous arrivons enfin à la célèbre *igréja*. Pauvre basilique ! C'est une simple case en terre, irrégulièrement placée entre des piquets. Pour toute ouverture, elle avait une porte et un petit volet sur la façade ; on y a ajouté depuis une autre porte sur le côté. Les murs intérieurs sont garnis de paille. Pas de pavé, c'eût été du luxe auprès de pareils lambris. Une espèce de plateforme, d'un demi-mètre de haut, s'élève dans le fond de la chapelle. Là sont exposés sans ordre : un Christ en bois, deux anciennes statues de la sainte Vierge, un encensoir et une navette en cuivre, un tas de vieux livres réunis en liasse et à moitié détruits par les insectes, d'anciens chandeliers et autres débris de ce genre. Les statues de la sainte Vierge sont tellement vermoulues que les traits se reconnaissent à peine. On m'avait assuré que je rencontrerais à l'église des Noirs sachant lire et écrire, et capables de servir la sainte Messe. Pas un seul ne savait même faire le signe de la croix. Je me décidai pourtant à célébrer le saint Sacrifice. La terre sur laquelle je marchais me rappelait de si doux souvenirs, surtout en cette fête de saint François d'Assise, le glorieux père des premiers apôtres du Congo ! Je terminai par le chant de l'*Ave Maris stella* et par une distribution de médailles. J'avais témoigné le désir de visiter le couvent et le village. Pour me satisfaire les Noirs me conduisirent à la demeure du *capita* ou chef de village de Saint-Antoine. Il n'existe plus de restes du couvent, du moins je n'en ai rien aperçu[1]. »

En comparant ce témoignage avec celui du P. Hippolyte Carrie, treize ans plus tard, on peut constater que les deux témoins ne voient pas les choses d'un même œil. C'est le P. Charles Duparquet qui relate cette excursion du P. Carrie ( mars 1879 ) : « Le P. Carrie est allé jusqu'à Saint-Antoine, l'antique ville de Sogno, berceau du christianisme au Congo et principale résidence des capucins. Il y a été reçu à bras ouverts par le roi et toute la population. Il y a plus d'un siècle que ces pauvres gens n'avaient plus de missionnaires, et cependant ils ont un reste de foi et bien des pratiques de la religion. Ils entretiennent avec soin leur église et y conservent avec grand respect les objets sacrés. Un d'entre eux fait les prières et préside au chant des cantiques. Il y a encore les ruines du couvent des capucins, les grands

1. *BG,* t. 5, p. 786.

arbres de leurs jardins, la cloche de l'église, etc. Les descendants des esclaves des pères capucins forment une jolie petite ville de deux à trois mille habitants, qu'on appelle *la ville des gens d'église*. Ces gens d'église vivent à part des autres Noirs et s'administrent eux-mêmes. Ce sont là vos enfants, ont dit les Noirs, en conduisant le père à la ville. Le P. Carrie a passé trois jours au milieu d'eux, visitant les principaux villages et baptisant un grand nombre d'enfants[1]. »

Le P. Carrie lui-même écrit : « Le roi avait fait annoncer ma visite aux *gens d'église*. Dès qu'on m'eut aperçu, on se mit à sonner la cloche. Cette cloche a un très beau son et elle est assez bien conservée. Elle est suspendue à une forte traverse qui repose sur deux poteaux d'environ 1 m 50 de hauteur. Sur son contour elle porte les paroles suivantes, parfaitement lisibles : *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* On lit en outre sur la cloche l'année où elle a été fondue : 1700. Elle doit peser de 30 à 40 kilos. De la cloche à l'église, il n'y a pas plus de 10 à 15 mètres. Je demandai à y entrer, on alla aussitôt chercher la clé. L'édifice peut avoir à peu près 10 m de long sur 5 de large. Le sol est propre, mais sans pavé ni plancher. la toiture, quoique couverte en paille, est assez convenable. Contre la paroi du mur intérieur regardant la nef de l'église, est adossé une sorte d'autel. Au-dessus de l'autel et des objets sacrés qu'on y garde, une grande toile est suspendue à la voûte, de manière à recevoir tout ce qui pourrait tomber de poussière, de débris, etc. Sur le gradin, repose un grand Christ en bois, de près de 1 m de hauteur, bien conservé. De chaque côté, deux grandes statues, l'une de la sainte Vierge et l'autre de saint Antoine, également en bois et presque de grandeur naturelle. On y voit un calice en argent, Un encensoir et une navette, aussi en argent massif, avec le millésime de 1668, ne sont pas moins remarquables. Les Noirs ont soin de mettre de temps en temps des charbons dans l'encensoir et, dans la navette, une sorte de résine transparente, simulant assez bien l'encens, mais sans odeur. Il y a encore parmi ces objets plusieurs clochettes qui servent chaque fois que le peuple se réunit à la chapelle pour la prière et le chant des cantiques. Une espèce de mortier en bronze, à demi rempli d'eau, tient lieu de bénitier. Le chef des Noirs, en congédiant le peuple à la fin des cérémonies, trempe le doigt dans cette eau et en asperge la foule, comme pour la bénir. Quel spectacle attendrissant, conclut le P. Carrie, de retrouver, après tant d'années de délaissement, un peuple encore chré-

1. *BG,* t. 11, p. 487.

tien, au moins extérieurement, et sachant encore prier ! Il ne manque évidemment à ce pauvre troupeau qu'un pasteur qui le remette dans la voie du salut[1]. »

En 1881, le P. Mathias Schmitt écrit à son tour : « Les gens de Mbounda me paraissent encore mieux disposés que ceux de Saint-Antoine et même plus instruits. J'y ai trouvé un Noir d'une mémoire extraordinaire. C'est un vieillard plus que sexagénaire qui m'a récité des prières apprises de son père, mort depuis de longues années. J'ai pris note, à mesure qu'il les récitait, des prières suivantes : Pater, Ave, Credo, Salve Regina ( en portugais et en fiote[2] ) ; commandements de Dieu et de l'Église ( en fiote ) ; péchés capitaux, sacrements, Béatitudes ( en fiote ) ; psaumes de l'enterrement, avec antiennes en latin : Ad te Domine levavi oculos, De profundis, Miserere, Suscipientes, Requiem æternam ( le Lux perpetua est chanté par le peuple ) ; les litanies de la sainte Vierge. Il commence toutes les prières par le chant du Deus in adjutorium, le peuple répond : Domine ad adjuvandum ; puis vient le Gloria Patri et les autres chantent le Sicut erat... Il sait aussi l'oraison des morts : Absolve quæsumus Domine, le commencement du Confitebor tibi, Domine, in toto... et la première strophe du Stabat Mater. Il en connaît d'autres encore, mais elles m'ont paru inintelligibles. Le père de cet homme savait lire. J'ai trouvé dans ce village les débris d'un rituel et d'un livre intitulé "Formularium legale practicum fori ecclesiastici" et trois petites vieilles statues devant lesquelles ils vont faire leurs prières[3]. »

Quelques années plus tard, en route vers le Stanley Pool, pour fonder, avec le P. Prosper Augouard, la mission de Linzolo, le P. Georges Kraft écrit : « Aujourd'hui, 28 août 1883, nous campons à Mavounda. En voyant venir les Noirs nous offrir des choux à acheter, un instant nous nous croyons en Europe. Il paraît que cette culture a été implantée, il y a trois siècles, par les pères capucins qui possédaient une mission dans ces parages. Les naturels portent encore à leur cou de vieilles croix et ils prétendent qu'on voit les restes d'une église à une demi-journée de marche de leur village. Si le temps nous l'avait permis, nous aurions été heureux d'aller vérifier le fait[4]. »

1. *BG,* t. 11, p. 488.
2. *Fiote* ou *vili.*
3. *BG,* t. 12, p. 701.
4. *A,* janvier 1884.

## Loango, Kakongo : tentatives d'évangélisation au XVIe et au XVIIIe siècles :

Les royaumes de Loango et de Kakongo[1] ont pu dépendre quelque temps du royaume du Congo et lui payer tribut, mais il est certain que, dès la fin du XVe siècle, ces royaumes, situés au nord de l'estuaire du fleuve, n'ont plus de liens de vassalité avec le Congo. Comme au Congo, ces régions ont été autrefois évangélisées, mais de façon épisodique, avec une implantation plus fragile et plus éphémère encore qu'au Congo.

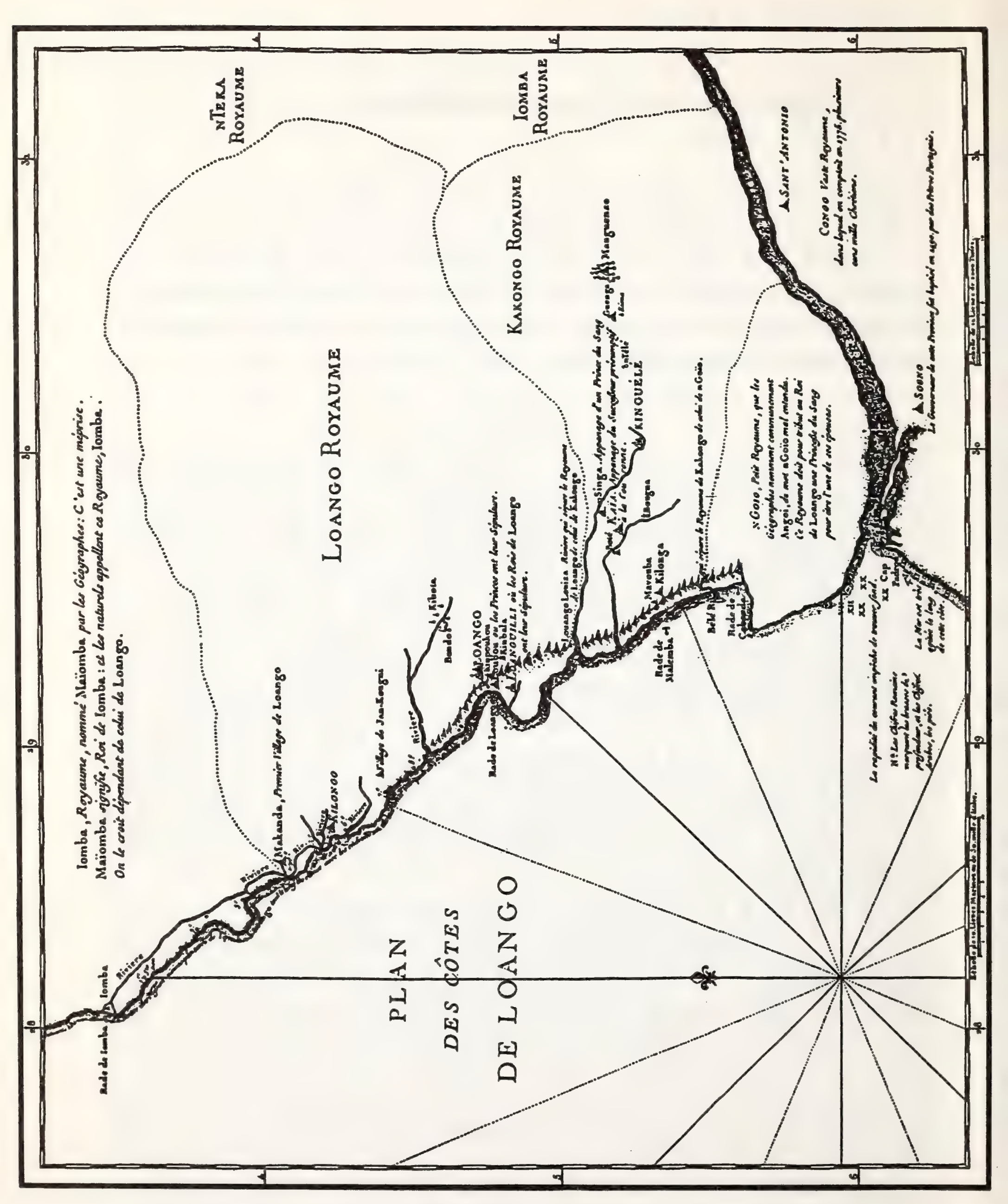
### 1 ) 1663-1666[2] :

En 1663, le roi de Loango écrit au vice-roi de Loanda pour lui demander des missionnaires. Celui-ci s'adresse au supérieur de la mission des capucins, qui désigne le P. Bernardin de Hongrie. Le P. Bernardin arrive à Loango dans la première moitié de l'année 1663 et se met aussitôt à l'œuvre. Le roi et la reine sont baptisés après huit jours d'instruction. Trois jours plus tard, c'est le tour du fils du roi et d'un grand nombre de personnes de la cour. Le 25 juillet, plus de 300 personnes avaient reçu ce sacrement. Le 7 octobre, ce nombre s'est accru de 2 200 personnes du peuple, sans compter un nombre considérable de gens de la cour et autres personnes de distinction. Le roi, baptisé sous le nom d'Alphonse, écrit, le 2 septembre, au souverain Pontife, pour lui annoncer sa conversion. Par la même occasion, le P. Bernardin faisait savoir à la S.C. de la Propagande les merveilles opérées par Dieu dans le royaume de Loango. Un compagnon est adjoint au P. Bernardin, le Frère Léonard de Nardo.

Le 18 juin 1664, le P. Bernardin meurt et le Frère Léonard, pour soustraire son corps aux injures et aux poursuites des païens, est obligé, aidé de quelques fidèles, de le jeter à la mer. A la fin de 1664, le calme n'est pas revenu : une sédition éclate au cours de laquelle le roi est tué. Son rival, vainqueur, met tout en œuvre pour détruire le christianisme. Par une lettre d'un missionnaire capucin à la S.C. de la Propagande, on apprend qu'un fils du roi Alphonse a réussi, en 1665, à reprendre le pouvoir et qu'il se réclame de la foi chrétienne de son père. C'est peut-être lui qui reçoit la réponse du

1. Voir : Abbé PROYART, *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique,* Méquignon, Paris, 1819.

2. La plus grande partie de ce qui suit est emprunté à : Mgr J.-B. FAURET, *Abrégé chronologique de la mission de Loango,* document dactylographié.




Carte extraite de : Abbé PROYART, *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*, Méquignon, Paris, 1819.

pape Alexandre VII à la lettre du roi Alphonse, où le souverain Pontife exprime la joie que lui procure sa conversion ; mais, à partir de 1666, le silence se fait sur les travaux apostoliques dans le royaume de Loango. Ils furent très probablement de courte durée, car, cent ans plus tard, quand arrivent d'autres missionnaires, les plus anciens du pays n'ont conservé aucun souvenir du P. Bernardin et n'ont plus la moindre idée du christianisme.

### 2 ) 1766-1776 :

A l'âge de douze ans, Pierre Belgarde avait navigué sur un navire négrier qui, pour la traite, avait fait escale deux mois à Loango. Devenu prêtre à trente ans, il forme le projet de travailler à la conversion des habitants de ce pays. La S.C. de la Propagande le nomme préfet apostolique de la mission de Loango et des autres royaumes situés sur la rive nord du fleuve Zaïre. La Propagande lui associe deux autres prêtres : MM. Astelet de Clais et Sibire. Les trois missionnaires s'embarquent à Nantes au commencement de juin 1766 et débarquent à Loango le 10 septembre. Ils s'établissent à Kibota, village situé à 25 km à l'est de Loango.

Six mois plus tard, M. Astelet de Clais meurt d'épuisement. Ses deux confrères s'établissent alors à Loubou, proche de Loango, mais, en 1768, vaincu par la maladie, M. Sibire regagne la France. M. Belgarde demeure encore plusieurs mois à Loango, s'appliquant à apprendre la langue indigène. Épuisé par la fièvre, manquant de secours, ne voyant pas venir les confrères sur lesquels il comptait, il finit par s'embarquer pour Saint-Domingue.

Ignorant le départ de M. Belgarde et de son compagnon, MM. Descouvrières et Joly quittent Nantes en mars 1768 et, quatre mois plus tard, débarquent à Cabinda. Apprenant alors le départ de leurs confrères, ils s'établissent d'abord à Malemba, puis à Kinguele, capitale du royaume de Kakongo et résidence du roi. Ils y sont bien accueillis et, ayant appris la langue du pays, ils se mettent à prêcher. Mais, en janvier 1770, M. Descouvrières, malade, s'embarque pour l'Europe et, peu après, M. Joly, à son tour, quitte le Kakongo.

Début 1772, MM. Belgarde et Descouvrières, qui se sont retrouvés en France, publient un mémoire qu'ils présentent à l'assemblée du Clergé de France. L'assemblée approuve leur projet et accorde un secours pour l'exécuter. Le 11 mars, le cardinal Castelli, préfet de la Propagande, dans une lettre à M. Belgarde, encourage la reprise de la mission de Loango. Au mois de janvier 1773, avec MM. Belgarde et Descouvrières, cinq autres prêtres sont réunis au séminaire Saint-Charles, au diocèse de Tours, pour se préparer au

départ. Quelques laïcs participent à cette réunion. Il y est décidé que M. Belgarde, nommé procureur de la mission, restera en France.

Le 7 mars 1773, six prêtres et six laïcs s'embarquent à Paimbœuf, sur un petit navire frété exprès pour eux par un négociant de Nantes. Ils débarquent à Mayumba à la fin du mois de juin et, de là, se rendent à Loango. Ils y prennent contact avec le roi de Loango, lui promettant de revenir, mais préfèrent s'établir d'abord au Kakongo : le 18 septembre ils s'installent à Kilonga. Déjà deux d'entre eux, un prêtre et un laïc, ont succombé aux privations et aux rigueurs du climat.

En 1774 et 1775 les missionnaires prennent contact avec les populations Basolongo, autour du village de Manguenzo. En décembre 1774, six missionnaires nouveaux, quatre prêtres et deux laïcs, arrivent en renfort. mais la maladie et la mort continuent leurs ravages : en juin 1775, il ne reste à Kilonga que cinq prêtres et un laïc. Tous sont affaiblis par la maladie et ils décident de rentrer en France. Ils quittent le Kakongo le 30 décembre 1775.

Complétons ce bref historique par un texte de Mgr J. Cuvelier[1] : « Les missionnaires français répètent plus d'une fois que leur entreprise, au point de vue de l'évangélisation, ne fut pas un échec. Le préfet Descouvrières écrit, vers la fin de son séjour au Kakongo, que leur œuvre n'éprouva aucun obstacle de la part des habitants du pays. *Les rois nous protègent,* dit-il, *et spécialement celui de Kakongo ; les princes et les ministres nous favorisent, le peuple nous chérit.* Seules les maladies et la mort les arrachèrent à leur mission[2]. »

*DICTIONNAIRE ET GRAMMAIRE KAKONGO : « Ce qui fut remarquable chez ces missionnaires français, ce fut leur souci d'apprendre la langue du pays. Ils étaient convaincus que, sans cette connaissance, ils n'entreprendraient rien de stable. Les deux missionnaires, Descouvrières et Joly, passaient pour parler la langue avec beaucoup de pureté. M. Descouvrières travailla à un dictionnaire, qui, à son départ n'avait pas encore été publié... Les manuscrits reposent encore dans les archives de la Propagande ( Dictionnaire Congo-Français, en 17 cahiers ) et au British Muséum ( Diction-*

1. Mgr J. CUVELIER, ancien vicaire apostolique de Matadi ( Congo belge ) a fait paraître de nombreux articles et ouvrages sur l'histoire religieuse de l'ancien Congo, entre autres : Mgr J. CUVELIER, *L'ancien royaume de Congo. Fondation, découverte, première évangélisation de l'ancien royaume de Congo. Règne du grand roi Affonso Mvemba Nzinga ( † 1541 ),* Desclée de Brouwer, Bruges, Paris, 1946.

2. Mgr J. CUVELIER, *Documents sur une mission française au Kakongo, 1766-1776,* Mémoire à l'Institut colonial belge, 1953, p. 15.

*naire Kakongo-Français )... Il composa, pour son usage et celui de ses confrères une grammaire, découverte aux archives de la Propagande, en 1886, par Mgr Duparquet ( Essai d'une grammaire Congo, suivant l'accent Kakongo ou Malemba )... En moins de deux ans, ils avaient accompli un travail linguistique considérable*[1]. »

Cent ans après, y a-t-il des traces des dix années d'évangélisation du Kakongo ? Déjà, en 1870, les PP. Dhyèvre et Carrie étaient passés à Malemba, près de Landana. « C'est à Malemba que s'étaient établis les missionnaires français, au XVIII[e] siècle, sous la direction de M. Descouvrières. On montre encore la place où ils furent enterrés. » Et le P. Carrie écrit : « Nous sommes allés en cet endroit et n'avons trouvé ni pierre tumulaire, ni inscription quelconque. On a soin, comme du reste pour tous les lieux de sépulture, de couper l'herbe au-dessus des fosses. La terre un peu exhaussée sur l'emplacement de ces tombeaux en indique seulement la place[2]. »

Et voici ce qui en est dit dans un article de la revue *Les Missions catholiques* de 1874 : « Le 30 septembre 1873, le P. Duparquet et le P. Carrie ont fait visite au *mangove* ( gouverneur ) de Malembe. Ils furent bien accueillis. De Malembe, ils poussèrent le lendemain jusqu'au village de Kilonga, près duquel M. Descouvrières et ses compagnons avaient, au siècle dernier, établi leur résidence, dans une vallée que leur avait donnée le roi du Kakongo. On comprend le religieux attrait des missionnaires à visiter ces lieux sanctifiés par les travaux de ces fervents apôtres et devenu leur tombeau. Ils sont en effet leurs successeurs sur cette terre infidèle, comme ceux-ci l'avaient été des pères capucins. L'accueil des indigènes fut des plus sympathiques. »

Une lettre du P. Duparquet précise : « Quelques vieillards vinrent d'abord, en tremblant, nous saluer. Puis les enfants, attirés par la curiosité, ne tardèrent pas à arriver en foule. Les femmes en firent autant et, en moins de dix minutes, le P. Carrie et moi nous fûmes environnés d'une foule immense. Nous exposâmes alors le but de notre visite. Nous leur dîmes qu'il y un siècle des prêtres blancs, comme nous, étaient venus se fixer dans ce village et y avaient habité plusieurs années ; que nous aimions à revoir les lieux où ils avaient vécu. Un des vieillards dit alors qu'effectivement il y avait encore quelque souvenir de ces hommes blancs qui avaient vécu parmi eux. Mais ce souvenir paraissait bien vague et presque effacé. Évidemment, cette popu-

---

1. Mgr J. CUVELIER, *Documents sur une mission française au Kakongo,* p. 16.
2. *BG*, t. 8, p. 604. Lettre du 10 août 1870 et rapport du 15 février 1871.

lation est redevenue entièrement païenne et n'a plus conservé aucun vestige du christianisme[1]. »

## La Mission du grand Micoco : mythe ou réalité ?

Voici un extrait d'une lettre du P. Charles Duparquet, paru dans la revue *Les Missions Catholiques* d'avril 1883 : « J'ai retrouvé, il y a quelque temps, sur les anciennes missions du Haut-Zaïre, que nos Pères vont essayer de relever de leurs ruines, des détails assez curieux. Ils auront peut-être un intérêt particulier, en ce moment où les expéditions de M. de Brazza et de M. Stanley attirent l'attention de l'Europe sur ce pays. Il y avait autrefois dans cette contrée une mission très importante, si importante qu'elle fut érigée par la S.C. de la Propagande en préfecture apostolique distincte. En 1670 cependant elle fut réunie à celle du Congo, dont elle est demeurée depuis partie intégrante. On l'appelait la *Mission du grand Micoco.* Les capucins y ont opéré des fruits extraordinaires de grâce et de salut. Le P. Joseph de Montesarchio y avait baptisé à lui seul plus de 50 000 personnes. Le préfet apostolique du Congo, le P. Bonaventure de Sarrento, obtint en 1652 un décret de la S.C. de la Propagande l'autorisant à remonter le fleuve jusqu'en Abyssinie : il n'eût jamais eu l'idée de ce voyage, s'il n'eût connu Stanley Pool et la vallée de la Casaï. Voilà enfin retrouvé cet empire du Grand Micoco ; bien certainement on découvrira les autres localités de cette contrée mentionnées par ces religieux, à savoir : Concobella, Anzico, Fungeno. Pigafetta, qui publia la relation de Lopez en 1591, parle longuement de ce Micoco et dit que ses sujets donnaient de grandes espérances pour le catholicisme, quoiqu'ils fussent anthropophages[2]. »

Dans cette même revue *Les Missions Catholiques*, le P. Hippolyte Carrie avait, en 1881, cité ce témoignage : « Lorsque M. de Brazza a parlé à Makoko des prêtres et des missionnaires catholiques, le roi lui a manifesté le désir de les avoir dans son royaume pour instruire les enfants. *D'ailleurs,* ajoutait-il, *les pères de nos grands-pères envoyaient autrefois dans ce but leurs enfants à des Blancs*. En effet, M. de Brazza a remarqué dans les livres et coutumes officiels de Makoko certains vestiges de la religion chrétienne. Ces Blancs,

---

1. *BG*, t. 10, p. 168.
2. Il y a, dans ces quelques lignes, ainsi que dans le reste de l'article du P. Duparquet, qu'il faut bien replacer à son époque, des choses exactes et d'autres qui le sont moins !

commente le P. Carrie, étaient probablement les anciens missionnaires capucins qui ont autrefois évangélisé le Congo. »

S'il y eut effectivement quelques contacts entre les Batéké et les missionnaires capucins, il ne semble pas qu'on puisse parler d'implantation chrétienne dans ce qu'on appelait alors le royaume des Anziques. Il y eut, en 1650, une demande du Makoko, par l'intermédiaire du roi du Congo, au préfet apostolique capucin, sollicitant l'envoi de prêtres dans son royaume. Le P. Jérôme ( et non pas Joseph, comme l'écrit le P. Duparquet ) de Montesarchio a laissé un manuscrit de 166 pages, dans lequel il rapporte comment, en 1652, il tenta d'établir le contact avec le Makoko : « Ayant été informé, dit-il, que la S.C. de la Propagande avait envoyé quantité de missionnaires pour le royaume de Congo et avait donné l'ordre d'élire un préfet pour Mucoco, qui s'y rendrait accompagné de missionnaires, je résolus d'y aller, afin de m'informer de tout ce qu'il y aurait à faire pour avoir la liberté d'accès à ce pays. Je me mis en route comme s'il s'agissait d'une tournée apostolique ordinaire, pour ne pas éveiller de soupçons chez le duc de Nsundi, car les Mossiconghi sont opposés au passage des missionnaires chez le Mucoco. »

Le P. Jérôme de Montesarchio parvint à Concobela ( ou Congobela, ou Ngombela ), sur la rive gauche de l'actuel Stanley Pool, mais il ne poursuivit pas son voyage plus avant. Voici comment se termine son récit de voyage : « Mucoco habite de l'autre côté du fleuve Zaïre, à trois jours de chemin de Concobela. Quand le roi de Mucoco reçut avis que j'étais à Concobela, il s'en réjouit beaucoup et résolut de m'envoyer un de ses fils, avec de nombreux esclaves et d'autres présents. Quand j'appris cette résolution du roi, je devins indécis et je ne savais quelle détermination prendre, attendu que je n'avais pas reçu l'ordre de passer chez Mucoco. Outre cela, je n'avais pas le nécessaire pour le voyage. Pour obvier à tous ces inconvénients, je pensai que le mieux était de retourner à Sundi. Le Concobela ayant entendu parler de ma résolution, chercha tant qu'il put à me persuader le contraire. Malgré tout je m'en tins à ma décision et, après avoir passé 22 jours à Concobela, je pris le chemin du retour[1]. »

Ces extraits de la relation du P. Jérôme de Montesarchio font partie d'un article d'Olivier de Bouveignes, paru dans la revue *Zaïre* en novembre 1948.

---

1. Voir : O. de BOUVEIGNES, Jérôme de Montesarchio et la découverte du Stanley Pool, *Zaïre*, n° 9, novembre 1948.

Dans le même article, l'auteur cite les PP. Marcelin d'Atri et Luc de Caltanissetta, qui font un court séjour à Ngombela, en 1698 ; mais, là encore, cela n'est pas suivi d'une véritable implantation. Quand, en 1883, le P. Duparquet, après ses recherches dans les archives romaines, mentionne *la Mission du Grand Micoco*, comme très importante et cite le nombre impressionnant des baptêmes faits par le P. Jérôme de Montesarchio, c'est en fait de la région voisine, le Nsundi ( l'une des provinces du royaume du Congo ), qu'il parle, au sud-ouest de l'actuel Stanley Pool.



**Le roi du Congo accueille les missionnaires capucins**
Gravure extraite de: CAVAZZI, Gio António ( da Montecuccolo ), *Istorica Descrizione de'tre Regni Congo, Matamba et Angola...*, Bologne, 1687.

# LES MISSIONS FONDEES PAR LES SPIRITAINS AU CONGO

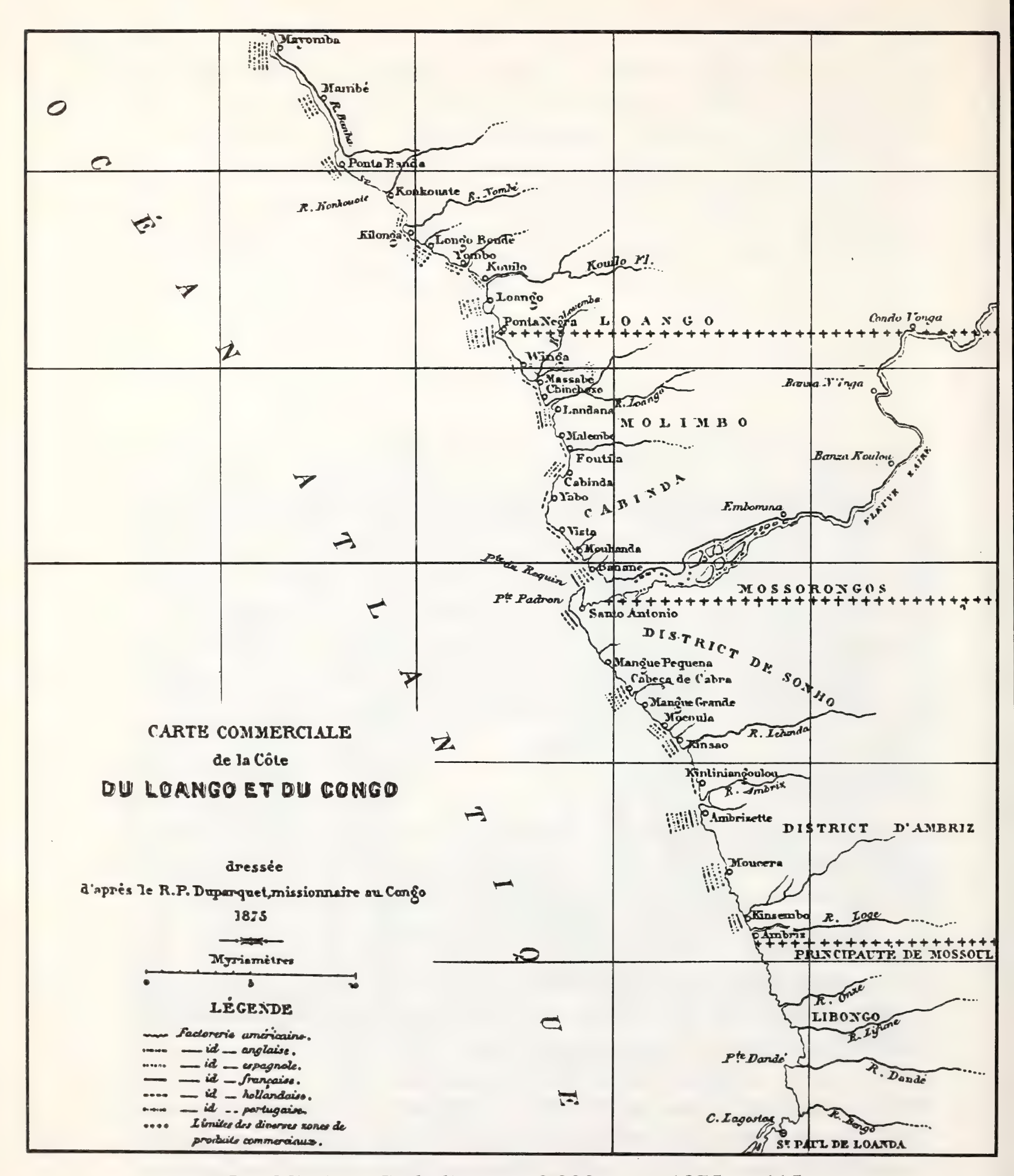
***9 septembre 1865 – Préfecture apostolique du Congo*** : *Par décret du 9 septembre 1865, l'ancienne préfecture apostolique du Congo, créée en 1640 pour les capucins, est confiée à la Congrégation du Saint-Esprit. Le préfet apostolique en est le supérieur général de la Congrégation. Il désigne un vice-préfet qui le représente sur place. Le premier vice-préfet sera le P. Joseph Poussot, qui compte déjà près de quinze années d'Afrique, dont la plupart passées en Guinée.* ( *BG*, t. 4, p. 646-649 )

## 14 mars 1866 – Ambriz

Rappelons d'abord quelle était la situation, en Angola et au Congo, depuis la création, en 1640, de la préfecture apostolique du Congo : « Une double juridiction se trouvait donc établie sur le même territoire du Congo, d'Angola et autres pays circonvoisins, dépendants ou indépendants du Portugal : d'une part, l'évêché d'Angola et les prêtres séculiers qui lui appartenaient ; et, d'autre part, la préfecture apostolique du Congo et les religieux capucins auxquels elle était confiée. Pour prévenir les rivalités et les dissensions que cet état de choses pouvait exciter, la Propagande publia, en 1726, une instruction aux missionnaires, qui réglait en détail leurs rapports avec l'évêque, et qui depuis, a servi de base aux réglements établis à ce sujet pour d'autres missions[1]. »

Le P. Poussot, le P. Espitallié et l'agrégé Etienne Billon, parviennent à Lisbonne le 27 janvier 1866. Après différentes démarches, ils embarquent,

1. *BG*, t. 4, p. 168.




*Les Missions Catholiques*, n° 300, mars 1875, p. 115.
La côte de l'Angola et du Congo au moment de la reprise
de la préfecture apostolique du Congo par la Congrégation du Saint-Esprit.

le 5 février sur le *Lincolnshire*, navire anglais qui les dépose 37 jours plus tard à Ambriz[1]. Mais, « nos missionnaires ne pouvaient songer à rien entreprendre dans le Congo, avant de s'être entendus avec les autorités supérieures, tant ecclésiastiques que civiles, des possessions portugaises. Le P. Poussot résolut donc de partir immédiatement pour Saint-Paul de Loanda[2]. » L'évêque de Loanda, Mgr José Nilo d'Oliveira, « se montre bien disposé pour les missionnaires », mais le gouverneur, « également bienveillant », déclare qu'il doit en référer à Lisbonne. « En attendant, nos Pères n'avaient rien de mieux à faire que de rester à Saint-Paul de Loanda, pour apprendre le portugais et se préparer à suivre les desseins de la divine Providence. Le P. Poussot écrivit donc au P. Espitallié de venir le rejoindre avec Billon et les bagages[3]. »

Nous sommes alors en juin 1866. A Loanda, les trois missionnaires sont les hôtes de l'évêque, dans le palais épiscopal[4]. Quand ils apprennent que le curé d'Ambriz est parti pour Lisbonne et que la cure est vacante, ils proposent de le remplacer et « le gouverneur, ainsi que le vicaire général, le leur accordent volontiers ». A la mi-septembre, le P. Espitallié et M. Billon s'installent à Ambriz[5], pendant que le P. Poussot explore l'estuaire du fleuve *Zaïre*. Le P. Espitallié, dans sa lettre du 25 octobre 1866, explique pourquoi Ambriz leur a paru le lieu d'implantation qui convenait : « Nous ne pouvions songer à pénétrer dans l'intérieur du Congo, n'ayant pas la connaissance de la langue, ni les ressources nécessaires. Et d'ailleurs, le gouverneur portugais s'y serait opposé. Le mieux donc c'était de trouver, sur la côte, quelque point favorable, soit pour nos communications avec l'Europe et la maison mère, soit pour pouvoir, à l'occasion, ouvrir des relations avec le centre de notre mission. Ambriz nous parut, pour le moment du moins, le poste le plus favorable ; c'est le point d'arrivée et de départ des paquebots d'Europe et c'est en même temps la porte du Congo[6]. »

Le 30 août 1866, le P. Poussot « acceptant la gracieuse invitation de M. le contre-amiral Fleuriot de Langle », monte sur le *Curieux*, en partance pour le Gabon, avec escale à Banane. Il visite successivement Banane, Porto da Lenha, l'île de Matera et Boma. Au retour, il s'arrête à Pinda et Saint-Antoine, sur

---

1. *BG*, t. 5, p. 122s.
2. *BG*, t. 5, p. 128.
3. *BG*, t. 5, p. 129s.
4. Le palais épiscopal sert en même temps de séminaire, avec huit élèves.
5. Le séjour de M. Etinne Billon à Ambriz sera de courte durée : il y meurt le 25 septembre 1866.
6. *BG*, t. 5, p. 432s.

l'embouchure du fleuve, presque en face de Banane. De là il se rend à Banza Sogno, « capitale de ce comté qui, le premier de ce pays, reçut la lumière de l'Évangile ». Il y visite l'église, « la fameuse *igréja*, célèbre dans tout le pays », vestige de la présence des capucins dans la région. Il y célèbre la messe, déçu pourtant de la pauvreté du lieu. Il est de retour à Ambriz le 20 octobre 1866[1].

Apprentissage des langues ( portugais et mboundou ), visites dans les cases et à l'hôpital militaire, école et catéchisme à quatre ou cinq enfants, telles sont les occupations des missionnaires dans cette ville de 3 à 4 000 habitants. Le dimanche, quelques Blancs et une vingtaine de Noirs assistent à la messe, où « la musique militaire vient donner à l'auguste cérémonie une certaine solennité extérieure ». A la fin de 1868, le P. Espitallié fait état de 92 baptêmes d'enfants en trois ans.

En février 1868, le P. Poussot rentre en France. Le 7 mars 1869, le P. Espitallié accueille à Ambriz le P. Fulgence Lapeyre. Quelque temps auparavant, la cure d'Ambriz a de nouveau été confiée à un prêtre venu du Portugal, le P. Gavião. Sans tarder, le P. Espitallié se rend à Loanda, pour mettre sa situation au clair. On propose alors aux missionnaires spiritains la desserte d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de Nazareth, chapelle située sur le bord de la mer, à l'extrémité de Loanda et qui avait été édifiée en 1665, pour commémorer la *victoire* d'Ambuila. Peu de temps après son arrivée à Loanda le P. Espitallié succombe à un accès de fièvre cérébrale ( 28 mars 1869 )[2].

En juillet 1869, le P. Lapeyre quitte définitivement Ambriz et prend la décision de se fixer à Loanda, où il ouvre une école, avec une dizaine d'enfants. Le 7 décembre, il y reçoit en renfort le P. Joseph Dhyèvre et le P. Hippolyte Carrie, qui lui trouvent « le visage amaigri et d'une pâleur livide, la voix voilée et caverneuse ». Il succombera à la maladie le 19 janvier 1870[3].

A Loanda, la situation des spiritains est toujours aussi incertaine : on tarde à reconnaître la mission qu'ils tiennent de la S.C. de la Propagande : « Sans égard pour l'autorité du Saint-Siège, on exige de leur part, pour leur laisser exercer le saint ministère, des conditions qu'il ne leur est pas possible d'accepter ». A la maison mère, le 11 août 1870, la décision est prise de se retirer de la mission du Congo. On pense, pendant quelque temps, à une fondation au cap de Bonne-Espérance, mais ce projet n'aura pas de suite[4].

---

1. *BG*, t. 5, p. 777s.
2. *BG*, t. 7, p. 199s. Notice biographique du P. Espitallié, dans *BG*, t. 7, p. 211s.
3. *BG*, t. 7, p. 538s. Notice biographique du P. Lapeyre, dans *BG*, t. 7, p. 547.
4. *BG*, t. 8, p. 4s.

Sur place, les PP. Dhyèvre et Carrie ont déjà décidé de quitter Loanda : c'est chose faite le 19 mai 1870. En attendant une décision de Paris[1], ils comptent rejoindre la mission du Gabon, mais, en route ils font étape à Banane et à Landana, en vue d'étudier la possibilité d'une future implantation[2].

## 25 juillet 1873 – Saint-Jacques ( Landana )

Les PP. Dhyèvre et Carrie quittent Loanda le 19 mai 1870. Ils s'arrêtent une semaine à Banane et, de là, se rendent à Landana où ils restent jusqu'à la fin du mois d'août. « Landana se trouve située entre Malembe et la rivière du Cacongo, environ à une demi-lieue sud de son embouchure. La rade n'est pas des plus sûres et les débarquements sont parfois difficiles. Au bord de la mer, on aperçoit quatre grandes factoreries avec de vastes magasins, puis les cabanes des Noirs. Landana offre ainsi l'aspect d'un beau village. Le climat est très salubre. Nous-mêmes, écrit le P. Carrie, nous avons pu déjà en juger favorablement. Dès notre arrivée, nous fûmes étonnés de la fraîcheur de l'atmosphère et de la pureté de l'air que nous respirions. Plusieurs fois nous avons fait en plein midi des promenades à la campagne, sans nous servir de parasols et sans prendre plus de précautions que si nous eussions été en Europe. Jamais nous n'avons éprouvé la moindre indisposition[3]. » En juillet et août 1870, ils visitent successivement Loango, Ponto-Negro, Massabe, Chichous, Cabinda, Malemba et remontent une partie de la rivière Chiloango. Leur conclusion : « jusqu'ici, c'est Landana qui nous paraît offrir le plus de ressources[4]. »

Le 8 octobre 1870, après une escale à Libreville, les PP. Dhyèvre et Carrie arrivent à Freetown où ils attendent, dans la communauté spiritaine de cette ville « une décision du Très Révérend Père[5], laquelle, comme ils le présumaient, devait modifier l'obédience qu'ils avaient d'abord reçue ». Deux semaines plus tard cette décision leur parvient : le P. Dhyèvre restera à Freetown, comme supérieur de la communauté[6], pour remplacer le P. Etienne

---

1. Cette décision leur parviendra sur la route du retour en France, à l'étape de Freetown ( voir plus loin ).
2. *BG,* t. 8, p. 593s.
3. *BG,* t. 8, p. 595.
4. *BG,* t. 8, p. 593s.
5. Titre par lequel était désigné le Supérieur général de la Congrégation.
6. Le P. Joseph Dhyèvre restera quatre ans en Sierra-Leone. Il séjournera ensuite à Bordeaux et à Paris. Il meurt à la maison mère, le 11 novembre 1911.

Baumgarten qui vient de mourir. Le P. Carrie doit continuer son voyage vers la France. Il y passe presque une année. Finalement, « le T.R. Père se décide à le faire repartir, en le rattachant, jusqu'à nouvel ordre, à la communauté du Gabon, dans le but d'examiner avec les pères de cette communauté, s'il y a possibilité de fonder quelque établissement du côté du Zaïre, avec espoir d'avenir et de succès[1]. » « Le cardinal Barnabo a bien voulu, dans une première réponse faite de vive voix, encourager cette nouvelle tentative[2]. » Le P. Carrie, de retour au Gabon en novembre 1871, reprend aussitôt ses explorations sur la côte et dans l'estuaire du Congo. Il confirme finalement le choix de Landana pour y établir la nouvelle mission.

Le 25 juillet 1873, le Conseil général de la Congrégation décide la fondation de la mission Saint-Jacques de Landana. Le P. Charles Duparquet[3] et le F. Fortunat Engel s'embarquent le 31 juillet à Liverpool. Le 4 septembre, ils rejoignent le P. Carrie au Gabon et le 9 septembre, la nouvelle communauté s'installe à Landana. « Le point choisi pour ce nouvel établissement est au-dessus du *Zaïre*, à 5° de latitude sud, et, par conséquent tout-à-fait en dehors des possessions portugaises[4]. Les témoignages des commerçants, en même temps que ceux de nos pères, s'accordent à donner ce point comme un des plus favorables de toute la côte pour sa salubrité, sa sécurité et les bonnes dispositions des populations. Il offre en outre le précieux avantage d'une communication bimensuelle avec l'Europe, par les paquebots anglais de Liverpool, dont les départs viennent d'être assurés et régularisés au mois de mai dernier ( 1873 )[5]. »

Il faut savoir aussi « que toute cette partie de la mission ( du Congo ), depuis Sette Cama jusqu'à Ambriz, n'est pas, comme beaucoup se le figurent, un pays inexploité et presque ignoré des Européens. Le littoral et les rives des

---

1. *BG,* t. 8, p. 607.
2. Ibid. La S.C. de la Propagande donnera son approbation écrite du projet de reprise de la mission du Congo le 23 juin 1873 : le Supérieur général garde le titre de préfet apostolique ; il est représenté sur place par un vice-préfet. Celui-ci sera d'abord le P. Duparquet, puis, en 1877, le P. Carrie.
3. « Le P. Duparquet était d'une grande originalité d'esprit et d'une inlassable curiosité intellectuelle, qui, du fin fond du sud-ouest africain, lui faisait signaler à ses collègues de Paris les derniers ouvrages parus sur l'Afrique. Ses rapports scientifiques, ses collections de plantes lui valent une place de choix parmi les voyageurs de son temps. Sur le plan missionnaire, il fut le fondateur de la province spiritaine du Portugal et de nombreuses missions africaines ; il fut aussi un des pionniers du clergé africain et un fondateur de séminaires. Animateur, éveilleur d'idées plutôt qu'administrateur, toujours désireux de connaître plus et plus loin, il a joué un rôle décisif dans la naissance des missions d'Afrique au sud du Congo. » P. BRASSEUR, dans *Hommes et destins,* Académie des sciences d'Outre-Mer, t. 2, vol. 1, p. 286. Voir aussi : *BG,* t. 14, p. 749s. : notice biographique du P. Charles Duparquet.
4. En fait, le Portugal revendiquera la *possession* du Cabinda et obtiendra satisfaction.
5. *BG,* t. 9, p. 480.

fleuves sont parsemés de nombreuses factoreries européennes qui s'y livrent à un commerce très actif d'huile de palme, de coconotes ( noix de coco ), d'arachides et de gomme élastique ( caoutchouc ). Quatre nations se partagent ce commerce, à savoir la Hollande, la France, l'Angleterre et le Portugal. Je crois qu'on ne serait pas éloigné de la vérité en estimant à une centaine le nombre de ces maisons de commerce ; car la maison hollandaise, à elle seule, possède 40 factoreries, dirigées par deux maisons centrales, l'une et l'autre établies à Banane, à l'embouchure du Zaïre[1]. »

*LA MONNAIE DU PAYS : « Les vivres sont ici à très bon marché : nous nourrissons tout le personnel de la mission moyennant 3 sous par jour et par personne. Nous avons eu l'avantage de rencontrer un excellent cuisinier qui nous prépare une nourriture aussi confortable qu'en Europe. Chaque matin on lui donne une quantité d'eau-de-vie ( c'est la monnaie du pays[2] ) représentant une demi-bouteille par personne ( la bouteille nous coûte 0,30 F ), et il se charge de nourrir tout notre monde : enfants, domestiques, etc. Une poule coûte 5 ou 6 sous, un gros cochon 7 F, une chèvres 3 F, un beau mouton 15 F, un gros canard de Barbarie 1,50 F. Quant au poisson, il est à vil prix et en abondance. Les légumes et les fruits sont aussi à un bon marché extraordinaire. Cette facilité pour l'alimentation est un avantage vraiment appréciable. Joignez à cela que vous avez toute espèce d'artisans à très bon marché : cuisiniers, blanchisseurs, charpentiers, matelots, porteurs, contremaîtres, etc. Tout cela rend ici la vie très facile aux Européens[3].* »

Assez vite, l'occasion se présente d'acheter deux maisons en bois, avec du terrain. Le P. Duparquet les décrit : « La première maison, appelée *Assise*, se compose, au rez-de-chaussée, de deux vastes appartements, d'un étage avec deux grandes chambres, le tout environné de galeries. Il y a en outre, sur le terrain, des dépendances et des jardins, enclos de haies. Ce qui fait le mérite de cette propriété c'est son admirable position, dans une magnifique vallée et dans la situation la plus salubre de Landana. La seconde maison est

---

1. *BG,* t. 10, p. 163.
2. « Comme je vous l'ai déjà dit, c'est l'eau-de-vie qui est la monnaie courante du pays. Elle a son unité, ses multiples et sous-multiples, comme notre franc. L'unité de mesure est la bouteille ; les multiples, le gallon ( 5 bouteilles ) et le carafon, qui contient 5 gallons. Les sous-multiples sont la *medida*, à peu près une demi-bouteille, et le *copo* ( le verre ) : il y en a 6 dans une bouteille. C'est avec cette monnaie qu'on achète tous les vivres du pays et qu'on paie les ouvriers. C'est la seule en usage sur le marché public. » *BG,* t. 10, p. 417.
3. *BG,* t. 10, p. 163.

l'ancienne factorerie *Régis*. C'est celle que nous habitons en ce moment. Elle est en bois d'Europe et d'une excessive solidité. Elle a plus de 30 m de long sur 12 m de large. Le bâtiment est dans une position élevée, sur une petite plate-forme faite de main d'homme et établie sur le versant de la montagne. Elle pourrait très bien convenir à l'œuvre des sœurs que nous nous proposons d'établir ; aussi l'occuperons-nous jusqu'à leur arrivée ou jusqu'à la construction d'une autre maison. Nous avons converti en chapelle la plus belle pièce de la maison, où nous sommes installés depuis le 23 novembre. Lorsqu'un Européen veut se fixer dans le pays, l'usage est qu'il paye aux indigènes un *tribut d'installation*, qui s'élève à environ 800 F. En même temps, ils ont coutume d'assigner les limites d'un terrain dont ils font alors concession. C'est le vendredi 19 septembre qu'a eu lieu cette convention entre les indigènes et nous. Ce jour-là, nous avons envoyé chercher Peça Matenda, le plus grand seigneur de la contrée, pour traiter cette affaire avec lui[1]. »

*CONTRAT D'ACHAT D'UN TERRAIN POUR LA MISSION : « Entre les missionnaires catholiques de la mission du Loango et Peça Matenda, a été conclu le contrat suivant : Peça Matenda cède en toute propriété aux dits missionnaires toute la vallée située au sud de la factorerie Assise et Peper, suivant les limites tracées d'un commun accord, et cela, à perpétuité, tant que la dite mission voudra conserver ce terrain, sans toutefois le céder à aucune autre société étrangère, sans que celle-ci ne soit obligée à payer de nouveau* la mocanda *en usage dans le pays. D'un autre côté, les dits missionnaires s'engagent à payer au dit Peça Matenda, une fois pour toutes, à la charge toutefois pour ce dernier de s'arranger avec les autres indigènes qui prétendraient avoir quelque droit sur le dit terrain et de leur payer la quote-part qu'ils pourraient légitimement réclamer : 1° ) Deux cents pièces du pays ; 2° ) deux caisses de fusils ; 3° ) deux barils d'eau-de-vie.*

*Fait en double à la Maison française de Landana, le 19 septembre 1873.*
*Signé : Ch. Aubert Duparquet.*

†

*Je soussigné, certifie que cette croix a été faite par le susdit Matenda, gouverneur indigène du territoire de Landana, en signature, pour acquiescement à cette convention. Signé : Ch. de Rouvre et E. Hergatz, agents de MM. Lasnier, Daumas, Lartigue et Cie[2]. »*

---

1. *BG*, t. 9, p. 766.
2. *BG*, t. 9, p. 771.

On se partage le travail : le P. Carrie est chargé de la paroisse, de l'économat et fait, tous les matins, le catéchisme. Le P. Duparquet s'est réservé la comptabilité et il s'occupe des écoles. Il fait chaque jour la classe, « ce qui, dit-il, n'est pas un petit tracas dans les commencements où je puis à peine me faire comprendre des enfants ». Le F. Fortunat s'occupe du matériel et, plus particulièrement, des plantations. En 1873, les missionnaires font connaissance avec les *chiques* : « Le F. Fortunat est resté une huitaine de jours et le P. Duparquet une quinzaine, ayant les pieds dans un déplorable état et contraints de garder la chambre, faute de pouvoir marcher. Avec les pluies, cette funeste engeance d'insectes parasites a fini par disparaître[1]. »

Une lettre du P. Duparquet, du 1er avril 1875, donne des détails sur les activités de la mission. Il y a alors à Landana trois catégories d'enfants. Les enfants libres ( on n'en donne pas le nombre ), qui ne restent pas toujours assez longtemps à la mission pour une instruction suffisante. Les mulâtres, au nombre de six, délaissés des Blancs, déclassés parmi les Noirs, qui trouvent à la mission un asile, où on les forme facilement. Les enfants rachetés : ils sont douze, qui ont été rachetés à Boma. « Ces petits Congos, dit le P. Duparquet, ont d'excellentes dispositions. Il y en a un des environs de São Salvador. Tous se font parfaitement entendre de nos enfants d'ici : ce qui prouverait que, dans toute l'étendue de notre mission, depuis le Gabon jusqu'à l'Angola, c'est-à-dire dans les royaumes de Mayombe, de Loango, de Kacongo, d'Angoy et de Congo, on ne parle qu'une même langue ; et c'est pour la mission un grand avantage[2]. »

Il y a aussi, rachetés par la mission, des esclaves adultes ( onze hommes et cinq femmes, en 1875 ), dont on espère faire de bonnes familles chrétiennes. « Nous leur avons construit de petites cases disposées symétriquement et formant un petit village. Chaque case a ses terres pour la culture ; et les champs, déjà ensemencés, promettent, pour la fin de l'année, de bonnes récoltes. Le F. Fortunat est spécialement chargé de cette œuvre, à laquelle il se dévoue avec un grand courage[3]. »

---

1. A la saison sèche suivante, les chiques réapparurent ! « M. de Mandat-Grancey a raconté comment les chiques débarquèrent, en 1872, au port d'Ambriz. Un navire ( venant du Brésil ) avait pris comme lest, du sable dont il se débarrassa à l'arrivée, en le jetant sur la plage. Les chiques se multiplièrent et, après s'être propagées sur le littoral, elles se mirent à faire le voyage de Stanley à rebours. Ainsi, en 1885, on signalait leur apparition au Stanley-Pool ; en 1892, au lac Victoria ; en 1897, à Bagamoyo, sur la côte est et, enfin, en 1898, on constatait leur présence à Zanzibar. Elles avaient fait la traversée de l'Afrique en moins de trente ans. » ( H. CELARIE, *Chez les mangeurs de chair humaine, le Père Allaire,* Bonne Presse, Paris, 1946, p. 42 )
2. *BG,* t. 10, p. 682.
3. *BG,* t. 10, p. 683.

*LE RACHAT DES ESCLAVES : Cette façon de recruter des élèves et des catéchumènes, enfants ou adultes, en achetant des esclaves, sera pratiquée, à Landana et ailleurs, encore quelques années, jusqu'au début du XX^e^ siècle. Sur ce rachat des esclaves, au cours de cette période, il y aurait beaucoup à dire, mais cela dépasse le cadre de cet ouvrage. On rapporte ici des faits : pour en juger, il faudrait une étude approfondie de la question. Disons seulement qu'il s'agit, à cette époque, de traite locale ( les rachetés, même s'ils sont déplacés, restent dans leur région ou leur pays ) et non d'achat d'esclaves pour le transport et la revente au loin. Ce sont, heureusement, les dernières manifestations de ce commerce honteux qui fit tant de mal à l'Afrique. Si les missionnaires de ce temps ont dû racheter des esclaves, jeunes ou adultes, pour peupler leurs écoles et leurs catéchuménats, c'est qu'ils n'avaient que ce moyen de les sortir de la servitude pour leur permettre l'apprentissage et la pratique de la liberté. C'est constater une situation et agir au mieux : ce n'est aucunement trouver normal ni approuver.*

A la lecture des lettres et des rapports des premiers missionnaires du Loango, on est frappé par l'importance qu'ils accordent à acquérir pour leur mission de grandes étendues de terrain, pour y planter et entretenir toutes sortes de végétaux, et y élever toutes sortes d'animaux. C'est en partie pour subvenir aux besoins de leurs élèves et de leurs catéchumènes internes, mais c'est aussi dans le but d'introduire dans le pays de nouvelles espèces végétales ou animales ou d'améliorer celles qui existent déjà. On ne donnera pas à ce sujet des détails pour chaque mission dont on parlera par la suite, mais c'est un aspect de la mission qui mérite d'être souligné. Le P. Duparquet, savant botaniste ( correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Paris ) crée et entretient jardin et verger, ainsi qu'élevage :

« Notre potager, écrit-il, est d'une admirable fécondité : melons, concombres et autres cucurbitacées y viennent en quantité prodigieuse ; puis, avec la saison sèche, tous les légumes d'Europe, oignons, choux, radis, salade, navets, betteraves, etc. La grande culture n'est pas moins belle : maniocs magnifiques, maïs également, depuis novembre 1874 ; il y en a eu dans le même champ deux récoltes consécutives. Les arbres fruitiers : goyavier, cœur de bœuf, sapotillier, oranger, avocatier, arbre à pain, cocotier, manguier, corossolier, figuier, grenadier, cerisier des Antilles, jambosier, papayer, bibacier, palmier, pommier d'acajou... tout vient à merveille. Et, avec cela, ajoutez le *saga ( le nsafou ? )*, petit fruit délicieux du pays, qui a la singulière propriété d'affecter le palais de telle sorte qu'après en avoir mangé, tous les autres

que vous prenez ensuite vous paraissent sucrés. Je ne parle pas des fleurs ; on ne saurait dire combien, sur cette terre privilégiée, le Créateur les fait belles et variées. Je passe donc à la basse-cour, pour faire la revue complète de notre établissement. Poules et canards fournissent à notre table les œufs et rôtis dont nous avons besoin. Nous venons d'y ajouter une jolie bergerie qui donne des espérances. Moutons et chèvres ont là d'immenses pâturages tout préparés. Ajoutez-y, pour la chasse, une multitude d'oiseaux, pigeons verts, tourterelles, bécassines, merles bronzés, etc., et vous aurez un aperçu des ressources que peut fournir le pays[1]. »

Après un séjour à Libreville de près de deux ans, le P. Prosper Augouard arrive à Landana en novembre 1879. Une rencontre va y décider de son avenir. « En 1880, à Landana, le P. Augouard fit plus ample connaissance avec Savorgnan de Brazza, l'enseigne de vaisseau déjà célèbre, précédemment rencontré à Libreville. Les deux hommes s'apprécièrent, quittes, plus tard, à se diviser sur des questions d'idéologie et de colonisation pratique[2]. »

A la rubrique Landana, le *Bulletin général* d'octobre 1885 indique : l'œuvre principale est toujours celle des enfants, partagés en quatre sections bien distinctes : 1° ) les enfants de Saint-Joseph, fréquentant l'école primaire ; 2° ) ceux de Saint-Isidore, qui sont d'un âge plus avancé et sont appliqués spécialement aux travaux d'agriculture ; 3° ) les novices et postulants-frères indigènes ; 4° ) les séminaristes. Au total : 114 enfants. Le même bulletin fait état de 14 baptêmes conférés en 1883 et de 20 baptêmes, dont 17 d'adultes, en 1884. Une date importante signalée dans ce même compte-rendu : celle de l'arrivée à Landana de quatre Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, le 19 janvier 1883.

A cette époque, fonctionne déjà, à la mission de Landana, une petite imprimerie, « où travaillent, deux heures et demie par jour, trois *latinistes*, sous la direction du P. Supérieur. On y a composé deux catéchismes *fiote*, un grand et un petit, avec la traduction française ; un livre d'oraisons et plusieurs autres brochures. On a commencé à imprimer un dictionnaire français-fiote et on espère mettre sous presse prochainement une grammaire fiote[3]. »

---

1. *BG,* t. 10, p. 683 : lettre du 1er avril 1875.

2. A. BERGER, *Prosper Augouard,* dans Hommes et destins, Académie des Sciences d'Outre-Mer, Paris, t. II, p. 29. – Mgr Augouard a beaucoup écrit : articles et correspondance. De son vivant même, dès 1905, son frère, le chanoine Louis Augouard, publiait un premier recueil de ses lettres : Mgr AUGOUARD, *28 années au Congo,* Société française d'imprimerie et de librairie, 1905. Il fut suivi de trois autres livres : *28 années au Congo,* t. II ; *36 années au Congo,*, 1914, t. III et *44 années au Congo,* 1934, t. IV. En 1934, paraissait encore, toujours à l'initiative du chanoine Augouard : *Guirlande enchevêtrée d'anecdotes congolaises,* Poussin, Evreux ; et *Physionomie documentaire ou Vie inconnue de Monseigneur Augouard,* Poussin, Evreux. – Signalons deux biographies de Mgr Augouard : J. de WITTE, *Un explorateur et un apôtre du Congo français, Monseigneur Augouard,* Emile-Paul Frères, Paris, 1924 et G. GOYAU, *Monseigneur Augouard,* Plon, Paris, 1926.

3. *BG,* t. 13, p. 861.

Le 14 février 1885, une convention conclue entre le Portugal et l'Association internationale du Congo, inclut le Cabinda dans les possessions portugaises. L'Acte de Berlin, le 26 février 1885, confirme cette attribution. Les spiritains français de Landana devront donc céder la place à des missionnaires portugais, ce qui se fera progressivement au cours des années suivantes. Cependant, longtemps encore, quelques spiritains français seront présents au Cabinda et même en Angola. A la suite de la création, en 1886, du vicariat apostolique du Congo français, on transfère à Loango le séminaire avec sa bibliothèque, le postulat et le noviciat des frères ainsi que l'imprimerie.

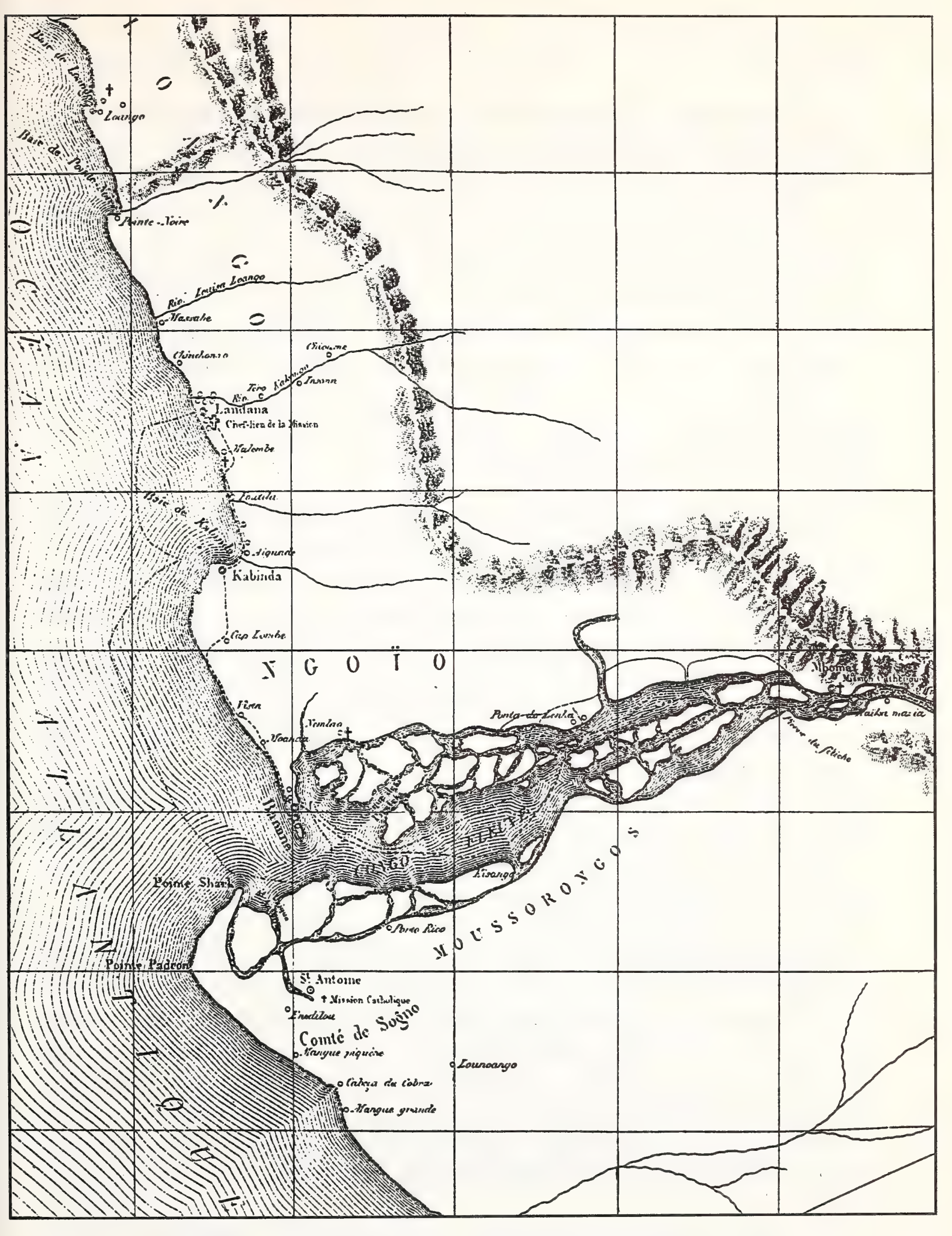
## 12 mai 1880 – Notre-Dame des Victoires ( Boma )

Boma est située sur la rive droite de l'estuaire du *Zaïre*, assez loin à l'intérieur de cet estuaire. « Cet endroit renferme tous les éléments qu'on peut désirer pour le succès d'une mission : salubrité, sécurité, grand centre de population, communications fréquentes et faciles avec l'Europe, avec Loanda, les pays de l'intérieur, et spécialement São Salvador et le centre du Congo. C'est à Boma que vient aboutir tout le commerce de l'intérieur. Les indigènes viennent de tous les pays voisins y apporter l'arachide, l'huile de palme, les coconotes ; et, en retour, ils en rapportent chez eux les tissus, les armes et les autres objets de fabrication européenne. Il y a même, dans les villages qui entourent Boma, une espèce de marché, ou plutôt de foire permanente, qui se tient tantôt dans un village, tantôt dans un autre. Sur ces marchés, sont établis tous les produits européens et indigènes[1]. »

Déjà, en 1874, le P. Duparquet envisageait une installation à Boma. Deux voyages du P. Carrie, en 1876 et 1878, y préparent une fondation. Après un nouveau passage, en 1879, il conclut qu'il n'y a qu'à réaliser au plus tôt ce projet de fondation[2]. Le 12 mai 1880, le P. Carrie et le P. Jean-Baptiste Visseq débarquent à Boma avec les matériaux nécessaires à la construction de la nouvelle mission : 900 planches, 300 madriers et plusieurs caisses de matériel. A la fin de l'année, le P. Mathias Schmitt prend la direction de la mission ; peu après, le F. Cyriaque Flum complète la communauté. Après le décès, à Boma même, du P. Schmitt, le 9 février 1882, il est remplacé par le P. Emmanuel Giron[3].

---

1. *BG,* t. 11, p. 484.
2. *BG,* t. 11, p. 484s. et *BG,* t. 12, p. 713.
3. *BG,* t. 12, p. 716s.




Les Missions Catholiques, n° 664, février 1882, p. 102.
Extrait de la carte dressée par le P. Augouard.
Les premières missions du Congo :
Landana, Boma, Saint-Antoine, Nemlao, Loango.

Comme ailleurs, les missionnaires cherchent à rassembler des enfants pour les instruire et les catéchiser. La population est réticente et les débuts sont difficiles. Ensuite, la sécheresse entraînant la famine et privant la mission de ressources, fait que, au commencement de l'année 1885, le nombre des enfants à la mission ne dépasse pas quarante.

En 1886, à la demande du roi des Belges, Rome réserve l'*Etat libre du Congo* à l'action des missionnaires belges. Le *vicariat apostolique du Congo Indépendant* est alors confié aux *scheutistes*, qui, peu à peu remplaceront les spiritains dans les années suivantes : le dernier spiritain quitte Boma en 1891[1].

## 3 octobre 1881 – Saint-Antoine ( Pinda )

Pinda est situé à l'embouchure du *Zaïre,* sur la rive gauche. C'est à Pinda que Diego Cão débarqua, lors de sa deuxième expédition, en 1485, et c'est de là qu'il envoya des messagers au roi du Congo, à Mbanza Congo ( plus tard, appelée par les Portugais, São Salvador ). C'est à Pinda que, six ans plus tard, le gouverneur de la province de Soyo reçoit le baptême : c'est pourquoi le P. Carrie donne à ce lieu le titre de berceau du christianisme au Congo. Enfin, au temps de l'évangélisation du Congo par les capucins, au XVIII[e] siècle, ceux-ci avaient établi à Pinda le couvent de Saint-Antoine, dont il restait encore quelques traces.

En octobre 1876, le P. Duparquet avait indiqué un emplacement possible pour une future mission à Saint-Antoine. Le P. Carrie tente de s'y installer en janvier 1877, mais il y renonce devant l'hostilité d'une partie de la population qui impute au missionnaire une période de sécheresse prolongée.

Au début de l'année 1878, une délégation, envoyée par le *roi* de Saint-Antoine, se présente à Landana pour supplier le P. Carrie de commencer l'établissement de Pinda. Le P. Carrie raconte l'entrevue : « Je profitai de la circonstance pour leur montrer que leur conduite à notre égard n'avait pas toujours été louable, que la pluie est un bienfait de Dieu et non des hommes, que nous étions leurs vrais amis et cherchions uniquement leur bien. Pour preuve de leur sincérité je leur demandai de signer une convention. » Suit le texte de cette convention, signée le 10 janvier 1878, avec les engagements réciproques des plénipotentiaires et des missionnaires.

---

1. Sur Boma, voir : François BONTINCK, La mission spiritaine de Boma (1880-1890), *Zaïre-Afrique*, n° 136, juin 1979, p. 363 à 375.

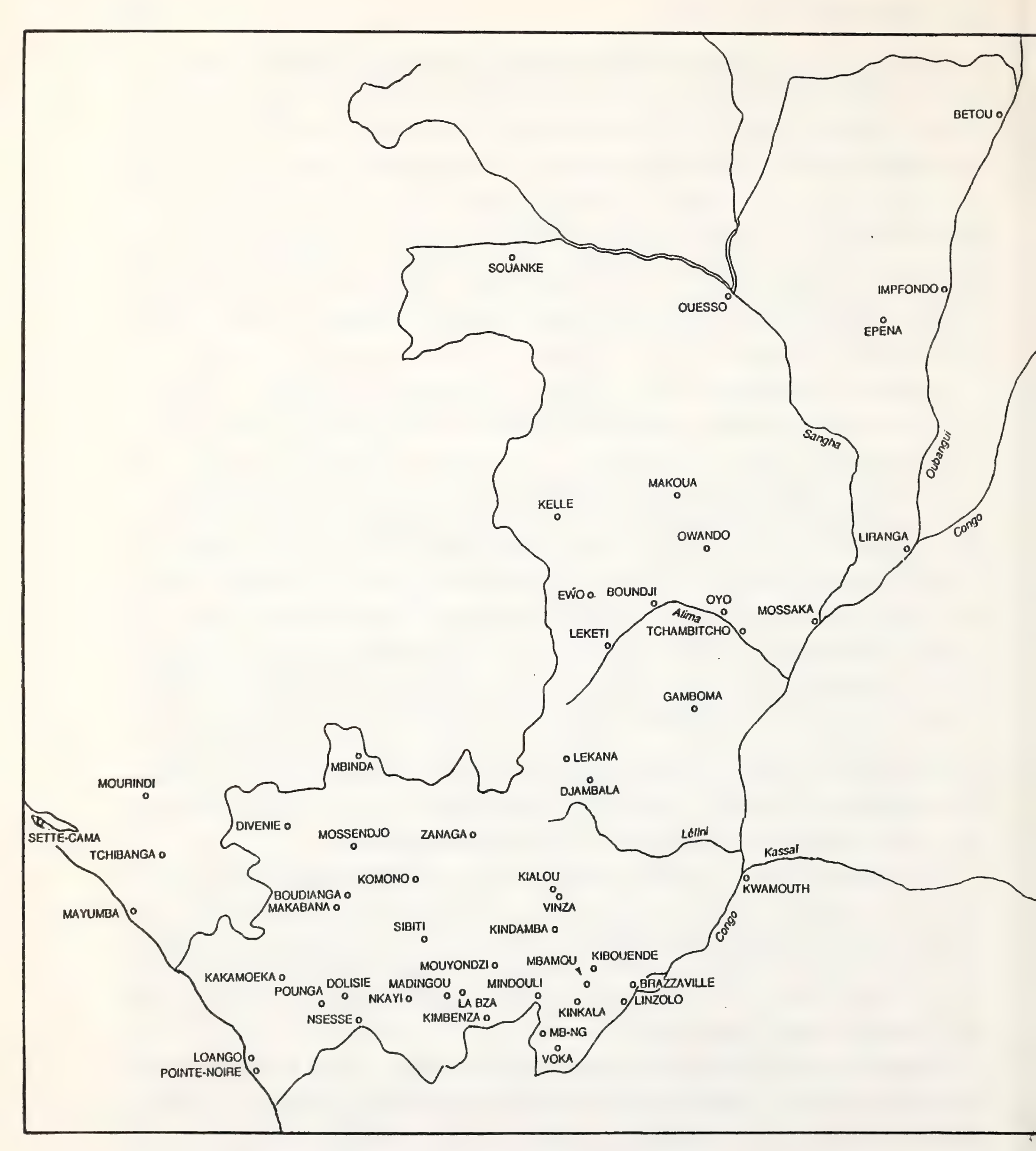
Le P. Carrie ne se rend à Saint-Antoine qu'en novembre de l'année suivante. « J'ai été parfaitement reçu par le roi et par tous les gens du pays, dit-il. Je lus et expliquai la convention de janvier 1878. Ils l'approuvèrent et promirent de la garder fidèlement. » Le missionnaire profite de ces bonnes dispositions pour obtenir le terrain nécessaire à l'établissement de la mission : le 22 novembre 1879, il signe avec le roi et les princes des *gens d'église* un contrat qui lui accorde un terrain qu'il décrit ainsi : « La mission acquit à Pinda une des plus belles et des plus vastes vallées qu'il y ait dans le pays. La propriété figure un triangle rectangle dont deux côtés ont chacun au moins un kilomètre d'étendue. Elle comprend le port de Pinda avec tous les terrains achetés en détail par le P. Duparquet, la vallée de la fontaine, les flancs du coteau ouest adjacent et un grand espace sur le plateau de Saint-Antoine. Au sommet on jouit d'un air pur et d'un coup d'œil magnifique sur toute la contrée, jusqu'à Banane que l'on découvre, à une distance de trois à quatre lieues. Cultivée comme elle peut l'être, la propriété mettrait tout l'établissement à l'abri de la famine. La source qui l'arrose ne tarit jamais[1]. »

Saint-Antoine est d'abord un poste de catéchiste. Le P. Schmitt, à son départ pour Boma, prend avec lui Miguel Zoadi, neveu du roi de Saint-Antoine, formé à Landana et qui, pendant un an, en attendant l'arrivée des missionnaires, s'acquitte de sa tâche avec zèle. C'est le 3 octobre 1881 que le P. Hippolyte Carrie et le P. Prosper Augouard viennent établir la mission. Le P. Carrie continue sa route vers Boma, tandis que le P. Augouard entreprend la construction de divers bâtiments. Compléteront bientôt le personnel de la mission : le P. Joseph Faxel, en décembre 1881 ; un peu plus tard, le P. Jean-Baptiste Visseq et le F. Savinien Weckmann.

« Le village où nous sommes établis, écrit le P. Augouard, est composé d'anciens esclaves, libérés par les capucins. Malgré la longue absence des missionnaires, les indigènes se sont toujours réunis le dimanche pour chanter les prières et le sacristain n'a jamais manqué de sonner l'angélus, matin et soir. Mais on comprend aisément que le fétichisme a dû s'introduire dans les pratiques religieuses[2]. »

L'existence de la mission de Saint-Antoine sera de courte durée. De nouveau accusés d'être responsables de la sécheresse qui sévit alors dans la région, les missionnaires sont l'objet de menaces de la part de la population, ce qui met obstacle à leur ministère. « Les tracasseries sans cesse renaissantes des

1. *BG*, mars 1883, p. 691s.
2. *BG*, t. 12, p. 706.




Implantation des missions catholiques au Congo.

Noirs usent insensiblement les forces des missionnaires, écrit le P. Carrie, et paralysent presque complètement leurs efforts. De sorte que, tout bien considéré, nous serions d'avis de quitter Saint-Antoine, pour nous soustraire à cette domination sauvage, et nous établir dans un lieu plus tranquille, à Banane par exemple[1]. » Ce qui se réalise au début de l'année 1886.

## 25 août 1883 – Sacré-Cœur de Jésus ( Loango )

Depuis 1876, le roi et les habitants de Loango demandaient aux missionnaires de s'établir chez eux. M. de Brazza considérait Loango comme le point de départ de ses explorations vers le haut Congo. Les navires français y trouvaient un excellent mouillage et une rade toujours tranquille. Telles sont les raisons qui poussent les missionnaires à fonder la mission de Loango. En octobre 1882, le P. Carrie se rend à Loango et fait l'acquisition d'un vaste terrain d'une centaine d'hectares[2].

*CONTRAT AVEC LES CHEFS DU PAYS : « L'an 1882, le 11 octobre, entre sa majesté Manimacosso, roi de Loango, Mamboma Bitoumbou, capitaine mor*[3]*, Mamboma Mavinga de Loubou, Pedro Gimbel, chef du village Martinique, d'une part ; et le R.P. Hippolyte Carrie, supérieur de la mission de Landana et vice-préfet apostolique du Congo, d'autre part, a été conclu le contrat suivant :*
*Sa majesté Manimacosso Chicoussou et les chefs susdits cèdent en toute propriété au dit R.P. Carrie qui accepte, un terrain de la contenance de 100 hectares environ, situé au Loango et limité comme il suit : au nord, par la baie de Loango ; à l'est, par la vallée Loubenda qui, dans son entier fait partie de la propriété cédée à la mission catholique ; à l'ouest, par la petite rivière Matali ; au sud par des limites posées d'un commun accord par les*

1. *BG,* t. 13, p. 902.
2. *BG,* t. 12, p. 686.
3. D. RINCHON, *Le trafic négrier. L'organisation commerciale de la Traite des Noirs,* t. 1, Bruxelles, 1938, p. 89s. : « Le roi de Loango exerçait une sorte de suzeraineté sur les autres chefs qui lui offraient un tribut de quelques femmes lors de son entrée en fonction. Ces petits potentats étaient assistés de quelques Noirs libres influents, que les Européens traitaient pompeusement de *ministres* : le *mambouc,* ou prince héritier ; le *mafouc*, qui commandait le lieu où se faisait la traite ; le *macaye,* ou *capitaine-mor* ( le mot portugais *mor* signifie grand, principal ), premier ministre ; le *maquimbe,* capitaine de port ; le *monibanze,* trésorier du roi ; le *monibèle,* messager des chefs ; le *mangof,* ministre des affaires étrangères ; le *gouverneur,* chef de village. »

*parties contractantes. Cette cession de terrain est faite au R.P. Carrie moyennant la somme de 50 pièces ou cortades et un baril de tafia de 25 gallons, somme qui sera payée une fois pour toutes. En outre, la mission payera annuellement, à titre d'impôt : 1° ) au roi, deux gallons de tafia par mois ; 2° ) au Mamboma de Loubou, un gallon par mois. A ces conditions, la mission sera libre de toute autre redevance ou coutumes, de toutes visites onéreuses de la part des chefs du pays, et sera protégée et défendue dans ses droits de propriété par les dits chefs, toutes les fois que besoin en sera.*

*Ont signé : Pedro Gimbel Pangou, fils du roi.*
*P. Carrie.*
*+ : signature du roi de Loango.*
*+ : signature du Mamboma Bitoumbou.*
*+ : signature du Mamboma de Loubou*[1]. »

Le 25 août 1883, le P. Carrie commence, avec le F. Vivien Kehren, les travaux d'installation de la mission de Loango. Le déchargement des matériaux de construction s'était mal passé et la plus grande partie des 600 planches transportées furent perdues ou brisées. Malgré cet incident, on fait construire « une maison d'habitation qui comprend cinq chambres, un réfectoire et une belle école au rez-de-chaussée ; en outre, deux grands magasins, avec ce qui restait de l'établissement Saboga et deux cuisines. Il y a de plus une basse-cour de 20 m de long sur 5 de large, pour poules, canards, moutons, cabris et lapins[2] ».

Le P. Emmanuel Giron succède au P. Carrie au début de 1884 et le P. Antoine Levadoux complète le personnel de la communauté. Le P. Giron trouve à peine le temps de commencer la construction de la chapelle qu'il est envoyé à Boma et remplacé par le P. Gustave Jauny. Celui-ci achève la construction de la chapelle, « de 20 m de long sur 7 de large, construite en bois d'Europe, couverte en tôle galvanisée, planchéiée en bois du pays, très décente et tant soit peu coquette ». Hélas, à peine terminée, la chapelle, inaugurée le 4 mai 1884, est complètement détruite dix jours plus tard, « par une bourrasque épouvantable qui l'a jetée par terre ». On se remet aussitôt au travail et on reconstruit « plus grand, plus solide et plus beau ». La nouvelle chapelle, achevée en 1885, a 25 m de long sur 8 de large et 7 de haut[3].

1. *BG,* t. 12, p. 688.
2. *BG,* t. 13, p. 869. Etablissement Saboga : ancienne propriété d'un commerçant portugais.
3. *BG,* t. 13, p. 870.

Le 23 mai 1886, Rome crée le vicariat apostolique du Congo français et en confie la charge au P. Carrie. Celui-ci reçoit la consécration épiscopale le 24 octobre 1886, dans la chapelle de la maison mère de la Congrégation du Saint-Esprit, à Paris[1] et il est de retour à Loango à la fin du mois de décembre. Il est accompagné de six pères et de cinq sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Dès le mois de janvier 1887, on transfère à Loango, résidence du vicaire apostolique, le séminaire et le noviciat des frères de Landana. Les séminaristes sont alors au nombre de quatorze, dont trois théologiens ; sur les treize novices frères, cinq font profession à la Pentecôte 1887[2].

Dans un rapport de 1889, Mgr Carrie écrit : « L'établissement de Loango se compose de neuf missionnaires, d'un frère indigène et de 131 enfants. Il comprend un grand et un petit séminaire, un noviciat de frères indigènes, une école normale et une école primaire, une imprimerie pour le français, le latin, le portugais et le fiote ou langue indigène ; une reliure, divers ateliers, d'immenses cultures et jardins potagers, sans pareils sur la côte d'Afrique. L'établissement des sœurs compte 45 filles qui reçoivent l'éducation chrétienne et se préparent à une vie de travail et d'activité. »

La communauté se compose alors de Mgr Carrie, en même temps supérieur provincial et local, de sept pères et d'un frère : le P. Emmanuel Giron, curé de la paroisse de Loango ; le P. Alfred Gaétan, directeur des enfants ; le P. Jean-Pierre Sublet, directeur du noviciat des frères et de l'école normale ; le P. Antoine Levadoux, économe ; le P. Augustin Haumesser, professeur de langue indigène ; le P. Jean-Baptiste Hivet, directeur du petit séminaire et le P. Grégoire Sauner, directeur du grand séminaire. Le F. Vivien Kehren, menuisier, est chargé de la surveillance des enfants. L'œuvre des filles est confiée à quatre sœurs de Saint-Joseph de Cluny[3].

A cette époque ( 1886-1890 ), Mgr Carrie est souvent absent de Loango : il parcourt son immense vicariat, souvent en compagnie du P. Prosper Augouard. C'est alors que sont fondées les missions de Nemlao, Kwamouth, Brazzaville, Mayumba, Liranga et Sette-Cama. En 1890, après la création du vicariat apostolique de l'Oubanghi, confié à Mgr Augouard, Mgr Carrie est désormais vicaire apostolique du *Congo français inférieur*, qui s'étend de Loango à Sette-Cama au nord et à Linzolo à l'est. Il continue à prospecter son territoire et fonde les missions de La Bouenza et de Boudianga.

---

1. *BG*, t. 13, p. 1267s.
2. *BG*, t. 14, p. 478.
3. *BG*, t. 15, p. 549 et 554.

*LE FRERE VIVIEN KEHREN : « Le jeudi 21 septembre 1893, le Frère Vivien, à l'âge de 29 ans, et après onze ans d'Afrique, rendait son âme à Dieu dans les sentiments de la plus vive piété. Le F. Vivien était l'un de ces hommes comme il en faut au commencement des missions : grand, fort, plein de verve et d'entrain, habile à déjouer la fourberie, ayant l'œil à tout, parlant haut et ferme, jargonnant n'importe quelle langue de la côte, aussi bien et aussi mal que les Noirs, il avait acquis sur les ouvriers un ascendant tel que missionnaire en eut rarement. Aussi est-ce à lui que nous devons la plupart des constructions du vicariat ; nous avons donc perdu un bien précieux auxiliaire. Il revenait de Sette-Cama, où il avait élevé en quelques jours la maison des enfants, quand il fut pris par la terrible fièvre bilieuse hématurique qui a déjà fait ici tant de ravages. Le bon frère mourut entouré de ses confrères, qu'il n'avait cessé d'édifier pendant sa maladie, et d'un grand nombre d'enfants accourus pour lui témoigner à cette heure suprême leur profonde reconnaissance*[1]. »

Dans le *Bulletin général* de février 1893 ( p. 739 ), on cite ce passage d'une lettre de Mgr Carrie, datée du 18 décembre 1892 : « Nous avons eu hier une très belle et consolante cérémonie : celle de l'ordination des deux premiers prêtres indigènes du Congo, MM. les abbés Charles Maonde et Louis de Gourlet. Le premier, noir pur sang, appartient au vicariat ; le second, mulâtre, fils d'un père français, appartient à la préfecture du Bas-Congo[2]. Tous deux ont dit aujourd'hui leur première messe avec une piété bien édifiante et une aisance remarquable dans le chant et les cérémonies. Ce sont là deux fruits précieux de quinze à seize ans de travail et de patience. »

Deux ans plus tard, Mgr Carrie écrit : « Une nouvelle œuvre vient de naître : celle des petites sœurs indigènes de Saint-Pierre Claver. Le 1er juin 1894, en la fête du Sacré-Cœur, trois d'entre elles prenaient le saint habit et aujourd'hui cinq autres se préparent à le prendre prochainement[3]. »

A cette époque ( 1892 à 1895 ), la communauté spiritaine de Loango connaît de nombreux changements[4].

---

1. *BG*, t. 17, p. 480.
2. En même temps que la création du vicariat apostolique du Congo ( Loango ), avait été instituée la préfecture apostolique du Bas-Congo ( Landana ), avec les missions de Landana, Nemlao, Boma et la communauté Saint-Paul de Loanda. Le premier préfet apostolique fut le P. Gustave Jauny.
3. *BG*, t. 17, p. 481.
4. « En juillet 1892, notre communauté se composait de Mgr Carrie, supérieur provincial et local, des PP. Alfred Gaëtan, Antoine Levadoux, Georges Le Louët, Jean Dérouet et Jean-Marie Le Meillour ;

Le 18 décembre 1898 ont lieu deux nouvelles ordinations : celles de l'abbé Jean-Baptiste Massessa et de l'abbé Charles Kambo. Leur carrière sacerdotale sera brève : tous deux mourront en 1902.

En 1902, Mgr Carrie rentre en France pour y recevoir les soins nécessités par la maladie, mais il n'y reste que quelques mois : à la fin de la même année il est de retour à Loango. Bientôt ses forces le trahissent et il remet ses fonctions entre les mains du P. Jean Dérouet, désigné par le Saint-Siège pour le remplacer. Il meurt à Loango le 13 octobre 1904, à l'âge de 62 ans, après 18 années d'épiscopat.

*LA METHODE MISSIONNAIRE DE MGR CARRIE : « Si nous voulons évangéliser et civiliser ce pays, il n'y a qu'un moyen, celui que les apôtres et l'Église ont toujours pris et que nous avons eu en vue dès le commencement de la mission du Congo à Landana, en 1873. Le voici en deux mots :* Nous créer des ressources locales et un personnel indigène. *Tout est là, et sans ces deux choses jamais l'Afrique ne sera civilisée. Les ressources locales sont et seront probablement encore longtemps bien restreintes. Par suite, l'éducation ou la formation du personnel indigène, quelle qu'elle soit, devra rester toujours très simple et très économique. Il faut, dans les commencements surtout, que les œuvres d'enfants se procurent à elles-mêmes quelques ressources par leur travail, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à amener les parents à entretenir eux-mêmes leurs enfants, à faire les frais de leur éducation, à construire et à entretenir les écoles. Il faut que les chrétiens comprennent et remplissent leur obligation d'entretenir leur clergé. Le travail des enfants, les dons des parents et des fidèles ; telles sont les ressources qui peuvent et doivent concourir efficacement à la civilisation pratique de l'Afrique. C'est grâce à ce système économique et laborieux que nous avons pu fournir et entretenir les œuvres que nous avons en ce moment dans la mission. C'est ainsi que nous avons des imprimeurs, des relieurs, des horlogers, des charpentiers, des maçons, des cordonniers et surtout des agriculteurs,*

---

des FF. Vivien Kehren et Jérémie Wassong. Les PP. Gaëtan et Levadoux sont rentrés en France pour raison de santé ; le P. Le Louët et le F. Vivien sont allés recevoir au ciel la récompense de leurs travaux. Le P. Le Meillour a été envoyé à Linzolo. Ces vides ont d'abord été comblés par les PP. Julien Carrer et Georges Bouleuc, qui, à leur tour, nous ont quittés l'un et l'autre, le premier pour prendre la direction de la mission de Mayumba, le second pour travailler avec le P. Georges Schmitt à la fondation de Buanza. Les PP. Paul Kieffer et Christophe Marichelle sont venus les remplacer. Aujourd'hui ( décembre 1894 ), notre communauté se compose de Mgr Carrie, des PP. Dérouet, Kieffer et Marichelle ; des FF. Jérémie, Elpide Fitzer et Hildevert Willinger, celui-ci venu pour refaire sa santé, fortement endommagée à Mayumba. » *BG*, t. 17, p. 479.

*des horticulteurs, etc. Nous possédons en outre un grand et un petit séminaire pour la formation du clergé indigène, trois noviciats de frères et sœurs indigènes, une école normale pour la formation des instituteurs destinés aux écoles rurales, une imprimerie et une reliure pour le service de la mission et des écoles. Il nous faut des écoles pour y recruter tout le personnel complexe dont nous avons besoin : prêtres, religieux, catéchistes, instituteurs, etc. Il nous faut des écoles pour la propagation rapide et solide de l'enseignement chrétien. Il nous faut enfin des écoles pour y sauver les âmes*[1]. »

Le P. Jean Dérouet, déjà provicaire de Mgr Carrie depuis le 25 mars 1897, est nommé vicaire apostolique du Congo français inférieur ( vicariat apostolique de Loango, à partir du 22 avril 1907 ) le 2 janvier 1907. Il avait été successivement directeur du séminaire, supérieur de La Bouenza, puis de Sette-Cama, avant d'être appelé à ses côtés par Mgr Carrie, à Loango. Il était l'auteur d'un dictionnaire français-vili. Partout où il avait passé il s'était montré infatigable marcheur pour parcourir le territoire de ses missions. Vicaire apostolique, il garde cette habitude, prenant, au cours de ses tournées apostoliques de nombreuses notes. Elles lui servent à écrire, dans le *Mémorial de Loango*[2] des « pages soignées et charmantes ». Son ministère et son dévouement auprès des malades resteront longtemps célèbres à Loango.

L'année 1907, c'est aussi celle du retour à Loango des sœurs de Cluny qui l'avaient quitté en 1900, trop de sœurs étant victimes de la maladie du sommeil, de la bilieuse ou de la fièvre jaune.

Du temps de Mgr Dérouet[3], quatre nouvelles missions sont fondées : Kakamoéka ( qui ne durera qu'une dizaine d'années ), Nsesse ( transfert de Boudianga ), Kimbenza ( transfert de La Bouenza ) et Mourindi. Le projet d'ouverture de la mission de Kilunga, entre Loango et Mayumba, ne put se réaliser.

---

1. *A*, avril 1896.
2. *Le Mémorial du vicariat apostolique de Loango :* Recueil de documents, nouvelles et actes divers. De 1888 à 1914, 122 numéros de ce périodique ont paru. On les trouve dans de rares bibliothèques, regroupés en six tomes : tome I, janvier 1888 à décembre 1891 ; tome II, novembre 1892 à décembre 1906 ; tome III, juin 1907 à décembre 1909 ; tome IV, janvier 1910 à octobre 1911 ; tome V, janvier 1911 à décembre 1913 ; tome VI, janvier 1914 à décembre 1914.
3. En septembre 1909, trois pères de la communauté de Loango sont rentrés en France pour raison de santé : les PP. Guéguen, Marichelle et Le Mintier. Mgr Dérouet retient alors quelque temps avec lui le P. Antoine Retter, venu de Kimbenza pour se reposer. Sont aussi présents à Loango, les FF. Hilaire Le Couteller, jardinier, menuisier et forgeron ; Hildevert, sous-économe et instituteur ; Saturnin Garniel, tailleur, chargé des plantations et de la basse-cour et Meslan Le Strat, cordonnier. Celui-ci meurt en janvier 1914. ( *BG*, t. 25, p. 469s. )

Avril 1910 : remarquable innovation à Loango : le P. Hyacinthe Duclos, de retour de France, rapporte un appareil générateur d'acétylène ; installé au milieu de la cour intérieure, chargé en carbure, il distribue la lumière dans toute la communauté :

Le 12 janvier 1913, l'abbé Raymond Mboko est ordonné prêtre dans la modeste cathédrale de Loango. L'abbé Mboko est le cinquième prêtre indigène du vicariat ; mais, des quatre premiers, seul l'abbé Pierre Ngouassa est alors encore vivant[1].

Le 4 mars 1914, survient la mort inattendue de Mgr Dérouet : la veille encore, il avait fait, le matin, sa tournée quotidienne dans les villages des environs. Le P. Léon Girod, missionnaire au Gabon, où il avait passé 18 ans, lui succède : il est nommé vicaire apostolique de Loango le 13 janvier 1915. Après son sacre à Libreville, dès son arrivée à Loango, Mgr Girod tient à connaître son nouveau champ d'apostolat : accompagné du P. Cyrille Moulin, il entreprend la visite de ses différentes missions. Au cours de ses cinq années au Loango, « il fit régulièrement la visites des stations les plus lointaines et quand un de ses missionnaires était malade, il s'en faisait le dévoué infirmier et l'arrachait souvent à la mort par sa science médicale peu ordinaire[2] ». Dans une lettre du 29 avril 1917, Mgr Girod annonce l'ordination de deux prêtres : l'abbé Stanislas Kalla et l'abbé Henri Kibassa. « Six grands séminaristes, ajoute-t-il, achèvent leur philosophie et se préparent à les suivre dans quelques années[3]. »

Mgr Girod meurt prématurément, le 13 décembre 1919, à l'âge de 48 ans.

A cette époque, on signale, à Loango, « l'arrivée d'inconnus qui introduisent une nouvelle doctrine, celle du fétiche *Ma-Nghemba*. D'après les ordres de ce dieu nouveau, on doit brûler les vieilles idoles, puis boire une boisson qui s'appelle *nguima*[4] ». On ne donne pas plus de détail sur ce mouvement où, dit-on, « presque tous sont entrés ». Plus tard, un article du P. Jean Bonnard, dans les *Annales apostoliques* ( février 1928 ) décrira en détail « cet épisode nouveau de l'histoire des religions » au Congo.

Successeur de Mgr Girod, le P. Henri Friteau avait été, en France, deux ans et demi sous-maître des novices. Mobilisé au début de l'année 1915, il était resté sous les drapeaux, comme infirmier, jusqu'en 1919. Arrivé à Loango

1. *BG,* février 1913.
2. *BG,* janvier 1920.
3. *BG,* juin 1917.
4. *BG,* t. 28, p. 266.

en septembre 1919, il est désigné comme administrateur apostolique à la mort de Mgr Girod et nommé vicaire apostolique, à l'âge de 38 ans, le 17 mars 1922.

Mgr Friteau se trouve à la tête du vicariat au moment même où va s'accentuer le déclin de Loango au profit de Pointe-Noire. C'est en effet en 1922 que commencent les travaux du chemin de fer qui va relier Brazzaville à la côte et, sur la côte, c'est le site de Pointe-Noire qui a finalement été choisi comme aboutissement de ce qu'on appellera plus tard le *Congo-Océan*. Les 40 premiers kilomètres de la ligne sont inaugurés le 27 mars 1924. La construction n'alla pas sans difficultés : dès 1926, on parle de famine dans la région, avec les problèmes de ravitaillement pour les 5 000 travailleurs du chemin de fer.

*LE CHEMIN DE FER BRAZZAVILLE-OCEAN : « La ligne qui va relier Brazzaville à la côte vient tardivement. Les travaux actuels ont été précédés d'une bonne douzaine de missions d'étude qui, successivement, ont recherché autant d'itinéraires différents et qui n'ont pas laissé de traces sinon sur les cartes. Avec les sommes qu'elles coûtèrent, on aurait pu faire rouler depuis assez longtemps la première locomotive et on aurait pu réaliser l'entreprise avant les temps de vie chère et de change hasardeux que nous traversons. La ligne en construction porte un nom majestueux ; Brazzaville-Océan ! L'aboutissement sur l'océan est la rade de Pointe-Noire, à 15 kilomètres au sud de Loango. Une ville se trouve là en construction, comme la ligne. Le tracé se heurte à d'assez grands obstacles naturels, surtout la traversée du Mayombe. On appelle ainsi une longue chaîne de montagnes dont l'altitude est relativement faible, mais que les pluies équatoriales ont prodigieusement affouillées et dont les escarpements sont très raides. Dès à présent on est aux prises avec les redoutables questions de la main-d'œuvre. "On a fait venir, dit Mgr Friteau, des gens du* Haut *comme travailleurs, des Bayas, des Saras de la Sangha, et ils tombent comme des mouches. Sur 4 600 recrutés, il y a habituellement un millier d'indisponibles, malades ou malingres. La moyenne mensuelle des décès oscille entre 100 et 150." La voie passera par Mvouti, Loudima, Madingou, La Bouenza, Kimbédi, localités dépendant de Mgr Friteau, puis par Mindouli et Mbamou, sur le territoire de Mgr Guichard. Les tronçons Brazzaville-Mbamou et Pointe-Noire-Mawadi sont aujourd'hui terminés, ce qui donne une centaine de kilomètres de rail[1]. »*

*« Deux mots de notre chemin de fer. Il nous a valu les honneurs de lon-*

1. *A*, mai-juin 1926.

*gues et orageuses discussions à la Chambre des députés et la visite de nombreux reporters et écrivains. Il y a à prendre et à laisser dans ce qu'ont dit ces derniers. Les uns, plus ou moins officiellement accrédités, n'ont eu que des louanges pour l'entreprise et la façon dont elle est menée ; d'autres, à la solde de gens qui avaient intérêt à la faire échouer, ont tout critiqué. On ne peut nier qu'il y ait eu, il y a trois ou quatre ans, une forte mortalité parmi les travailleurs. Elle était due au manque d'organisation peut-être, mais aussi à l'insalubrité de la région et à l'insouciance de l'indigène. Depuis, l'état sanitaire s'est notablement amélioré. Les travailleurs, mieux traités, rengagent, leur contrat terminé, dans la proportion de 20 à 30 %. L'outillage mécanique a été accru ; on peut espérer l'achèvement des travaux pour 1934 ou 1935. La section du Mayombe, confiée à la Société de Construction des Batignolles, emploie principalement des Chinois et des Noirs venus de l'Oubangui ; la section, dite "de Brazzaville", qui travaille actuellement entre Mindouli et Madingou, occupe presque exclusivement des gens recrutés dans le pays, entre Loudima et Brazzaville*[1]. »

Le 23 mars 1926, à Mayumba, Mgr Friteau confère l'ordination sacerdotale aux abbés Gabriel Nghimbi, Hyacinthe Mbadinga, René Niambi et Benjamin Nsessé. Les deux premiers étaient des Bayaka de la mission de Sette-Cama ; les deux autres, des Bavili de Loango. Dans la lettre où il parle de cette ordination, Mgr Friteau ajoute : « Le 27 de ce mois, inauguration des 40 premiers kilomètres du chemin de fer Brazzaville-Océan[2]. »

Le 8 décembre 1926, trois frères indigènes font profession : le vicariat apostolique de Loango compte alors 6 frères et 8 prêtres indigènes. En octobre 1927, Mgr Friteau, qui se rend à la mission de Kimbenza, fait, pour la première fois, une partie de la route ( la traversée du Mayombe ) en automobile, dans la voiture du chef de circonscription du chemin de fer[3]. A Loango, le père qui est chargé des dix postes de catéchistes autour de la mission, les visite régulièrement grâce à sa moto[4]. L'ère du portage est fini : chemin de fer et routes vont désormais s'ajouter aux voies fluviales pour faciliter les déplacements des personnes et des marchandises.

A la mission de Loango, on a été obligé à cette époque de fermer l'impri-

1. *BG*, mars 1931.
2. *A*, septembre 1924.
3. *BG*, janvier 1928.
4. *BG*, mars 1931.

merie, faute de frère imprimeur et de main-d'œuvre. La mission, ajoute-t-on, a dû recourir à la Sodalité Saint-Pierre Claver pour éditer le catéchisme pounou. Par contre, un atelier de cordonnerie, avec deux apprentis, fonctionne bien, ainsi que le jardin ( où travaillent aussi des apprentis ) qui ravitaille les communautés de Loango et de Pointe-Noire, ainsi que les Européens de la ville[1].

Le 19 juillet 1929, on déplore la mort du P. Marichelle, après 36 ans de présence à Loango[2].

*LE PERE CHRISTOPHE MARICHELLE : « Dès ses débuts, le P. Marichelle fut chargé, en plus des écoles, de la paroisse de Loango, fonction qui exigeait de lui de longues courses et des voyages. Sa santé résistait à toutes les fatigues, malgré quatre accès de fièvre bilieuse hématurique qu'il avait subis. Il trouvait en outre le temps de tirer parti de sa connaissance de la langue vili, en publiant en cette langue, en 1898, une traduction des* Devoirs du chrétien *et, en 1900, un* Catéchisme vili *de 112 pages. Toute sa vie il s'appliqua à ses travaux de linguistique. Son* Dictionnaire vili-français *parut en 1902 ; sa* Méthode pratique pour l'étude du dialecte vili, *en 1907, avec une seconde édition en 1913. En 1912, il avait déjà donné un* Dictionnaire français-vili, *et, à différentes dates, il fit paraître des ouvrages de classe ou de piété :* Leçons de l'enfance ( 1911 ), les Évangiles des dimanches et fêtes ( 1924 ), *des* Mois de Marie, du Sacré-Cœur, de saint Joseph. *Les* Missions Catholiques, *en 1910, insérèrent une longue étude de lui,* Tablettes d'un Congolais, *sur la géographie et l'histoire du Congo. A son talent de savant et d'écrivain, s'ajoutait une très grande facilité de parole. En 1901, il fit des conférences à la Société de Géographie, à Paris, à Lyon, à Laon, à Soissons : partout il obtint le plus beau succès[3]. »*

Dans une de ses lettres de 1936, Mgr Friteau écrit : « Que vous dire de Loango ? Qu'un vent de folie souffle sur le pays, portant nos gens à adhérer à un nouveau fétiche venu on ne sait d'où, du Congo belge ou du Congo portugais ; le *Mayangi*, apparenté semble-t-il au *Manghemba* de 1915 et au *Mpevou Nzambi* de 1930[4] ».

---

1. *BG,* juillet 1926.
2. Dans ces années 30, avec Mgr Friteau, se trouvent à Loango, les PP. Emile Baraban, supérieur et économe, Cyrille Moulin, en retraite, Jean-Baptiste Bonnard, chargé du ministère et des écoles ; les FF. Saturnin, tailleur et jardinier, Valère Semmebeck, sacristain et cordonnier. Il y a aussi les abbés Stanislas ( école ) et René ( ministère ) et les FF. ( indigènes ) Antonin ( surveillant ) et Michel ( menuisier et relieur ). ( *BG,* t. 35, p. 92 )
3. *BG,* t. 34, p. 438 : notice biographique du P. Marichelle.
4. *A,* février 1937.

Le 22 avril 1934, a lieu l'ordination sacerdotale de l'abbé Sylvestre Douta et le 20 mars 1939, celle de l'abbé Denis Moussavou[1].

Les Sœurs missionnaires du Saint-Esprit arrivent à Loango en 1937.

Au cours de ses 24 ans à la tête du vicariat apostolique de Loango, Mgr Friteau fonda les missions de Mouyondzi, Pointe-Noire, Pounga, Mossendjo. S'il laissa certaines missions dans des installations provisoires, il ne faut pas oublier que la fin des travaux du C.F.C.O. ( 1934 ) allait entraîner des regroupements de populations. Souvent, il fallut attendre des années avant l'installation définitive de la mission.

C'est peut-être ici le lieu de rendre justice à Mgr Friteau à propos d'un geste dont il aurait été la victime, de la part du général de Gaulle : on *racontait* que celui-ci, en raison de l'attachement du vicaire apostolique au maréchal Pétain, aurait refusé de lui serrer la main. Voici le récit de l'incident, tel que le P. Molager le rapporte : « Lorsque le général de Gaulle vint pour la première fois à Pointe-Noire, la ville avait à sa tête un administrateur farouchement anticlérical, protestant d'origine, franc-maçon notoire... Mgr Friteau voulant se rendre avec toutes les notabilités sur le quai de la gare pour saluer le général, l'administrateur en question ordonna au commissaire de police de le prier de retourner sur l'esplanade avec le gros du public. Monseigneur s'exécuta, tout en faisant savoir bien haut qu'il saurait parler à qui de droit... Lorsque le général parut devant la gare, apercevant le vicaire apostolique, il se dirigea aussitôt vers lui et le salua le premier. Devant toute la foule et l'administrateur qui en devint blême, Mgr Friteau relata l'incident qui venait de se produire. De Gaulle, comprenant la gaffe faite par son administrateur civil, l'excusa comme il put et promit sa visite à la mission, malgré le peu de temps dont il disposait. Effectivement, le soir, le général de Gaulle, accompagné de son état-major... et de l'inévitable administrateur, de plus en plus livide, vint voir Mgr Friteau[2]. »

Le 8 avril 1946, Rome accepte la démission de Mgr Friteau. Retiré à Langonnet, Mgr Friteau y mourut le 17 mai 1956. Il n'est pas inutile de donner des précisions sur les circonstances particulières qui motivèrent en grande partie sa démission. le récit en est encore dû au P. Molager : « Fin 1945, on annonça la venue d'un visiteur apostolique ( envoyé par Rome ). Le titu-

1. A partir du 28 novembre 1958, les abbés Sylvestre Douta et Gabriel Ngimbi feront partie du personnel du diocèse de Libreville et, peu après, de celui du nouveau diocèse de Mouila.

2. Arch., *Notice biographique de Mgr Friteau,* par les PP. Cabon et Molager.

laire voulait aller vite, très vite : en moins de huit jours, voir le chef-lieu, le séminaire et trois ou quatre stations. C'était mal connaître le pays et ses moyens de communication restés encore rudimentaires et aléatoires. En fait, le visiteur, venu en février 1946, resta moins de 48 heures dans le vicariat. Mgr Friteau avait préparé cette visite avec la minutie qui lui était coutumière : en un rapport détaillé, il montrait la marche des œuvres, les difficultés, quelques échecs, mais aussi le progrès continu, riche d'expériences. Dès le premier abord, il s'aperçut que son travail était parfaitement inutile : le visiteur ne voulut même pas en prendre connaissance. Sa position était prise, son opinion déjà faite... Moins d'une heure après l'arrivée du visiteur, Mgr Friteau lui déclara tout net que, dans ces conditions, il allait démissionner. Rien ne put le faire revenir sur sa décision, d'autant plus qu'il avait déjà offert quelques mois plus tôt de se démettre de sa charge, pour des raisons différentes[1]. »

Le 13 février 1947, le P. Jean-Baptiste Fauret, auparavant missionnaire au Gabon, est nommé vicaire apostolique de Loango[2]. A la fin du mois d'août 1948, Mgr Fauret quitte Loango pour s'installer à Pointe-Noire et un décret de la S.C. de la Propagande, du 20 janvier 1949, change le nom de vicariat apostolique de Loango en vicariat apostolique de Pointe-Noire. Signalons que les sœurs missionnaires du Saint-Esprit, qui avaient remplacé les sœurs de Cluny en 1937, avaient quitté Loango pour Pointe-Noire en novembre 1947.

*LE FRERE SATURNIN GARNIEL : « Annuellement nous recevons à Loango une dizaine de confrères pour la retraite commune. C'est chaque fois l'occasion pour eux d'explorer le passé en compagnie du F. Saturnin, présent depuis quarante-huit ans ; mais aussi de s'édifier de sa vie religieuse et toujours active. Nous avons célébré dans l'intimité ses cinquante ans de profession ( 1950 ), et récemment le Gouvernement a reconnu publiquement ses mérites en lui octroyant la médaille de l'Étoile Noire du Bénin[3]. » Sur le F. Saturnin, arrivé à Loango en 1903 et décédé dans cette même mission le 15 avril 1967, à l'âge de 86 ans, on n'en saura guère plus. Lui qui avait eu l'occasion de rencontrer de Brazza et qui aimait évoquer cette rencontre, discret dans sa mort comme dans sa vie, il a quitté l'existence à une époque où l'on avait d'autres préoccupations que de faire paraître des notices biographiques. Il est juste de préserver sa mémoire de l'oubli.*

---

1. *Notice biographique de Mgr Friteau,* op. cit.
2. *BG,* avril 1947.
3. *BG,* mars-avril 1953.

Le 9 octobre 1961, c'est l'ouverture à Loango du nouveau petit séminaire[1], sous la direction du P. Jacques Dubourg. Rappelons que, fondé à Landana en 1873, le petit séminaire s'était établi à Loango de 1887 à 1897, puis à Mayumba jusqu'en 1952. A cette date, les petits séminaristes furent envoyés à Mbamou. Après le début de leurs études secondaires à Loango, les élèves des hautes classes poursuivront ces études au séminaire Saint-Jean, à Brazzaville. Au petit séminaire de Loango, les spiritains furent aidés par des salésiens, des frères de Saint-Gabriel et de nombreux coopérants. A partir de 1971, s'amorce un mouvement vers le haut, avec la suppression de la classe de 6e et ( en 1974 ) l'ouverture de la classe de seconde. Bientôt le petit séminaire ne comptera plus que seconde, première et terminale. A cette même époque, le séminaire a accueilli, pendant quelques années, les aspirantes et les postulantes des Sœurs de la Visitation, pour des cours d'instruction religieuse. Sous l'impulsion du P. Jacques Morin, procureur du diocèse, le séminaire se lance dans un élevage de porcs : ainsi, responsables et élèves participent, par le fruit de leur travail aux frais de fonctionnement du séminaire. En 1976, le P. Dubourg cède la place à l'abbé Louis Portella et le P. Robert Metzger ( arrivé en 1971 ) quitte Loango pour la paroisse Saint-François de Pointe-Noire. Le F. Jean Boussant, de 1977 à 1979, est économe du petit séminaire[2].

« *LA BENEDICTION DU PETIT SEMINAIRE de Loango eut lieu le 6 juillet 1962, par le cardinal Pignedoli, délégué apostolique, en présence du Ma Loango qui avait accepté de nous honorer de sa présence. Le Ma Loango est le successeur des rois de Loango ; sa royauté est toute morale, mais les Vilis sont fiers de conserver leurs traditions. Une de ces traditions donnera du pittoresque à la cérémonie : le Ma Loango ne doit jamais voir la mer, sous peine de mort. Or Mgr Pignedoli, à la grande joie des séminaristes, tenait à aller partout et bénir chacune des salle où devaient être formés et s'épanouir les futurs prêtres du diocèse. D'un peu partout, on peut voir la belle rade de Loango et, au-delà, l'océan. Il fallut beaucoup de souplesse et de diplomatie pour que le Ma Loango reste fidèle à son interdit*[3]. »

---

1. *Bull. PN,* n° 29, juillet-décembre 1961.
2. A la paroisse de Loango, dans les années 60-70, sont présents : les PP. Joseph Le Borgne, Guy Pannier, Antoine Delègue, Joseph Gottar, René Défontaine ; les FF. Saturnin et Placide Azou. Le P. André Schafrat, dernier spiritain, cède la place au clergé diocésain en 1977.
3. Récit d'un témoin.

Il faut signaler qu'il n'y avait plus trace alors des anciennes habitations ( en planches ) de la mission : la dernière *case* avait été détruite vers 1970. L'ancienne église ( en planches, elle aussi ), en mauvais état, ne servait plus au culte depuis déjà quelques années. Sa restauration et son entretien auraient demandé des moyens qui dépassaient les possibilités des missionnaires. En janvier 1969, « à la demande du Conservateur du Musée national congolais, la vieille chapelle de Loango, si pleine de souvenirs, mais actuellement très délabrée, est cédée à l'État qui a promis de la restaurer pour en faire un musée d'Histoire et d'Art[1]. » En fait, cette démarche n'aura aucune suite pratique. Rongé par les termites, ce qui restait du bâtiment menaçait de s'écrouler. Craignant un accident, Mgr Godefroy Mpwati la fit abattre. Certaines parties du mobilier furent recueillies par des paroisses de Pointe-Noire et de Loango.

Dans la revue *Cor unum* d'octobre 1964, on signale : « Mgr Fauret a fait don aux religieuses visitandines françaises d'un terrain de 10 hectares, pour la fondation qu'elles ont projetée à Loango. Six religieuses du couvent de Mâcon viennent de partir, avec la Mère régionale, pour commencer l'installation. » Les Sœurs de la Visitation arrivent à Pointe-Noire le 21 octobre 1964 et la bénédiction de leur nouveau monastère, à Loango, a lieu le 25 juin 1965. A la suite de nombreuses entrées, les visitandines essaimeront plus tard à Loudima.

Le 24 mai 1973, le P. Joseph Le Borgne quitte Loango, après y avoir exercé son ministère pendant plus de 40 ans.

*LE PERE JOSEPH LE BORGNE : « Au mois d'octobre 1929, il partit pour le vicariat apostolique de Loango. Pendant deux ans, il sera professeur au petit séminaire de Mayumba. En 1931, il sera affecté à Loango, il y restera jusqu'en 1973 : 42 ans d'apostolat à travers les 8 000 km² de savanes et de forêts que comportait le territoire de la paroisse. Sa préoccupation était de partir, toujours repartir, pour aller rencontrer les gens, à vélo, à moto au début, avec son hors-bord, mais surtout à pied. Il n'aimait pas rester à la mission, et c'est pourquoi, à chaque fois qu'il l'a pu, il a refusé la charge de supérieur. Son territoire, c'était le Mayombe, massif montagneux, sans routes. C'est de cela qu'il n'arrêtait pas de parler, les dernières années, à Langonnet : surtout, les habitants, les Bayombi, dont il avait toujours des histoires à raconter, à sa façon, pittoresque, parfois ironique, mais finale-*

---

1. *Bull. PN,* n° 44, janvier à juin 1969.

*ment toujours remplie d'une véritable affection. Il avait sa façon de faire, à lui, à la fois très ferme, autoritaire, mais aussi très proche des gens dont il partageait toujours habitat et nourriture. Il a marqué tout ce pays de son empreinte. Récemment encore, ses anciens chrétiens demandaient de ses nouvelles. Les années passaient, années de changements profonds aussi bien dans le pays que dans l'Église. Le P. Le Borgne eut une certaine difficulté à s'y adapter. Il se sentait vieillir, ses forces physiques diminuaient, son caractère souffrait de la vie dans ce Loango où il ne se sentait plus à l'aise. Alors, en 1973, il décida de prendre sa retraite à Langonnet. Il y meurt le 26 avril 1982*[1]. »

A Mgr Fauret, qui démissionne le 14 septembre 1975, succède Mgr Godefroy Mpwati, nommé le 5 juin 1975 et sacré à Pointe-Noire, le 7 décembre 1975, par S.E. le cardinal Emile Biayenda.

L'évêque actuel ( 1995 ) de Pointe-Noire est Mgr Jean-Claude Makaya-Loemba.

### 22 septembre 1883 – Saint-Joseph ( Linzolo )

Le 10 décembre 1880, Pierre Savorgnan de Brazza, de retour du Stanley Pool, qu'il avait atteint par l'Ogooué et l'Alima, et où il avait devancé la deuxième expédition de Stanley, s'était arrêté trois jours à la mission de Landana. A la suite de ce passage et des tentatives d'installation de missions protestantes dans la région, le P. Augouard fait, du 27 juin au 27 août 1881, un voyage exploratoire au Stanley Pool. « Il a pu, dit un rapport du P. Carrie, étudier pratiquement les populations, les ressources du pays, les moyens à prendre pour le succès d'une mission. Il a fait alliance avec le principal chef du Stanley Pool, choisi son terrain et ménagé son prochain retour[2]. »

Dans les instructions données au P. Augouard, Mgr Carrie « lui avait bien dit de pousser une reconnaissance jusqu'à la rivière Kassaï, mais son escorte était trop faible, ses marchandises tiraient sur leur fin, et les Noirs ne lui auraient pas donné de canots[3] ». Il n'ira donc pas plus loin pour ce premier voyage.

Le premier contact des populations de la région de Linzolo avec les missionnaires spiritains date du deuxième passage de Brazza à Landana, en 1882.

---

1. *PMS,* n° 87.
2. *BG,* mars 1983.
3. *BG,* décembre 1885.



Les ethnies du Congo.

Voici ce qu'on en dit à l'époque : « M. de Brazza nous est revenu une seconde fois, le 17 avril 1882, avec M. Michaud, son fidèle compagnon de voyage et 34 Bassoundi qui avaient suivi sa caravane jusqu'à Landana. Les Bassoundi furent nourris et logés à la mission. Un père leur parla de Dieu, du ciel, du salut de leurs âmes, du péché, de l'enfer. En entendant tout cela, ils manifestaient un grand étonnement[1]. »

Après deux ans de préparatifs, on constitue, grâce au *mafouc*[2] de Pointe-Noire, André Loemba, une caravane de 120 porteurs. Le P. Prosper Augouard en a la direction. Il est accompagné du P. Georges Kraft et du F. Savinien Weckmann. M. Albert Dolisie, l'un des compagnons de Savorgnan de Brazza, se joint à la caravane. Le navire de guerre français le *Sagittaire* prend tout le monde à son bord et quitte Landana le 7 août 1883. L'expédition débarque à Noki quatre jours plus tard, se rend à Vivi et de là se dirige, par voie de terre, vers le Stanley Pool. Elle y parvient le 17 septembre.

Après quelques jours de pourparlers avec les Batéké d'*Omfoa* qui s'opposent à tout établissement de Blancs chez eux, le P. Augouard et sa caravane se replient sur Linzolo, où les deux chefs ne font pas opposition à l'installation de la future mission. Nous sommes le 22 septembre 1883. « Nous choisissons pour nous installer, écrit le P. Augouard, une jolie colline baignée par deux petites rivières et entourée de terrains très fertiles. Le plateau est déboisé et se dirige à l'est en pente douce, vers le Congo, dont ils est éloigné d'environ une demi-heure. Le soir même nous défrichons le haut de la colline et nous nivelons le terrain où nous allons élever rapidement la première construction, avant le départ de nos hommes. Le 26 septembre, après un interminable palabre, trois chefs se réunissent devant ma table : ils se disent contents de nous voir chez eux et la nombreuse assistance approuve avec force[3]. » La maison d'habitation, rapidement construite, a 12 m de long sur 4 de large, en trois compartiments. Il s'y ajoute une cuisine de 8 m sur 3, en deux compartiments, dont un pour les enfants, et un poulailler.

Le 28, la caravane repart pour la côte, sous la conduite du P. Kraft. Le P. Augouard reste à Linzolo avec le F. Savinien. Le 22 janvier 1884, il conclut avec les chefs un contrat par lequel ils lui cèdent une étendue d'environ 20 hectares, située près du village de Kinsanga, sur la rivière Linzolo. Peu

---

1. *BG,* février 1983.
2. Voir p. 26, note 2.
3. On trouvera un récit détaillé des deux voyages du P. Augouard au Stanley Pool et de son installation à Linzolo dans le *Bulletin général* de décembre 1885, p. 921 à 932. Dans les *Annales apostoliques* de janvier 1884 ( p. 25 à 33 ), le P. Kraft fait le récit du voyage de 1883.

après, remplacé par le P. Kraft, il rejoint Landana et, fin mars 1884, s'embarque pour Lisbonne et la France.

A son retour, en janvier 1885, le P. Augouard amène avec lui du personnel de renfort. La communauté de Linzolo se compose alors de trois pères et deux frères. Le P. Victor Paris est chargé du ministère, le P. Kraft est économe, fait la classe et le catéchisme, le F. Savinien et le F. Philomène Hirsch cumulent les fonctions de surveillants des enfants, agriculteurs, horticulteurs, tailleurs, cordonniers, maçons, charpentiers, forgerons, « voire même cuisiniers émérites, lorsque le F. Savinien fait quelques bonnes captures à la chasse : boa, perdrix ou pigeons verts ». Quant au P. Augouard, il est surtout occupé aux constructions. Bientôt s'élèvent : une maison de 35 m de long sur 5 de large, comprenant cinq chambres, un réfectoire et un atelier ; une école de 13 m sur 5, avec galerie tout autour ; une cuisine pour les pères et les frères et une autre du même genre pour le personnel ; deux petits pavillons de 4 m sur 3 ; une chapelle de 31 m sur 6, avec galerie de 1 m 75. « La chapelle est surmontée d'un gracieux clocheton, dû au génie artistique du P. Paris. A ces constructions s'ajoutent deux ponts, qu'à la manière des Romains nous avons jetés sur les deux rivières qui baignent le pied de notre colline. » On précise encore : « Nous avons une eau limpide comme du cristal, jaillissant d'une roche ombragée par un superbe bouquet d'arbres, où, nous l'espérons, la Vierge de Lourdes sera un jour priée par les enfants de Linzolo[1]. »

*« LA PEUPLADE AU MILIEU DE LAQUELLE NOUS NOUS TROUVONS, écrit le P. Kraft, paraît assez paisible, quoiqu'elle ait sur la conscience quelques peccadilles d'anthropophagie. Des faits horribles se sont passés dans les villages les plus voisins de nous... On mange des hommes faits prisonniers à la guerre, on les tue sur place, et tous les guerriers font une ronde infernale pendant que les victimes cuisent dans une grande marmite de terre. Lorsqu'on leur faisait des reproches sur leur anthropophagie, ils répondaient que nous avions bien tort et que la chair humaine est excellente :* Mbissi mbote, mbote ! *Aussi regrettaient-ils beaucoup les morts de notre caravane, enterrés en 1883, disant qu'ils nous auraient donné beaucoup de porcs et de chèvres pour acheter ces cadavres.* Ah ! quelle bonne viande perdue, *disaient-ils. Pauvres êtres ! Fasse le ciel que nous puissions leur faire comprendre l'horreur de leur cannibalisme et les bienfaits de l'Évangile ! Aujourd'hui, déjà, ils ont honte de cette affreuse coutume : elle est, croyons-nous, moins*

1. *BG*, décembre 1885.

*fréquente. En tous cas, ils se cachent soigneusement, pour que leur horrible action n'arrive pas à notre connaissance*[1]. »

Le P. Augouard se félicite d'une évolution rapide des mœurs : « *Quand je songe au changement qui s'est opéré ici en dix-huit mois, je crois rêver, et il faut avouer que saint Joseph a bien protégé son œuvre. Etre tombés tout à coup au milieu d'une tribu d'anthropophages, après mille difficultés s'être établis chez eux, avoir été en butte à toutes espèces d'attaques, avoir souffert tout ce qu'il est possible de souffrir, et voir aujourd'hui une mission si florissante et si pleine d'avenir, c'est toucher du doigt la Providence et voir clairement la protection du grand saint auquel nous nous sommes confiés. Lors de notre arrivée, nos bons paroissiens se flattaient hautement de manger la chair humaine. Aujourd'hui ils nient leur anthropophagie et s'ils s'y plaisent encore quelquefois, ils le font dans le plus grand secret, de peur de se voir blâmer par nous*[2]. »

Le mardi 10 février 1885, jour de grand marché, trois chefs arrivent à la mission, suivis d'une foule compacte. Le vieux Mouboumounou, *l'homme au grand sabre*, prend la parole : « Aujourd'hui, déclare-t-il, nous sommes venus enterrer la guerre et jurer une amitié éternelle avec les Blancs de Dieu. » Et le P. Augouard décrit la scène : « A cette déclaration, des cris formidables sortent de toutes les poitrines, et sans la parfaite connaissance des usages du pays, on aurait cru à tout autre chose qu'à une déclaration de paix. Le silence étant rétabli, on me demande un fusil pour l'enterrer avec un fusil des Noirs et les deux armes sont portées solennellement à l'endroit le plus apparent de l'entrée de la mission. J'avais heureusement un vieux fusil détraqué et sans chien, il fit les frais de la cérémonie ; comme il était à capsule, c'était suffisant. Les chefs, de leur côté, donnèrent un fusil à silex. J'y ajoutai deux cartouches et eux une petite gourde à poudre ; et le tout fut enterré, les fusils la crosse hors de terre, pendant que tout le monde jurait haine éternelle à la guerre avec les Blancs. L'*homme au grand sabre* entonne alors un chant qui est répété par toute l'assistance ; et bientôt toute cette foule de Noirs, aux visages peints de diverses couleurs, se met à danser autour du monument et à lancer des imprécations les plus solennelles contre les armes à jamais ensevelies[3] ».

On montre encore de nos jours, déplacé de quelques mètres, l'endroit où, à Linzolo, *fut enterrée la guerre* ; vestiges modernisés : ce ne sont plus désormais que deux bouts de canon de fusil émergeant d'une plaque de béton.

1. *BG,* décembre 1885, p. 938.
2. *A*, septembre 1885, p. 190.
3. *A*, septembre 1885, p. 188

Dès 1890, on se montre satisfait des résultats obtenus à la mission de Linzolo. Deux villages chrétiens, Saint-Isidore et Saint-Paul, s'élèvent à quelques pas de la mission, entourés de plantations. Les jeunes mariés qui y sont installés travaillent à la mission, pour y exécuter des travaux de maçonnerie, de charpente et de menuiserie.

Comment sont recrutés et formés les enfants qui, après quelques années d'école, peuplent ces villages chrétiens ? Un article du P. Joseph Sand le détaille, dans le numéro de janvier 1892 des *Annales apostoliques* : « La plupart de ceux qui passent à la mission ont été rachetés de l'esclavage. Nous avons en ce moment cinquante garçons et vingt-cinq filles. Les uns nous ont été amenés, conduits à la corde et escortés par des Noirs en armes ; d'autres ont été rachetés par nous dans nos excursions apostoliques ; d'autres enfin ont été libérés par le gouvernement et confiés à la mission. Toutes les tribus sont représentées parmi eux. Nous y trouvons le type loango, bassoundi, babouendé, bafoumou, balali, batéké, sans compter ceux des tribus anthropophages du Haut-Oubanghi, le Loulanga et de l'Arouhoumini. Chacun, à son arrivée, parle la langue de son pays, mais ses nouveaux camarades l'initient très vite à la langue française qu'ils parlent tous couramment.

« Voyons maintenant nos enfants à l'œuvre. Les garçons sont partagés en deux sections. La première, celle de Saint-Joseph, comprend les enfants de l'école primaire, répartis en trois divisions : ils passent la plus grande partie de leur temps en classe. Le matin et le soir, aux heures les plus fraîches de la journée, ils vaquent à des travaux manuels. La section dite de Saint-Isidore comprend les enfants qui ont terminé leurs études primaires et ceux qui n'ont pas d'aptitudes pour l'étude ou qui sont venus trop tard à la mission pour suivre utilement les classes. Nous les appliquons surtout à l'agriculture, afin de leur apprendre à s'attacher au sol et à savoir en tirer par eux-mêmes leurs moyens de subsistance. Déjà, à la mission, ils arrivent à se suffire par leur travail et ils s'y préparent un pécule qui, à leur sortie, leur permettra de s'établir avantageusement.

« A leur sortie, nos enfants s'établissent dans les villages chrétiens situés à quelques pas de la mission. Nous considérons ces deux villages comme l'espoir et l'avenir de notre mission et nous sommes heureux de constater que leurs habitants nous donnent grande satisfaction.

« En ce moment, tous nos efforts tendent à développer la section des filles. Nous en avons vingt-cinq, confiées à la direction d'une de nos chrétiennes. C'est trop peu. Il faut, si nous voulons faire beaucoup de bien, que cette œuvre marche de pair avec celle des garçons et, pour cela, nous avons absolument besoin d'être secondés par une communauté de religieuses. Nous espérons que nos démarches en France dans ce sens seront couronnées de succès. » En fait, l'arrivée de sœurs à Linzolo se fera attendre de nombreuses années.

*LES ANES DE LINZOLO : « Mgr Carrie, pour la dernière fois, vint à Linzolo en octobre 1900. Il paraissait bien fatigué. Cette fatigue lui venait d'une petite plaie qui torturait ses pieds. Il fit le voyage de Brazzaville à Linzolo monté sur un gentil baudet qui lui rendit grand service. Bouanza et Linzolo, à cette époque, possédaient des ânes, venus de Ténériffe, je crois. Le troupeau de Linzolo comprenait en 1901-2-3 sept de ces animaux. Le chef du troupeau, décoré du nom de* Camarade, *était l'âne de selle. Il était, à cette époque, très vigoureux. Le* Djoué *ne lui faisait pas peur, il le traversait à la nage, soutenu avec adresse, sous la ganache, par l'un des passagers de la pirogue. Une fois débarqué, maître Aliboron pirouettait sur le sable de la petite plage et, ensemble, nous prenions la route de Brazzaville. Une fois à la mission et parqué à l'écurie de ses semblables, il y faisait un de ses chants diurnes et nocturnes, assez désagréables. Aussi le bon frère Hyacinthe, de Brazzaville, le voyait partir sans regrets. Ces petits voyages ne se renouvelèrent pas souvent… Cette année 1903 fut mortelle pour nos ânes. Ils périrent tous, les uns après les autres.* Camarade *donna le signal, les autres suivirent. De quoi crevèrent-ils ? Mystère : nous n'étions pas assez bons vétérinaires. Ce petit coin d'Afrique était réellement peu propice au gros élevage*[1]. »

Dans les années 1900, se met en place l'organisation de catéchistes et d'écoles rurales dans les villages, qui permettent, à Linzolo comme ailleurs, le développement de la chrétienté. Déjà, en 1901, le P. Georges Bouleuc peut écrire : « Le nombre des catéchistes s'est accru ; nous en avons dix maintenant. Nous n'avons qu'à nous louer de leur bonne volonté. Augmentation aussi dans les familles chrétiennes ; nous comptons quatre villages chrétiens : Saint-Paul, Saint-Isidore, Sainte-Anne et Saint-Antoine[2]. » Mais c'est surtout le P. Alphonse Doppler qui va donner à la chrétienté de Linzolo une impulsion décisive. Présent dans la mission depuis 1894, il remplace, en 1902, le P. Bouleuc comme supérieur. Marcheur infatigable, bon organisateur, secondé par ses catéchistes, il est l'un des promoteurs des tournées apostoliques et les résultats ne se font pas attendre. « Nous avons, écrit-il, 15 catéchistes pleins de zèle et de dévouement. Tout le pays est remué, parcouru, enseigné par eux[3]. » Et le P. Jean Dérouet, en visite à Linzolo, constate : « Par

---

1. *Arch. :* E. ZIMMERMANN, *50 ans – Missionnaire au Congo, 1896-1947,* manuscrit, daté de 1941, 162 pages dactylographiées. Le P. Emile Zimmermann a été missionnaire à Loango, Linzolo, La Bouenza, Kimbenza, Madingou et Mouyondzi. C'est dans cette dernière mission qu'il mourut, le 8 janvier 1948, à l'âge de 77 ans. Son manuscrit s'arrête malheureusement à l'année 1929, se terminant par ces mots : « Ici je stoppe, à plus tard. Arrêté à Madingou en juin 1941. »

2. *A,* octobre 1901. Lettre du P. Georges Bouleuc.

3. *BG,* t. 22, p. 206.

l'influence efficace exercée par ces jeunes chrétiens, le pays est en train de subir une tranformation complète et ce mouvement n'a pas échappé aux chefs qui disent journellement à qui veut les entendre : *Ah ! le Père, lui, qui change le pays*[1] *!* »

Dès 1910, on pouvait utiliser, sur une partie du trajet Brazzaville-Linzolo, le chemin de fer de la *Compagnie minière de Mindouli* ( mines de cuivre, dont le minerai transite par Brazzaville et Léopoldville ).

*LE TRAIN DE LA MINIERE : « Le Djoué est une belle rivière qui vient se jeter dans le Congo un peu au-dessous des chutes de Léopoldville. Le cours en est très rapide, et les indigènes pour la traverser ont bien soin de remonter la rivière en obliquant légèrement : le courant suffit à faire dévier la pirogue vers l'autre rive. Nous avons, nous, un moyen de passer plus sûr et plus commode. La Compagnie des mines, en attendant qu'elle construise le pont nécessaire à sa ligne de chemin de fer, a fait installer sur le Djoué un bac considérable, capable de recevoir les wagonnets amenés par le train. Le bac, mû par un treuil et glissant le long d'un câble, nous passe avec tous nos hommes, en quelques instants. Sur l'autre rive, nous trouvons le chef des travaux de la ligne, en train de préparer un convoi pour Mindouli. Très aimablement, il nous offre un wagonnet. Nous acceptons avec reconnaissance et, pendant qu'on forme le petit train, nous demandons quelques renseignements sur l'exploitation de Mindouli. Les mines sont vraiment sérieuses : le minerai de cuivre y est abondant et riche. La petite ligne de chemin de fer que l'on construit pour l'exploiter, sera, semble-t-il, assez vite payée...Notre petit train est formé et nos* pousseurs *trouvent très commode ce moyen de nous conduire à Linzolo...Mais nous voici arrivés au point où nous devons quitter la ligne : aller plus loin ne servirait qu'à nous éloigner de Linzolo. On arrête, car ici les trains stoppent à volonté, et nous reprenons le chemin des caravanes. La ligne télégraphique qui le suit le rend facile à reconnaître*[2]. »

Un décret de la S.C. de la Propagande, du 14 février 1911, décide de rattacher la mission de Linzolo et celle de Kialou, récemment fondée, au vica-

---

1. *BG,* t. 23, p. 126.« Qui change le pays... », mais aussi « Qui pacifie le pays... » : le surnom du P. Doppler le laisse entendre : *Ma lemba nsi : Le pacifique ; celui qui met la terre en paix.* La renommée du P. Doppler se perpétue jusqu'aujourd'hui : à Pointe-Noire, vers 1991, est née la fraternité *Alphonse Doppler*, sous l'impulsion de chrétiens originaires de Kimbenza, la mission où le P. Doppler a exercé son ministère, après Linzolo.

2. *A,* mars 1911 : récit du P. Alphonse Fraisse, *visiteur* des missions de l'Afrique équatoriale.

riat apostolique de l'Oubanghi. La nouvelle n'enchante pas les missionnaires qui la qualifient de *fâcheuse*. La première visite de Mgr Augouard après ce changement se passe dans une ambiance assez réservée : le journal de la mission s'en fait l'écho : « Réception sans pompe. A la messe, le lendemain, peu de monde. La famine sévit dans le pays. Dans l'après-midi, Monseigneur confère la confirmation à 50 élus[1]. » Les relations prendront rapidement un tour plus cordial : quand Mgr Augouard revient à Linzolo, accompagné de son frère, le chanoine Louis Augouard, en novembre 1912, l'accueil est « chaleureux et éclatant », avec arc de triomphe, sonnerie de cloches, salves de fusils, acclamations et chants par la foule des chrétiens et des curieux, accourus pour la fête[2].

Après le rattachement de la mission de Linzolo au vicariat apostolique de Brazzaville, le P. Doppler préfère continuer à faire partie du personnel du vicariat apostolique de Loango : à son retour de France, il est affecté à Kimbenza. Le P. Le Gallois devient supérieur de Linzolo, jusqu'à son départ pour la France, en 1914. Mobilisé, envoyé au Cameroun, il y terminera précocement sa vie missionnaire en 1920. Le P. Côme Jaffré ( arrivé au Congo en octobre 1911 ) devra attendre la fin de la guerre 1914-1918 pour recevoir l'aide du P. André Kranitz. Plus tard, celui-ci se souvient:

*LE PERE COME JAFFRE : « Aujourd'hui je me rappelle avec émotion l'accueil chaleureux qu'il m'a fait en octobre 1919, à Linzolo. C'était un dimanche. Aussitôt le cher père, éminent linguiste en* kilari *m'a mis à l'étude de cette langue. Il n'y avait encore rien d'imprimé, mais peu de temps après, le père éditait un petit livre avec l'essentiel : conversation et grammaire. Un peu plus tard sortait le premier catéchisme lari, imprimé et illustré par la société Saint-Pierre Claver. Toujours de bonne humeur, il aimait chanter et jouait de l'harmonium. Il fut un admirable missionnaire de la brousse congolaise. Les Congolais l'appelaient* Tata Mayoukou, *celui qui reste ( au contraire de ses prédécesseurs qui changeaient si souvent ) ; ils disaient qu'il parlait le kilari mieux qu'eux-mêmes. Il aimait fumer la pipe mais, comme en ce temps-là la discipline était encore très sévère et que le père tenait à avoir la conscience tranquille, il demanda la permission au supérieur général, Mgr Le Roy. Celui-ci, normand et farceur bien connu, le lui permit, mais accompagna cette permission d'une caricature, portrait du* petit père *avec une grosse*

---

1. Cité dans *Cent bougies pour Linzolo,* album paru en 1983, à l'occasion du centenaire de la mission de Linzolo.
2. *BG,* septembre 1915.

*tête et une longue barbe, tenant dans sa bouche un gros cigare. Oui, il a été un missionnaire excellent. Quel émouvant souvenir je lui garde. Chaque année il m'écrivait, et toujours en admirable calligraphe, lettres qui témoignaient d'une constante délicatesse et d'une fidélité touchante. Je remercie la divine providence de ces années passées avec lui à Linzolo*[1]. »

Au moment de la guerre 1914-1918, les œuvres de la mission comprennent une école d'internes, avec une cinquantaine d'élèves, auxquels s'ajoutent une vingtaine d'externes, plus ou moins réguliers. Deux mères de famille, Marie et Agnès, s'occupent de l'œuvre des filles. Quelques apprentis travaillent avec le F. Achille Heinrich, qui a aussi la charge du jardin et de la basse-cour. Un élevage de chèvres fournit chaque jour du lait à la mission et on dresse des ânes en vue des tournées de ministère. Dans la brousse, sept catéchistes, éloignés de trois à douze heures de marche de Linzolo, enseignent environ 400 catéchumènes. Dans ces écoles rurales, en même temps que le catéchisme, on y apprend des rudiments de français[2].

En 1922, on se réjouit « du mouvement marqué des femmes vers la religion » : « Alors que le dernier bulletin ne pouvait mentionner qu'une quinzaine de fiancées de chrétiens, par une progression croissante, l'œuvre des filles est arrivée à compter actuellement plus de 300 adeptes, fillettes, jeunes filles, femmes, couvrant une échelle de 8 à 25 ans. C'est une victoire ! Tous les pères qui se sont livrés à cette sorte de ministère chez les Bacongo savent quelles fatigues ils ont dû s'imposer, quelle stratégie et parfois quelle audacieuse autorité ils ont dû déployer pour conquérir ces âmes sur la jalouse rapacité des polygames[3]. »

En 1921, au Congo belge, dans le village de *N'Kamba*, baptisé *Nouvelle Jérusalem*, le *prophète* Kimbangu attire les foules. Très vite son message se répand dans tout le pays bacongo et parvient dans la région de Linzolo[4]. Le P. Côme Jaffré en parle :

*LE NGOUNZISME : « Ngounza ou Kibangou, ancien adepte du protestantisme, se produisit un beau jour comme* l'Envoyé de Dieu *auprès des tribus*

---

1. *Arch.* : témoignage du P. André Kranitz, dans une lettre du 8 août 1968.
2. *BG,* septembre 1915.
3. *BG,* octobre 1922.
4. Aujourd'hui l'*Eglise de Jésus-Christ sur terre par le prophète Simon Kibangou ( E.J.C.S.K. )* est reconnue officiellement au Zaïre et au Congo. Voir : S.ASCH, *L'Eglise du prophète Kibangou, de ses origines à son rôle actuel au Zaïre*, Karthala, Paris, 1983. Voir aussi : M. SINDA, op. cit., p. 61 à 147.

*bacongo. Accréditant la mission divine dont il se proclamait investi, par sa conviction absolue et sa parole prophétique, par quelques prodiges aussi de guérisons par suggestion, le prestigieux thaumaturge s'imposa comme Messie des Noirs. Sa renommée, d'abord confirmée dans l'État belge, passa vite le Congo. Provoqué par la propagande effrénée des* apôtres *et favorisé par la crédule curiosité du peuple, un mouvement de vrai pèlerinage se dessina et grandit, jusqu'à gagner successivement toute la partie limitrophe du Congo français. Les données, quelquefois contradictoires, sur cette nouvelle forme de religion, ne permettent pas encore d'en préciser les articles de foi. Les causes profondes de cette révolution soudaine sont encore mal définies. Mais, quelles qu'aient été l'origine et l'inspiration de ce mouvement ; que l'idée politique ait précédé ou suivi l'idée religieuse ; qu'elle y ait été prédominante ou accessoire, qu'elle soit née du sentiment spontané de l'âme noire ou qu'elle lui ait été soufflée d'ailleurs, on ne peut nier que le Ngounzisme ait été la première manifestation de l'idée d'indépendance. Encore embryonnaire, confuse et imprécise, cette tendance, refoulée momentanément dans la conscience, y restera d'une façon latente jusqu'au jour, lointain encore sans doute, où elle secouera la tutelle étrangère. Plus que l'élément religieux, peut-être, l'élément politique laissera des traces durables ; mais nous aussi nous avons à lutter contre ce mouvement politico-religieux*[1]. »

Encore du P. Jaffré, cette analyse : « La physionomie d'une mission est le résultat d'un travail lent et imperceptible à travers les années. Rien de plus suggestif que la gradation de cette évolution pour la mission de Linzolo, la première fondée du vicariat et vieille déjà de quarante ans. Par une série d'étapes progressives souvent très longues, l'évangélisation s'est étendue successivement, des esclaves rachetés du début, aux enfants esclaves confiés par les chefs à la mission ; puis aux enfants libres ; puis aux jeunes gens libres ; enfin, en ces derniers temps, aux femmes et aux fillettes. Aujourd'hui notre sainte foi est accessible à tous les âges et à toutes les conditions des deux sexes. Le travail n'est pas fini pour autant ; au contraire, il augmente, car voici que la moisson mûrit : Nous cueillons les meilleures gerbes possibles : *Operarii autem quam pauci*[2] : »

En 1923, le P. Jaffré, qui avait dirigé la mission pendant neuf ans, va refaire sa santé en France. A son retour, il est chargé, à Brazzaville, de l'œuvre des

1. *BG*, octobre 1922.
2. Ibid.

Bacongo. Le P. Kranitz le remplace comme supérieur, aidé du P. Vincent Pourchasse, arrivé au Congo en 1922 et par le F. Marie-Joseph ( Congolais ). Le F. Lin Le Madec, à cause de son état de santé, a dû quitter ses chers élèves. Le F. Eric Wesolowski, après avoir dirigé la menuiserie pendant deux ans, a été appelé à Brazzaville en 1925[1].

Dans le numéro d'août 1926 de la revue *Les Missions catholiques,* le P. André Kranitz écrit : « En un point central, aidé de ses catéchumènes, le catéchiste construit son poste : une chapelle, une case pour le père visiteur, une pour lui-même, plusieurs autres pour ses enfants, toutes en pisé. Il l'environne de quelques petites plantations d'arbres fruitiers, de bananiers, de haricots et de légumes indigènes. C'est là que, le soir, il réunit ses catéchumènes, qu'il leur apprend à prier, à chanter des cantiques en français et en leur langue ; qu'il leur explique notre sainte religion, sa doctrine, sa morale et ses sacrements. Aux jeunes, il apprend même quelques mots et quelques phrases de la langue française. Les jours de fête, il les conduit à la mission et, après un catéchuménat de brousse de deux ans et demi, il nous les laisse pendant sept à neuf mois pour la préparation immédiate à la réception du sacrement de baptême. Les chrétiens habitant la région sont aussi confiés au zèle du catéchiste. Il surveille leur conduite, tâche de faire revenir à la pratique de leurs devoirs quelques chrétiens relâchés ; il exhorte chacun à la persévérance. Il soigne, autant qu'il le peut, les malades et assiste à leurs derniers moments les chrétiens moribonds. N'est-ce pas un sublime apostolat que celui d'un catéchiste de la brousse ? Et pourtant, combien modeste est le salaire de ces catéchistes, qui doivent se contenter de 10 à 15 F par mois. Nous faisons, il est vrai, tout notre possible pour assurer à nos catéchistes quelques petites ressources à leur poste même. Nous exhortons aussi les chrétiens et les catéchumènes à nous aider, autant que leur permettent leurs faibles moyens, pour subvenir à l'entretien des catéchistes, mais c'est toujours *la pauvre obole de la pauvre veuve.* » Un rapport, daté de cette même année 1926, fait état de 50 catéchistes.

Il y a, à cette époque, deux écoles dans la mission ; à Linzolo même et à Voka. « La grande distance de la région de Voka, où est installée depuis plus de vingt ans la mission protestante de *La Mousana*, a décidé Mgr Guichard à permettre d'y fonder un poste central où se préparent au baptême une quarantaine de catéchumènes internes ; ils y suivent également l'école. Cette œuvre est très importante, avec l'espoir de voir un jour s'y installer une nouvelle mission, filiale de Linzolo[2]. »

---

1. *BG,* t. 32, p. 856.
2. *BG,* t. 32, p. 857. La mission de Voka sera fondée en 1932.

En 1931, on prévoit que, bientôt, pour leurs tournées de brousse « les pères pourront utiliser un autre véhicule que le hamac ou leurs jambes, maintenant que les routes commencent à se dessiner[1] ».

En 1933, au moment où l'on fête le cinquantenaire de la mission de Linzolo, Mgr Firmin Guichard, le vicaire apostolique qui a succédé à Mgr Augouard, peut noter : « Les résultats obtenus sont consolants, puisque, depuis sa fondation, Linzolo a enregistré 15 437 baptêmes. Actuellement, elle compte 8 500 chrétiens vivants, 800 familles chrétiennes et plus de 200 élèves dans ses écoles. Dans les environs, l'Évangile est annoncé à 1 500 catéchumènes par 55 catéchistes et ils sont rares les vieux païens qui ne demandent pas le baptême au moment de la mort[2]. »

Et pourtant, la fête du cinquantenaire de la mission, le 24 septembre 1933, s'est mal passée. Citons le récit fait par Martial Sinda, dans son livre *Le messianisme congolais :* « Mgr Guichard, voulant donner un caractère solennel à cette manifestation, a invité tous les chefs de tribu et de nombreux fidèles. Le dimanche venu, la petite mission est pleine de monde. Le chef de tribu Siassia, ayant rassemblé en conseil extraordinaire la plupart des chefs, leurs déclare que c'est la fête des pères, qu'il faut oublier les vieilles querelles et accepter les cadeaux que donneront les pères. A ces mots répondent de vives clameurs de protestations. Le chef Koubatika, qualifiant les déclarations de Siassia de trahison, déclare : ''Il nous est interdit d'accepter quoi que ce soit des pères qui ont reçu de l'administration l'argent de l'Amicale. Nous ne voulons pas qu'on écoule cet argent sous forme de cadeaux ou de faveurs. Il nous faut tout refuser.'' Tous les chefs approuvent le discours de Koubatika : il est décidé que personne ne devra accepter quoi que ce soit des pères. A la sortie de la messe, le mot d'ordre de saboter la fête ayant été lancé, de nombreux Laris manifestent violemment contre les assistants européens. Mgr Guichard ne peut bénir les fidèles qui, unanimement, refusent de s'agenouiller. De véritables échauffourées se produisirent ensuite sur l'emplacement de la mission : elles durèrent tard dans la nuit. De nombreux manifestants furent arrêtés ; ils furent condamnés par la suite à de lourdes peines de prison[3]. »

---

1. *BG,* avril 1931.
2. *A,* janvier 1934.
3. M. SINDA, op. cit., p. 191.

*L'ASSOCIATION AMICALE DES ORIGINAIRES DE L'A.É.F.*[1] *: Pourquoi le refus de cadeaux ? Matsoua André Grenard a fondé, en 1926, à Paris, l'*Association Amicale des Originaires de l'Afrique Équatoriale Française. *En 1929, deux délégués de l'*Amicale *entreprennent une tournée au Congo, en pays lari. Ils obtiennent un grand succès, avec de nombreuses adhésions et collecte de cotisations. Mais leurs propos ont pris une allure politique dont s'inquiètent les autorités françaises. En France, Grenard a adressé deux lettres au président du Conseil, où il dénonce des abus et demande un changement dans la politique coloniale. Cela aboutit, au Congo, à l'arrestation des deux délégués de l'Amicale, avec la confiscation de leur collecte : 110 154,80 F. A Paris, André Grenard est arrêté, fin décembre 1929, et transféré à Brazzaville. Son procès a lieu, à Brazzaville, en avril 1930 : il est condamné à la déportation au Tchad.*

*« De 1930 à 1934,* écrit Martial Sinda[2], *la crise, ouverte entre colonisés et colonisateurs par le procès de Grenard et la dissolution de l'Amicale, demeure latente. Vis-à-vis de l'administration et des missions catholiques, la méfiance se transforme, pour bon nombre de Laris en un refus total de collaboration. Les chefs laris, tant à Brazzaville qu'à Mayama, Boko, Kinkala et Mindouli, refusent tous les cadeaux provenant de l'administration, de quelque nature que ce soit. Ils pensent en effet que, par ce biais, on tente de redistribuer l'argent saisi lors de l'arrestation des dirigeants de l'Amicale. Et la consigne de refuser tout argent provenant des Européens s'étend à tous les missionnaires*[3]. »

---

1. M. SINDA, op. cit., p. 151 à 331. Rappelons la conclusion que l'auteur a donné à son introduction ( p. 19 ) : « Nous aimerions former le souhait que ce travail ne fût point considéré comme l'exposé d'une thèse, la démonstration d'un point de vue. Nous n'avons cherché qu'à présenter quelques points de repère, quelques documents et notes qui puissent servir à ceux qui écriront un jour l'histoire des mouvements messianiques congolais. »

2. M. SINDA, op. cit. p. 188.

3. « Ce refus de récupérer l'argent est un refus vigilant, qui fait rejeter n'importe quel cadeau, en n'importe quelle circonstance. Par exemple, pour la fête nationale du 14 juillet, pas un écolier n'accepte le *boubou*, la robe ou les friandises qui lui sont offerts : *c'est l'argent de Matsoua que vous voulez nous refiler.* En 1936 et 1937, le gouverneur général Reste fait venir des arachides du Sénégal, pour renouveler les semences abâtardies. Elles sont distribuées aux chefs de village. La nuit, les chefs balari et bacongo viennent rendre ces sacs au poste administratif. Comment expliquer ce refus têtu, obstiné ? L'administration veut créer un fonds d'aide sociale pour les agriculteurs. Il financera des outils agricoles et des camions pour éviter le portage des produits. C'est la S.I.P. : *Société Indigène de Prévoyance.* Pour financer cette S.I.P., on institue une taxe de *trois francs ( franca tatu ),* peu de chose par rapport à l'impôt de 40 F de l'époque. Mais ces trois francs apparaissent comme une menace contre la *Société Amicale* de Matsoua. Le refus de payer entraînera des opérations de répression, des exactions et l'envoi en exil de certains chefs. » ( D'après un témoin ).

La *Chronique des missions ( 1934-1936 )* signale : « Cette année, le F. Hyacinthe, de Brazzaville, a restauré l'église, rajeuni et embelli le clocher. »

A la crise matsouaniste, subie par la mission de Linzolo ( ainsi que par les autres missions de la région ) s'ajoutèrent divers motifs de tension : « Autre catastrophe spirituelle en 1939 : l'apparition de l'*Armée du Salut*. Les salutistes ont pris les Africains par leur point faible : le *koundou*, le sorcier ( jeteur de sorts ), l'esprit malfaisant. Le fait d'entrer à l'*Armée du Salut* mettait à l'abri du sorcier. Sur le coup, ce fut, au moins matériellement, l'apostasie en bloc. Peu à peu, beaucoup se sont ressaisis, mais l'*Armée du Salut* n'en reste pas moins une calamité. Ajoutons, pour compléter ce tableau déjà bien sombre, les difficultés provoquées, pendant la guerre, par la recherche d'un caoutchouc en fait très rare et la perception d'un impôt supplémentaire destiné à alimenter une société dite de *prévoyance*. Toute la rancœur accumulée explosera après la guerre, avec un renouveau de racisme et de prophétisme. Cette explosion s'est cristallisée autour de la secte politico-religieuse des *kakinistes*, ainsi dénommée à cause de l'uniforme *kaki* des anciens tirailleurs ( Matsoua était lui-même tirailleur en son temps ) qui ont pris la tête du mouvement... Les catéchistes sont en crise depuis 1944-1945. On a réussi à en maintenir 25 sur 37. Plusieurs étaient passé au *kakinisme*. La crise semble se résorber, mais nos moniteurs n'ont pas la générosité requise pour remplacer les anciens catéchistes[1]. »

*LA ROUTE DES TROIS FRANCS : « En 1939-1940, les Alliés demandent à cor et à cri du caoutchouc, pour chausser les engins de guerre. Les Américains bâtissent, au Djoué, à Brazzaville, les bâtiments de stockage du* Rubber control. *Le caoutchouc n'est pas particulièrement une production du Congo, mais les lianes gorgées de latex ne manquent pas. Il suffit de les battre vigoureusement. On demande donc à tous de se mettre au travail. La S.I.P. achètera le latex. Refus absolu des Balari, Bacongo, Bassundi. C'est encore un complot contre l'*Amicale *! La loi de l'indigénat permet de punir de huit jours de détention, renouvelable, le refus d'obéissance. C'est le travail forcé du caoutchouc, au nom de l'effort de guerre. Une route doit être construite pour relier Kinkala à l'embouchure de la Foulakari. On affecte à ce chantier la main d'œuvre pénale. Cette route garde le nom de* route des Trois Francs[2]. »

---

1. *BG*, novembre-décembre 1956.
2. Récit d'un témoin.

Malgré ces difficultés, à Linzolo comme ailleurs, petit à petit la mission progresse. Comme le dit sagement le P. Gaston Schaub : « J'ai peur que vos lecteurs, entendant parler de cette agitation congolaise, s'imaginent que notre travail d'évangélisation est détruit ou entamé. Croire cela serait une grave erreur. Les palabres politiques ne nous empêchent pas de poursuivre notre œuvre et d'y apporter des progrès. Il existe dans notre chrétienté de Linzolo de vraies saintes âmes, des hommes comme un certain Alphonse, un ancien et un notable, qui ne donne pas seulement l'exemple des pratiques religieuses, mais encore celui, beaucoup plus difficile à nos Noirs, d'une justice scrupuleuse et d'une charité qui n'est pas seulement une simple aumône. Cet exemple n'est pas isolé. Quant aux trublions, meneurs, orateurs, quêteurs, prometteurs de miracles et faiseurs de prophéties, nous les laissons à leurs aventures : l'aventure finit toujours par s'épuiser d'elle-même et, après tout, il faut bien que nos chrétientés aient, comme la sainte Église l'a éprouvé plus d'une fois, leur crise de croissance[1]. »

« *UN GRAND AVANTAGE POUR LINZOLO, c'est de n'avoir qu'une langue, le* lari. C'est le P. Schaub qui parle. *Six stations la pratiquent : Kibouendé, Kindamba, Mindouli, Voka, Linzolo et une moitié de Brazzaville. Langue riche pour un idiome bantou : près de 5 000 mots au dictionnaire. On y a récolté plus de 600 proverbes ; il en est de vulgaires et d'insignifiants, d'autres n'ont de sens que pour les indigènes et ne peuvent se traduire, mais d'autres sont ingénieux et frappants dans leur tour ramassé. Écoutez. En voici un qui consiste en deux mots :* Kisadi kidie = *Travailleur, mangeur ; celui-là a le droit de manger qui a fait son travail. En voici un autre :* Lukaya lu dia nguri a nkombo, ni luna lu dia mwana nkombo = *La feuille que mange la chèvre, c'est encore celle-là que mangera son chevreau ; les traditions sont faites pour être suivies. – Et des livres ? Le lari a-t-il des livres ? – Oui, Dieu merci. Il y a d'abord le* Catéchisme lari *du P. Jaffré. Puis il y a, du même auteur, le* Manuel lari-français, *à l'usage des indigènes. Moi-même, j'ai en préparation une* Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *un* Dictionnaire, *une* Grammaire. *Ici, le geste des doigts qui comptent des pièces : l'éternelle impécuniosité*[2]. »

---

1. *A*, juillet 1938.
2. *A*, juillet 1938.

Il faut attendre mai 1942, pour voir les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny s'installer à Linzolo, où leur activité principale s'exerce au dispensaire et à la maternité. Une statistique de 1952, qui fait état de 1 500 garçons dans les 14 écoles de la mission, indique qu'il ne s'y trouve alors que 80 filles[1]. Mais, à Linzolo comme ailleurs, le nombre de filles dans les écoles, à tous les niveaux, grandira rapidement au cours des années suivantes.

Le P. Gaston Schaub, présent depuis 1927, quitte la mission en 1946. Plusieurs de ses successeurs, entre 1946 et 1986, feront à Linzolo des séjours de 9 à 15 ans : ce qui est une assez remarquable stabilité. Ce sont les PP. Victor Thiel, Guillaume Verheul, Joseph Mermier et Robert Gévaudan[2]. On déplore, le 18 juillet 1956, la disparition du P. Paul Crabbé, arrivé au Congo en 1949. Après un passage au petit séminaire de Mbamou, il était à Linzolo depuis 1951. Il périt, noyé dans le Congo.

« Grâce à la bienveillance paternelle de Mgr Biéchy, les confrères occupent, depuis quelques semaines, une très jolie et pratique résidence qui remplace avec bonheur la maison historique qui menaçait ruine. Les missionnaires sont à l'abri de tout danger et peuvent se détendre de toutes leurs fatigues[3]. » L'ancienne maison d'habitation est détruite et c'est sur son emplacement que, plus tard, sera construite la nouvelle église de Linzolo.

Le 1er novembre 1959, est inauguré à Linzolo le nouveau dispensaire des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny[4]. C'est l'occasion de dire l'importance, pour la région et jusqu'à Brazzaville, du travail fait, dans ce dispensaire, par les sœurs et leurs infirmières.

La chrétienté croît et se fortifie par toutes les œuvres de formation humaine et spirituelle qui se développent : les écoles, où se propagent les mouvements *Cœurs Vaillants-Ames Vaillantes* et *Scouts* ; les groupements d'hommes et de femmes du *Sacré-Cœur,* les retraites de préparation aux sacrements, l'*Action catholique ;* et, plus tard, les *Scholas populaires* et les *Maboundou*, comités qui, dans chaque village prennent en charge l'animation de la communauté chrétienne.

En 1964, à Nkankata, village situé sur le territoire de la mission de Linzolo, le catéchiste Victor Malanda ( Ta Malanda ) « se proclame le protec-

---

1. *A,* juillet 1952.
2. Voir, en annexe, la liste complète des missionnaires spiritains de Linzolo.
3. Texte du P. Paul Fourmont, dans le *Cahier des visites,* juillet 1954. L'année suivante, dans ce même cahier, le P. Fourmont note : « Vous êtes doté du plus beau presbytère du district. »
4. Une partie des fonds qui ont permis sa construction proviennent du *FIDES* : Fonds d'Investissements pour le Développement Economique et Social.

teur efficace de ses compatriotes contre sortilèges et sorciers. Les foules accourent. Malanda se défend de vouloir fonder une religion nouvelle. Il ne se sépare pas de l'Eglise. Il redit à qui veut l'entendre qu'il n'est que l'aide des prêtres... Il imagine tout un programme et une liturgie de *désorcellisation*... Le mouvement porte un nom : *Croix-Koma*. L'expression est difficile à rendre. *Koma* signifie en lari : *enfoncer, clouer*. Evocation manifeste de la crucifixion du Sauveur. Le sens s'entend ainsi : *Tu cloueras la croix, en toi, dans ton cœur*. Par ailleurs, certaines formules signifient l'inverse : *Je renonce à la sorcellerie, sinon la Croix me clouera*... Ta Malanda a de surcroît la réputation d'être un guérisseur et il la mérite. Avec cette application qui le caractérise, il a depuis longtemps étudié les plantes et maîtrisé leurs vertus. Il prend bien garde cependant de confondre les domaines. Ce sont ses adjoints qui soignent, dans une infirmerie, sans relation directe avec le rituel de désorcellisation. A l'archevêché, Mgr Mbemba, qui suit le mouvement avec attention, n'est guère rassuré. Certains rites sont d'une orthodoxie douteuse, évoquant le *mounkoungouna*[1]... Personne ne conteste la loyauté et l'honnêteté de Ta Malanda qui déclare n'être pas un prophète comme Simon Kibangu, ni vouloir se mêler de politique, mais accomplir la mission qu'il a personnellement reçue de Dieu et délivrer son peuple... La sagesse de Mgr Mbvemba arrangera les choses[2]... »

En 1979, commence la construction de la nouvelle église, terminée et inaugurée en 1983, pour le centenaire de la mission. Ce qui n'empêche pas de continuer à entretenir l'ancienne église, monument historique où des générations de catéchumènes et de chrétiens ont prié[3].

*L'EGLISE DU DEUXIEME CENTENAIRE : Quand on commença à parler d'un projet de construction d'une nouvelle église à Linzolo, les pères se montrèrent très réticents, préférant envisager l'agrandissement de l'ancienne église. Les chrétiens s'expliquèrent : « L'ancienne église est très bien, nous souhaitons la garder. Elle a été construite par les missionnaires qui nous ont évangélisés : c'était l'église du premier centenaire. Nous voulons construire nous-mêmes l'église du deuxième centenaire. ce sera notre foi qui la cons-*

---

1. Mouvement syncrétiste, avec confession publique et rituel de purification, où interviennent la croix et la bible. Faute de leader et d'organisation, le mouvement, né en 1951, s'est désintégré en 1953.

2. *Vivant Univers*, n° 303, mars-avril 1976. Après la mort de Ta Malanda, son neveu, Ta Malela, a pris la relève et c'est lui que l'auteur de l'article a rencontré, en 1975.

3. On a installé, dans cette ancienne église de Linzolo un *Musée de l'histoire de l'Eglise au Congo*. Récemment ( 1994 ), une partie du clocher s'est écroulée, mais on espère pouvoir réparer les dégâts.

*truira. » Comment s'opposer à une telle résolution ? Un architecte de Mongali, M. Jean-Marie Diamesso fit les plans d'un édifice hexagonal, avec des poutres obliques de béton armé de 14 mètres de portée. Les 33 communautés chrétiennes, actives sur le territoire de la mission, vinrent régulièrement, à tour de rôle, pendant trois ans, travailler à sa réalisation. Leurs cotisations servirent à payer les matériaux, ainsi que le salaire de deux maçons et de deux charpentiers. Les pères purent obtenir, en Europe, les fonds nécessaires pour la couverture de l'édifice. M. Luc Samba, catéchiste à la retraite et dont le fils est prêtre aujourd'hui, a trouvé un nom pour cette église :* « Saint-Joseph, bia sala moko » : Saint-Joseph, l'œuvre de nos mains. *Un beau témoignage de foi*[1].

Les derniers spiritains présents à Linzolo sont le P. Robert Gévaudan et le P. Auguste Durand, qui y passe quelques années avant son départ définitif pour la France. En 1979-1980, le P. Durand est maître des novices, avec M. Eamon Mulcahy, scolastique anglais, comme sous-maître : le noviciat de la F.A.C., établi à Linzolo pour cette seule année, comprenait alors deux novices de la Guinée équatoriale. En 1986, les spiritains laissent la place au clergé diocésain.

*MA SCHAUBI : « Le P. Gaston Schaub est décédé à Brazzaville, le 10 janvier 1990, à l'âge de 90 ans. Il a fini son existence chez les Petites Sœurs des Pauvres, d'abord comme aumônier de la maison : pour bien assurer ce ministère, à 80 ans passés, il apprend le lingala ! Ces dernières années, devenu pratiquement aveugle et ne se déplaçant qu'en fauteuil roulant, il n'était plus qu'un vieillard parmi les autres, mais portant dans son cœur une prière incessante pour l'Église du Congo. Pour les Africains, c'était* Ma Schaubi. *Ce préfixe* Ma *montre que le P. Schaub s'était imposé comme un Congolais authentique, adopté par son peuple, partie intégrante du clan, de toutes les fibres de son être. Arrivé au Congo en 1926, il avait eu l'occasion de passer par un nombre relativement important de postes, pratiquant à fond la langue lari et s'identifiant avec la population paysanne du Pool. Il a beaucoup soigné dans sa vie, jusque dans son bureau de vicaire général. Mais il fut surtout apôtre, catéchiste, évangélisateur. Exigeant pour lui-même, il était mortifié. Exigeant pour le peuple de Dieu, il a pu paraître un peu dur.* "C'est un saint, *disait le P. Jean-Baptiste Houchet,* mais un saint difficile !" *Ce*

1. D'apès des précisions données par le P. Robert Gévaudan.

*fut de moins en moins vrai : il s'interdit peu à peu cette vivacité qu'il avait cru devoir pratiquer pour donner du tonus. Il s'était jugé et surveillé. Témoin cette patience prodigieuse qui retenait le moindre mouvement d'irritation ou de condamnation*[1]. »

Peu après le départ des spiritains, en 1988 est créé le diocèse de Kinkala. Une partie du territoire de la mission de Linzolo est rattachée à ce nouveau diocèse. Fondée en janvier 1989, la paroisse Saint-Mathieu, de Mbanza Ndounga est confiée à M. l'abbé Pierre Le Borgne, prêtre *fidei donum*, secondé par M. l'abbé Daniel Kouatouka.

## 2 février 1886 – Saint-Esprit ( Nemlao ou Banane )

« Le village de Nemlao, ainsi appelé du nom du roi qui le gouverne, est situé sur la rive droite du Congo, à une petite distance de ce fleuve et presque à son embouchure. Assis sur un terrain d'une certaine élévation, il permet d'apercevoir le beau port de Banane et tous les *steamers* qui vont y jeter l'ancre. C'est à quelques minutes de ce village qu'est venue s'établir l'ancienne communauté de Saint-Antoine. On sait que les Bassorongo ou indigènes de Saint-Antoine, n'étant maintenus par aucune puissance européenne, avaient, à plusieurs reprises, occasionné de graves désagréments aux pères, les accusant d'avoir dans leur maison, tantôt un objet, tantôt un autre, qui empêchait la pluie de tomber. Force fut alors à la communauté de Saint-Antoine d'abandonner cette tribu inhospitalière, et de venir se fixer dans un endroit moins éloigné d'un poste militaire, qui pût au besoin la couvrir de sa protection[2]. »

Quand la communauté arrive à Nemlao, le 2 février 1886, elle s'installe dans une vieille masure, mise à sa disposition par un résident portugais. Le 8 juillet, les missionnaires prennent possession de la maison que l'on vient de construire sur leur terrain : « bâtiment bien confortable, assis sur des colonnettes en fonte de 0 m 60, et mesurant 20 m de long sur 8 de large. Une véranda de 2 m de large permet de circuler autour de la maison, à l'abri de la pluie et du soleil. Cette construction, fort remarquée par les visiteurs, est l'œuvre

1. *PM,* n° 157 : extrait de la notice nécrologique rédigée par Mgr Raymond de la Moureyre.
2. *BG,* t. 14, p. 516.

du P. Carrie, et l'une des plus belles qui aient été construites sous sa direction[1] ».

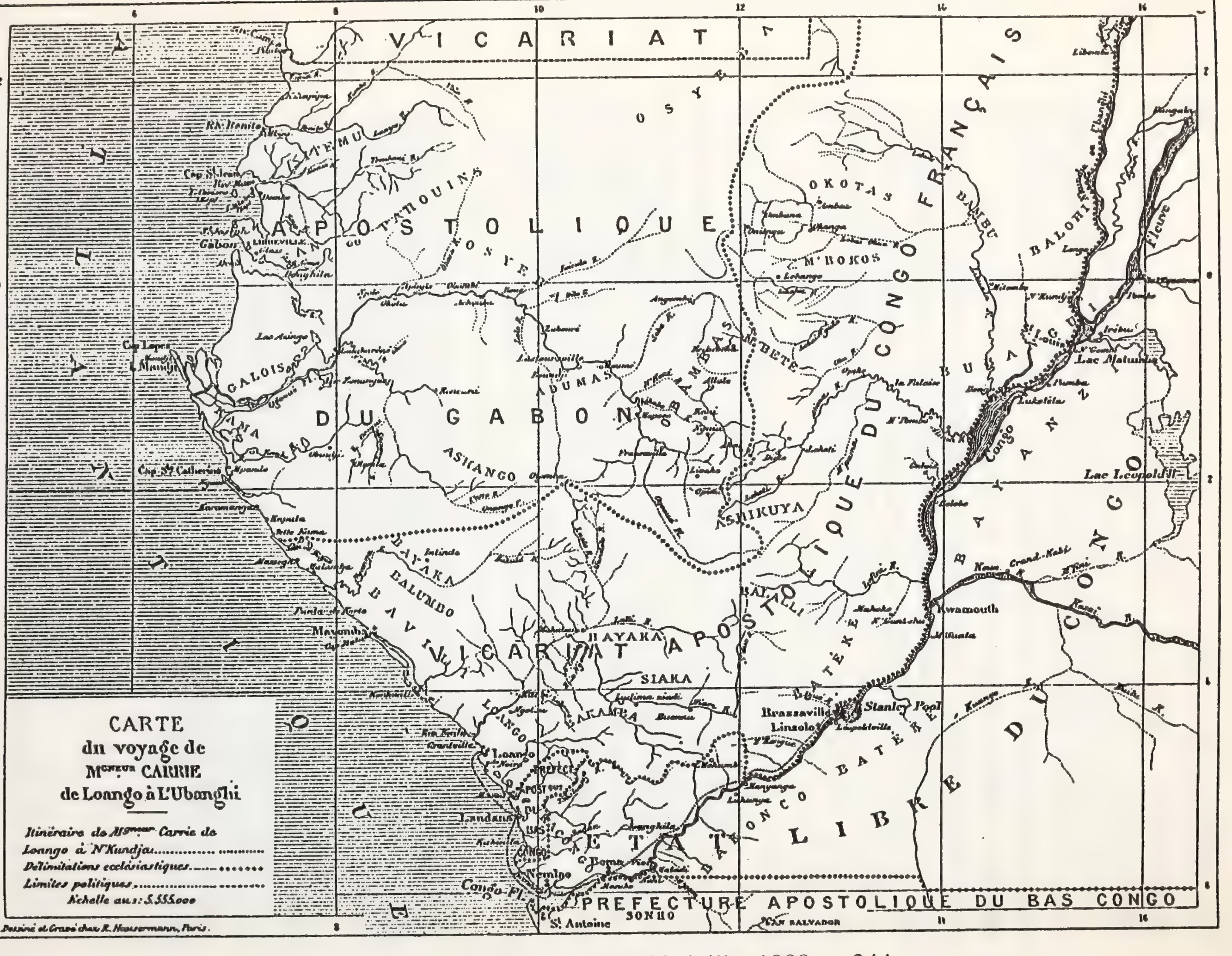
La communauté ne tarde pas à être en butte, comme à Pinda, aux tracasseries d'une partie de la population. Les habitants de Nemlao « sont des proches parents de ceux de Saint-Antoine, et ils en ont tout à fait les mêmes mœurs. – Que venez-vous faire ici, disent-ils aux missionnaires ? Du moment que vous ne faites pas de négoce, nous n'avons pas besoin de vous[2]. » Des incidents nécessitent l'intervention du capitaine du poste de Banane pour ramener le calme. On peut déplorer – mais les missionnaires ne pensaient pas pouvoir faire autrement – que, là comme ailleurs, on ait recours à l'administration, avec ses méthodes trop souvent violentes pour rétablir l'ordre : prise d'otages, incendie de cases, destructions d'idoles et de fétiches.

On parvient cependant à créer et à faire fonctionner une école d'une quarantaine d'enfants, où l'instruction primaire alterne avec le travail des champs et du jardin. On signale aussi : « Nous avons marié les plus âgés de nos jeunes gens, qui forment le commencement d'un nouveau village chrétien[3]. »

Dès ses débuts, la mission de Nemlao, fondée juste avant la création du vicariat apostolique du Congo, fait partie de la préfecture apostolique du Bas-Congo. Quelques années plus tard, en 1892, les spiritains y laisseront la place aux missionnaires belges[4].

***28 mai 1886 – Vicariat apostolique du Congo :*** *Par le décret du 28 mai 1886, la S.C. de la Propagande crée le vicariat apostolique du Congo français et en précise les limites : au sud, depuis Massabe jusqu'au fleuve Liboco Koudja, selon la ligne de démarcation entre le territoire français et l'État libre du Congo ; à l'est, la ligne tracée par le Congrès de Berlin jusqu'au premier degré de latitude nord ; enfin, au nord, la ligne également tracée par le Congrès de Berlin, qui délimite de ce côté le bassin du fleuve Congo. Le premier titulaire de ce nouveau vicariat est Mgr Hippolyte Carrie.* ( *BG*, t. 13, p. 1133-1134 ).

1. *BG,* t. 14, p. 517.
2. Ibid.
3. *BG,* t. 15, p. 620.
4. *BG,* t. 16, p. 583.




*Les Missions Catholiques*, n° 998, juillet 1888, p. 344.
Vicariats apostoliques du Gabon et du Congo français, de 1886 à 1890.

## 18 mai 1886 – Saint-Paul du Kassaï ( Kwamouth )

Du 10 juin au 21 août 1885, le P. Augouard et le P. Paris avaient entrepris un voyage sur le Congo, remontant jusqu'à l'équateur, là où l'Association Internationale Africaine ( A.I.A. ) avait fondé la station d'Equateurville. En descendant le fleuve ils s'étaient arrêtés à Loukolela et à Kwamouth, deux autres stations que l'A.I.A., réduisant le nombre de ses implantations, avait l'intention de quitter[1]. Les missionnaires avaient obtenu qu'on leur cède ces emplacements[2].

*LA NAVIGATION SUR LE CONGO : « Nous nous engageons dans cette grande route* qui marche *; malheureusement elle ne marche pas comme nous et nous avons beaucoup de peine à doubler les courants qui sont très forts. Au détour d'une île nous restons près d'une heure sur place, bien que notre remorqueur aille à toute vapeur, mais les bateaux sont très chargés et ce n'est qu'en chauffant au maximum de pression, au risque de faire sauter la chaudière, que nous pouvons enfin nous engager derrière les petites îles du Pool où les courants sont moins forts. A cinq heures et demie nous campons sur une petite île, déserte et déboisée, mais nous passons une nuit affreuse, à cause des myriades de moustiques qui règnent en maîtres dans les hautes herbes. Le lendemain, nous partons à sept heures. Pendant la journée nous échouons une dizaine de fois, tantôt le remorqueur, tantôt le remorqué. Les passes sont encore inconnues et il faut avancer continuellement la sonde à la main. Quelquefois l'* En-Avant *( le remorqueur ) passe parfaitement, mais l'*A.I.A. *( le remorqué ), qui cale un peu plus, se trouve subitement arrêté dans sa marche. Le vapeur vient à son aide pour le retirer du banc de sable, mais, à son tour, pris violemment en travers par le courant, il vient partager notre malheureux sort, et nous voilà tous les deux sur le flanc. Alors tout le personnel noir se jette à l'eau pour nous renflouer. Les bateaux sont ainsi allégés et la force vigoureuse des épaules des Zanzibarites finit par nous tirer de ce mauvais pas. L'* En Avant *fatiguant beaucoup pour nous remorquer, on a installé une grande voile sur l'*A.I.A.*, ce qui facilite considérablement notre marche et nous permet de doubler les courants*[3]. »

---

1. *BG,* décembre 1885.
2. En avril 1886, le colonel de Winton, administrateur de l'Etat Indépendant du Congo, nouvellement créé, confirme au P. Augouard qu'il lui cède les anciennes installations de l'A.I.A. de Kwamouth.
3. *MC,* janvier 1886.

Le P. Augouard, le P. Sand et le F. Savinien arrivent à l'embouchure du Kassaï le dimanche 16 août 1886. Le P. Augouard écrit : « A 11 heures, nous arrivons à la station de Kwamouth, où nous trouvons le P. Merlon ( en laïque ) qui est constitué officiellement gardien du poste depuis un mois, pour le compte de l'État. Il comptait même garder cette station, aussi notre arrivée le déconcerte-t-elle passablement. Cela m'étonne, car il était pourtant clairement averti par moi que nous allions incessamment occuper ce poste qui nous a été concédé par l'État Indépendant du Congo. Bientôt arrive le P. Dupont qui était parti quelques instants auparavant pour aller près de là continuer ses travaux d'installation : ce travail du dimanche me paraît au moins singulier[1]. » La discussion est assez vive entre le P. Augouard et le P. Dupont : celui-ci conteste la juridiction des missionnaires spiritains sur la rive droite du Kassaï.

*LE V.A. DU CONGO ET LE CARDINAL LAVIGERIE : En 1880, le cardinal Lavigerie avait obtenu de Rome la création de deux vicariats dans le Haut-Congo : vicariats du Haut-Congo méridional et du Haut-Congo septentrional. L'année suivante, Mgr Lavigerie était passé à la maison mère de la Congrégation du Saint-Esprit, à Paris, pour délimiter les zones d'influence respectives, mais l'accord conclu n'était pas très clair[2]. Il ne faut pas oublier qu'à cette date les limites entre possessions françaises, belges et portugaises n'étaient pas établies de façon précise ; elles ne le seront qu'après le Congrès de Berlin ( 1886 ). En avril 1883, deux missionnaires d'Alger se rendirent au Congo. L'un, parvenu à Vivi, était aussitôt reparti pour l'Europe. L'autre avait péri, noyé, au nord du Stanley Pool. Le P. Augouard parle de lui dans son récit de voyage : « Nous arrivons au village de Ngantchou, où je débarque avec le P. Paris, pour aller visiter le roi Makoko. Les deux embarcations nous quittent pour traverser le terrible rapide où, en 1883, l'infortuné abbé Guyot trouva la mort avec un jeune officier belge et onze Zanzibarites[3]. » Deux ans plus tard, Mgr Lavigerie envoya de nouveau au Congo trois missionnaires : les PP. Dupont ( français ), Merlon ( belge ) et Schynze ( allemand ). Arrivés à Boma dans le courant de l'année 1885, ils séjournèrent quelque temps au Stanley Pool. C'est à eux que fait allusion le P. Augouard*

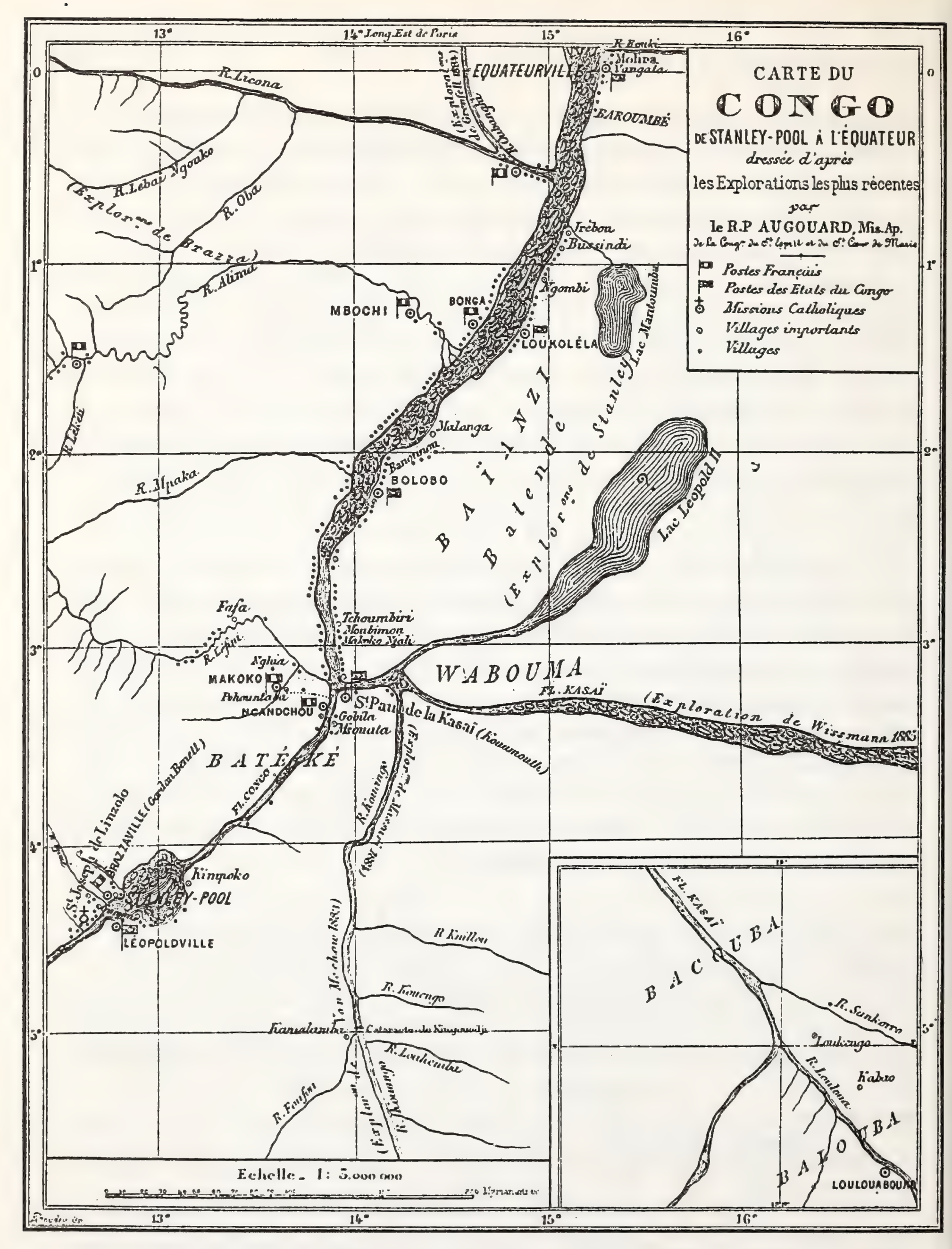
1. *Jal Cté,* Saint-Paul du Kassaï.
2. *BG,* t. 14, p. 182s.
3. *MC,* 8 janvier 1886, p. 21.

*dans une lettre du 17 août 1885 : « J'apprends que trois missionnaires du cardinal Lavigerie, le grand apôtre de l'Afrique, viennent d'arriver au Congo, pour occuper une mission voisine de la nôtre. Nous souhaitons de tout cœur la bienvenue à ces nouveaux collaborateurs, qui pourront alors occuper la mission de l'Équateur, puisque de nouveaux horizons nous sont ouverts par la découverte du Kassaï. Déjà habitués au pays, dont nous connaissons les habitudes et la langue, nous aiderons de tout notre pouvoir nos confrères plus jeunes et nous tâcherons de faciliter leur installation dans leur lointaine mission, travaillant de concert à la même œuvre, qui est la gloire de Dieu et le salut des âmes*[1]*. » Le 20 mars 1886, une lettre du P. Merlon annonçait la fondation de la mission Saint-Paul de Kwamouth, sur les bords du Kassaï, à son confluent avec le Congo*[2]*. Le 16 mai de la même année, les spiritains arrivent à leur tour à Kwamouth, affirmant que la rive gauche du Kassaï relève de leur juridiction. Les* Pères d'Alger *se retirent sur la rive droite. Les deux missions coexistent durant plusieurs mois, alors que des pourparlers étaient engagés en vue de la création du vicariat apostolique du Congo français : l'affaire se traitait à Paris et à Rome ; le roi des Belges et le Portugal étaient aussi intéressés. Quand, le 28 mai 1886, paraît le décret de la S.C. de la Propagande créant le nouveau vicariat, Mgr Lavigerie déclare qu'il considère cette décision comme contraire à la délégation antérieure qu'il avait reçue du Saint-Siège. Après diverses interventions et tractations, entre autres celles du P. Duparquet, le cardinal renonce finalement à toute juridiction sur le Congo français et Rome confirme la création du nouveau vicariat par un décret daté du 30 décembre 1886*[3]*.*

Le 18 août le P. Augouard peut écrire : « M. de Reichlin ( *représentant local de l'État Indépendant du Congo* ) me remet officiellement la station, terrain, meubles et immeubles, par un acte en bonne et due forme et, à partir de ce moment, les Pères d'Alger deviennent nos hôtes, ce qui les embarrasse bien un peu, mais ils ont l'esprit de faire contre mauvaise fortune bon

---

1. *MC,* 26 décembre 1886, p. 105.
2. M.G. ALEXIS, *La barbarie africaine et l'action civilisatrice des Missions Catholiques,* Procure générale, Paris, 1889, p. 174s.
3. *BG,* t. 14, p. 177s. – *MC,* décembre 1886 : « Des arrangements viennent d'être consacrés par des décrets officiels de la S.C. de la Propagande qui ont fondé : d'une part, le vicariat apostolique du Congo, confié à Mgr Carrie, et la nouvelle préfecture du Congo, qui a pour préfet un père de la même congrégation ; de l'autre, les missions du Congo Belge qui ont été données au séminaire africain de Louvain, fondé sous la juridiction de l'archevêque de Malines et des autres évêques de la Belgique, par la Société des missionnaires de Scheut-lez-Bruxelles, précédemment chargés de l'évangélisation de la Mongolie. »




*Les Missions Catholiques*, n° 866, janvier 1886, p. 20.
Les missions existantes, dans cette région,
sont alors celles de Linzolo et de Kwamouth.

cœur. De mon côté, je suis bien décidé à les aider autant que je pourrai et à continuer la conduite hospitalière et charitable que j'ai eue envers eux par le passé[1]. »

Le même jour, le P. Augouard ajoute : « Le vapeur allant conduire le P. Dupont à son terrain, j'en profite pour l'aller visiter. Le terrain est sur le bord du Congo, à 2 kilomètres environ du Kassaï ( *rive droite* ). Sur le haut de la colline, quelques bois de construction et quatre tentes, de l'une desquelles sort, en laïque, le P. Schynze, qui nous reçoit une longue pipe à la bouche[2]. » Il semble donc que les Pères d'Alger avaient prévu et préparé leur retrait de la station. Pendant plusieurs mois il y eut ainsi deux missions à Kwamouth, de part et d'autre de l'embouchure du Kassaï. Elles auront entre elles de fréquentes relations, se rendant, à l'occasion, des services mutuels ; avec parfois quelques tensions. Le dernier des trois Pères d'Alger, le P. Dupont, quittera Kwamouth en mars 1887.

Revenons à la communauté de Saint-Paul du Kassaï, avec le P. Augouard, le P. Sand et le F. Savinien. La mission est située sur un terrain de 45 hectares : « Tout était défriché au moment de notre arrivée, mais couvert d'herbes de deux à trois mètres de haut. Heureusement, nous y trouvâmes une plantation de manioc, quantité de papayers et d'arachides et plus de 200 pieds de bananiers. Les semis du F. Savinien ont parfaitement réussi. Nous sommes forcés d'aller chercher nos bois de construction de l'autre côté du Congo. Mvoumbi est notre seul charpentier ; force m'est à moi-même de manier continuellement hache et scie dans la forêt. Pendant ce temps le F. Savinien fait des briques. L'argile est excellente pour les briques sèches[3]. »

Pour la navigation sur le Congo et le Kassaï la nouvelle mission s'est équipée d'une baleinière en acier galvanisé. Démontée par charges de 30 kilos et transportée à tête d'hommes, elle a été remontée à Brazzaville par les PP. Augouard et Paris, transformés pour la circonstance en véritables chaudronniers. L'embarcation mesure 11 m de long sur 2 m 10 de large. Baptisée du nom de *Léon XIII*, elle peut contenir cinq tonnes de marchandises. Elle est munie d'une voile, mais aussi équipée de douze avirons. « En saison sèche, la brise est régulière et le *Léon XIII*, avec sa voile latine penchée sur le côté, file légèrement sur les flots. Par contre, pendant la saison des pluies, le calme plat force à aller à la rame ; lorsque l'embarcation est chargée, il est impos-

1. *BG*. t. 14, p. 177s.
2. Ibid.
3. *MC,* février 1887.

sible de doubler les courants, très violents à certains détours du fleuve[1]. » Aussi, dès 1889, le *Léon XIII* sera équipé d'une hélice et d'une machine à vapeur.

*LE LEON XIII : « Le P. Paris et moi ( le P. Augouard ) sommes à Brazzaville, occupés à monter le* boat. *C'est un travail dont nous serions venus difficilement à bout sans le secours du mécanicien de Léopoldville. Plus de sept mille rivets à marteler, sans compter les plaques et les côtes à reformer et à ajuster : tout cela au bord du fleuve, au soleil et en pleins marais qui exhalent des odeurs par moment insupportables. M. le baron von Nimpchts, avec lequel nous sommes au mieux, a eu la bonté de nous céder son meilleur mécanicien pour trois semaines. Ce qui nous arrête maintenant, c'est le retard des porteurs. Ils n'arriveront, je le crains, que dans une vingtaine de jours, avec les plats-bords, les boiseries, le gréement et surtout la peinture. Grâce à l'amabilité de M. von Nimpchts, nous allons pouvoir donner une première couche de minium ; nous ferons ensuite le plancher, le mât, etc. J'espère que dans un mois le* Léon XIII *voguera sur les eaux du Congo et du Kassaï, portant la Croix à travers des régions jusqu'ici déshéritées*[2]. »

En juillet 1887, Mgr Carrie est de passage à Kwamouth et il remonte, trois jours durant, le Kassaï, « rivière superbe, mais dangereuse pour la navigation. Courants impétueux, rochers nombreux, bancs de sable remplis d'hippopotames, manque de bois et de vivres, tout semble se conjurer pour décourager les voyageurs. » Le troisième jour, il dépasse la rivière Mfini, qui sort du lac Léopold II et, un peu plus haut, les eaux trop basses à cette époque de l'année le forcent à faire demi-tour. « Nous redescendons alors, raconte Mgr Carrie, avec une rapidité vertigineuse, et évitons avec soin l'écueil où le *Léon XIII* avait failli se perdre en montant. Nous rentrons enfin à Saint-Paul du Kassaï, apportant quatre hippopotames : on fume leur chair pour l'expédier à Linzolo, où elle servira à nourrir les enfants de la mission[3]. »

Mgr Carrie et ses missionnaires pensaient alors que leurs activités pourraient s'étendre dans le bassin du Kassaï ; mais, moins d'un an après leur

---

1. *BG,* t. 15, p. 603. Le *Journal de la communauté* précise que le montage du *boat* eut lieu, à Brazzaville, en juin et juillet 1886. Le mécanicien qui aida les PP. Augouard et Paris s'appelait M. Hamberg. Pour son premier voyage, le P. Augouard put faire remorquer le *Léon XIII* par la chaloupe à vapeur, le *Ballay.* L'arrivée à Kwamouth eut lieu le 7 août 1886.
2. *MC,* février 1887.
3. *BG,* t. 14, p. 489.

installation, l'administration de l'État libre du Congo leur faisait savoir, par une lettre du 25 novembre 1886, « que le gouvernement central de Bruxelles n'avait pas cru pouvoir ratifier la cession provisoire et précaire qui leur avait été faite de la station de Kwamouth ». On rappelait à Mgr Carrie que le Saint-Siège avait accepté de « réserver le territoire de l'État du Congo exclusivement à l'action évangélisatrice des missionnaires belges[1] ». Mgr Carrie crut peut-être à un arrangement possible, puisque son voyage sur le Kassaï eut lieu après qu'il eut reçu cet avis. En fait, les missionnaires spiritains quittèrent Kwamouth à la fin de l'année 1887.

## 4 septembre 1887 – Saint-Hippolyte ( Brazzaville )

A son retour de voyage dans le Haut-Fleuve, en août 1887, Mgr Carrie se met à la recherche d'un terrain propice pour établir une mission à Brazzaville. Il obtient de M. de Chavannes, le résident français, une concession d'une centaine d'hectares, autour d'une colline située à 1500 m du Congo. L'acte de cession est signé le 4 septembre 1887.

*CHARLES DE CHAVANNES écrit : « ... Ce ne sera qu'en 1887, le 12 juin, que venant de Loango par la nouvelle piste adoptée, je reparaîtrai moi-même à Brazzaville avec le titre de Résident. Le P. Augouard est là, à notre station, qui travaille depuis près de deux mois au montage du* Boat *en tôle qui sera complètement terminé et prêt à partir le 22 juin lorsque Mgr Carrie, le nouvel évêque de Loango, se présentera pour y prendre place. En compagnie du P. Augouard, le prélat va remonter le Congo jusqu'à l'Oubangui, ayant formé le projet d'établir une mission dans ces parages. Avant de partir, il me fait part de son intention formelle d'installer à Brazzaville une mission modèle très importante et me prie de vouloir bien, pendant son absence, choisir moi-même l'emplacement où elle devra être installée ; "il s'en rapporte entièrement à mon expérience du pays et à la bienveillance que je n'ai cessé de témoigner à ses œuvres". Le 18 septembre, Mgr Carrie revenait de sa longue excursion avec le P. Augouard, et je leur montre la concession d'une centaine d'hectares que j'avais réservée pour l'emplacement de la future mission. L'étendue du domaine était jugée faible par les intéressés qui*

---

1. *BG,* t. 14, p. 531.

*l'auraient désirée trois fois plus considérable ; ils se rendirent cependant à mes raisons et acceptèrent mon choix*[1]. »

La nouvelle communauté est composée du P. Prosper Augouard, du P. Georges Schmitt et du F. Savinien Weckmann[2]. Plus tard, le P. Augouard sera remplacé par le P. Victor Paris, comme supérieur de la mission et le P. Jules Rémy prendra la place du P. Schmitt[3]. Arrivé à Brazzaville en novembre 1889, le P. Dominique Schaffner succombera à un accès de fièvre le 29 décembre 1890.

A cette époque, l'affluence des Européens et la nécessité pour eux de nourrir des milliers de Noirs occupés au transport des pièces d'embarcations ou des articles de commerce ont provoqué une disette dans la région. Aussi, le premier souci des missionnaires est de défricher et de planter. Cinq hectares de terrain sont plantés en manioc, patates et bananiers, ou ensemencés de haricots, riz, maïs et divers légumes locaux ou d'Europe. Une partie de la subsistance vient aussi de la chasse. « Le *Léon XIII* nous est de la plus grande utilité : cette embarcation a déjà fait plusieurs voyages au Kassaï et en Oubanghi ; elle a servi à transporter 32 hippopotames dont nous fumons la chair et deux trompes d'éléphants qui, pendant plusieurs jours, ont fait nos délices[4]. »

Pour les constructions, on fait cuire des briques, par fours de 25 000. On édifie ainsi des maisons « saines et convenables ». Comme il n'y a pas de calcaire dans la région, on fait un mortier composé d'un tiers d'argile et de deux tiers de sable : « il sèche aussi vite que le plâtre et en a presque la solidité, pourvu qu'il ne soit pas exposé à la pluie. Aussi fait-on des vérandas assez larges pour protéger la maçonnerie[5] ».

Bientôt s'élève une grande maison d'habitation, avec rez-de-chaussée en brique et étage en planches ; une maison d'école, « avec plancher supérieur qui sert de dortoir » ; et différents autres bâtiments. Le bois des charpentes, des planchers et des cloisons vient des forêts voisines où la mission a des équipes de scieurs. Les tôles, à cette époque, sont de petites dimensions, sor-

1. *A,* juillet 1935 : extrait d'un article de Charles de Chavannes : *Dans mes souvenirs.,* p. 214. De Chavannes avait été l'un des compagnons de Savorgnan de Brazza dans ses expéditions du Gabon et du Congo.
2. *BG,* t. 15, p. 577.
3. *BG,* t. 15, p. 578.
4. *A,* avril 1888.
5. *BG,* t. 15, p. 580.

tes de tuiles métalliques, pour pouvoir être transportées en charges de 30 kilos par les caravanes. Jusqu'à une époque relativement récente, on en voyait encore sur certaines toitures, à Brazzaville ou ailleurs.

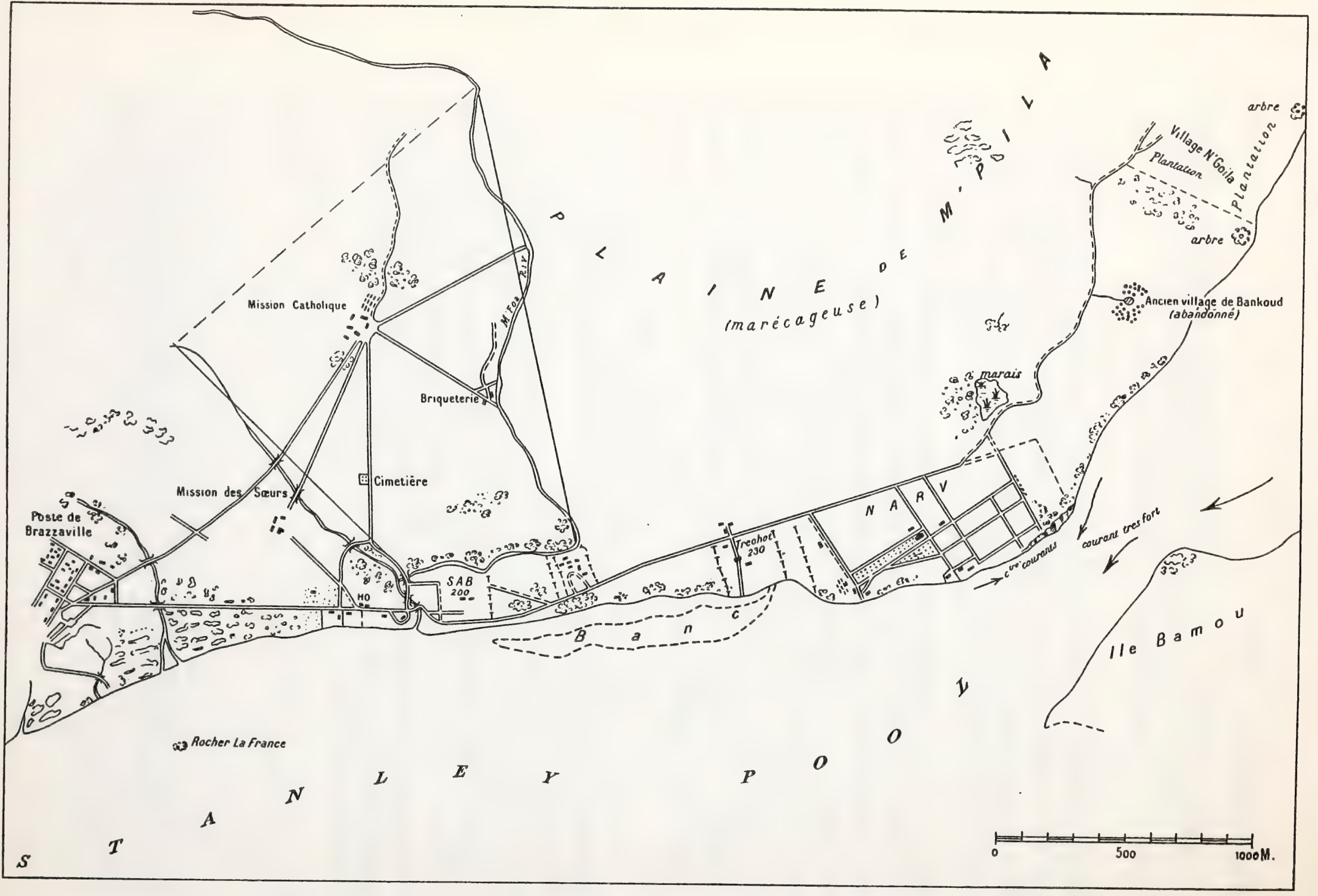
*LE TRANSPORT PAR CARAVANES : « Nous devons dire un mot de nos caravanes et des surcroîts de dépenses qu'elles nous occasionnent. Outre les charges que supportent également nos confrères de la côte, pour les objets venant d'Europe, nous avons encore à payer les énormes frais de transport à dos d'hommes, sur un parcours de plus de 400 kilomètres dans les montagnes. Ainsi, par les paquebots, une tonne de marchandise coûte 50 francs de France au Congo. Arrivés à la côte, les objets sont divisés par charges de 30 kilogrammes et juchés, pour un mois, sur la tête des porteurs, au grand péril des colis, qui craignent la casse ou le coulage. Une tonne ainsi transportée de Loango à Brazzaville nous coûte environ 1 200 francs. Mais nous devons en passer par là, jusqu'au moment, encore bien éloigné, où le chemin de fer nous apportera les objets dont nous manquons bien souvent dans l'intérieur. Par suite de ces transports si difficiles, nos frais d'installation ont été assez considérables*[1]. »

Le 14 octobre 1890, est créé le vicariat apostolique de l'Oubanghi, qui comprend tout l'intérieur du territoire français, à partir du Djoué et dont le premier titulaire est Mgr Prosper Augouard[2].

A son retour de France, après son sacre, Mgr Augouard[3] entreprend aussitôt la construction d'une maison pour les sœurs. Quatre Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, parties de Marseille le 25 juin 1892, arrivent à Brazzaville le 24 août, « après un voyage pénible, qu'elles ont supporté avec beaucoup de courage et même de gaieté ». Dès les premiers jours après leur arrivée, « une vingtaine de petites filles mettent déjà de l'animation dans leurs six bâtiments en briques ». Elles seront bientôt 80[4].

---

1. *BG,* t. 15, p. 583.
2. *BG,* t. 15, p. 761s.
3. A cette époque, avec Mgr Augouard, il y a à Saint-Hippolyte ( c'est encore le nom de la mission ) le P. Joseph Moreau, provisoirement là pour diriger les travaux ; les PP. Jules Rémy et Félix Sallaz ; les FF. Germain Le Gall, Elie Jouault et Honoré Lang. Un peu plus tard, le P. Victor Paris devient supérieur de la communauté, aidé du P. René Mangout. Le F. Honoré continue à diriger la menuiserie et c'est le F. Marcellin Dusch qui s'occupe des cultures. On signale aussi, le passage, avant affectation dans leurs missions respectives, des PP. Alphonse Doppler, Raoul Goblet, Pierre Nio, Emile Leclercq ; des FF. Martial Gaudu et Cassien Huber. *BG,* mars 1895.
4. *BG,* t. 17, p. 543.



Brazzaville, *Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer*, août-septembre 1954.
Brazzaville en 1898

*LIBERATEURS D'ESCLAVES ? ( Les écoliers de la mission sont, en partie, des esclaves rachetés ) : « Au nom et grâce aux subsides de la* Société Antiesclavagiste *les PP. Allaire et Moreau fondèrent des villages d'esclaves rachetés. Les comptes officiels de la mission de Brazzaville notent, pour l'exercice 1904-1905, 64 rachetés, nombre qui se maintiendra jusqu'à la guerre de 1914-1918. Si noble que fût cette idée de la* Rédemption des captifs, *on dut se rendre à l'évidence qu'elle ne pouvait servir de base à aucun progrès sérieux. Ces tristes esclaves, souvent véritables déchets physiques et moraux, rendus à la liberté, il aurait fallu en même temps les libérer de leurs propres tares. Puis, de quelle influence pouvaient-ils être sur leurs congénères ? Enfin, racheter un esclave, qu'on le voulût ou non, c'était, en un sens, favoriser l'esclavage et inviter les négriers à entretenir le marché. La seule solution, et qui fut employée, c'était la guerre contre les Samory*[1]. »

Dans ses bagages, Mgr Augouard a rapporté toutes les pièces essentielles pour deux machines à briques. Il entreprend et mène à bien la construction de sa cathédrale dont l'inauguration a lieu le 3 mai 1894. Pour ce bâtiment et pour quelques autres, on a fabriqué, fait cuire, transporté et mis en œuvre de 700 à 800 000 briques en 18 mois. L'église mesure 37 mètres de long sur 12 de large. Elle a une nef et deux bas-côtés, avec colonnes en bois, dont les soubassements et les chapiteaux sont en palissandre. Au fronton, un petit clocher élève la croix à 20 mètres de hauteur.

« Monseigneur fut l'architecte, l'entrepreneur, le surveillant, voire même le charpentier. Le P. Paris s'occupa des bois nombreux, indispensables à la construction d'un pareil édifice et son génie artistique trouva matière à s'exercer en maints endroits. Le P. Rémy se chargea du pavage et de la nourriture, ce qui n'était pas une sinécure. Le F. Elie Jouault construisit la toiture et nous dota d'ornementations en zinc d'un goût vraiment délicat. Le F. Honoré Lang surveillait les charpentiers et les scieurs de long. Le F. Germain Le Gall se reposait de ses travaux de briqueterie en allant dans les forêts chercher les madriers dont nous avions besoin et qu'il transportait avec le *Léon XIII* ou avec une embarcation à voile. La grande porte a été confectionnée avec deux magnifiques fonds de pirogues que le P. Paris a su déco-

---

1. Texte de Jules Simon, cité dans l'avant-propos de la brochure : *Maboni, le P. Joseph Bonnefont*, de R. Piacentini, p. 15. ( On reparlera de cet ouvrage par la suite ). L'auteur ajoute : « A partir de 1914, on cessa de racheter des esclaves. »

rer d'une façon réellement artistique. Les fenêtres sont garnies de vitraux qui ont été offerts par divers bienfaiteurs[1]. »

*LES VITRAUX DE LA CATHEDRALE : « Il y avait la question des fenêtres à boucher. C'est alors que nous comprîmes la justesse de la remarque d'un petit Noir : "Sont-ils bêtes ces Blancs qui font des trous pour les boucher ensuite !" Un jour, un négociant hollandais, bienfaiteur insigne de la mission, quoique protestant, vint nous voir.*
*– Qu'allez-vous mettre à ces fenêtres, Monseigneur ?*
*– Mais des planches, tout simplement.*
*– Des planches ! Vous n'oseriez pas. Monseigneur, je vous offre un vitrail.*
*– C'est bien ; mais il y a encore seize fenêtres à boucher.*
*– Je vous offre deux vitraux.*
*– Mais, Monsieur, il y en a encore quinze !*
*– Je vous comprends. Cependant, je ne puis tout payer. Nous allons aviser et nous trouverons bien le moyen d'avoir tous les vitraux.*
*Et, en effet, le prince de Croÿ en paya un ; le duc d'Uzès deux ; d'autres bienfaiteurs apportèrent également leur offrande, de sorte qu'aujourd'hui toutes les fenêtres sont garnies de vitraux et de grisailles qui donnent à notre église un cachet vraiment religieux*[2]. »

A cette époque, il y a, à la mission de Brazzaville une centaine d'enfants qui partagent leur temps entre les travaux extérieurs et la classe. La plupart « ont été arrachés à l'esclavage et parlent une dizaine de langues, car ils sont vraiment *ex omni tribu et lingua et populo et natione* ». Ils apprennent assez facilement le français et on leur fait la classe et le catéchisme dans cette langue. « La colonie donne aux écoles une petite subvention d'environ 2 000 F par an. Il y a deux ans ( 1893 ), on reçut de l'administration une circulaire plus ou moins équivoque prétendant astreindre nos écoles à des inspections officielles. Monseigneur demanda des éclaircissements et mit des conditions formelles à l'accomplissement de ces inspections. Les écoles étant fondées principalement avec les dons de la Sainte-Enfance, nous prétendions être maîtres chez nous, préférant renoncer à la subvention plutôt que de ne pas être

1. Les précisions concernant la construction de la cathédrale de Brazzaville se trouvent abondamment détaillées dans les numéros de mars et d'avril 1895 du *Bulletin général*.
2. De nos jours, les vitraux de la cathédrale de Brazzaville sont toujours en place et le nom des bienfaiteurs y est mentionné.

absolument libres dans la réglementation des écoles. L'administration ne fut pas très contente de la protestation et jura même que jamais elle n'avait eu l'intention de s'ingérer dans nos règlements. Les inspections se firent donc un peu pour la forme, mais en tenant compte de nos observations. La protestation de Monseigneur, non seulement n'eut pas de mauvais résultats, mais encore la colonie, en dehors des subventions ordinaires, alloue un supplément de 1 000 F pour la façon supérieure dont nos écoles sont tenues dans l'intérieur de l'Afrique[1]. »

*MINISTERE A MPILA : « Le grand village de* Mpila*, composé moitié de Batéké, moitié de nomades qui viennent trafiquer sur l'ivoire, se trouve à environ 5 kilomètres de la mission. Plusieurs fois par semaine, le P. Paris enfourche un superbe* maître Aliboron*, qui nous a été donné en cadeau par le prince de Croÿ, et il va au village de Mpila, cherchant les malades à soigner et les âmes égarées à ramener au bon Dieu. Au commencement, tout le monde prenait la fuite en voyant arriver pareil équipage, car on croyait que le cavalier faisait partie de la monture, et on n'avait jamais vu un Blanc à quatre pattes, avec des oreilles si longues. Mais quand on vit que l'équipage se démontait et que le père, loin d'être une bête malfaisante, prodiguait, au contraire, ses soins aux malades, la confiance revint et les indigènes aussi. Aujourd'hui toute crainte a disparu : on aime voir arriver le père dans les villages et on lui indique volontiers les malades*[2]. »

Le 20 juillet 1894, Mgr Augouard débarque à Marseille. Il y rencontre le commandant Monteil qui prépare une expédition pour le Congo et il lui donne de précieux renseignements. Au cours de son séjour, « après avoir traité à Paris et à Rome les graves problèmes qui avaient amorcé son voyage en Europe, Mgr Augouard descendit à Poitiers pour présider, le 29 novembre, les noces d'or de ses parents. Le 10 janvier 1895, il reprit la mer, emmenant avec lui deux nouveaux missionnaires, le P. Léon Dubois et le F. Hervé Le Pape, et trois Sœurs de Cluny. En sortant de la Gironde, la *Ville de Pernambuco* essuya une formidable tempête durant six jours[3]. »

En mai 1895, Mgr Augouard bénit l'union des deux premiers ménages de jeunes gens formés à la mission. « La cérémonie se fit avec messe pontifi-

1. *BG,* mars 1895.
2. *BG,* mars 1895, p. 546.
3. Chanoine AUGOUARD, *Vie inconnue de Mgr Augouard,* Poussin, Evreux, 1934, p. 145.

cale et toute la solennité que comporte une pareille fête. La messe terminée, le défilé commence. Les maris prennent sur leur tête la petite caisse contenant toute leur fortune : deux pagnes, quelques perles et une chemisette. Les nouvelles mariées s'arment d'une calebasse et d'une marmite, et tous les quatre, à la file indienne, se dirigent vers les deux cases en briques, qui attendent leurs propriétaires depuis bientôt deux mois. Monseigneur va les bénir et nous laissons, ainsi établis, ces nouveaux ménages[1]. »

Au début de l'année 1898, un nouveau bateau, qui garde le même nom, *Léon XIII,* est mis en service à la mission de Brazzaville. « Il vient de faire ses premiers essais ; ils ont donné d'excellents résultats. Désormais on pourra ravitailler régulièrement les missions du haut fleuve, qui avaient eu à subir bien des retards par le passé. L'ancienne chaloupe *Léon XIII* est devenue le *Diata ( Vite ),* nom indigène de Mgr Augouard, auquel ses missionnaires ont voulu donner cette marque de respectueuse affection[2]. »

*LE NOUVEAU LEON XIII : « La Société anonyme des anciens établissements* Cail *vient de construire pour le compte de Mgr Augouard un petit vapeur extrêmement curieux qui s'appellera le* Léon XIII. *C'est un bateau entièrement démontable par morceaux de 30 kilogrammes. Le 20 novembre ( 1895 ), on procédait à Briche, près de Saint-Denis, aux essais sur chantier du bateau nouveau type. Sur un lit de madriers, le* Léon XIII *est sous pression, les aubes de la roue arrière tournent dans l'air. Elles ont 2 m 50 de longueur sur 0 m 30 de largeur. Le bateau fait 20 m de long, 3 m de large, 1 de creux ; 0 m 50 seulement de tirant d'eau. Des machines de la puissance de 60 chevaux peuvent lui imprimer une vitesse de 6 nœuds. Le bateau est entièrement monté à l'aide de boulons. En quinze jours il sera démonté pièce à pièce et emballé dans des caisses de petit volume, les morceaux soigneusement numéroté, trois morceaux par caisse, c'est la moyenne ; il y a environ mille pièces. Les caisses seront embarquées au Havre, le 5 janvier 1896. Débarquées à Banane, elles seront transportées à dos d'homme de ce point de la côte à Brazzaville, c'est-à-dire sur un parcours de 300 kilomètres. Le bateau sera ensuite remonté et mis à l'eau à Brazzaville par le soin des pères*[3]. »

Brazzaville bénéficie, à partir de 1898, de la solution apportée aux problèmes de transports par la construction du chemin de fer Matadi-Léopoldville.

---

1. *BG,* t. 18, p. 600.
2. *BG,* mai 1898.
3. *BG,* décembre 1895.

Progrès cher payé : comme le dit Robert Cornevin dans son livre *Histoire du Congo-Kinshassa* : « La construction du Matadi-Léo fut certes une épopée, mais sur fond de cimetière et un rythme de marche funèbre ». De retour d'Europe, arrivé à Matadi le 14 décembre 1896, Mgr Augouard emprunte, pour la première fois, le chemin de fer du Congo belge. Les travaux ne sont pas complètement achevés : après quelques jours de marche, il parvient à Léopoldville le 2 janvier 1897. Le 2 juillet 1898, à Tumba, Mgr Augouard assiste à la cérémonie d'inauguration de la ligne *Matadi-Léopoldville*[1].

En 1898, la mission de Brazzaville, qui jusque-là était placée sous le vocable de Saint-Hippolyte, devient la *mission du Sacré-Cœur*[2].

En avril 1902, Mgr Augouard subit une forte crise de fièvre bilieuse hématurique dont il se remet difficilement, ce qui nécessite un temps de repos en France ( juillet 1902 ). Il sera de retour à Brazzaville en septembre 1903[3].

*LES SOCIETES CONCESSIONNAIRES : « Le Congo, l'Oubanghi, la Sangha, le Chari, le Tchad s'allient aux mots magiques d'ivoire, de caoutchouc, etc. Un nouvel Eldorado vient d'être découvert ; il s'agit de ne pas arriver le dernier. Il y a bientôt deux ans que nos commerçants travaillent ; et qu'ont-ils trouvé ? Les uns, des terrains où les vaches de Normandie et de Bretagne trouveraient des herbes en abondance, mais d'ivoire, point ! D'autres ont eu la chance d'avoir des forêts et, dans ces forêts, des troupeaux d'éléphants, mais les éléphants emportent leur ivoire, et personne n'est là pour extraire le caoutchouc des lianes de la forêt ! Il y en a aussi qui ont bien trouvé de l'ivoire et du caoutchouc ; mais il faut passer et repasser de nombreux rapides, terribles ou dociles, au gré des pagayeurs, ce qui est loin d'augmenter les bénéfices. Les agents engagés dans les sociétés de commerce n'étaient pas préparés à la vie qui les attendait. La plupart du temps, l'agent de commerce a tant pour cent sur les affaires. Il est donc tout naturellement porté à développer son commerce* per fas et nefas *; peu importent les moyens, pourvu que les magasins s'emplissent ! De là, ces tristes rumeurs de meurtres et de violences. La civilisation européenne se montre à l'indigène par*

1. Le premier coup de pioche, pour la construction de cette ligne de chemin de fer, avait été donné en mars 1890.
2. *BG*, t. 19, note en bas de la page 416.
3. Font alors partie de la communauté : le P. François Leray, capitaine du *Léon XIII*, le P. Jean-René Calloc'h, futur préfet apostolique de Bangui, les PP. Jean Prat, Camille Verguet, Louis Malessard ; les FF. Bienvenu Verdale, Romain Juncker et Marie-Joseph Michel. Sont de passage, en attendant une affectation : les PP. Georges Leprince, Jules Fréto et François Corre ; les FF. Anschar Sander et Nicétas Halby. *BG*, octobre 1902.

*son mauvais côté ; il voit qu'on veut l'exploiter ; sa nature se révolte et les représailles ont déjà commencé. Comme tout le monde, la mission a été surprise par ce mouvement imprévu. Elle regarde avec étonnement passer ces commerçants, ces officiers, volant à la richesse, à la gloire, et pour la plupart, ne trouvant que la mort*[1]. »

En 1903-1904, Mgr Augouard ajoute deux tours à sa cathédrale et en modifie la façade. Dans les tours, il place les deux cloches que ses amis de France lui ont offertes, à l'occasion de ses 25 ans de prêtrise[2].

C'est de 1904 que date la nouvelle division administrative entre ce qui devient, d'une part, le Moyen-Congo et, d'autre part, l'Oubanghi-Chari. Cinq ans plus tard, il s'ensuit la création ( le 8 mai 1909 ) de la préfecture apostolique de l'Oubanghi-Chari, dont le premier titulaire est le P. Pierre Cotel. Mgr Augouard reste vicaire apostolique du Haut-Congo français.

Sur l'état du personnel de 1906, figurent, comme stations dépendant de Brazzaville, *Bouambouli* ( à 40 km ), fondée par le P. Olivier Allaire ; et *Nkoué* ( à 70 km ), fondée par le P. Jules Fréto. Dans l'état du personnel de 1908, seule *Nkoué* est mentionnée et, dans celui de 1910, on n'indique plus de station dépendant de Brazzaville. *Bouambouli* et *Nkoué* sont devenus de simples postes de catéchistes.

Au début du siècle, les activités de Mgr Augouard et de ses missionnaires s'exercent encore principalement sur le fleuve Congo et ses affluents, Alima et Oubanghi et, pour y faire face, en 1909, un nouveau bateau, le *Pie X*, s'ajoute aux deux autres. « C'est un bateau à deux hélices, 27 mètres de long, 5 mètres de large, jaugeant 30 tonnes, aménagé confortablement et doué de puissantes machines. Il sort des ateliers de MM. de la Brosse et Fouché, à Nantes. Sous la haute compétence du P. Jules Rémy, les FF. Placide Thomas, Engelmar Z'Graggen et Théogène Calloc'h, aidés des ouvriers et apprentis de nos ateliers, ont su mener à bonne fin les rudes travaux de montage et d'ameublement. Trois mois leur ont suffi à le mettre en état et, le 15 juin 1909, le *Pie X*, baptisé solennellement, fendait, alerte et majestueux, les courants du Congo[3]. »

---

1. *BG,* octobre 1902 : critiques de Mgr Augouard sur la façon de constituer les sociétés concessionnaires et sur leur comportement au Congo. Voir aussi : *BG,* t. 21, note de la page 659 : au 1er janvier 1900, le Congo français se trouvait partagé tout entier entre douze sociétés concessionnaires, dont deux seulement s'étaient formées avant 1898. Les superficies concédées représentent au total 754 840 km$^2$ ; celle de la France n'en compte que 528 571. Les capitaux engagés s'élèvent à près de 60 millions.
2. *MC,* décembre 1904.
3. *BG,* mai 1910.

Dans le *Bulletin général* de mai 1910, on se montre satisfait des résultats obtenus dans le développement des villages chrétiens autour de la mission : « Dans le courant des deux dernières années, huit ménages batéké ont été bénis et groupés dans un village situé à une demi-heure de la mission : on l'a appelé Saint-Joseph, c'est le premier de ce genre. Saint-François de Sales de Bangala suit, avec deux familles et douze cases de chrétiens non encore mariés. Le village déjà ancien de Notre-Dame de la Merci s'est accru des familles bangala, qui ont prolongé sa rue en bas de la colline de la mission, et compte, à l'heure actuelle, le beau chiffre de 120 cases, bien construites, bien aérées, bien alignées. Un autre village chrétien bacongo s'étend à droite de la mission et comprend une vingtaine de cases, sur le même modèle que le village Notre-Dame. A gauche, un autre grand et beau village où commence à dominer l'élément chrétien. »

Et ce même bulletin fait état des résultats matériels : « Aux ateliers de *Port-Léon*, les FF. Placide, Engelmar et Théogène, et, avant son retour en France, le F. Jude Nicolas, font des réparations aux nombreux vapeurs que les maisons de commerce nous confient. Il a fallu à cette fin prolonger le *sleep* et agrandir les ateliers pour y installer des outils plus perfectionnés dont nous avons fait l'acquisition. De son côté, le F. Hyacinthe, avec sa troupe de Loangos, a construit sept fours à briques, et la procure a vendu dans Brazzaville plus de 900 000 briques ; ce qui, avec les produits du jardin potager et fruitier, contribue à fournir des ressources appréciables. »

A partir de 1911, le chemin de fer à voie étroite, *Mindouli-Brazzaville*, sert au transport du minerai de cuivre de Mindouli ( qui est ensuite exporté par le chemin de fer du Congo belge ), mais facilite aussi certains déplacements des missionnaires. Il fonctionnera jusqu'en 1935[1].

« *LE P. ZIM[2] FAIT UN PETIT VOYAGE A BRAZZAVILLE, pour relever le reliquat des charges restées en souffrance au magasin de la douane... Brazzaville a bien changé depuis 1904. Il y a l'hôtel du Gouverneur général, celui du Gouverneur du Moyen-Congo. Des essais de rues. Mais la mission possède sa splendide route atteignant le port, rive droite du Congo. La mission catholique disposait à cette époque d'une grande maison de passage. Le P. Zim y fut logé. Au centre de la maison, au premier étage, était située*

---

1. *BG*, t. 25, p. 512.
2. Le P. Emile Zimmermann se désigne ainsi lui-même. Il est alors à la mission de Kimbenza. Ce voyage à Brazzaville a lieu en 1913.

*la salle de billard et notre cher chanoine Louis*[1] *s'y plaisait, en compagnie de quelques pères aimant la joie. Le chanoine, à part les offices et quelques cérémonies, était toujours en bras de chemise. Nous étions du même avis*[2]. *Dans la soirée, arrivaient à la mission des tas de gens qui venaient saluer Mgr Augouard. Ce n'était pas de la frênette qui était servie, mais* glan beer, oh yes ! *Je trouvais tout cela excellent, avec des ballades au port et en ville, jusqu'au marché. Le F. Séverin, grand ami du petit vieux F. Saturnin, de Loango, m'expédiait quelquefois chez un pâtissier portugais de ses fournisseurs et je m'y régalais d'un léger gâteau. Le soir, après le souper de la communauté, mère Marie et l'une de ses compagnes venaient à la mission, suivies de quelques fillettes. La mère prenait une bonne tisane, dont le frère a le secret et offrait de multiples cadeaux à l'excellent chanoine. Mgr, son frère applaudissaient. Pendant ce temps, les gamins jouaient* aux champs. *Leurs clairons devaient s'entendre du côté du Pool*[3]. »

Le *Bulletin général* de mars 1913 signale les travaux d'agrandissement de la cathédrale de Brazzaville ( le transept date de cette époque ) et celui de septembre 1915 la construction du *patronage* ( emplacement actuel de la maison des Sœurs du Rosaire ), avec une salle de spectacle et une salle de lecture pour les Européens. « Autour du bâtiment, à l'ombre de beaux arbres, sont installés toutes sortes de jeux ; 600 à 700 enfants prennent part aux jeux le dimanche et même pendant la semaine. La séance d'ouverture du patronage a eu lieu devant 80 Européens et 2 à 3 000 Noirs. »

A la même époque ( 1913 ), ont lieu, entre Mgr Augouard et le gouverneur général Merlin, des tractations « où les terrains de la communauté viennent d'être sacrifiés en grande partie, pour sauver le reste ». Ce reste est quand même encore 50 hectares, autour de la cathédrale[4].

Le développement des œuvres, l'importance des installations de la mission elle-même et de ses moyens de transports fluviaux, tout cela demande

1. Le chanoine Louis Augouard, venu visiter son frère.
2. Allusion probable à l'exigence de Mgr Augouard sur la tenue de ses missionnaires : lui, n'était peut-être pas *du même avis*.
3. E. Zimmermann, op. cit., p. 116. Il faudrait lire : « Un soir… mère Marie et l'une de ses compagnes vinrent à la mission… », visite à l'occasion du passage du chanoine Augouard.
4. *BG*, mars 1913. Le terrain accordé à la mission de Brazzaville à l'origine s'étendait jusqu'au fleuve. Entre la cathédrale et le fleuve la mission avait installé sa briqueterie et avait placé son cimetière. Sur le bord du Congo, elle avait son port et son atelier de mécanique. Devant l'extension de la ville, il fallait bien que la mission cède de la place.

du personnel. Dans les années qui précèdent la guerre 1914-1918, ce personnel est assez nombreux, autour de Mgr Augouard[1].

*LE PERE JULES REMY : « Mgr Augouard atteignait la soixantaine ( en 1912 ) et trente ans de Congo passés ailleurs que dans une chaise-longue sous une véranda, commencent à peser sur ses épaules. Ce fut le P. Rémy qui donna l'impulsion du travail apostolique du Bas-Congo, après avoir, dans sa jeunesse, défriché une mission du Haut. Supérieur, procureur, vicaire général de Mgr Augouard, qui, de 1910 à sa mort fut souvent ou malade ou absent du vicariat, direction de la communauté de Brazzaville, souci du budget et des approvisionnements, visites aux stations, directives à donner au mouvement apostolique, le P. Rémy mettait la main à tout. En l'année 1914, la guerre arriva et ce n'était pas un événement pareil qui allait alléger les responsabilités du P. Rémy. Dans ses différentes fonctions il se prodiguait, laissait à un confrère la direction de la communauté pour aller dans les missions, soit y aider un père seul à l'occasion d'une fête, soit y prêcher une retraite aux catéchistes, soit y faire une visite provinciale au nom de Mgr Augouard à qui l'âge et les infirmités interdisaient souvent de se déplacer. Le 3 octobre 1921, Mgr Augouard était rappelé à Dieu. Pendant les mois d'attente qui suivirent le décès, il n'y eut rien de saillant. La vie religieuse et apostolique continuait comme par le passé et le P. Rémy donnait toujours l'impulsion, indiquant la ligne droite, réprimant les écarts, encourageant son personnel. Le mercredi 28 juin 1922, le P. Supérieur nous annonça que Sa Sainteté Pie XI venait de nous donner un nouveau pasteur, en la personne du P. Guichard. Le 6 août 1922, en signant le chapitre de ce jour comme tant d'autres qu'il avait présidés jusqu'alors, le P. Rémy ajoutait ces trois lignes au-dessous de son nom :*

*Supérieur de la communauté de Brazzaville*
*du 1$^{er}$ janvier 1914 à septembre 1922*
*Miseremini mihi, amici mei.*

*Après 34 années, coupées de trois courts repos en France, le P. Rémy quittait définitivement le vicariat[2]. »*

---

1. *BG,* t. 27, p. 34 : Il y a là, les PP. Jules Rémy, François Leray, Alexis Herjean, Ange Dréan, René Guiton, Jean-Baptiste Barbey, Mathurin Provost, Charles Grillot, Jean Courtade, Prudent Raoult ; les FF. Engelmar Z'Graggen, Lin le Madec, Séverin Bosse, Sergius Fustec, Hyacinthe Schulte, Théogène Calloc'h, Jean Guinard et Placide Thomas.
2. *BPF,* janvier 1949 : extrait de la notice biographique du P. Jules Rémy. Décédé le 11 janvier 1942, à l'âge de 79 ans, le P. Jules Rémy a bénéficié de la plume alerte du P. Joseph Auzanneau, pour les 16 pages de sa biographie.

Par un article de Mgr Augouard dans le *Bulletin de l'Afrique française* de juin 1917, on a un état exact et détaillé de la mission de Brazzaville à cette date. C'est une réponse à un article précédent, dans la même revue, de M. Girard, administrateur-maire de Brazzaville et qui, dans ses propos, avait *négligé* de parler de la mission. Voici les précisions que donne Mgr Augouard : « Ma mission, installée sur un joli plateau qui domine toute la ville comprend :
1° ) 15 missionnaires blancs chargés du ministère religieux et des écoles ;
2° ) 17 bâtiments en briques, dont une cathédrale pouvant contenir 2 500 personnes ;
3° ) Une école primaire avec 200 élèves, dont la moitié sont internes ;
4° ) Une école secondaire avec 12 élèves ;
5° ) Une école du soir fréquentée par une centaine d'adultes ;
6° ) Un patronage qui réunit chaque dimanche 500 à 600 jeunes gens ;
7° ) De vastes plantations de manioc, bananiers, arbres fruitiers et légumes divers ;
8° ) Une ferme modèle dont les produits sont répandus dans tout le Congo ;
9° ) Au pied de notre colline, se trouve une vaste briqueterie couverte. Le four peut contenir 70 000 briques. Nous en fournissons souvent à l'administration ;
10° ) Près du fleuve, nous avons trois ateliers pour les réparations de nos bateaux à vapeur. C'est une véritable école professionnelle qui forme mécaniciens, chaudronniers, tourneurs sur métaux, pendant que, sur le plateau, un frère forme charpentiers et menuisiers ;
11° ) Sur un autre plateau, à 700 m de la mission, se dresse l'établissement des sœurs, qui compte 8 religieuses européennes ;
12° ) 12 bâtiments en briques ;
13° ) Une école secondaire pour les petites Européennes ;
14° ) Une école primaire avec 150 filles, dont la moitié internes ;
15° ) Un ouvroir avec une trentaine d'élèves.

Cette simple énumération suffira à montrer que nous ne sommes pas une quantité négligeable et que nous tenons, au contraire, une place importante dans la capitale de l'Afrique Équatoriale Française[1]. »

Le 3 octobre 1921, Mgr Augouard meurt à Paris, où il est arrivé, malade, épuisé, quelques mois plus tôt. Le P. Firmin Guichard qui lui succède, le 12 juin 1922, avait été pendant quatre ans missionnaire à Boundji, plus spé-

1. *A*, juin-juillet 1917.

cialement chargé de l'annexe de Sainte-Radegonde, et, depuis 1915, il était procureur du vicariat à Brazzaville.

*RAPPORT SUR LES PRIX DE VERTU*[1] : « *C'est au mois d'avril 1881 que le Père Augouard a inauguré, à l'embouchure du Congo, sa première station, celle de Saint-Antoine. Deux ans après, il s'aventure seul, à travers un pays peuplé de tribus sauvages, jusqu'aux rives lointaines du Stanley Pool et il y plante bravement le pavillon tricolore. Jules Ferry, qui a immédiatement compris tout ce que la France peut attendre de ce hardi pionnier, lui donne, en 1884, une large subvention pour les écoles du Haut-Congo. De Brazzaville, les missions du Père Augouard essaiment peu à peu à travers le continent noir, à M'Boma, à Saint-Joseph de Linzolo, à Saint-Louis de l'Oubangui, à Saint-Paul des Rapides, chez les Banziris et les Ouaddas, à Franceville, sur la rivière Alima, de fleuve en fleuve et de forêt en forêt. Élevé à l'épiscopat, Mgr Augouard poursuit ardemment son action civilisatrice. Il prête généreusement son concours à tous nos explorateurs, Brazza, Marchand, Gentil, Foureau-Lamy, Mizon, de Béhagle. Secondé, tantôt par les Franciscaines Missionnaires de Marie, tantôt par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, il ouvre des écoles, des hôpitaux et des lazarets ; il soigne les indigènes atteints de cette terrible et mystérieuse maladie du sommeil ; il police les anthropophages ; il construit des bateaux, aménage des ports, dresse des cartes fluviales ; il enseigne le français aux petits Noirs, recrute des travailleurs pour le gouvernement, introduit en Afrique les arbres fruitiers des Antilles, développe, de toutes parts, des colonies agricoles ; entre-temps il élève des églises et des cathédrales ; il est ingénieur, entrepreneur, administrateur, professeur, médecin, géographe, arpenteur, et, dans tous ces métiers divers, il reste évêque et apôtre : tout cela sous un soleil homicide, en compagnie des cannibales, des crocodiles et des hippopotames, dans l'immensité de régions infectées par les fièvres et balayées par les tornades. L'Académie a réservé pour les missions catholiques du Haut-Congo sa plus importante dotation, les six mille francs du prix Léopold Davillier : modeste offrande qu'elle dépose aux pieds d'un bon Français qui est un grand chrétien*[2]. »

---

1. *BG,* novembre 1920 : « Le 25 novembre 1920, l'Académie française, a tenu sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Raymond Poincaré, directeur de l'Académie, qui, dans son *Rapport sur les prix de vertu*, a parlé dans les termes suivants, de la mission du Congo français. : ... »

2. A lire, trois quarts de siècle après, ce morceau de bravoure ( où Mgr Carrie, fondateur de certaines des missions citées, est laissé pour compte ! ), il faut, plus que jamais, essayer ( même sans y parvenir totalement... ) de se replacer *dans l'esprit du temps.* Me reprochera-t-on d'avoir tenu à le citer ?

Quelques années après sa mort, Mgr Augouard a sa statue à Brazzaville. Sculptée dans la pierre par Mme de Bayser, elle s'élève sur la colline de la cathédrale, où elle a été inaugurée le 11 septembre 1926[1].

A cette époque, Brazzaville compte 6 000 habitants, non compris les Européens, qui sont environ 600.

Le P. Maurice Briault, dans un numéro des Annales ( juin 1936 ) donne quelques aspects de l'action de Mgr Guichard au cours de ses 14 ans à la tête du vicariat de Brazzaville : « Supérieur à Mgr Augouard par la possession des langues ( il parlait le mbochi, le lingala et le lari ) et la pratique du ministère, il se montra, comme lui, un chef d'une rare autorité et un vigilant gardien de la discipline religieuse. Il n'était nullement pour cela un homme de véranda et l'apostolat le préoccupait d'autant plus qu'il y avait pris une part active. C'est sous son épiscopat que se fondèrent successivement les stations de Kindamba ( 1924 ), Makoua ( 1930 ), Mindouli ( 1933 ) et Voka ( 1934 ). Il avait pris son vicariat au chiffre de 18 à 20 000 chrétiens : il l'a porté à 52 000. Cela aussi signifie quelque chose. D'autant plus que ce progrès coïncidait avec un mouvement dont les premiers missionnaires n'auraient jamais imaginé l'éclosion, ni l'ampleur, ni la promptitude : le *Ngounzisme*, c'est-à-dire la déviation en ardente xénophobie de l'instruction religieuse et profane donnée aux Noirs par les missions, surtout par les missions protestantes où l'orgueil de l'esprit est si mal endigué par le fameux principe de libre examen. » Cette présentation du Ngounzisme s'inscrit bien dans l'esprit du temps ; on y apporterait quelques nuances aujourd'hui.

Sur Mgr Guichard, il faut ajouter combien il encouragea ses missionnaires à multiplier les postes de catéchistes et les écoles rurales. Il faut signaler ses multiples interventions pour essayer d'améliorer le sort de la femme au Congo et ses nombreuses démarches auprès de l'administration pour une réglementation de l'âge et de la liberté du mariage. Il faut dire aussi son souci de promouvoir l'assistance médicale dans des dispensaires de missions tenus par des sœurs diplômées. On a mentionné les fondations de missions en brousse ; à Brazzaville, Mgr Guichard fait construire l'église Saint-François, annexe de la cathédrale, nouveau lieu de culte pour le quartier Bacongo. Pour les voyages et les échanges vers les missions du nord de son vicariat, il fait, en 1931, l'acquisition d'un nouveau bateau, le *Mgr Augouard*, qui remplace les anciens[2]. Le P. Yves Cariou et le F. Alexandre Friederich en sont le capitaine et le mécanicien.

---

1. *A,* novembre 1926.
2. *BG,* janvier 1932. Le *Mgr Augourd* est un bateau à roues, d'une puissance de 130 ch, capable de transporter jusqu'à cent tonnes. Il fait son premier voyage en juin 1931.

Au retour d'un voyage en A.E.F, le P. Maurice Briault fait part de ce qu'il a observé à Brazzaville : « Si une instruction est vivante, elle communique la vie. Il importe peu qu'elle soit faite par un savant ou par un catéchiste d'une science élémentaire : l'essentiel est que cet enseignement ait la vie, que ceux qui le reçoivent s'en trouvent saisis, aidés dans leur vouloir et leur persévérance. Sans l'avoir absolument voulu, je viens de qualifier la manière que j'ai vue en action à Brazzaville. Le travail est d'abord très divisé. Pratiquement, il y a catéchisme toute la journée, tantôt en un endroit, tantôt dans un autre, dehors le plus souvent et par très petits paquets. Cela commence dès l'issue des premières messes pour les travailleurs. Il s'en fait d'autres pour les ménages, pour les fiancées, pour les femmes mariées et les mères de famille. J'y ai vu des miliciens et tirailleurs, des agents de police, des cantonniers, des plantons, des contremaîtres, des hommes d'équipe du chemin de fer, des roule-barriques du port. Le soir, au patronage, il en vient encore. Au milieu de chaque groupe le catéchiste enseigne la lettre, pose de petites colles élémentaires, fournit les indications indispensables. Et le père, lui-même, n'est jamais loin. Ce qu'il faut dire aussi, c'est que toutes ces catégories sont repérées, portées sur des cahiers et des listes, suivies de très près : au premier regard on sait où chacun en est et quelles sont ses notes. Il y a, dirait-on, presque du militaire dans cette organisation, mais la remarque n'est pas pour déplaire[1]. »

Le P. Briault signale aussi la construction récente de l'église Saint-François : « Cette église est une réalisation architecturale très moderne, conçue dans la dimension et le genre de celles qu'on élève aujourd'hui dans la banlieue de nos villes. Elle a pour patron Saint-François d'Assise et pour curé un vétéran du Congo, le P. Ange Dréan, auquel les noces d'argent viennent de donner une nouvelle jeunesse[2]. » Saint-François ne tardera pas ( en 1937 ) à devenir la deuxième paroisse de Brazzaville.

Mgr Guichard était devenu vicaire apostolique de Brazzaville au moment où venait de commencer le chantier de construction du chemin de fer ; il quittera le Congo quelques mois après l'inauguration de la ligne.

*LE CHEMIN DE FER CONGO-OCEAN ( CFCO ) : « Les discussions duraient depuis plus de 38 ans lorsque Augagneur décide de faire donner le premier coup de pioche, le 6 février 1921, sur un projet étudié par la société*

1. *A,* juin 1933.
2. *A,* juin 1933.

*de construction des* Batignolles *et réunissant Pointe-Noire à Brazzaville. Le 8 juillet 1924, Raphaël Antonetti est nommé gouverneur général. Sa ténacité est demeurée légendaire et son nom restera pour toujours lié au CFCO. Il viendra à bout de tous les problèmes. Problèmes inhérents au milieu naturel et qui nécessiteront 10 millions de m³ de terrassement, 3 km de tunnels, 10 km d'aqueducs, 5 km de ponts et viaducs, la plus grande partie de ces travaux se situant dans le Mayombe. Le climat, lui, éprouvera durement et sans grand remède possible, la main-d'œuvre que l'on va d'abord chercher dans le Haut-Congo, puis en Oubangui et enfin au Tchad. Dans le Mayombe, inaccoutumés à cette chaleur humide, les travailleurs souffrent terriblement. La presse, puis le Parlement s'en mêlent et l'on parle d'un cadavre d'indigène par traverse, d'Européen par kilomètre. La polémique durera jusqu'à ce que, le 29 mai 1934, le CFCO soit enfin terminé*[1]. »

Mgr Guichard n'a que 52 ans, quand, gravement malade il doit démissionner et rentrer en France ( octobre 1934 ). Il passe les derniers mois de sa vie dans son village natal, près de Rennes, auprès de sa mère. Il y meurt, le 27 avril 1935.

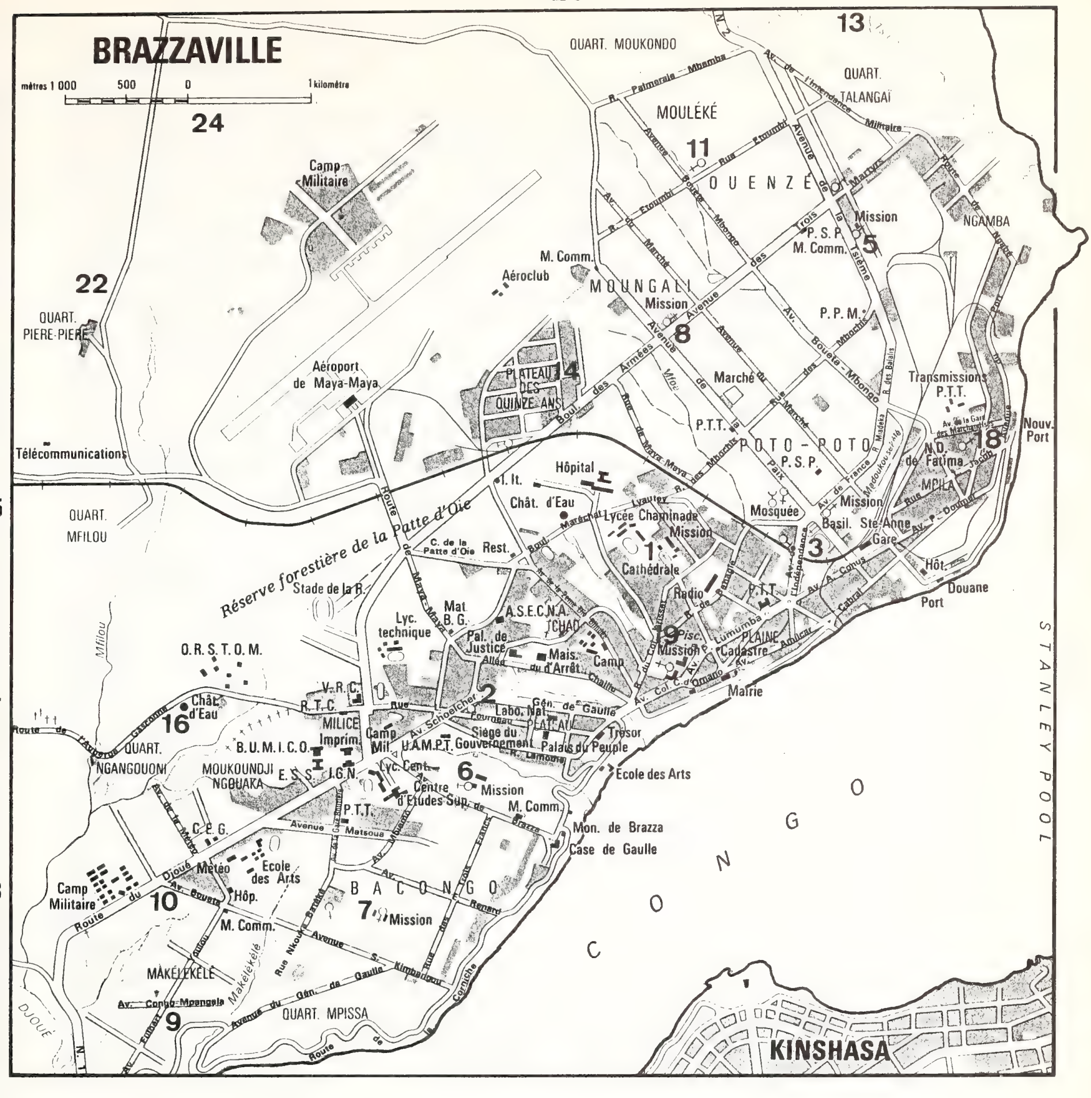
Le P. Paul Biéchy, ancien missionnaire au Nigeria, devient, le 27 janvier 1936, le successeur de Mgr Guichard. Après son sacre à Saverne, il arrive à Brazzaville une année plus tard. Son arrivée à Brazzaville donne lieu « à une grande démonstration des *forces catholiques* de Brazzaville. La fête commença par le défilé des œuvres. Un défilé de deux mille personnes : les mille élèves de l'école Jeanne d'Arc, les gymnastes, en costume bleu et blanc, les équipes de football en tenue ( il y en a 34 à la mission ), les scouts, les cercles d'études, les hommes du Sacré-Cœur, la Croisade Eucharistique, les filles des écoles et de la mission des sœurs... Tout ce monde, même nos religieuses et leurs élèves, défila au pas, plein de fierté, devant le siège de l'évêque[2]. »

Les festivités du cinquantenaire de la mission de Brazzaville, en mai 1938, coïncident avec l'ordination des deux premiers prêtres du vicariat, l'abbé Eugène Kakou et l'abbé Auguste Nkounkou, ainsi qu'avec la profession des deux premières sœurs congolaises de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, Sr Madeleine et Sr Thérèse.

Dès le début de son épiscopat, Mgr Biéchy comprend qu'à Brazzaville,

---

1. M. SORET, *Histoire du Congo-Brazzaville,* Berger-Levrault, Paris, 1978, p. 162.
2. *A,* juin 1937.




## Les paroisses de Brazzaville :

1 ) Cathédrale ( 1887 ) - 2 ) St-François ( 1936 ) - 3 ) Ste-Anne ( 1945 )
4 ) *Grand séminaire* ( 1947 ) - 5 ) Ouenzé ( 1948 ) - 6 ) Bacongo ( 1949 )
7 ) St Pierre-Claver ( 1951 ) - 8 ) Mongali ( 1951 ) - 9 ) St Charles Lwanga ( 1963 )
10 ) St Kisito ( 1963 ) - 11 ) Mouléké ( 1963 ) - 12 ) *Séminaire St-Jean* ( 1965 )
13 ) St-Augustin ( 1965 ) - 14 ) Quinze-Ans ( 1967 ) - 15 ) Mfilou ( 1967 )
16 ) Ngangouoni ( 1967 ) - 17 ) Talangaï ( 1970 ) - 18 ) N. D. de Fatima ( 1975 )
19 ) *Maison Libermann* ( 1978 ) - 20 ) Moukondo ( 1981 )
21 ) *Scolasticat Poullart des Places* ( 1982 ) - 22 ) Ngamaba ( 1984 )
23 ) Kingouari ( 1984 ) - 24 ) Ngambio ( 1984 ) - 25 ) Tout-pour-le-Peuple ( 1988 )

qui se développe et s'étend, la décentralisation s'impose[1]. De 1937 à 1951, il ouvre dans la ville six nouvelles paroisses : Saint-François ( 1937 ), Sainte-Anne ( 1938 ), Bacongo ( 1949 ), Ouenzé ( 1950 ), Mongali ( 1951 ), Saint-Pierre Claver ( 1951 ). Il s'y ajoute des chapelles annexes : Saint-Pie X, au Djoué ; Notre-Dame de Fatima, à Mpila et celle des Sœurs de Cluny. Ainsi, la mission centrale de Brazzaville qui a été si longtemps mission unique de la ville, où se concentrait tout le personnel et d'où partaient toutes les activités, commence à perdre de son importance. Le développement de la ville ( Brazzaville compte alors 52 000 habitants[2] ) rendait cette évolution indispensable. C'est tout le mérite de Mgr Biéchy de l'avoir compris et réalisé.

Attentif à l'expansion de la ville, Mgr Biéchy n'en néglige pas pour autant les missions de brousse. Il les visite fréquemment, quelles que soient les distances. Il y favorise les équipements qui facilitent la vie dans les stations ( réfrigérateurs, par exemple ) et les déplacements sur les pistes carrossables ( voitures et camions ). Certains lui ont reproché de s'être trop hâté, peu après son arrivée à Brazzaville, de vendre le *Mgr Augouard,* le bateau desservant les missions du Congo, de l'Alima et de l'Oubangui. Il fit alors l'acquisition du *Saint-Paul ;* peu pratique, ce dernier bateau de la mission n'effectua que quelques voyages[3], avant d'être vendu à son tour.

Après la guerre 1939-1945, le personnel de la cathédrale, autour de l'évêque, se réduira à trois pères : l'un chargé de la paroisse ( P. Gaston Schaub, en même temps vicaire général ), un autre, procureur du vicariat ( P. Firmin Fleury ) et le directeur de l'enseignement ( P. Roger Vallée ). Les frères sont plus nombreux : le service de la communauté et de l'accueil est assuré par le F. Samuel Bienvenu, et trois autres frères dirigent les ateliers : garage ( F. Alexandre Friederich ), menuiserie ( F. Cyprien Sœthoudt ), imprimerie ( F. Séraphin Kerhwiller ). Le F. Bonaventure Visbeek dirige des chantiers dans diverses missions et le F. Hyacinthe Schulte, pour quelque temps encore, fait marcher sa briqueterie, à Mpila.

---

1. Avant la guerre ( 1939-1945 ), le personnel est encore nombreux à la mission de Sacré-Cœur ( appelée plus souvent *la cathédrale* ) : les pères desservent, à partir de là, les différents quartiers de Brazzaville et les activités des frères sont aussi très centralisées. Ce personnel comprend : les PP. Jean Le Duc, Jean Hirlemann, Nicolas Moysan, Abel Boizieau, Raymond de la Moureyre, Henri Geiss et Auguste Durand ; les FF. Séverin Bosse, Hyacinthe Schulte, Quentin Bénard, Samuel Bienvenu, François-Régis Hénaff, Théophane Buchs, Léonide Michel et Valérien Eicher ( Ces quatre derniers quitteront la Congrégation au moment de la guerre, ou peu de temps après ).
2. Chiffre donné dans l'*Etat du personnel de la Congrégation du Saint-Esprit,* avril 1939.
3. Arch., *Journal des voyages de la mission de Liranga,* mars et juin 1938.

*LE FRERE HYACINTHE SCHULTE : « Arrivé à Brazzaville en novembre 1903, à l'âge de 29 ans, le F. Hyacinthe y meurt cinquante ans après, le 3 juin 1953. S'il rendit de multiples services en brousse, pour l'achèvement de Linzolo, la construction de Mbamou, puis de Kibouendé et enfin de Voka, ce ne fut jamais qu'à titre de prêt, ses activités s'exerçant surtout à Brazzaville même. Il entreprit d'abord un jardin potager et l'enrichit de cultures variées, formant des apprentis qui seront plus tard les premiers maraîchers de Brazzaville. Lorsqu'on institua, le 14 juillet, une exposition annuelle de fruits et légumes, le F. Hyacinthe eut toujours les premiers prix. Il reçut de bonne heure la médaille du Mérite agricole. Il fut cordonnier aussi et c'est près de lui que se formèrent les premiers apprentis qui ont fait souche et sont un des petits artisanats florissants de Brazzaville. Il fit tous les métiers, sauf la mécanique ; et encore ! On ne peut oublier le fameux bélier, monté par lui, qui pendant plus de 25 ans donna l'eau de la source à la mission. La résidence de Mgr Augouard a eu longtemps le privilège d'être la seule installation de la ville avec eau courante. Mais l'activité principale du F. Hyacinthe fut la briqueterie. La première existait avant lui, mais il en fit son affaire et on ne peut chiffrer le nombre de briques sorties de ses fours. C'est par millions que, chaque année, les briques venaient à la mission, portées par un petit* Decauville *qui grimpait la pente de la* colline Augouard, *ou se répandaient dans la cité naissante de Brazzaville. Peu après 1930, il dut émigrer à Mpila, où il continua son industrie jusqu'en 1950. Il fut aussi bâtisseur et on ne peut énumérer toutes les maisons et églises sorties de ses mains. Citons cependant l'agrandissement de la cathédrale, en 1908, tous les bâtiments scolaires de la mission centrale, l'église et le presbytère Saint-François, la résidence des Sœurs de Cluny, les écoles de Poto-Poto et de Bacongo, l'église d'Ouenzé... Dur au travail, fort comme un chêne, le F. Hyacinthe exigeait beaucoup de ses ouvriers. Il tempêtait, reprenait, morigénait. Mais ce taciturne, toujours en action, voilait à peine un cœur d'une sensibilité et d'un dévouement extrêmes. Il aimait ses ouvriers qui le lui rendaient. Certains demeurèrent avec lui 25, 30 et même 40 ans. Lorsqu'en 1950 il ferma son dernier chantier, c'est en pleurant qu'il dut se séparer de ses vieux compagnons. Le Gouvernement de la République s'honora en faisant le F. Hyacinthe chevalier de la Légion d'Honneur[1]. »*

---

1. *BPF,* n° 75, p. 499.

On ne peut passer sous silence le souci de Mgr Biéchy pour les vocations sacerdotales et religieuses, avec, en particulier, l'installation à Brazzaville, en 1947 du grand séminaire régional et la construction, en 1950, du petit séminaire Saint-Paul à Mbamou. Pendant la guerre 1939-1945, il accepte la présidence de la Croix-Rouge et, dans cette charge, il déploie une grande activité au Congo et au-delà de ses frontières.

En 1947, à la *mission centrale*, on accueille trois religieux marianistes qui s'installent dans les anciens bâtiments de l'école Jeanne d'Arc et de l'œuvre des métis ( où était autrefois le petit séminaire ) pour y fonder le *collège Chaminade*. Un peu plus tard, Chaminade s'installera sur un terrain voisin : l'inauguration des nouveaux bâtiments aura lieu le 15 novembre 1953.

Le 21 décembre 1950, un décret de la S.C. de la Propagande crée le vicariat apostolique de Fort-Rousset, qui comprend toute la partie nord du vicariat apostolique de Brazzaville. Celui-ci se réduit désormais pratiquement à la région du Pool.

En 1954, Rome accepte la démission de Mgr Biéchy et, le 18 juillet 1954, décide le transfert de Mgr Michel Bernard de Conakry à Brazzaville. Mgr Biéchy se retire à Dongou, sur l'Oubangui, dans le vicariat apostolique de Fort-Rousset : il y fonde la mission Sainte-Odile. Quelques années plus tard, miné par un cancer qu'il ne soupçonnait pas, il rentrera en France pour se faire soigner à Strasbourg. C'est là qu'il meurt, le 8 juillet 1960, à l'âge de 73 ans.

*MONSEIGNEUR PAUL BIECHY : « L'œuvre de prédilection de Mgr Biéchy fut l'œuvre des vocations sacerdotales. Il donna le meilleur de son cœur de père à la formation spirituelle et intellectuelle des petits séminaristes puis des jeunes lévites. Il dota son diocèse d'un petit séminaire qui, à l'époque de sa construction, en 1950, était sans doute l'un des plus beaux d'Afrique. Déjà, en 1947, il avait pourvu les juridictions de l'ancienne AEF d'un grand séminaire régional, capable de recevoir les futurs prêtres venus du Congo, du Gabon et de l'Oubangui, doté aussi d'un corps professoral qualifié pour l'enseignement des sciences ecclésiastiques, comme tous les grands séminaires de France. Mgr Biéchy s'efforça aussi de susciter de nombreuses et ferventes vocations religieuses. Toujours, il encouragea les frères africains et les sœurs qui portent témoignage devant le monde de l'idéal évangélique tracé par le Christ. Ses joies les plus grandes furent certainement celles qu'il goûta dans les ordinations sacerdotales et dans les professions religieuses. Ami personnel du gouverneur général Félix Eboué, qui ne lui ménagea*

*pas son bienveillant appui, Mgr Biéchy contribua largement à maintenir au Congo, et même au-delà, un climat de confiance et d'espoir, pendant la guerre, jusqu'à la libération, de 1945. En récompense de ses nombreux services et de son inlassable dévouement, il reçut la Croix de la Légion d'Honneur, dignité à laquelle s'ajouta une promotion méritée au grade de commandeur de l'Ordre du Congo, parmi d'autres distinctions*[1]. »

Le vicariat apostolique de Brazzaville devient archidiocèse le 14 septembre 1955 et Mgr Bernard en est l'archevêque jusqu'à sa démission le 2 mai 1964. Ses dix années d'épiscopat sont caractérisées par le développement de toutes les formes d'action catholique ( au sens strict de certaines organisations et au sens large ) dans des mouvements qui s'organisent et se structurent solidement, autour de la *Maison des Œuvres*. Pour toutes ces œuvres il faut du personnel : c'est l'époque de l'encyclique *Fidei donum ( 21 avril 1957 )* : de nouveaux ouvriers apostoliques arrivent des diocèses de France et de plusieurs congrégations masculines et féminines. Des permanents laïcs viennent de France pour travailler à la formation des responsables ; des coopérants apportent l'aide de leurs compétences.

Les œuvres traditionnelles connaissent aussi un essor important : écoles ( primaires, secondaires, professionnelles, ménagères ), séminaires, formation des catéchistes ; sans oublier la fondation de nouvelles missions : Saint-Kisito, Saint-Charles Lwanga, Mongali, Mouléké, Mbanza-Nganga, Kinkala, Vinza. Mgr Bernard encourage aussi ceux qui suscitent, dans les quartiers et les villages les communautés de base, les *maboundou*, appelés à prendre rapidement une place importante dans la vie de la chrétienté congolaise. L'enseignement catholique qui a connu une forte expansion du temps du P. Roger Vallée, continue à se structurer avec le P. Joseph Le Badézet ( 1952-1957 ), puis avec le P. Pierre Peyre. En juillet 1959, à l'occasion du Congrès de l'Enseignement libre du Congo, on peut faire état de 50 000 élèves et de 500 maîtres[2]. M. l'abbé Félix Békiabéka se prépare à succéder au P. Peyre, quand celui-ci connaît une fin tragique et prématurée dans un accident d'avion sur le mont Cameroun, le 4 mai 1963.

Dès le début de son épiscopat, Mgr Bernard est mêlé, malgré lui, à des problèmes politiques. Au moment de la préparation des élections législati-

1. *BPF*, n° 109, p. 381.
2. *BG*, juillet 1959.

ves de janvier 1956 ( élection d'un député à l'Assemblée nationale française ), Mgr Bernard pense de son devoir d'interdire à M. l'abbé Fulbert Youlou de se porter candidat. Après l'échec de l'abbé Youlou, certains de ses partisans en rendent responsables les pères du Conseil épiscopal et, le 4 janvier 1956, le P. Maurice Ramaux, attaqué dans son presbytère de la paroisse Saint-Pierre Claver, échappe de peu à la mort. L'abbé Youlou prend sa revanche peu après, en se faisant élire maire de Brazzaville, contre M. Jacques Opangault. Celui-ci reprend l'avantage comme vice-président de l'Assemblée issue de la loi-cadre 1957 ( le gouverneur du territoire est, de droit, président de l'Assemblée )[1].

A la suite du référendum du 28 septembre 1958, approuvant la Constitution proposée par le général de Gaulle, l'Assemblée territoriale du Congo, réunie le 28 novembre 1958, proclame la République du Congo, s'érige en Assemblée législative et élit l'abbé Youlou comme chef de gouvernement. Les relations entre l'U.D.D.I.A.[2], parti de Fulbert Youlou et le MSA, parti de Jacques Opangault, se tendent de plus en plus et cela aboutit, en février 1959, à des émeutes à Brazzaville, où officiellement on dénombre 99 morts ( certains avancent les chiffres de 120 morts et 200 blessés )[3]. De nouvelles élections ont lieu le 16 juin 1959. L'Assemblée issue de ce scrutin prend le nom d'Assemblée nationale ; elle a une majorité U.D.D.I.A. et élit l'abbé Fulbert Youlou président de la République, le 21 novembre 1959. Le 15 août 1960, le Congo proclame son indépendance.

Il est évident que, vis-à-vis de l'abbé Youlou et face à ces remous politiques, la position de Mgr Bernard ne fut pas facile. Son intervention de 1955 se justifiait, pensait-il, du fait de ses responsabilités épiscopales. Par la suite, il sut se montrer discret, mais c'est un sujet qu'il n'aimait pas aborder. Au moment de la *Révolution* du 15 août 1963 qui renverse l'abbé Fulbert Youlou, on attribue à Mgr Bernard une intervention auprès du général de Gaulle pour que les troupes françaises qui entourent le palais présidentiel restent neutres. Cette intervention, il semble bien que Mgr Bernard l'a faite, à la demande des dirigeants syndicalistes croyants, principaux opposants au Président de la République.

---

1. *A*, mars 1956.
2. Union Démocratique de Défense des Intérêts Africains : parti fondé par l'abbé Youlou en 1956. « L'emblème ( du parti ) est le *caïman*, parce que, selon une légende tenace, l'un de ces sauriens serait apparu à Fulbert Youlou au cours d'une vision mystique qu'il aurait eue près des chutes de la Foulakari. » ( *Hommes et destins*, Académie des sciences d'outre-Mer, t. II, volume 2, p. 753.
3. *BPF*, mars 1959.

Cette digression politique était nécessaire pour se remettre dans l'ambiance de l'époque, mais revenons à la mission de Brazzaville. Le 12 janvier 1960, le Conseil général de la Congrégation décide la création du district spiritain du Congo, qui comprend l'archidiocèse de Brazzaville et les diocèses de Pointe-Noire et Fort-Rousset. Le supérieur principal est le P. Jean Brombeck, qui continue à résider à Dolisie. Son successeur, le P. Clément Piers, viendra habiter à la mission centrale de Brazzaville.

A partir du 11 novembre 1961, Mgr Bernard est secondé par un coadjuteur, Mgr Théophile Mbemba, qui lui succèdera le 23 mai 1964. « Le 7 février 1965 a lieu l'intronisation officielle de Mgr Théophile Mbemba comme archevêque de Brazzaville, par le Délégué apostolique de l'Afrique Centro-Occidentale, Mgr A. Belloti, en présence des évêques suffragants de Fort-Rousset et de Pointe-Noire[1]. » Ainsi a été menée à bien la tâche confiée à la Congrégation du Saint-Esprit cent ans plus tôt, le 9 septembre 1865. A l'époque, personne ne fait le rapprochement entre les deux dates : 1865-1965 ; personne n'évoque ce centenaire ( cent ans, à quelques mois près : 9 septembre 1865-7 février 1965 ) de la reprise de la préfecture apostolique du Congo par la Congrégation du Saint-Esprit. Mgr Mbemba lui-même, dans son allocution déclare : « Je ne puis monter sur ce trône de l'évêque sans évoquer les noms des fondateurs de cette Eglise : Mgr Augouard, Mgr Guichard, Mgr Biéchy, Mgr Bernard, qui ont labouré cette terre du Seigneur et conduit au baptême plus du tiers du Congo[2]. » Encore oublie-t-il de remonter jusqu'à Mgr Carrie, le véritable fondateur de la mission de Brazzaville[3].

Après la révolution de 1963, le nouveau gouvernement interdit les mouvements de jeunes et d'adultes autres que ceux du M.N.R. ( Mouvement National de la Révolution ) et, en 1964, il nationalise l'enseignement privé. L'Église catholique du Congo saura s'adapter à cette nouvelle situation et son développement n'en sera que peu ralenti, mais, quel qu'en soit l'intérêt, nous n'entrerons pas ici dans les détails de cette mutation. Attendons que les trente ans d'expérience malheureuse du *socialisme scientifique* au Congo fassent l'objet de travaux historiques documentés et objectifs. Bien que cela ne concerne qu'en partie le personnel de la mission centrale, rappelons seulement

---

1. *Bull. PN,* janvier à juin 1965.
2. *La Semaine,* 14 février 1965. Article de Paul Djinda.
3. Le seul vicariat apostolique existant alors ( 1887 ) est celui de Loango et Brazzaville en dépend jusqu'en 1890. Rappelons que c'est Mgr Carrie lui-même qui obtient de M. de Chavannes la concession où va s'installer la mission.

qu'en 1964 et 1965, sous des prétextes démesurément grossis par des esprits mal intentionnés, ou même à la suite de fausses accusations, ont eu lieu des expulsions, des arrestations suivies de tortures. Le P. André Lemaire et l'abbé Larre ( prêtre *fidei donum* ) et quatre laïcs missionnaires, responsables d'Action catholique, sont expulsés[1] pour avoir tenté d'organiser la fuite d'un syndicaliste chrétien qui se sentait menacé. Les PP. Bernard Aguillon et Etienne Dattas ( du diocèse de Pointe-Noire ), le P. Jean-Pierre Bergeron ( du diocèse d'Owando ), sont, eux aussi, expulsés[2]. L'abbé Louis Badila, pour ses articles dans *La Semaine*, le P. Bernard Robyr et l'abbé Emile Biayenda, accusés, sans aucun fondement, d'avoir participé à la distribution de tracts anti-gouvernementaux, sont arrêtés[3], torturés, puis relâchés, sans jugement ni explications.

*LE PERE CLEMENT PIERS ECRIT, EN 1971 : « On nous demande souvent : "Comment pouvez-vous vivre et travailler actuellement dans la République Populaire du Congo ?" Privés de nos écoles et de nos œuvres, nous avons pu garder notre indépendance, apprendre ( parfois à nos dépens ) une discrétion nécessaire et continuer notre travail. Ce dépouillement nous a ramenés à l'apostolat direct. La mission, la paroisse est la seule structure qui nous reste : elle est moins qu'autrefois un cadre, davantage une communauté, un corps vivant. La Légion de Marie, les Foyers chrétiens, l'Archiconfrérie du Saint-Esprit subsistent et des Scholas populaires animent les communautés de villages. Les religieuses s'adonnent à l'apostolat direct dans les quartiers et les villages. Certaines collaborent avec les services officiels de l'enseignement et du service de santé. Autre moyen d'action : notre journal hebdomadaire,* La Semaine. *Chaque dimanche nous avons une émission religieuse de 15 minutes à la radio. Nos quatre petits séminaires comptent 400 élèves, mais, au grand séminaire Libermann, une vingtaine seulement... Si l'Église a ses difficultés, elle a aussi ses espoirs. Cette épreuve sera salutaire pour les meilleurs chrétiens, on l'a déjà constaté... L'effort de réflexion et d'action est une adaptation à de nouvelles conditions politiques et sociales : c'est véritablement* une longue marche. *Pour conclure, disons comme les Africains qui ont un proverbe pour les situations difficiles :* Dieu n'est pas pauvre. *En effet, sa providence est multiforme : cela, nous l'avons constaté*[4]. »

---

1. Le 27 novembre 1964.
2. Le 13 décembre 1964.
3. Le 9 février 1965.
4. *BG*, janvier 1971.

On n'a pas parlé, dans les pages précédentes d'un aspect particulier et important de la mission centrale de Brazzaville : son office de *maison d'accueil* pour les missionnaires de brousse et pour les visiteurs de passage. Pendant longtemps le procureur du diocèse partageait cette fonction avec le curé de la cathédrale et tous deux avaient leur bureau dans la maison épiscopale. Les hôtes étaient reçus à la table de l'évêque, dans un ordre de dignité et d'ancienneté bien réglé[1]. A la fin des année 50, le réfectoire du service d'accueil s'installe dans l'ancien bâtiment de l'œuvre des métis, qui avait servi quelque temps au collège Chaminade, puis à la maison des œuvres. En 1960-1961, on construit le nouvel évêché ( devant l'ancien, qui reste presbytère pour le curé de la cathédrale ), où s'installe Mgr Théophile Mbemba.

La procure spiritaine, indépendante désormais de la procure diocésaine est fondée en 1970. Elle regroupe ses services dans les bâtiments, mis à sa disposition par l'évêché, situés derrière la cathédrale. Elle est en même temps la résidence du supérieur principal des spiritains du Congo, qui est alors le P. Clément Piers.

En 1977, la décision est prise de faire construire une *maison spiritaine*, résidence du supérieur principal et de l'économe du district et maison d'accueil pour les spiritains du district. En janvier 1978, les PP. René Charrier et Jean Ernoult quittent la mission centrale et s'installent dans les nouveaux locaux de la *Maison Libermann*.

## Février 1888 – Saint-Esprit ( Mayumba )

Le P. Barthélemy Stoffel avait fait, à Mayumba, un premier voyage en 1887. En vue de la fondation d'une mission, il avait choisi un terrain à *Pointe-Tenda*, à quelque distance du poste administratif. Il jugeait cet emplacement « on ne peut plus favorable sous tous les rapports : sol fertile, élevé à 55 mètres au-dessus du niveau de la mer, brise relativement fraîche qui y règne toute la journée, vue magnifique sur la mer, qui permet d'apercevoir les navires deux heures avant les commerçants, dont les factoreries sont fixées sur un banc de sable entre la lagune et l'océan[2]. »

---

1. A la procure, après le P. Firmin Fleury, se succèdent les PP. André Lemaire, Pierre Derive et Albert Roussel. A la cathédrale, après le P. Gaston Schaub, le service paroissial est assuré par le P. Raymond de la Moureyre, puis par le P. Emile Laurent ; enfin, par le P. Paul Fourmont qui laissera la place à un prêtre diocésain, l'abbé Louis Badila.
2. *BG,* t. 15, p. 572.

En février 1888, il retourne à Mayumba, accompagné de Mgr Carrie qui approuve le choix qui avait été fait et qui rejoint ensuite Loango. Dès le 5 mars, arrivent en renfort le P. Antoine Levadoux et le F. Vivien Kehren. Ils sont accompagnés de quelques enfants de Loango, d'ouvriers charpentiers et de manœuvres. Malgré certaines difficultés avec cette main-d'œuvre, ils réussissent « à faire abattre une vaste étendue de forêt, à faire, de la lagune à la mission, une route en pente douce de 50 mètres de long, à ouvrir des chemins vers la fontaine et le jardin, à creuser un petit port ; enfin, à obtenir une eau claire et vraiment bonne, en taillant dans une roche de granit[1]. »

Le 17 juillet, la communauté s'installe dans la maison nouvellement construite : le bâtiment mesure 29 m de long sur 12 de large, y compris une galerie de 2 m ; il comprend 8 chambres et une salle à manger *à claire-voie*. Il est assis sur des piliers de fonte, entourés de godets, pour y recevoir du *coal-tar* ( goudron ), garantie contre les fourmis blanches ( termites ). Un autre bâtiment, destiné à servir d'école et de dortoir, peut donner place à 120 enfants. Dès 1891, ils seront au nombre de 103.

« Les grands défrichements effectués permettent de planter plus de 4 000 bananiers, d'une dizaine d'espèces différentes. Comme il est nécessaire de distancer les bananiers de 4 à 5 mètres, on utilise le terrain intermédiaire en lui confiant du manioc et du maïs. Plus tard, on y piquera des plants de cacao et de café, reçus de Libreville et dont les pieds seront parfaitement ombragés par les feuilles des bananiers. Par ces plantations nous procurons à nos enfants le plat de résistance. Ils en reçoivent un autre, recherché des amateurs : ce sont d'excellentes huîtres. Sur une distance de 4 kilomètres, notre lagune est littéralement pavée de ces délicieux crustacés ( sic ). Le poisson abonde aussi dans la lagune[2]. »

Le 24 juin 1894, s'ouvre à Mayumba un noviciat de frères indigènes, avec neuf jeunes gens. Cette même année, deux premiers ménages constituent le début d'un village chrétien.

En 1895, le P. Julien Carrer remplace le P. Stoffel, parti se soigner en France. Il est secondé par le P. Alfred Garnier, arrivé trois ans auparavant à Mayumba, la seule mission qu'il connaîtra ( sans compter un intérim à Boudianga ), pour un séjour de plus de vingt ans. Après la mort du P. Carrer, le 9 mai 1896, c'est le P. Joseph Le Mintier de la Motte Basse qui prend la direction de la mission, jusqu'à son départ pour Loango, en 1906. Le F. Hil-

1. *BG*, t. 15, p. 573.
2. *BG*, t. 15, p. 574.

devert Willinger, qui avait déjà passé deux ans à Mayumba, mais qui avait dû prendre un temps de repos, vient d'y revenir... pour longtemps : jusqu'à son départ définitif pour la France, en mars 1938. Le personnel de la mission compte aussi deux auxiliaires indigènes : l'abbé Charles Maondé et le F. Marie-Joseph.

*L'ABBE CHARLES MAONDE : « Il était originaire de la rive gauche du Congo et ce fut à la mission de Landana que le hasard de la traite le fit aboutir, alors qu'il était encore petit enfant. C'est là, qu'ayant été racheté, il fut placé à l'école de la station. Il reçut le baptême et prit, en souvenir du P. Charles Duparquet, son nom chrétien de Charles. Comme il témoignait du désir de se faire prêtre, on le fit entrer au séminaire, alors dirigé par le P. Carrie. C'était en 1881. L'abbé Maondé suivit à Loango son ancien directeur et ce fut de sa main, qu'après une longue probation, il reçut, en 1892, l'onction sacerdotale. Ce fut à Loango qu'il exerça d'abord son ministère. Il va ensuite à Mayumba, où il passe la plus grande partie de sa vie apostolique, prêtant au P. Garnier, dans la direction des écoles de catéchistes et l'évangélisation du pays, le concours le plus précieux. S'agit-il de catéchisme à faire plusieurs fois par jour, de retraites de baptême ou de confirmation à donner fréquemment dans le cours de l'année, l'abbé Maondé est toujours à l'œuvre. On vient apporter la nouvelle qu'il y a un malade à baptiser, l'abbé Maondé part au premier appel. Toujours prêt aux grands fatigues, il ne manifeste jamais le moindre mécontentement. Le regretté P. Herpe se trouvait seul à Sette-Cama au moment où il fut frappé de la maladie qui devait le conduire au tombeau. L'abbé Maondé franchit la distance en deux jours de marche, administre les derniers sacrements au malade, reçoit son dernier soupir et lui rend les honneurs de la sépulture. Il reste ensuite à la mission jusqu'à l'arrivée d'un nouveau supérieur. Alors seulement, il repart pour Mayumba, où, plus tard, c'est encore lui qui assistera à ses derniers moments le P. Carrer, son supérieur. A son grand esprit de foi, l'abbé Maondé joignait aussi la charité et l'humilité, appliquant le principe qu'il avait exprimé dès le début de son ministère :* Je vivrai à l'africaine. *Le 1er juin 1907, l'abbé Maondé débarque à Marseille, envoyé en France pour soigner une infirmité assez incommode, un hydrocèle déjà ancien. Admis à l'hôpital Saint-Joseph, à Paris, il y est opéré avec succès dès le 10 juin. Mais une pneumonie se déclare, à laquelle il succombe le 20 juin. Il repose, au milieu de plusieurs de nos anciens d'Afrique, dans le cimetière de Chevilly*[1]. »

---

1. *BG*, septembre 1907 et *A*, juin 1909.

Le Bulletin général d'avril 1897 relate une visite du P. Le Mintier au village de Banda-Pointe : « La population de ce village qui, auparavant, nous était favorable, nous est maintenant presque hostile. Il y a quelques mois, le P. Supérieur avait pu surprendre le vieux féticheur, Mandaki Niundu, avec tout son fétiche, appelé M'Boïo. Ce fétiche se compose de six têtes d'hommes, dont trois têtes de chefs et trois têtes d'esclaves. C'est assez curieux à voir, poursuit le narrateur, aussi sommes-nous heureux d'en faire hommage au musée de Grignon ( Orly ). Puisse le bon Dieu nous permettre de saisir plusieurs fétiches, conclut-il, et le prestige de ces divinités païennes en sera bien diminué. » Si nous citons cet incident, c'est surtout à cause de la note qui figure dans le Bulletin, à la suite de cet article : « Si l'hostilité de Banda-Pointe est le résultat de l'enlèvement d'un fétiche, c'est une preuve nouvelle que les missionnaires ne doivent pas enlever de force les fétiches à leurs possesseurs. Les jeunes missionnaires sont très exposés à cet excès de zèle. » Et cette note est signée : Mgr Carrie.

Le 1^er^ septembre 1897, le petit séminaire est installé à Mayumba, avec 18 élèves et le P. Raphaël Laurent comme directeur. Auparavant à Loango, le petit séminaire avait été fermé l'année précédente, « les élèves subissant l'influence du milieu, attirés par l'appât du gain, quittaient le séminaire pour le commerce ou l'administration[1] ».

A la mission de Mayumba les plantations s'étendent : de 90 hectares on est passé à 136 et on projette de faire la demande d'une nouvelle concession de 216 hectares. On précise : « grâce à ces ressources, nous pouvons avoir des animaux de toutes espèces : 110 porcs, 48 chèvres, 100 poules, 77 canards, 102 pigeons et une vingtaine de lapins. Nous espérons qu'au prochain bulletin, nous mentionnerons des vaches parmi notre bétail. » Et toujours, comme au début, « nous utilisons le banc d'huîtres qui couvre la lagune, pour nourrir nos enfants et les coquillages nous donnent de la chaux[2] ».

En 1902, « le noviciat des frères indigènes compte trois novices et trois postulants. Il a déjà produit six frères profès. Nos frères indigènes sont vraiment bien sous tous les rapports. Quels précieux auxiliaires ! La station compte seize catéchistes en fonction : huit sur la côte, huit à l'intérieur. Ils catéchisent plus de 400 enfants et jeunes gens, visitent assez régulièrement les villages et sèment de tous côtés la bonne nouvelle[3]. »

---

1. Mgr J.B. FAURET, *Abrégé chronologique de l'histoire de la mission de Loango,* polycopié.
2. *BG,* avril 1897.
3. *BG,* septembre 1902.

Cinq ans plus tard, « grâce à la petite pétrolette que le P. Le Mintier nous a procurée à son retour d'Europe, il y a un an et demi, nous pouvons plus facilement porter secours aux chrétiens dont les villages sont situés sur les bords de la grande lagune. » Mais, « tout autour de nous le pays se dépeuple. Le terrible fléau de la maladie du sommeil et le poison déciment la population chrétienne aussi bien que la population païenne. Ajoutons-y deux autres fléaux que le Noir redoute également : l'impôt et la famine ; et le temps n'est pas loin où nous serons bien isolés sur notre beau plateau de Mayumba[1]. »

Le P. Alfred Garnier, après plus de vingt ans de présence à Mayumba, y meurt d'épuisement le 14 juin 1915[2].

*LE PERE ALFRED GARNIER : « Deux ans après* ( son arrivée à Mayumba, en 1892 ), *en possession de la langue indigène, il commençait son ministère dans les environs de la mission.. En 1895, il commence ces grandes tournée de l'intérieur, qui durent des mois entiers., au milieu de populations qui n'avaient jamais vu encore d'Européen. Il fut à la fois l'apôtre des Vilis, des Loumbous, des Yakas, des Nzabis, des Kotas, des Bembés et des Yombis. Il connaissait parfaitement les trois langues : i vili, i loumbo et i yaka. Les quinze jours de repos qu'il prenait ordinairement entre chaque voyage, étaient utilisés à la composition de livres en langue indigène. Nous avons de lui les catéchismes en i vili, i loumbo et i yaka, une explication du catéchisme, un syllabaire, des tableaux de lecture, des traductions de cantiques. Ces ouvrages furent, pour la plupart, imprimés à Loango ; certains le furent par lui-même, à l'aide d'une petite presse à main. Cette connaissance parfaite des langues lui valut une très grande influence dans le pays. Un si vaste territoire ne pouvait être évangélisé qu'à l'aide de coopérateurs indigènes. Ce fut le talent du P. Garnier d'avoir su se servir de ses catéchistes. Il en avait une vingtaine, que chaque année, aux fêtes de Noël et de Pâques, il réunissait à la mission. Certains de ces auxiliaires de la tribu i yaka où il n'y avait pas d'école, ne savaient pas lire. Pour les instruire, le P. Garnier*

---

1. *BG,* septembre 1907.

2. Le P. Alfred Garnier est remplacé par le P. Christophe Marichelle, lequel est secondé par le P. Léon Loucheur ( décédé le 19 août 1917 ) et l'abbé Pierre Ngouassa. Au F. Hildevert s'est adjoint le F. Agapit Andro, qui s'occupe principalement du jardin. Après la guerre 1914-1918, seul le F. Hildevert est encore en place. Se succèdent à la tête de la mission, les PP. Cyrille Moulin, Joseph Carrer ( frère du P. Julien Carrer ), Martin de Waal ( emporté par la maladie un an à peine après son arrivée ). C'est seulement avec l'arrivée du P. Emile Baraban ( fin 1920 ), aidé du P. Joseph Piveteau, que la stabilité revient à Mayumba. *BG,* t. 30, p. 778s.

*avait inventé tout un système d'hiéroglyphes tracés sur de grands tableaux et, par la même méthode, le catéchiste enseignait ses enfants... Le père était musicien dans l'âme et savait ingénieusement adapter à chaque cantique des paroles simples et pieuses. Il avait aussi formé à la mission une petite* schola cantorum, *qui, les jours de fête, exécutait à plusieurs voix les motets des meilleurs auteurs*[1]. »

Le journal de la communauté signale, en 1916 : « Un nouveau fétiche, du nom de Ma Nghembé, s'est installé parmi nous, venant du Congo belge, ayant ceci de particulier qu'il cherche à imiter nos cérémonies. On trouve chez lui l'usage de la confession, de la prière du matin et du soir récitée devant l'idole, de l'aspersion, des vêtements sacerdotaux ; les féticheurs seraient distingués en *Monseigneur, Pères et Frères*. Il prêche la destruction des autres fétiches et quelques principes de morale, comme l'abstention du vol, du mensonge. Sous ces apparences spécieuses, il a séduit de nos chrétiens qui ont bu le *Ngouina*, potion préparée par le féticheur, pour être agrégé dans la société[2]. »

On n'est pas optimiste à cette époque sur l'avenir de la mission : « Ce qui avait fait la prospérité de cette mission devint aussi, par un triste renversement des choses, le point de départ d'une décadence qui s'accentua en prenant parfois des allures de véritable catastrophe. La maladie du sommeil et l'émigration réduisirent considérablement les population aux abords de la mission ; les enfants de l'œuvre, par suite moins nombreux, ne purent plus mener de front les plantations vivrières et les plantations industrielles ; celles-ci alors disparurent sous l'envahissement d'une végétation surabondante. Le paquebot-courrier cessa de toucher Mayumba, enlevant ainsi à la mission son principal débouché en même temps que sa ressource la plus claire : la vente régulière des légumes de son magnifique jardin[3]. »

Une lettre du P. Émile Baraban, parue dans les Annales de juillet-août 1922, récapitule les résultats du grand séminaire depuis sa fondation. Il ne dit pas depuis quand le grand séminaire, qui était auparavant à Loango, est installé à Mayumba. Voici des extraits de son exposé : « En 1892, notre séminaire donne ses deux premiers prêtres à l'Église : MM. les Abbés Louis de Gourlet et Charles Maonde. Le 18 décembre 1898, Jean-Baptiste Massensa

---

1. *Arch.* Ce texte est un extrait de la notice biographique que le P. Léon Loucheur avait rédigé pour son supérieur, mais qui ne parut pas dans le *Bulletin général*.
2. *BG,* mars 1916.
3. *BG,* t. 30, p. 778.

et Charles Kambo gravissent à leur tour les degrés du saint autel. Le 24 novembre 1910, c'est l'Abbé Pierre Ngouassa. Le 12 janvier 1913, l'Abbé Raymond Mboko. Enfin, plus près de nous, le 2 avril 1917, les Abbés Henri Kibassa et Stanislas Kala. Soit huit prêtres indigènes, dont plusieurs furent des modèles. Actuellement nous avons quatre grands séminaristes en fin d'études théologiques[1]. Bientôt donc, nous l'espérons, le vicariat de Loango comptera quelques bons prêtres indigènes de plus. » Le P. Baraban ajoutait : « Seuls les bâtiments nous donnent de sérieuses inquiétudes ; ils datent de 25 ans. » On y remédie par une nouvelle construction, prévue pour une vingtaine de séminaristes et qui est l'œuvre du F. Quintien Collin. Mgr Friteau en bénit la première pierre le 19 mars 1924[2].

Au début des années trente, c'est le P. Jean Molager, arrivé en 1926, qui est supérieur de la mission. Avec lui, les PP. Joseph Gauthier et Joseph Le Borgne, qui ne restent à Mayumba que deux ou trois ans, et le P. Jean Le Chevalier qui, lui, sera attaché au petit séminaire une quinzaine d'années. Les FF. Hildevert et Quintien sont *fidèles au poste.*

On a longtemps attendu les sœurs à Mayumba. En novembre 1931, quatre sœurs du Saint-Esprit arrivent enfin pour s'occuper des filles qui quelques années plus tard sont une centaine à fréquenter l'école et à apprendre les tâches ménagères.

En novembre 1935, on fête à Mayumba les 45 ans de présence à la mission du F. Hildevert Willinger. Quand il était arrivé à Loango, en novembre 1890, âgé de 19 ans, sans qualification particulière, Mgr Carrie aurait, dit-on, laissé échapper : « Encore 600 F de perdus ( le prix du voyage ) ! » Mais cet *ignorant* était plein de bonne volonté et d'intelligence : il fit, à Mayumba, tout ce qui se présentait à faire et il le fit bien. Rentré en France à la veille de la guerre 1939-1945, il mourut à Piré-sur-Seiche le 13 octobre 1945[3].

*DEUX HUMBLES SERVITEURS : « Le chef du Département a profité de son séjour à Mayumba pour visiter la Mission catholique. Dans cette mission se trouve le vétéran du Département. Arrivé à Mayumba en 1890, le F. Hildevert aura bientôt 50 ans de Congo. Il a enseigné le français, a appris à lire et à écrire à toute une génération et nombreux sont les indigènes qui lui sont redevables d'avoir une situation dans l'administration et le commerce.*

---

1. Les abbés René Niambi, Benjamin Nsesse, Gabriel Nghimbi et Hyacinthe Mbadinga seront ordonnés prêtres le 23 mars 1924.
2. *A,* septembre 1924.
3. *BPF,* n° 26, p. 19.

*Également, il a appris à ses élèves le jardinage, la culture du café, de la vanille, le traitement des produits récoltés par les moyens les plus simples. Enseignement qui va favoriser dans la région l'accès de l'indigène à la propriété de la terre et fera naître une paysannerie telle que la souhaite le Gouvernement. Il y a également un autre vétéran, le F. Quintien, qui compte 40 ans de Congo et 72 ans d'âge. C'est à lui que sont dus les bâtiments actuels et les meubles qu'on y admire. Il a formé tous les ouvriers spécialisés de la région : maçons, charpentiers, forgerons. Il a lui aussi, dans sa sphère, contribué à améliorer le sort de l'indigène en lui donnant un métier. En dehors de toute idée confessionnelle, il convient de mettre chapeau bas devant ces deux humbles serviteurs de la première heure et d'admirer leur labeur désintéressé et leur dévouement*[1]. »

L'année 1935, c'est aussi celle de l'arrivée à Mayumba du P. Henri Heidet. Il avait été affecté à Sette-Cama en 1925 et y avait passé quatre ans, avant d'aller fonder la mission de Mouyondzi. En 1933-34, il avait été sous-maître des novices à Neufgrange. A son retour de France, il est nommé à Mayumba où il passera 31 ans de sa vie, de 1935 à 1970 ( entrecoupés d'une nouvelle année à Neufgrange et de deux ans à Pointe-Noire en 1949-1950 )[2].

Autre anniversaire mémorable, fêté à Mayumba, en mai 1937 : le cinquantième anniversaire de la profession du F. Marie-Joseph Paï, l'un des cinq premiers frères congolais ayant fait profession le 29 mai 1887. Profession temporaire, puisque l'article des Annales qui fait part de ce jubilé précise : « Le bon frère n'avait pas encore émis ses vœux perpétuels ; il le fit ce jour-là ! » Toute sa vie religieuse s'était passée à Mayumba où il avait pour tâche le recrutement et la surveillance des écoles. Après cet anniversaire, le F. Marie-Joseph vécut encore 13 ans à Mayumba, jusqu'à sa mort, le 30 juin 1950[3].

Le 20 mai 1938, on pose la première pierre de l'église[4] dont on entreprend la construction. « On y scelle un long document latin qui consacre le nouveau sanctuaire à sainte Odile. » Dans son compte-rendu, le P. Jean Le Che-

---

1. *A,* mai 1938 : extrait du *Bulletin d'information* de la circonscription administrative de la Ngounié-Nyanga ( Gabon ) du 31 janvier 1937.

2. *PM,* n° 153 : notice biographique du P. Henri Heidet.

3. Le numéro des *Annales* d'octobre 1937, dans un article du P. Jean Le Chevalier, donne d'autres détails sur la vie du F. Marie-Joseph Paï.

4. Eglise qui sera construite par le F. Placide Azou, arrivé à Mayumba à la fin de 1938, en même temps que le P. Jean Brombeck. Quelque temps plus tard, feront un séjour à Mayumba, les PP. Joseph Gottar, Raymond Nicoud, Joseph Duclos et Joseph Bonneau ( qui, lui, était déjà à Mayumba de 1910 à 1913 ).

valier précise : « Ce fut l'occasion de donner, dans l'ancienne chapelle le 6 809e baptême. » Et il ajoute : « Peut-être trouvera-t-on que 6 809 baptêmes ne constitue pas un chiffre bien formidable pour une station de 50 ans d'âge, mais nous sommes ici dans une région de peuplement faible et il y reste encore tant de traces des cultes Bwiti et Mboyo. Il y a peu de villages qui n'aient leur case Bwiti[1]. »

*BWITI et MBOYO : « Il y a cinq ans, il m'arriva d'entrer en possession d'un* Bwiti, *un vrai, pas un simili qu'on refile aux enquêteurs. Rien d'un article d'exportation, je vous prie de croire. La tête et le torse étaient d'une femme. Au milieu du ventre, l'indispensable miroir, symbole d'un magique pouvoir de clairvoyance et où l'esprit se montre, le jour de l'initiation, au néophyte préalablement soûlé d'*Iboga. *Au-dessous, un pagne de fibres de raphia qui entouraient le panier où l'on avait dressé la figurine. Au fond du panier, un crâne de jeune singe, de la poudre de* tacoul *( sciure de bois rouge ) et une sorte de mousse en plaques. Le possesseur de ce* Bwiti *était un individu accusé par sa femme d'avoir* empalé *son enfant. Comme il n'y avait pas d'autre témoin que cette femme, on avait relâché le prévenu après un court séjour en prison. Le* Mboyo *est un peu moins répandu que le* Bwiti, *et il semble d'un caractère plus familial, c'est-à-dire localisé à un foyer. Il est surtout en honneur dans le sud de notre lagune. J'ai pu photographier quelques exemplaires de ce fétiche : cela ne signifie pas grand-chose en soi, un bâton avec des gousses, des guenilles, des débris, des fruits vides avec des graines servant de grelots. Mais, ( ce sont ) autant de symboles, auxquels un homme avec des talents d'empoisonneur prête le sens qu'il veut, ( ayant affaire à ) une population qui ne demande qu'à croire, car elle a vu trépasser mystérieusement des camarades qui hésitaient à* marcher *et ( à ) un monde officiel qui semble croire que* Bwiti *et* Mboyo *sont de simples croque-mitaines*[2]. »

Le 8 et le 9 juin 1941, trois Sœurs du Saint-Esprit, à peine arrivées de France, décèdent à Mayumba, de la fièvre jaune contractée au cours de leur voyage.

Un rapport de 1953 fait le point sur la situation de la mission : « Territoire trop vaste, population trop clairsemée, la station de Mayumba a cepen-

---

1. *A*, mai 1939 : extrait d'une lettre du P. Jean Le Chevalier.
2. Ibid.

dant prospéré pendant ces vingt dernières années, grâce à ses œuvres : internat de garçons, petit séminaire, postulat des frères, internat de filles, puis, plus tard, un postulat et un noviciat de sœurs indigènes. Malgré le décès, en juin 1941, des trois sœurs missionnaires du Saint-Esprit, qui ne furent, hélas ! pas remplacées, ces trois dernières œuvres furent maintenues, jusqu'en 1947, où l'on dut abandonner, la dernière des religieuses indigènes, découragée, étant sortie.

« Pendant cette période, le P. Heidet, avec l'aide du F. Placide, remplace un à un les vieux bâtiments en bois par des constructions en briques, plus élégantes, plus confortables, et surtout plus solides. C'est, après la cuisine et le magasin, la chapelle en 1940 ; puis l'école et l'internat en 1944 ; la basse-cour aussi et une partie des ateliers. La maison d'habitation suivra.

« L'essor spirituel est encore plus sensible. Les internats donnent à plein rendement : le nombre des garçons varie entre 80 et 150 ; celui des filles entre 50 et 90. L'année 1944 sera celle des records de baptêmes, de communions, de confirmations et de mariages. Ensuite, le même fléchissement constaté dans les autres stations se fera sentir ici. Les causes en sont les mêmes, avec en plus une émigration lente mais régulière vers la ville ou vers les chantiers forestiers ou miniers, qui enlève au pays ses éléments jeunes, chrétiens et catéchumènes.

« Après la fermeture de l'œuvre des filles et le départ, en 1950, des novices frères à Libreville, des postulants à Pounga, le petit séminaire vient également de connaître son transfert. Il ne reste à la mission que l'internat des garçons[1]. »

Le 17 novembre 1955, le gouverneur général Chauvet, haut-commissaire de la République en AEF, et le prince de Polignac inaugurent, en présence de Mgr Fauret, le dispensaire et le village construits pour les lépreux, à Mayumba, grâce à un don de l'ordre de Malte.

Le 28 novembre 1958, un décret de la S.C. de la Propagande rattache les missions de la circonscription administrative de la Nyanga ( Gabon ) au diocèse de Libreville. Cela concerne, entre autres, la mission de Mayumba, qui bientôt fera partie du nouveau diocèse de Mouila.

1. *BG,* mars-avril 1953.

**3 avril 1889 – Saint-Louis de l'Oubanghi ( Liranga )**[1]

Mgr Hippolyte Carrie écrit : « Le 16 août 1887, à 4 heures du soir, nous arrivons à la pointe de l'Oubanghi et nous allons mouiller dans un charmant petit port que nous appelons *port Saint-Roch*, en l'honneur du saint dont nous faisons la fête ce jour-là. Nous remontons l'Oubanghi pendant deux jours, mais il n'y a pas de brise et les courants sont rapides ; nous avançons donc lentement. Le *Léon XIII* va bien à la voile ; il irait encore mieux à la vapeur ; mais, à l'aviron, il marche très mal. Nous arrivons au poste français où nous rencontrons cinq compatriotes qui nous reçoivent avec enthousiasme. Nous passons un jour au milieu d'eux et revenons au port Saint-Roch. Nous explorons avec encore plus de soin cette pointe de terre, et, après mûr examen, nous prenons la résolution de l'acheter pour y fonder une mission. Restait à trouver le maître du terrain. Nous apprenons qu'il habite le village de Ngombe, sur la rive opposée. A la nouvelle que nous voulons nous établir chez lui, il ne se possède pas de joie. Nous retournons avec lui sur le terrain pour le délimiter, arranger les conditions, et nous signons enfin le contrat. Cette magnifique propriété, de 300 à 400 hectares, nous permettra d'y établir une œuvre d'évangélisation de première importance[2]. »

En mars 1889, les PP. Prosper Augouard et Victor Paris, prennent place, avec 25 ouvriers balali[3] des environs de Linzolo, à bord de la canonnière *Djoué*, qui emportait aussi le matériel nécessaire à un première installation. Ils parviennent quelques jours plus tard à Liranga, où ils rencontrent, de passage, M. Albert Dolisie. Ils se mettent en quête d'un terrain[4], au bord du Congo et, l'ayant trouvé, ils en font défricher une partie et s'installent, le 3 avril 1889, dans une première case provisoire. A la mi-avril, le P. Augouard laisse le P. Paris sur place et redescend à Brazzaville, où il attend, « pour le *Léon XIII*, une machine qui va lui permettre d'attaquer Satan à

1. Dans la *Notice historique sur Liranga* du P. Gabriel Herriau ( *Arch.* : manuscrit de 37 pages ), on peut lire ( p. 1 ) : « 1889 – Fondation de Saint-Louis de Liranga : année de l'ordination de M. l'abbé Louis Augouard. ( frère de Mgr Augouard ) ». Précisons qu'un poste administratif existait à Liranga depuis 1888. La mission s'installe à deux kilomètres en aval de ce poste, qui subsista jusqu'en 1905.

2. *BG,* t. 14, p. 487s. : extrait de la relation de voyage de Mgr Hippolyte Carrie, accompagné du P. Prosper Augouard, dans le Haut-Congo et l'Oubangui, en 1887.

3. Dans la *Notice historique sur Liranga, 1889-1911,* du P. Herriau, celui-ci signale, à la date du 7 juillet 1902 : « Les travaux sont terminés et les ouvriers sénégalais et gabonais, si contents, descendent à Brazzaville. » Y-a-t-il eu changement d'équipe entre temps ?

4. Il n'est plus question du *port Saint-Roch* et du terrain acheté deux ans auparavant.

toute vapeur[1] ». Deux mois plus tard, arrive à Liranga le P. Olivier Allaire, avec un renfort de travailleurs.

Les débuts à Liranga sont difficiles. Le P. Allaire écrit : « Sur la rive française, pas de villages, sinon à une ou deux journées de pirogue. Sur la rive belge, les villages sont nombreux, mais en dehors de notre juridiction. Il n'y a de possible, pour le moment, à Saint-Louis, que l'établissement d'une œuvre d'enfants, dont le recrutement lui-même est assez difficile. Le rachat des enfants est impossible à Liranga même ; ce n'est qu'à deux ou trois journées de vapeur que commencent les rivières d'où proviennent les malheureux petits enfants destinés soit à être mangés, soit à être échangés contre de l'ivoire, soit à être immolés en sacrifice, à l'occasion de chasse à l'hippopotame. Nous avons actuellement quinze petits rachetés à la mission, qui ont entre sept et quinze ans[2]. » Ces quinze rachetés ont été ramenés par le P. Allaire, en août 1890, lors de son premier voyage *dans la Baringa*[3], à plusieurs journées de navigation à l'intérieur de l'État Indépendant du Congo. « De 1890 à 1897, ( le P. Allaire effectue ) six voyages dans la Baringa, pour 253 rachetés, dont 136 pour la mission de Brazzaville[4]. »

*L'ANTHROPOPHAGIE AU CONGO : Ce qui suit n'est qu'une approche bien incomplète de la question. A partir des témoignages ( qui en confirment d'autres ) de Mgr Augouard et de ses missionnaires, on peut dire qu'il est certain que l'anthropophagie existait au Congo à la fin du XIX^e siècle. Les exemples cités se situent surtout chez les Bondjos et les tribus voisines, mais, même à Linzolo, rapporte Mgr Augouard, « peu de jours après*

---

1. *A,* juillet 1889.
2. *A,* octobre 1890.
3. La *Baringa* est un affluent de la *Loulonga*, elle-même affluent du *Congo,* au delà de Coquilhatville.
4. *Rés. Jal,* 30 novembre 1897. Il faut ici préciser ce qu'est ce document assez particulier : *Mission de Liranga. Résumé du Journal de la Communauté et des journaux de voyage.* Ce *Résumé* comporte 68 pages manuscrites. Le P. François Noter a d'abord transcrit ( en prenant, semble-t-il, quelques libertés avec le texte original ) le texte rédigé par le P. Gabriel Herriau, pour les années 1889 à 1917 : ce sont les dix-sept premières pages, à la fin desquelles on lit cette indication : « Fin du résumé du P. Herriau ; suite par le P. Noter, printemps 1954. » Cette suite va jusqu'en 1958, avec, de la page 49 à la page 59, une « Petite digression sur les Annexes ou Grands Postes desservis par la Mission Saint-Louis de Liranga ( annexes qui sont : Impfondo, Epéna, Mossaka et Dongou ) ». Document particulier, parce que rares sont les missions où un tel résumé a été rédigé, mais aussi à cause des commentaires personnels, savoureux ou caustiques, du P. Noter, introduits dans le texte. Un exemple de ces commentaires : à la suite du texte cité ici, où on mentionne que 136 rachetés sont envoyés à Brazzaville, le P. Noter ajoute : « ... comme toujours, jusqu'en 1951, date de notre libération ! » Cette *libération* est la création du vicariat apostolique de Fort-Rousset, détaché de Brazzaville ! Sur les expéditions du P. Allaire dans la Baringa, voir : François BONTINCK, Le rachat d'enfants esclaves dans les rivières équatoriales ( 1889-1897 ), *Revue africaine de théologie*, volume 11, n° 19, avril 1987, p. 51 à 64.

*notre installation ( 1883 ), nous apprîmes que les Batéké du village voisin venaient de manger un homme. Aujourd'hui ( 1890 ), ils affirment n'avoir jamais mangé de chair humaine*[1] ». *Sur les rives de l'Oubanghi, le cannibalisme sévit, sans aucun doute, de façon plus générale. En 1890, le P. Joseph Moreau, missionnaire à Liranga, affirme « qu'après six mois de présence, il a acquis la certitude que des hommes ont été mangés dans le village voisin de la mission*[2] ». *Faut-il pour autant prendre au pied de la lettre ce qu'écrit* l'évêque des anthropophages *sur « les marchés où la chair humaine se vend couramment, comme en France le bœuf ou le mouton*[3] »*? On sait la tendance de Mgr Augouard à retenir et accentuer le côté folklorique des choses, même dans le genre macabre. On peut penser qu'il force le trait ; mais il n'est pas le seul à témoigner. Parmi les missionnaires qui connaissent bien la situation et citent des cas concrets, le P. Olivier Allaire parle, entre autres, de sacrifices humains pour le succès d'expéditions de chasse et il insiste sur le lien étroit entre anthropophagie et esclavage. On a pu expliquer, sinon justifier, au Congo comme ailleurs, l'anthropophagie pratiquée par certaines peuplades, en précisant que manger la chair d'une ennemi vaincu, c'était s'approprier ses vertus. Si telle en est l'origine, le cannibalisme observé au Congo à la fin du XIX^e^ siècle est devenu une grave déviation de cet usage, en banalisant des pratiques inhumaines et monstrueuses*[4].

Même pour la situation de la mission, on se heurte à des difficultés imprévues : quand, au milieu de la forêt, les missionnaires se sont fait une place, ils s'aperçoivent, au bout de quelque temps, que les marécages à proximité en font un endroit malsain. Ils cherchent donc un emplacement plus favorable et s'installent 1 500 mètres plus loin. Le P. Joseph Moreau ( bientôt remplacé par le P. Olivier Allaire ), le P. Charles Le Gouay et le F. Thiébaud Kohler mettent sur pied une menuiserie, une machine à briques et des fours et ils entreprennent la construction d'une maison pour la communauté, d'une autre pour les enfants et d'une église[5].

---

1. Voir plus haut, dans le texte sur la mission de Linzolo.
2. C.G. et C.N., *Le Père Joseph Moreau,* Desclée de Brouwer, Paris, 1911, p. 61.
3. *BG,* t. 15, p. 590.
4. On trouvera d'autres détails sur ce sujet dans la biographie du P. Moreau ( op. cit. ), dans différents articles des *Annales*, articles du P. Augouard, du P. Allaire ou du P. Moreau : *A,* juillet 1890, octobre 1890, octobre 1896, août 1899 ( suite dans les numéros suivants ), janvier 1901. Mais ce ne sont là que quelques indications, à défaut de recherches plus poussées et plus diversifiées.
5. *BG,* t. 17, p. 601.

*BANGALINE ET LIRANGINE : « Avec enjouement et énergie, les missionnaires du Haut-Congo abordaient les difficultés de tous ordres. Leur boisson ( l'eau du fleuve ) leur semblant insipide et malsaine, les pères firent prier Mgr Augouard de leur envoyer quelque peu d'alcool. L'évêque leur répondit :* Trouvez-en sur place, mais n'espérez pas que je vous permette d'en faire venir d'Europe. *Le P. Moreau et le P. Allaire en trouvèrent. Grâce à l'obligeance du bon curé de Monthoiron*[1]*, sollicité par eux, il leur fut envoyé un alambic ; et tandis que le susdit ustensile voyageait, eux s'empressaient de cultiver, dans les terrains de la station, des ananas et des papayes. De ces fruits ils tirèrent de l'alcool et fabriquèrent deux liqueurs exquises. Tel est du moins le jugement que portent tous ceux, explorateurs, commerçants, agents de l'Etat, qui, recevant l'hospitalité à Saint-Louis, burent de la* Bangaline *( liqueur d'ananas ) ou de la* Lirangine *( liqueur de papayes )*[2]. »

Le 28 avril 1896, on place la croix sur le clocher de l'église. Dix ans après sa fondation, il y a à Liranga une centaine d'enfants : tous, sauf cinq ou six, sont des esclaves rachetés. L'*Œuvre des réfugiés* comprend plus de vingt personnes qui ont échappé à la mort en fuyant leurs maîtres et en demandant protection à la mission. Le village chrétien comprend déjà vingt ménages ; certains venus d'ailleurs probablement. On a construit dix beaux bâtiments en briques. On fait des essais de fabrication de tuiles en terre cuite pour les toitures, mais il ne semble pas qu'on soit parvenu à des résultats satisfaisants[3]. On signale, à cette époque des ravages dans les plantations de la mission, par les éléphants et les bœufs sauvages. On essaie de s'en protéger en creusant des fossés qui, effectivement, permettent certaines captures.

*LE RACHAT DES ENFANTS : « Dès que la venue du Blanc est signalée, femmes et enfants de fuir dans la forêt. Dans beaucoup de cas les hom-*

---

1. Le P. Moreau avait connu l'abbé Nicolas, curé de Monthoiron ( Vienne ), comme vicaire de son village natal.

2. *Le P. Joseph Moreau,* op. cit. p. 101. D'autres missions s'équiperont aussi d'alambics. Ces appareils ne seront jamais nombreux et ne seront pas utilisés pour une production industrielle ( sauf, par exemple, à Mindouli, pendant la deuxième guerre mondiale, où l'on fera de l'alcool médical pour les dispensaires ). Les *liqueurs* produites ( *Kindambine, Bitaudine*... ) ne pouvaient pas toujours être qualifiées d'*exquises !* Certains alambics finirent par être confisqués par l'administration. Sur le même sujet, le P. E. Zimmermann écrit ( *op. cit.,* p. 101 ) : « L'alambic qui nous a été chipé en 1932 par Marys, chef de poste à Madingou, fonctionne régulièrement en fin d'année ( il a été récupéré, en 1951, à Mindouli, ayant servi à l'administration pendant ce temps ). La pharmacie prélevait les 3/4 du liquide, soit pour la teinture d'iode, soit pour l'eau de vie camphrée. » Mais les dates indiquées ne sont par sûres.

3. *BG,* juin 1897.

*mes font de même. Parfois, ils sautent sur leurs lances et leurs flèches et attendent de pied ferme. On leur fait alors le signe d'amitié, en se frottant les deux avant-bras ; s'ils répondent par le même geste, on peut approcher. On va trouver le chef qui, comme préambule, demande toujours un cadeau. Alors les négociations s'engagent. Seulement, il ne faut pas montrer trop d'ardeur pour ce que l'on désire sous peine de le payer un prix double. "Toi, tu es un grand chef, tu as beaucoup d'esclaves, veux-tu m'en céder un ? Je te donnerai des étoffes, du fil de cuivre, des perles, un chapeau, une assiette, une cuiller, une fourchette, un miroir, etc." Le chef accepte, car des enfants il pourra toujours s'en procurer, tandis que les marchandises qu'on lui offre sont chose rare. Il fait venir un enfant, dans plusieurs cas on devrait dire un petit squelette vivant. "Mais, reprend-il tout à coup, on m'avait pourtant dit que les Blancs ne mangent pas les hommes, pourquoi donc veux-tu cet enfant ?" C'est alors le moment d'expliquer que le missionnaire n'est venu dans le pays ni pour faire la guerre, ni pour acheter de l'ivoire, mais pour parler du bon Dieu. Si l'instruction dépasse cinq minutes, les Noirs se défilent les uns après les autres ou vous réclament un paiement pour continuer à vous entendre. C'est peu encourageant pour l'orateur. Enfin le petit esclave est là, il a tout entendu : "Veux-tu venir avec moi ?" lui demande le missionnaire. Ordinairement l'enfant répond "oui", car c'est pour lui un moyen d'échapper à la cruauté de ses maîtres. D'autres fois, le pauvre enfant, déjà tout abruti par les mauvais traitements, répond "Cela m'est égal". Ce petit être de dix ans est blasé sur tout ce qui s'appelle souffrance ou bonheur... L'enfant racheté, on l'amène à bord ; on lui explique de suite qu'il n'est plus esclave, on lui donne un beau pagne et on lui sert à manger. Arrivé à la mission, il fait bien vite connaissance avec les autres enfants, parmi lesquels il trouve souvent des compagnons d'enfance*[1]. »

Le 30 novembre 1897, le P. Olivier Allaire succombe à une crise de bilieuse hématurique, compliquée de tétanos[2]. Le P. Charles Le Gouay, déjà à Liranga depuis trois ans, devient supérieur de la mission.

---

1. *BG,* t. 16, p. 547. Le système de rachats d'enfants esclaves sera abandonné quelques années plus tard. Déjà, en septembre 1898, on constate un « rapprochement des indigènes, dès l'arrivée du P. Le Gouay. Le cher père, ajoute-t-on, devait laisser partout des sympathies bien réelles. La confiance des autochtones compensait au moins l'ingratitude des rachetés, dont le journal ( de la mission ) fait plus d'une fois mention en piètres termes. » Extrait de : *Notice historique sur Liranga, 1889-1911,* G. Herriau, p. 21.

2. A la suite de ce décès et de celui de la S. Rosalie, à Loango, un avis paraît dans le *Bulletin général* de janvier 1898, où sont rappelées les précautions à prendre pour l'*asepsie absolue* des seringues et des aiguilles qui servent aux injections de quinine.

Un premier poste de catéchiste est mis en place à Irébou ( à une soixantaine de kilomètres de Liranga ) dès juillet 1900[1]. Quelques années plus tard, deux autres catéchistes s'installent, l'un chez les *Baloïs*, à quatre jours de pirogue de la mission ; l'autre, plus loin encore, à *Bonga*, à l'embouchure de la Sangha[2].

Dans un rapport de l'époque, on se félicite de l'influence de la mission sur les populations : « Les cases sont plus vastes, mieux aérées. On remarque plus de recherche dans la nourriture, le vêtement. On vient plus volontiers suivre les leçons de catéchisme. Aux fêtes, beaucoup accompagnent le catéchiste à la mission. Le village chrétien compte 19 ménages ». On ajoute : « Nous avons vacciné avec succès plusieurs indigènes contre la variole, mais nous sommes impuissants contre la maladie du sommeil[3] ». Trois ans auparavant, des médecins belges étaient venus faire des études spéciales sur cette maladie, mais ils n'avaient pas pu se prononcer sur la nature de la maladie, ni sur son mode de transmission, pas plus que sur les moyens de l'enrayer[4].

« *A LA MISSION, GRANDES PLANTATIONS : lauriers ( don de M. Michotte, de l'Equatoriale ), caféiers moka ( apportés par MM. Dannels et Hoffmann ), allée de palmiers devant la chapelle ( octobre 1902 ), 125 caféiers le long de* l'allée aux citrons *( février 1903 ), pommes de terre de Madagascar ( envoi de M. Dannels )... Enfin, notons les plantations de haricots, ces fameux petits haricots blancs, dits depuis* haricots de Liranga, *dont la réputation est toujours fameuse*[5] ». Déjà, en juin 1892, le F. Savinien Weckmann avait « *planté les premiers arbres et graines : Anona cherimolia, Musa ensete Abyssina, Ribes nigrum ( cassis ), Rubus idœus, Framboisier des quatre saisons, Groseillier des quatre saisons, Pommier ( malus communis ), Grenadier cultivé ( Punica granatum ), Cognassier commun ( cydonia vulgaris ), Carica papaya, Casuarina quadrivalvis, Casuarina tenuissima, Psydium cattleyanum*[6]. » Et quelques mois plus tard, en février 1893, le même F. Savinien « *plante toutes les graines arrivées de la Trappe de Staouéli*[7]. »

---

1. *BG*, t. 20, p. 480.
2. *BG*, t. 24, p. 325s.
3. *BG*, mai 1905.
4. *BG*, t. 21, p. 698.
5. *Notice historique sur Liranga*, G. Herriau, p. 27s. Le P. Herriau écrit ces lignes en 1911.
6. Ibid., p. 4. Je laisse le soin aux amateurs de botanique de consulter leurs manuels et peut-être de corriger les erreurs de transcriptions !
7. Ibid., p. 6. La Trappe de Staouéli se trouvait en Algérie.

La mission de Liranga continue à progresser, comme on peut le lire dans le *Bulletin général* de mai 1910 : sous la direction d'une femme, Élisabeth Kanaka ( son neveu, Édouard Ekangila est catéchiste chez les Baloïs ), très influente à la mission et dans la région, une quarantaine de jeunes filles suivent le catéchuménat. A Irébou, le catéchiste réunit jusqu'à 130 catéchumènes à ses instructions. Le P. Marc Pédron a fondé deux nouveaux postes de catéchistes : l'un dans les lagunes de la Likuba, l'autre au village de Ndole. Enfin, Mgr Augouard, pour faciliter aux missionnaires de Liranga leurs déplacements, vient de mettre à leur disposition le petit vapeur *Diata.* C'est le F. Germain Le Gall qui en est le mécanicien, mais, ayant dû quitter Liranga pour cause de maladie, il meurt en mer, avant d'atteindre la France, le 5 novembre 1913. Il est remplacé à la barre et à la machine du *Diata* par le F. Théogène Calloc'h[1].

En octobre 1916 survient la mort inattendue du P. Alexis Herjean : « Un terrible accident a plongé dans le deuil la mission du Haut-Congo français. Le 21 octobre dernier, le P. Herjean, supérieur de la résidence de Liranga, avait été appelé auprès d'un malade, dans un village assez éloigné. Il partit sur le petit vapeur *Diata.* Au moment d'accoster, un tronc d'arbre heurta le bateau et le fit chavirer. Le P. Herjean, très bon nageur, allait gagner la rive, lorsqu'il s'aperçut qu'un des hommes de l'équipage était entraîné par le courant. N'écoutant que son courage, il s'empressa à son secours : mais le Noir s'étant cramponné au Père, paralysa ses mouvements ; tous deux disparurent dans les eaux. Le quatrième jour au soir, on retrouva le corps du missionnaire, retenu au milieu des racines d'un arbre. On l'inhuma pieusement au cimetière de Liranga, au milieu de la population consternée[2]. »

Dans une suite de numéros de la revue *Les Missions catholiques* de l'année 1918, le P. Gabriel Herriau relate en détail une tournée de plusieurs semaines, sur l'Oubangui et la Likouala-aux-Herbes. Après une semaine dans la chrétienté des Baloïs, il remonte l'Oubangui jusqu'à Mobenzele, puis Impfondo, où une centaine d'enfants et plus de cinquante adultes sont inscrits au catéchisme. D'Impfondo le P. Herriau se dirige, à pied, vers Liwoso, sur la Tanga, à travers la *vasière*, où la marche est pénible, épuisante. Il descend ensuite la rivière Tanga jusqu'à Epéna, mais il tient, à chaque étape,

1. *BG,* septembre 1915. Sur Elisabeth Kanaka, voir *MC,* avril 1930 et ss., P. Marc Pédron, Scènes de mœurs congolaises. Kanaka.

2. *BG,* décembre 1916. Dans le *Rés. jal,* 21 octobre 1916, p. 16, les faits sont présentés de façon légèrement différente. Le Diata, qui a chaviré et coulé, sera renfloué à la fin du mois de juillet 1917 et, trois mois plus tard, vendu pour 5 000 F. ( *Rés. jal,* p. 18 ).

à parcourir, par des pistes assez faciles, sans trop de marais, les groupements voisins de la rivière. A Epéna, chez les Bomitabas, le P. Herriau reste quelques jours et y installe un catéchiste, avant le retour, en pirogue, à Liranga, par la Likouala et l'Oubangui[1].

*LA VASIERE : RECIT DU P. HERRIAU ( 1918 ) : « Jusqu'ici, fatigue des jambes surtout, à cause de la longueur des étapes. mais, à présent, c'est terrible ! Finie la terre ! Nous entrons dans un marigot de plus de 20 kilomètres d'étendue et recouvert par la forêt. Silence de mort. Le chemin ? Des troncs d'arbres ajustés au hasard de leur chute, jetés les uns sur les autres dans un amoncellement, un fouillis, un fagot de branches sèches aux chicots menaçants, aigus comme des pics, tranchants comme des sabres. Une chute là dedans et on serait embroché vif. En-dessous, des flaques d'eau, plus ou moins profondes ( de quelques centimètres, à deux mètres et plus ). Ici, l'eau claire laisse au fond transparaître la terre rougeâtre sous son lit de feuilles ; là, une vase innommable vous engloutit jusqu'au ventre. Pas d'arrêt, pas d'herbes, pas d'arbustes ; rien que des arbres aux troncs gigantesques, culminant à des hauteurs impossibles, piliers magnifiques soutenant une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Et l'on va, son long bâton fourchu en main. On marche, on marche encore. Et c'est ainsi pendant sept longues heures sans un petit espace de terre ferme où l'on puisse détendre un peu les muscles énervés. L'arrêt de midi ? On le passe assis sur un gros bois, les pieds au ras de l'eau, pour un sommaire repas. Pourtant le temps s'écoule, le soleil baisse, et toujours cette interminable ligne d'arbres brisés sur lesquels nous devons aller. Comment se tirer de là si la nuit nous surprenait ? Heureusement, j'entends des cris d'appel. C'est la fin, et la tornade menace. Trois grands gaillards, vêtus à peu près d'une couche d'huile, m'attendent, pagaie en main, car il y a un petit bout de ruisseau à suivre avant le village[2]. »*

Le *Bulletin général* de novembre 1922 signale qu'en 1919 la mission de Liranga est provisoirement fermée et que les PP. Joseph Hamonic et Jean Falconnet ont rejoint la mission de Bétou ( fondée en 1910 ).

Le 10 avril 1922, les PP. Marc Pédron et Ferdinand Pédux entreprennent un voyage d'exploration de la Sangha, jusqu'à Nola. De là, ils passent à Ber-

---

1. *MC,* février-mars 1918.
2. *MC,* février-mars 1918 et numéros suivants : P. Gabriel Herriau, Esquisses congolaises.

bérati, descendent la Lobaï et l'Oubangui et arrivent à Bétou le 16 juillet[1]. Ce qui aboutira, en février 1923, à la fondation de la mission de Berbérati, dont le P. Pédron sera le premier supérieur. Mgr Guichard décide que « les résidences de Bétou et de Liranga, où la population se trouve très réduite par suite de la maladie du sommeil, deviennent des postes de catéchistes[2] ». On envisage alors un transfert de la mission de Liranga « dans une région où la population est plus dense et le terrain moins marécageux ». Le P. Gabriel Herriau tente une implantation à *Monzeli*, en pays *kouyou*, mais cela n'aura pas de suite. Après un congé en France, secondé par le P. Étienne Pagnault, il fait une nouvelle tentative d'établissement vers Makoua, mais aucun choix définitif n'est encore fait[3]. La fondation de Makoua ne se réalisera qu'en 1930.

Désigné, à partir de 1927, pour reprendre en main la mission de Liranga et son immense territoire, le P. Yves Cariou[4] la dessert d'abord à partir de Brazzaville, puis il s'y établit et y restera jusqu'en 1939. *Le Bon Message*, le petit bulletin du vicariat apostolique de Brazzaville, nous fait savoir, en février 1934 : « Le P. Cariou attend son nouveau bateau, le petit remorqueur *Saint-Louis*, qui remplacera bien utilement la pirogue. Il est à peu près terminé et il montera de conserve avec le *Mgr Augouard*. La bénédiction du *Saint-Louis* aura lieu à Liranga ».

*LE PERE YVES CARIOU A LIRANGA : « Isolée des autres missions par sa ceinture de rivières ou de marais, à 600 kilomètres de Brazzaville, cette station abandonnée pendant plusieurs années, a repris vie. Le P. Cariou, qui jusqu'ici n'y résidait que par intermittence, y a installé sa demeure et attend avec impatience un confrère pour partager sa solitude et l'aider dans le ministère des âmes. Cependant, bien qu'il soit seul, le P. Cariou n'est pas resté inactif. Tour à tour en pirogue ou sur un petit vapeur, le* Saint-Louis, *il a visité son immense secteur, réveillant l'ardeur des catéchistes qui tenaient encore en place, en plaçant d'autres là où le besoin se faisait sentir, visitant tous ces chrétiens qui avaient été presque abandonnés pendant plus de dix ans. Des catéchistes ont été placés le long du fleuve : à Mpouya, à 250 kilomètres de la mission ; à Makotimpoko, entre l'Alima et Mossaka ; dans la*

1. *BG,* t. 30, p. 796.
2. *BG,* juin 1923.
3. *BG,* novembre 1926.
4. *Rés. jal,* p. 24 : « Enfin, au mois de juillet 1927, paraît le sauveur de Liranga, le cher Père Yves Cariou, qui y vivra douze ans durant, après des débuts par interstices ( sic ). »

*lagune des Likoubas ; à Motoko, à Nkassa, sur la Likouala-Mossaka, sur la Sangha, la Likouala-aux-Herbes et au nord de la mission, sur l'Oubangui, jusqu'à Impfondo et Epéna. Pendant cette année il a baptisé près de 300 adultes, qui, pour la plupart, attendaient patiemment depuis plusieurs années un père pour les baptiser. Bâtie dans une oasis extrêmement fertile, la mission de Liranga promet aussi d'être très prospère au temporel comme au spirituel, et, dans quelques années, les missionnaires auront la consolation de voir de nouveau se lever dans ce pays de Liranga d'abondantes récoltes spirituelles et matérielles qui les dédommageront de leurs peines et de leurs difficultés actuelles*[1]. »

Pendant quelque temps ces perspectives optimistes semblent devoir se réaliser en partie. En octobre 1934, on adjoint au P. Cariou le P. François Noter et le F. Théogène Calloc'h. Ce dernier connaissait déjà Liranga, pour y avoir séjourné de 1913 à 1920. Le P. Noter passera à Liranga la plupart des années ( 16 sur 25 ) de sa vie missionnaire, fidèle à faire régulièrement les longues tournées de brousse, jusqu'à ce qu'une mauvaise fracture de la jambe, en 1959, le contraigne à un retour définitif en France.

Au moment où Liranga fête son cinquantenaire, on écrit dans *Le Bon Message* « La mission ressemble à un vaste chantier. Tandis que les pères s'adonnent à un ministère rendu très ardu par les distances, les frères s'organisent en vue d'un travail plus rémunérateur : il faut bien vivre n'est-ce pas ! Le F. Alexandre Friederich, après avoir installé son atelier de mécanique, s'emploie à mettre en marche une grande scie à vapeur qui débitera du *moloundou*[2] à profusion. Le F. Pierre-Claver Weyh, qui passe son service au F. Valérien Eicher, à qui nous souhaitons la bienvenue, s'active à la menuiserie, dans les plantations et auprès d'un four à briques. Celui-ci nous fournit les matériaux nécessaires pour de nouveaux bâtiments, car on bâtit à Liranga, malgré la crise, parce que la gloire de Dieu l'exige. Notre chapelle reçoit actuellement une toilette de fête, sous l'habile directive du F. Valérien. Elle sera le théâtre des cérémonies du cinquantenaire, présidées par Monseigneur, avec la bénédiction de deux cloches, d'une très belle statue de saint Louis et l'inauguration d'un magnifique harmonium. »

En 1957, un compte-rendu fait le point de la situation : « La superficie de la mission équivaut à celle de quatorze départements français, mais on

---

1. *Chr,* 1934-1936.
2. Le *moloundou* est l'une des sortes de bois exploitées dans les forêts du Congo.

n'y trouve que 33 000 habitants. C'est une mission *aquatique*, où toutes les tournées se font en pirogue. Tous nos bâtiments sont construits en briques et couverts en tôle ou en tuile, mais les tôles sont usées et les tuiles d'un modèle peu pratique. Une maison pour l'œuvre des fiancées a été construite en 1938, et un bâtiment scolaire de trois classes en 1943. Une menuiserie, dirigée par le F. Quentin Bénard, et un poste à bois pour la chauffe des vapeurs qui remontent le fleuve, nous procurent quelque ressources. Le ministère est pénible du fait que les distances à parcourir sont considérables et qu'il faut les parcourir en pirogue, ce qui ne va pas sans danger.

« Notre territoire est partagé en deux secteurs : celui de Dongou et celui de Mossaka. Dans celui-ci la population a déjà été touchée par le christianisme depuis le début du siècle et le ministère y serait assez consolant, si la polygamie n'y sévissait. Dongou est plus éloigné et moins christianisé. Il ne fut que très peu influencé par l'ancienne mission de Bétou et changea plusieurs fois d'appartenance, passant de Bangui à Brazzaville et vice-versa, pour échoir à Fort-Rousset. Dongou est à 370 kilomètres de Liranga, et Bétou à 520. A travers nos immensités aquatiques, nous avons 32 postes de catéchistes, avec 29 cases-chapelles et 750 catéchumènes. Nous avons ouvert des écoles ( 500 élèves en 1953 ), qui nous permettent d'atteindre les enfants et de veiller à ce que les enfants de nos chrétiens fassent leur communion à un âge convenable. Ainsi la mission de Liranga, la plus ancienne du vicariat ( Fort-Rousset ), et plusieurs fois menacée de disparaître, est toujours vigoureuse malgré ses 64 ans bien sonnés[1]. »

*UNE LUGUBRE TRAGEDIE : Le 13 avril 1956, le P. Noter embarque sur le* Tusset, *pour un congé de six mois. La mission reste en bonnes mains, avec deux confrères*[2] *qui l'aiment bien et qui la maintiendront. Hélas ! Voici brusquement une lugubre tragédie au petit village de Biri, à 60 km de Mossaka, dans les lagunes... Le P. Pellier se trouvait à Biri avec le P. Lejeune. Vers 3 heures du matin, énervé par le bruit fait par les villageois qui dansaient et criaient, il sortit avec son fusil et tira un coup en l'air. Prenant l'arme encore chargée par le canon, il s'en servit comme d'une matraque pour bousculer lampes, calebasses et tam-tams. Le coup partit, fit balle et lui déchiqueta le foie. Le P. Lejeune, appelé par un moniteur, trouva le père étendu sur le dos, semi-comateux. Un quart d'heure plus tard, il était mort, après*

1. *BG*, janvier-février 1957.
2. Les PP. Pierre Pellier et Daniel Lejeune.

*avoir reçu l'extrême-onction. Amené à Mossaka, on fit l'autopsie, on le mit dans un cercueil et il fut ramené à Liranga par son confrère. Voici le jugement de son évêque ( Mgr Verhille ) sur le P. Pellier :* « Il était en passe de devenir un missionnaire complet : le temps lui a manqué pour corriger ce que son tempérament avait d'excessif... Pour nous qui l'avons connu et apprécié, qui avons pu juger de son zèle et de son efficacité, ses légères imperfections, défauts de ses qualités, ne diminuent en rien la haute estime dans laquelle nous le tenions[1] ».

Au cours des années 60, Liranga perd peu à peu de son importance[2]. En 1959, Dongou devient une mission indépendante ; en 1963, il en va de même d'Impfondo et de Mossaka et, en 1967, d'Epéna. Cette même année, on envisage la fondation de Loukolela où le P. Norbert Flajolet réside quelque temps. A Liranga, le P. Jules Ernoult séjourne de 1966 à 1968[3].

Devant la dispersion des efforts, on sent le besoin d'un regroupement et on met en place, en octobre 1974, *l'Équipe du fleuve*, qui, pendant quelques années va desservir, à partir de Mossaka, toutes les anciennes stations du Congo et de l'Oubangui[4]. Liranga n'est plus alors que l'une des communautés chrétiennes que l'équipe visite deux ou trois fois par an.

## Août 1890 – Saint-Benoit Labre ( Sette-Cama )

Par l'intermédiaire de M. de Chavannes, gouverneur du Gabon, Mgr Carrie avait reçu « une lettre originale et solennelle, écrite par un traitant portugais, à la requête de deux chefs de Sette-Cama. On y disait modestement que Sette-Cama était le plus beau pays de la terre et on s'étonnait que le représentant de la religion catholique l'ignorât et allât s'installer de préférence à Mayumba ! Comme conclusion, on faisait d'instantes prières pour obtenir une mission. Cette lettre répondait à un secret désir de Mgr Carrie. Vers la mi-juillet 1890 il se rendit à Sette-Cama[5]. »

---

1. *Rés. jal*, Liranga, p. 64. Ce texte a été écrit par le P. François Noter, qui ajoute : « Je perds en lui un fils spirituel, un ami et un charmant compagnon de vie missionnaire. »
2. Il faut signaler, en 1965, l'expulsion du P. Jean-Pierre Bergeron, accusé de prétendues manœuvres politiques suspectes, avec certaines personalités locales de l'ex-Congo Belge.
3. Voir, en annexe, la liste complète des missionnaires spiritains de Liranga.
4. Sur l'*Equipe du fleuve*, voir le texte sur la mission de Mossaka et *PSM,* mars-avril 1988.
5. *Chr,* 1931-1933.

« Je suis allé dernièrement faire un petit voyage dans la rivière de Sette-Cama, écrit Mgr Carrie, et, à mon grand étonnement, je l'ai trouvée magnifique. Quelle magnifique *route* ! Le long de la rivière, le pays est l'un des plus beaux que l'on puisse imaginer. N'ayant pas le temps d'explorer suffisamment ce cours d'eau, j'y ai envoyé le P. Ussel[1]. »

Le P. Anet Ussel, constate : « Bien que Sette-Cama soit un nom peu rassurant, car il signifie en portugais *sept lits*, ou *sept couches funèbres*, en souvenir de sept Portugais morts autrefois sur cette plage, le climat cependant y est relativement sain[2]. » Pour l'installation de la future mission, son choix se porte sur l'*île Ngaley*, d'une superficie d'environ 200 hectares. Au mois d'août suivant, le P. Ussel, accompagné du P. Jean-Pierre Sublet et du F. Vivien Kehren, de neuf enfants de la mission de Loango et de vingt ouvriers, charpentiers et manœuvres, fonde la mission Saint-Benoît Labre de Sette-Cama[3].

« Raconter les commencements de la station de Sette-Cama, c'est refaire l'histoire de la plupart de nos missions à leurs débuts. Coucher sur la terre nue ou sur des fonds de pirogues, en plein air ou sous un hangar exposé à tous les vents et à la pluie ; bâtir, en un ou deux jours, une petite case qui doit servir à la fois de demeure pour les pères, les enfants et la basse-cour, de salle de communauté et de réfectoire, de magasin et de chapelle, c'est ce qu'on doit faire en Afrique, dans toutes les nouvelles fondations. La veille de Noël une petite maison en planche était terminée : c'était le parloir et le magasin. Le parloir devint notre demeure. Nous ne pûmes résister au désir de célébrer la messe, au milieu de la forêt, dans cet appartement qui avait bien des ressemblances avec le premier temple du divin Maître. Là, au milieu des caisses, des marmites, d'instruments de travail, sur une table mal équilibrée, nous élevâmes un autel où nous pûmes offrir le saint Sacrifice. Lorsque, au milieu de la nuit, la voix sonore du F. Vivien entonna le *Minuit, chrétiens*, les habitants de la forêt, antilopes, perroquets et autres, réveillés par les chants, la fusillade, le tintement de la cloche et une illumination auxquels ils n'étaient pas accoutumés, chantèrent eux aussi à leur façon les louanges de l'Enfant-Dieu[4]. »

Le 18 avril 1891, la maison d'habitation est terminée. Bâtie sur des colon-

1. *BG,* t. 15, p. 607.
2. *BG,* t. 16, p. 475.
3. *BG,* mai 1892.
4. *BG,* mai 1892.

nes en fer, elle mesure 23 mètres de long sur 10 de large. Elle comprend sept chambres, séparées par un corridor de 2 mètres, une salle à manger et une salle de récréation. Le 16 mai, le P. Supérieur bénit la nouvelle chapelle qui mesure 20 mètres de long sur 7 de large[1].

La mission s'efforce, dès le début, de créer une œuvre de filles rachetées de l'esclavage, « car il faut songer à établir les jeunes gens, si on veut les voir persévérer ». Pour s'occuper de ces filles, Mgr Carrie envoie de Loango un jeune ménage chrétien qui obtient des résultats très satisfaisants. « La jeune femme conduit très bien son petit monde, elle sait s'en faire aimer et surtout respecter. Chaque jour elle les amène à la mission, où on leur fait le catéchisme. Elles suivent le même règlement que les garçons : travail manuel, classe, prière. » Ainsi espère-t-on voir le petit village de *Saint-François de Sales*, composé d'une case unique, s'agrandir prochainement[2].

*LE TERRAIN EST D'UNE FERTILITE REMARQUABLE. « Nous avons obtenu de beaux épis de maïs et de belles racines de manioc. Depuis la mi-janvier 1892, nous avons planté plus de mille pieds de bananiers, ce qui suppose deux hectares de défrichements. Le terrain convient admirablement aux arbres fruitiers : manguiers, avocatiers, corossoliers, orangers, mandariniers, goyaviers, néfliers du Japon, tout y pousse très vigoureusement. Quant à nos essais de jardinage, ils sont très rassurants. Les navets, les raves d'Auvergne, les choux et les salades du F. Anaclet Gohm pourraient presque soutenir la comparaison avec les légumes du F. Marole[3]. Nous avons aussi obtenu quelques pommes de terre de la grosseur d'un œuf de canard[4].* » Et plus tard : *« L'immense forêt qui nous cachait la vue de notre splendide lagune, au nord et au sud, a disparu pour faire place à de beaux champs de manioc et de bananiers. Nous avons défriché, jusqu'à ce jour, 16 hectares environ et 4 000 pieds de bananiers nous rapportent de beaux régimes. Depuis deux années, le travail de nos enfants leur fournit plus de la moitié de leur ration journalière. Le directeur du jardin d'essai de Libreville a eu l'amabilité de nous envoyer 4 000 plants de café de Liberia et 1 500 cacaoyers... Les essais que nous avons faits dans les environs du jardin sont absolument*

1. *BG,* t. 16, p. 474.
2. *BG,* t. 17, p. 515.
3. Le F. Marole Jæcker ( 1867-1937 ) fut toute sa vie jardinier à Chevilly et dans différentes maisons de la congrégation.
4. *BG,* t. 16, p. 476.

*concluants : avec quelques soins, caféiers et cacaoyers réussiront très bien à Sette-Cama*[1]. »

En 1892, débutent à la mission des essais de plantation de caoutchouc, à partir de deux boutures reçues d'un voyageur du Brésil. Dix ans plus tard, on réussit à couper et à replanter 300 boutures. Le caoutchouc, précise-t-on, produit par quatre ou cinq espèces de lianes est l'une des ressources du pays. Pour le recueillir, les Noirs font, dans la forêt, de longs séjours, exposés aux dangers et aux maladies. On pense pouvoir développer des plantations proches de leurs villages[2].

Le P. Ussel ne reste pas longtemps à Sette-Cama : en mars 1892, il quitte le Congo pour n'y plus revenir, affecté au séminaire colonial à la maison mère. Dès le mois de mai 1891, le F. Vivien était parti à Mayumba pour y construire la chapelle. Le P. Sublet, co-fondateur, succombe à une crise brutale de fièvre bilieuse, le 4 décembre 1894, un an, jour pour jour, après le F. Anaclet, décédé à l'âge de 23 ans[3].

Le P. Jean Dérouet, écrivant au P. Anet Ussel, passe en revue les activités de chacun : « La besogne a été partagée, mais le résultat est acquis. Vous avez fondé, cher Père, et c'est assez. Le P. Jean-Pierre Sublet a élevé la plupart des constructions actuelles et commencé les plantations. Le P. Antoine Levadoux a amélioré le matériel et fait quelques voyages utiles. Le P. Louis Herpe a, par des excursions hardies, répandu au loin le nom et l'influence de la mission. Le P. Alphonse Koffel s'est surtout attaché à façonner l'âme des enfants et à soigner les malades. Et sous ces diverses formes d'apostolat, la parole de Dieu s'est propagée dans la contrée. Prochainement, chaque tribu ( il y en a six ) possédera son catéchiste. Le F. Auxène Heckly s'occupe des enfants et, entre temps, se livre à la photographie. Je suis heureux de pouvoir vous envoyer un échantillon de son savoir-faire. J'ajouterai que le cher frère, par suite d'un malheureux accident de dynamite, n'a pour ainsi dire plus de mains : des dix doigts que tout homme possède, il ne lui

---

1. *BG,* t. 17, p. 517.
2. Ibid.
3. Venu de Mayumba, le P. Julien Carrer est bientôt appelé à Loango. Le P. Eugène Brand le remplace, mais, en novembre 1893, malade, il part pour la France. Il meurt à Bordeaux le 1er mars 1894. Le P. Charles Demaison, après un peu plus d'un an à Sette-Cama, part à Mayumba en 1895. Comme on le voit, le personnel de Sette-Cama, pour différentes raisons, manque d'implantation durable. D'autres encore y font des séjours, généralement assez courts : les PP. Antoine Levadoux, Jean-Marie Le Meillour, Louis Herpe et Alphonse Koffel ; le F. Similien Caillaud. Enfin, avec le P. Claude Murard ( dont il faut signaler le talent de cartographe ) et le F. Auxène Heckly, on parvient à un peu plus de stabilité.

reste que le pouce de la main droite. Or, ce précieux impotent est professeur, directeur des travaux agricoles, chantre et, comme vous le voyez, photographe, preuve que l'on peut toujours se rendre utile quand on le veut bien[1]. »

Parmi les difficultés qu'ils rencontrent, les missionnaires mentionnent entre autres les violences qui résultent du mode de perception de l'impôt : « Depuis quelques années, les *Mpawins*[2] affluent vers le lac. On a fait tout le possible, en efforts et en dépenses, pour l'école Saint-Paul, fondée en faveur de leurs enfants ; mais deux fois l'œuvre est tombée, à cause des guerres qu'ils se font entre eux et aussi avec le poste. Au mois de février 1902, une expédition militaire a été lancée contre ces nouvelles peuplades, avec mission de les soumettre à l'impôt établi sur les indigènes ; mais elle a dû se replier après un engagement, en laissant quelques morts sur le lieu du combat. Depuis lors, Européens et Camas ont à compter avec ces sauvages envahisseurs, qui affluent par ici en véritables hordes. Pour nous, nous tâchons d'entretenir avec eux de bonnes relations, afin de pouvoir plus tard les gagner à Jésus-Christ[3]. »

La nouvelle église de Sette-Cama est terminée au début de l'année 1905. Elle mesure 33 mètres sur 12, avec 3 nefs. Elle est surmontée d'une flèche de 22 mètres, ornée de 4 clochetons[4]. L'école primaire de la mission, où les chefs viennent maintenant volontiers confier leurs enfants, comprend 50 garçons et ils sont 30 à l'école agricole. Les filles ne sont qu'une dizaine[5].

« *NOS CATECHUMENATS, AU 1er AVRIL 1906*[6] *:*

*A. Ecoles-chapelles aux environs de la mission :*

*1° Saint-François-Xavier de Copa, avec Georges Goma, 22 élèves et 37 catéchumènes.*

*2° Saint-Pierre de Bouinou, avec Pierre Mousounda, 13 élèves et 21 catéchumènes.*

*3° Notre-Dame de Gamba, avec Boniface Manza, 24 élèves et 13 catéchumènes.*

---

1. *A*, juin 1901. Le F. Auxène Heckly était infirme de naissance : sa main droite s'était imparfaitement développée, mais son bras et les quelques phalanges qui existaient sur sa main atrophiée avaient gardé leur mouvement normal. Il se servait de sa main gauche pour écrire. Après son accident, le frère fut amputé de la main et du poignet gauche ( Notice biographique : *BG*, t. 34, p. 510 ).
2. On orthographie généralement : Pahouins.
3. *BG*, septembre 1902.
4. *BG*, t. 23, p. 120.
5. *BG*, t. 20, p. 412.
6. *BG*, septembre 1907.

*B. Catéchiste ambulant pour les villages peu distants de la mission : Alexandre Misamou, 27 catéchumènes.*
*C. Catéchistes à poste fixe, dans les villages de l'intérieur :*
*1° Albert Moussavou, à Doukiki, 10 baptisés, 47 catéchumènes.*
*2° Marcellin Loemba, à Kilendou, 58 baptisés, 22 catéchumènes.*
*3° Paul Niari, à Dikaba, 32 baptisés, 24 catéchumènes.*
*4° Antoine Maganga, catéchiste travaillant gratuitement à Nzanga, 9 baptisés, 12 catéchumènes.*
*5° Anatole Dindombo, 10 baptisés, 127 catéchumènes.*
*6° Etienne Niama, à Moubou, ( installé dernièrement ), 14 catéchumènes.*
*Paiement de chacun de ces catéchistes ( à part Antoine ) : 6 F 50 par mois.* »

Aux débuts prometteurs succède une période difficile, où les motifs de découragement s'accumulent : « La population a diminué dans des proportions lamentables. La variole est passée, cela est vrai, mais l'exode vers le cap Lopez, Libreville, l'Ogooué, etc., a éclairci les rangs. De plus, la maladie du sommeil, grâce à ces voyages dans les pays contaminés, a gagné la région ; nombreuses déjà sont les victimes. Mais le grand fléau dévastateur, ici, peut-être plus qu'ailleurs, et maintenant plus que jamais, au dire même des indigènes, c'est le poison. Les pauvres sauvages n'ont plus l'émulation d'autrefois, ils croupissent dans leurs villages, et, pour s'occuper, ils font des palabres ; on peut dire que la peur du poison est leur cauchemar continuel[1]. »

En 1916, à Sette-Cama, on n'est guère optimiste : « La mission de Saint-Benoît Labre, à l'exemple de son saint patron, a connu de mauvais jours. Les ruines matérielles et spirituelles s'y entassent chaque jour. L'immense et belle église, vieille de dix ans à peine, est déserte et croule sur ses bases, rongées par les fourmis blanches. C'est bien l'image de la mission ! » Malgré tout, on ne perd pas courage et on entreprend de reconstruire l'église : « Un ouvrier jardinier, habitué à aligner des choux et des salades, est élevé au grade de maître-maçon et, tant bien que mal, les murs se dressent épais, lourds, mais puissants comme des remparts ». Et un peu plus tard : « Notre chapelle en briques non cuites et couverte en tôle est livrée au culte. Parler de clocher, de vitraux, de chemin de croix, etc., ne serait pas de saison[2]. »

---

1. *BG,* avril 1910.
2. *BG,* mars 1916.

C'est un fait que les consolations sont rares : 120 chrétiens seulement dans l'église le jour de Pâques !

Six ans plus tard ( 1922 ), la situation n'a pas changé : « Menacée de suppression deux fois, la mission continue à vivoter, attendant des jours meilleurs ». A toutes les causes de décadence déjà énumérées, s'est ajouté le développement, dans la région, de la secte du *Bwiti*. Le P. Auguste Lefeuvre avait été confronté à l'emprise du fétiche *Bwiti* sur ses ouailles : « Des chrétiens étaient entrés dans le fétiche *Bwiti* ; d'autres, sans y entrer, s'adonnaient aux danses rituelles. Le bouillant père, après avoir, mais en vain, voulu faire interdire ces pratiques par l'administrateur local, se résolut à agir lui-même. Ce zèle intempestif fit plus de mal que de bien : chrétiens et païens le prirent en haine. Le père envoya à Loango rapport sur rapport, demandant le transfert de la mission ailleurs. Ceci se passait en mars-avril 1918. A ce moment, le père, miné par le découragement plus que par l'épuisement, se coucha pour ne plus se relever, jusqu'à sa mort, le 29 mai 1918[1]. »

Sur les rapports du P. Lefeuvre, Mgr Girod avait décidé la fermeture de la mission, mais, au cours d'une visite sur place, il revient sur cette décision : Sette-Cama survit, mais toujours dans des conditions pénibles : « Une compagnie concessionnaire a ruiné le pays. Port-Gentil et Libreville attirent les gens. Par manque de bras pour les plantations, la famine est venue et la maladie du sommeil étend ses ravages. Le ministère consiste surtout à visiter les malades, réchauffer la tiédeur profonde de trop peu nombreux chrétiens, enfin, à prier, en attendant des jours meilleurs[2]. »

Et cependant, le P. Cyrille Moulin, alors supérieur de la mission, écrit : « Pro domo... Sette-Cama a été maintes fois menacée d'être fermée. Je suis ici depuis 22 ans ; j'ai connu la mission florissante, je l'ai connue au plus fort des épreuves. Elle était comme un malade : jamais je n'ai désespéré d'elle ; je suis resté à son chevet, je l'ai soignée avec mes faibles moyens. Certains y ont vu de ma part une obstination déraisonnable. Je reste convaincu que le malade reprendra ses forces et reviendra à la santé. Mon espoir le plus ardent est de voir sa parfaite guérison et de dormir mon dernier sommeil auprès des PP. Jean-Pierre Sublet, Louis Herpe, Auguste Lefeuvre, Auguste Leroyer, des FF. Anaclet Gohm, Similien Caillaud, des nombreux chrétiens de notre cimetière. Sur ma tombe les gens diront : *Il était un peu avare, mais*

---

1. *BG,* t. 30, p. 806s. On a déjà parlé du *Bwiti* à propos de la mission de Mayumba. Voir aussi : *PSM,* mars-avril 1972, Présence de l'autre monde. Sectes et religions.
2. *BG,* octobre 1922.

*il nous aimait bien, il est resté chez nous*[1]. » Le souhait du P. Moulin ne sera pas exaucé. Il finira ses jours, après une longue retraite, à Loango, le 10 juin 1948.

En juillet 1929, le P. Henri Heidet, à Sette-Cama depuis quatre ans, cède la place pour quelques années à MM. les abbés Benjamin Nsesse et Hyacinthe Mbadinga, aidés du F. Martin Ngoma. Les spiritains ne retourneront plus dans cette mission.

En 1940, Mgr Friteau constate: « Sette-Cama renaît petit à petit. En dix ans, la population catholique est passée de 400 à 2 000 âmes. »

Le 10 mars 1949, une violente tornade emporte ou endommage les toitures de tous les bâtiments de la mission. Elle est suivie de 12 heures de pluie continue qui cause partout des dégâts irréparables. Tout serait à refaire. En juin, la décision est prise de ne pas reconstruire et la mission est fermée.

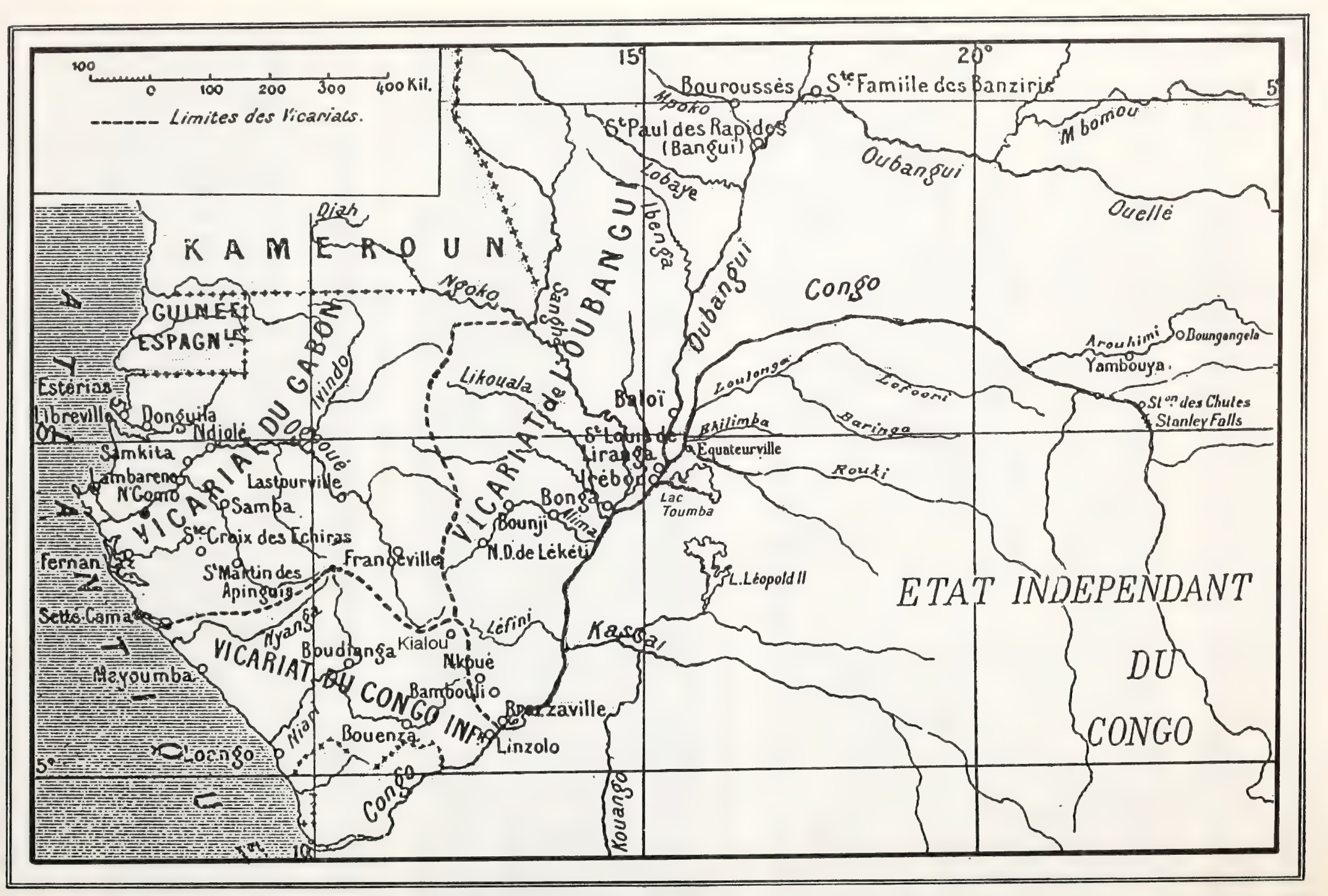
En 1958, le territoire de l'ancienne mission de Sette-Cama est rattaché au diocèse de Libreville et peu après, fera partie du nouveau diocèse de Mouila.

***14 octobre 1890 – Vicariat apostolique de l'Oubanghi :*** *Par un décret du 14 octobre 1890, la S.C. de la Propagande crée le vicariat apostolique de l'Oubanghi. Le vicariat apostolique du Congo demeure, avec de nouvelles limites. Le partage entre les deux vicariats se fait selon une ligne allant, approximativement, du Djoué aux sources de l'Alima. Vers le nord, le vicariat de l'Oubanghi comprend tout le territoire français, aux frontières encore imprécises. Le premier titulaire du nouveau vicariat est Mgr Prosper Augouard.* ( *BG*, t. 15, p. 761-767 ).

## 2 juillet 1892 – Sainte-Trinité ( Buanza ou La Bouenza )

Le 2 juillet 1892, Mgr Carrie arrive à Buanza, accompagné du P. Joseph Sand, du P. Georges Schmitt et du F. Désiré Lorentz. D'accord avec l'administration coloniale, les missionnaires occupent la station abandonnée par le gouvernement. Ils commencent par réparer la case qui est restée quelque temps sans entretien. En quelques jours ils y installent quatre chambres convenables. Des ouvriers sont venus de Loango avec les missionnaires et on entreprend aussitôt la construction de bâtiments pour deux communautés :

1. *BG,* juillet 1926.




Vicariats du Gabon, du Congo et de l'Oubangui, de 1890 à 1911.

celle des pères et des frères et celle des sœurs. En moins de trois mois, trois maisons sont construites « solides et durables ». Les travaux de cultures marchent de pair avec les constructions et « la belle et riche vallée du Niari » se couvre de plantations.

Hélas ! En janvier, février et mars 1893, des pluies torrentielles, tous les deux ou trois jours, s'abattent sur la région. Le Niari, si calme jusque-là, « est changé en fleuve impétueux qui ne connaît plus de limites ». Les plantations sont dévastées : manioc, patates, bananiers, orangers, mandariniers, caféiers et autres arbres précieux que l'on a fait venir à grands frais du Gabon, tout est anéanti. Averti du désastre, Mgr Carrie fait cesser les travaux, prévient, à Paris, les sœurs prêtes à s'embarquer : qu'elles sursoient à leur départ ; et demande à ses missionnaires de chercher, pour la mission, un autre emplacement.

Les PP. Sand et Schmitt, le F. Désiré fixent leur choix sur un plateau situé en aval de Buanza et en font l'acquisition, après quelques pourparlers avec le propriétaire, le roi Ndamba. On déménage sans tarder : « Il faut à tout prix se hâter de sortir de la malheureuse vallée du Niari, dont l'air méphitique fait de la mission un véritable hôpital ». On édifie rapidement des constructions provisoires et, le 27 mai 1893, tous les membres de la mission de la Très Sainte-Trinité de Buanza célèbrent ensemble leur fête patronale[1].

Un an et demi plus tard, en décembre 1894, les nouvelles installations sont bien avancées. On a fabriqué et cuit 520 000 briques, avec lesquelles on a construit : 1° ) une maison à étage de 20 mètres sur 9, avec véranda, deux chambres, un magasin et un réfectoire au rez-de-chaussée ; six chambres à l'étage ; 2° ) trois bâtiments pour les enfants ; 3° ) une cuisine, une lingerie et des ateliers provisoires. La plupart de ces maisons sont couvertes « en feuilles de *zinc galvanisé*, toitures qui ont l'avantage de la solidité, de la propreté et de la sécurité ». Il est prévu la construction d'une église de 40 mètres de long sur 12 de large. En même temps que l'on construit, on reconstitue sur les nouveaux terrains les plantations, le jardin et le verger, ainsi que la basse-cour[2].

*LE NIARI, VALLEE FERTILE : « Sur notre plateau, où, naguère, on ne voyait que brousses et hautes herbes, s'élèvent maintenant, grâce à l'habile*

---

1. *A,* avril 1894. Extraits d'une lettre du P. Schmitt au P. Emonet, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit ( lettre du 15 septembre 1893 ). Cette lettre contient de nombreux détails sur les débuts de la mission de La Bouenza.
2. *BG,* janvier 1895.

*direction du P. Supérieur, d'immenses champs de manioc, d'ananas, de haricots, de maïs, de patates, et de vastes bananeraies. Les grandes allées qui sillonnent notre propriété sont bordées d'arbres fruitiers précieux, tels que mandariniers, orangers, arbres à pain, manguiers, avocatiers, etc. Tous ces arbres, commis aux bons soins du F. Désiré, se développent rapidement et assureront à nos successeurs de frais ombrages et des fruits délicieux. De nombreux caféiers, que nous devons à la délicate attention de Mgr Augouard, qui profite de toutes les occasions pour nous être agréable, nous donneront bientôt leurs premiers fruits. Sur les bords du Niari, nous avons installé notre potager qui nous fournit avec abondance tous les légumes d'Europe. Depuis un an, nous cultivons la pomme de terre de France, qui réussit parfaitement à Buanza. Aux cultures se rattache la basse-cour ; nous venons de l'établir, à vingt minutes de la mission, sur un terrain magnifique. Notre troupeau de chèvres nous fournit tous les jours du lait en abondance et d'excellents fromages. Le rapport de notre basse-cour et le nombreux gibier que nous apportent les Noirs, nous dispensent des viandes de conserve si coûteuses dans les missions de l'intérieur de l'Afrique*[1]. »

En 1895, le personnel de la mission se compose du P. Georges Schmitt, supérieur, du P. Georges Bouleuc, qui s'occupe des enfants, du F. Désiré Lorentz, menuisier-charpentier, du F. Roch Rocci ( Suisse ), maçon-briquetier et du F. Célestin Mavoungou, auxiliaire à l'œuvre des enfants. Comme ailleurs, les œuvres de la mission de Buanza commencent par le rachat d'enfants, au cours des *excursions apostoliques* et par la fondation d'un village chrétien. « Dans ce village, nous avons installé notre orphelinat de petites filles que dirige une chrétienne sérieuse et dévouée, en attendant l'arrivée de religieuses qui feront ici un bien immense[2]. »

Buanza se trouve sur la route des caravanes et a ainsi l'occasion de fréquentes visites : « Nous sommes toujours heureux de donner l'hospitalité à nos confrères qui se rendent à Linzolo ou Brazzaville. Notre situation nous permet aussi d'exercer, chaque semaine, le devoir de l'hospitalité envers les agents du gouvernement ou des factoreries. Les nombreuses missions qui explorent le Congo sont également heureuses de se reposer à Buanza des fatigues de la route[3]. »

1. *BG*, t. 17, p. 488.
2. *BG*, t. 17, p. 490.
3. *BG*, t. 17, p. 491.

En 1897, le P. Schmitt et le P. Bouleuc sont toujours là, mais le reste du personnel a changé. Il y a alors à Buanza le P. Paul Kieffer et le F. Hyacinthe Moritz. En trois ans, trois jeunes frères sont morts de la fièvre bilieuse hématurique : le F. Désiré Lorentz ( à 30 ans ), le F. Roch Rocci ( à 24 ans ) et le F. Philibert Schuller ( à 21 ans ). L'événement important de cette année 1897, c'est, au mois de décembre, l'arrivée, à Loango, de trois Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui parviennent à Buanza le 13 janvier 1898. On leur confie aussitôt les cinq petites filles qui se trouvent alors à la mission et qui verront bientôt leur nombre augmenter[1]. C'est aussi, en 1897, l'arrivée à Loango du P. Émile Zimmermann, désigné pour Buanza et qui commence ainsi une activité missionnaire qui va durer 51 ans.

Mais les épreuves de la maladie et de la mort continuent à frapper le personnel de la mission. La Sœur Isabelle de Saint-Paul meurt avant même une année de séjour à Buanza et le 2 novembre 1898, le F. Hyacinthe succombe à un fort accès de fièvre. Un an plus tard, la Sœur Anne de Saint-Louis est victime de la bilieuse. Le 13 mai 1900, le P. Gorges Schmitt décède à Dakar, lors de son voyage de retour en France[2]. Quelques jours auparavant, à Buanza, la maladie du sommeil avait fait une nouvelle victime : la Sœur Marie-Joseph ( Congolaise ).

Trois sœurs sont prévues, arrivant de France, en renfort pour Buanza. Elles arrivent à Loango en juin 1900. mais toutes trois sont victimes de la fièvre jaune, contractée au cours de leur voyage en bateau. Effrayé par le prix que paient les sœurs à leur implantation dans son vicariat, Mgr Carrie décide le retour en France de toutes les religieuses rescapées, de Loango et de Buanza[3].

Ce ne sont pas les seules victimes que l'on déplore à Buanza : chez les enfants, la maladie du sommeil fait des ravages, en face desquels on est impuissant. Le *Bulletin général* de juin 1900 précise : « Nous comptons aujourd'hui à la mission 52 garçons et 32 filles. Ce chiffre serait plus élevé si la maladie du sommeil n'était venue décimer la chère petite famille. L'année 1899 a été,

---

1. *BG,* t. 19, p. 413.
2. *BG,* septembre 1898. « A Bouanza, écrit Mgr Carrie, j'ai trouvé le P. Schmitt bien fatigué. Je l'ai pris avec moi et le voyage lui a fait du bien. J'espère qu'en se soignant il se remettra bien. mais voilà le grand mal : on ne se soigne pas, on se laisse vivre comme en France, sans précaution contre les influences du climat. On commet même beaucoup d'imprudences, et l'on s'étonne ensuite qu'on soit malade. C'est la faute des missionnaires, quatre fois sur cinq, s'ils sont malades, ou s'ils meurent si prématurément. »
3. Mgr J.B. FAURET, *Abrégé chronologique du vicariat apostolique de Loango,* p. 8.

sous ce rapport, féconde en épreuves. Des sujets que nous jugions sains étaient, sans cause connue, pris subitement d'une invincible somnolence qui dégénérait en prostration générale, pour finir par un état comateux précurseur de la mort[1]. »

*LA SOMNOSE : « Que dire de cette maladie ? Nous avons lu sur cette matière avec beaucoup d'intérêt un entrefilet du journal* La Croix, *discutant cette assertion de certains médecins : que la somnose, ou maladie du sommeil est causée par le manioc insuffisamment dégagé de son acide prussique. Il est de fait que les Kambas et les Diadis, grands mangeurs de manioc, sont les victimes ordinaires de la maladie, tandis que les Bembés et les Yakas, qui se nourrissent presque exclusivement de bananes et d'arachides, en sont habituellement exempts. Mgr Carrie fait remarquer à ce sujet : "Dans les commencements de la mission de Landana, nous avons éprouvé les effets du manioc mal fermenté ou incomplètement débarrassé de son acide prussique ; mais c'étaient des sortes de fièvres tétaniques offrant les symptômes d'un véritable empoisonnement et non la maladie du sommeil. Dans nos œuvres où les enfants sont bien nourris et ont une vie active, on ne voit pas cette maladie, tandis qu'elle attaque ordinairement ceux qui sont mal nourris et croupissent dans la paresse. Les femmes y sont moins exposées que les hommes, parce qu'elles ont une vie plus active et se nourrissent mieux." Quoi qu'il en soit, les effets de ce mal sont désastreux. Près de la mission, quatre villages ont été, en moins de trois ans, anéantis par ce fléau ; d'autres sont en train de disparaître et prochainement une tribu entière, celle des Diadis, aura cessé d'exister. Béni soit, au nom de la race noire, l'heureux inventeur qui trouvera le remède de la somnose[2] ! »*

A ce fléau *naturel* de la maladie du sommeil s'en ajoute un autre, dû à des traditions devant lesquelles les missionnaires se sentent presque aussi impuissants : « L'infanticide est une plaie universelle chez les Bembés, les Kambas et les Diadis. Ces derniers, en particulier, ont à maintes reprises jeté au Niari ou enterré tout vivants de pauvres enfants, auxquels ils n'avaient d'autres reproches à faire que celui d'être *ndoki*, mangeurs d'âmes ou sorciers. Mangeur d'âmes, l'enfant dont la peau est par endroits recouverte de taches rougeâtres ; mangeur d'âmes, celui dont les incisives accusent une proé-

1. *BG*, t. 20, p. 447.
2. *BG*, t. 20, p. 448. On voit combien, en 1900, on est encore loin de connaître les causes de la maladie.

minence quelque peu suggestive ; mangeur d'âmes, celui qui compte un ou plusieurs poils roux égarés parmi son cuir chevelu ; mangeur d'âmes, enfin, celui qui, atteint d'une maladie mortelle, revient à la vie sans avoir suivi l'ordonnance du féticheur. On devine à ce compte que le nombre des victimes doit être considérable[1]. »

*ACCUSATION ET CONDAMNATION : « Un enfant de treize à quatorze ans venait d'être accusé par le féticheur d'avoir mangé l'âme d'une vieille femme. Trop jeune pour boire le* Nkassa, *poison-épreuve tiré de l'écorce broyée d'un arbuste, il fut condamné à être précipité dans le fleuve. En un instant, le village fut sur pied, l'enfant saisi et garrotté. A ses gémissements et à ses larmes, à ses vives protestations d'innocence, son père et sa mère, ses frères et ses petits amis ne répondaient que par des chants d'allégresse et des explosions de joie ; on était en fête : un malfaiteur allait mourir. Attiré par ce bruit extraordinaire, un missionnaire qui revenait de la tribu des Bembés se mêla à la foule pour voir ce qui se passait. Dès que Ngouala l'eut aperçu, il lui cria de toute la force de ses poumons : "Père, Père, prends-moi !" Et le père devait être impuissant. Pour se justifier aux yeux du Blanc, les anciens appuyèrent sur la nécessité de purger le pays d'un sorcier qui commençait de si bonne heure à manger ses semblables. "Mais donnez-le-moi, répétait l'homme de Dieu, et je m'en charge, il ne mangera plus personne." – "Regarde ces cheveux,* lui répondait-on, *cet œil louche, ces taches sur la peau... Un être pareil, s'il vivait, détruirait la tribu des Bembés et celle des Diadis..." Et le cœur brisé, le missionnaire se mit à genoux près de son infortuné protégé, l'instruisit brièvement et le baptisa sous le nom de Louis-Marie. A peine avait-il fini que la foule impatientée arrachait brusquement la victime pour la transporter au Niari, où, pieds et mains liés, elle fut exposée sur le sable. Quatre bras vigoureux la saisirent et, aux applaudissements d'une multitude en délire, la jetèrent au fleuve. Je le répète, c'est hier soir à cinq heures et sous les yeux d'un missionnaire que ce fait s'est passé*[2]. »

Malgré toutes les tribulations, la mission s'organise, surtout sous l'impulsion du P. Jean Dérouet et du P. Paul Kieffer. « De nombreuses excursions dans les centres importants nous ont permis de mieux connaître la vaste région confiée à nos soins. Il y aurait plusieurs points propres à l'installation de

1. *BG,* juin 1900.
2. *A,* mars 1900 : récit du P. Jean Dérouet.

catéchistes. Nos enfants sont trop jeunes pour remplir cette fonction et il a fallu recourir à Loango pour obtenir ces précieux auxiliaires et nous permettre d'établir trois écoles. La première : Nazareth de Kimbakouka, à deux heures de marche de la mission, où le nombre de catéchumènes est de 18. Vient ensuite : Saint-Antoine de Kisouadi, important village en pleine tribu Kamba, sur la route de Loango à Brazzaville. Nous y avons 22 auditeurs, d'une régularité exemplaire. Enfin : Saint-Maurice de Nguidi, à une petite journée de marche vers le nord, chez Mfoumou Mousounda, le roi des Bembés. L'école Saint-Maurice compte 17 élèves sachant par cœur la moitié du catéchisme[1]. »

La mission a reçu d'une bienfaitrice un canot, appelé *Sœur-Colombe*, qui sera utile pour les *excursions apostoliques* sur le Niari[2].

*LA BALEINIERE, DE LOANGO A LA BOUENZA : « Faisons faire un tour à la baleinière, qui n'a servi jusqu'ici qu'à des balades au P. Campana, au P. Schmitt et aux chères sœurs. Nzaou et ses types l'essaient, la trouvent très légère et de bonne main, facile à conduire. Son étrave est solide, ses flancs sont en pitchpin et chêne, sa lisse parfaite, ses fonds bien agencés. Un caillebotis de fond empêche les objets d'être mouillés...* ( Le P. Zimmermann et son équipage quittent Loango le 24 juin 1899 et, quelques jours plus tard, arrivent aux premiers rapides du Kouilou-Niari )... *Doucement la baleinière se présente à cinq encablures de la chute. Le vieux Nzaou et mon Barca débarquent sur le premier palier, amènent les câbles solidement attachés aux baliveaux de la rive droite, et tous, les rouleaux bien arrimés, lèvent l'embarcation. Barca me fait signe, ça va. Il était heureux, de même mon Nzaou. Doucement, vers les 11 heures du matin, la baleinière, toujours solidement accrochée par le câble en chanvre et les deux chaînes de fer galvanisé, est amenée au-dessus de la chute. Repos, le principal est fait. Les rouleaux tiennent l'embarcation, l'étrave sur amont. Et la chute continue à gronder... Les câbles et les chaînes agrippent la baleinière. Les rouleaux fonctionnent. Les hommes, vraiment costauds et sans peur, comme le P. Zimm, du reste ! Barca surveille bien l'étrave, il profite d'une petite anse paisible et ouf ! la baleinière reprend son élément. Les vociférations joyeuses reprennent, le Niari et sa chute sont vaincus*[3]... »

---

1. *BG*, juin 1900.
2. *BG*, t. 20, p. 450.
3. E. Zimmermann, op. cit., p. 41 et ss. Le P. Zimmermann et sa baleinière auront encore d'autres obstacles à franchir avant d'arriver sur une portion navigable. Le voyage durera un mois.

Le *Bulletin général* d'avril 1905 fait part de nouvelles épreuves : nouveaux deuils, sur place ou en Europe, « par suite de maladies contractées dans la mission » ; rapines et injustices, villages détruits par des colonnes expéditionnaires envoyées pour la perception de l'impôt... Et, malgré tout, « l'œuvre des enfants compte alors 90 garçons et 70 filles. » Avec cette précision : « Suivant les instructions données par la maison mère, on ne rachète plus d'enfants esclaves ; on ne prend désormais que des enfants libres. » Le compte rendu ajoute : « L'œuvre des enfants a déjà donné 45 familles chrétiennes. Malheureusement, elles ont été *décimées* par la maladie du sommeil. Des 45 ménages qu'on avait formés, il n'en reste qu'une douzaine ».

Après bien des hésitations du P. Antoine Retter, alors supérieur de Buanza, et de Mgr Dérouet, celui-ci décide de déplacer la mission à un endroit moins exposé à la maladie du sommeil. « Le P. Zimmermann entreprend plusieurs voyages pour explorer le pays. Puis, une fois le transfert décidé, le P. Retter et lui quittent Buanza le mercredi de Pâques, 22 avril 1908, avec quelques enfants de la mission et des porteurs. Ils établissent leur quartier général au village de Taboulou. Le chef Ma Boungou est heureux de les recevoir chez lui et d'agréer le choix, pour la nouvelle mission, du plateau de Kimbenza[1]. »

Les spiritains ne reviendront plus à La Bouenza, mais la mission revivra avec l'arrivée, en novembre 1958, des moines bénédictins de la Pierre-qui-Vire[2].

On ferme la mission de La Bouenza, à cause des ravages de la maladie du sommeil dans la région, au moment même où on commence à mieux connaître cette maladie et où on entrevoit les moyens de la prévenir et de la guérir[3].

*LA MALADIE DU SOMMEIL : « Nous appelons l'attention sur les points suivants, d'après les conseils de l'Institut Pasteur : 1° ) Les expériences faites prouvent que l'on peut guérir de la maladie, si elle est prise dès le début. Dès que l'analyse du sang aurait révélé chez un missionnaire la présence du trypanosome, il faut donc le rapatrier sans retard et le soumettre à un traite-*

1. *BG,* mai 1910.
2. *Bull. PN,* n° 24 : « 19 novembre 1958, arrivée à Pointe-Noire de trois moines bénédictins de la Pierre-qui-Vire, destinés au nouveau monastère Sainte-Marie de La Bouenza, construit par la mission de Madingou ; canoniquement inauguré le 8 décembre. »
3. Sur l'histoire de la mission de La Bouenza, voir : M. de DREUILLE, *La Bouenza, 1892-1992, Les sources de l'Eglise au Congo,* Beauchesne, Paris, 1994, 140 pages.

*ment ( par exemple : injections d'Atoxyl ). 2° ) Comme la maladie ne se propage vraisemblablement que par l'injection dans le sang du trypanosome au moyen de la piqûre des insectes et particulièrement d'une variété de la mouche tsé-tsé, nous devons prendre tous les moyens pratiques pour nous soustraire à la piqûre des tsé-tsés, des moustiques, des tiques, etc. 3° ) Il est probable que la virulence de la maladie va en s'affaiblissant avec le temps. On suppose aussi qu'il y a des cas de guérison spontanée et, dès lors, une sorte de vaccin de la maladie. Des observations à ce sujet, sérieuses, exactes, précises, vérifiées avec noms et dates, seront très bien accueillies à l'Institut Pasteur, à Paris*[1]. »

## 13 février 1894 – Saint-Paul des Rapides ( Bangui )

En janvier 1893, Mgr Augouard, accompagné du P. Jules Rémy, embarque sur le *Djoué*, canonnière du gouvernement français, pour chercher, dans les environs du poste français de Bangui, l'emplacement possible d'une mission[2]. Leur choix se fixe sur une colline située à quelque distance du poste administratif, au-dessus du premier rapide. Le retour à Brazzaville se fait avec onze enfants, « sur lesquels on fonde de grandes espérances pour la nouvelle mission[3] ».

Le 12 janvier 1894, Mgr Augouard reprend le chemin de l'Oubangui, avec ceux qui vont installer la future mission : le P. Jules Rémy, supérieur, le P. Félix Sallaz, qui sera chargé de l'œuvre des enfants et le F. Germain Le Gall, qui dirigera les premiers travaux. Ils sont accompagnés des onze enfants du voyage précédent, de deux servants de messe et de vingt travailleurs balali. On arrive à Bangui le 13 février. En attendant que soit aménagé l'emplacement prévu un an auparavant, on demande l'hospitalité au poste administratif[4].

---

1. *BG,* mai 1910. Si, en 1910, on a fait des progrès dans la connaissance de la maladie du sommeil, l'efficacité des traitements n'est pas encore assurée.
2. Sur les débuts de la mission de Bangui, voir : *Voyage préparatoire à la fondation de la mission Saint-Paul des Rapides,* Bangui, 9-17 février 1893, par le P. Jules Rémy ( polycopié de 30 pages ). G. de BANVILLE, *Les origines d'une mission. Saint-Paul des Rapides à Bangui, Le journal de communauté ( février 1894-septembre 1895 ),* Saint-Charles, Bangui, 1994, 78 pages. *Album du centenaire de l'Eglise catholique en Centrafrique ( 1894-1994 ),* Editions missionnaires, Nantes, 36 pages. A. MBERIO et P. VIDAL, *Bangui a cent ans,* Centre universitaire de recherche et de documentation, Bangui, 1992, 148 pages.
3. *BG,* t. 17, p. 552s.
4. *BG,* t. 17, p. 554s.

Mgr Augouard et le P. Rémy, dès le lendemain, poursuivent le voyage, remontant l'Oubangui jusqu'à Ouadda, chez les Banziris, à quatre jours de pirogue, près d'un poste français[1]. A Bangui, la communauté qui prend le nom de Saint-Paul des Rapides, s'installe dans des bâtiments provisoires le 16 avril 1894. Les plus proches voisins de la nouvelle mission sont les Bouzérous et les Bondjos. Les premiers contacts avec eux sont pleins de risques : « Notre première nuit à la mission s'est passée au milieu d'un encombrement complet. Nos enfants couchaient dans une chambre encore inachevée, et nos travailleurs dormaient à la belle étoile. Le lendemain, nous nous félicitions de n'avoir pas été surpris par les Bondjos. Pendant sept à huit mois, nous avons pu constater que ce qu'on nous racontait sur le compte des Bondjos et des Bouzérous était à peu près vrai. Outre les visites nocturnes, nous avons eu aussi leur visite en plein jour. Un jour, ayant inspecté les alentours de la mission, ils résolurent d'attaquer les biftecks de nos hommes et cherchèrent à surprendre un de nos charpentiers dans la forêt ; mais la vue d'un canon de fusil les mit promptement en fuite. A la mission, à partir de sept heures, tout le monde doit être dans les cases, et la sentinelle a ordre de tirer sur tout ce qui peut lui paraître tant soit peu insolite[2]. »

Cette insécurité dure, à Saint-Paul, plusieurs années. Le 1er juin 1898, quelques semaines avant sa mort, le F. Séverin Wanderer écrit à l'un de ses confrères, à Chevilly : « Nos Bondjos sont toujours très remuants : un enfant vient d'être tué d'un coup de lance pour s'être éloigné seulement à dix pas de la maison ; aussitôt tué, découpé et mangé, au son du tam-tam. Un autre a été également saisi, mais heureusement il est parvenu à s'échapper. Aujourd'hui ils cherchent à mettre le feu dans les toits de paille des divers bâtiments de la mission ; ils doivent nous en vouloir d'arracher trop d'enfants à leurs marmites. Vraiment nous sommes ici dans un pauvre pays, bien pauvre et plein de dangers. mais, après tout, puisque le bon Dieu m'y veut, tant mieux ! Prions ensemble pour la conversion des Bondjos et ... adieu[3] ! »

*LA MORT DU FRERE SEVERIN ( 21 juillet 1898 ) : « La férocité bien connue des Bondjos force ordinairement les voyageurs à camper sur les bancs de sable du fleuve où la surveillance est plus facile ; mais, au mois de juillet, les eaux étaient déjà hautes et le frère dut aller camper un soir dans un petit*

---

1. *BG,* t. 17, p. 556.
2. *BG,* t. 17, p. 560.
3. *BG,* octobre 1898.

*village, tout près de la rive. La nuit se passa bien, mais le lendemain, 21 juillet, au moment du départ, les Bondjos attaquèrent le petit catéchiste qui accompagnait le frère. L'enfant, qui avait reçu une sagaie dans le dos, se précipita vers la pirogue où le frère venait de s'embarquer et n'eut que le temps de crier : 'Frère, je suis mort !' A ce moment le frère reçut un formidable coup de sagaie dans la cuisse et fut précipité hors de la pirogue, pendant que l'équipage païen se sauvait dans la forêt voisine. Le frère reçut encore deux coups de sagaie et un coup de couteau qui lui trancha presque la tête. Le corps coula à pic dans le fleuve. Le surlendemain, la pauvre victime fut découverte par des miliciens français dans une pirogue qui allait sur l'autre rive pour en faire un horrible festin. Les miliciens rapportèrent le corps à la mission, qui eut du moins la consolation de lui donner la sépulture religieuse*[1]. »

Malgré les difficultés et les dangers, les missionnaires parviennent à quelques résultats : « En 1903, notre œuvre d'enfants compte 85 garçons et 29 filles. Il faut s'ingénier pour s'assurer des vivres. Grâce au travail des enfants, de belles plantations de manioc, de bananes, de maïs, de riz, poussent aux alentours de la station[2]. »

« En 1902, nous avons fait connaissance avec une nouvelle tribu, les Bouroussés. Il faut deux bonnes journées de marche pour atteindre les villages des Bindis et des Mombés qui appartiennent à cette tribu. Le P. Joseph Beauchêne y fit une excursion au mois de novembre 1902. Il fut très bien reçu. Aujourd'hui, le P. Camille Verguet, chargé du ministère dans cette région, compte une centaine d'enfants dans son école et, parmi eux, une douzaine de jeunes gens qui seront, avec le temps et la grâce de Dieu, des catéchistes pour leurs compatriotes. Notre village chrétien de Sainte-Blandine se compose de quinze familles, dont quatre ont déjà des enfants. C'est l'espoir de l'avenir[3]. »

Quant aux Bondjos, « bien qu'ils soient loin encore d'avoir abdiqué leurs mœurs de cannibales, on remarque cependant chez eux certains symptômes d'amélioration encourageants. Ainsi, un catéchiste, placé à Bakoundou, un de leurs plus gros villages, y a reçu bon accueil, grâce à un chef assez bien disposé. Sa constance, il est vrai, n'a pas été à la hauteur de la situation ;

191. *BG,* janvier 1899.
192. *BG,* t. 23, p. 162.
193. *BG,* t. 23, p. 163.

il n'est pas resté longtemps à son poste ; néanmoins, le seul fait de son installation est très significatif. D'autres part, un groupe de Bondjos, venus à Brazzaville pour y travailler, s'est joint aux Bangala pour suivre les leçons du catéchisme, et plusieurs d'entre eux demandent le baptême[1]. »

La mission subit son lot d'épreuves : en décembre 1908, le F. Floride Decherf est victime d'un accident dû à la manipulation de cartouches de dynamite. En mars 1909, le P. Joseph Beauchêne, ancien supérieur de la mission, meurt à Paris, de la maladie du sommeil. « Des agglomérations qui existaient à proximité de la mission, il ne reste presque rien. Les habitants, décimés par la maladie du sommeil et le pagayage forcé, ou se sont repliés vers le poste administratif de Bangui ( à 4 km de Saint-Paul ), ou se sont retirés à l'intérieur. Il faut maintenant aller jusqu'à un jour de marche pour trouver de la population[2]. »

*LE PERE JOSEPH BEAUCHENE : « C'est au mois de décembre 1905 qu'on découvrit les symptômes de la maladie du sommeil en moi... J'étais loin de songer à la maladie du sommeil quand je descendis consulter le docteur de Libongué. Le jour même de mon arrivée, une chose frappa le docteur, c'était le gonflement des ganglions du cou. Tout de suite, le Dr Rodhain pensa à la terrible maladie. Il examina mon sang et, à l'aide du microscope, il trouva les fameux* trypanosomes, *microbes de la maladie du sommeil... J'arrivai en France en mars dernier, 1906, miné par la fièvre et ne pouvant plus marcher. A l'hôpital Pasteur, on commença par me faire des injections d'arsenic et de* trypanroth. *Ce dernier remède avait cela de particulier qu'il colorait la peau en rouge. Les premiers mois furent pénibles, les fièvres ne me quittaient pas. Une transpiration abondante m'avait épuisé, j'étais devenu très maigre... C'est alors qu'on parla d'* atoxyl, *remède à base d'arsenic, mais qui permet d'injecter de l'arsenic à haute dose. La première injection me fut faite en juin 1906 ; immédiatement un mieux se fit sentir. Aujourd'hui, juin 1907, grâce aux bons soins et à la grande science du Dr Martin, directeur de l'hôpital Pasteur, on me considère comme guéri. Mais c'est un traitement long[3]... »*

---

1. *BG,* novembre 1907.
2. *BG,* juin 1910.
3. *B,* IV, p. 41. En fait, ce n'était que rémission ; le P. Beauchêne perdit ses forces peu à peu et, le vendredi 26 mars 1909, il s'affaissa sur lui-même, brusquement endormi, en plein Paris. Transporté à l'hôpital, il y mourut deux jours après.

Par un décret du 8 mai 1909, la S.C. de la Propagande crée la préfecture apostolique de l'Oubangui-Chari et, quelques jours après, nomme le P. Pierre Cotel préfet apostolique. Saint-Paul des Rapides fait désormais partie de la nouvelle préfecture[1].

## 2 novembre 1894 – La Sainte-Famille des Banziris ( Bessou )

Ce vocable avait été proposé par Mme Vacquerie, d'Alençon, qui, suivant en cela les dernières volontés de son père, avait résolu de consacrer sa fortune à la fondation d'une mission en Afrique[2].

Le futur emplacement de la mission avait été reconnu, en janvier 1894, par Mgr Augouard et le P. Jules Rémy[3]. En novembre de la même année, le P. Joseph Moreau s'installe à Ouadda. Il est accompagné du P. Jean Gourdy et du F. Elie Jouault. Les douze pirogues qui les ont amenés, chargées du matériel nécessaire à la fondation, « ont franchi tous les rapides, sans qu'une seule chavire et sans que rien soit perdu ou volé[4]. » Le premier emplacement choisi est bientôt abandonné, pour un autre plus sain, à quelque distance au-dessus du confluent de la Kémo et de l'Oubangui, chez les Banziris. « La nouvelle mission de la Sainte-Famille est bâtie sur une pointe qui rétrécit fort l'Oubangui et sa vue s'étend, tant en amont qu'en aval, sur plus de 12 kilomètres de rivière. Un avantage plus sérieux est l'absence totale de marais dans le pourtour de la station[5]. » En décembre 1896, 88 enfants sont présents à la mission. La communauté est alors composée du P. Joseph Moreau, du P. Raoul Goblet et du F. Hervé Le Pape[6].

Le P. Raoul Goblet meurt le 8 août 1897. Il est remplacé à la mission de la Sainte-Famille, par le P. Pierre Cotel. Sur le P. Joseph Moreau, son arrivée à Loango en novembre 1888, ses séjours à Brazzaville ( où il aide à la construction du *Léon XIII* ) et à Liranga, ses douze années à la Sainte-Famille, sa mort à Libreville ( le 24 décembre 1906 ), au cours du voyage de retour en France, on peut se reporter à sa biographie, écrite en 1911, par deux de ses amis[7].

---

1. *BG,* t. 25, p. 186s.
2. *BG,* t. 17, p. 613.
3. Ibid.
4. *BG,* t. 18, p. 641.
5. *BG,* t. 18, p. 645.
6. *BG,* t. 18, p. 646.
7. Voir : mission de Liranga, *op. cit.* ( P. Moreau ).

L'œuvre des enfants se développe rapidement : « Par différentes occasions, il nous est arrivé de nombreuses recrues, qui ont porté le nombre de nos garçons à 140 et celui des filles à plus de 130. Ces dernières sont surveillées et dirigées par une femme indigène, qui nous a été envoyée de l'œuvre des religieuses de Brazzaville. Le rachat d'un enfant n'est pas long à conclure. Son maître vous le présente, on l'examine sommairement, et on demande le prix. Le vendeur veut en tirer le plus possible, le missionnaire en offre le moins qu'il peut, pour en délivrer un plus grand nombre. Au bout de quelques minutes, le marché est conclu, le paiement se fait en perles ou en poudre ; un miroir ou une brasse d'étoffe sont le cadeau final[1]. »

Cependant, les missionnaires se rendent compte que cette méthode de rachat des esclaves ne pourra pas toujours durer. Ils ajoutent : « Quoiqu'il n'y ait pas de grandes espérances à fonder sur ces enfants rachetés, au point de vue de l'avenir des œuvres, nous ne pouvons délaisser ces pauvres âmes, qui portent aussi bien que d'autres l'image du Créateur. » Heureusement, il y a aussi à la mission des *réfugiés volontaires*, quelques enfants libres ; et le village Saint-Henri compte ( en 1902 ) huit ménages[2].

Trois ans plus tard, en 1905, la note est plus optimiste : « Le soin de nos enfants, dont le chiffre est considérable, plus de 160 garçons et de 150 filles, nous retient à la station et nous prive des consolations que l'on peut trouver dans les excursions apostoliques... Grâce aux exemples de nos enfants, à l'influence qu'ils exercent autour d'eux après leur départ, grâce aussi aux gens du village chrétien, qui sont journellement en rapport avec les indigènes, il s'est produit au milieu des populations voisines un travail sérieux dont nous constatons les fruits[3]. »

Au point de vue matériel, on se montre aussi satisfait : « L'élevage forme notre industrie principale, quoique nous y ajoutions aussi, dans une certaine mesure, l'agriculture et les plantations. Bêtes à cornes, chevaux, ânes, moutons prospèrent à merveille. Ainsi notre troupeau de moutons est monté en cinq ans de 12 à 200. Après avoir introduit dans le pays le bœuf et le cheval, nous avons essayé l'an dernier d'y faire introduire le porc. La bonne providence du missionnaire a béni tous nos efforts. Nous pouvons de cette façon nous procurer sur place des ressources importantes pour l'entretien de notre nombreux personnel[4]. »

---

1. *BG,* novembre 1902.
2. *BG,* t. 21, p. 709.
3. *BG,* t. 23, p. 164.
4. *BG,* t. 23, p. 165.

On avait déjà fait remarquer précédemment : « Nos troupeaux nous permettent aussi d'augmenter un peu notre *confortable*. Les Européens de passage ne sont pas peu étonnés de voir sur notre table du beurre et du fromage, comme dans une ferme normande. Ces vivres, tirés du pays même, nous épargnent de grandes dépenses, car le transport d'Europe est très cher[1]. »

Quelque temps plus tard, un autre compte-rendu précise : « Le spirituel a la plus large part dans nos travaux de chaque jour, et c'est justice. Mais, loin de négliger le matériel, nous le faisons autant que possible marcher de pair avec le reste. Des plantations immenses, des champs labourés méthodiquement, s'étendant à perte de vue, sont un sérieux appoint pour notre table, où le bœuf, le mouton et le poulet font à tour de rôle la joie de l'économe et le régal de tous les confrères. Beurre, fromage, huile, vinaigre, bière, saucisses, jambons, ce sont là autant de produits de la mission. Notre plus grand bonheur est de venir en aide à nos confrères en leur cédant des bœufs et des moutons, qui réussissent moins bien ailleurs qu'à la Sainte-Famille, où l'eau est excellente, les pâturages bons et le climat favorable[2]. »

*LA NAVIGATION SUR L'OUBANGUI : « La station de la Sainte-Famille est à plus de 200 kilomètres de celle de Saint-Paul, et de nombreux rapides rendent la navigation si dangereuse que, dans ces derniers temps, plusieurs Blancs y ont péri. La Providence protège heureusement les missionnaires ; jusqu'à ce moment, nous n'avons eu à déplorer la perte d'aucun confrère, pas même celle de nos colis. Le Banziri, habitant de ces parages, pourrait être appelé l'homme-poisson, car du matin au soir, il est toujours dans les rapides ; il se joue au milieu des écueils, où il fait des pêches miraculeuses. On dirait qu'il ignore le danger ; il a un coup d'œil étonnant pour conduire sa pirogue à travers les récifs. Mais il n'est pas moins habile pour le vol et le pillage. Une pirogue chargée de marchandises vient-elle à chavirer comme par hasard dans un rapide, il plonge et replonge pendant des heures entières, sous l'œil du Blanc, pour retirer les colis coulés ; mais, répète-t-il à chaque fois, il y a trop d'eau, impossible d'y parvenir. L'Européen à peine parti, toutes ces caisses, impossibles à retrouver tout à l'heure, sont déjà en lieu sûr et enrichissent les pirates. Une autre fois, les pagayeurs banziris se ven-*

1. *BG*, t. 21, p. 707.
2. *BG*, t. 24, p. 345.

*geront d'un Blanc qui les aura trop frappés, en faisant chavirer sa pirogue et en l'aidant même à se noyer. Ces vengeances, il est vrai, ne sauraient surprendre, quand on voit ici comment certains Européens traitent les Noirs*[1]. »

Le P. Moreau, quelque temps avant sa mort, avait fait parvenir au directeur de la Société antiesclavagiste de Paris un long rapport, dont voici des extraits :

« Le village de liberté Saint-Henri a été fondé en 1900 par la mission catholique de la Sainte-Famille, grâce au don généreux fait dans cette intention au supérieur de cette mission par la Société antiesclavagiste de France. Vers cet asile affluèrent les malheureux du pays, c'est-à-dire les esclaves maltraités ou exposés au danger d'être sacrifiés. Les esclaves réfugiés à Saint-Henri n'ont jamais été rendus à leurs maîtres venus les réclamer, quelques menaces qu'on nous fît. Cependant, nous avons toujours donné une compensation à leurs propriétaires, car, ici, l'esclave est une valeur. Mais, instruits par l'expérience, nous réglâmes de ne plus faire cette compensation qu'au bout d'une certain temps. Nous avons fixé un laps de temps suffisant pour nous assurer moralement de leur persévérance.

« Nous ne devons pas cacher non plus que ceux qui ont été reçus à Saint-Henri n'y sont plus tous aujourd'hui. Il y a eu parmi eux un certain nombre de ces caractères volages pour lesquels la fuite est comme un besoin impérieux. D'autres se sont fatigués de la vie régulière et civilisée à laquelle il faut se ranger là et sont allés ailleurs chercher une vie plus large, oubliant les dangers qu'ils avaient courus et s'y exposant de nouveau avec insouciance. Pour d'autres, il a fallu les chasser du village où ils donnaient trop de sujets de graves reproches. La mort aussi nous en a enlevé un bon nombre. Sur 65 ménages installés à Saint-Henri, 21 l'ont été cette année ; 38 jeunes enfants, issus des premiers ménages, égayent le village de leurs cris et même déjà, de leurs jeux. Fixés au village depuis un certain temps, 25 autres jeunes gens ou jeunes filles n'attendent plus que le moment favorable pour se marier et fonder de nouvelles familles. En outre, des hommes, des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles viennent quelquefois nous demander un abri momentané contre les dangers qui les menacent. Le plus ordinaire de ces dangers est le poison d'épreuve.

« La vie du village Saint-Henri n'a pas été sans impressionner fortement tous les villages d'alentour et sans y faire pénétrer de nouveaux principes

1. *A*, mars 1903.

de vie, de morale, d'autorité et d'ordre dans les relations. Cette influence morale de Saint-Henri ne s'étend pas seulement aux villages les plus voisins : elle rayonne au loin[1]. »

A partir de 1909, la mission de la Sainte-Famille fait partie de la préfecture apostolique de l'Oubangui-Chari, créée le 8 mai 1909.

## 27 juin 1897 – Notre-Dame ( Lékéti )

Le journal de communauté de la mission de Lékéti commence par trois pages sur *l'historique de la fondation de la communauté de l'Immaculée-Conception de l'Alima* : c'est le récit, par Mgr Augouard lui-même, des circonstances qui, lors d'un voyage en France, en 1894, « avaient mis sur son chemin de généreuses bienfaitrices ». Les dons importants ( d'un total de 32 000 F ) reçus de ces personnes « étaient destinés à la fondation d'une mission dédiée à l'Immaculée-Conception ».

Le 8 juin 1897, le *Léon XIII* quitte Brazzaville pour l'Alima[2]. « Se trouvaient à bord : Sa Grandeur Mgr Augouard, capitaine du bateau ; le F. Elie, mécanicien ; le P. Le Gouay, le P. Gestin et le F. Henri ; deux enfants de Brazzaville, Kouka et Guinaka, destinés à la nouvelle mission ; Itouba, autre enfant de la mission qui accompagnait Monseigneur dans ce voyage ; six hommes d'équipage formés de Pahouins et de Loangos et dix-sept travailleurs gabonais et loangos, destinés pour les constructions de la nouvelle mission[3]. »

Lékéti, sur la Haute-Alima[4], était sur le chemin qu'avait emprunté Pierre Savorgnan de Brazza lors de ses explorations et on avait pensé quelque temps que cela resterait la voie d'accès habituelle vers Brazzaville. Le poste de Lékéti avait été fondé en 1883 par Charles de Chavannes, à l'endroit où l'Alima devient navigable ( environ à 600 km de son confluent avec le Congo ), mais il avait été abandonné depuis l'ouverture de la route des caravanes, par le Mayombe et le Niari.

« Une fois arrivé à Lékéti ( le 27 juin 1897 ), le *Léon XIII* s'y arrêta et Monseigneur décida que c'était l'emplacement de la nouvelle mission. Les ruines de trois petites cases formaient les seuls vestiges de l'ancien poste. Une

---

1. *BG,* t. 24, p. 346s.
2. Alima signifierait : « c'est de l'eau », *a lli mma* : réponse à un explorateur.
3. *Jal,* Lékéti, p. 6.
4. En fait l'Alima ne commence qu'à Lékéti, au confluent de la Dziélé et de la Lékéti.

Le poste administratif de Lékéti, en 1885 ( Archives spiritaines, Chevilly ).

plaine s'étendant à perte de vue et à peine couverte d'une herbe sèche, des marais répandus dans toutes les directions, une rivière abordable seulement en pirogue et pas un seul habitant dans les environs : tel était le spectacle qui s'offrait aux regards des nouveaux arrivés. Monseigneur resta avec ses missionnaires pendant trois jours et profita de ce temps pour examiner le pays. Durant tout ce temps, on logea sous des tentes[1]. »

Mgr Augouard a laissé à Lékéti le P. Charles Le Gouay, le P. Louis Gestin et le F. Henri Deiss. Avec la main d'œuvre amenée de Brazzaville, ils remettent en état les cases de l'ancien poste administratif. « Mais la question des vivres jeta bientôt la nouvelle colonie dans l'inquiétude. En effet, les indigènes n'apportaient point de *chikouangue*[2]. Quant au *bissi*[3], il ne fallait pas y songer. Deux choses pourtant se trouvaient en abondance : le tabac et les ananas ; mais, n'en déplaise aux grands fumeurs et aux amateurs d'ananas, ce sont deux choses qui ne sont guère nourrissantes[4]. » Cependant, la situation ne tardera pas à s'améliorer : Mgr Augouard a laissé à ses missionnaires des marchandises d'échange qui vont leur permettre de se ravitailler : « Passaient comme bonne marchandise, la poudre et le sel. Puis venaient en second rang les perles, surtout les petites perles bleues et blanches, mélangées ensemble. Les grosses perles bleues ( ou *Bagamo* ) et les perles *anghésies*[5] passaient également bien. Mais les perles *balali*[6] et les petites perles rouges n'avaient pas de valeur. Les miroirs et les petits boutons blancs passaient également assez bien. Quant aux étoffes, elles n'étaient nullement prisées. Mais les *barettes*[7] étaient inconnues aux environs de Lékéti[8]. »

Dès la fin de l'année 1897, le P. Le Gouay est appelé à Liranga pour remplacer le P. Allaire ( décédé le 30 novembre 1897 ) et c'est le P. François Leray qui lui succède à Lékéti. Le F. Henri, malade, quitte la mission au début de 1901. Il décède à Paris le 19 décembre 1901.

Les premières constatations disent que « le terrain n'est pas brillant, mais les populations sont bonnes et nombreuses[9]. On n'aura là, ajoute-t-on,

1. *Jal,* Lékéti, p. 6.
2. Chikouangue ou pain de manioc.
3. Bissi : viande ou poisson.
4. *Jal,* Lékéti, p. 7.
5. Le texte ne donne pas la signification de ce terme.
6. Les Balali ou Balari sont l'une des ethnies du sud du Congo.
7. Tiges de cuivre servant de monnaie dans certaines régions.
8. *Jal,* Lékéti, p. 7.
9. Même si, comme on l'a vu, il n'y a *personne* aux environs immédiats de l'ancien poste de Lékéti, choisi pour y installer la mission.

que des enfants libres, s'ils veulent venir ». En juillet 1899, Mgr Augouard, en visite à Lékéti, exprime sa satisfaction : « A Lékéti comme à Sainte-Radegonde, tout était parfaitement en règle et, sans être annoncé, je trouvai tout dans l'ordre le plus parfait. La joie fut vive de part et d'autre ; mais la mienne fut vraiment grande en voyant le nombre des chrétiens augmener dans de notables proportions et l'influence de la mission s'étendre jusqu'au milieu des villages païens. Parmi nos chrétiens il y a plusieurs fils de chefs et d'hommes libres qui se destinent à être catéchistes[1]. »

La mission, à cette époque, n'est pas si isolée qu'on pourrait le croire : « Notre-Dame de Lékéti est le point de départ de la route qui mène à Franceville, ce qui nous procure quelquefois le plaisir de recevoir les confrères de cette station. C'est ici que viennent leurs caravanes pour prendre les colis qui leur ont été apportés par le *Diata*. Nous sommes heureux de leur rendre ces services de bonne confraternité[2]. »

Mais d'autres voisinages sont moins intéressants : « Le flot des concessionnaires européens a complètement envahi nos plaines sablonneuses, pour y rechercher le caoutchouc, qui est ici cependant d'assez mauvaise qualité. Trois compagnies sont venues, par une concurrence acharnée, apporter le trouble au milieu de ces populations naguère si tranquilles. Les Noirs sont pressurés, menacés et poursuivis dans leurs villages, pour la production de caoutchouc ; les femmes sont retenues en otages et maltraitées, jusqu'à la livraison de la quantité exigée[3]. »

Cependant, l'influence de la mission, se fait sentir : « Quant aux indigènes, depuis quelques mois, ils se rapprochent sensiblement de nous ; les catéchismes sont régulièrement suivis à la station et dans les villages ; il se fait un vrai mouvement vers notre sainte religion. Les adultes eux-mêmes commencent à rivaliser d'ardeur avec les enfants. Les petits catéchistes établis récemment dans les villages vont nous être d'un grand secours ; et, dans un avenir peu éloigné, la mission nous donnera les plus grandes consolations[4]. »

En 1903, le P. Jean Gourdy remplace le P. Leray, appelé à Brazzaville, où il sera principalement capitaine sur les bateaux de Mgr Augouard. Le P. Gourdy ne fera à Lékéti qu'un très court séjour ; atteint de la maladie du sommeil, il rentre en France en mai 1904 et y meurt le 26 janvier 1905.

1. *BG,* juillet 1900.
2. *BG,* novembre 1902.
3. Ibid.
4. Ibid.

Le nouveau supérieur de la mission, le P. Joseph Guénantin, présent à Lékéti depuis 1901 va y rester 34 ans durant[1].

*LE PERE JOSEPH GUENANTIN : « Breton de Belle-Ile, c'était au physique un beau marin, haut de taille, carré d'épaules, avec un reste de roulis dans la démarche et un tic du nez, qui venait peut-être de la prise, lui donnant sans cesse l'air de humer le vent. Au moral, un homme simple en toute chose ; sans complications, sans grandes curiosités, un cœur extraordinairement bon et une âme secrètement timide... C'est vers les sources de l'Alima que le P. Guénantin fut envoyé dès ses débuts. Sa résidence, Lékéti, n'avait alors que quatre ans de fondation ; à si grande distance et avec les pauvres communications de ce temps-là, cela ne représentait pas un développement considérable. L'emplacement était une plaine de sable. La population était celle des plaines de sable, ces Batéké, qu'une orthographe plus soigneuse appelle Tégués, chétifs, instables, gueux et méfiants, assez courageux toutefois et réussissant à vivre sur un sol des plus ingrats. Vivre était, dans ces temps-là et dans ces conditions-là, tout un problème et c'est ce qui fit accomplir aux missionnaires ces miracles de débrouille qui transformèrent les champs de sable en bananeraies et en jardins. mais quelle patience ! Pour constituer un sol là où il n'y en avait pas il a fallu, pendant trente ans, tous les jours, enfouir l'herbe aux mêmes places. Le P. Guénantin s'astreignit à cette tâche de trappiste défricheur. Aujourd'hui* ( 1935 ), *les voyageurs disent de Lékéti que c'est une vaste ferme gloussante, bêlante, grognante et qu'on y mange les plus beaux fruits de l'A.E.F. ... Il est, dans la vie de chaque missionnaire, une précaution de début qui sauve l'avenir : la possession de la langue indigène. Le P. Guénantin considéra que savoir la langue était simplement son devoir d'état. Il la sut de manière à faire honnêtement ses catéchismes et à régler en connaissance de cause les palabres de son peuple. Par ailleurs il en resta là et se borna à agir dans la durée. Dans sa solitude de Lékéti, il vécut un peu en oublié du monde, mais, sur place, il se classa parmi les patriarches des jeunes Églises. Celle de Lékéti sort des mains du P. Guénantin avec 6 000 âmes vivantes, baptisées ou catéchumènes... Le P. Joseph Guénantin, a pu dire excellemment un de ses amis, avait modestement restreint sa mesure : du moins l'a-t-il comblée*[2]. »

---

1. Le P. Jean Prat ne fera que passer ( 1901-1902 ), pour se fixer bientôt à Boundji. Le P. Joseph Belzic, arrivé au Congo en 1903, fera à Lékéti plusieurs séjours, jusqu'à sa mort, en 1932.
2. *A*, novembre 1935 : notice biographique du P. Joseph Guénantin, par le P. Maurice Briault.

Contrairement à ce qu'on avait observé superficiellement au début, « le pays n'a pas une population très dense ; les villages, peu considérables par eux-mêmes, sont très éloignés les uns des autres, ce qui rend le ministère pénible. Nous devons maintenant ( 1905 ) aller à une journée de marche, pour trouver un centre de villages assez important[1]. »

On se réjouit cependant des résultats obtenus : « Grâce à un nouveau système d'évangélisation, les missionnaires de Notre-Dame ont obtenu, ces dernières années, des résultats consolants parmi les Batéké. Voyant la difficulté de retenir les enfants à la station, le P. Prat, qui travaillait ici il y a quelques années, se mit à faire le catéchisme dans les villages, comme il l'aurait fait à la mission même, suivant ce qui se pratique à Brazzaville. Les petits Noirs, voyant qu'ils pouvaient devenir chrétiens sans quitter leur village, se sont présentés nombreux et se sont mis à l'étude du catéchisme avec ardeur ; si bien qu'on a pu, en deux ans, instruire et baptiser la grande majorité des enfants de 9 à 13 ans de toutes les localités les plus rapprochées[2]. »

Au cours de l'année 1907, la construction des bâtiments de la mission est pratiquement terminée. Elle a été coûteuse et force avait été, faute de ressources, d'abandonner l'œuvre des enfants à la mission, tout en maintenant le ministère dans les villages[3]. Deux ans plus tard, « les temps devenus meilleurs nous ont permis de reprendre l'œuvre abandonnée et actuellement nous avons à la mission plus de cent petits Batéké qui se préparent au baptême. Réunir ces enfants à la mission pour 18 mois n'est pas toujours une petite affaire. La brousse, la chasse et la pêche offrent à nos petits indigènes plus d'attraits que les classes régulières et le catéchisme[4]. »

Plus tard, avec l'expérience, constatant « que nos chrétiens, en avançant en âge, s'écartent trop facilement des pratiques religieuses, nous prolongeons graduellement le temps de leur formation, visant à les éprouver désormais durant quatre ans[5] ». En fait on en viendra à trois ans de préparation pour le baptême et la première communion.

En 1902, le F. Marie-Joseph Michel arrive à Lékéti, pour un séjour de 5 ans. Charpentier, menuisier, il y construit la maison d'habitation et commence la construction de l'église ( élargie 15 ans plus tard[6] ), s'occupant en

1. *BG,* mai 1905.
2. *BG,* t. 23, p. 157. Localités qui se sont peu à peu regroupées auprès de la mission.
3. *BG,* t. 24, p. 342.
4. *BG,* t. 25, p. 538.
5. *BG,* t. 28, p. 163.
6. *Jal,* Lékéti, p. 51, 10 février 1917 : « La chapelle est terminée et les six ouvriers venus de Saint-François ( Boundji ) sont déjà partis, tellement pressés de revoir leur village qu'ils n'ont pas voulu attendre l'inauguration. »

même temps de la cuisine. Après son départ pour Sainte-Radegonde, il est remplacé par le F. Nicétas Halby, qui succombe à un accès de fièvre bilieuse le 23 avril 1909[1].

En 1915, les pères de Lékéti se plaignent ( ce n'est pas la première fois ) : « Quant à l'œuvre des filles, elle marche bien péniblement. Cette situation est due au manque de sœurs. Nous prions Marie Immaculée de susciter une âme généreuse qui puisse nous permettre d'avoir des sœurs[2]. » Cependant, en 1922, par exemple, il y a quand même à la mission 50 à 60 filles.

En 1916, le F. Marie-Joseph Michel, « jouissant toujours d'une santé de fer[3], accepte avec plaisir de venir parachever la maison du bon Dieu qu'il avait si bien commencée en 1902, avec le cher et regretté P. Gourdy[4]. » L'église, entièrement en bois, est inaugurée le 18 février 1917, « grande et belle journée pour nous. L'inauguration de notre chapelle se fait, à cause des circonstances actuelles, bien simplement, mais revêt un caractère bien religieux et bien consolant. Merci au F. Marie-Joseph qui, avec son talent d'artiste, déjà bien réputé, nous a construit un petit bijou dans son genre[5]. »

L'expérience du village Saint-Joseph, le village chrétien de Lékéti, se montre très décevante. En 1922, on déplore : « Quelques morts étant venus à intervalles assez rapprochés, les préjugés, joints aux croyances païennes, ont fait que la plupart des familles se sont dispersées pour retourner au milieu des païens[6] ». Le village survivra quand même et, dix ans plus tard, comptera une trentaine de familles[7].

Le 19 juin 1926, arrivent, par le *Pie X,* cinq Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, qui s'installent dans les bâtiments construits pour elles par le F. Pierre Claver Weyh[8].

Comme on le voit dans le *Bulletin général* de mai 1931, l'activité missionnaire s'est éloignée de Lékéti : « Le ministère extérieur a pris, grâce au zèle

---

1. Le F. Camille Steinmetz passera alors quelques mois à Lékéti, mais, en 1911, il sera désigné pour la fondation de Bétou. Viennent ensuite les FF. Eric Wesolowski, Sergius Fustec et Pierre-Claver Weyh. Pendant le temps de son supériorat ( 1905-1935 ), le P. Guénantin reçoit l'aide des PP. Joseph Belzic, Jean Falconnet, Jean Busson, Jean Prat, Yves Cariou et Charles Schickelé.

2. *BG,* t. 28, p. 163.

3. Après un deuxième séjour à Lékéti, de 1916 à 1919, le F. Marie-Joseph fut envoyé à Linzolo, où il mourut, d'un abcès au foie, le 14 mai 1922. *BG,* t. 30, p. 783 : notice biographique du F. Marie-Joseph Michel.

4. *BG,* t. 30, p. 842. Il est très probable que le frère procéda alors à l'élargissement de l'église.

5. *Jal,* Lékéti, 18 février 1917, p. 51.

6. *BG,* t. 30, p. 845.

7. *BG,* mai 1931.

8. *BG,* t. 32, p. 858 et *Jal,* Lékéti, 19 juin 1926, p. 145.

du P. Charles Schickelé[1], une importance assez grande. Nous nous sommes étendus assez loin du côté nord, où nous avons cinq ou six catéchuménats. Du côté sud, sur le plateau Djikou-Abouma, nous avons quatre catéchuménats installés. Sur le plateau Kouya, où grouillent 12 000 habitants, nous avons trois postes de catéchistes. »

Dans le même bulletin, une allusion est faite aux répercussions, jusque dans la région, dues aux constructions du chemin de fer et des routes : « Nos chrétiens sont, d'une façon générale, assez bons ; mais, hélas ! que de brebis égarées. Il est vrai que, depuis quelque temps, les travaux du chemin de fer et celui des routes automobiles ont mis un grand désarroi dans leur vie coutumière. »

Toujours dans ce bulletin de mai 1931, on donne, sur la vie matérielle de la mission, dont on avait peu parlé jusqu'ici, quelques détails : « Les garçons ont continué, comme par le passé, à faire des plantations de manioc, qui servent surtout pour l'entretien de nos habillés de soie. Ceux-ci sont toujours d'une grande utilité, à cause du petit salé et surtout à cause de la graisse. Notre poulailler nous rapporte toujours un peu, mais au prix de quels soins et de quels soucis ! Les déboires ne nous manquent pas. De temps en temps, en effet, vient une maladie qui fait de grands ravages dans notre basse-cour. Le jardin nous donne aussi des légumes, mais avec beaucoup de peine. Les filles ont également des plantations de manioc. Elles y vont assez fréquemment, mais elles sont loin de fournir ce qu'il faut pour leurs besoins personnels. » Et on ajoute ce détail : « Elles réussissent mieux à l'ouvroir, où une trentaine de filles travaillent avec goût. Leur travail est assez beau et se vend bien partout, mais surtout à Brazzaville. Elles sont dirigées par une sœur qui leur enseigne même la broderie. »

Mais, à la fin de cette même année, les sœurs subissent une catastrophe : « Le 11 décembre, un incendie a détruit toute l'installation indigène des Sœurs Franciscaines ; treize cases ont disparu en 30 minutes : dortoirs, dispensaire, magasin d'achat, salles de classe, de catéchisme, atelier de couture et de broderie, cuisine, etc. Cet incendie est dû à la négligence d'une enfant sans doute. A peu près tout le contenu de la lingerie des sœurs, des magasins, a été perdu. Le dispensaire n'a plus un gramme de médicament ; les enfants sont sans abri. Il ne reste plus à Notre-Dame des Anges que la maison des sœurs et leur chapelle, qui est encore à peine terminée. C'est la désolation là-haut. Il faut recommencer et l'on s'y met de bon cœur malgré tout[2]. »

---

1. Le P. Charles Schickelé est arrivé à Lékéti en 1923 et il y restera jusqu'en 1939.
2. *BG,* t. 35, p. 564.

Le 23 février 1932, meurt à Lékéti, le P. Joseph Belzic, à l'âge de 54 ans. Il a passé 29 années au Congo, dont un grand nombre à Lékéti.

*LE P. JOSEPH BELZIC : « En 1918, on s'aperçoit qu'il est sommeilleux. Un séjour en France le remet assez en forme pour qu'il puisse repartir au Congo. Mais la maladie reprend le dessus et quand il repart en France, en janvier 1922, on dit, on écrit, qu'il est condamné. Or voici qu'un médecin, les uns disent un spécialiste, les autres un empirique, écrit à Mgr Le Roy qu'il a un remède contre la maladie du sommeil et même contre une foule de maladies en général, et il s'offre à guérir qui on voudra lui confier. Le remède n'est d'ailleurs pas extraordinaire : c'est la très vulgaire teinture d'iode, mais maniée et dosée par lui seul. 'Voulez-vous essayer ?' dit Mgr Le Roy au P. Belzic. Il répondit, comme il le faisait toujours : 'Moi, je veux bien'. Il disparut pendant plusieurs mois, entièrement livré à son nouveau traitement. La teinture d'iode était utilisée en applications internes. Le P. Belzic arriva à en prendre, progressivement, des doses effarantes : 300 gouttes par jour. Il en mettait dans la soupe, dans le vin, dans le café au lait... Mais le plus curieux, ce qui finalement dompta les incrédules, c'est que le sommeil non seulement fut arrêté mais perdit peu à peu beaucoup de terrain. Le Père revint rue Lhomond avec l'aspect d'un homme guéri. Lorsqu'on lui demandait comment il se trouvait, il répondait non sans humour : 'Je ne suis peut-être pas guéri, mais je ne suis plus malade'. Au mois d'octobre 1923, on le renvoya, sur sa demande, en Afrique, toujours dans sa mission du Congo. Il est mort, en février dernier ( 1932 ), à Lékéti, la station qui le posséda le plus longtemps et où sa collaboration personnelle se marqua davantage[1]. »*

En décembre 1932, on décide d'agrandir l'église, en y ajoutant trois travées. Le F. Pierre-Claver Weyh, présent à Lékéti de 1925 à 1934, réalise le travail et le termine en janvier 1934. Le 1<sup>er</sup> avril 1934, fête de Pâques, à la messe de 6 h, on distribue plus de 1 000 communions. A 8 h 1/2 : messe solennelle : « l'église est trop petite pour contenir tout le monde ». Avec cette dernière précision : « la quête donne 63 F 80[2] ».

C'est une période faste pour la mission de Lékéti : à Pâques 1935, aux deux messes ( 6 h et 8 h 1/2 ), on dénombre 2 000 assistants et ce jour-là,

---

1. *A,* mai 1932 : notice biographique du P. Joseph Belzic, par le P. Maurice Briault.
2. *Jal,* Lékéti, 1er avril 1934. Un dimanche ordinaire, le montant de la quête est de 2 ou 3 F.

« la quête produit 208 F 05, chiffre unique dans les annales de Notre-Dame[1] ! »

Peu à peu le secteur du plateau kukuya prend de l'importance aux dépens de la mission originaire : dans un article des Annales de décembre 1935, le P. Georges de Chadirac ( arrivé à Lékéti en 1932 ) le laisse entendre : « J'ai actuellement un poste installé qui fonctionne bien. Les chrétiens sont plus de 800, les catéchumènes très nombreux. On parle d'en faire une mission. Monseigneur l'a consacré à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ( il s'agit de la future mission de Lékana ) ». Un autre article des Annales ( décembre 1937 ), du P. Gaston Le Ny ( à Lékéti depuis la fin de 1935 ), parle des Mbétis de la région d'Ewo, là où, plus tard, sera aussi établie une mission.

*TOURNEE DE BROUSSE : « En arrivant dans nos pauvres chapelles de brousse, après une rude étape de trente ou quarante kilomètres à pied ou en bicyclette, beaucoup plus souvent à pied qu'à bicyclette, on se recueille un instant pour recommander à Dieu la petite chrétienté et le travail qu'on va y faire. Après avoir salué ses chrétiens et catéchumènes et avoir fait un bout de toilette, le travail commence : palabres de toutes sortes et, particulièrement palabres matrimoniaux, paix à rétablir dans les ménages, fugitives à ramener au foyer conjugal... Après un repas vite préparé et vite expédié, on voit les catéchumènes : on inscrit les nouveaux, on examine les anciens, on secoue les paresseux, on écoute les doléances des uns et des autres, que sais-je... ? Un peu avant la tombée de la nuit, on confesse les chrétiens. Le lendemain matin, entre trois et quatre heures, on est debout afin d'être fin prêt à partir quand le jour commence à poindre ; après avoir fait sa prière, dit la messe et pris une tasse de café. Et il en sera ainsi tous les jours pendant cinq ou six semaines. Et l'on rentre à la mission, heureux de revoir son confrère et de retrouver un confort relatif. On repartira, du reste, en brousse, avec le même bonheur après avoir laissé au* socius *le temps de voir son secteur*[2]. »

Le P. Schickelé précise que son confrère et lui sortent le plus souvent possible, pour visiter continuellement leurs postes ; « Une trentaine de catéchistes nous y aident, inspectés et tenus en haleine par quatre catéchistes-visiteurs ».

---

1. *Jal,* Lékéti, 21 mars 1935. On fait état du même nombre d'assistants aux messes de la fête de Pâques 1936. La retraite de communion solennelle qui a lieu peu après, rassemble 428 participants : *Jal,* Lékéti, 12 avril 1936.
2. *A,* novembre 1938 : extrait d'une lettre du P. Gaston Le Ny.

Et il ajoute : « Je vous envoie ( c'est adressé au P. Maurice Briault, directeur des *Annales* ) un exemplaire de notre nouveau catéchisme tégué. C'est la troisième édition, portant la date de 1935. Il représente pour nous un bel instrument de travail. Écrit dans une langue limpide et élégante, il fait l'admiration de nos catéchistes et auxiliaires. Tout ceci est à l'éloge du regretté P. Belzic qui avait préparé et presque achevé ce petit livre. Vous ne connaissez pas le tégué, mais vous avez l'oreille exercée aux langages d'Afrique. Vous remarquerez ici la parcimonie des voyelles sonores : peu de o, d'u. Les a, les i, surtout les e de toutes les gammes y prédominent, depuis l'è grave jusqu'à l'é tellement fermé qu'il se confond avec un i. Langue nerveuse, rapide, élégante, quand on la pratique bien, et assez riche[1]. »

« La guerre de 1939 obligea Mgr Biéchy à restreindre son personnel et Lékéti devint une annexe de Boundji. Bien des chrétiens se sont dispersés, mais il demeure un noyau fervent et des villages où grouillent les enfants. L'école de la mission reçoit actuellement plus de 250 écoliers et plusieurs écoles de brousse y envoient leurs élèves. Malgré l'absence de missionnaire à demeure, la maison des pères et l'église ont résisté aux termites[2]. »

En 1953, le P. Daniel Lejeune, nouvel arrivé au Congo, est nommé à Lékéti, où il séjourne deux ans avec le P. Raymond Grymonpré. Celui-ci reçoit ensuite l'aide du P. Michel Guillemin. Après le départ du P. Grymonpré, en 1963[3], Lékéti redevient annexe de Boundji pendant quelques années.

En septembre 1970, le P. Jules Ernoult vient s'installer à Lékéti, où il succède à l'abbé Georges Singha. Il y reste une dizaine d'années, suscitant, avec l'aide de coopérants, des actions d'animation rurale. Mais l'éloignement de tout centre important, les difficultés de transport par route, l'inexistence de transport fluvial sur la Haute-Alima, tout cela fera que les résultats ne seront pas à la mesure des efforts des uns et des autres.

En 1974, le P. Ernoult entreprend la construction d'une nouvelle maison d'habitation, à environ un kilomètre de l'ancienne mission, et d'un local pour les jeunes, mais c'est encore un bâtiment provisoire qui sert d'église.

---

1. *A,* février 1939.
2. *BG,* janvier-février 1957.
3. Le P. Grymonpré quitte alors la Congrégation, pour rejoindre la vie civile. Dix ans plus tard, après un pèlerinage à San Damiano et une visite à Marthe Robin, à Châteauneuf-de-Galaure ( Drôme ), le P. Grymonpré « retourne à son sacerdoce », comme il le raconte lui-même dans une circulaire largement diffusée, intitulée : « Emouvant témoignage d'un Prêtre qui reçut un Message de la Madone aux Roses, ce 3 août 1973, à San Damiano ». ( *Arch. CSSp* )

*ANIMATEUR RURAL A LEKETI*[1] : « *L'agriculture est la priorité des pays en voie de développement, entendons-nous dire bien souvent ! C'est pour cela que nous, coopérants, encore appelés laïcs missionnaires, sommes venus vivre dans cette partie du Congo pour essayer d'améliorer les conditions de vie de la population rurale. Depuis trois ans, des paysans, conscients d'une carence en produits animaux, ont installé de petits élevages et nombreux sont ceux qui persévèrent jusqu'aujourd'hui. A la mission, on se charge de l'approvisionnement en poussins produits sur place. On veille à l'hygiène vétérinaire, par des conseils et par une surveillance régulière... Cette année, à notre heureuse surprise, les autorités régionales nous ont invités à une réunion économique au cours de laquelle on nous a demandé de parler de notre travail. Peu après, l'administration nous a envoyé cinq moniteurs d'agriculture et un infirmier vétérinaire, avec mission pour nous de continuer leur formation et de collaborer avec eux à la vulgarisation de groupements coopératifs. C'est ainsi que le projet d'installation d'une petite ferme, malgré le peu de moyens, a vu le jour à Okoyo. L'équipe des moniteurs d'agriculture se charge d'aménager cette petite unité de production ( culture de maïs, élevage de volailles, jardin potager ) et nous essayons de l'aider à devenir autonome le plus rapidement possible.* »

Plus important que l'agglomération de Lékéti, le centre administratif d'Okoyo est situé à une vingtaine de kilomètres de la mission. Le P. Jules Ernoult y passe la moitié de son temps et, en 1978, il y construit un pied à terre et une chapelle, qui constituent l'annexe Saint-Georges. Peu après, il reçoit l'aide de l'abbé François Edzia.

Le P. Jules Ernoult est le dernier spiritain présent à Lékéti. Après lui, la direction de la mission est assurée par l'abbé Edzia, puis par Mgr Paul Dalmais ( ancien archevêque de N'Djaména ), mais celui-ci rentre en France en 1991, pour raison de santé[2].

## 14 octobre 1897 – Sacré-Cœur ( Franceville )[3]

Par décision de la maison mère du 14 octobre 1897, est créée la mission du Sacré-Cœur de Franceville, qui quelque temps plus tard adoptera le vocable de Saint-Hilaire.

---

1. Extrait d'une lettre, datée du 5 janvier 1978, de Daniel Dupuit, coopérant à Lékéti, de 1975 à 1979.
2. Mgr Paul Dalmais est décédé en septembre 1994, à Lyon, dans un accident de la circulation.
3. De 1899 à 1906, la mission de Franceville est placée sous la juridiction de Mgr Augouard, pour des raisons pratiques de facilités de ravitaillement, par l'Alima et Lékéti.

« Le 27 mai 1897, les PP. Xavier Dahin et Ange Tristant partirent de Lastourville pour aller choisir l'emplacement d'une nouvelle station à Franceville. Ils trouvent à Passa un endroit offrant les conditions voulues de salubrité et de fertilité. Ils se mettent immédiatement à l'œuvre et bientôt se dressent les premières constructions : case, magasin, chapelle et dortoir. Le drapeau français flotte au sommet et la croix s'élève dans les airs, annonçant à tous les indigènes la bonne nouvelle du salut[1]. »

« Le F. Rémi Lambert, qui est venu nous rejoindre, a eu la bonne idée de faire un jardin sur les bords d'un beau lac. Chaque jour l'habile jardinier nous sert radis, pommes de terre et toutes sortes de bonnes choses qui rappellent les douceurs de la France. Une belle fontaine nous procure ses rafraîchissements et le poisson abonde dans la rivière, à quelques pas de la mission. Malgré tous ces travaux, nous sommes en parfaite santé : c'est à peine si quelqu'un d'entre nous prend une dose de quinine en huit jours[2]. »

« Le *Bulletin général* a plusieurs fois signalé la situation difficile de nos deux communautés de Lastourville et de la Passa, ou Franceville, par suite de la quasi-impossibilité d'en assurer le ravitaillement régulier. D'accord avec la maison mère, Mgr Adam a supprimé la communauté de Lastourville et Mgr Augouard a bien voulu se charger de la communauté de la Passa, qui rentre ainsi sous sa juridiction et dont le ravitaillement sera fait par l'Alima[3]. »

*DE LEKETI A FRANCEVILLE : « Dès mon arrivée dans la Haute-Alima, on s'occupa d'organiser une caravane pour Franceville. Les cartes indiquent 180 kilomètres de Lékéti à Franceville. Il faut pour les franchir six bonnes journées de marche. La première partie se fait dans d'immenses plaines, où il est difficile de trouver de l'eau ; par contre, la marche y est facile. Si l'eau est rare, il y a des rivières difficiles à franchir. Trois fois, nous avons dû jeter des ponts sur des cours d'eau peu larges, mais profonds de trois à quatre mètres. Le dernière partie du voyage se fait en forêt, ce qui rappelle, assez désagréablement du reste, notre belle route du Mayombe, entre Loango et Brazzaville. L'administration avait autrefois tracé une route dans cette forêt ; aujourd'hui elle est encombrée de gros troncs d'arbres, qu'il sera nécessaire de faire sauter pour la dégager. En résumé, il nous faudra au moins 2 000*

1. *BG*, t. 20, p. 509.
2. *BG*, t. 20, p. 510.
3. *BG*, t. 20, p. 172.

*francs pour aménager la route entre Lékéti et Franceville. La mission de Passa est encore dans le provisoire. L'emplacement est bien choisi et domine la rivière. Le terrain est bon : l'argile est excellente pour faire des briques, et les bois de construction ne sont pas éloignés. Les populations sont très denses et semblent bien disposées. A Passa, on ne manque de rien, et il est certain qu'aucune station de mon vicariat n'a les vivres frais dont on regorge à Franceville. C'est à tel point qu'on donne des moutons en cadeau aux enfants, aux ouvriers, aux piroguiers, etc.*[1]. »

« Grâce au *Léon XIII* et au *Diata*, nous pouvons fréquemment communiquer avec Brazzaville, procure du vicariat. Cependant nous sommes obligés d'envoyer des caravanes à Lékéti pour chercher nos colis, et le voyage est de douze jours, aller et retour. C'est une charge assez lourde qui vient grever notre budget. Ce charmant pays de cocagne, comme se plaisent à l'appeler certaines gens qui n'y sont jamais venus, renferme des ressources assez abondantes : sucre de canne, miel, cire, huile d'arachide, vinaigre d'ananas, de banane ou de canne à sucre, huile de palme pour la lampe du sanctuaire, bougie résineuse pour l'éclairage, étoffes indigènes pour l'habillement. La farine fraîche du manioc peut se mélanger avec notre rare farine de France, ce qui va bien à l'économe. Il y a un an, nous pouvions aussi facilement nous procurer poules et moutons. Mais depuis l'installation de factoreries à trois ou quatre jours de Franceville, la cuisine est en détresse, tant à cause de l'augmentation des acheteurs que des prix insensés accordés par les agents[2]. »

« L'œuvre par excellence dans tout centre de mission est celle des catéchistes. Nous l'avons commencée le 22 juillet 1900, sous la protection de sainte Marie-Madeleine et il en sortira, nous l'espérons, de zélés apôtres. On choisit des fils de chefs autant que possible. Pour faire partie de l'œuvre, ils doivent être de bons chrétiens, bien posséder leur catéchisme, savoir lire et être mariés. Dans le cours de l'année 1901, on a installé trois de ces catéchistes[3]. »

« Chacun de nous travaille à bien posséder les langues du pays. Le Ndoumbou possède quatre dialectes, ce qui complique passablement le travail. Le Mbété ressemble un peu au Ndoumbou, mais il est le même partout. Le Kanigi, autre variété de Ndoumbou, embrouille complètement les commençants. Le

1. *BG,* t. 20, p. 511 : voyage de Mgr Augouard, en juillet 1899.
2. *BG,* t. 21, p. 693.
3. *BG,* t. 21, p. 696.

Kota, resté à l'état d'enfance, n'a aucun rapport avec les autres langues. Le Douma, base de toutes, nous rend d'immenses services. Nous avons traduit le catéchisme complet dans trois des dialectes du Ndoumbou ; un seul est adopté, dans quelques mois nous l'enverrons à l'imprimerie. Le catéchisme mbété est continué avec activité et sera bientôt complet ; puis viendront les autres à leur tour[1]. »

Dans l'état du personnel de mars 1906, la communauté de Saint-Hilaire de Franceville ne fait plus partie du vicariat de l'Oubangui, mais est rattachée au Gabon.

## 15 janvier 1899 – Sainte-Radegonde ( Tsambitso )

A la fin de l'année 1898, Mgr Augouard quitte Brazzaville sur le *Léon XIII*, pour fonder une deuxième mission sur l'Alima. Il fait lui-même le récit de ce voyage, fertile en incidents :

« Dès le lendemain de notre départ de Brazzaville, un gouvernail s'est cassé et il a fallu stopper une journée dans la brousse pour le réparer. Vers le milieu du voyage, on s'aperçut un jour que l'arbre de couche était brisé. Il ne pouvait y avoir d'avarie plus grave. Je pris une pirogue et me rendis avec le F. Ferdinand Conte à la mission anglo-protestante de Bolobo, pour essayer de réparer la pièce dans les ateliers bien montés de cette station. Les protestants nous reçurent avec une touchante charité et leur bateau, le *Goodwill* vint même remorquer le *Léon XIII* pour l'amener devant les ateliers où la réparation devait être plus facile. On travailla avec acharnement pendant cinq jours et l'on se remit en route avec des inquiétudes qui n'étaient point, hélas ! chimériques. Nous constatâmes bientôt que le voyage de montée était impossible. M. Grenfell mit alors gracieusement son vapeur, le *Peace* à ma disposition. Tout fut transporté du *Léon XIII* sur ce vapeur et nous pûmes continuer notre voyage. Deux jours après, nouvel accident. Un tronc d'arbre occasionne une voie d'eau et on n'a que le temps d'aller échouer sur un banc. L'accident fut assez lestement réparé et l'on se remit en marche vers l'Alima. Pour ne pas abuser de la bonté de la mission anglaise, je résolus de créer la mission du bas, au lieu de celle que nous devions fonder au milieu de la rivière, à mi-chemin de Lékéti. La mission de Sainte-Radegonde fut donc

1. *BG*, t. 21, p. 697.

établie le dimanche du Saint Nom de Jésus. Le surlendemain, je revins à Bolobo et nous rejoignîmes Brazzaville sur le *Léon XIII*, réparé provisoirement, en marchant à toute petite vapeur[1]. »

Cinq mois plus tard, Mgr Augouard repasse à Sainte-Radegonde : « Les missionnaires ont fait des merveilles : de gracieuses constructions *en bambou*[2] s'élèvent sur la colline qui domine la rivière, à la place de l'impénétrable forêt d'autrefois[3]. »

En 1902, ces constructions provisoires sont remplacées par une habitation, en bois du pays, couverte en paille : elle a 25 mètres de long sur 5 de large, avec une véranda de 3 mètres. Elle comprend quatre chambres et un magasin. Hélas : en novembre 1906, un incendie dû à la foudre, activé par le vent de la tornade, la détruit entièrement. Le *Léon XIII*, aussitôt, va porter secours aux missionnaires de Sainte-Radegonde, pour les aider à reconstruire[4].

Le rapport qui figure dans le *Bulletin général* d'octobre 1907 n'est guère optimiste : « Il y a deux ans, nous avions installé une douzaine de catéchistes dans les villages les plus proches de la mission ; mais le premier feu s'est vite éteint, ils se sont découragés devant les rebuffades de leurs proches et nous sommes obligés d'en former d'autres[5]. »

Parmi les fondateurs de la mission de Sainte-Radegonde, le P. Casimir Le Gouguec, arrivé au Congo en 1897, partira en 1900 pour le Sénégal, où il ne séjournera que quelques mois, jusqu'à sa mort, à Thiès, le 16 septembre 1900. Son confrère, le P. Mathurin Luec, avant de venir à Sainte-Radegonde, avait passé une dizaine d'années à Linzolo. Malade, il quitte l'Alima en mai 1900 ; il meurt à Bordeaux le 20 septembre 1900. Le troisième fondateur est le P. Alphonse Donnadieu qui, en 1903, ira se faire soigner en France et sera par la suite envoyé en Amazonie. Enfin, le F. Meinrad Neubeck, au Congo depuis peu ( 1898 ), fait partie de cette première équipe. Cuisinier de formation, il se fait charpentier, mais, « surpris par la

---

1. *A,* mai 1899.
2. J. de PUYTORAC, *Makambo. Une vie au Congo,* éd. Zulma, Cadeilhan, 1992, p. 228 : « Les tuiles de bambou étaient faites sur place : des équipes de manœuvres allaient couper des feuilles de palmier-bambou ( *raphia pedonculata* ), lequel est un palmier court, qui se multiplie en nombre incalculable dans des parties de forêt inondée et donne le raphia... Les feuilles, très longues, ont une nervure centrale pouvant atteindre dix mètres, solide et très souple après dessication, utilisée entre autres pour la confection des tipoyes ou chaises à porteurs... Pour faire les tuiles de bambou, on replie des feuilles d'un côté après avoir refendu la nervure pour en diminuer l'épaisseur, et on les épingle de l'autre côté à l'aide d'aiguilles taillées dans la même tige. »
3. *BG,* t. 20, p. 485.
4. *BG,* t. 23, p. 791.
5. *BG,* t. 24, p. 327.

fièvre alors qu'il surveillait ses ouvriers dans la forêt », il est enlevé en 24 heures par un accès pernicieux, le 31 mai 1902, à l'âge de 23 ans. Le P. Marc Pédron, dès son arrivée au Congo, en 1901, est placé à Sainte-Radegonde. Après cinq ans, il rentre en France pour deux années de soins. Le P. Jules Fréto, après deux ans à Sainte-Radegonde ( 1907-1908 ), part au Gabon. Reste après lui et après le P. Jean Falconnet, qui a rejoint Lékéti, le P. Louis Malessard qui assistera à la fermeture de la mission.

Entre temps a été fondée la mission de Boundji et, devant le peu de résultat obtenu à Sainte-Radegonde, Mgr Augouard décide, en juin 1909, « de transformer la station en un poste qui sera confié à un catéchiste et visité cinq ou six fois l'an par les pères de Saint-François de Boundji ». « On va fonder, ajoute le communiqué, pour la remplacer, une station nouvelle à Impfondo, localité située sur l'Oubangui, à moitié chemin entre Liranga et Bangui[1]. »

*PLAIDOYER POUR SAINTE-RADEGONDE : Par suite du décès de plusieurs confrères à Sainte-Radegonde ( à ceux déjà cités s'ajoute celui du P. François Mauger, le 6 juin 1903 ) et le mauvais état de santé de ceux qui y sont restés, les PP. Jean Falconnet et Jules Freto, Mgr Augouard a décidé de fermer la mission et l'a rattachée à Saint-François-Xavier de Boundji. Le P. Marc Pédron ( qui est alors en France ) proteste : son cœur est resté très attaché à Sainte-Radegonde, où il a souffert, où il s'est dépensé et où il a frôlé plusieurs fois la mort. Les ex-voto qu'il a placés dans sa paroisse d'origine, près de l'autel Sainte-Anne, en font foi : « la sagaie d'un Mbochi qui ne l'a que légèrement touché à la poitrine, les cornes d'un buffle avec lequel il a lutté pendant un certain temps et qui l'a laissé couvert de sang et criblé de blessures, quand un Noir acheva la bête d'un coup de fusil ; son crucifix de profession, à moitié calciné lorsque la foudre est tombée sur la résidence et y a mis le feu, sans cependant avoir fait aux PP. Pédron et Freto d'autre mal que de les éblouir en les jetant à terre ». Malgré les protestations du père, Mgr Augouard maintient la fermeture de Sainte-Radegonde, et le P. Pédron, à son retour de France, est désigné pour Saint-Louis de Liranga[2].*

Dans le *Bulletin général* de janvier-février 1957, on rappelle que « Sainte-Radegonde fut fermée en 1910 et demeura une annexe de Boundji. Les

---

1. *BG,* t. 25, p. 253.
2. *BG,* t. 38, p. 305s. : notice biographique du P. Marc Pédron, par le P. Ferdinand Pédux. Voir, dans *MC,* février 1926 et numéros suivants : récit du P. Marc Pédron sur son apostolat à Sainte-Radegonde.

PP. Adolphe Jeanjean et Jean Scheer s'efforcèrent de maintenir la chrétienté. Elle reprit vie en 1948, avec l'arrivée de l'abbé Benoît Gassongo, originaire de cette région » qui reçoit, en 1954, l'aide du P. Jeanjean, écarté de Boundji. En juin 1958, le P. Jeanjean, alors âgé de 76 ans, malade, est transporté à Fort-Rousset, où il meurt quelques jours plus tard ( 18 juin 1958 ). En 1965, l'abbé Benoît Gassongo est nommé auxiliaire de Mgr Verhille et quitte Sainte-Radegonde. Vers 1970, des prêtres *Fidei donum* polonais s'installent à Oyo, proche de l'ancienne mission.

### 13 juillet 1899 – Notre-Dame des Victoires ( Boudianga )

A la suite de ses voyages d'exploration dans le nord de son vicariat, Mgr Carrie décide la création de la mission de Boudianga. Fondée le 13 juillet 1899, celle-ci est située sur la rive droite de la *Louessé*, à 15 km environ de son confluent avec le Niari. Elle se trouve au milieu de la tribu des Bassangis. Le P. Cyrille Moulin, le P. Hyacinthe Duclos et le F. Célestin Mavoungou composent la communauté de Notre-Dame des Victoires. Mgr Carrie, qui a amené avec lui main-d'œuvre et matériel divers, participe à l'installation de la nouvelle mission, où il reste jusqu'au 3 novembre[1]. On pense alors que Boudianga est bien placée, en position centrale par rapport aux missions *voisines* : « on y est à dix jours de marche de Loango, de Bouanza et de Franceville[2] ». Le F. Fraterne Haberbusch, venu de Linzolo, apporte ses compétences de maçon, mais doit partir se faire soigner en France, de mai à novembre 1900. De retour à Boudianga, il n'y reste que peu de temps : en désaccord avec son supérieur, il rentre en France et quitte la congrégation en août 1902.

*NAVIGATION SUR LA LOUESSE ET LE NIARI : Le territoire de la mission est parcouru de nombreux cours d'eau... « Reste maintenant à trouver les moyens d'atteindre les populations les plus éloignées et à profiter pour cela des voies fluviales. A mon départ, écrit Mgr Carrie, on abattait l'arbre qui devait servir à faire la première pirogue destinée à naviguer sur la Louesse. Quoique ces rivières soient parfaitement navigables, on n'a, pour les traverser, que des radeaux faits du tronc d'un arbre aussi léger que le liège et que*

1. *BG*, juin 1900.
2. *BG*, t. 20, p. 298.

*l'on appelle* Msenga. *A Makabana, il y a de petites pirogues, mais ce sont de vrais sabots qui ne ressemblent pas plus à une embarcation qu'un bâton. La mission va apprendre aux Noirs à en faire d'élégantes, de solides, qui fendront l'eau à la manière de nos vapeurs. Ils verront qu'elles sont plus commodes que leurs radeaux sur lesquels ils ont parfois de l'eau jusqu'à la ceinture, quand ils sont assis... Nos désirs se bornent à deux simples pirogues ; une pour la haute Louesse et ses affluents ; et une autre pour la basse Louesse, le Niari et ses affluents. Mais parcourir des centaines de kilomètres à la pagaie et souvent contre le courant, c'est dur et long. Notre rêve serait donc d'avoir, dans chacune de ces pirogues, un petit moteur à pétrole, qui ferait manœuvrer deux roues à aubes et nous emporterait ainsi rapidement et sans fatigue jusqu'aux extrémités de notre vicariat*[1]. »

Dès 1901, on améliore les premières installations : « Nos cases provisoires ne pouvaient durer longtemps ; elles ont été remplacées par deux bonnes maisons en briques séchées au soleil, et ayant 15 mètres de longueur. Actuellement, on est en train de construire une chapelle de 20 mètres de long sur 8 de large. Nous avons établi une roue hydraulique de 4 mètres de diamètre, qui active une scie circulaire ; elle pourra, on l'espère, nous procurer quelques bénéfices, par les bois et les planches qui seront demandés par les négociants de la région. A cela il faut ajouter une basse-cour parfaitement installée, où chèvres et brebis sont à l'abri des léopards et des boas assez nombreux dans le pays[2]. »

« Nous voulions établir à Boudianga une œuvre d'enfants, comme dans la plupart des stations. Après plusieurs tentatives, force nous fut d'y renoncer. Les Kougnis se soucient peu de l'école. Ce qui leur faut, ce sont des étoffes. Alors, nous avons essayé ce qu'on pourrait appeler l'œuvre des petits ouvriers. Ils exécutent les différents travaux de la mission, nous leur donnons un petit salaire en rapport avec leur travail. Tous les jours on leur fait un catéchisme sérieux. De cette façon, nous avons des chrétiens dans bon nombre de villages kougnis[3]. »

« Le catéchisme en image de Mgr Le Roy nous est d'une très grande utilité. Puis, le bon P. Garnier[4] est d'une adresse remarquable pour faire péné-

---

1. *A*, mai 1900.
2. *BG*, septembre 1902.
3. *BG*, t. 21, p. 633.
4. Le P. Garnier n'a passé que quelques mois à Boudianga. On a déjà vu comment, à Mayumba, il s'était fait remarquer par ses méthodes d'enseignement du catéchisme et ses travaux linguistiques.

trer, par toutes sortes de petites questions, la doctrine chrétienne dans ces dures têtes de Bakotas. Au bout de très peu de temps, ils savent répondre à propos *oui, non,* et sont ravis d'eux-mêmes, se croyant déjà de grands savants[1]. » « Dès son arrivée à Boudianga, le P. Garnier avait traduit en langue du pays le *Pater*, l'*Ave* et les principales vérités de notre sainte religion. A son départ, il remit ses notes au P. Duclos, qui s'empressa de continuer ce travail important et prépara un catéchisme que Mgr Carrie a bien voulu faire imprimer à Loango[2]. »

Dès 1903, on s'interroge sur l'avenir de la mission. Le P. Moulin, le fondateur, défend son œuvre ; avec, cependant une réserve : « Mon opinion sur Boudianga, la voici : je n'aurais pas choisi cet endroit, si j'avais été chargé du choix ; mais, en somme, au point où en sont les choses aujourd'hui, il n'y a pas à garder de trop vifs regrets. Jugez-en vous-même... » Et, après diverses considérations, il conclut : « Toute la boucle du Niari est très peuplée de Bakougni. Évidemment, il serait préférable d'avoir toutes ces populations à une ou deux heures de Boudianga ; quand on va les visiter, il faut passer la nuit dans les villages. mais n'est-ce pas le cas de quantité d'autres missions ? En résumé, Boudianga n'a pas eu le moindre accident de maladie, n'a jamais eu la moindre palabre sérieuse avec les différentes tribus, possède des maisons à toute épreuve, et paraît en bonne voie d'évangélisation. Espérons[3]. »

Son espoir sera bientôt déçu : « La station de Boudianga, se trouvant dans un pays où la population est assez clairsemée et présentant de graves difficultés pour son ravitaillement, a été supprimée, ou plutôt remplacée par celle de Nsessé. Nous avions d'abord songé à transférer l'œuvre à Nzanda, à une journée de marche au nord ; mais, après mûre réflexion, il nous a paru préférable de fonder une œuvre nouvelle à Nsessé. Ce point est situé entre Loango et Bouanza, à cinq jours de Loango et à huit de Bouanza. Ainsi échelonnés, les divers postes peuvent se ravitailler plus facilement[4]. »

En fait, les missionnaires « durent battre en retraite, non pas devant les Bakota qui commençaient à s'apprivoiser, mais devant les prétentions d'une grande Compagnie concessionnaire se disant seule légitime propriétaire non seulement du sol, mais des habitants. Par sentence du tribunal de Libre-

1. *A,* mai 1900.
2. *BG,* t. 21, p. 634.
3. *A,* juin 1903.
4. *BG,* t. 24, p. 261.

ville, le *sieur Carrie* fut invité à évacuer le terrain qu'il occupait à Boudianga et à en enlever toutes les constructions qu'il y avait édifiées[1]. »

Le transfert de Boudianga à Nsessé est chose faite à la fin de l'année 1905. A Boudianga, il reste la tombe du F. Théotime Jaffrélo, arrivé au début de l'année 1904, terrassé en moins de 24 heures par la bilieuse, le 15 novembre 1904. Le P. Jacques Dubourg procèdera à l'exhumation et au transfert de son corps à la mission de Makabana ( proche de Boudianga ), peu après la fondation de celle-ci, en 1959.

## 6 janvier 1900 – Saint-François-Xavier ( Boundji )

On a vu comment une série d'incidents avaient contraint Mgr Augouard à installer une mission à Sainte-Radegonde avant Boundji. Pour cette nouvelle fondation Mgr Augouard avait reçu d'un bienfaiteur canadien un don important. Dès le lendemain de Noël 1899, le *Léon XIII* quitte à nouveau Brazzaville, vers l'Alima. A son bord, Mgr Augouard est accompagné des PP. Emmanuel Colombel et François Mauger, ainsi que du F. Louis-Stanislas Plaine. Ce dernier sera bientôt remplacé par le F. Némésien Martin. Le 6 janvier 1900, les missionnaires débarquent sur la rive gauche de l'Alima, près d'un petit village nommé Otsé-Otsé, où habite un Likouba nommé Ofemba. Pendant que Mgr Augouard continue sa navigation jusqu'à Lékéti, on s'affaire aux premières installations. La nouvelle mission est dédiée à Saint-François-Xavier, mais, dès les débuts on l'appelle *Boundji*, du nom d'un ensemble de villages, situés à proximité[2].

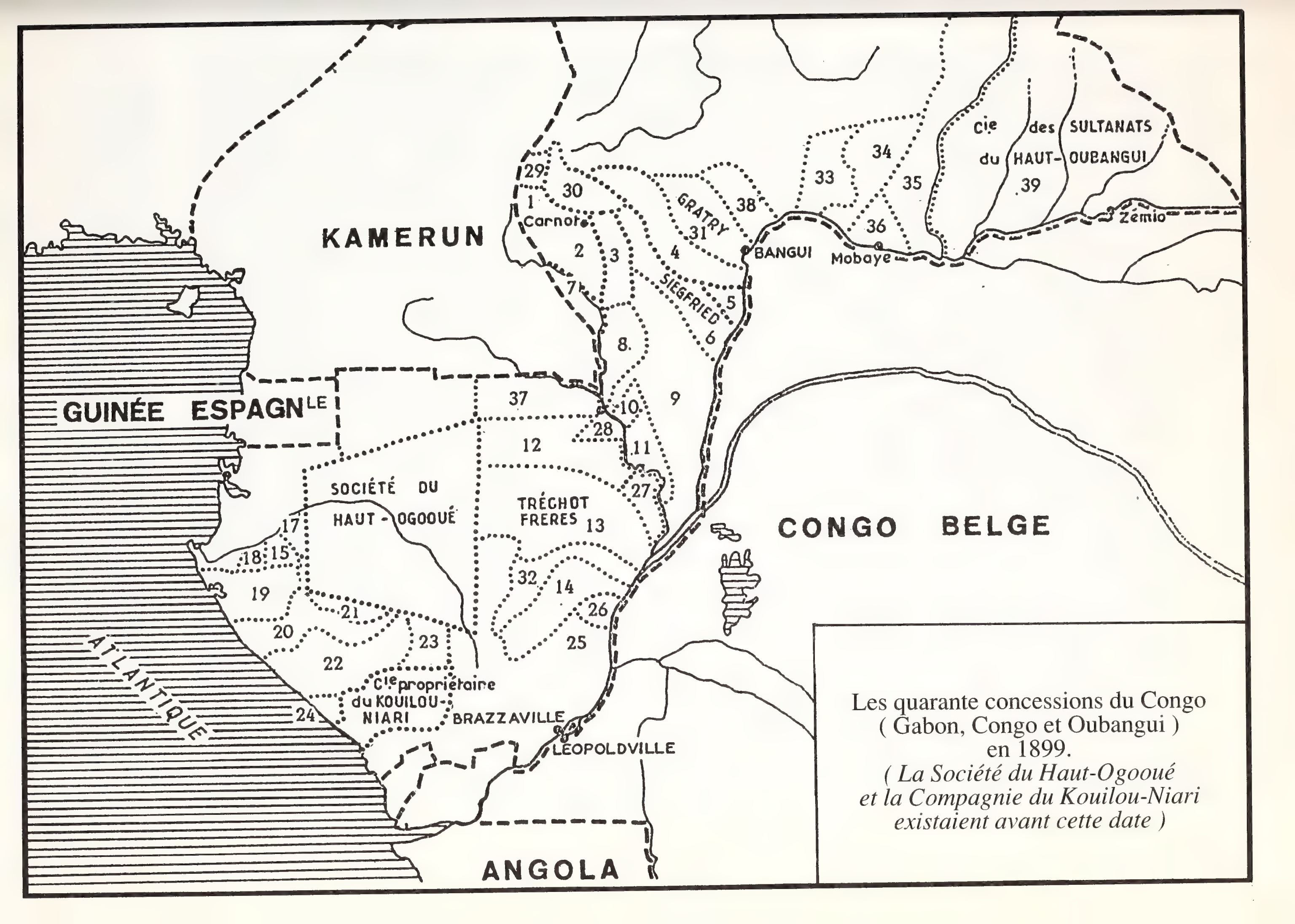
De retour à Brazzaville, dans une lettre datée du 10 février 1900, Mgr Augouard écrit : « Je reviens de mon voyage dans l'Alima où j'ai enfin fondé la mission de Saint-François-Xavier, à mi-chemin entre Sainte-Radegonde et Notre-Dame ( Lékéti ). Le site est excellent et de cette façon nous voilà bien casés avant l'arrivée des concessionnaires. Je n'ai demandé à l'administration que 6 hectares de terrain, au lieu de 500, pour éviter les charges écrasantes imposées aux concessions par l'arrêté du 5 août 1899[3]. »

---

1. *MC,* 16 juin 1939. La Compagnie en question est la C.P.K.N. ( Compagnie Propriétaire du Kouilou Niari ). Aux Archives générales de Chevilly, une carte indique les limites de la concession et porte en note : « Propriété de la CPKN, société protestante anglaise, qui refuse de céder du terrain et sur le territoire de laquelle deux essais furent tentés : Boudianga et Kakamoéka. »

2. Sur la mission de Boundji, voir : M. LEGRAIN, *Le Père Adolphe Jeanjean, missionnaire au Congo,* Cerf, Paris, 1994. Le P. Jeanjean a passé toute sa vie missionnaire ( 1907 à 1958 ) à Boundji, sauf un intermède à Mpouya et ses quatre dernières années à Sainte-Radegonde. Sa biographie, par le P. Michel Legrain, est donc en même temps l'histoire de la mission pendant cinquante ans.

3. *BG,* juillet 1900.




Les quarante concessions du Congo
( Gabon, Congo et Oubangui )
en 1899.
*( La Société du Haut-Ogooué
et la Compagnie du Kouilou-Niari
existaient avant cette date )*

*LES COMPAGNIES CONCESSIONNAIRES : « L'exploitation économique du Congo français fut tardive et difficile. Malgré les espoirs soulevés dans les années 1880 par la découverte du bassin du Congo, rien n'était fait à la fin du siècle. C'est en 1899 que l'État se résolut finalement à partager la colonie ( à peu près le territoire actuel des républiques gabonaise, congolaise et centrafricaine ) entre 40 énormes concessions territoriales, totalisant quelque 700 000 km2 sur les 900 000 environ de l'ensemble. Échappaient seules au partage les zones entourant les deux centres principaux, Brazzaville et Libreville, et les petites superficies réservées aux postes de l'intérieur. Les concessionnaires consentaient certains avantages fiscaux à l'État, redevance annuelle fixe et pourcentage de 15 % sur les bénéfices. En revanche, ils recevaient le monopole de l'exploitation du sol, en premier lieu de l'ivoire et du caoutchouc ; les exploitants libres se trouvaient pour la plupart exclus. Il s'agissait, en fait, d'une véritable démission de l'État : renonçant à faire lui-même les investissements nécessaires, celui-ci espérait que l'initiative privée, sous l'aiguillon des bénéfices escomptés, mettrait d'elle-même le pays en valeur. La recherche des origines de cette politique en métropole suggère, outre la pression de certains milieux d'affaires, la responsabilité d'un gouvernement d'abord soucieux d'économiser ses deniers. Avec de telles bases, il était à prévoir que la solution choisie serait intrinsèquement mauvaise, et qu'elle aurait de fortes chances d'aboutir à un échec[1]. »*

Contrairement à ce que pensait Mgr Augouard, le site n'était pas excellent. Établie sur les bord de l'Alima, la mission se trouvait dans la galerie forestière longeant la rivière, dans une zone marécageuse et insalubre. La santé des missionnaire n'y résista pas. Le F. Némésien succomba le premier, le 7 septembre 1902, victime de la bilieuse hématurique. Le P. Colombel, qui avait quitté Boundji pour se faire soigner en France, y mourut, à peine un mois après le frère. Le P. Jean Prat, arrivé au Congo en 1896 et venant de Lékéti, est désigné pour la mission de Boundji où il rejoint le P. Mauger.

Celui-ci écrivait alors à Mgr Augouard : « Je serais désolé que la mission de Saint-François, pénitencier de l'Alima, en devienne le cimetière et, vraiment, le rôle de croque-mort ne me sourit pas du tout[2]. » En avril 1903, Mgr Augouard décide la fermeture provisoire de la mission. Le P. Prat part

1. C. COQUERY-VIDROVTCH, *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires, 1898-1930,* Mouton, Paris, 1973, 598 pages, p. 25.

2. Lettre du 18 octobre 1902, citée dans : G. MAZENOT, *La Likouala-Mossaka, histoire de la pénétration du Haut-Congo, 1878-1920,* Mouton, Paris, 1970, p. 242.

en congé et le P. Mauger se rend à Sainte-Radegonde : son séjour y sera de courte durée : il y meurt d'une bilieuse, le 6 juin de la même année.

Dans le nord du Congo, les frères Tréchot ( Henri et François ), arrivés en 1889 à Bonga ( embouchure de la Sangha ), y étaient employés de la maison Daumas et Béraud. En 1892, ils s'établissent à leur compte et développent un petit réseau de factoreries. Cinq ans plus tard, ils fondent la *Compagnie Française du Haut-Congo ( C.F.H.C. )* et, en 1899, ils obtiennent la concession du bassin de la Likouala-Mossaka. Le long de la rive gauche de l'Alima, la concession revient à l'*Alimaïenne*, qui, dans son conseil d'administration, compte les frères Gratry, fabricants de cotonnades lillois et bienfaiteurs de Mgr Augouard. En 1911, l'Alimaïenne est absorbée par la C.F.H.C.[1]

Dans une longue lettre, datée du 5 février 1902 et parue dans le journal *La Dépêche coloniale*[2], Mgr Augouard donne, sur le système concessionnaire, son avis : « On a voulu construire un bel édifice, mais on a commencé par la toiture. La base de cet édifice était la main-d'œuvre, car, sans la main-d'œuvre indigène, il sera impossible d'exploiter les richesses du Congo. Dès mon arrivée au Congo, je me suis efforcé de mettre en pratique deux idées essentiellement coloniales : la diffusion de la langue française et la création de main-d'œuvre indigène... Notre grande préoccupation est d'apprendre toutes sortes de métiers à nos élèves, afin qu'ils puissent servir plus tard au développement économique et industriel de la colonie... Les concessionnaires commirent la lourde faute d'envoyer quantité d'agents et de marchandises sans même savoir exactement où se trouvaient leurs concessions. Parmi les concessions, les unes étaient bonnes et d'autres franchement mauvaises. D'autres concessions furent accordées sur les indications de vieilles cartes dont les données fourmillaient d'erreurs... Des jeunes gens, remplis de bonne volonté mais sans expérience, furent envoyés sans guides, sans indications et étaient jetés au milieu de populations qui ne demandaient qu'à exploiter le nouvel arrivant. Ces méfaits engendraient la colère, et la répression dépassait souvent la mesure... On a même refusé aux indigènes le droit de pouvoir vendre librement ce qu'ils auraient récolté sur leurs propres réserves. Les Noirs ne savent même pas ce qu'est la réserve et ils continuent, comme par le passé, à prendre tout ce qui est à leur convenance... Du côté du gouvernement, il

1. G. Mazenot, *op. cit.*, p. 341s. On reparlera des Frères Tréchot et de leur société à propos de la mission de Liranga

2. Lettre reproduite dans : *A*, mai, juin et septembre 1902.

y a à entrer résolument dans la voie du progrès, et puisqu'il y a colonie et protectorat, c'est à l'administration d'en prendre enfin la possession effective... C'est à l'administration de chercher à créer et développer cette main-d'œuvre sans laquelle tous les efforts demeureront stériles. »

Ce que Mgr Augouard ajoute ensuite à propos du *travail obligatoire* est plus discutable. Il le présente comme un moyen qui permettrait de *changer l'état social du Congo*. Il le justifie par le préjugé si répandu à l'époque : « Le Noir, n'ayant aucun besoin et vivant au jour le jour sans s'inquiéter du lendemain, ne travaillera que s'il est forcé ». Il avertit cependant : « Il faudra que la colonie ait en mains une milice suffisante pour exercer une rigoureuse surveillance, afin d'éviter les exactions du côté des Européens et de réprimer immédiatement les méfaits des indigènes. »

Revenons à la mission de Boundji après cette digression sur les concessions et l'attitude de Mgr Augouard ; deux sujets qui mériteraient une étude plus approfondie. Mais on n'est pas là très éloigné des soucis quotidiens des missionnaires de l'Alima : « Les Européens sont nombreux dans la rivière, puisque trois sociétés commerciales s'en disputent l'exploitation. La position centrale de Saint-François rend nos rapports fréquents avec eux. Sur le nombre, beaucoup semblent estimer le missionnaire ; mais il en est dont l'honnêteté paraît le moindre souci. Combien d'enfants et d'ouvriers ne nous a-t-on pas indignement enlevés, au moment où nous en avions le plus besoin ! Plusieurs même se sont plu à répandre des calomnies sur notre compte. Nous nous faisons cependant un devoir de répondre à leur appel quand ils sont malades ; et par nos bons soins nous essayons de leur prouver que le prêtre est pour tous plein de charité[1]. »

Dans une de ses lettres, Mgr Augouard écrit : « Dans l'Alima qui était si calme, je remarque des signes de mécontentement par suite de l'arrivée des commerçants et, à Sainte-Radegonde, le P. Donnadieu a été assailli à coups de sagaie. A Saint-François, les indigènes sont très doux, mais ils sont excités par des tribus nomades qui voient d'un mauvais œil l'arrivée des Blancs concurrents qui vont ruiner leur petit commerce[2]. »

Après dix-huit mois d'interruption, la mission de Boundji est reprise, le 30 septembre 1904, avec l'arrivée du P. Jean Prat, du P. Édouard Épinette et du F. Pol de Léon Cornec. La nouvelle mission est installée à environ 300 mètres de l'Alima[3] : l'endroit est relativement sain, mais le terrain est

1. *BG,* novembre 1902.
2. G. Mazenot, *op. cit.,* p. 218.
3. *BG,* t. 24, p. 328.

sablonneux. On l'améliorera peu à peu avec des apports de terre de la forêt. Le jardin potager et le verger ainsi obtenus seront, dans les débuts, plusieurs fois ravagés par les éléphants. « La mission de Boundji, précise-t-on, est sur la limite entre Mbochis et Batéké. Les Mbochis occupent la partie marécageuse de l'Alima, et les Batéké les collines[1]. »

Le P. Épinette[2], arrivé au Congo en septembre 1903, avait exercé, pendant un an, les fonctions d'économe à Brazzaville, avant d'être nommé à Boundji. Constatant que, sur place, la population est peu nombreuse, en janvier 1906, d'accord avec son supérieur, le P. Prat, il s'installe à Ekyembé ( à une petite journée de marche de la mission ), « modeste école-chapelle, succursale de la mission Saint-François ». Il n'y restera que quelques mois : le F. Pol de Léon[3], atteint de la maladie du sommeil avait dû quitter Boundji et le P. Épinette assure à sa place, en octobre 1906, les travaux de préparation d'un logement pour les religieuses, prévues pour l'œuvre des filles.

*LE F. POL DE LEON : « C'était une nature droite, à la façon du petit cours d'eau qui va tout tranquillement son chemin à travers les mousses du rivage, peu préoccupé d'attirer l'attention. Sans extérieur du tout, il fallait connaître le bon Frère Pol de Léon pour l'apprécier. Et on le connut et on l'apprécia. Nous n'avions qu'une mauvaise pirogue. Le frère se proposa pour en faire une. Il avait vu en Bretagne une embarcation, dotée d'une hélice qu'un homme faisait mouvoir à l'aide d'une manivelle. Il voulut faire de même. Avec des houes indigènes, il fit les pales d'hélice. Une courroie reliait l'hélice à une roue et à un volant ; hélice et engrenages se mettaient ou se sortaient suivant les besoins. Quand le tout fut prêt on alla assister aux expériences. Le frère adapta son système à l'arrière de la pirogue et s'assit auprès de la manivelle. Un enfant, armé d'une pagaie, monta à l'avant de la pirogue pour la diriger. On mit le cap sur le courant, mais l'enfant dirigea mal et la pirogue, au lieu de monter le fleuve, le descendit. Emportée par le courant et poussée par l'hélice, elle filait rapidement, mais autre chose fut quand elle remonta. L'enfant, qui ne devait que diriger, dut prêter son concours pour pagayer et faire avancer la pirogue. La manivelle marchait bien, mais la pirogue n'avançait pas. Enfin ce n'est pas sans efforts qu'on finit par accoster.*

1. *BG,* t. 24, p. 329.
2. Voir : COMMAUCHE, *Le Père Edouard Epinette,* Dillen, Paris, 1936, 183 pages.
3. Le F. Pol de Léon, après des soins en France, se sentant guéri, revient au Congo ; mais, arrivé en octobre 1907, il doit reprendre le bateau en mai 1908. Il suit à nouveau un traitement à l'hôpital Pasteur. Cependant, son état s'aggrave et il meurt à Chevilly, le 3 novembre 1909.

*Le frère avoua que le système avait besoin de perfectionnements. Le tout fut remisé dans un coin et il n'en fut plus question. Le frère était fort populaire dans le pays mbochi. Il avait acquis cette popularité en arrangeant les fusils des Noirs. Dans un coin de sa chambre il y avait toujours sept ou huit fusils qui attendaient. Il profitait du temps libre de l'après-dîner pour s'y mettre. Je lui disais : "Mais, frère, il faut prendre un peu de repos à midi". – "Tonnerre ( cette expression lui valut son surnom ), mon père, répondait-il, je ne puis pas faire la sieste, moi." La carrière du bon frère* Tonnerre *fut bien courte ! Deux ans et demi de travail, puis autant de maladie, et voilà tout. C'est peu aux yeux des hommes, mais c'est beaucoup pour Dieu*[1]. »

A la fin de l'année 1906, on décida de déplacer la maison des pères et l'œuvre des garçons de 500 m, en un lieu plus élevé et plus sain. Le F. Firmin Santier, après six ans à Madagascar et quelques mois en France pour y subir une opération, venait d'arriver à Boundji, en remplacement du F. Pol de Léon. Il se mit aussitôt au travail avec le P. Épinette et, fin juin 1907, « la grande case ( 23 m sur 10 ) est déjà couverte en tuiles métalliques. Une serre ! ajoute le P. Épinette, vivent la paille et les cases à 18 F. Restent la cuisine, la chapelle et les cases des bonnes sœurs. Chaque jour on bûche, on frappe, on scie, on taille... c'est un vrai plaisir : les 4 000 tuiles de la toiture ont été mises en quatre jours. cela nous faisait à chacun et par jour 8 000 coups de marteau ! »

Mais le P. Épinette est de plus en plus souvent sujet à des accès de fièvre qui le laissent sans force. Le 2 septembre 1907, il entreprend, avec le P. Joseph Belzic, une reconnaissance de la région baignée par la rivière *Ngoukou* ; mais, après cinq jours de marche, la bilieuse le terrasse et il est contraint de rentrer à Boundji en tipoye. Il y succombe le 13 septembre 1907. Bien que son séjour au Congo ait été bref, le P. Épinette a laissé chez les Mbochis un souvenir vivace. Son compagnon de travail, le F. Firmin, tombe malade à son tour. On le fait descendre à Brazzaville, où le docteur le déclare tuberculeux et le fait partir pour la France. Il n'était resté qu'un an au Congo ! Il est remplacé par le F. Marie-Joseph Michel, appelé de Sainte-Radegonde, pour continuer les travaux. Le P. Adolphe Jeanjean, dont c'est la première affectation, arrive à Boundji en décembre 1907. Ainsi se constitue le *tandem* Prat-Jeanjean qui devait marquer les débuts de la mission de Boundji pendant plus de vingt ans.

---

1. *B,* IV, p. 256 à 275 : notice biographique du F. Pol de Léon Cornec, par le P. Jean Prat.

*LE PERE JEAN PRAT : « Le P. Prat fut chargé des Batéké à Brazzaville : une excellente préparation pour la suite de sa vie missionnaire. Il ne fut pas désorienté à son débarquement à Lékéti, au moment de la fondation de cette mission, en pays tégué. Lors de son congé, en 1904, il fit imprimer un essai de grammaire et de dictionnaire en cette langue téguée. Affecté à Boundji, à son retour, il était préparé à l'étude du mbochi, qu'il sut parler assez vite. Il se donna tout entier à cette mission. Il y mit toute son opiniâtreté et elle était grande ! Il y mit surtout son esprit de foi, son esprit surnaturel. C'est ce qui lui permit de faire face aux épreuves et d'espérer envers et contre tout... Le P. Prat fit un énorme travail sur les langues locales, et cela sans y avoir été particulièrement préparé. Dès Lékéti, il utilisait une petite machine manuelle à imprimer. Après son retour de congé, en 1910, il en possédait une autre, plus importante, qui lui servit à imprimer un petit catéchisme en mbochi, puis le petit catéchisme de Mgr Le Roy, une Histoire Sainte, un gros livre de piété enrichi de chants français, latins et mbochis. En plus de cela, le père avait produit un énorme dictionnaire français-mbochi et mbochi-français, et composé une grammaire, avec, en préface, un aperçu sur les mœurs des Mbochis. Toutes ces traductions et ces impressions lui demandèrent un travail considérable. Il fut heureusement aidé, pour l'impression et la reliure, par les sœurs, dont il admirait le dévouement, et il était touchant de l'entendre vanter leur patience quand il retournait les épreuves à corriger, jusqu'à cinq ou six fois[1]. »*

Assombries par les maladies et les morts successives, les premières années de l'apostolat missionnaire à Boundji furent difficiles. Les environs mêmes de la mission étaient peu peuplés et les premiers résultats encourageants furent obtenus à Ekyembé, par le P. Épinette, qui réussit à y rassembler quelques enfants catéchumènes. Comme il est pratiquement impossible de faire venir des filles à la mission, « nous acquérons les filles nous-mêmes, à la façon indigène, mais en payant la dot tout d'un coup. Le chrétien qui, plus tard, voudra se marier avec une de ces filles, soit en travail, soit en marchandises, rendra à la mission ce qu'elle a coûté. » Sur cette façon de faire, Mgr Augouard se monter réticent, mais il la tolère. En fait, on s'apercevra assez rapidement des inconvénients qu'elle entraîne et elle fut abandonnée avec

1. M. Legrain, *op. cit.*, p. 58s. Arrivé au Congo en 1896, le P. Jean Prat séjourne à Boundji de 1902 à 1932, sauf un passage à Lékéti, de 1918 à 1922. Il quitte le Congo en 1937, prend sa retraite à Langonnet, où il meurt le 12 janvier 1952.

l'arrivée des sœurs à Boundji. Le 24 juillet 1910, six Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie arrivent à la mission et, rapidement, donnent à l'œuvre des filles un développement spectaculaire. Un rapport d'avril 1913 fait état de 103 garçons et de 92 filles dans les écoles[1].

Ce même rapport signale que le F. Marie-Joseph Michel vient d'achever la construction de l'église[2] et indique que la compagnie concessionnaire l'*Alimaïenne*, sur le territoire de laquelle la mission est établie, vient de fusionner avec la *Likouala-Mossaka*, dirigée par les frères Tréchot[3].

Jusqu'en 1910, l'administration est pratiquement absente de la région et c'est avec les compagnies concessionnaires que la mission doit composer, en cas de *palabre*. Ce qui complique les choses et qui est très mal compris des populations, c'est la décision prise, en février 1902, par le gouvernement, de « lever sur les indigènes un impôt qui, faute d'argent monnayé, serait par eux fourni en nature et conséquemment, les oblige au travail ». Dans la région de Boundji, comme ailleurs, cela donna lieu à des refus, à des mouvements de population fuyant l'impôt. Il s'en suivit des recours à la force et à des opérations répressives violentes et même sanglantes.

*LA PERCEPTION DE L'IMPOT : « L'impôt, élaboré par les services du Ministère, en accord avec le syndicat des Sociétés concessionnaires, fut conçu comme l'instrument nécessaire à la mise en route du système. Les deux mesures allaient de pair : au concessionnaire de tirer ses bénéfices du caoutchouc et de l'ivoire ; à l'Africain, tenu de verser une taxe à l'Administration, de récolter ces produits, afin de se procurer la somme nécessaire. Chacun y trouverait son compte : la colonie percevrait des ressources supplémentaires ; le commerçant y gagnerait de la main-d'œuvre et des produits ; quant à l'indigène, il prendrait de ce fait goût au travail et pourrait satisfaire progressivement, par ses gains supposés, des besoins grandissants. En dépit des espérances qu'il avait suscitées, l'impôt ne remplit aucun de ses objectifs : d'un maigre apport financier, il instaura sous des formes plus ou moins larvées le travail forcé et n'eut d'autre résultat que d'encourager la résistance passive des Africains et la dispersion des villages... Certaines sociétés concessionnaires proposèrent d'assurer elles-mêmes la perception de l'impôt en nature : elles en ver-*

---

1. *BG*, avril 1913.
2. *Jal*, Boundji, 9 juin 1912 : « Il y aura encore beaucoup à faire pour l'aménagement de la nouvelle et belle chapelle ; le principal est fait. Le frère y travaillera jusqu'à l'arrivée du bateau. »
3. Ibid.

*seraient directement le montant aux caisses de la colonie. Divers négociants qui appuyaient cette proposition revendiquaient même la libre disposition, aux frais de l'État, des forces de police nécessaires. Le gouverneur Gentil donna au système un début d'application, par une circulaire confidentielle du 27 avril 1905... La mission de Brazza en 1905, les sévères rapports d'inspection du commissaire Bobichon en 1906-1907, dénoncèrent le mal, mais ce n'est qu'avec les circulaires du gouverneur général Merlin, en 1909, que pour la première fois au Congo l'impôt apparaissait comme l'instrument d'une véritable politique indigène.* La perception de l'impôt n'étant pas, *disait-il*, la préface de l'œuvre d'occupation, alors qu'elle doit en être la conclusion[1]. »

Le P. Prat rappelle, en 1915, les grands services que lui rend son imprimerie, qu'il appelle *la Paroissiale*, fournissant à la mission les livres les plus nécessaires. Mentionnant l'aide des Sœurs Franciscaines pour le travail d'impression et de reliure, il ajoute : « Nos enfants apprennent ainsi à lire très vite et, plus tard, elles pourront conserver ce qu'elles auront appris en le retrouvant dans leurs livres[2]. »

A la mission, à cette époque, il y a cinq catéchistes qui ont chacun 40 à 50 enfants « dont certains préfèrent, comme partout, l'école buissonnière, mais, malgré cela, viennent assez régulièrement[3] ».

Mais on se plaint des conséquences de la perception de l'impôt : « La présence prolongée des miliciens dans les villages pour hâter le rentrée de l'impôt, fait diminuer considérablement le nombre des poules élevées par les indigènes. Ceux-ci, plus ou moins effrayés, viennent moins à la mission, ce qui gêne à certains moments notre ravitaillement en manioc. La chasse heureusement est facile et le gibier abondant, de sorte que notre table n'a pas trop à souffrir de cet état de choses. Mais, pour les enfants, c'est plus difficile, et, de temps en temps, nous sommes obligés de les renvoyer dans leurs villages pendant quelques jours[4]. »

En 1911, arrive à Boundji le P. Firmin Guichard, futur vicaire apostolique de Brazzaville. Il s'occupe plus spécialement de Sainte-Radegonde, jusqu'en 1915 : Mgr Augouard le fait alors venir à Brazzaville, comme économe et chargé du ministère auprès des gens du fleuve.

---

1. C. Coquery-Vidrovitch, *op. cit.*, p. 117s.
2. *BG*, septembre 1915.
3. Ibid.
4. Ibid.

La guerre de 1914-1918 provoque un certain nombre de changements dans le personnel de la mission. « Malgré cela, les œuvres n'ont point cessé leur marche ascendante ». En 1922, le P. Charles Schickelé, arrivé en 1919, s'occupe d'une quinzaine de catéchistes, dont certains fort éloignés de la mission. « Les enfants doivent rester un minimum de deux ans dans ces postes de villages, après quoi ils viennent un an à la mission parfaire leur instruction et se préparer au baptême ». Il y a alors à la mission entre 150 et 200 internes. On précise qu'ils forment « un mélange de plusieurs tribus : Mbochis, Ntongos, Kouyous, Makouas, Tégués, Mbétis. Tout ce monde fait à peu près bon ménage ; c'est dire qu'ils sont assez souples et maniables ». Une douzaine d'élèves-catéchistes, originaires de Boundji, sont en formation à Brazzaville[1].

En 1923, le P. Schickelé quitte Boundji pour Lékéti. Le P. Prat, qui a été remplacé pendant quatre ans par les PP. René Guiton et Ferdinand Pédux, est de retour en décembre 1923. Il poursuit ses travaux sur la langue mbochie et dote la mission de traductions et d'une grammaire, qui rendent de grands services. Bientôt il terminera son dictionnaire français-mbochi de 420 pages et le dictionnaire mbochi-français de 260 pages. Le P. Jeanjean rayonne à deux, trois, cinq jours de la mission, au nord, vers Makoua et Fort-Rousset, à l'est vers Sainte-Radegonde, au sud vers Gamboma et Ossélé. Une vingtaine de catéchistes lui viennent en aide. Mais il constate que « le territoire de la mission est trop étendu pour être visité régulièrement. Quand le personnel sera suffisant, ajoute-t-on, il faudra prévoir une fondation du côté de Makoua et une autre entre la Komo et Gamboma[2]. »

*« PAYS DE MARECAGES ET DE SABLE BLANC, l'Alima soumet l'apôtre à de dures épreuves. A la file indienne sur des pistes tortueuses, à peine tracées, qui empruntent souvent des bouts de rivière, à travers des forêts humides, on chemine péniblement, les branches giflant le visage, tandis que les pieds heurtent les racines ou s'enlisent dans les tourbières. Au sortir de ces marais, décorés du trop joli nom de* potopoto, *les savanes désolées, vastes solitudes dénudées ou recouvertes d'une herbe maigrichonne, royaume du soleil, ne présentent guère plus d'agrément. Après les fondrières, le sable blanc, dont les grains menus assiègent les pieds et dont la réverbération blesse les yeux. Ainsi toute la journée ces deux éléments : potopoto, sable blanc ; sable*

1. *BG*, octobre 1922.
2. *BG*, novembre 1926.

*blanc, potopoto. Il y a beau temps que l'expérience a condamné l'usage des souliers : les espadrilles ont été adoptées comme la chaussure idéale pour ce genre de sport. Elles n'y résistent pas longtemps : il faut bien trois ou quatre paires pour une tournée de quelque importance ; on les sème le long des étapes, quand elles ne restent pas enfouies dans quelque bourbier... Le pire n'est pas la fatigue physique ; mais, quand s'y ajoutent les déceptions, le moral s'entame et menace de s'effondrer... Dans cette épreuve, l'Afrique épure l'apôtre, l'élève, le conquiert, ou le rejette comme une épave indigne d'elle*[1]. »

A quelque distance de la mission ( environ 2 km ), des chrétiens se sont regroupés pour former le village de Saint-Benoît. Au cours des années, les relations de ce village avec la mission connaîtront des aspects divers[2].

A cette époque, fonctionne à Boundji ce qu'on appelle l'*école externe* : « Ce sont des jeunes gens de 18 à 25 ans, quelquefois même des hommes de 30 à 40 ans, et, de plus, quelques enfants d'une douzaine d'année. Ils sont au moins 250. Beaucoup d'entre eux ont travaillé avec des Blancs, comme boys, cuisiniers, mécaniciens, maçons, fendeurs de bois pour les bateaux. Ils ont honte d'être encore païens et sont venus s'inscrire. Ils s'installent comme ils peuvent dans nos deux villages chrétiens. Nous leur avons prêté une trentaine de scies et ils font des planches et des madriers qu'ils viennent nous vendre. L'œuvre des externes s'occupe également des fils de baptisés, dont les parents sont au village chrétien. Ils sont une soixantaine. Le catéchisme du matin réunit donc environ 400 hommes ou jeunes garçons. Au catéchisme du soir, qui se donne avec des explications, il y a en plus les filles de l'internat, au nombre de 180, les femmes des externes, qui sont une cinquantaine, et, en outre une cinquantaine de filles issues de ménages chrétiens. Les femmes sont séparées des hommes par une cloison de deux mètres en hauteur et toujours sous la surveillance de deux sœurs. Cela fait un très bel auditoire pour le père chargé de les instruire. Il a fallu construire une immense salle de catéchisme tout exprès. Heureusement qu'il a bonne voix[3]. »

A Boundji comme ailleurs, on était longtemps resté impuissant devant les ravages de la maladie du sommeil. Dans les années trente, on se réjouit qu'enfin des soins appropriés soient donnés aux sommeilleux qui sont suivis,

---

1. C. JAFFRE, *Le Père Joseph-Marie Belzic,* Beauchesne, Paris, 1932, 48 pages, p. 33.
2. M. Legrain, *op. cit.,* p. 77s.
3. *BG,* t. 35, p. 143.

dans des zones sanitaires, par un médecin et des infirmiers spécialisés. « Tout cela est très bien organisé. On assiste à de véritables résurrections[1]. »

En 1931, arrive à Boundji le P. Jean Scheer ( au Congo depuis deux ans ). Il va y passer « dix-sept années d'activité fébrile. Débordant d'initiatives, il entreprenait sans cesse. Il *fonçait*, par besoin de réaliser, de faire le bien. Son activité était le débordement de son âme apostolique[2]. » Mais à ce rythme, usé prématurément, le P. Scheer ne dépassera pas l'âge de 45 ans. Gravement malade, transporté vers Brazzaville, il meurt en chemin, à Ngabé, le 14 mars 1948. Du temps où il se trouvait à Boundji, y était aussi présent le F. Éric Wesolowski, arrivé au Congo en 1910, menuisier, ayant exercé son travail dans cette mission au cours de plusieurs séjours, le plus long de 1931 à sa mort, le 10 octobre 1946. En octobre 1935, nouvel arrivé au Congo, le P. Gaston Le Ny est affecté à Boundji, mais, au bout de six mois, il part à Lékéti.

*LE PERE JEAN SCHEER : « Les capacités du P. Scheer étaient multiples. Construction de bâtiments scolaires, extraction d'une carrière de pierres, montage d'un four à briques... Utilisant un petit cours d'eau il décida de procurer l'eau courante à la mission et à cet effet, il construisit une roue à piston ( sic ). Jamais de repos, le père semblait partout en même temps : à l'école et au milieu des ouvriers, à la plantation et au catéchisme, au village pour une extrême-onction et à l'église pour un baptême. Les Mbochis n'ont pas oublié le père déambulant à bicyclette pour la moindre course, en vue de gagner du temps. Mais c'est surtout en brousse que le père donna son plein rendement : 40 000 km² de superficie, en voilà assez pour le zèle le plus dévorant. Le père* fonça, *là comme ailleurs, visitant, conseillant, punissant et grondant nos chrétiens trop peu scrupuleux. Son grand souci était d'intensifier la vie chrétienne dans les villages. Récitation du chapelet, réunion du dimanche autour des catéchistes. Ces derniers seront multipliés dans la mesure du possible, c'est-à-dire dans la mesure où le père trouvera des jeunes gens assez dévoués pour accepter une tâche qui demande beaucoup d'abnégation, et n'est hélas ! que faiblement rétribuée, faute de ressources[3] ».*

En juin 1936, le P. Jeanjean fait paraître, dans les *Annales des Pères du Saint-Esprit*, un article, où il fait le point sur Saint-François-Xavier de

---

1. *BG,* t. 35, p. 145.
2. *BPF,* n° 42, p. 47s. : notice biographique du P. Jean Scheer, par le P. Raymond Grymonpré.
3. Ibid.

Boundji : « Le total de la population à atteindre peut s'évaluer à 40 000 âmes. Chrétiens vivant baptisés à la mission : 6 000 ( beaucoup s'expatrient, à la recherche d'un travail ). Catéchumènes : dans les 1 500. Familles chrétiennes, environ 800. Plus de 200 de ces familles forment un gros village ( Saint-Benoît ), à vingt minutes de la mission. Chez les sœurs, il y a environ 200 filles internes. Nous avons une trentaine de catéchistes. Nous avons un dispensaire où une sœur brevetée soigne les malades ; Il y a, chaque année, dans les 30 000 consultations. Fort-Rousset, le chef-lieu, dépend de la mission de Boundji et nous en sommes éloignés de 100 km. Il est urgent d'avoir là un père presque en permanence. Il faudrait y construire quelque chose de plus digne de la foi catholique qu'une chapelle en pisé. »

Dans ce même article, le P. Jeanjean ajoute : « La mission est mal placée. D'un côté, la limite se trouve à cinq heures. De l'autre, elle se trouve à cinq jours. Comme moyen de locomotion : la bicyclette ou les jambes. Cependant les routes permettraient maintenant d'utiliser la camionnette ou la moto, ce qui décuplerait notre action et ménagerait les santés ». Les motos, les autos, les camions, rares dans les années trente, se généralisent pendant et après la guerre 1939-1945. Après la guerre, à Boundji comme ailleurs, ce sera la découverte de la *Jeep*, si bien faite pour les pistes de brousse. Le P. Jeanjean, qui souhaitait ce progrès, n'utilisa guère ces moyens de locomotion. Un jour il mettra en garde un des ses confrères « contre les dangers des tournées en voiture : on risque de ne s'arrêter qu'en coup de vent, de n'être plus obligé de souffler longuement dans les petits villages, avec tout ce que cela impliquait : bavarder, dormir, manger, partager joies et peines ; bref, tisser les liens d'un minimum de communauté de vie[1]. »

Le 29 mai 1938, avait eu lieu à Brazzaville l'ordination des deux premiers prêtres du vicariat apostolique : l'abbé Auguste Nkounkou et l'abbé Eugène Kakou. Celui-ci fut affecté à la mission de Boundji, où il s'occupa principalement des écoles. Mais, de santé fragile, l'abbé Kakou meurt prématurément, le 24 mai 1942, à l'âge de 32 ans. Il n'avait passé que quatre ans à Boundji, mais son souvenir y fut longtemps vivace[2].

A propos de la guerre 1939-1945, le P. Legrain cite un passage d'une lettre du P. Jeanjean : « Une chose vous étonnera peut-être, écrit celui-ci à son correspondant, c'est qu'ici nous n'avons pas eu à souffrir de la guerre. En ce qui nous concerne du moins, car il était bien impossible de ne pas souffrir

---

1. M. Legrain, *op. cit.*, p. 184.
2. R.P. AUZANNEAU, *Abbé Eugène Kakou ( 1904-1942 )*, Brazzaville, 1943, 26 p.

des souffrances de nos parents, amis, compatriotes, qui ont passé six années de terreur et de privations. » Et, dans la même lettre, il continue : « L'Afrique a tout de même ses charmes ; on s'en aperçoit surtout en hiver, car la glace n'est bonne que dans le frigidaire. Figurez-vous que nous en avons un et que, si vous veniez, nous pourrions vous servir une bonne bouteille de frênette mousseuse et glacée[1] ! » Le P. Jeanjean découvre les avantages du réfrigérateur : c'est l'occasion de dire qu'à cette époque ces appareils[2], inconnus dans les missions avant la guerre, se répandent rapidement et deviennent indispensables. Non seulement ils apportent certaines commodités, mais ils jouent un rôle non négligeable dans l'amélioration de la santé des missionnaires.

*LA FRENETTE* ( Ce texte date de 1928 ) : « *Nous autres Latins, nous devons épuiser le cycle des inventions et découvertes avant de nous résigner à boire de l'eau comme des Américains ou des grenouilles. Ainsi, bien avant la guerre, lorsque le vin coûtait déjà cher et qu'il fallait le transporter loin dans l'intérieur en des touques qui voyageaient à dos d'homme, on s'était évertué en mainte station à fabriquer des bières artificielles. Ces tentatives avaient eu des fortunes diverses : ici on avait abouti à des piquettes aigres à faire éternuer des chats ; là l'essai avait donné un liquide trouble au goût indécis, et la jarre entière tournait au bout de quelques jours. Mais, peu à peu, le vrai dosage se réalisa et on eut enfin une* bière[3] *pétillante, clarifiée, bientôt appréciée des moins indulgents, et, de plus, d'un prix de revient très modeste*[4]. »

Après la guerre 1939-1945, vient la relève en personnel. C'est d'abord le P. André Galodé ; mais il ne reste qu'un an à Boundji. En 1946, arrive le P. Raymond Grymonpré qui, lui, restera 15 ans, avant de quitter le Congo et la Congrégation. En novembre 1948, c'est un ancien du Congo, le P. François Noter, qui devient supérieur de la mission, où le rejoint, l'année suivante, le P. Henri Sénéchal. Le P. Jeanjean est envoyé à Mpouya. Son *exil*, dans cette annexe de Boundji qui n'était pas érigée en mission, dure deux ans ; après quoi il reprend sa place à Boundji.

1. M. LEGRAIN, op. cit. p. 111.
2. Dans les missions de brousse et même en ville, au début, les réfrigérateurs fonctionnent au pétrole.
3. Qu'on appelait plus souvent *frênette*, imitation de cette boisson connue en France à l'époque.
4. M. BRIAULT, *Sous le zéro équatorial, Etudes et scènes africaines,* Bloud et Gay, Paris, 1928, 248 pages, p. 68.

En janvier 1950, on fête le cinquantenaire de la mission. C'est une nouvelle occasion pour les *Annales* de faire un bilan. De 1920 à 1950, les chrétiens sont passés de 957 à 13 308 ; les catéchumènes de 452 à 785. De 2 écoles on est passé à 7. Les garçons, qui y étaient 208, y sont maintenant 606. Pour les filles la progression est moins importante : de 125 à 148. Boundji avait fourni deux prêtres, un frère, deux religieuses et plusieurs séminaristes. « Beaux résultats, concluait Mgr Biéchy, dus au travail persévérant des missionnaires. Une autre phase s'annonce, le pays avance à grande allure. A votre tour, parents chrétiens. Ce sont vos enfants qui édifieront l'Église du Congo[1]. »

*LES LANGUES NITALES : « Le P. Jean Prat était une âme candide et simple, qui n'admettait pas la discussion ; son intelligence n'était pas faite pour la science, mais pour la foi. Dans les vingt dernières années de sa vie, il se lança dans les découvertes en matière de linguistique. Il crut à une intuition sans fondement objectif ; il en vécut :* les langues bantoues dérivées du latin : *Les Langues "nitales "* ( nital, anagramme de latin ). *Il eut la candeur de croire qu'il avait fait une découverte, que ses théories n'étaient pas de son fond, comme le serait une invention, car ce qu'on invente peut ne pas avoir de réalité concrète ; ce qu'on découvre, au contraire, existe déjà, bien que tous l'ignorent. L'ardeur du P. Prat à maintenir ses positions faisait parfois la joie de son entourage ; elle lui valut aussi de pénibles rebuffades. Il ne ménageait pas ses contradicteurs qu'il traitait avec une pointe de dédain, parce qu'il les voyait dans une erreur grossière. Ce qui peint le mieux sa mentalité à ce sujet, c'est qu'il fit imprimer son travail en même temps que ses poésies qui sont faites surtout de confidences. Il distribuait les deux opuscules au même titre, comme si sa science était sur le même pied que ses sentiments intimes. C'est ainsi qu'apparut le P. Prat au temps de sa retraite ; mais cet aspect des dernières années ne saurait faire oublier qu'il fut un missionnaire très dévoué aussi longtemps que ses forces le lui permirent*[2]. »

A cette époque ( les années 50 ), implanter des écoles ne va pas sans problèmes : « Actuellement, c'est la course à la jeunesse. C'est à qui aura le plus d'écoles. Or, au point de vue scolaire, la position de l'Église est la même

---

1. *A,* mai 1950.
2. *BPF,* n° 58, p. 532. Les *Langues Nitales...* la marotte des dernières années du P. Prat est restée légendaire dans la Province de France.

en pays mbochi que dans tous les pays du monde : elle tient à son droit d'enseigner. De là, aussi, les rivalités et les oppositions qu'elle rencontre, ici comme ailleurs. Voilà plus de 25 écoles que j'ouvre dans notre immense secteur, à environ 50 km les unes des autres. Croyez-vous que les pouvoirs publics nous en sont reconnaissants ? Bien au contraire ! On nous suscite palabres sur palabres. Pensez donc : le péril clérical ! Hier matin, lettre du Chef de District : "Fermez vos écoles d'Ongonza et d'Ekami. Je reçois l'ordre d'y ouvrir des écoles officielles". C'est aussi simple que cela. Je n'ai plus qu'à retirer le matériel scolaire et l'Administration va tranquillement s'installer dans les locaux construits par nous et à nos frais[1]. » Cette diatribe d'un missionnaire de Boundji donne une idée de l'ambiance dans laquelle se déroulaient à l'époque les rivalités scolaires entre missions et administration. Sur le développement de l'enseignement par la multiplication des écoles à cette époque, il y aurait beaucoup à dire. Retenons seulement ceci : on peut penser que la rivalité ( ou mieux : l'émulation ) entre enseignement public et enseignement privé fut bénéfique au Congo.

Aux problèmes scolaires s'ajoutent ceux posés par une certaine recrudescence du fétichisme. Le *Ngol,* « secte de féticheurs modernes, venue de la région de Franceville, se répand dans le pays téké, mbéti et mbochi ».

*LE NGOL : « En quoi consiste ce fétiche ? Il est malaisé de le dire, car, seuls les initiés le savent et ils sont tenus au secret. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de décrire l'équipement d'un initié. Il se compose de trois cornes d'antilope. Dans une de ces cornes les initiés gardent un poison extrêmement violent, qu'ils appellent* canon *, pour faire comprendre que ses effets sont aussi foudroyants que ceux de cette arme. Dans la deuxième corne, sous la forme d'une pâte noirâtre, se trouve enfermé un mélange inoffensif de divers ingrédients. La troisième corne sert de sifflet, pour capter, comme on capte les ondes, soit la maladie qui, en cas de mort, a emporté la victime, soit, en cas de sécheresse, le maléfice qui empêche la pluie de tomber. Au jour de son initiation, le candidat est conduit devant le* ngobé, *sorte de panier qui contient tous les ingrédients avec lesquels on fabrique le* canon. *On lui fait subir un interrogatoire auquel il doit répondre par une véritable confession générale. Après quoi une enquête est faite, et si elle révèle que le candidat n'a pas tout dit, l'infortuné le paiera de sa vie. Le* canon *tonnera ! Ordre*

1. *A*, mars 1952.

*sera donné à tous les* confrères *de chercher le moyen d'empoisonner le pauvre homme, et on finira bien par y arriver*[1]. »

A l'arrivée du P. Henri Geiss[2], en 1954, le P. Jeanjean est envoyé à Sainte-Radegonde, où il passera les dernières années de sa vie.

A la veille de l'indépendance ( 1957 ), la mission de Boundji compte 18 écoles et 8 postes de catéchistes qui atteignent environ 3 000 enfants. A la mission même, l'école des garçons comprend 450 élèves et les sœurs dirigent une école de 150 filles. Dans leur dispensaire elles donnent plus de 1 500 consultations par semaine. Le registre des baptêmes en est au 20 000e nom, mais, précise le chroniqueur, beaucoup ont quitté l'Alima.

Au point de vue matériel, « la mission est restée telle qu'autrefois. Une surveillance journalière, exercée contre les termites permet de conserver nos cases presque intactes. Il serait désirable de construire de nouveaux bâtiments, mais nos ressources sont plus que modestes[3]. »

Le P. Paul Sigward[4], arrivé au Congo en 1956 et précédemment à la mission de Gamboma, arrive à Boundji en 1961. Il y restera jusqu'en 1978. On lui doit, en 1968, la construction, au village Saint-Benoît, de l'église actuelle, ainsi que celle du presbytère et de la maison des sœurs. Avec le P. Martin Gottar, il dote la mission de moyens de transports fluviaux, pousseur et barges, pour améliorer les conditions de ravitaillement, en matériaux et en vivres, de Boundji et ses environs. Il y intéresse quelque temps l'un ou l'autre partenaire congolais, mais, devant les difficultés, plus politiques qu'économiques, l'affaire périclite et ne survit pas au départ du P. Sigward, en 1978.

*BOUNDJI, AUJOURD'HUI : « Abandonnées, les anciennes missions, telles Boundji et Lékéti sur l'Alima, avaient été déclarées relevant du patrimoine national. Prises uniquement sur le papier et non accompagnées de décisions budgétaires, ces mesures voulues comme conservatoires aboutirent exactement à l'inverse. En effet, puisque désormais personne, pas même les anciens propriétaires missionnaires, ne pouvaient plus intervenir sur ces lieux et ces*

---

1. *A,* mars 1952 : article intitulé : *Nuages sur l'Alima.* Voir aussi : *PSM,* mars-avril 1972 : Présence de l'autre monde. Sectes et religions.

2. Le P. Geiss séjourne à Boundji une dizaine d'années, d'abord avec les PP. Michel Guillemin et Michel Legrain, puis avec les PP. Ernest Binet et Paul Sigward.

3. *BG,* janvier 1957.

4. De 1965 à 1968, le P. Sigward reçoit l'aide du P. René Jolly et, de 1968 à 1976, celle du P. Martin Gottar.

*biens maintenant classés, ceux-ci furent en fait livrés au pillage des humains et au saccage des termites. En Afrique, la brousse reprend vite tous ses droits. Non sans nostalgie, Noirs et Blancs qui connurent ces vastes implantations riches d'animation et de dynamisme, y viennent en pèlerinage. Boundji n'a plus les allures du gros village chrétien nommé Saint-Benoît et surveillé de près par les pères. C'est une véritable petite ville, avec électricité, collège et hôpital ; avec commerçants et transporteurs, sans parler des voitures particulières et des motocyclettes. En quelques heures, les taxis collectifs vous déposent dans la capitale régionale Owando ( ex Fort-Rousset, à 120 km ) ou même dans la capitale nationale, Brazzaville ( à 600 km ). A part quelques passages complètement démolis, les routes sont correctement goudronnées et entretenues, et l'on franchit les rivières sur des ponts solidement construits et bétonnés. Quel confort, au regard des pistes d'autrefois, tour à tour poussiéreuses et détrempées, et où l'on risquait de s'ensabler ou de s'embourber des dizaines de fois à la suite[1] ! »*

Après le départ du dernier spiritain à Boundji, en 1978, ce furent les Pères du Saint-Sacrement qui prirent en charge la mission.

## 25 décembre 1905 – Notre-Dame des Victoires ( Nsessé )

« La station de Nsessé, inaugurée le 25 décembre 1905, remplace celle de Boudianga. Les populations y sont plus nombreuses ; le ravitaillement y est plus facile et moins onéreux. Nsessé se trouve dans la forêt du Mayombe, sur la Loémé, entre Loango et La Bouenza, à cinq jours du premier de ces postes et à huit du second. L'emplacement de la mission se trouve à 50 mètres au-dessus de la Loémé, sur un terrain fertile et sain[2]. »

L'*inauguration* de la nouvelle mission s'est passée dans des circonstances assez particulières, comme le raconte le P. Paul Kieffer : « Quelle fête de Noël ! Au lieu de célébrer la messe de minuit, nous avons couché au milieu de la forêt, enveloppés de nos couvertures, sous une toiture formée de quelques branches, abri bien précaire contre une pluie qui tombe à torrent. Nous arrivons le 25 vers 10 heures au premier village de Nsessé, où il nous faut attendre deux jours pour traverser la Loémé. Le 27, on passe sur l'autre rive,

1. M. Legrain, *op. cit.*, p. 232.
2. *BG*, septembre 1907.

mais non sans peine. Les jours suivants nous parcourons les divers villages des alentours. Le 29, grand palabre : de la seule terre de Nsessé, 19 chefs ont répondu à notre appel. Cela suppose une population assez dense ; et il se peut qu'il y ait des centres près d'ici que nous n'avons pu voir. Quoi qu'il en soit, cela suffit pour l'établissement d'une mission. Vu les bonnes dispositions des indigènes, il me semble que d'ici à six mois la mission pourrait marcher, avec ses constructions presque terminées[1]. »

La communauté de Nsessé comprend le P. Paul Kieffer, le P. Jean Le Scao et le F. Alpert Stiltz. En octobre 1906, celui-ci écrit : « Dix mois se sont écoulés depuis le choix de l'emplacement de la station, et déjà une demi-douzaine de belles cases se sont élevées : habitation des missionnaires, maison des enfants, école, magasin, cuisine, poulailler. Une assez vaste et très gracieuse chapelle sera bientôt terminée. Mais que de travaux, que de fatigues, que de privations n'a-t-il pas fallu pour arriver à ce résultat : défricher l'emplacement, le niveler, abattre des arbres et les débiter en madriers et en planches ! Tous les matériaux qui ont servi à édifier les constructions sont indigènes. Seule la charpente des cases est en bois ; les cloisons sont faites avec les tiges des grandes herbes que nous appelons *masisa* , maintenues côte à côte par des lattes en branches de palmier, disposées transversalement, le tout solidement attaché avec des lianes de la forêt ; comme toiture, des feuilles de bambous, et, comme plancher, la terre battue[2]. »

*LE FRERE ALPERT STILTZ : « Joseph Stiltz, né à Uhrwiller ( Bas-Rhin ), le 10 janvier 1880, fit ses études chez les Frères des Écoles Chrétiennes. Bon élève, il sera toute sa vie fidèle à la grammaire française des Frères, n'admettant, en fait de langue et d'orthographe, que ce qui était enseigné par elle. Sous le nom de Frère Alpert, il fait profession le 25 mars 1900. Avant de partir au Congo, il exerce les fonctions de professeur et de surveillant à Chevilly, Beauvais et Saint-Michel ( Langonnet ). Il fait un premier séjour au Congo, de 1904 à 1912, principalement à Loango, comme professeur et relieur. Il passe ensuite quatre ans en Haïti, puis est mobilisé, de 1916 à 1918. Après quelques mois au petit séminaire de Versailles, il se retrouve au Congo, en septembre 1919. Il partage son temps entre Loango et Brazzaville, avant de dire adieu à l'Afrique, en 1926. Il passe alors deux ans au Séminaire français, sept ans à la Martinique, deux ans à la maison mère et deux ans à Bor-*

1. Ibid.
2. *BG,* septembre 1907.

*deaux. En 1939, il arrive à Langonnet, où il vivra encore quatorze ans, dans ce qu'il appelle une demi-retraite. Il y rend de multiples services : après avoir accompli ses fonctions d'archiviste et de bibliothécaire, il occupe ses loisirs à taper à la machine de longs textes qu'il* fignole *avec une méticuleuse exactitude. Dans ses dernières années, il tient avec une parfaite régularité, le tableau de ses observations météorologiques. Il succombe à une crise d'urémie, le 5 janvier 1954*[1]. »

Cinq ans plus tard, « la mission de Nsessé est entrée dans une voie de développement normal, mais souffre cependant du manque de stabilité dans le personnel » ( à part le P. Kieffer, qui restera supérieur de la mission jusqu'au transfert de celle-ci, à Pounga, en 1930 ).

« Le plateau *Ki bangu,* où nous sommes installés, est devenu comme un centre d'attraction, où, chaque jour, un bon nombre de Noirs viennent assister au catéchisme. Il a même fallu sectionner tout ce monde en différents groupes : les femmes et les jeunes filles, les hommes et les païens ( tous externes ), les chrétiens de l'œuvre. Nous sommes secondés dans ce labeur par les plus avancés de nos enfants, qui font ainsi l'apprentissage de leur rôle de futurs catéchistes. L'élément féminin, si réfractaire parfois dans l'intérieur, est le plus assidu à venir entendre la bonne doctrine. Nous en profitons pour apprendre à tous quelques refrains de cantiques *fiotes.* Non contents de multiplier les catéchismes à la mission, nous avons tenu à pousser activement l'évangélisation dans les villages. La Loémé qui, par ses crues subites à la saison des pluies, coupait toute communication entre la mission et certains villages, ne sera plus un obstacle désormais : nous avons construit, à une hauteur qui défie la colère des eaux jaunâtres, un pont de liane de 50 mètres de long, qui fait l'admiration du public.

« Le ministère est pénible dans le Mayombe. Vues à vol d'oiseau, cette immense forêt, ces montagnes et ces collines, sont sûrement très attrayantes ; mais les parcourir à pied, ce sont des tours de force qui épuisent vite le voyageur. Aussi, durant la saison des pluies, ne peut-on visiter que les terres environnant la mission, et c'est seulement durant les quelques mois de saison sèche que nous pouvons parcourir notre vaste district.

« Maintenant que l'avenir de la jeune station paraît plein de promesses, nous songeons à remplacer une à une les maisons primitives par des constructions plus solides et plus confortables. Déjà notre chapelle en planches

1. *BPF,* n° 68, p. 273 : notice biographique du F. Alpert Stiltz.

est terminée et la maison d'habitation très avancée. Lorsque, dans quelques mois, les travaux de nivellement auront pris fin, la mission de Notre-Dame des Victoires aura un aspect tout nouveau.

« Le pays est d'une fertilité remarquable ; c'est pourquoi nous n'avons pas d'inquiétude au sujet de la nourriture à assurer à notre œuvre de garçons. Leurs plantations de bananiers, de manioc, de patates, de canne à sucre, etc., ont un rendement considérable , et nous pourrions facilement nourrir un nombre d'enfants double de celui que nous avons actuellement. Tous ces petits *Yombis* ( une cinquantaine ) ont un excellent esprit ; d'aucuns savent lire et écrire, et nous espérons, d'ici quelques années, en faire des catéchistes sérieux.

« Nous avons eu la consolation de bénir une première union chrétienne, le 24 mai dernier ( 1909 ) ; une autre aura lieu d'ici peu et ce deuxième ménage ira s'installer, à côté du premier, sur la colline que nous avons choisie pour l'emplacement du village chrétien[1]. »

*LE MAYOMBE : « On arrive à la lisière de la belle et grande forêt du Mayombe. Pendant plus d'une semaine, elle va nous abriter de son ombre intense, tellement sombre que la clarté du jour en est sensiblement diminuée. C'est la grande forêt équatoriale, imposante, majestueuse, où l'homme est réduit à la dimension de pygmée à côté de ces géants du règne végétal dont les premières branches naissent là-haut, très haut au-dessus de nos têtes et dont les troncs énormes forment comme les mille colonnes de ce temple de verdure... On avance sur un sol presque déblayé de toute végétation, car l'ombre est trop intense pour permettre aux petites plantes de pousser, et le pas est adouci sur une terre ouatée par les débris des feuilles qui ont formé comme un épais et moelleux tapis... Elle est sourde, silencieuse, la grande forêt ; aucun grouillement sur ce sol, que l'ombre isole de la vie. Ce n'est que là-bas, très haut au-dessus de nos têtes, que s'ébattent des vols d'oiseaux ou des bandes de singes... Après avoir traversé les pentes rudes des monts Kaba et franchi à gué ou sur des troncs d'arbres branlants un nombre incalculable de ruisseaux ou de torrents, après avoir çà et là revu la lumière du soleil dans les clairières où les indigènes s'empressent de cultiver quelques plantes qui leur fourniront des aliments, on arrive aux plaines qui précèdent la région de Brazzaville[2]. » – « Le chemin est affreux, coupé de gorges pro-*

1. *BG,* avril 1910.
2. J. DYBOWSKI, *Le Congo méconnu,* Hachette, Paris, 1912, p. 207.

*fondes, émaillées de rivières et agrémenté de trois hautes montagnes qu'il faut gravir presque à pic en se tenant aux racines d'arbres qui émergent du sol. Lorsque la terre glaise est détrempée par les pluies, les chemins sont glissants et les porteurs dégringolent, en risquant à chaque instant de se rompre le cou... Pendant cinq jours on voyage dans une immense forêt qui, pas une fois, ne laisse apercevoir le firmament. Pendant cinq jours, il fallut traverser 118 cours d'eau et marcher pendant cinq ou six kilomètres dans le lit des torrents et dans la vase, au milieu de laquelle on mettait les pieds en admirant la belle nature qui se balançait au-dessus de nos têtes*[1]. »

En 1916, le P. Kieffer reçoit l'aide du P. Emile Zimmermann, venu de Kimbenza et qui restera à Nsessé six ou sept ans, avant de retourner à Kimbenza. D'autres, avant lui, ont fait de courts séjours à Nsessé : les PP. Auguste Leroyer, Alexandre Guéranger et Jean-Baptiste Bonnard.

A cette époque, les missionnaires spiritains ne sont pas seuls à Nsessé, comme l'indique un article du P. Zimmermann dans les Annales apostoliques d'octobre 1921 : « Il y a, en ce moment, à la mission un excellent prêtre indigène, l'abbé Pierre Ngouassa, le premier prêtre, je crois, fourni par la tribu des Pahouins, âgé aujourd'hui de 45 ans, ordonné en 1910, chargé du ministère et s'en acquittant avec zèle et succès. Nos Frères coadjuteurs sont également des indigènes : le F. Anselme Loemba s'occupe de nos plantations, tandis que le F. Antonin Sibi cumule les fonctions de jardinier et de tailleur. N'oublions pas, ajoute le P. Zimmermann, Georges Gambo, un de nos chrétiens, père de cinq enfants, dont trois vivent encore : il est notre charpentier, un charpentier qui sait son métier jusqu'à l'ébénisterie et la sculpture ; il est en même temps notre organiste. »

L'article du P. Zimmermann précise ensuite : « Autour de notre établissement nous avons une certaine agglomération de Yombis, 700 environ, fournissant à nos écoles 150 enfants externes. Nous entretenons dans les montagnes du Mayombe huit postes de catéchistes qui sont en même temps des écoles rurales fréquentées par environ 500 enfants. Plusieurs de nos catéchistes sont mariés. Nous ne les payons pas selon un tarif uniforme. Leur salaire est à notre appréciation, aussi bien au prorata de leur travail qu'à celui de leurs besoins et charges. » Le P. Zimmermann juge lui-même « ce système très suranné et odieusement anti-égalitaire... bien qu'il n'occasionne pas de bien gros palabres ».

---

1. Mgr AUGOUARD, *Vingt-huit années au Congo,* t. 1, p. 456.

Cet article paraît l'année même où commencent les travaux du chemin de fer qui va relier Brazzaville à Pointe-Noire. Du coup « Nsessé a perdu sa belle tranquillité d'antan. Le chemin de fer, puis la route Brazzaville-Pointe-Noire, sont venus jeter la perturbation dans notre population si paisible. Les hommes et les jeunes gens sont sur les chantiers, les femmes et les jeunes filles sont en perpétuel mouvement pour porter aux travailleurs manioc et autres vivres. Les villages sont quasi déserts. Les catéchistes, pris dans l'engrenage ont suivi le mouvement. Sur seize, cinq seulement sont restés fidèles. Les autres sont partis sans même avertir : tel que l'on croyait à son poste était déjà rendu à Brazzaville. Cela ne durera qu'un temps, il faut l'espérer, mais restera-t-il seulement un Yombi pour voir passer la première locomotive ? Il est permis d'en douter, du train où vont les choses. La mortalité est grande parmi les travailleurs, mais il est défendu de le dire[1] ! »

Ces bouleversements vont entraîner la fermeture de la mission de Nsessé : « D'une part, le recrutement des porteurs devenu difficile rendait quasi impossible le ravitaillement de Nsessé ; d'autre part, dans un avenir assez proche, toute la population, éparse dans le Mayombe, sera fixée à proximité de la voie ferrée. Ne valait-il pas mieux la précéder que de risquer d'arriver trop tard et de ne plus trouver d'emplacement libre ? Nous le pensâmes, et dès septembre 1928, après recherches, une concession de 160 hectares fut demandée et accordée à Pounga, au kilomètre 124 de la ligne Pointe-Noire-Brazzaville, à 4 kilomètres de la future gare de Vouti et à 40 kilomètres environ au nord de Nsessé. Des cases provisoires, en pisé, furent aussitôt édifiées et le transfert du matériel commença. Il ne se fit pas sans difficulté : en plein chantier du chemin de fer, les porteurs étaient rares et se faisaient payer très cher ; les chemins étaient aussi mauvais qu'on peut l'imaginer[2]. »

Sous la direction du P. Kieffer, toujours présent, on quitta définitivement Nsessé pour Pounga, en 1930. Ironie des circonstances : aujourd'hui, le site de l'ancienne mission de Nsessé est situé à proximité du réalignement du C.F.C.O., alors qu'on envisagerait d'abandonner l'ancien tracé, passant par Pounga.

---

1. *BG,* juillet 1926.
2. *BG,* mars 1931.

## Novembre 1907 – Saint-Francois de Sales ( Kialou )

Le P. Georges Patron plante le décor : « Les plus anciens habitants de cette contrée sont les Bassundi, reste d'une tribu puissante qui s'étend jusque dans le Congo Belge. Au nord et à l'est, une tribu, plus puissante encore, celle des Batéké, la refoule peu à peu[1]. Impénétré jusqu'à ces dernières années, *Boula-Ntangou*, le village du soleil, servait de refuge à toutes les familles des environs, réfractaires à l'impôt et à la civilisation des Européens, sans parler des endettés, des insolvables et des criminels qui accouraient y chercher l'impunité. Population composite et turbulente, elle est bien assagie par les défaites essuyées et par les leçons de l'expérience.

« Tolérer un pays insoumis, un refuge assuré pour les criminels, et cela à moins de 200 km de Brazzaville, la capitale du Congo pacifié, c'était une honte ! Aussi, dès 1907, l'administration résolut de pénétrer réellement le pays, aussi pacifiquement que possible. A l'affût des bonnes occasions, les protestants suédois résolurent d'y fonder un poste. Mais la mission catholique de Linzolo veillait et, sur la demande des pères, Mgr Dérouet, au cours de sa visite épiscopale de cette même année 1907, décida d'y fonder immédiatement un poste et de fermer la route aux protestants[2].

« Le 3 novembre, une petite caravane de vingt et quelques porteurs partait donc, sous la conduite des PP. Alphonse Doppler et François Pélé, pour ce fameux *village du soleil*. Quinze jours plus tard, après force détours et recherches, le choix des pères se fixait sur l'emplacement d'un ancien village du chef nsundi Kaunga. C'était Kialou[3]. »

Dédiée à Saint-François de Sales, c'est ainsi qu'à la mi-novembre 1907 la mission de Kialou est établie sur une vaste concession de terrain de 150 hectares. Située à 180 km au nord de Linzolo, elle est proche ( 12 km ) du poste administratif de Pangala et à proximité immédiate ( 3 ou 4 km ) de l'actuelle mission de Vinza.

---

1. En fait, ce sera, par la suite, le mouvement inverse qui se produira dans la région, les balari repoussant peu à peu les batéké, au nord de Brazzaville.

2. Le *Journal de la mission* présente une version différente des circonstances de cette fondation : « A son passage à Linzolo, Mgr Dérouet, vicaire apostolique de Loango, accédant à la demande de M. Curaud, lieutenant-gouverneur du Moyen-Congo, consentit la formation d'une mission nouvelle au *Boula-Ntangou*. Il s'agissait de devancer les protestants suédois qui menaçaient de s'installer dans cette contrée jusqu'alors à peu près inconnue. Le gouvernement désirant les évincer fit alors à Mgr Dérouet la proposition d'y fonder avant eux une mission catholique française, avec la promesse de subvention. L'offre fut acceptée en principe. »

3. *A*, octobre 1911, p. 299 à 334 : article du P. Georges Patron.

*UN PAYS DE SAVANE : « Notre pays ne manque pas de pittoresque : des montagnes escarpées, couvertes d'une maigre végétation et brûlées chaque année à la saison sèche, des forêts humides, de vastes marais herbeux, quelques plaines de sable blanc, et c'est tout. Panthères, buffles, gazelles, antilopes et, de temps en temps, quelques éléphants s'y promènent : pour un pays neuf et pénétré depuis peu, il ne paraît guère giboyeux. Au milieu de tout cela, un réseau inextricable de petits sentiers qui conduisent l'initié aux petits villages peureusement blottis sur la lisière d'une forêt, à proximité d'un ruisseau. Là, dix, quinze, vingt cases zigzaguent dans le plus pittoresque et le moins artistique des désordres. Toutes, soigneusement défrichées par devant, se dissimulent à l'arrière dans les grandes herbes ou dans un pan de forêt. Sur le fond, une porte étroite et généralement dissimulée sous un lit, donne passage, à la première alerte, aux habitants de la case. Que de fois, arrivant dans un village, j'étais absolument ahuri en entendant la brousse craquer de tous côtés, sous les efforts des gens en fuite, mais sans avoir jamais vu personne. Seuls, quelques chérubins à peau noire, vêtus d'un rayon de soleil et de quelques rangées de perles, se sauvaient visiblement, en hurlant à qui mieux mieux, et en faisant résonner les nombreux grelots et clochettes suspendus à leur ceinture par les soins de leurs mamans*[1]. »

Le P. Patron continue son récit : « Le lendemain ( 4 novembre 1907 ), le P. Doppler retournait à Linzolo et le P. Pélé se mettait résolument à l'ouvrage. Les ressources étaient précaires et le personnel, très restreint, se composait ainsi : deux enfants, deux ouvriers de Linzolo, dont un charpentier, Mbaki, quelques indigènes du pays et un catéchiste, Philippe-Bernard Ngapi[2]. Après vingt jours d'un pénible travail sur l'emplacement choisi et disputé aux grandes herbes, deux modestes petites cases de 4 m sur 4 m s'élevaient enfin, l'une servant en même temps de chapelle et de logement pour le Père, l'autre de logement aux ouvriers.

« Après trois mois d'un dur labeur, une grande case en pisé, à deux compartiments, se terminait entre les deux petites constructions primitives. A couvert désormais, le père allait pouvoir se lancer dans le ministère. Hélas ! au lieu du progrès espéré, ce fut l'arrêt brusque et presque mortel ! En janvier, le P. Doppler partait pour la France et le P. Pélé dut abandonner Kialou

1. Ibid.
2. Le *Journal de la mission* est plus précis : les deux ouvriers sont tous deux charpentiers et se nomment Henri Funda et Bernard Mbaki.

pour Linzolo, et bientôt Loango. Abandonnée, l'œuvre ne l'était pas tout à fait, car Philippe-Bernard Ngapi restait, avec les deux ouvriers et les enfants de Linzolo pour la garder. Il le fit de son mieux, terminant la case en pisé et groupant autour de lui un noyau de 14 catéchumènes. Malheureusement, Ngapi, après une grave maladie dont il faillit mourir, prit à son tour, au mois de mai, le chemin de Linzolo. Les deux ouvriers et les enfants l'accompagnaient, rapportant à Linzolo à peu près tout ce qui restait de matériel. L'abandon dura cinq mois.

« Pendant ce temps, les protestants déposaient une demande de concession dans les parages de Boula-Ntangou. Il était grand temps d'agir ! Le 23 août 1908, le P. Hyacinthe Duclos, supérieur de Linzolo, reçut de Mgr Dérouet l'ordre de reprendre la mission de Boula-Ntangou et, nouvellement arrivé à Linzolo, j'eus l'honneur d'être désigné pour cette fondation, si bien commencée par le P. Pélé. Quelques jours plus tard, en compagnie du P. Ferdinand Pédux, je prenais la route de Boula-Ntangou. Après quelques jours d'un travail acharné, le P. Pédux et moi, nous avions confectionné quelques meubles indispensables, tables et lits, aidés par les deux anciens ouvriers du P. Pélé. Ngapi fit revenir neuf de ses catéchumènes dans la première semaine après notre arrivée. Quelques jours plus tard, le P. Pédux reprenait le chemin de Linzolo et je me trouvais seul pour travailler à la fondation de Kialou. Les débuts furent extrêmement pénibles. Kialou, toujours très pauvre, connut parfois l'extrême misère et manqua même quelquefois du nécessaire[1]. »

« Je fais ( c'est toujours le P. Patron qui parle ), autant que possible, tous les jours, un catéchisme d'une heure, le matin ; et, le soir, une visite dans les villages des environs de la mission. A ces catéchismes, le nombre des assistants oscille entre 50 et 100. La plupart des catéchumènes, trop éloignés pour venir tous les jours, apportent avec eux les vivres nécessaires pour 4, 5 et même 10 jours. Pendant ce temps ils couchent dans les cases qu'ils ont construites, assistent aux catéchismes et travaillent un peu. Grâce à leur concours, chapelle et maisons en torchis ont été rapidement achevées ; mais c'est pauvre : pauvre à faire pitié, la chapelle surtout ! Parmi les catéchumènes, il y a 15 à 20 grands jeunes gens, et même des hommes mariés. Les femmes, malheureusement, ne se laissent pas encore toucher par la grâce. Nous y viendrons. Tous les catéchumènes appartiennent aux tribus lari et nsundi surtout ; les Batéké n'ont pas encore pu se décider à venir aux catéchismes. C'est bien regrettable, car, à un jour ou deux de marche, leurs villages sont nombreux et peuplés de beaucoup d'enfants.

---

1. *A*, octobre 1911, p. 304.

« Je ne résiste pas au plaisir de vous dire le peu que je sais d'une très curieuse population établie sur le Ndouo ( le Niari ), celle des *Babi*, que je crois être des *Négrilles* ou *Pygmées*. Je n'ai pas encore pu en voir, mais, d'après les renseignements des indigènes, ce sont de tout petits hommes, trapus, velus, ne faisant aucune plantation, vivant dans la forêt, et très sauvages. Je vais essayer de me renseigner *de visu* et même, si possible, de prendre des photographies.

« Le côté pénible de ma position, c'est la solitude. Ce que je sais désormais d'expérience, c'est l'âpreté de la solitude en Afrique. Les privations ne comptent guère ; mais la solitude, c'est tout autre chose. Heureusement, cette situation est transitoire, et bientôt, j'espère, il y aura à Kialou une véritable communauté[1]. »

L'arrivée du P. Alexandre Guéranger, au cours de l'année 1910, rompt cette solitude, mais, quelque temps plus tard, au début du mois d'avril 1911, une lettre de Mgr Dérouet apprend aux missionnaires de Kialou la décision du transfert des résidences de Linzolo et Kialou au vicariat apostolique du Haut-Congo. Comme à Linzolo, cette nouvelle n'est pas très bien accueillie ; on va jusqu'à affirmer : « Venus missionnaires de Loango, nous désirons, si la chose est possible, le rester toujours[2] ».

Le P. Guéranger reçoit aussitôt une nouvelle affectation : Mgr Dérouet l'envoie à Kimbenza. Il partira dans les premiers jours de mai. Le P. Patron, s'il veut rester attaché au vicariat de Loango, doit attendre que Mgr Augouard lui trouve un successeur. Mais, par le *Bulletin général*, qu'il reçoit au courrier du 25 avril 1911, il apprend qu'une décision de la maison mère fait passer le personnel de Linzolo et de Kialou dans le vicariat du Haut-Congo. Le 24 juin 1911, « arrivée subite du P. Albert Le Gallois, envoyé par Mgr Augouard pour faire l'inventaire de la mission. Puisque c'est une formalité obligatoire, commente le P. Patron, je m'y soumets volontiers ; mais, ajoute-t-il, je refuse de lui montrer le journal et les pièces officielles des palabres, en un mot tout ce qui regarde la vie intime de la mission de Kialou[3]. »

Finalement, le P. Patron reconnaîtra une situation de fait. Fin août 1911, il participe à la retraite annuelle avec ses confrères de Brazzaville. A la fin de la retraite, il apprend la décision de Mgr Augouard de transférer la mission de Kialou à Mbamou. Il accompagne le P. Jules Rémy, pour faire avec lui le

1. *BG,* mai 1910.
2. *Jal,* Kialou, avril 1911.
3. *Jal,* Kialou, 24-30 juin 1911.

choix de l'endroit où établir la nouvelle mission. Avec lui, le 5 septembre 1911, il découvre, près de l'ancien poste administratif de Mbamou, « un emplacement superbe, avec source sortant du rocher, nombreux palmiers et vaste plateau[1]. » C'est là que va s'installer la nouvelle mission de Mbamou[2].

## 1er novembre 1908 – Santa Maria Mama Nzambi ( Kakamoeka )

Le P. Jean Le Scao, au Congo depuis 1902, fondateur de la mission de la Mère de Dieu de Kakamoeka, raconte lui-même les circonstances de cette fondation : « A mon retour de France ( 15 août 1908 ), Mgr Dérouet me chargeait d'aller visiter les chrétiens éparpillés de l'ancienne mission de Boudianga. Accompagné de quatre porteurs et de deux enfants, avec la boussole pour guide, je quittai Loango le 23 août. Je suivis la route des caravanes jusqu'à Doumanga. Là, je pris la direction nord, vers Kakamoeka, que j'atteignis en deux jours. J'y pris un repos de deux jours chez un compatriote, directeur de la C.P.K.N. ( Compagnie Propriétaire du Kouilou Niari ). Et puis, en route encore dans l'inconnu ! Au bout de deux heures, après avoir passé trois petits villages, me voilà chez le chef de la terre de Ndilou-Mamba. Explication des principales vérités, frugal repas, et je donnai le signal du départ. " Pourquoi, me dit alors le chef, aller au loin enseigner les Tsanguis, les Kougnis, les Pounous ? Tu veux des enfants ? Il y en a ici. Reste seulement coucher et demain, avant le temps de la sieste, tu en verras plus de trente, prêts à aller en classe avec toi. " Le lendemain, vers 9 heures, je vois arriver des groupes de deux ou trois enfants et il n'était pas 11 heures quand j'en comptais 28. Ce que les indigènes m'affirmaient avait donc un fond de vérité. N'y aurait-il pas lieu de prendre en considération les supplications du chef et d'essayer quelque chose à Ndilou-Mamba ?

« Ndilou-Mamba est à la porte de Kakamoeka, qui est le point terminus de la navigabilité du Kouilou. C'est le point de jonction entre les nombreuses tribus de l'intérieur et celles de la côte. Rien qu'à la saison sèche 1908,

---

1. *Jal,* Kialou, 5 septembre 1911.

2. Dans le *Bulletin général* de novembre 1926, p. 852, on relève le passage suivant : « Dans le pays bacongo, l'annexe que la mission de Mbamou avait maintenue dans la région de l'ancienne mission de Kialou a été érigée en résidence et le nombre toujours croissant des jeunes filles et des femmes qui veulent se libérer du joug de la polygamie ou refusent de s'y soumettre, nous a forcés d'y établir une communauté de religieuses de Saint-Joseph de Cluny. » En fait, Kialou ne redeviendra pas résidence et aucune communauté des sœurs de Cluny ne s'y établira. Sans doute y a-t-il eu confusion avec la fondation, en 1923, de la mission de Kindamba, mission relativement proche de Kialou.

il est venu 22 000 Noirs de l'intérieur échanger du caoutchouc contre du sel à la factorerie de la C.P.K.N. Les communications sont faciles avec Loango, grâce à l'amabilité de la C.P.K.N., qui offre au père passage gratis sur son petit vapeur. On atteint ainsi Loango en un jour, alors que, par terre, il faut quatre jours.

« Je fis valoir tous ces motifs à Monseigneur, dans une lettre que le chef de Ndilou-Mamba s'empressa d'aller porter à Loango ; et je poursuivis mon voyage. Dix jours plus tard, je me vis rejoindre à Moutamba par mon brave chef. Il m'apportait la réponse de Sa Grandeur. Monseigneur m'autorisait à employer les subsides recueillis en France à fonder une œuvre à Ndilou-Mamba. Je pressai mon voyage et le 24 octobre j'étais de retour à Loango.

« Le 27 octobre, avec un jeune chrétien, racheté à l'intérieur pendant mon voyage, je prenais la direction du Kouilou et le lendemain j'atteignais Kakamoeka. Entre temps, ces braves gens m'avaient construit une case-abri. Huit Noirs sont aussitôt engagés à raison de 5 francs par mois, et, à midi, les travaux commencent. Le 1er novembre, fête de la Toussaint, la sainte messe est dite à Ndilou-Mamba, pour la première fois, sans doute, depuis l'origine du monde. Le 14 novembre, je couche *chez moi*. C'est une case de 14 mètres de long sur 4 de large. Elle est divisée en trois parties : d'un bout, ma chambre ; de l'autre bout, l'oratoire ; au milieu, la classe. Le dimanche, un rideau en bambou se lève entre la classe et l'oratoire, transformant le tout en chapelle.

« Dès le 15 novembre, les classes s'ouvraient à 35 enfants. Ils m'arrivent le samedi à midi, avec du manioc pour quatre jours, et retournent chez eux le jeudi matin après le catéchisme. Peu à peu des nouveaux me furent amenés ; mais il fallut en congédier sept. Actuellement le nombre est de 53. Le dimanche, il y a une assistance de 80 à 150 à la messe. Celle-ci est suivie d'une heure de catéchisme, en sorte que, bientôt, tous, dans le pays, auront connaissance des vérités nécessaires.

« En mars, Mgr Dérouet a bien voulu venir passer quatre jours à l'ermitage de Ndilou-Mamba. Il parut peu satisfait du nombre des villages et, surtout les trouva beaucoup trop distants les uns des autres. Le dimanche, après la messe, Monseigneur mit les chefs en demeure de rapprocher leurs villages dans les cinq mois, sous peine de suppression de l'œuvre. Juillet n'était pas fini, quand plusieurs villages, celui du chef en tête, se transportaient auprès de la rivière Louniouka. C'est là, qu'en ce moment, on transporte les cases de Ndilou-Mamba, en les agrandissant. Sur un rayon de trois à quatre kilomètres, autour de ce nouvel emplacement, s'installent 15 villages[1]. »

---

1. *BG,* avril 1910.

*LE NGOUIMA : « Un nouveau fétiche, le* Ngouima, *a fait son apparition. Les initiés portent comme emblème un petit balai, orné de clochettes. Ils ont le front et les tempes bariolés de noir et de blanc. Pour être initié, il faut d'abord brûler tous les autres fétiches, à l'exception du* Bounzi. *Ensuite il faut boire un breuvage qui contient de la poudre de chasse mêlée à de l'eau et à d'autres ingrédients. Ce breuvage ôte à qui l'a bu le pouvoir de sucer la vie des autres. Que tous le boivent, et plus de* ndoki *( mangeurs de vie ). Le pays sera tranquille ; on vivra très vieux ; ce sera partout la paix. En juillet, des propagateurs de Ngouima apparurent dans les environs. Ils sont par bandes de 5 à 30 personnes, s'installent dans un village et se disent approuvés par l'administrateur. Ils font tant et si bien que, de guerre lasse, les gens du village se cotisent pour verser 50 francs, et l'initiation a lieu. Je suis heureux de constater que les terres environnantes ont repoussé le Ngouima. Partout ailleurs l'initiation s'est faite en masse. Cette affaire de Ngouima paraît très louche. Il est inouï que les Noirs aient abandonné les fétiches des aïeux pour un nouveau culte. M'est avis que, sous couvert de Ngouima, c'est une révolte contre les Européens qui se prépare*[1]. »

Fondateur de Kakamoeka, le P. Le Scao « s'y dépensa sans compter, bâtit, planta, prêcha, rassembla des enfants...[2] » Mais, à la fin de son séjour il connut des épreuves : ce fut d'abord, le 27 février 1915, un incendie qui détruisit tous les bâtiments de la mission, sauf la chapelle : « le feu prit tout à coup au dortoir des enfants, se communiqua aux autres cases avec une effroyable rapidité, et en moins d'une heure toute la mission n'était qu'un brasier. Lapins, chiens, poux et puces, tout y passa. Je ne pus sauver qu'une mallette et mon classeur des comptes et correspondances. Ce fut affreux[3] ! » Grâce à l'aide de la population et des Européens voisins, « le 2 mai tout est rebâti et on procède à la bénédiction de la nouvelle mission. L'épreuve est passée[4] ».

A Kakamoeka, le P. Le Scao avait été aidé, en 1910 et 1911, par le P. Claude Murard, qui dut, à la suite d'une fracture de la jambe, partir se faire soigner à Loango, puis en France. Le F. Aglibert Gechter, qui fut aussi quelque temps son compagnon, avait fait auparavant un séjour à Linzolo ; à la suite du rattachement de cette mission au vicariat apostolique de l'Oubangui, il

---

1. *BG,* mars 1916, p. 270 ; avec cette note : « D'après certains, il s'agit du fétiche nommé *Ma Nghembé,* le *ngouima* n'étant que le breuvage d'initiation. »
2. *BPF,* n° 65, p. 154 : notice biographique du P. Jean Le Scao.
3. *BG,* mars 1916.
4. Ibid.

avait préféré rester attaché à celui de Loango. En même temps que le F. Aglibert ( en juin 1912 ) était arrivé le P. Alexandre Guéranger qui fut bientôt remplacé par l'abbé Raymond Mboko. Le F. Anselme Lœmba faisait aussi partie du personnel de la mission à cette époque.

Dans le Bulletin général de décembre 1916, on peut lire ce communiqué laconique : « Les conditions particulières amenées par la guerre ont amené la fermeture d'un certain nombre de missions, dont, au Loango, celle de Kakamoeka ». En fait, Mgr Girod ne croyait pas à son avenir. Ne se résignant pas à la fermeture de *sa mission*, le P. Le Scao va jusqu'à recourir à Mgr Le Roy, supérieur général. Forcé de céder à la volonté de l'évêque, il préféra partir en France, en 1916, plutôt que rejoindre Loango. Après des soins reçus à l'hôpital Pasteur, il fut désigné pour la Guadeloupe où il parvint en juillet 1919, pour y passer le reste de son existence, jusqu'à sa mort, le 17 avril 1953[1].

Après avoir cessé d'exister comme résidence, Kakamoeka fut desservie, à partir de Nsessé, par le P. Kieffer qui y avait placé deux catéchistes. Mais, ceux-ci, mal payés, abandonnèrent leur fonction en 1922. Le P. Kieffer enleva alors la cloche de l'ancienne mission, malgré les protestations des chrétiens. Par la suite, pendant longtemps, le P. Le Borgne visita régulièrement le secteur, avant que les PP. André Schafrat et Pierre Wauters procèdent à la réouverture de la mission, vers 1980. Après eux, M. l'abbé Victor Goma y séjourna quelque temps. Actuellement ( 1994 ), Kakamoeka est desservie par le P. Pierre Wauters.

## 22 avril 1908 – Sainte-Trinité ( Kimbenza )

Quand la décision fut prise de quitter La Bouenza[2], foyer de la maladie du sommeil, le P. Émile Zimmermann entreprit plusieurs voyages pour explorer le pays. Le choix se fixa finalement sur Kimbenza, à 42 km au sud-est de La Bouenza, sur un plateau de 600 mètres d'altitude, dans une région salubre et peuplée. On n'y fera, précise-t-on, d'installations définitives qu'après deux ou trois années d'expérience[3].

Le 22 avril 1908, le P. Antoine Retter, le P. Zimmermann, quelques enfants

1. *BPF,* n° 65, p. 154.
2. Voir le texte sur La Bouenza, p. 143.
3. *BG,* janvier 1909.

de la mission et des porteurs quittent La Bouenza et s'installent au village de Taboulou, sur les terres du chef Ma Boungou, satisfait du choix du plateau de Kimbenza pour y établir la nouvelle mission. Dans les semaines suivantes, le P. Zimmermann et le F. Théodule Canivet organisent les démolitions à La Bouenza, pour en faire plus de 4 000 charges, que les porteurs dondos, kambas, laris et soundis transportent sur le nouvel emplacement[1].

Au début de l'année 1910, les installations comprennent une chapelle de 20 m de long, une maison convenable pour les pères et les frères, un magasin, une cuisine, une salle de catéchisme et deux bâtiments : l'un pour les garçons, l'autre pour les filles. Le tout est pauvre, mais propre : toitures en tôle, murs et cloisons en paille et branches de palmier ou en pisé. Sur une concession de 170 hectares, on a commencé à planter manioc, patates et haricots et à y entreprendre un élevage de bœufs[2].

Le P. Retter est alors en congé en France, remplacé par le P. Paul Fort. Le F. Eucaire Stemmer, qui a participé à l'installation de la mission, ne restera à Kimbenza que peu de temps. Le F. Séraphin Makaya complète le personnel de Kimbenza.

Située en plein pays dondo, la mission va étendre son action sur les Bassoundi à l'est, sur les Bakamba à l'ouest et, au nord, sur les Balari de l'ancienne Bouenza. Vers l'est, les déplacements des missionnaires seront en partie facilités par le chemin de fer *decauville* qui, à cette époque, relie les mines de cuivre de Comba et Mindouli à Brazzaville[3].

*« SUR LE PLATEAU DES CATARACTES, habitat de la race dondo, région grande comme un arrondissement français, se tenaient quatre marchés fameux : le* Boukonzo, *le* Mukila, *le* Pika *et le* Nkoy. *Ils fonctionnaient avec une si parfaite régularité que leur cycle formait la semaine congolaise. Ces marchés étaient pour les autochtones et même pour les tribus voisines les lieux officiels de réunion. Matin et soir les sentiers de la savane ou de la montagne s'animaient du va-et-vient des caravanes, de leurs chants, de leurs conversation ou de leurs disputes. En arrivant, vendeurs et acheteurs trouvaient, comme aux Halles de Paris, des emplacements réservés. Il y avait celui des vivres, celui des animaux, celui du sel, celui du vin de palme, celui des poteries et enfin, dans un endroit écarté où le feu était interdit, celui de la pou-*

---

1. *BG,* mai 1910.
2. Ibid.
3. Ibid.

*dre. La monnaie d'échange n'était pas inconnue : elle consistait en barrettes de cuivre, de forme cylindrique, longues de cinq à six centimètres, et qui fournissaient l'unité de valeur. Le Boukonzo, le Mukila et le Nkoy étaient des marchés que je suis tenté d'appeler* bourgeois, *soucieux de la tenue et de la tranquillité. En étaient exclus tous ceux dont les palabres n'avaient pas encore reçu de solution, car, disaient les Noirs dans leur sagesse, le soir, lorsque le sang bout dans les veines, les rancœurs renaissent et les incidents se produisent. Le Pika, lui, était par excellence le jour des palabres. N'y allait que celui qui se sentait assez fort. Les hommes sortaient avec leur fusil ; les femmes restaient dans leur case ; des sentinelles armées gardaient les villages. Tout le monde était sur le qui-vive, le cœur rempli soit de crainte, soit de dispositions guerrières*[1]. »

En 1913, arrive à Kimbenza le P. Alphonse Doppler[2] qui y remplace le P. Retter, obligé par la maladie de rentrer en France ( par la suite, il ira au Cameroun ). On a vu le P. Doppler à l'œuvre à Linzolo, de 1894 à 1911. A Kimbenza, jusqu'à sa mort sur la brèche, le 31 mars 1926, il fait preuve du même zèle et de la même efficacité. Comme le dit sa notice biographique : « Ce que fut son ministère durant cette dernière phase de son existence, les chiffres le disent mieux que des phrases. Lors de son entrée en charge, la station de Kimbenza comptait 317 catholiques, 150 catéchumènes, 10 catéchistes. Il laisse en mourant, 12 ans après : 2 186 catholiques, 5 895 catéchumènes et 86 catéchistes[3]. »

Sur les activités de la mission, le Bulletin général d'octobre 1922 donne des détails intéressants : « L'Œuvre des enfants, importante toujours, a passé par différentes phases. Aujourd'hui nous comptons une cinquantaine d'internes, venus des diverses tribus qui peuplent notre vaste district ; la formation de cette intéressante jeunesse est orientée spécialement en vue des services qu'elle pourra rendre plus tard comme catéchistes. Notre école libre, reconnue officiellement par un décret du Gouverneur général de la Colonie, est fréquentée par une soixantaine d'externes, gent turbulente et espiègle, de nos montagnes dondos. Ces externes, qui apprennent à lire et à écrire, nous rendront tôt ou tard, de précieux services comme auxiliaires indigènes.

---

1. *MC,* 16 mars 1935 : article du P. Léon Laisné.
2. A différentes périodes du séjour du P. Doppler à Kimbenza, le personnel de la mission de Kimbenza comprend : les PP. Paul Gillet et Adrien Olsthoorn, ainsi que l'abbé Pierre Ngouassa ( après la guerre 1914-1918, il n'est plus fait mention du F. Séraphin ).
3. *BG,* t. 32, p. 712.

« Réunis en une sorte de confrérie, en *famille*, comme ils le disent, les catéchistes ont leur règlement, leurs réunions, leurs conférences. Un chef, choisi parmi eux et par eux, remplace au besoin le Père, traite avec celui-ci de leurs intérêts communs, et va les visiter le cas échéant. Cette petite organisation, bien simple et naïve, si l'on veut, donne néanmoins de bons résultats.

« Le ministère est activement poussé à Kimbenza et nous avons de quoi faire. Le P. Gillet s'occupe spécialement de la grosse tribu des Kambas. Son poste de Saint-Paul de Kaï est une vrai mission secondaire. Le P. Olsthoorn, qui commence à être bien au courant de la langue indigène, se charge des Dondos qui avoisinent la frontière du Congo Belge et où le danger protestant se fait particulièrement sentir. Le P. Doppler entreprend de fréquentes tournées apostoliques parmi les diverses tribus qui peuplent la rive droite du Niari ; Bayadi, Minguengués, Bembés. Cette dernière tribu surtout, forte, intéressante et remuante, semblerait donner de l'espoir pour l'avenir.

« La secte luthérienne de *Swedish Missionary Society* ( Missions Suédoises ) encombre notre champ d'action. A deux heures environ de Kimbenza, à cheval sur la frontière franco-belge, se trouve la mission suédoise de Kingoï. Une autre mission suédoise s'est installée dans un autre coin de notre district, à Sibiti. Le danger protestant existe donc sérieusement et la lutte est ouverte. Heureusement ce danger est atténué, pour le moment, par l'attitude fort peu bienveillante, pour ne pas dire hostile, du haut Gouvernement de la Colonie à l'égard de ces sectes protestantes étrangères.

« Au point de vue matériel, nos maisons en pisé et couvertes en tôle ont été faites soi-disant provisoirement, et le confort s'en ressent. Ici comme ailleurs, c'est toujours le provisoire qui dure. Notre chapelle est beaucoup trop petite les jours de grandes fêtes, où nos gens arrivent de partout. Nous attendons des circonstances plus favorables pour redresser ce qu'il y a de défectueux sous ce rapport.

« Nous essayons diverses sortes de cultures. Le P. Gillet s'occupe d'une importante plantation de café. Le P. Olsthoorn, avec les enfants, se lance dans les cultures vivrières, y compris les pommes de terre : grâce à son savoir-faire, nous mangeons depuis longtemps et très habituellement d'excellentes pommes de terre que les gourmets les plus difficiles ne dédaigneraient pas.

« La station de Kimbenza jouit de la réputation d'avoir un excellent climat, d'être un *sanatorium*. Située à une altitude d'environ 750 mètres, on y respire un air sain et réconfortant. Nous avons de nombreuses journées où l'illusion d'un climat européen est complète. Pendant la saison sèche, nous sortons les vêtements d'Europe. Les indigènes, pendant cette même saison

( juin à septembre ) sont invisibles à partir de la tombée de la nuit : ils se cachent dans leurs cases, autour d'un bon feu. »

Pour contrer l'influence protestante en pays bembé, on décide à cette époque la fondation d'une nouvelle station : en octobre 1927, Mgr Friteau emmène avec lui les PP. Olsthoorn et Gaston Cossé ( arrivé au Congo en décembre 1926 ) à Kibiti ( autre nom de Mouyondzi-Kengué ) pour y fonder la mission Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus.

*ROUTES ET CHEMIN DE FER : De Kimbenza, situé à l'écart de l'axe Pointe-Noire-Brazzaville, on suit, avec un intérêt mêlé d'inquiétude, les progrès des nouvelles voies de communication : « Le Moyen-Congo se modernise. La vieille piste, angoisse des braves coloniaux pérégrinant jadis de Loango à Brazzaville, est remplacée par une route automobile qui, pour l'instant, va jusqu'à Vouti... Je ne sais pas ce qui se passe à quatre heures de chez nous. Cela roule, cela s'agite, cela pique en terre des jalons et des fiches, pour établir la plate-forme du futur rail Brazzaville-Océan. Le chemin de fer en construction apportera une foule de nouvelles conditions d'existence. Mais, en ce moment, le mont Bamba et la chaîne du Mayombe donnent du fil à retordre à nos ingénieurs. Je vous ai dit que la route automobile est percée jusqu'à Vouti : l'automobile est un avantage pour certains voyageurs, prospecteurs, agents, fonctionnaires, mais nos charges à nous restent en souffrance. Le portage n'existe presque plus*[1]. »

A la fin de l'année 1928, le P. Zimmermann fait le point : « J'ai avec moi le P. Léon Laisné ( arrivé à Loango l'année précédente ), avec l'abbé Gabriel Ngimbi et le F. Anselme Loemba. Nous avons maintenant 2 000 chrétiens, à peu près autant de catéchumènes et 35 catéchistes. Nous possédons une plantation de bananes à Nzayaba, à l'ouest de notre ancien champ de caféiers. Site incomparable pour le futur *funiculaire*[2]. Le reste de nos félicités se compose d'air pur, de vin de palme, de manioc sec. Et nous attendons le chemin de fer qui atteint presque l'ancien poste de Comba[3]. »

En 1931, on envisage de créer une nouvelle station chez les Kambas : « Nous avons demandé, à Madingou, une concession de 50 hectares, pour y établir une annexe, mais elle ne nous a pas encore été accordée. Nous l'attendons

---

1. *A*, mars 1928 : article du P. Emile Zimmermann.
2. L'auteur de ces lignes, le P. Zimmermann, avait-il réellement l'intention de construire à Kimbenza un funiculaire ? On n'en saura pas plus. Jusqu'au début des années 30, on accédait à pied à la mission.
3. *A*, janvier 1929.

impatiemment[1] ». La fondation de Madingou sera effective à la fin de l'année 1932.

A Kimbenza, dans les années trente[2], on vit encore dans des conditions précaires. « Les bâtiments en pisé du début, retapés de temps à autre, sont toujours debout, mais, à chaque tornade un peu violente, ils menacent de s'écrouler. Il faudrait les remplacer par des construction solides. Hélas, ajoute-t-on, la caisse est vide. Les profits espérés de la plantation de caféiers deviennent de plus en plus problématiques[3] ! »

Pourtant, « Kimbenza se modernise. On a commencé une route automobile de Ntadi à Kimbenza. Ce fut dur pour trouver le tracé, à cause de notre fameux Kongolo, la montagne qui a donné tant de mal aux ingénieurs. Mais, maintenant que nous avons la route, où est le camion[4] ? »

« Le 20 mars 1950, Mgr Jean-Baptiste Fauret bénit les bâtiments de l'annexe de Loutete, fondée par la mission de Kimbenza, avec l'aide de la Compagnie Minière de Mfouati. Cette annexe comprend une école, un petit internat et un dispensaire ; le tout construit en dur et couvert en tôle, aux frais de la Compagnie Minière, qui, à l'occasion de la cérémonie a offert un lunch aux agents de la compagnie et aux missionnaires présents : Mgr Fauret, les PP. Jules Bitaud, Ernest Ozanne et Jacques Commandeur[5]. »

Le Bulletin général de mars-avril 1953 fait le point de la situation à Kimbenza, avec le vocabulaire d'un temps où on ne pratiquait pas encore l'œcuménisme : « Après avoir donné naissance à la mission de Mouyondzi, puis à celle de Madingou, la station de Kimbenza s'est trouvée réduite, sans rien perdre de sa vitalité. Malgré sa position géographique propice aux invasions religieuses ou politico-religieuses issues du Congo Belge : Ngounzisme, Armée du salut... et leurs succédanés ; malgré la présence déjà ancienne et bien ancrée des missions suédoises ; en dépit même de l'inconstance de ses fidèles, Kimbenza a maintenu et développé ses œuvres au milieu des pires difficultés.

« Dans la mission même de Kimbenza, ce qui reste des vieux bâtiments a été remis en état, des constructions neuves ont été réalisées ( habitation, écoles ) et des écoles rurales ont été ouvertes dans tous les secteurs. Depuis

---

1. *BG,* mars 1931.
2. Le P. Georges Ebendinger, arrivé à Kimbenza en 1929, y reste une dizaine d'années, avec le P. Zimmermann au début, puis avec le P. Auguste Ubrun. Après la guerre 1939-1945, les PP. Ernest Ozanne, Jacques Commandeur, Jules Bitaud, Etienne Dattas, Joseph Bogner et François Litschgi, font, à Kimbenza, des séjours plus ou moins longs.
3. *Chr.,* 1931-1933, p. 135.
4. *A,* décembre 1930 : extrait d'une lettre du P. Georges Ebendinger.
5. *Bull. PN,* janvier-mars 1950.

quelque temps, grâce à l'aide de la Société minière, une annexe a été créée à Mfouati, où résident 40 Européens et 1500 Indigènes, annexe comportant maison d'habitation, chapelle, écoles et dépendances. L'arrivée du P. Étienne Dattas a permis au desservant de Mfouati de s'y établir à demeure. Aidé du jeune Frère Laurent Mbadinga, le P. Commandeur y mène son monde avec succès. »

*MFOUATI : « Le plomb était connu des indigènes du bassin du Niari et, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il était extrait des gisements de la haute Loutete. Ces gisements furent étudiés par la mission T.S. Carnahan, en 1931. Grâce à des travaux de recherches, entre 1931 et fin 1933, fut mis en évidence, à Mfouati, un gisement de plomb et de zinc, dont l'exploitation a été entreprise, en 1935, par la Compagnie Minière du Congo Français ( C.M.C.F. ). Situé au voisinage de la voie ferrée Brazzaville-Pointe-Noire, ce gisement est relié à la gare de Loutete par une route de 20 km, doublée sur la moitié de son parcours par un chemin de fer minier à voie de 60*[1]. »

Devant l'importance prise par l'*annexe*, la décision est prise, le 30 juin 1960, de transférer la résidence de Kimbenza à Mfouati[2]. Ce ne sera pas pour longtemps : le 25 avril 1961, c'est la fermeture de l'exploitation minière de la C.M.C.F., après 27 ans d'existence[3]. L'abandon de la mine est bientôt suivi de l'abandon de la mission de Mfouati, le 2 septembre 1962. Le secteur de l'ancienne mission de Kimbenza est désormais confié à la mission de Madingou.

***8 mai 1909 – Préfecture apostolique de l'Oubangui-Chari :*** *Le 8 mai 1909, un décret de la S.C. de la Propagande crée la préfecture apostolique de l'Oubanghi-Chari, détachée du vicariat apostolique du Congo français. Le premier préfet apostolique en est le P. Pierre Cotel.* ( *BG.* t. 25, p. 186-187 ).

1. AEF, *Encyclopédie coloniale et maritime,* Paris, 1950, p. 362.
2. *Bull. PN,* n° 26, janvier-juin 1960.
3. *Bull. PN,* n° 28, janvier-juin 1961. Le bulletin indique : « A Mfouati, la CMC, après 55 ans d'exploitation minière, cesse ses activités. » En réalité, l'exploitation a bien commencé en 1935, comme le précise le texte ci-dessus.

## 9 décembre 1910 – Saint-Jean-Baptiste ( Bétou )

« Depuis plusieurs années, les habitants du village de Bétou descendaient à Brazzaville pour se faire instruire et baptiser. En 1909, Mgr Augouard s'étant arrêté dans ce village fort de plusieurs milliers d'habitants, fut surpris d'y trouver plus de 200 indigènes sachant parfaitement leur catéchisme ; c'était l'œuvre d'un catéchiste volontaire, et tout ce monde suppliait le vicaire apostolique d'envoyer des missionnaires. Pour entretenir les bonnes relations, Mgr Augouard se lia d'amitié avec le chef Bétou et ils devinrent *frères de sang*. Une autre raison militait en faveur de l'installation de cette mission proche de l'embouchure de la Lobaye : de là nous pourrons aller chez les nombreuses populations de cette rivière, où il y a des villages de plus de 10 000 âmes, comme le constatera le P. Marc Pédron un peu plus tard[1]. »

*FRERES DE SANG : En 1890, le P. Olivier Allaire, de passage dans le village du chef Bétou, avait été attaqué et avait failli y perdre la vie. « Deux ans après,* écrit Mgr Augouard, *je me présentai moi-même à ce village, avec le P. Jules Rémy, qui devait être plus tard le premier missionnaire de cette féroce tribu à la mission de Bangui. Naturellement, j'eus la curiosité d'aller voir ce fameux chef Bétou qui avait été, depuis lors, visité par d'autres Européens. La conversation se prolongea longtemps, et le résultat fut que, de part et d'autre, on se jura amitié. Pour sceller cette amitié, le chef me proposa de devenir son frère de sang, car, après cette cérémonie, toute guerre devient impossible entre frères de ce nouveau genre. Une légère incision fit jaillir une goutte de sang du bras droit des deux partenaires, et le sang ayant été mêlé, la fraternité devenait indissoluble. Un léger cadeau vint clore la cérémonie. mais je crois que ce fin matois appréciait plus le cadeau que la fraternité ! Plus tard, à chacune de mes visites, le chef m'apportait chèvre ou mouton, et en recevait naturellement trois fois la valeur, mais, dans tous les pays, les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Pendant les douze années qui suivirent, la navigation resta extrêmement périlleuse dans l'Oubangui. A chacun de leurs voyages et malgré la plus active vigilance, les bateaux perdaient un ou deux hommes d'équipage qui avaient passé à la marmite des*

1. *BG,* avril 1913. Comme souvent, en évaluant la population de villages ou de régions, les missionnaires ont tendance à en exagérer l'importance. Une fois installés sur place, ils ne tardent pas, généralement, à revoir leurs estimations à la baisse.

*terribles Bondjos. Peu à peu cependant la férocité diminua, et les trophées d'ossements humains disparaissaient partout des villages*[1]. »

En 1910, Mgr Augouard lui-même préside à la fondation de la mission : « Ce fut le 9 décembre que le *Pie X* arriva devant l'immense village de Bétou. Toute la population se porta à la rive pour nous recevoir. Le poste militaire et la factorerie nous firent pareillement le plus cordial accueil. Immédiatement on choisit le terrain définitif en aval du village, sur le bord du fleuve et au milieu d'une superbe forêt vierge qui fournira en abondance de magnifiques bois de construction. Le sol nous donnera une excellente argile pour faire des briques, qu'on cuira avec le combustible qu'on trouve également sur place en grande quantité. Plus de 500 jeunes gens et jeunes filles vinrent nous aider spontanément à défricher la forêt, et, le cinquième jour, les pères et leurs colis étaient installés dans une case provisoire, à l'abri de la pluie et du soleil.

« Jamais mission ne commença sous de tels auspices spirituels et matériels. Le dimanche, plus de 600 personnes assistaient à ma messe dans le plus grand recueillement. A notre grand étonnement, ces 600 païens connaissaient tout le catéchisme bangala et récitaient imperturbablement toutes les prières. C'était le fait d'un catéchiste volontaire qui, depuis deux ans, travaillait à notre insu et sans aucune rétribution. La nouvelle mission est confiée au P. Marc Pédron, secondé par le P. Paul Delaunay et le F. Camille Steinmetz[2]. »

*LE P. MARC PEDRON : « Arrivé au Congo à 24 ans, le P. Pédron se révèle un homme entreprenant, travailleur, généreux. Sa solide constitution lui permet d'affronter l'adversité des hommes et de la nature. C'est un paysan, qui a les pieds sur terre, aimant la nature ; un éducateur au grand sens pédagogique. Homme passionné, totalement dévoué à l'Eglise, solide dans sa foi, mais aussi capable de nouer de durables amitiés dans les milieux les plus divers. Il est un digne fils de Mgr Augouard. On le voit mettre en application les principes directeurs de son évêque :* régénération *de l'Afrique par le travail, critique de la colonisation bourgeoise et laïcisante, importance donnée à l'ins-*

---

1. Mgr AUGOUARD, *Trente-six années au Congo,* Poitiers, 1934, p. 407. Mgr Augouard ne fut pas le seul à pratiquer ce pacte du sang : Georges Mazenot ( *op. cit.,* p. 417 ) donne le texte du procès-verbal d'échange de sang entre Dolisie et Ndombi, au poste de Bonga, le 25 octobre 1884. « Cette cérémonie, dit-il, venait en complément coutumier de la signature d'un traité de protectorat, engagement écrit dont le sens n'était pas toujours compris des chefs locaux. »
2. *BG,* janvier 1911.

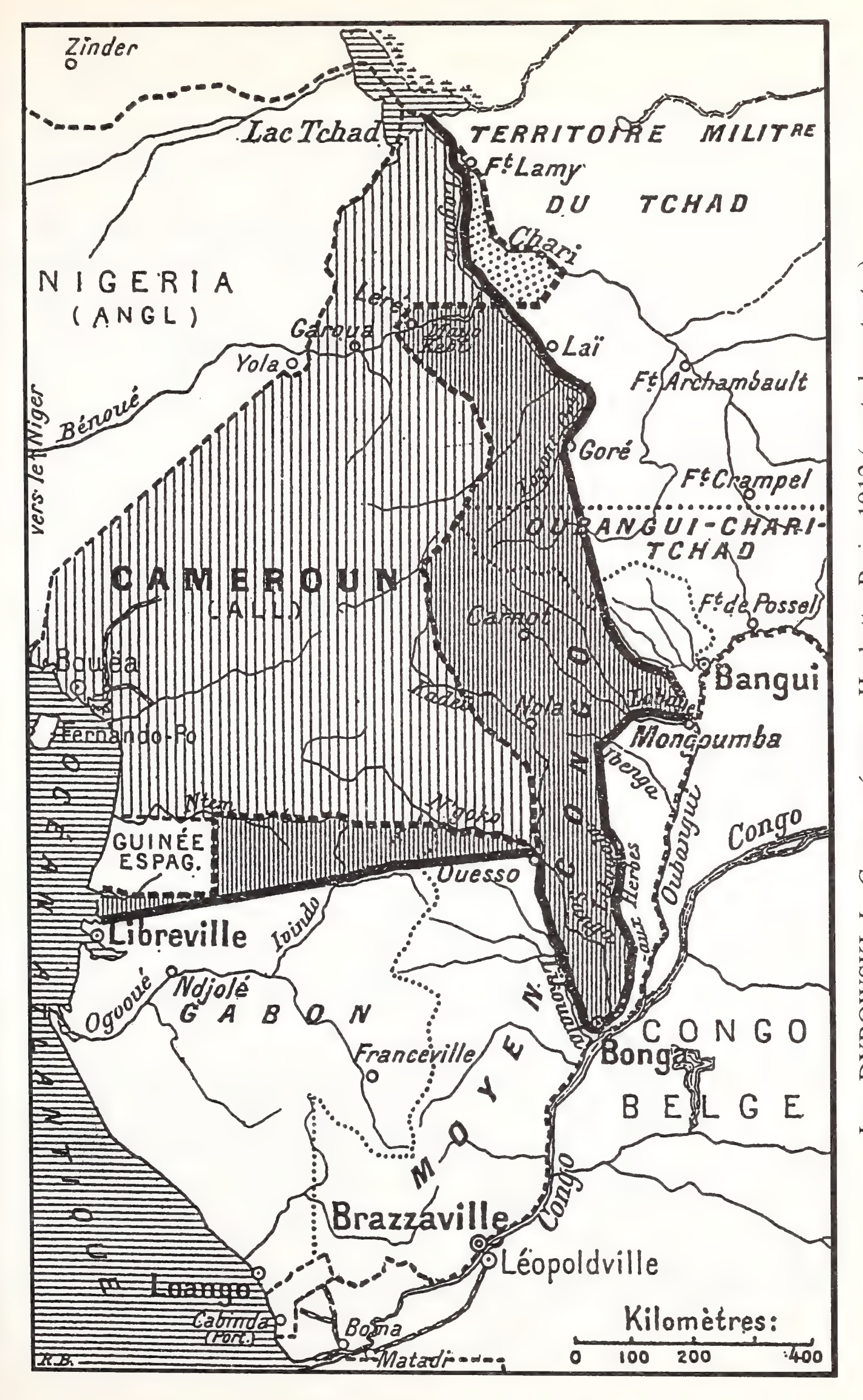
*truction, etc. Un peu comme son contemporain, Ernest Psichari, il est séduit par la prière et la dignité des musulmans. Il semble aussi marqué par les idées de l'Action française vis-à-vis des juifs et des francs-maçons. Les Protestants américains lui donnent de l'urticaire, mais surtout il manifeste un nationalisme entier, accompagné d'un anti-germanisme viscéral, d'autant qu'il a vécu de près l'annexion de la Lobaye et de la Sangha, en 1911... Souvent, certains confrères l'ont accusé d'ambition personnelle et l'ont qualifié d'évêque manqué. La vérité est que, en fondant la mission de Berbérati, il savait qu'un jour cette vaste région constituerait une nouvelle préfecture apostolique, ( mais ) il écrivit à Mgr Le Roy : " La plus grande punition qui pourrait advenir à un chercheur de mitre, serait de l'obtenir ! " ...Têtu comme un breton, dit-on... le P. Pédron l'était : susceptible et parfois ergoteur, pas toujours de bonne foi, il ne lâchait pas ceux qui lui cherchaient noise : les fonctionnaires de l'administration, les laïcards ou les gens qui racontaient n'importe quoi sur l'Afrique*[1]. »

Le P. Pédron, faisant preuve de beaucoup d'optimisme, se réjouit des conditions favorables que présente Bétou : « Nous sommes à cinq minutes d'un population relativement considérable. Toute la jeunesse nous est acquise. Les vieux, avec leurs pratiques fétichistes et cannibales, ont vécu : c'est là un résultat bon, entre dix mauvais, du mouvement commercial. J'estime à 400 le nombre de ceux qui viennent à la messe le dimanche et à 150 ou 200 ceux qui viennent quotidiennement se faire instruire. Comme salubrité, le climat de Bétou est bon, sans marécages trop rapprochés ; la terre aussi est excellente. C'est, en somme, le meilleur point que l'on pouvait choisir pour se fixer dans une reconnaissance dans la Lobaye. Je suis allé jusqu'à Mbaïki, centre de 6 000 habitants, agglomérés autour d'une colline sur laquelle se trouvent le poste militaire et une factorerie. J'en ai même ramené vingt ouvriers et dix enfants pour l'école. La Haute-Sangha et la Haute-Likouala-Mossaka sont aussi peuplées et, comme la Lobaye, occupées depuis nombre d'années par l'administration et le commerce. Quand pourrons-nous, nous aussi, aller à ce pauvre monde[2] ? »

L'accord franco-allemand du 4 mars 1911, conclu à la suite de l'*affaire d'Agadir*, donne à l'Allemagne, à partir du Cameroun, un accès au fleuve Congo, à Bonga. Bétou reste en territoire français, mais perd les popula-

---

1. G. de BANVILLE, *Itinéraire d'un missionnaire, le P. Marc Pédron,* Maison Saint-Charles, Bangui, 242 pages ( polycopié ). Extrait de la présentation, par G. de Banville.
2. *A*, décembre 1911.




Jean DYBOWSKI, *Le Congo méconnu*, Hachette, Paris, 1912 ( carte hors texte ).
Par la convention de 1911, les Allemands obtiennent l'accès au Congo et à l'Oubangui.
*( Ces frontières ne subsisteront pas à la guerre de 1914-1918 )*

tions de la Lobaye. Cette modification des frontières sera de courte durée : la présence française dans la Lobaye sera de nouveau effective dès le début de la guerre 1914-1918.

Sur le fleuve, à cette époque, l'animation est importante et les missionnaires de Bétou l'apprécient : « De notre communauté, nous voyons circuler tous les bateaux à vapeur qui portent militaires et commerçants pour les territoires du Tchad et du Haut-Oubangui ; quelques-uns de ces messieurs s'arrêtent parfois à la mission. Mgr Augouard et le P. Rémy vinrent également nous visiter et nous encourager. Nous recevons aussi nos confrères de la préfecture de l'Oubangui-Chari, lorsqu'ils montent ou descendent avec le *Pie X*. En un mot, les communications deviennent de plus en plus faciles, et nous pouvons même communiquer télégraphiquement avec Brazzaville et par conséquent avec Paris[1]. »

La mission s'installe et s'organise : « Petit à petit le provisoire fait place à des bâtiments définitifs en briques. La classe, le bâtiment destiné à l'œuvre des catéchistes, les ateliers, sont terminés, quand la guerre survenant, nous avons dû renvoyer la plupart de nos ouvriers et réduire notre œuvre d'enfants. Nous n'y avons gardé que les plus aptes à faire plus tard de bons catéchistes. Nous avons établi en outre une œuvre d'externes. Nous comptons une soixantaine d'enfants qui viennent à l'école tous les jours. Nous en aurions davantage si le gouvernement n'avait pas installé une école, *qui ne fonctionne pas d'ailleurs* ( sic ), à laquelle il a forcé les enfants d'assister. Notre chapelle mérite une mention spéciale par le style ogival qui la caractérise et les magnifiques peintures qui en font l'ornement, œuvre de cet artiste qu'est le P. Delaunay. Le F. Marie-Joseph Michel, de la mission de Boundji, a travaillé à l'ameublement et c'est à son goût artistique que nous devons deux beaux confessionnaux de même style que le bâtiment tout entier[2]. »

En 1913, le P. Pédron rentre en France et, du fait de la guerre 1914-1918, son séjour y est un peu plus long que prévu. Cependant, il réussit, à la fin de l'année 1915, à regagner Bétou, où les PP. Joseph Belzic et Alexis Herjean ont assuré l'intérim. Pendant quatre ans, aidé par le P. Jean-Baptiste Barbey ( mort subitement à Bétou, le 27 mars 1918 ) et le P. Gabriel Herriau, il parcourt son vaste territoire et fonde de nombreux postes de catéchistes dans la Lobaye. Mais, de nouveau, il doit quitter Bétou, en décembre 1919, pour un repos en France[3].

---

1. *BG,* avril 1913.
2. *BG,* septembre 1915.
3. *BG,* t. 38, p. 305 : notice biographique du P. Marc Pédron. Fondateur de Sainte-Anne de Berbé-

En novembre 1916, le P. Delaunay, atteint de la maladie du sommeil, était parti se faire soigner en France. Il mourra à Paris le 12 mai de l'année suivante. Après la guerre, le F. Camille, épuisé par onze années de dur service, prend, en Alsace reconquise, un repos bien gagné. En 1919, de Liranga provisoirement fermée, arrivaient à Bétou les PP. Joseph Hamonic et Jean Falconnet. Ce dernier devait dire adieu à l'Oubangui en mai 1921 : il succombe à Anvers, peu de temps après son arrivée en Europe. Au début de cette année 1921, le F. Camille était de retour dans sa mission[1].

*ECOLE, CATECHUMENAT ET REFUGE, A BETOU : « A la mission se trouvent l'école, le catéchuménat central et le refuge pour les fiancées de chrétiens et, dans certaines conditions, pour la libération des femmes de polygames. L'école a deux sections : celle des internes, élèves-catéchistes. Ils y apprennent les éléments de lecture, écriture, industries diverses ; et celle des petits externes du village de Bétou, garçons et filles ; ils apprennent les éléments de langue française et d'instruction religieuse. Le catéchuménat central prépare immédiatement au baptême, à la communion solennelle, au mariage, les catéchumènes et néophytes des différents secteurs. Le refuge garde, instruit, prépare au mariage chrétien les fiancées païennes de nos chrétiens, les femmes de polygames qui ont été baptisées* in extremis, *et, dans certains cas, des femmes de polygames qui désirent être libérées. A Bétou, comme dans les autres villages, on instruit les païens aux catéchismes du soir ; mais les bonnes volontés sont rares aujourd'hui chez les jeunes gens. En brousse, chaque secteur a son catéchuménat local, avec chapelle, logement pour le missionnaire, abris pour les gens venus à l'appel, cultures pour leur entretien durant ces journées, quartier des catéchumènes de la dernière année qui doivent y être éprouvés dans la foi les six mois précédant leur examen. C'est, en somme, comme une petite mission locale, une station sous la garde d'un*

rati, en 1923, le P. Marc Pédron fait, en 1927, 1928 et 1929 un séjour en France, pour faire des tournées de propagande : « Depuis novembre dernier ( 1927 ), le P. Pédron a donné 300 conférences devant 30 000 auditeurs environ. En même temps, il a été vendu près de 5 000 livres, *Vie de Mgr Augouard*, la campagne de presse appuyant la campagne de prédications et en complétant l'effet ( *BG*, juin 1928 ). » Le P. Pédron eut ainsi l'occasion d'entrer en contact avec la famille de M. Pouplier. Cet ancien capitaine de bateau, ayant navigué sur le Congo et l'Oubangui à la fin du siècle dernier, venait de mourir et laissait après lui une collection remarquable d'armes de jet utilisées à cette époque par les populations, de Brazzaville à Bangui. Le P. Pédron put faire l'acquisition de cette collection et il la remit à la maison spiritaine de Piré-sur-Seiche ( Ille-et-Vilaine ). Une partie de ces armes fait encore l'attrait principal du musée africain installé dans cette maison et récemment remis à neuf. Piré possède aussi le *Journal de la canonnière Oubangui,* commandée par M. Pouplier, chef de station de 1ère classe au Congo français, en 1890 et 1891.

1. *BG,* octobre 1922.

*catéchiste éprouvé. En plus des catéchuménats, il y a des chapelles de village. Nous tentons d'y faire adjoindre, par les chrétiens et les catéchumènes, quelques cultures, qui entretiendront la chapelle et nourriront, à leur passage, le missionnaire et ses hommes. Enfin, des catéchistes sont envoyés très loin, dans les villages perdus au fond des forêts, ou sur des rivières non encore visitées par nous ; ils préparent les voies, baptisent les moribonds, apprennent les rudiments de la vie chrétienne. La Haute-Mossaka, la Haute-Lobaye, la Moyenne-Sangha, la Haute-Motaba ont eu leurs messagers*[1]. »

En février 1922, la maison mère charge le P. Pédron et le P. Pédux d'une mission d'exploration dans la Sangha, en vue de l'installation d'une nouvelle mission. C'est chose faite, en février 1923, avec la fondation de Sainte-Anne de Berbérati, dont le P. Pédron devient le premier supérieur.

En 1923, Mgr Guichard prend les décisions suivantes :

1° – Les résidences de Bétou et Liranga, où la population se trouve très réduite par suite de la maladie du sommeil, deviennent des postes de catéchistes.

2° – La juridiction sur les deux rives de la Lobaye, beaucoup plus faciles à desservir de Bangui que de Brazzaville, est cédée au préfet apostolique de l'Oubangui-Chari.

3° – Le P. Herriau, de Bétou, a été placé à Boundji, avec le P. Pédux : de là il sera plus facile d'atteindre les populations dispersées de l'Alima à l'Oubangui.

4° – Enfin, le P. Pédron s'est fixé à Berbérati ( par Nola, Haute-Sangha ). Mgr Guichard va aller le rejoindre ( le 10 juillet ) et lui conduire le P. Étienne Pagnault[2].

Visitée trois ou quatre fois par an par l'équipe spiritaine d'Impfondo, la communauté chrétienne de Bétou est actuellement ( 1994 ) animée par une dizaine de personnes, dont cinq catéchistes. Cette communauté a vécu récemment un *temps fort*, avec le pèlerinage organisé, le 27 septembre 1993, autour de la tombe du P. Jean-Baptiste Barbey, pour le 75e anniversaire de sa mort[3].

---

1. *BG,* octobre 1922.
2. *BG,* juin 1923.
3. Sur la mission de Bétou, voir: Ghislain de BANVILLE, *Saint-Jean-Baptiste de Bétou, 1910-1922*, pubblications du Centenaire de l'Eglise Catholique en Centrafrique, Bangui, 1995.

## Les fondateurs

Photo : Archives spiritaines : CIM



**P. Charles Duparquet ( 1830-1888 )**
Vice-préfet apostolique du Congo,
de 1873 à 1877, à Landana.



Photo : Archives spiritaines : CIM

**Mgr Hippolyte Carrie ( 1842-1904 )**
Vice-préfet apostolique
du Congo de 1877 à 1886,
à Landana, puis à Loango.
Vicaire apostolique de Loango,
de 1886 à 1904.

Photo : Archives Propagation de la Foi, Lyon



**Mgr Prosper Augouard ( 1852-1921 )**
Vicaire apostolique de Brazzaville,
de 1890 à 1921.

**P. Jules Rémy ( 1863-1942 )**
Vicaire général à Brazzaville,
de 1896 à 1922.



Photo : Archives spiritaines : CIM

**La communauté de Loango, vers 1910.**

1er rang :
F. Hilaire
P. Duclos
Mgr Dérouet
P. Pélé

2e rang :
F. Saturnin
F. Hildevert
F. Joseph

**La communauté de Loango, vers 1915.**

1er rang :
P. Kieffer
P. Moulin
*** - ***
P. Bonnard

2e rang :
F. Sarturnin
P. Marichelle
Mgr Girod
F. Hilaire

Photo : Archives spiritaines : CIM

Photo : Archives spiritaines : CIM



**Loango : ordination du 23 mars 1924 ( des abbés dont le nom est en italique ).**
1er r.: F. Quintien, F. Hildevert, P. Bonneau, Mgr Friteau, P. Baraban, P. Piveteau, F. Eucaire
2e r.: A. Douta, *Nsesse, Nghimbi, Niambi,* Kibassa, Ngouassa, Mboko, *Mbadinga*, *( extrême-droite )* F. Marie-Joseph Paï, F. Antoine Nsitou

Photo : Archives spiritaines : CIM

**La communauté de Loango, en 1928.**
1er rang : P. Moulin - P. Soul - Mgr Friteau - P. Marichelle - P. Bonnard
2e rang : F. Michel - F. Saturnin - A. Stanislas - P. Laisné - F. Valère - F. Antonin

Photo : Archives spiritaines : CIM

Les PP. Pourchasse, Jaffré et Auzanneau,
avec un groupe de catéchistes, à Kibouendé, en 1929.

Photo : Archives spiritaines : CIM

**Kibouendé, vers 1930.**
F. Hyacinthe - P. Auzanneau - P. Pourchasse - Sr *** - Mgr Guichard - P. Jaffré - P. Hartz

Photo : Archives spiritaines : CIM

**Retraite à Brazzaville, en 1939.**

1) PP. J.M. Morvan, Hirlemann, Cariou, Le Duc, Mgr Biéchy,
PP. Moysan, Defosse, Auzanneau, Noter
2) PP. de la Moureyre, Geiss, Durand, Joseph Morvan, Boizieau, Gur, Burget, Mahé
3) FF. Quentin, ***, Hyacinthe, Alexandre, Hervé, Pierre-Claver, Régis, ***, Théophane

Photo : Archives spiritaines : CIM

**Inauguration du Stade Éboué, en janvier 1944.**

Félix Éboué, Général de Gaulle, Délégué apostolique, *** , René Pléven, Mgr Paul Biéchy

Photo : Archives spiritaines : CIM



**Boundji, vers 1945.**
F. Paul, P. Scheer, ***, PP. Boizieau, Jeanjean, ***,
PP. Auzanneau, de la Moureyre, F. Eric

Photo : Archives spiritaines : CIM



**Brazzaville, 1946**
Abbés Benoît Gassongo, Louis Loubassou, Fulbert Youlou,
Théophile Mbemba, Raphaël Dangui



Photo : Archives spiritaines : CIM

**Arrivée de Mgr Michel Bernard à Brazzaville ( 1954 )**
PP. de la Moureyre ( de dos ), Fourmont, Mgr Bernard, P. Le Duc ( casque ), *** , Mgr Verhille ( chapeau )

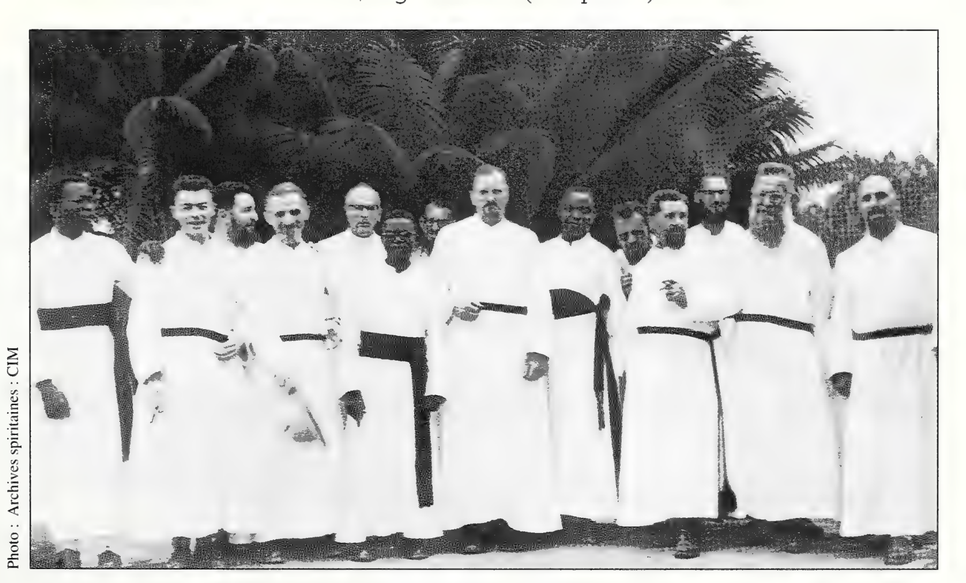


Photo : Archives spiritaines : CIM

**Brazzaville, 1958.**
*( De gauche à droite, sans tenir compte du rang )* Abbé Maloumby, PP. Cadoret, Derive, Fourmont, *** , Abbé Bekiabéka, PP. Bohn, de la Moureyre, Abbé Mbemba, PP. Bureth, Gur, Ernoult ( Jean ), Schaub, Stœrkel

Photo : Archives spiritaines : CIM

**Sacre de Mgr Théophile Mbemba, Brazzaville, 11 février 1962.**
De g. à dr. : Mgr Mongo ( Douala ), Abbé Mbang ( Gabon ), Mgr Mbemba, Mgr Nziba ( Matadi ) Abbé Portella ( Pointe-Noire ) et Abbé Kimbembo ( Brazzaville ).

Photo : Archives spiritaines : CIM

**La foule au stade Eboué, pour le sacre de Mgr Mbemba.**

Photo : Archives Spiritaines : CIM

**Fort-Rousset, 1964.**

1er rang : P. Ondia, Abbé Singha, PP. Ernst (Henri), Feldmann, Le Solliec
2e rang : PP. Ollichet, Destombes, Veyrand, Bierling, A. Onze, P. Bergeron, A. Dangui
3e rang : PP. Dhellemmes, Schœffel, Lejeune, Haffmans, Ernoult ( Jules ), A. Okoumou

Photo : Guy Pannier, 1974

**Poite-Noire, 1974.**

Réception du cardinal Biayenda à Pointe-Noire.
Mgr Fauret, Cardinal Biayenda, Mgr Singha, abbé Badila

Photo : Archives spiritaines : CIM

Le départ en tournée : la caravane.

Photo : Archives spiritaines : CIM

**Voiture de brousse de Mgr Biéchy ( ancienne ambulance ), à Kibouendé, en 1949.**
F. Alexandre, PP. Gur et Piers

« Les morts deviennent invisibles sans pour autant être des absents. Il en va de même des monuments disparus. Les ruines vivent non seulement comme des spectres, mais comme des êtres de chair et de sang, même lorsque leur trace n'est plus apparente ».
*L. RÉAU, Histoire du vandalisme. Les monuments détruits de l'art français*, R. Laffont, Paris, 1994.

Dans les pages qui suivent, c'est volontairement que le choix à faire a privilégié *les monuments disparus*. La plupart n'étaient pas des œuvres d'art à protéger à tout prix, mais certains au moins, avec quelques soins, auraient pu subsister et témoigner de leur époque.

Entretenir, réparer, utiliser les églises et autres bâtiments en bois de Loango, Lékéti et Boundji s'est révélé une tâche impossible. On peut le comprendre, tout en le regrettant.

A Linzolo, on a détruit l'ancien presbytère quand le nouveau a été construit. On a heureusement gardé l'ancienne église à côté de celle édifiée récemment. A Brazzaville l'ancien évêché est encore debout, proche de la nouvelle résidence épiscopale. Mais que vont devenir les églises de Liranga, Pounga, Mouyondzi, là où le clergé ne réside plus ? A Liranga, la maison d'habitation a conservé sa toiture d'origine, avec ses petites tôles (sortes de tuiles métalliques) apportées, il y a cent ans, de la côte à Brazzaville, par caravane. Où ce type de toiture existe-t-il encore ?

Eglises, maisons ou autres, ne faudrait-il pas dresser l'inventaire des bâtiments à préserver ? Ne faudrait-il pas s'inquiéter des moyens à mettre en œuvre pour assurer leur conservation ?

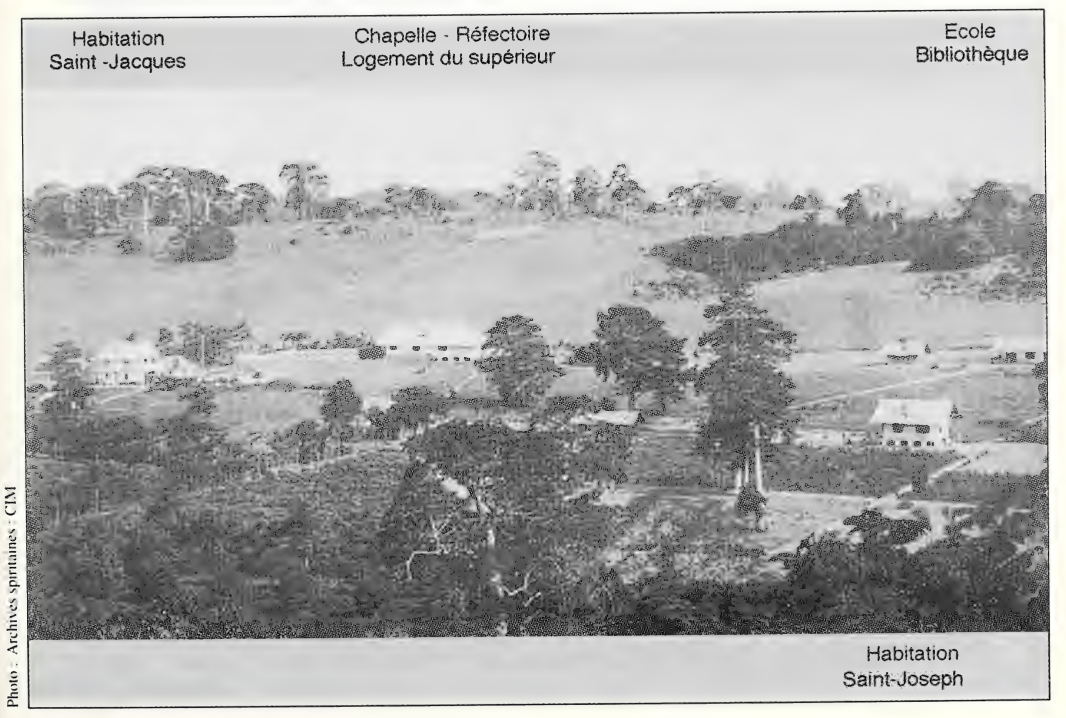



Photo : Archives spiritaines : CIM

**Mission de Landana, vers 1890.**

Photo : Archives spiritaines : CIM

Loango : vue aérienne de l'ensemble des bâtiments de l'ancienne mission.

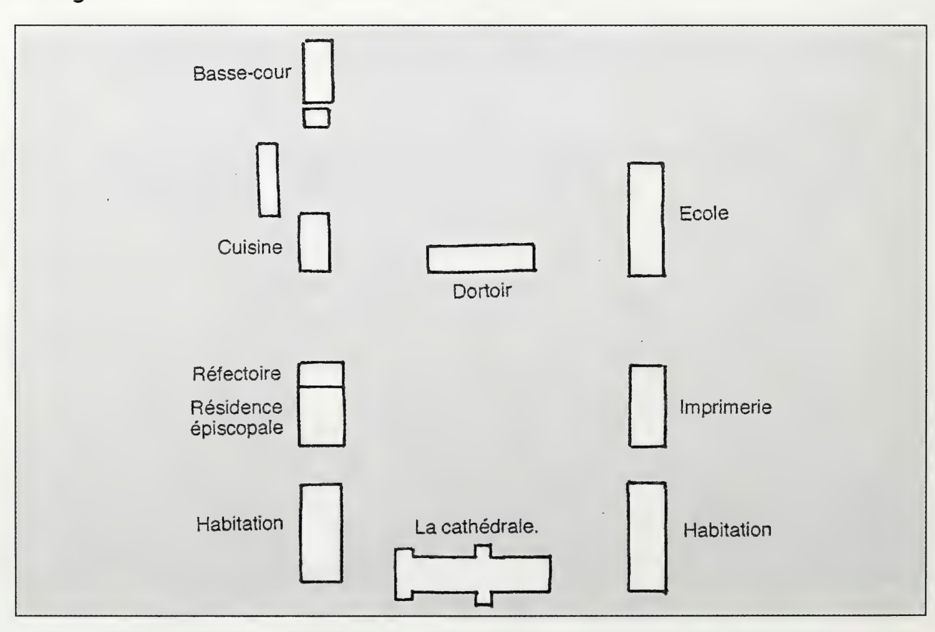


Photo : Romain Eschrich, 1970

Loango : l'ancienne cathédrale, construite en 1885, détruite vers 1980.



Photo : Archives spiritaines : CIM

Loango : l'ancienne résidence épiscopale, détruite en 1970.

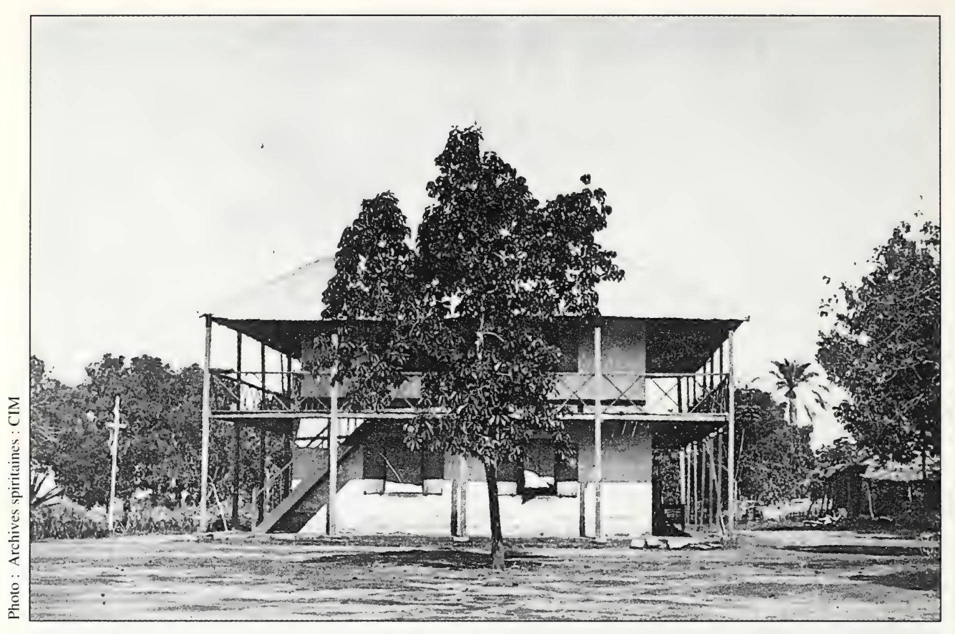


Photo : Archives spiritaines : CIM

La Bouenza : la maison d'habitation en 1895.

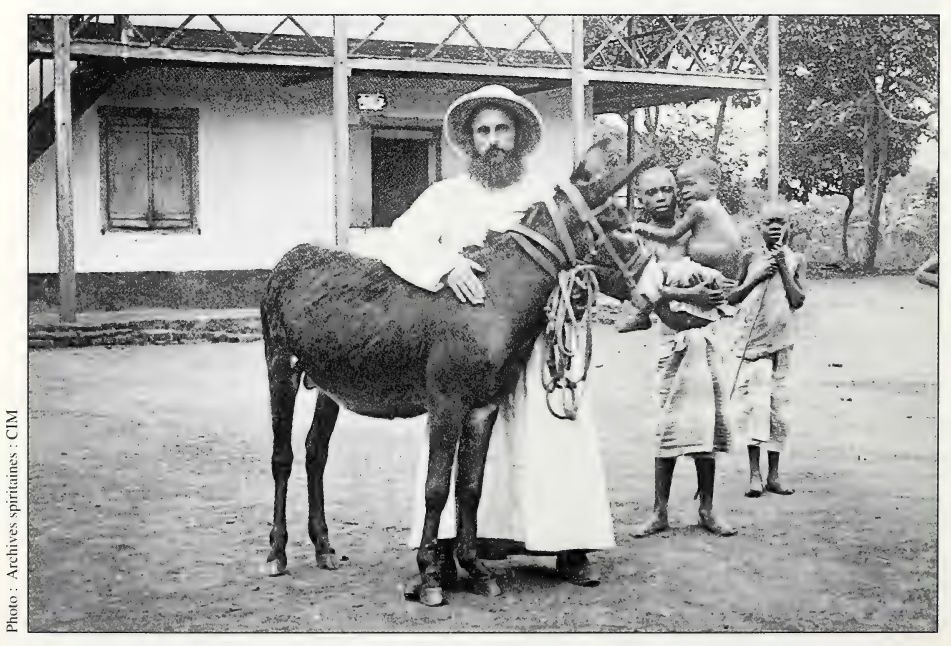


Photo : Archives spiritaines : CIM

Le P. Emile Zimmermann (1870-1948), à la Bouenza de 1903 à 1908.

Photo : Archives spiritaines : CIM



Linzolo : l'ancienne maison d'habitation,
détruite après la construction du nouveau presbytère, en 1954.
A son emplacement se trouve la nouvelle église.

Photo : Archives spiritaines : CIM

Linzolo : l'église, construite en 1897-1898, par le F. Fraterne Haberbusch.




Photo : Jean-Paul Karrer, 1993

**Linzolo :**

Cette photo offre un raccourci de l'histoire de la mission, avec le buste du fondateur, Augouard ; la date de fondation : 1883 ; les deux canons de fusils qui émergent de leur dalle protectrice, symboles de la guerre enterrée pour toujours, en 1885 ; avec, à gauche, la toiture rouillée de l'ancienne église et, derrière le monument commémoratif : l'église construite par les fidèles, inaugurée en 1983, pour le centenaire de la mission.

Photo : Archives spiritaines : CIM



**Brazzaville : la première case de la mission, en 1885.** A dr. P. J. Moreau.
Le baobab, derrière la case, pourrait être celui que l'on peut voir devant l'ancienne imprimerie, ( en haut à droite de la photo aérienne, page (18) ) ; ce qui indiquerait l'emplacement de cette première case.

Photo : Archives spiritaines : CIM



**La cathédrale de Brazzaville en construction ( 1892 ).**
Devant : Mgr Augouard.

Photo : Archives spiritaines : CIM



Brazzaville : travaux d'agrandissement de la cathédrale, en 1913 ;
on ajoute un transept et on prolonge le chœur.

Photo : Archives spiritaines : CIM

**L'évêché de Brazzaville, vers 1940.**

A gauche, derrière la cathédrale : le bâtiment d'accueil de la procure et l'école Jeanne d'Arc. A droite, derrière la résidence épiscopale ( en même temps procure et presbytère ) : les anciens bâtiments de l'œuvre des métis et du petit séminaire. En haut à droite : l'imprimerie.

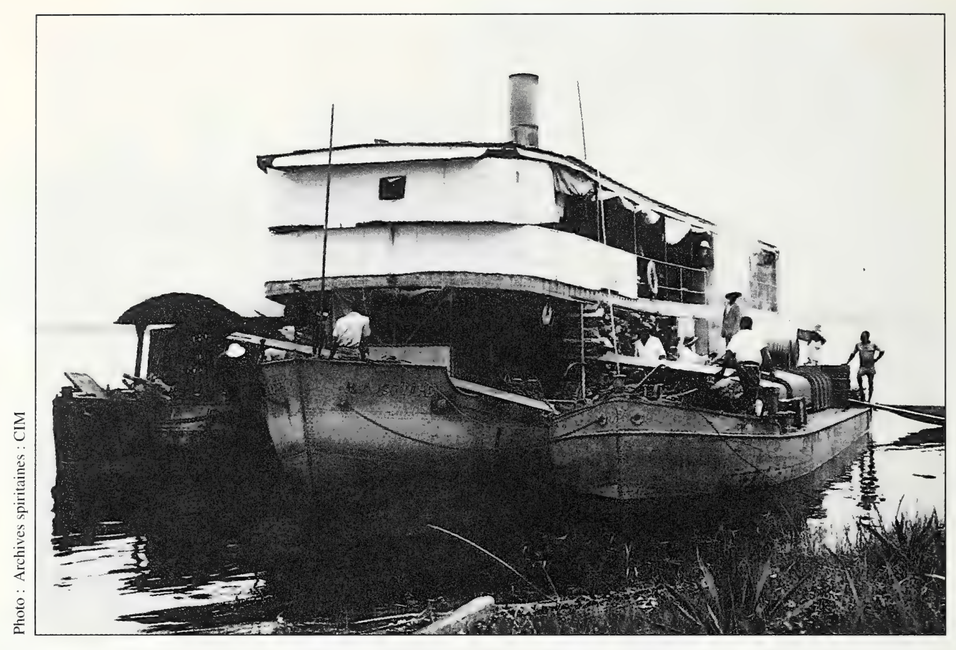
Photo : Archives spiritaines : CIM

Le *Léon XIII* ( 1898 ) et le Diata ( 1886 ) faisant escale à Sainte-Radegonde.

Photo : Archives spiritaines : CIM

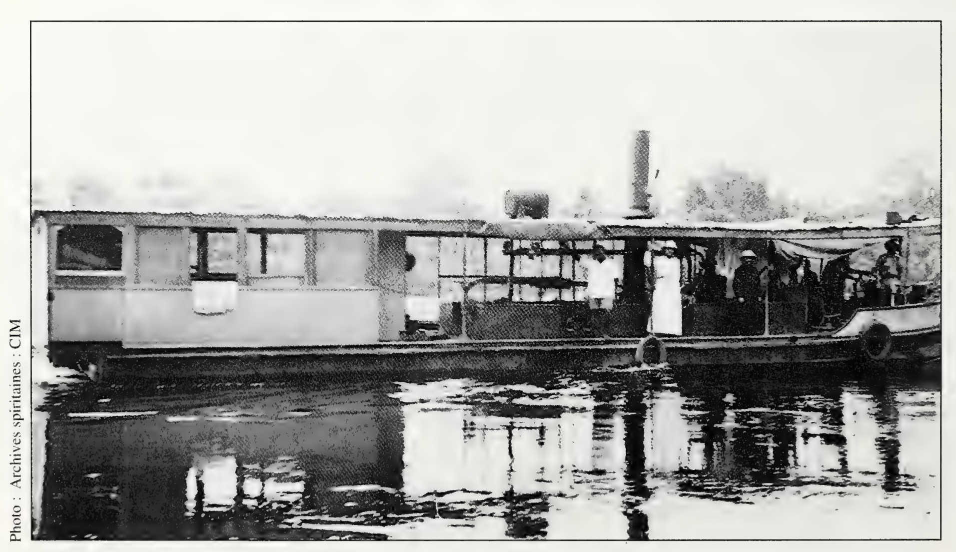
Le *Pie X*, assemblé à Brazzaville
par les FF. Placide Thomas, Engelmar Z'Graggen et Théogène Calloc'h ;
lancé sur le Congo le 19 juin 1909.

Photo : Archives spiritaines : CIM



Le *Mgr Augouard* avec ses chalands,
embarcations du vicariat apostolique de Brazzaville, de 1931 à 1936.

Photo : Archives spiritaines : CIM



Le *Saint-Paul* ( 1937 ).
Dernier bateau de la mission, il sera utilisé très peu de temps.
En soutane blanche : Mgr Paul Biéchy.

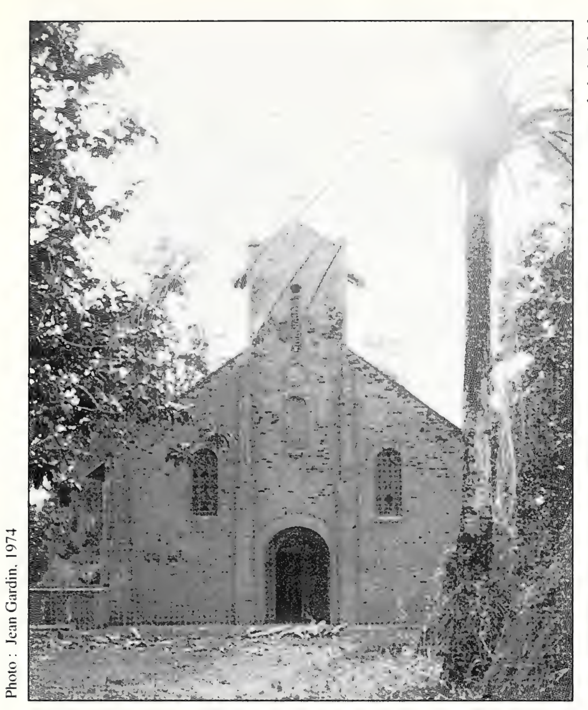


Photo : Jean Gardin, 1974

Liranga :
l'église, construite en 1894
par le F. Thiébaud Kohler.



Photo : Jean Gardin, 1974

Liranga : la maison d'habitation, l'une des rares constructions, sinon la seule, des missions du Congo avec sa toiture caractéristique de *tuiles* métalliques.

Photo : Archives spiritaines : CIM

Lékéti : la maison d'habitation, construite par le F. Marie-Joseph Michel durant son séjour à Lékéti, de 1902 à 1907.

Lékéti : le F. Marie-Joseph Michel, menuisier-charpentier de métier, construit l'église ( 1902-1907 ).

Photo : Archives spiritaines : CIM

Photo : Martin Gottar, 1969

Lékéti : en 1933, le F. Pierre-Claver Weyh a ajouté à l'église primitive trois travées et un clocheton. En 1969, tout semble encore en bon état...

Photo : Antoine Grach, 1989

...Vingt ans ont passé, il est trop tard pour réparer et sauvegarder ces bâtiments. En 1994, ils s'effondrent et disparaissent.
Devant l'église : Mgr Dalmais et le P. Michel Legrain ( 1989 ).



Photo : Archives spiritaines : CIM

**Kialou ( 1907-1911 ) : carte postale de l'époque.**
La mission de Kialou était située au nord-ouest de Brazzaville, près du poste administratif de Pangala.

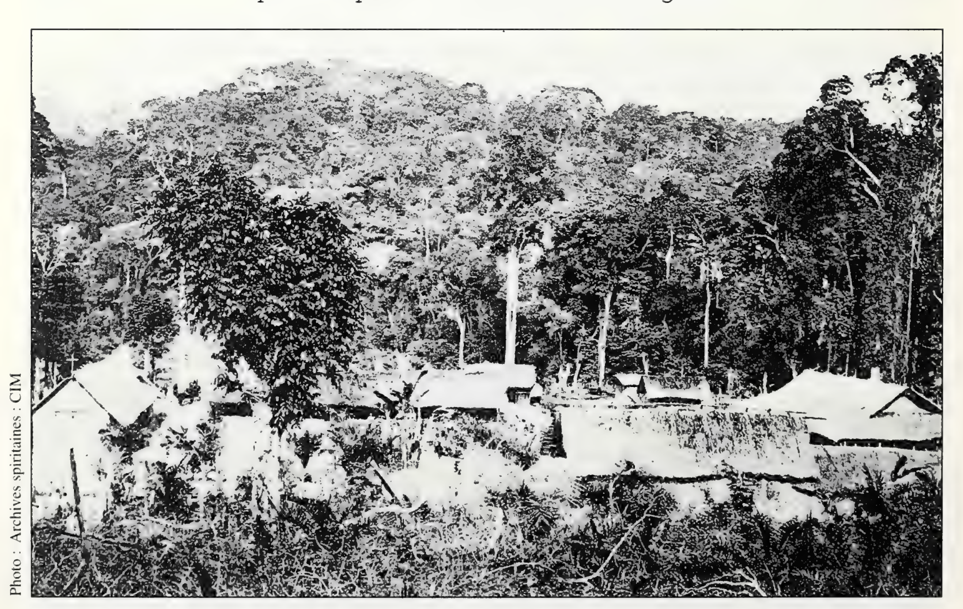
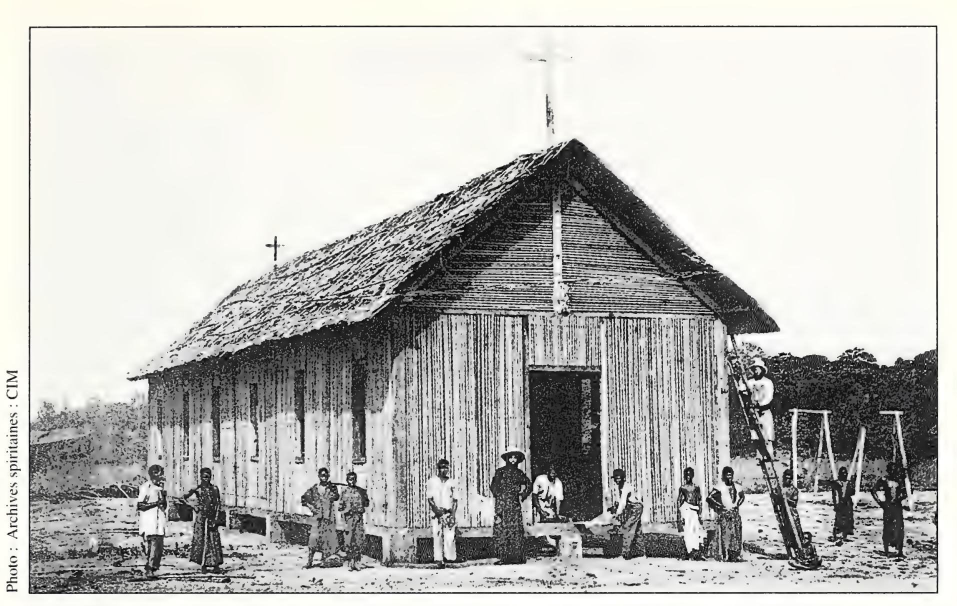


Photo : Archives spiritaines : CIM

**Kakamoéka ( 1908-1916 ) : on voit, à gauche, la chapelle ; la maison d'habitation est probablement le bâtiment de droite.**


Photo : Archives spiritaines : CIM

**Sainte-Radegonde : la chapelle, construite vers 1900 par le F. Meinrad Neubeck qui figure sur la photo ( sur l'échelle ).**
Devant la chapelle : le P. Alphonse Donnadieu.


Photo : Archives spiritaines : CIM

**Sainte-Radegonde : la maison d'habitation, construite en 1902 ( par le F. Meinrad ), fut détruite par un incendie en 1906.**



Photo : Martin Gottar. 1969

Boundji : l'église, construite par le F. Marie-Joseph Michel
( à Boundji de 1908 à 1912 ).



Photo : Antoine Grach. 1989

Boundji : Intérieur de l'église, en 1989, peu avant sa disparition.

Photo : Archives spiritaines : CIM

Nsessé ( 1905-1930 ) : la maison d'habitation.

Photo : Archives spiritaines : CIM

Nsessé : l'église, construite en 1906 par le F. Alpert Stiltz.

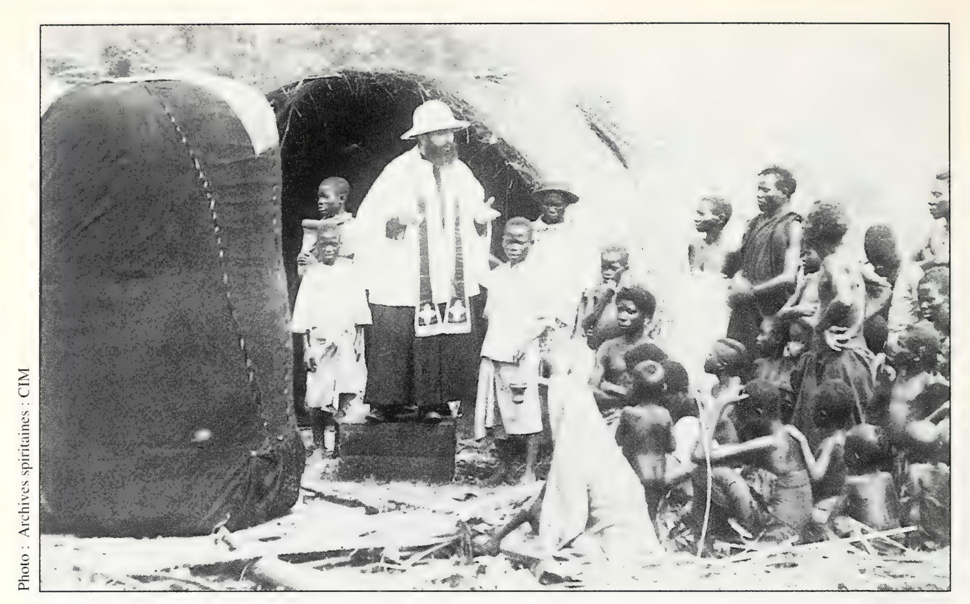


Photo : Archives spiritaines : CIM

Le P. Ange Dréan aux funérailles traditionnelles d'un chef téké, vers 1920.



Photo : Archives spiritaines : CIM

**Bacongo : la chapelle**. Construite en 1926, transformée en école en 1936 elle fut réaménagée en lieu de culte quand fut créée la paroisse Notre-Dame de Bacongo ( jusqu'à la construction de l'église actuelle ).

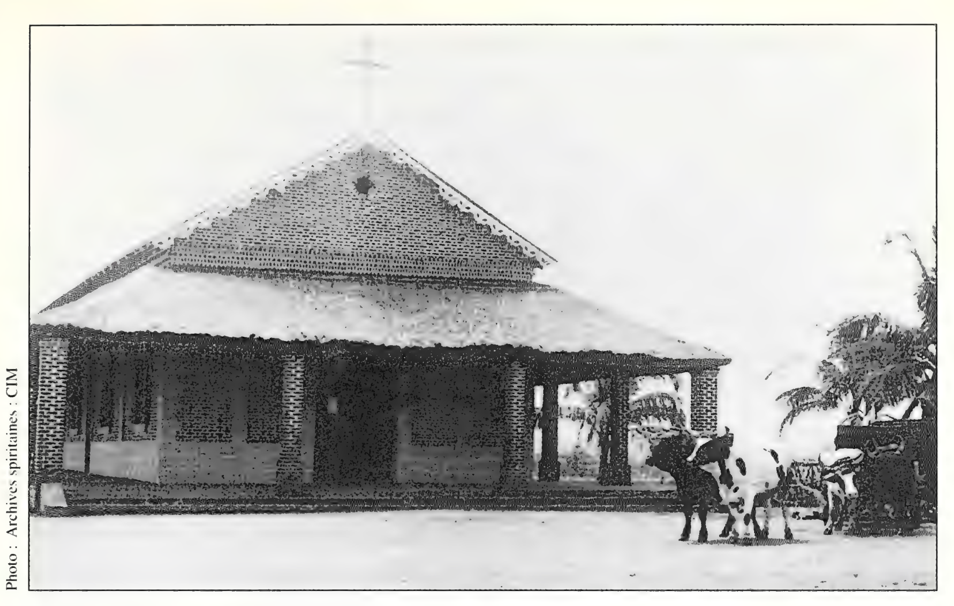


Photo : Archives spiritaines : CIM

Kindamba : l'église, construite en 1926
par le F. Théogène Calloc'h.

Photo : Archives spiritaines : CIM

Kindamba, vers 1930 : transports et culture attelée,
avec le F. Laurent Bangratz.

Photo : Archives spiritaines : CIM

Mouyondzi-Kengué : la chapelle, construite en 1930, fut détruite par un incendie le 25 décembre 1931.



Photo : Romain Eschrich, 1970

Mouyondzi-Kengué : l'église, construite par le F. Veronus Mollemans, inaugurée en 1941.

Photo : Alfred Zippert. 1963

Makoua : l'église Saint-Pierre, construite par le P. Jean-Baptiste Schœffel. Inaugurée le 19 mars 1950, elle fut démolie ( sauf le clocher ) en 1975.



Photo : Guy Pannier. 1988

Fondation d'Afrique Centrale ( F.A.C. ).
Scolasticat Poullart des Places, à Brazzaville.

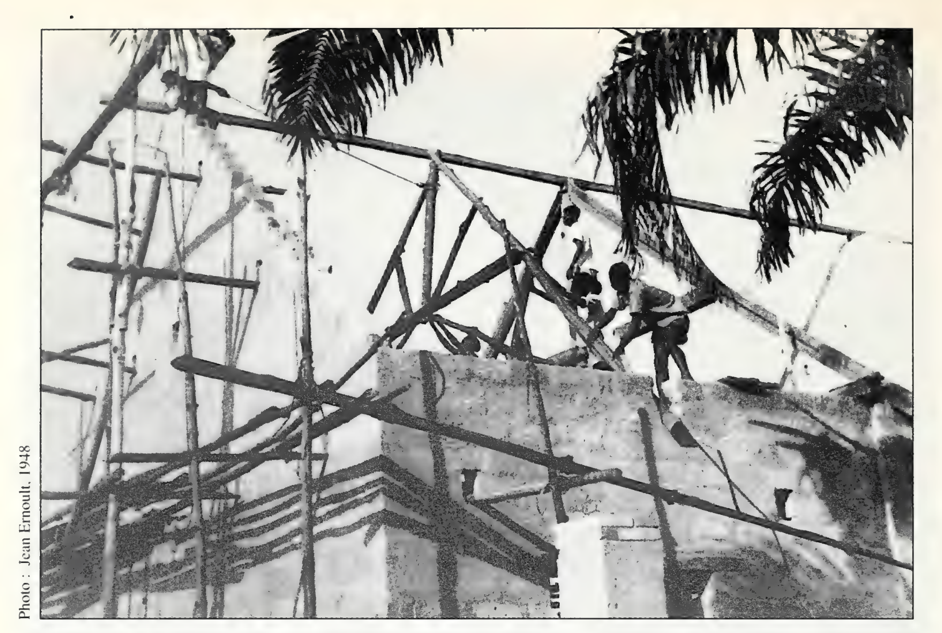


Photo : Jean Ermoult, 1948

Kibouendé, 1948 : les élèves-moniteurs participent
à la construction de leur école.

Photo : Archives spiritaines : CIM

Confection d'une toiture en *tuiles de bambou*.

## Novembre 1911 – Saint-François de Sales ( Mbamou )[1]

« Au mois de septembre 1911, les PP. Jules Rémy et Georges Patron étaient envoyés par Mgr Augouard pour trouver l'emplacement d'une mission chez les Bacongo. Cette mission devait être placée à proximité de la petite ligne de chemin de fer Brazzaville-Mindouli, et non loin de la future ligne Loango-Brazzaville. » Le choix se fixe sur une colline qui domine l'ancien poste français de Mbamou. « Sur cette colline s'étend un plateau qui a dû être habité dans le passé, car les palmiers y abondent. Un mois après, le P. Patron, aidé par le P. Joseph Bonnefont, transportait à la nouvelle mission le matériel de Kialou. Les anciens bâtiments du poste français, situés à 7 ou 800 mètres du nouvel emplacement, dispensèrent de loger sous la tente. Chaque matin, après la prière et la messe, tout le monde se dirige vers la colline de la mission et, sous l'active direction du P. Patron, les bâtiments provisoires, murailles en torchis et toitures en paille, s'élèvent rapidement et poussent comme des champignons.

« La première épreuve de cette nouvelle communauté fut le départ de son supérieur pour la France, en mars 1912. Le P. Bonnefont reçut du renfort en la personne du F. Placide Thomas, homme d'expérience et de ressource. On put terminer ce qui avait été commencé : maison d'habitation pour les missionnaires, une autre pour les enfants, puis les dépendances. Construite par le F. Placide, assez grande pour contenir 7 à 800 personnes, la chapelle fut terminée pour l'arrivée du nouveau supérieur, le P. Ferdinand Pédux, en septembre 1912.

« Au point de vue du ministère, la mission de Mbamou bénéficiait de tout un district dépendant auparavant de Linzolo et des petits postes établis par Kialou. Le P. Pédux se retrouvait au milieu de chrétiens qu'il avait lui-même formés et de postes de catéchistes qu'il avait établis. Les missionnaires étaient déjà connus dans le pays ; les enfants vinrent facilement pour se faire instruire.

« Les relations avec les autorités civiles sont assez bonnes. Les administrateurs ont prêté leur concours pour faciliter le recrutement des ouvriers. Nous avons obtenu l'établissement d'un marché à proximité de la mission ; nous pouvons y acheter ce qui est nécessaire à la nourriture de nos nombreux enfants.

« Une autre œuvre qui nous incombe, c'est l'évangélisation des ouvriers

1. Par la suite, le titulaire de la mission sera changé : Saint-Philippe, à la place de Saint-François de Sales.

qui travaillent, au nombre de 7 à 800, aux mines de cuivre de Mindouli ; nous pouvons y aller facilement par le chemin de fer, sur lequel nous pouvons toujours voyager gratuitement. Nous nous arrêtons également aux mines de Renéville, où sont employés plus de 300 ouvriers. Parmi eux, nous avons encore peu de chrétiens, mais l'ingénieur-directeur voudrait que nous fassions au moins un poste de catéchiste avec une petite chapelle[1]. »

La même chronique précise qu'en brousse neuf catéchistes sont en fonction, instruisant 262 enfants. Mais, ajoute-t-on, pour les visiter, « les voyages sont assez pénibles, le pays étant très accidenté ».

A la fin de 1913, le P. Prudent Raoult, nouvel arrivé au Congo, vient remplacer le P. Bonnefont, le temps que celui-ci prenne quelque repos à Brazzaville. En janvier 1914, le F. Lin Le Madec vient renforcer le personnel de Mbamou, mais, à la fin de la même année, le F. Placide est appelé à Brazzaville.

En 1915, « l'œuvre des enfants à Mbamou comprend 200 externes qui viennent assez régulièrement. Ils sont là, chaque matin, vers 10 heures, pour le catéchisme, et s'en retournent chez eux après la classe du soir[2]. »

De Mbamou, le P. Pédux dessert l'ancienne station de Kialou, mais aucun catéchiste n'a voulu rester à quatre grandes journées de marche, et les rares visites n'apportent guère de consolation. A Renéville, probablement à cause de la guerre 1914-1918, les travaux d'exploitation minière ont été suspendus .

*LES ANNEES DE GUERRE ( 1914-1918 ) : « C'est au moment où les missions de Brazzaville prennent corps et progressent que la guerre éclate. Par bonheur, les missionnaires ne sont pas mobilisés, mais le manque de confort les contraint à serrer les rangs pour combler les vides laissés par la maladie et la mort. Mbamou gardait 35 garçons internes et autant de jeunes filles au village des fiancées. La difficulté fut de faire vivre tout ce monde, car, du fait de la guerre, il n'y avait plus à tabler sur le maigre budget habituel, mais uniquement sur son initiative, autrement dit : se débrouiller. Les pères de Mbamou n'y réussirent pas si mal, puisqu'en 1915, Mgr Augouard y confirma 137 chrétiens et se déclara, non seulement satisfait, mais émerveillé de ce qu'il vit. A Pâques de cette année, il y avait eu 500 communions. Très dures pour tout le monde, les années 1914-1918 le furent évidemment pour*

1. *BG,* avril 1913.
2. *BG,* septembre 1915. Ce texte précise que saint Philippe est le patron de la mission et que la chapelle est dédiée à saint François de Sales.

*les missionnaires, réduits à s'alimenter, comme les indigènes, sur les piètres ressources d'un pays pauvre en vivres. La grippe, dite* espagnole *et qui fut bien une sorte de* peste, *porta ses ravages dans le monde entier, comme si le fléau de la guerre n'avait pas suffi. Dans les villages du centre africain, les Noirs moururent* comme des mouches *et Mbamou ne fut pas épargné. A Brazzaville, il y eut jusqu'à 40 enterrements quotidiens*[1]. »

En janvier 1917, quelques jours avant la fête patronale, un cyclone s'abat brutalement sur la mission de Mbamou. L'église, dont la toiture s'est soulevée, est presque entièrement détruite, la statue de Saint-François est en pièces et le mobilier a beaucoup souffert. La cuisine et le magasin de vivres ont eu leur toiture arrachée. La trombe ravage ensuite une plantation de maïs, s'ouvre un chemin de 20 mètres de large sur 200 mètres le long de la forêt voisine, décapitant les gros arbres et rasant les arbustes. Heureusement, la maison d'habitation, bien ébranlée, a pourtant résisté et il n'y a eu aucun accident de personnes[2].

« Depuis 1919, les œuvres se sont quelque peu modifiées. Les élèves-catéchistes remplacent les garçons internes que l'on gardait surtout pour le service de la maison. Ces élèves, dès qu'ils savent lire et écrire, vont à Brazzaville où, trois années durant, ils reçoivent une formation plus complète, tant au point de vue intellectuel et moral qu'au point de vue catéchistique.

« L'œuvre des fiancées, si difficile au début, est en progression. Au mois d'octobre 1921, nous avions 164 internes et une cinquantaine d'externes. Depuis lors ce nombre a été dépassé et, plusieurs fois la semaine, il arrive de nouvelles recrues, qui, lasses de leurs vieux polygames, viennent à la mission pour se faire inscrire comme catéchumènes.

« En dehors des classes et des leçons de français, nos filles et garçons ont chaque jour deux heures de catéchisme et une heure d'explication quatre fois par semaine. Ils doivent encore, après avoir été baptisés, passer ici de un à deux mois, pour se former pratiquement à la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

« En brousse, nous avons 26 postes de catéchistes, disséminés jusqu'à six jours de marche. Ici, pas de routes carrossables, pas de montures qui nous facilitent les voyages. Le hamac, porté par quatre hommes rend bien des ser-

---

1. R. PIACENTINI, *Maboni, le Père Joseph Bonnefont,* Presses missionnaires, Issy-les-Moulineaux, 1951, p. 46.
2. *A,* juin-juillet 1917.

vices, mais n'est pas utilisable partout. Nous ne pouvons être dehors plus de cinq mois de l'année. Et cependant, il y a le péril protestant. Deux missions suédoises sont établies pas très loin : l'une à une journée, l'autre à trois heures, et elles travaillent à se faire des adeptes. Le *ngouzisme* qui trouva chez eux un terrain tout préparé, ne fut pas sans nous causer de sérieuses appréhensions. Heureusement que l'illuminé Kibangou, fondateur de la nouvelle religion, évolua, voulut s'occuper en même temps d'affaires administratives, interdire aux indigènes tout travail chez les Blancs, et empêcher de payer l'impôt. Les pouvoirs publics se sentant touchés, s'en émurent, et prirent des mesures sévères pour enrayer le mal.

« Nous vivons toujours dans le provisoire. Les constructions définitives, commencées en 1914, ont été arrêtées du fait de la guerre et sont toujours au même point. Avec le coût de la vie et l'importance du ministère à Mbamou, la reprise des travaux sera désormais difficile. Cependant, n'y a-t-il pas eu là action providentielle ? La ligne de chemin de fer de Brazzaville à la côte est en train ; elle passe sur le bord de la Madzia, à trois heures de chez nous, et le déplacement de la mission de Mbamou est à envisager. La voie de la Compagnie minière ne nous rend plus les mêmes services qu'autrefois, et il est de toute évidence que si nous étions installés à proximité de la grande ligne, nous en retirerions de gros avantages, tant au point de vue des transports qu'au point de vue du ministère[1]. »

Dans les années vingt, « par suite du manque de personnel[2], les sorties en brousse n'ont pas été aussi nombreuses que par le passé. Heureusement que nous avions quelques excellents catéchistes qui nous ont secondés avec un zèle vraiment apostolique. Les travaux du chemin de fer Congo-Océan ayant accaparé tous les hommes et jeunes gens valides, nos chrétiens ont été dispersés un peu partout et il y a eu quelque désarroi dans nos œuvres[3]. »

Au point de vue matériel, la maison d'habitation, dont la construction avait été interrompue par la guerre, a été achevée, ce qui n'empêche pas d'envisager un déplacement de la mission sur la ligne de chemin de fer. Au début

---

1. *BG,* octobre 1922.

2. Au début de l'année 1922, le P. Pédux vient d'être désigné pour accompagner le P. Pédron dans l'exploration de la Sangha. Le personnel de la mission se compose alors des PP. Ange Dréan et Léon Hartz, ainsi que du F. Alexandre Friederich, tout récemment arrivé au Congo. Les FF. Antoine Courrier et Théogène Calloc'h n'ont passé à Mbamou que peu de temps. En 1923, on détache, pour la fondation de la mission de Kindamba, le P. Dréan, bientôt rejoint par le P. Hartz. A Mbamou, le P. Joseph Bonnefont reçoit l'aide du F. Sébastien Kerboul, mais celui-ci meurt prématurément le 13 août 1925. En 1926, arrivent de France le P. Joseph Auzanneau et le F. Alexis Valy.

3. *BG,* novembre 1926.

de 1926, le P. Bonnefont choisit comme emplacement de la future mission le plateau de *Madzela*, qui, à Kibouendé, domine la rivière *Madzia,* et il y commence les premières installations. En juin 1926 la nouvelle fondation est chose faite et, un an plus tard, le P. Auzanneau rejoint ses confrères. Mbamou devient poste de catéchiste.

Douze ans plus tard, pour l'année scolaire 1939-1940, le petit séminaire du vicariat apostolique de Brazzaville s'installe à Mbamou, sous la direction du P. Henri Flottat.

*LE PETIT SEMINAIRE : « C'est vers 1912 que Mgr Augouard pensa venu le moment de recruter parmi le meilleur de sa jeunesse chrétienne les premiers éléments d'un petit séminaire. Les débuts de l'œuvre devaient être laborieux. Si les recrues ne manquèrent pas, leur persévérance laissa à désirer et l'expérience montra bientôt que les études étaient peu indiquées pour ces fils de la brousse, mieux faits pour le grand air et les larges espaces. On connut des déboires et Mgr Augouard en faisait l'aveu dans un rapport à la S.C. de la Propagande, le 1er février 1920 : " Plus de 70 élèves,* disait-il, *ont déjà passé par le petit séminaire ; mais, hélas ! les résultats n'ont pas correspondu à nos efforts. La plupart de nos enfants sont morts d'anémie ou par suite de la maladie du sommeil. D'autres se découragent par suite de la longueur des études, ils sont effrayés des 15 ou 20 ans nécessaires pour parvenir à la prêtrise. D'autres enfin sont poussés par des parents païens et âpres au gain, et nous quittent pour entrer comme* écrivains *dans l'administration, ou deviennent téléphonistes, agents dans les factoreries ". Le rapport avait beau ajouter comme fiche de consolation que l'instruction reçue par ces enfants n'était pas vaine, puisque beaucoup d'entre eux devenaient d'excellents catéchistes et faisaient honneur à la mission qui les avait élevés, c'était reconnaître l'échec de très louables efforts. Pas un instant cependant on ne connut le découragement, et le même rapport à la Propagande contenait encore cette résolution méritoire :* Nous poursuivons cette œuvre si importante du séminaire où nous avons en ce moment seize élèves, et nous espérons que Dieu voudra bien faire germer la semence que nous jetons si péniblement dans les âmes[1]. »

Mbamou semblait un coin perdu, difficile d'accès et, après la guerre 1939-1945, on envisage le transfert du petit séminaire à Kibouendé, près de

1. *MC,* 16 juillet 1931.

la gare de Baratier. Lors du passage, en 1946, du *visiteur,* envoyé par la maison mère, le P. Emile Baraban, on lui montre même l'emplacement prévu : celui des écoles. Mais, avant d'abattre ces écoles pour faire place au petit séminaire, il fallait en prévoir d'autres et le P. Baraban peut constater que des ouvriers s'activent déjà à la construction de nouveaux bâtiments scolaires, à l'extrémité du village[1]. C'est sans doute ce qui explique l'implantation de l'école au lieu-dit *Mongo Marie.*

La décision de transfert n'est pas encore suivie de réalisation sur le terrain, quand, en mars 1946, la *Rubber Control*, compagnie commerciale anglaise pour l'exploitation du caoutchouc, met sa propriété de Brazzaville en vente. Mgr Biéchy décide de l'acheter pour y installer le petit séminaire de son vicariat apostolique. Le terrain ainsi acquis est situé non loin des bords du *Djoué*, à environ six kilomètres de Brazzaville. « Il y a là une maison d'habitation et un hangar d'une soixantaine de mètres de long, facilement transformable en salles d'études, dortoirs, réfectoire, etc. Un moteur électrique fournit la lumière et un autre moteur élève l'eau dans un réservoir ». Le rapport du P. Jean Morizur, directeur du séminaire, qui donne ces précisions, ajoute : « Nos enfants viennent de passer un mois dans cette nouvelle propriété et en sont revenus enchantés. Une soixantaine d'ouvriers travaillent actuellement sous la direction de pères et de frères expérimentés et, si la providence veut bien nous aider, le petit séminaire pourra emménager à la rentrée d'octobre 1947[2] ».

En fait, l'ancienne propriété de la *Rubber Control* va recevoir une autre destination que celle qui était prévue. Après la décision de fonder, à Brazzaville, un grand séminaire régional, Mgr Biéchy consent à céder temporairement à cette œuvre les locaux du Djoué et le grand séminaire s'y installe en décembre 1947.

Au cours de l'année 1948, Mgr Biéchy propose que les bâtiments du Djoué restent affectés au grand séminaire. Il demande, en échange, qu'on l'aide à construire son petit séminaire à Mbamou, où, finalement on a décidé de rester, mais où les locaux sont nettement insuffisants. En 1950 et 1951, le F. Bonaventure Visbeek dirige, à Mbamou, la construction d'un bâtiment de 60 m de long, pour les classes et les dortoirs, d'un autre pour la cuisine

---

1. *Arch.*

2. Rapport du P. Jean Morizur, septembre 1946. A cette époque, les petits séminaristes ne prenaient pas leurs vacances en famille. Ils avaient donc passé un mois de vacances au Djoué, y effectuant des travaux de nettoyage de la propriété. « Les pères et frères expérimentés » se réduisaient en fait au P. Vincent Pourchasse et au F. Bonaventure Visbeek.

et le réfectoire ( le tout pouvant accueillir jusqu'à 140 élèves ) et d'une chapelle de 800 places, surmontée d'un élégant clocher. Mgr Biéchy bénit les nouvelles installations le 4 novembre 1951. Dans ces années 50, Mbamou, petit séminaire de vicariat apostolique de Brazzaville, reçoit aussi des élèves des vicariats voisins : Pointe-Noire, Fort-Rousset et Bangui[1].

En septembre 1965, on sépare les élèves du petit séminaire en deux sections : les élèves de seconde et de première, sous la responsabilité du P. René Charrier, partent pour le Séminaire Saint-Jean, installé près du *pont du Djoué*, dans des locaux que les marianistes viennent de quitter à la suite de la nationalisation de l'enseignement. A Mbamou, sous la responsabilité de l'abbé Antoine Maloumby, le clergé diocésain et un prêtre *fidei donum* ( l'abbé Eugène Jubault ) prennent le relais des spiritains, avec les élèves de la sixième à la troisième. Seul, le P. Léon Neck, y restera quelques années, comme économe de l'établissement.

Dans les années 80, Mgr Raymond de la Moureyre fait un séjour de plusieurs années à Mbamou, mais c'est surtout pour s'occuper de la paroisse. Le petit séminaire, transféré à Brazzaville, quitte Mbamou en 1986.

## 25 janvier 1913 – Saint-Philippe ( Impfondo )

Le *Bulletin général* de mars 1913 contient le texte suivant : « Sur la proposition de Mgr Augouard, en date du 25 janvier 1913, le Conseil autorise l'établissement d'une résidence à Impfondo, sur l'Oubangui, sous le patronage de Saint-Philippe, apôtre. Impfondo, poste militaire commandé par un capitaine, compte actuellement 850 habitants. Ceux-ci ont fait bon accueil au P. Malessard, de Liranga. »

Aucun des bulletins suivants ne fait plus mention de cette *mission d'Impfondo* et le bulletin d'août-septembre 1915, parlant du personnel de la mission de Liranga, mentionne que le P. Malessard, rentré en France en janvier 1914, y a été mobilisé comme infirmier. En septembre 1916, il fera partie

1. Il serait fastidieux de mentionner tous les mouvements de personnel du petit séminaire de Mbamou pendant une vingtaine d'années. Voici seulement la liste de ceux qui y ont travaillé ; certains longtemps, d'autres brièvement : PP. Lucien Soulier ( auparavant à Madagascar ), Jean Morizur, Jean-Marie Grivaz, Abel Boizieau, Pierre George, Jean Le Duc, Clément Piers, René Charrier, François Clainchard, Marcel Diebold, Pierre Derive, Alix Francœur, Francis Le Guillou, Léon Neck, Gérard Soudant, Roger Leclerc, Adrien Jansen, Joseph Gottar, Joseph Le Badézet, Gérard Destombes, Antoine Delègue, Franz Litschgi, Didace Malanda, Serge Léandre, Robert Metzger. Il faut signaler aussi le séjour à Mbamou ( vers 1956 ) de M. l'abbé Félix Pérel, prêtre *fidei donum*.

des sept missionnaires spiritains envoyés au Cameroun[1]. Sur l'état du personnel de mars 1914 la *mission d'Impfondo* ne figure pas et le P. Malessard y est encore indiqué comme directeur de la résidence Saint-Louis de Liranga.

## 27 juillet 1913 – Notre-Dame du Mont Carmel ( Mourindi )

Déjà, en 1898, le P. Claude Murard, de la mission de Sette-Cama, avait parcouru la région de Digoudou et Mourindi et avait souhaité qu'on s'occupe effectivement d'une population qu'il jugeait intéressante. En 1912, le P. Cyrille Moulin avait fait un essai de fondation à Digaba, mais cet endroit n'était pas assez central et l'essai n'avait pas eu de suite[2]. En avril 1913, le P. Georges Patron est de retour au Congo, après un séjour d'une année en France. Précédemment, il *s'était fait la main* dans deux fondations : à Kialou et à Mbamou. Pendant son congé en Vendée, il avait reçu de ses bienfaiteurs des fonds, du matériel et l'assurance de leur soutien[3]. Il parut à Mgr Dérouet comme l'homme de la situation, pour la fondation de la mission de Mourindi.

« L'an du Seigneur 1913, le 27ᵉ jour du mois de juillet, Mgr Dérouet, vicaire apostolique de Loango, et les PP. Georges Patron et Joseph Bonneau se sont réunis dans une case du village de Mukalaba, à l'effet de s'entendre sur les mesures à prendre pour la fondation d'une nouvelle mission. » Ainsi commence la première page du cahier de réunion d'œuvre de la mission de Mourindi, texte rédigé par Mgr Dérouet lui-même, qui continue :
« Ils ont pris d'un commun accord les décisions suivantes :
« 1° – La résidence Notre-Dame de Mourindi est fondée à la date de ce jour. Son personnel se compose du P. Patron, supérieur et économe, et du P. Bonneau, chargé du ministère. Le F. Eucaire Stemmer, actuellement à Loango, secondera le P. Patron pour l'entretien du matériel.
« 2° – On s'occupera tout d'abord d'élever des constructions provisoires, de capter la source, de tracer des chemins, de pousser activement les travaux de débroussaillement et de préparer les matériaux nécessaires aux constructions définitives.
« 3° – Les limites de la nouvelle mission seront fixées ultérieurement.
« 4° – Le vicariat accorde un budget de 5 000 francs à la nouvelle fondation[4].

1. En 1920, le P. Malessard sera nommé administrateur apostolique du Cameroun.
2. *BG,* t. 28, p. 280.
3. *BG,* t. 28, p. 281 : texte repris du *Mémorial de Loango,* décembre 1913.
4. *BG,* t. 28, p. 281s.

« La nouvelle mission forme avec Sette-Cama et Mayoumba un triangle d'environ 150 kilomètres de côté. Elle est située sur le plateau du Mourindi, dans la vallée de la Nyanga, en un magnifique pays, dont la population, de tribus pounou et yaka, s'est montrée très accueillante[1]. »

Dès le mois d'octobre « les maisons en pisé étaient terminées. Vastes, nombreuses et commodes, elles nous permettent d'attendre des temps moins troublés ». C'est une allusion à la guerre de 1914 qui survient, alors que déjà des matériaux étaient prêts pour commencer les bâtiments définitifs : « Dès les premiers jours de la déclaration de guerre, tout fut remisé, puis les briquetiers et tailleurs de pierre congédiés à la fin du mois. On réduit aussi l'effectif de l'internat, de 100 à 70, puis à 50 enfants[2]. »

Le P. Patron donne quelques détails sur la mission et sur la région : « La concession mesure 195 hectares. Notre mission s'adosse d'un côté à la forêt du Mayombe et domine légèrement de l'autre la plaine du Mourindi, arrosée au centre par la rivière Mukalaba, affluent de la Nyanga. Le terrain, très fertile, se prête admirablement à la culture, aussi notre brave frère indigène, le F. Louis Nsala, a-t-il déjà planté 20 000 pieds de bananiers, base de la nourriture des Bayaka. Entre les bananiers nous avons mis du cacao, du café et de la vanille. Grâce au F. Eucaire, qui dirige la menuiserie, où travaillent quelques ouvriers et apprentis, toutes nos chambres, et la sacristie surtout, ont de superbes meubles, qui, plus tard, trouveront leur véritable place dans nos constructions en briques ou en pierres.

« Tout le long de la forêt de l'est s'échelonnent les villages du Mourindi, tandis que ceux de Digoudou s'égrènent sur le front ouest. Tout le reste, Moabis, Mokabas, Varamas, Bavoungou, se trouvent dans la grande forêt, où circulent de nombreux Négrilles, Barimba et Babongo, qui pillent à souhait les plantations de nos voisins.

« Nos communications se font par Mayumba, car une large piste nous y relie. Les confrères de cette mission nous rendent toutes sortes de services, et c'est grâce à eux en particulier que nous avons pu, dès le début, élever cochons, lapins et pigeons. Tout cela se reproduit rapidement, ainsi que les moutons ; aussi avons-nous déjà une superbe basse-cour[3]. »

Le P. Bonneau est bientôt remplacé par le P. Léon Vauloup ( dont c'est le premier poste ) qui se met avec ardeur à l'étude de la langue yaka. Il y

---

1. *BG,* octobre 1913.
2. *BG,* mars 1916, p. 282s. : récit du P. Georges Patron.
3. Ibid.

est aidé par le catéchisme composé et imprimé précédemment par le P. Alfred Garnier à Mayumba et par les ouvrages du P. Bonneau : lexique et livres de prières. Il utilise aussi, chez les Varamas, le catéchisme du P. Jean Le Scao.

En 1920, après la mort du P. Claude Murard ( le 2 août 1919 ), faute de personnel, on ferme la mission, qui devient annexe de Sette-Cama[1].

Dans une lettre datée du 12 mai 1924, Mgr Friteau écrit : « La station de Mourindi vient de reprendre vie, après quatre ans d'abandon. Le personnel est le suivant : P. Joseph Bonneau, directeur, avec le P. Joseph Piveteau et l'abbé Benjamin Nsesse, nouveau prêtre indigène. Il y a beaucoup à refaire, tant au spirituel qu'au matériel[2]. » Le F. Henri Voubou vient bientôt compléter le personnel de la mission.

*APRES QUATRE ANS D'ABANDON : « Nous trouvâmes les choses en triste état. Tout était en friche. Les bâtiments provisoires, élevés en 1913-1914 par le P. Patron et le F. Eucaire, tombaient en ruines. Seules la chapelle et la maison d'habitation tenaient encore debout ou à peu près. L'ancienne bananeraie, mal soignée, formait autour de la résidence une épaisse jungle fréquentée par les chats-tigres, les serpents et même les antilopes : ces dernières venaient, la nuit, se promener dans la cour et franchissaient même la véranda. Six mois plus tard, une grande case en pisé, de vingt mètres de long sur sept de large, servait aux enfants de dortoir et de classe. Plus tard on y ajouta un réfectoire et d'autres dépendances. Entre temps, les pères circulaient par le pays, repérant les anciens chrétiens, regagnant des catéchumènes, recrutant des enfants et des catéchistes. Nous n'étions pas au bout de nos peines. En 1925, la chapelle, que nous avions jugée tout d'abord plus solide, s'écroulait. En hâte, il fallut en construire une autre, toujours provisoire et destinée à devenir plus tard salle de classe. Le P. Bonneau, fatigué par neuf années de séjour dans ces circonstances spécialement dures, dut rentrer en France et je demeurai seul avec l'abbé Benjamin, pour continuer les travaux et assurer le développement spirituel de l'œuvre. La station de Mourindi, tantôt abandonnée et traitée en annexe, tantôt remise sur le pied d'une mission proprement dite, et toujours ralentie par le caractère provisoire de ses entreprises, a déjà néanmoins 850 chrétiens et de 4 à 500 catéchumènes[3]. »*

---

1. *BG*, octobre 1922.
2. *BG*, juin 1924.
3. *A*, avril 1930 : extrait d'une lettre du P. Joseph Piveteau.

En 1928 l'abbé Raymond Mboko remplace l'abbé Benjamin Nsesse et, peu après, le F. Abel Iroungui remplace le F. Henri.

Dans les années 30, on constate que les chrétiens sont peu fervents et, face à un ministère difficile, on envisage « de quitter cette région inhospitalière pour aller vers des gens mieux disposés ». Le P. Bonneau qui, à son retour de France, est revenu à Mourindi, explore la région de Divénié et y place des catéchistes, mais déplore que la maladie du sommeil y soit très répandue. L'école de la mission ne compte qu'une cinquantaine d'enfants : « Les Pounous, dit-on, apprécient assez médiocrement l'instruction et il est difficile de les retenir plus de trois ans à la mission ». Pourtant l'œuvre peut sans difficulté entretenir les plantations vivrières qui lui sont nécessaires[1].

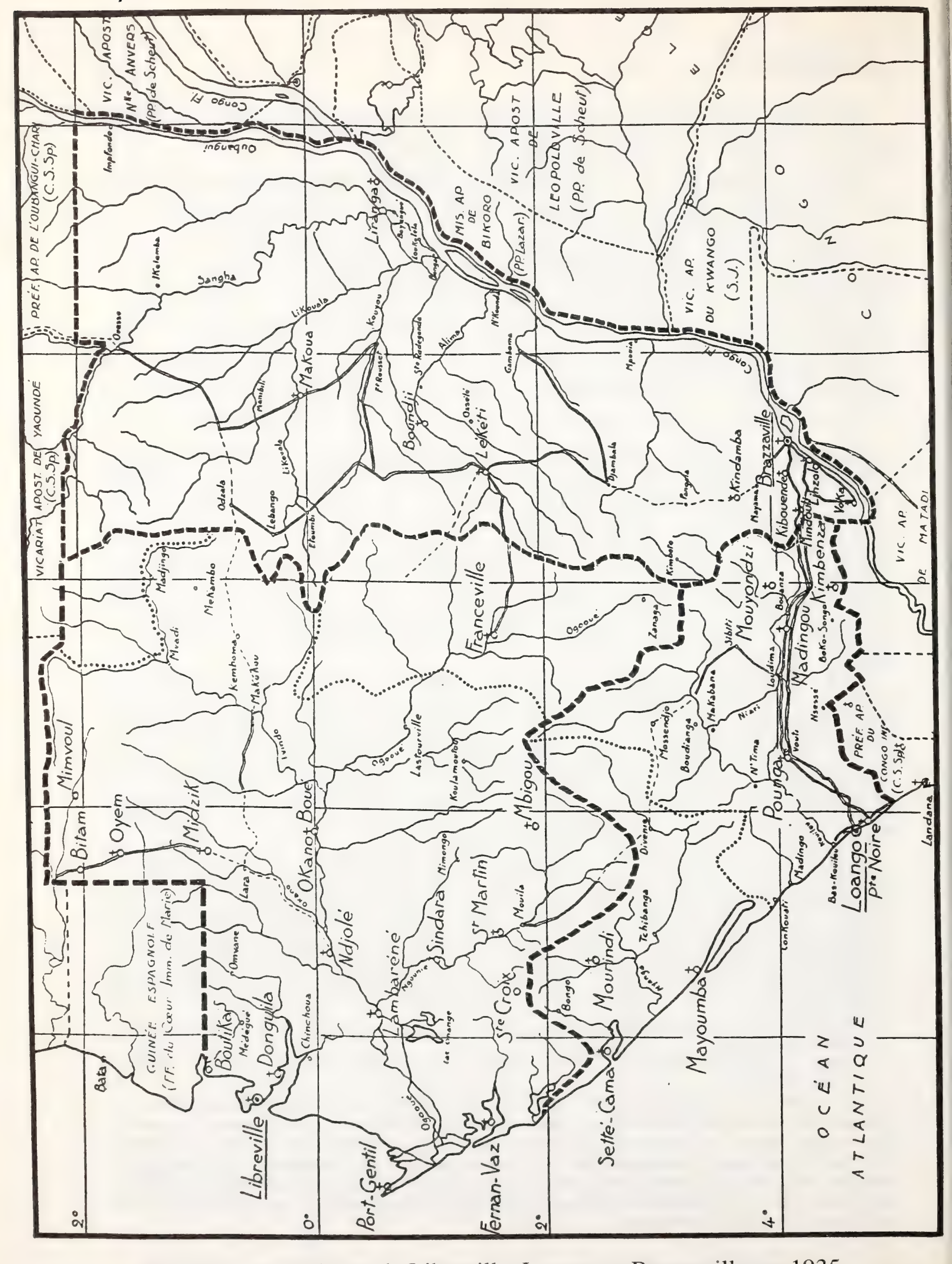
On garde cependant une certaine confiance dans l'avenir, puisqu'on entreprend « la reconstruction, en briques sèches, de la chapelle écroulée en 1926. Après la chapelle, il faudra refaire la maison d'habitation. Vieille de dix-sept ans, elle menace de faire comme la chapelle, si nous n'avisons pas à temps à son remplacement[2] ». « A la dernière saison des pluies, une tornade a failli la renverser ; elle est restée penchée, et, depuis ce jour-là, à chaque tornade, de nuit comme de jour, nous sortons, de crainte de nous trouver écrasés dessous[3]. »

Le P. Jean Le Chevalier, qui, de Mayumba, s'est rendu à la bénédiction de la nouvelle chapelle de Mourindi, fait part de son admiration : « Fondations en latérite, murailles en *adobes,* c'est-à-dire briques séchées au feu, fenêtres en baies étroites, tri-jumelées, garnies de *vitrex* teinté ; possibilité pour plus tard d'un revêtement de ciment, ou même d'une véranda à forme claustrale... bref, la plus belle église du vicariat[4] ! »

Arrivé à Loango en 1933, nommé deux ans plus tard à Mourindi, le P. Louis Roques, plus optimiste que ses prédécesseurs, écrit, en 1937 : « Nous avons l'avantage d'avoir une mission bien peuplée : 54 000 habitants, dont 3 000 de la subdivision administrative de Mouila, 32 000 de celle de Tchibanga, et 19 000 de Divénié. Jusqu'à ces dernières années, on avait cru ce

---

1. *BG,* mars 1931.
2. Ibid.
3. *Chr.,* 1934-1936.
4. *A,* février 1934 : extrait d'un article du P. Jean Le Chevalier. Le P. Maurice Briault, directeur et rédacteur des *Annales des Pères du Saint-Esprit*, revue dans laquelle cet article paraît, ajoute ce commentaire : « Ce n'est pas nous qui verrons à redire à ces essais d'architecture religieuse en mission. Ils s'imposent. Ils font partie de la religion chrétienne et du culte catholique et ce fut longtemps un malheur de les dédaigner et de construire, sous prétexte de n'être que pratiques, des chapelles traitées comme des hangars ». En 1937, le P. Briault fera paraître : M. BRIAULT, *L'Architecture en pays de mission,* Desclée de Brouwer, Paris, 1937, 160 pages.




Vicariats apostoliques de Libreville, Loango et Brazzaville, en 1935.
*( Limites des vicariats : tirets - Limite entre le Gabon et le Congo : pointillé )*

pays hostile ou au moins indifférent à l'égard de la religion. Mais il semble qu'il n'en soit pas ainsi. Depuis mon arrivée, j'ai visité 150 villages, et, partout, sans exception, on m'a demandé des catéchistes. A Noël 1935, nous avions sept catéchistes, actuellement ils sont cinquante, mais c'est encore très insuffisant. Nous avons 1 500 catéchumènes, mais nous ne pouvons pas ne pas regarder à côté, vers l'immense territoire où des milliers d'hommes et de femmes de bonne volonté sont abandonnés à leur paganisme. D'autant plus, ajoute le P. Roques, que les Protestants, américains d'un côté et suédois de l'autre, se préparent à s'y installer[1]. »

Seize ans plus tard, on fait le point : « Contrairement aux pronostics pessimistes, la station Notre-Dame du Mont-Carmel a progressé lentement, mais continuellement, grâce surtout à son internat. Cet internat fut, de tout temps, une cause de soucis : difficultés du ravitaillement, désillusion souvent, vagues de mauvais esprit de temps en temps... Mais lorsqu'on regarde le résultat, on est en droit d'être satisfait ; car il fut, jusqu'à ces dernières années, une pépinière de catéchistes, de postulants frères et de séminaristes. Ces dernières années on a voulu y adjoindre des écoles rurales, pour étendre notre influence sur les principaux centres de la région. Nous n'avons malheureusement pas obtenu de l'administration toutes les autorisations demandées. Ces écoles seraient pourtant précieuses pour contrecarrer l'influence protestante. Une autre difficulté : le recrutement de main-d'œuvre parmi nos populations réputées de forte densité, qui nous enlève chaque année des centaines de catéchumènes, et parfois des catéchistes, pour deux ans et plus, quand ce n'est pas pour toujours.

« Nos fidèles sont inconstants sans doute, mais pas plus qu'ailleurs. Ils sont en général bien disposés et fréquentent volontiers les sacrements. Une chapelle de secours a dû être construite à Tchibanga, ainsi qu'un pied-à-terre. Le P. Bonneau, à l'époque supérieur à Mourindi, s'y est dépensé. Depuis, le P. René Callac ( arrivé à Mayumba en 1949 et à Mourindi en 1950 ) l'a agrandie. Pour permettre d'y faire les offices chaque mois et plus souvent ( cette annexe est à 53 kilomètres de la mission ), le P. Jean-Marie Deblock ( arrivé à Mourindi en 1937 ), à son retour de congé, en 1948, a fait l'acquisition d'une camionnette. Celle-ci facilite également l'accès aux villages éloignés, situés sur la route de Ndende. Qu'on ne s'y trompe pas ! Il reste suffisamment de tournées à pied, sur pistes, pour qu'en toute vérité, le P. Louis Retailleau, supérieur actuel, puisse présenter sa mission comme une vraie mission de brousse[2]. »

---

1. *A*, avril 1937 : extrait d'une lettre du P. Louis Roques.
2. *BG*, mars-avril 1953.

Le 28 novembre 1958, un décret de la S.C. de la Propagande rattache la mission de Mourindi au diocèse de Libreville. Peu après, elle fera partie du nouveau diocèse de Mouila.

## 18 décembre 1923 – Sainte-Anne ( Berbérati )

Le 10 avril 1922, le P. Marc Pédron et le P. Ferdinand Pédux quittent Brazzaville et se dirigent vers le nord du Congo, pour voir les possibilités d'implantation d'une mission dans la région de la Haute-Sangha. « Nos deux voyageurs ont remonté la Sangha jusqu'à Ouesso d'abord, puis jusqu'à Nola, d'où ils sont partis jusqu'à Batouri, sur la Kadéï, vers le Cameroun. Revenant à l'ouest, ils sont passés à Babalati ( le Berbérati des Européens ), puis ils ont rejoint l'Ekéla ou Haute-Sangha, à Bania. Remontant toujours, ils ont atteint la Mambiré et la Noua, qui forment l'Ekéla-Sangha, et, de Baboua, ils se sont portés sur la Lobaye, qu'ils ont descendue jusqu'à son confluent avec l'Oubangui. Le 16 juillet, ils étaient à Bétou, après trois mois d'un voyage heureux, accueillis partout avec la plus grande cordialité par les autorités de la Colonie, les commerçants et les populations indigènes. » Au terme de leur voyage, ils concluent : « Le pays qui doit surtout retenir notre attention est occupé par l'importante tribu baya, qui couvre les deux rives de la Sangha à partir de Nola et celle de la Haute-Lobaye ; c'est-à-dire environ 60 000 kilomètres carrés, peuplés de 120 à 130 000 habitants parlant la même langue. Le point qui a paru le plus intéressant à occuper serait Berbérati, à une journée de portage derrière Bania ( rive droite de la Sangha )[1]. »

Le 18 décembre 1923, une décision de Paris ( maison mère ) décide la fondation de la nouvelle mission : « Berbérati, dont sainte Anne sera titulaire, est située à environ 50 kilomètres de Bania et 100 kilomètres de Carnot. La contrée, dit Mgr Guichard, est très peuplée et paraît très saine : c'est un point central autour duquel on pourra rayonner par des catéchistes. On peut faire de l'élevage et de l'agriculture dans ces immenses savanes qui n'attendent que des bras pour les mettre en valeur. La population baya, qui forme la majorité des habitants, est bien disposée[2]. »

---

1. *BG*, t. 30, p. 796-797. A la même page 797 de ce numléro du *Bulletin général*, se trouve cette note intéressante sur le nombre d'habitants de l'A.E.F. à cette époque ( années 20 ) : « Le dernier recensement de l'A.E.F. a donné le chiffre de 2 845 936 habitants. La population se répartit ainsi : 388 778 habitants au Gabon ; 581 143 au Moyen-Congo ; 606 644 dans l'Oubangui-Chari ; 1 271 371 au Tchad. 2 932 Européens seulement ont été recensés dans les différentes colonies du groupe. Nous voilà loin des chiffres élevés donnés autrefois. »
2. *BG*, t. 31, p. 471.




*La mission de Berbérati ( Babulati sur la carte )*
*fait alors partie du vicariat apostolique du Congo français ( Brazzaville ).*

Avec le P. Pédron, chargé de créer la nouvelle mission, le P. Etienne Pagnault[1] et le F. Camille Steinmetz. « Cinq jeunes gens ont consenti à venir de Bétou avec le P. Pédron, pour l'aider dans la fondation de Berbérati[2]. »

Une première chapelle est renversée par un cyclone ; le F. Camille la reconstruit, en même temps qu'il édifie deux autres bâtiments. Assez rapidement, la mission dispose de 60 hectares de plantations et d'un troupeau de bovidés de 200 têtes.

*EN TOURNEE CHEZ LES MBIMOUS DE LA SANGHA :* Le pays Mbimou est situé au sud de Berbérati, entre Nola et la frontière camerounaise. Le P. Étienne Pagnault y fait une tournée en 1924. Il écrit : « *Après une prière à sainte Anne à notre chapelle, je quittai Berbérati à cheval, accompagné d'une dizaine de grands enfants. Je rencontrai sur mon chemin un Européen habitant Bania qui mit aimablement ses deux pirogues à ma disposition pour descendre à Nola. Peu avant Bania, le directeur de la mission suédoise ( protestants ) me croisa dans un petit village. On se borna à des politesses. Je passai la soirée à Bania et le lendemain, dès que le brouillard se fut dissipé sur la rivière, mes deux pirogues partirent. La mission suédoise, installée à environ 300 mètres du bord, me guettait au passage. J'en vis tout le personnel, quatre messieurs, autant de dames, réunis devant leurs cases. Ils dardaient sur moi toutes leurs jumelles. Je saisis les miennes également pour les considérer à mon tour. Ce geste parut les troubler, car ils rentrèrent tout aussitôt dans leurs maisons. Je ris un peu de l'aventure...* » Le P. Pagnault parcourt la région, visitant les villages de Bilolo, Aboghi, Ngombako et Bandja. « *Contrairement aux autres villages, Bandja est très disséminé. Les petits villages qui le composent sont parfois à une demi-journée de marche, même davantage. Le vieux chef me reçut avec joie. Il parle bien le français. Aussi est-il heureux de le faire voir. Je restai là trois jours. Constamment le chef vint me voir. Nous parlâmes de tout, de la religion, de la France. Il me donne deux de ses propres enfants, dont l'aîné : "Je suis trop vieux, me dit-il, pour apprendre et retenir ce que tu dis, mais apprends-le à mes enfants." J'aurais aimé le voir plus longtemps pour parler avec lui et l'ins-*

---

1. Le P. Pagnault désigné pour Liranga, sera bientôt remplacé par le P. Jean-Louis Marion. Après le départ et le décès ( 5 juillet 1926 ) de celui-ci, le P. Yves Le Botmel lui succède. Le F. Camille quittera Berbérati, pour un repos en France, en 1928.

2. *BG,* t. 35, p. 218.

*truire, mais le temps ne me le permettait pas. Il me fallait rentrer à la mission. Je pris avec moi d'autres enfants et me dirigeai sur Berbérati*[1]. »

« Le nombre des garçons internes à la mission est réduit à une centaine, triés parmi les enfants les mieux doués des postes de brousse et dont nous essayons de faire des catéchistes. En septembre 1929, a été fondée à Bangui une école centrale de moniteurs-catéchistes. Sainte-Anne y compte douze enfants choisis dans les diverses tribus qui constituent notre champ d'apostolat. Nous attendons leur rentrée à Berbérati, afin de pouvoir établir dans la brousse des écoles en règle, où ces moniteurs-catéchistes ne contribueront pas peu à seconder nos efforts[2]. »

Si Berbérati envoie à Bangui des élèves-catéchistes, c'est que la mission vient d'être détachée ( le 8 février 1929 ) du vicariat apostolique de Brazzaville, pour faire partie, désormais, de la préfecture apostolique de l'Oubangui-Chari[3].

## 18 décembre 1923 – Saint-Théophile ( Kindamba )

Le poste de Kindamba, tenu par un catéchiste, datait des débuts de la mission de Mbamou et, peu à peu, avait pris de l'importance. Mgr Guichard décide d'y fonder une nouvelle mission, sous le patronage de saint Théophile, et, le 18 décembre 1923, la maison mère confirme cette décision. Situé entre les postes administratifs de Mayama et Pangala, Kindamba, à cette époque, se trouve sur la route qui mène vers le nord du pays. C'est une région réputée saine et fertile, offrant des possibilités d'élevage. A proximité de la station, on a trouvé de la pierre à chaux, précieuse pour les constructions[4].

Dès le mois de juillet 1923, le P. Léon Hartz, parti de Mbamou, avait commencé les travaux d'installation de la future résidence. Il y est bientôt remplacé par le P. Ange Dréan, aidé, d'abord par le F. Alexandre Friederich, puis par le F. Théogène Calloc'h. Dans les premiers mois de 1924, les PP. Joseph Belzic et René Guiton font à Kindamba de courts séjours, pour permettre au P. Dréan d'organiser ses postes de catéchistes. En juillet 1924,

1. *A,* juillet-août 1925, p. 111 à 121.
2. *BG,* t. 35, p. 219.
3. *BG,* t. 34, p. 68.
4. *BG,* janvier 1924.

le P. Hartz y revient, devenant l'*architecte* des constructions que réalise le F. Théogène[1].

Il est remarquable qu'à Kindamba, dès le début, on a le souci « d'installer définitivement deux communautés ( pères et sœurs ), dans des bâtiments *pratiques et grandioses* ». On profite des facilités trouvées sur place : terre à brique et pierre à chaux : « Maçonnés en pierres, en briques et à la chaux cuite sur place, les bâtiments sont couverts, partie en paille, partie en tuiles métalliques ». A la fin de l'année 1926, « les maisons des pères, des sœurs, des garçons et des filles, les chapelles, les cuisines, l'infirmerie sont finies ou près de l'être ». On a, sans tarder, constitué des troupeaux de moutons, de chèvres, de vaches et un élevage de porcs. On a aussi des projets : « Nous allons essayer d'avoir des bœufs et de travailler la terre à la charrue[2] ».

Trois ans après la fondation, le P. Ange Dréan fait le point : « Nous vivons à trois dans notre résidence : le P. Hartz, le F. Théogène et moi-même. Notre maison n'a pas d'étage, mais seulement un rez-de-chaussée surélevé, avec des vérandas circulaires très larges et des chambres spacieuses, bien orientées, que la brise enfile de bout en bout. Trois Sœurs de Cluny viennent de prendre en main l'œuvre des filles. Voici des chiffres qui donneront une idée du mouvement scolaire : 300 garçons, dont la moitié externes, avec une section particulière de 30 élèves-catéchistes ; 300 filles, dont 120 internes. La mission est établie sur un beau plateau de 10 hectares d'étendue. L'eau vient d'une source abondante, abritée sous une galerie forestière et elle forme un ruisseau qui coule entre la communauté des pères et celle des sœurs. Notre troupeau comprend six bêtes à cornes, 140 moutons, une soixantaine de porcs, avec en plus un poulailler considérable.

« La population est estimée à environ 35 000 âmes. Elle est formée de Bassoundi et de Batéké. Les chrétiens sont près de 1 800. Nous avons 32 postes de catéchistes disséminés sur toute la région qui nous concerne. » Mais le P. Dréan ajoute : « Nous subissons en ce moment une forte crise, celle des travaux du chemin de fer. La main-d'œuvre prend beaucoup de monde... Des villages émigrent, des familles se disloquent, des maladies se propagent. Vivement que, de Brazzaville à l'Océan, ce chemin de fer roule et que nos Noirs, rendus à leurs champs de manioc regardent passer les trains, à travers leurs plantations, reprises et développées[3]. »

---

1. *BG,* novembre 1926.
2. Ibid.
3. *A,* septembre-octobre 1926.

*LE PERE ANGE DREAN : « Arrivé à Brazzaville en 1908, le P. Dréan travailla avec ardeur à s'assimiler la langue téké et il parvint à la posséder dans ses moindres nuances... Le mouvement des populations de la côte vers le centre, créé par le développement de Brazzaville écarta peu à peu de la capitale les populations plus farouches qui l'habitaient primitivement. Les Batéké se retirèrent, les uns sur la rive belge, les autres sur le plateau de* Mpoumou, *remplacés, insensiblement, par les Bacongo et les Balari. Le père dut se mettre à faire le catéchisme en lari, mais il ne posséda jamais cette langue aussi bien que le téké. Il fonda à cette époque, pour ses Batéké, un grand poste central, en pleine brousse, avec de belles cases, une grande chapelle, des plantations, pour y attirer ceux des enfants, les filles surtout, qui répugnaient à la vie sévère des pensionnats de Brazzaville. L'œuvre de* Bantari *marchait à merveille, quand on lui demanda de l'abandonner pour aller se dévouer dans l'importante mission de Mbamou. Ce fut pour lui un pénible sacrifice, d'autant plus pénible que, personne d'autre ne sachant le téké, personne n'était à même de le remplacer. Il put toutefois visiter ses anciens fidèles de loin en loin, pour entretenir parmi eux le feu sacré. Il ne tarda pourtant pas à se consoler de son sacrifice. La mission de Mbamou était en plein essor. Les jours de fêtes, son plateau se couvrait de véritables foules. Bientôt, la ruche étant devenue trop pleine, il fallut songer à essaimer. Le P. Dréan chercha l'emplacement d'un nouveau centre, et le choisit à Kindamba, à deux jours de marche vers le nord. Il y renouvela d'abord ses exploits de Bantari, y créa une école, une œuvre de garçons et une autre de filles, y constitua une basse-cour bien peuplée et un beau troupeau de moutons et n'eut de paix qu'il n'eût obtenu d'y fixer sa résidence. Il vint s'y établir en 1923*[1]. »

En 1928, Mgr Guichard rappelle le P. Dréan à Brazzaville et c'est le P. Hartz qui prend la direction de la mission, aidé du P. Firmin Fleury, qui vient d'arriver au Congo. Le F. Théogène, malade, était parti se reposer en France l'année précédente. Le P. Hartz poursuit les travaux d'installation de la mission : l'église est achevée, des magasins et des greniers sont construits pour rentrer les récoltes de maïs, de riz, de pommes de terre et de café. Certains bâtiments sont couverts en tôles et on commence des cases définitives pour abriter le bétail.

---

1. *A*, janvier 1935 : extrait de la notice biographique du P. Ange Dréan. Arrivé à Brazzaville en 1908, le P. Ange Dréan fut l'un des rares missionnaires du Congo à s'adonner à l'étude et à la pratique de la langue téké « qu'il parlait comme un indigène ». Il partagea les dix dernières années de sa vie entre Kindamba et Brazzaville et mourut prématurément, à Dakar, sur le chemin du retour en France, à l'âge de 51 ans.

En 1930, le F. Laurent Bangratz, arrivé au Congo trois ans plus tôt, est affecté à Kindamba. Il y restera 22 ans, s'occupant des cultures et des élevages de la mission. A cette époque, une concession de 350 hectares a été accordée à la mission de Kindamba et on s'efforce de la mettre en valeur : « Nous avons déjà plus de 2 000 caféiers qui commencent à produire et des centaines de jeunes palmiers parsèment nos plantations vivrières. Des milliers de bananiers nous fournissent, avec le manioc, le riz et le maïs, la base de notre alimentation. Le jardin produit des légumes en abondance, pendant la saison sèche, de mai à octobre ». Et on rêve : « Si nous pouvions cultiver le blé, la vigne et la canne à sucre, nous suffirions à tous nos besoins alimentaires[1] ! » La région est aussi favorable à l'élevage : « Malgré le sacrifice du bélier hebdomadaire qui fait les frais des repas dominicaux et en dépit de quelques pertes insignifiantes, notre troupeau de moutons compte près de 300 têtes. Nos chèvres, nos vaches, nos porcs, nous viennent en aide aussi et seraient d'un revenu beaucoup plus considérable si nous étions reliés à Brazzaville par une route. A l'intérieur de la mission même, deux bœufs transportent quotidiennement des matériaux et nous en dressons deux autres plus jeunes. Nous élevons aussi des poules, des canards, des pigeons, des lapins, si bien que les produits de conserve apparaissent rarement sur notre table[2]. »

*LE FRERE LAURENT BANGRATZ : Arrivé au Congo en mars 1927, « le jeune F. Laurent passe trois ans à la mission de Brazzaville. Il y apprend tous les métiers, spécialement la ferblanterie. En 1930, il est nommé à Kindamba, mission qui venait d'être fondée. Il fallait quelqu'un capable d'exploiter les possibilités de jardinage et de culture, et d'envisager aussi l'élevage. Des bovidés importés du Congo belge allaient faire de lui un éleveur. Et pourquoi ne pas atteler une paire de bœufs devant une charrue pour préparer les champs d'arachide et de riz ? Avec sa patience et surtout sa persévérance, le F. Laurent arrive à domestiquer ces bêtes et à rendre plus facile le travail de la terre. Ses pensionnaires sont immunisés contre la maladie du sommeil, mais pas lui. Il passe de nombreux mois à l'Institut Pasteur de Brazzaville. Après vingt-deux ans de dur travail à Kindamba, il devient le compagnon du P. Schaub, pendant vingt ans , à Mindouli d'abord, à Madibou ensuite. Ses occupations sont la basse-cour et le jardin. En 1975, après 48 ans de Congo, il se retire à Wolxheim, où il décède le 21 août 1978[3]. »*

---

1. *BG,* mai 1931.
2. Ibid.
3. PMS, n° 51 : notice nécrologique du F. Laurent, par le P. Jean-Baptiste Schœffel.

Le territoire de la mission de Kindamba est très étendu et ne comprend pratiquement aucun centre important. La population est dispersée dans des centaines de petits villages et de *campements* de quelques cases, sur des pistes presque inabordables. Cette dispersion rend le ministère difficile, d'autant plus que les gens n'aiment guère se déplacer et qu'il faut aller à eux si on veut maintenir le contact. Comme ailleurs, on constate aussi que l'attrait des grands centres vide le pays de sa jeunesse[1].

*A 100 KILOMETRES DE KINDAMBA : KIMBOTO.* En 1933, le P. Jean-Baptiste Houchet écrit : « *Les Batéké des bois, de la région de Kimboto, et les Bakota qui vivent à l'ombre des forêts, ne s'accommodent pas des maigres arbustes de nos plaines. Ils sont chasseurs, mangeurs de viande, et ne s'accoutument pas facilement au régime plus sévère de nos Bacongo, à qui suffit un repas de manioc assaisonné de sel ou de piment. Il faut tenir compte aussi du changement de langue et aussi de ce préjugé commun à tous les Noirs qui fait que ceux qui vivent autour d'une mission ou d'un poste regardent comme d'affreux sauvages ceux qui habitent plus à l'intérieur. De tout cela il résulte que nos tentatives pour amener à la mission de Kindamba des jeunes gens de Kimboto n'ont pas eu de résultats très brillants. Pour avoir ces gens, il faut donc installer quelque chose chez eux. Une mission nouvelle ? Pas pour le moment, puisque c'est la crise du personnel et des ressources. Mais il faut mettre à Kimboto un catéchuménat central avec deux catéchistes, une école et son moniteur, une chapelle que déjà il faut prévoir grande, à la mesure des foules qu'amènent partout les fêtes, une petite résidence pour le père, des cases pour les garçons et d'autres pour les filles, des plantations pour nourrir toute cette population centralisée, une dizaine de postes de catéchistes à travers le pays. Notre imagination voit déjà tout cela debout, mais une cruelle expérience nous rappelle que notre caisse est vide. Et pourtant, si nous n'agissons pas, les évangélistes suédois, qui s'attaquent à la région de Pangala, iront jusqu'à Kimboto. et rejoindront leurs coreligionnaires déjà établis autour de Mouyondzi.* » Et quelques semaines plus tard, le P. Houchet ajoutait : « *Je vous écris de Bikié, dans le pays de Kimboto. Nous continuons d'aller de l'avant. Je viens d'installer cinq nouveaux postes de catéchistes sur la future route automobile qui reliera Zanaga à Sibiti. Nous nous sommes rencontrés, le P. Aloyse Hée et moi, le 14 novembre, au village de Yombi, sur le territoire de la mission de Franceville. Ainsi la jonction est*

1. *BG,* novembre-décembre 1956.

*faite de ce côté, entre les deux missions, malgré les quelque 400 kilomètres qui les séparent*[1]. »

Pas plus qu'ailleurs, la guerre de 1939-1945 n'apporte à Kindamba de grands bouleversements. Comme presque partout en brousse, la population a tendance à diminuer. Les statistiques indiquent : en 1935, 35 000 habitants, dont un peu plus de 6 000 chrétiens ; en 1945, 25 000 habitants, dont environ 3 800 chrétiens. En 1949, on cède à la nouvelle mission de Zanaga la région de Bikié et, en 1950, la mission de Kindamba ne compte plus que 16 000 habitants, dont 3 500 chrétiens. Trois ans plus tard, on avance les chiffres de 18 000 habitants et de 4 000 chrétiens[2].

Le *Bulletin général* de novembre-décembre 1956 détaille tous les changements de personnel ayant eu lieu à la mission de Kindamba pendant une vingtaine d'années : bien que l'énumération puisse apparaître fastidieuse, la voici dans son intégralité : « En mai 1931, le P. Hartz, après onze ans de séjour, rentre au pays natal. Le P. Fleury, dont la santé laisse à désirer, quitte Kindamba pour Linzolo, où la proximité de Brazzaville lui permettra de recevoir les soins nécessaires. Les PP. Vincent Pourchasse et Jean-Baptiste Houchet viennent les remplacer. En octobre 1932, le P. Hartz, revenant de congé, reprend sa place et le P. Pourchasse rentre à son tour. En 1934, le P. Jean-Marie Morvan, jeune père, est affecté à Kindamba. Quelques mois après, le P. Houchet part pour Voka. En 1935, le F. Pierre-Claver Weyh vient remplacer le F. Laurent Bangratz, qui s'en va en congé. En 1936, le P. Hartz est affecté à Kibouendé et le P. Houchet revient pour prendre la direction de la mission. En 1937, le F. Laurent, de retour, reprend son poste et le F. Pierre-Claver rejoint Brazzaville. En septembre 1938, le P. Houchet rentre en congé. Il est remplacé par le P. Joseph Bonnefont. La même année, Kindamba reçoit le jeune père Joseph Mahé, mais il n'y restera que six mois. A son tour, le P. Jean-Marie Morvan est appelé à Brazzaville, en mai 1939. Il est remplacé par le P. Auguste Durand qui, pendant sept ans, parcourt la brousse avec ardeur. Au début de la guerre, le P. Bonnefont s'embarque pour la France et cède de nouveau la direction au P. Hartz. De juin 1940 à décembre 1941, par suite de la mobilisation et de la maladie du P. Hartz,

1. *A,* octobre 1933. Missionnaire au Congo de 1929 à 1940, le P. Jean-Baptiste Houchet exerça son ministère à Linzolo, Kindamba et Voka. Aumônier militaire dans l'armée Leclerc, le 24 novembre 1944 il est frappé mortellement de deux balles dans la poitrine, à Strasbourg, aux abords du pont de Kehl. Il avait 40 ans.

2. *BG,* novembre-décembre 1956.

la mission a changé quatre fois de directeur. D'abord le P. Jean-Baptiste Gur, venu de Mindouli pour quatre mois, ensuite le P. Houchet, pour trois mois seulement, enfin le P. Jean-Marie Morvan, pour un an, jusqu'au retour du P. Hartz, en janvier 1942. En 1946, nouveaux changements : le P. Durand part pour la mission de Lékana, et le P. Hartz, malade, rentre définitivement en France. C'est le P. Pierre George, revenu de la guerre, qui prend alors la direction et un jeune père, le P. Charles Stœrkel[1] assure les tournées de brousse. Le P. George ne restera que deux ans et sera remplacé par le P. Joseph Morvan. Malheureusement, après trois ans, celui-ci est atteint de la maladie du sommeil et doit suivre un traitement à l'hôpital Pasteur de Brazzaville. Le jeune père François Clainchard vient prendre sa place en novembre 1951. Et voilà que le F. Laurent est reconnu sommeilleux lui aussi et doit quitter la mission. »[2] Il faut reconnaître que, rarement, les circonstances ont entraîné, dans une mission, de tels mouvements de personnel !

Comme à ses débuts, la mission de Kindamba oriente une partie de ses activités vers l'agriculture et l'élevage. Dans les années 1950, elle y ajoute le ramassage et le décorticage du riz ( travail accompli, de 1954 à 1968, par le F. Séraphin Kerhwiller[3] ), pour aider les paysans de la région à commercialiser leur production. Mais, force est de constater que les résultats ne répondent pas aux efforts déployés, pour la raison principale que Kindamba est éloigné de Brazzaville, avec des pistes difficiles à entretenir, ce qui rend le prix du transport prohibitif.

*LES EDITIONS REDAJA :* Le P. Armel Duteil[4] écrit : « *A mon arrivée à Kindamba, des jeunes m'ont dit leurs interrogations... La première décision fut d'imaginer des scénarios, de faire dialoguer les personnages, d'inviter à une représentation proche de la réalité vécue. Le succès fut tel que les cinquante communautés de la mission insistèrent pour prendre part à cette initiative. Restait à photographier nos saynètes, à projeter nos montages dans les quartiers et les villages... Voilà qu'une des filles du groupe s'est trouvée enceinte. Par peur de ses parents et pour ne pas être renvoyée de l'école, elle prend de la nivaquine pour avorter. Elle en est morte. A partir de cet événement, une véritable éducation sexuelle fut entreprise par montage audio-*

1. Le P. Charles Stœrkel est décédé à Mulhouse, le 13 mars 1995, à l'âge de 78 ans.
2. *BG,* novembre-décembre 1956.
3. A cette époque, se succèdent à Kindamba les PP. Emile Laurent, Jean Guilloux, Philippe David, Bernard Froussard, Charles Aubrée et Paul Lazarus.
4. Arrivé au Congo en 1966, le P. Armel Duteil séjourne à Kindamba de 1969 à 1975.

*visuel ; sur ce thème, mais aussi sur l'amitié, l'éducation affective, la psychologie et la culture africaines, la préparation au mariage... Parce qu'ils étaient vrais dans la description de la réalité et dans leurs propos, les jeunes de Kindamba ont suscité une méthode nouvelle de catéchèse, de sauvegarde aussi d'une culture... ( Cette méthode ) s'est étendue au diocèse, à l'ensemble du pays, et même bien au-delà, dans l'Afrique francophone, anglophone et lusophone... L'image impressionne un moment et disparaît... A partir des notes prises pendant les séances d'animation, des faits cités, des réflexions des participants, nous avons pu composer un livre sur chacun des thèmes abordés dans nos montages. Si nous avons réussi à éditer nombre de livrets, à les diffuser au plus bas prix, c'est grâce à la générosité de plusieurs associations, à la collaboration bénévole d'une foule d'amis, et grâce au Centre d'Information Missionnaire spiritain de Paris qui en assure la distribution dans les différents pays, sous le titre d'Editions Rédaja*[1]. »

Vers 1975, le P. Jean Guth, avec l'aide d'un coopérant, Hervé Boutarin, et le concours des chrétiens de la mission, entreprend la construction d'une nouvelle église, qui sera inaugurée en 1981. Quelques années plus tard, on refait à l'ancienne église un toit neuf : elle devient ainsi un bâtiment d'accueil, avec possibilité d'aménagements intérieurs. Dans les années 80, sont présents : les PP. Joseph Mermier et Joseph Le Badézet et, plus tard, le F. Marcel Pelhate. Cette *équipe* spiritaine quitte Kindamba en septembre 1990, pour se retrouver un mois plus tard à Kibouendé. C'est désormais le clergé diocésain qui a la charge de la mission.

## 24 juin 1926 – Saint-Philippe ( Kibouendé )

« Au début de 1926, Madzela, propriétaire, vendait à *Maboni* ( le P. Bonnefont ), par devant Pembele, chef de terre, le vaste et superbe plateau sur lequel s'élèvera la mission de Kibouendé[2]. » , Le P. Joseph Bonnefont est secondé par le F. Alexis Valy. Le 24 juin 1926, Mgr Guichard bénit les premiers bâtiments provisoires ; c'est la date retenue pour la fondation de la

1. *PSM,* n° 157, mars-avril 1983. A ce jour ( 1994 ), une quarantaine de brochures et une trentaine de montages ont paru, groupés autour des thèmes : *Le grand problème du mal - En marche vers l'amour - Pour bâtir ensemble - Comment éduquer nos enfants - Problèmes de sexualité - Amour et mariage...* Le P. Armel Duteil a quitté le Congo en 1976 et, depuis 1979, il se trouve à Saint-Louis du Sénégal.
2. *La Semaine africaine,* n° 198, jeudi 3 février 1994.

mission. L'année suivante, le P. Joseph Auzanneau vient en compléter le personnel. Le P. Bonnefont est bientôt remplacé par le P. Vincent Pourchasse, et le F. Alexis par le F. Alfred Grenada. Celui-ci construit la maison d'habitation. En mai 1928, le F. Hyacinthe Schulte vient de Brazzaville pour diriger la construction de l'église ; la toiture en tôle est posée par le F. Laurent Bangratz. L'édifice est inauguré le 6 janvier 1930[1].

*UN CATECHISTE CHEVRONNE : « Vers la saint Joseph 1927, je faisais à Saint-Joseph du Nkoué[2] ma première tournée. Il y avait encore, autour de ce nom, un reste d'auréole. Même après avoir perdu un peu de son lustre, Saint-Joseph du Nkoué conservait une case-chapelle, des bâtiments, des objets de culte et un verger : le tout datant de la fondation. De tous les postes, c'était le mieux pourvu. Je trouvai là un catéchiste, témoin de la première évangélisation de la grande banlieue[3]. Lari d'origine, il avait été instruit en tégué, seule langue alors en usage à Brazzaville. Vaille que vaille, il avait appris le français. Oralement il s'exprimait de façon à se faire comprendre ; ce qu'il écrivait se laissait deviner. Marié, il avait alors deux enfants ; par la suite une kyrielle de* mpangui *( cadet ) s'y ajouta... En vue d'une évangélisation plus méthodique, tout le territoire fut divisé en plusieurs secteurs, chacun dépendant du poste central. Pour l'un de ces secteurs, les limites s'imposaient d'elles-mêmes.* Ku simu a Djoué, *comme disent les habitants : la "Trans-Djouanie". L'honneur de dater de la fondation ne conférait pas aux bâtiments l'immortalité. Sous la direction de Félix Samba, promu naturellement catéchiste-inspecteur de la région, tout fut reconstruit et un brin de toilette donna au paysage un regain de jeunesse. L'inspecteur connaissait parfaitement son monde. Les palabres, avec leurs tenants et leurs aboutissants, n'avaient pas de secrets pour lui. Tous les huit jours, le marché de* Nkoy a Kouola *le voyait grimper sa pente et déboucher sur son esplanade, surmontée comme d'un panache d'un* nsanda[4] *plantureux, au pied duquel émerge toujours le canon d'un fusil jadis enterré[5]. Autour des calebasses où pétillait et bavait le* malafou *( vin de palme ) des bons crus, les affaires se traitaient et l'avis de l'inspecteur faisait souvent autorité... Contemporain du début de l'apostolat de brousse, Félix est lui aussi maintenant*

---

1. *BG*, t. 35, p. 185.
2. Voir le texte sur Brazzaville, p. 98.
3. La grande banlieue... de Brazzaville !
4. Nsanda : arbre qui marque l'emplacement du marché.
5. Il n'y a donc pas qu'à Linzolo, avec Mgr Augouard, que la coutume existait, d'enterrer ainsi la guerre.

*quinquagénaire... Il a été relevé du poste de Nkoué, dont les chemins abrupts demandent des jambes souples de jeune homme. Il a été affecté à la résidence même où, avec son compagnon Antoine Kiyindou, il assure désormais des fonctions sédentaires. Il trouverait peut-être un emploi plus lucratif dans la gérance d'une de ces modestes factoreries qui foisonnent dans les centres. Mais ses nombreuses années passées à collaborer avec les missionnaires lui ont déconseillé de changer de travail et l'ont décidé à user le reste de ses forces au service de* Nzambi *( Dieu )*[1]. »

Comme souvent dans les débuts de mission, les travaux d'installation empêchent les missionnaires de visiter les postes de brousse aussi souvent qu'ils le voudraient. Ils constatent un relâchement des chrétiens et une diminution du nombre des catéchumènes. Ils se heurtent aussi à une certaine mauvaise volonté de l'administration qui ne favorise guère les filles désireuses de s'émanciper ; à plusieurs reprises, des femmes qui s'étaient réfugiées à la mission, ont été appelées chez l'administrateur et contraintes de retourner chez leur mari polygame. Enfin, cette difficulté déjà signalée à plusieurs reprises et constatée une fois de plus : « Les travaux du chemin de fer et des routes automobiles ont accaparé les hommes et les jeunes gens valides, qui ont été dispersés. Ceux qui ont voulu échapper à ces corvées se sont réfugiés dans les centres : Brazzaville et Mindouli[2]. »

Dès les débuts de la mission de Kibouendé, le catéchuménat central de Mindouli prend de l'importance et, à partir de 1929, le P. Bonnefont y est plus souvent qu'à Kibouendé, en attendant une nouvelle fondation, à la fin de l'année 1932.

En 14 années de présence à Kibouendé, le P. Joseph Auzanneau va fortement imprégner la mission de son influence. D'origine poitevine, exemple d'ascétisme et de travail ordonné, exigeant pour ses ouailles, mais encore plus pour lui-même, il laissera le souvenir d'un homme original, cultivé, voyant tout avec les yeux de la foi, mais aussi souffrant profondément de tout ce qui, autour de lui, n'était pas *droit.* Le P. Auzanneau a beaucoup écrit. Lui rendant hommage après sa mort, en 1967, le P. Maurice Ramaux déclare : « Il y aurait beaucoup à dire sur les talents d'écrivain du P. Auzanneau. Dans sa collection de cahiers ( une quarantaine ), il y aurait des perles précieuses

---

1. *Arch.* J. AUZANNEAU, *Deux catéchistes chevronnés* ( Antoine Kiyindou et Félix Samba ), Brazzaville, le 17 septembre 1947, 4 pages dactylographiées.
2. *BG,* mai 1931.

qui auraient pu faire un livre intitulé malicieusement : *Un peu au-dessous du zéro équatorial*[1]. »

*LA CARAVANE APOSTOLIQUE : « Le missionnaire, qui se met en route pour plusieurs semaines, a beau réduire le plus possible, il lui faut tout de même se faire accompagner d'un petit train régimentaire. Par ordre de dignité, signalons d'abord parmi les bagages la valise-autel. Éraflée, cabossée, elle ne paie pas de mine dans la grosse toile où on l'enveloppe pour la sauver des averses. mais c'est l'Arche de la Nouvelle Alliance... Où le missionnaire ne célèbre-t-il pas ? Nous avons nos cases-chapelles ; pas autant que nous voudrions ; il faut parfois se contenter d'une case ordinaire. J'ai célébré sur une touque à essence vide, j'ai célébré sur un dossier de chaise indigène qu'un féticheur me fixa avec deux bouts de bois contre une paroi au mur de feuilles... On ne part pas sans une cuisine roulante. Panier d'osier à couvercle ; on y entasse des assiettes de fer ou d'émail, des couverts fatigués, des casseroles cabossées, des quarts qui ressemblent à leurs aînés du temps de la guerre, des provisions de bouche variées et assorties. Tout ça, un petit Vatel en herbe va le hisser sur sa tête et le brimbaler tout le long du chemin dans un bruit de ferraille... Il faut bien aussi une petite garde-robe. Quand l'Évangile recommande au missionnaire qui part en tournée de ne pas s'embarrasser de superflu, c'est un esprit qu'il suggère plutôt qu'un trousseau qu'il prétend fixer dans le détail à un article près. Deux tuniques, pas besoin ( c'est deux soutanes que je veux dire ). Cette* vestis talaris *on ne la déploie que pour les fonctions du ministère ; elle voyage dans la valise. L'envergure de cette robe est tout-à-fait contre-indiquée dans les enchevêtrements de la forêt où l'on a parfois tant de peine à se glisser. Ce n'est pas douilletterie excessive que de mettre dans la garde-robe une paire de sandales ou d'espadrilles de rechange ;*

---

1. Allusion à : M. BRIAULT, *Sous le zéro équatorial. Etudes et scènes africaines,* Bloud et Gay, Paris, 1928, 248 pages. A l'époque ce livre avait eu du succès et le P. Briault écrira ensuite plusieurs autres ouvrages du même genre. Son style est alerte et ses dons d'observation certains ; mais l'auteur est fortement marqué par l'esprit de son temps. Y-eut-il réellement quarante cahiers laissés par le P. Auzanneau ? Aux Archives générales de Chevilly, il y en a treize, remplis de son écriture, régulière, agréable à lire, avec son style soigné et vivant. Les principaux sujets abordés : *Les travaux et les jours dans une station de brousse congolaise. Un peu au-delà du zéro équatorial ; scènes et récits de la vie congolaise. L'évolution vue de ma fenêtre...* Sont parvenues aussi aux Archives, de diverses provenance, 410 pages de textes dactylographiés, reproduits au papier carbone, sur papier pelure. Certains de ces textes sont les mêmes que ceux des cahiers, d'autres les complètent, par exemple : deux *journaux de voyage ( 1931 et 1937 ),* et *Poèmes et histoires courtes ; La sorcellerie en A.E.F. ; Etude sur les noms de personnes dans la région de Kibouendé,* etc. Mentionnons aussi que quelques textes des cahiers ont paru dans les *Annales des Pères du Saint-Esprit,* en 1936 et 1937 : *Nos grand-messes en Afrique. Le ministère en brousse, notes d'un missionnaire du Congo français. Notre ministère en Afrique : réflexions d'un professionnel.*

*sans scrupule non plus, le missionnaire se munit d'un bon bâton qui l'accroche au sol, quand, dans les côtes de sable, à chaque pas qu'il fera, il perdra une partie de son enjambée par un glissement en arrière. Sans compter qu'on peut se trouver en face d'un serpent qui ne prend pas toujours la fuite à votre approche. Reste un bagage qui ne manquera pas d'étonner ceux à qui suffit, pour leurs déplacements, un simple calepin de poche. Il faut au missionnaire en tournée une caisse-bureau. Le ministère apostolique ne se ramène pas certes à une paperasserie ni à une bureaucratie, mais il est de toute nécessité de tenir registre de nos chrétiens, de nos catéchumènes, de nos écoliers. Si l'on inscrit ces nomenclatures par village et par catégorie, voyez le volume de cahiers qu'il faut emporter pour une tournée de quinze jours ou trois semaines... J'allais oublier la caisse-bilongo : la pharmacie portative. Nous pourrions traîner avec nous une charrette à bras de drogues, nous ne contenterions pas encore nos clients, tellement nos gens ont la foi dans les élixirs et les onguents... A l'heure du départ, chaque porteur se met en face du bagage qui lui est assigné, suppute de l'œil le poids de sa charge, se félicite de sa chance ou se résigne à sa déveine, puis cale sa caisse sur le plat du crâne, en ayant soin, comme Perrette, d'y placer un coussinet pour amortir les chocs... Et la caravane apostolique se met en route*[1]... »

Dix ans après sa fondation, « la station de Kibouendé, avec sa magnifique église et sa belle maison d'habitation, mission toute neuve, bien vivante, donnant à plein rendement, serait encore plus prospère si elle ne souffrait du changement constant de personnel. En 1930, le P. Pourchasse la quittait pour Kindamba. En 1931, le P. Jean Hirlemann allait commencer la fondation de Voka. En 1933, le P. Jean Monnet, après y avoir passé un an et quelques mois, la quittait pour Brazzaville, et y était remplacé par le P. Joseph Hubsch, déjà malade, et qui devait y séjourner à peine un an. Au milieu de tous ces changements, le P. Auzanneau a dû tenir la mission à lui tout seul[2], ce qui n'a pas empêché cependant d'enregistrer, pendant cette campagne apostolique, près de 600 baptêmes, portant ainsi le nombre de chrétiens au chiffre de 8 000[3]. »

Deux ans durant, en 1937 et 1938, le petit séminaire du vicariat apostoli-

1. *A*, juin 1937, p. 163.
2. Après le P. Auzanneau, sont présents à Kibouendé, les PP. Firmin Fleury, Jean Prat, Maurice Ramaux ; et, après la guerre de 1939-1945, les PP. Joseph Morvan, Jean Le Gall, Clément Piers et Jean Ernoult.
3. *Chr.*, 1934-1936.

que de Brazzaville fonctionne à Kibouendé, avant de s'installer à Mbamou, en 1939. Par la suite, on hésita plusieurs années sur son implantation définitive ( Mbamou, Kibouendé, Brazzaville ) avant de se décider pour Mbamou.

Arrivé au Congo en novembre 1948, j'ai passé cinq ans à Kibouendé, qu'à l'époque on appelait plus souvent Baratier, du nom de la gare. J'avais été chargé par le P. Roger Vallée, directeur de l'enseignement du vicariat apostolique de Brazzaville, de l'école de moniteurs que l'on venait d'ouvrir, sous le nom trompeur d'*École Normale.* Les élèves, recrutés à la sortie de l'école primaire, venaient des différentes missions du vicariat, qui s'étendait alors jusqu'au nord du Congo. La congrégation enseignante des marianistes, arrivée peu auparavant à Brazzaville, avait fondé le *Collège Chaminade*, qui comprenait une section de formation d'instituteurs, avec un programme de quatre années d'études. En attendant que les premiers instituteurs sortent de Chaminade, il fallait faire face au développement rapide des écoles primaires. A l'extension normale de l'enseignement dans tout le pays, s'ajoutaient les rivalités entre écoles officielles, catholiques, protestantes et salutistes. Il fallait occuper le terrain avant les concurrents ! Pendant cinq ans, on a donné, à Baratier, une formation accélérée ( un an ou deux ) à des élèves-moniteurs qui se sont ensuite perfectionnés *sur le tas.* Certaines années, on organisa même des stages de formation *ultra rapides* ( à Baratier et à Linzolo ), pendant les grandes vacances, afin de pourvoir aux nouveaux postes créés à chaque rentrée scolaire. J'ai été aidé dans ce travail par le F. Marie-André Nganga ( de la Congrégation locale des Frères de Saint-Joseph, qui devint ensuite Frère de Saint-Gabriel ), par un coopérant, M. Bernard Léturmy et par un enseignant congolais, M. Joseph Loko. En 1953, l'*Ecole Normale* de Baratier, ayant rempli son rôle provisoire, est supprimée et les quelques élèves restants rejoignent le Collège Chaminade.

J'ai qualifié le titre *Ecole Normale* de trompeur, non pas qu'on y ait fait de la formation *au rabais,* mais parce que l'école n'avait pas pour but de former des instituteurs *qualifiés.* En répondant à une urgence et bien qu'avec un temps de scolarité raccourci, je pense qu'on y a fait du bon travail. En culture générale, on donnait aux futurs moniteurs ce qu'il fallait pour les *monter d'un cran.* Pour ce qui était du métier d'enseignant d'école primaire, on leur inculquait des méthodes *pratico-pratiques.* La plupart surent, par la suite, les appliquer de façon intelligente et les affiner avec l'expérience. Pour prendre un exemple entre bien d'autres, j'ai le souvenir d'avoir rencontré, quelques années plus tard, un de mes anciens élèves, maître de cours préparatoire première année, menant *à la baguette* une centaine d'élèves. A

la baguette, non pas avec une quelconque violence, mais comme un chef d'orchestre mène ses musiciens. Malgré le nombre, ses *débutants*, grâce à des méthodes bien appliquées, assimilaient sans difficulté les rudiments de lecture, d'écriture et de calcul ; mieux peut-être que dans des classes deux ou trois fois moins nombreuses. A Baratier, on faisait place aussi au sport et au travail manuel. Les élèves participèrent à la construction même des bâtiments de leur école et j'avoue, de notre part, une certaine inconscience en face des risques encourus. Un autre exemple : on établit avec eux un barrage, avec pierres et ciment, sur un ruisseau, pour y créer une *piscine*. Ces activités manuelles, sans oublier les travaux d'entretien quotidiens, nous semblaient un complément nécessaire à la formation des futurs maîtres ; mais je ne dis pas que tous l'ont toujours compris ainsi !

En 1951, le P. Jean-Baptiste Gur[1], arrivé depuis peu à Kibouendé et qui va y rester dix-sept ans, parle de la préparation au baptême et à la première communion : « Pour les écoliers, cette préparation se fait à l'école même. Pour les non écoliers, jeunes ou adultes, ils suivent plusieurs années le catéchisme dans leur village, à raison de deux demi-heures par jour. Ils complètent leur instruction religieuse dans un catéchuménat central qui réunit les candidats habitant dans un rayon de 8 à 12 kilomètres. Nous avons ainsi un grand catéchuménat à la mission même, six autres en brousse, chacun dirigé par un catéchiste-chef, qui assure aussi, là où il n'y a pas de messe, la *réunion dominicale*. Ce travail d'entretien de l'instruction religieuse et de la vie chrétienne est contrôlé par les visites des pères dans leurs tournées de brousse. A Kibouendé, nous visitons chaque village deux ou trois fois par an ; les postes centraux cinq à six fois chacun, et chaque fois pour plusieurs jours.

« Comme œuvres paroissiales, la principale est évidemment l'école, qui, à Kibouendé comme dans tout le Congo, a pris ces dernières années un essor considérable. De nombreux écoliers font partie des Scouts, des Cœurs vaillants ou des sections de sport. Chez les adultes, outre le catéchuménat, la *Légion de Marie* comprend deux groupes d'hommes et un de femmes. A la mission se trouve aussi, depuis le 15 septembre 1946, le *Postulat des Frères*

---

1. Pendant la période de supériorat du P. Gur, sont successivement présents à Kibouendé, les PP. Alfred Zippert, Pierre Le Moal, Joseph Le Badézet, Didace Malanda et Paul Schœffel, ainsi que plusieurs prêtre congolais. En 1968, le P. Gur quitte Kibouendé pour s'installer à Hamon. M. l'abbé Jean-Pierre Gallet, prêtre français incardiné au diocèse de Brazzaville, devient alors supérieur de la mission, le P. Le Badézet demeurant avec lui quelque temps encore. Après eux, à partir de 1985, le P. Jean van der Burg se trouve seul pendant quelques années.

*de Saint-Joseph* . Les postulants, actuellement ( 1951 ) au nombre de cinq, se destinent, les uns à être frères enseignants, les autres à exercer un métier, tel que la menuiserie. Après deux ans de postulat, les vocations reconnues solides sont dirigées vers le noviciat qui se fait à Libreville[1]. »

*NOS GRAND-MESSES EN AFRIQUE : « Le célébrant et ses servants que nous voyons déboucher de la sacristie de Kibouendé vont évoluer autour d'un autel paré de fleurs, de lumières, de tissus. Mais la règle suivie, c'est la sobriété. pas de profusion qui écraserait l'autel, pas de surcharge qui ferait oublier la table sacrificielle. A plus forte raison, pas de colifichets, pas de falbalas, pas d'oripeaux qui balancent leurs couleurs trop voyantes et leurs grâces fausses au-dessus de l'autel. La brousse prochaine fournit les feuillages aux verts nuancés. Quelques corolles aux tons un peu plus vifs pour allumer leur flamme au milieu des frondaisons qui forment une masse sombre. Ainsi l'autel garde, visible, sa signification. Les servants, qui évoluent pieds nus, étalent bien parfois leurs gaucheries ou leurs timidités. mais ils ont de l'aisance à garder le sérieux de leur fonction. Pas de danger qu'ils* salissent *la célébration de la messe par des gamineries ou des grimaces de polichinelle, comme tels polissons en soutane rouge que j'ai connus. A la tribune, un quarteron d'écoliers décoré du nom quelque peu hyperbolique de schola mène les chants autour d'un clavier qui eut pendant quelques années la chance d'être touché par des doigts habiles. Ils se réservent d'exécuter les neumes du graduel et de l'Alléluia. Bien sûr, un dom Mocquereau et autres heureux praticiens de la perfection en seraient crispés. Mais nos scholistes sont presque les premiers de leur race à qui on dit de chanter avec leur âme. Comment n'y seraient-ils pas malhabiles ? Toute leur race avant eux n'a su que donner de la gueule pendant les nuits de danses fétichistes ou dans l'échauffement des* malaki *( fêtes de village ) sous l'excitation du tam-tam et du* malafou *( vin de palme ). Ces petits frères malhabiles des chantres de la Chapelle Sixtine font ce qu'ils peuvent pour louer le Seigneur. Ce que nous envieraient peut-être beaucoup de paroisses rurales françaises, c'est la participation aux chants de la messe. C'est tout de même un acquis que l'ordinaire de la messe, entonné à la tribune par un jeune au lutrin, trouve en bas une masse de voix bien nourries, sinon bien savantes, qui alternent avec entrain...* Ite missa est... *L'officiant disparaît, pendant qu'un chant bien connu de tous exalte le mystère du jour... Le gros de la foule est attiré maintenant par un autre pôle : le marché, qui, tout près de là, étale à même le sol, ses éventaires* sui generis[2]. »

---

1. *A,* juin-juillet 1952, numéro spécial : L'Eglise au Congo.
2. *A,* octobre 1936 : extrait d'un article du P. Joseph Auzanneau.

En 1951, sur le plateau voisin de celui de la mission, on fait construire les bâtiments, où quelques mois plus tard vient s'installer une communauté des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Actuellement ( 1994 ), la mission de Kibouendé est confiée à l'équipe spiritaine venue, en 1990, de Kindamba, et composée des PP. Joseph Mermier, Joseph Le Badézet et du F. Marcel Pelhate. En 1992, s'y est ajouté le P. Wieslaw Brinken, spiritain polonais.

## Octobre 1927 – Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus ( Mouyondzi-Kengué )

Devant les progrès des missions protestantes et les bons résultats constatés dans la région par les missionnaires de Kimbenza, Mgr Friteau décide, en 1927, de fonder une nouvelle mission sur la rive droite du Niari. Désignés pour cette fondation, les PP. Adrien Olsthoorn et Gaston Cossé se mettent au travail, en octobre 1927, sur le plateau de Kibiti. Le premier se fait bâtisseur, tandis que le second parcourt la brousse, pour y recruter des catéchumènes. En février 1928, ils reçoivent le renfort d'un jeune frère indigène, le F. Luc Nléli.

Après une année d'activité, atteint de la maladie du sommeil, le P. Cossé doit partir se faire soigner en France. Il est remplacé, en avril 1929, par l'abbé Gabriel Nghimbi. En octobre de la même année, arrive de France, le P. Alphonse Muller. Au début de 1930, le P. Henri Heidet, auparavant à Sette-Cama, vient remplacer le P. Olsthoorn, qui part en congé, après onze ans de présence au Congo. En septembre 1930, le jeune F. Didier Reynaud, dont c'est la première affectation, vient compléter la communauté.

« La population, mélange de Bembés, Kengués, Laris, Kambas et Kougnis est relativement dense. Malheureusement le recrutement des travailleurs pour le chemin de fer et la maladie du sommeil la font diminuer rapidement. Le pays, très accidenté, est assez fertile : manioc, bananes, ignames, patates, maïs, arachides poussent à l'envi. La pomme de terre et le riz viennent bien aussi. l'élevage réussit également et la mission a déjà un beau troupeau de moutons et de chèvres[1]. »

« Nous nous heurtons à deux grands obstacles, disent les missionnaires, la polygamie et le protestantisme. Nous avons facilement les garçons. Quant

1. *BG,* mars 1931.

aux filles, on nous les cache pour les soustraire au baptême, afin de pouvoir les donner en mariage aux vieux polygames. Deux missions protestantes suédoises nous enserrent ; Kolo et Indo, établies dans le pays depuis seize ans et comptant un nombre important d'adeptes[1]. »

« Jusqu'en mai 1930, la mission Sainte-Thérèse se trouvait à Kibiti, sur la rive droite de la *Bouenza*. Une route devait passer par là, reliant Mouyondzi à Madingou, mais voici que, changeant d'idée, l'administration fit cette route sur la rive gauche. Comme il faut s'attendre à la suppression du portage à brève échéance, le transfert de la mission à Kengué, terre de Mouyondzi, fut décidé et effectué au cours de la dernière saison sèche ( juillet-août 1930 )[2]. »

*UNE NOUVELLE SECTE : LE MPEVOU NZAMBI – « Une nouvelle secte se répand depuis quelque temps dans la région. Voici, d'après le P. Heidet, ce que l'on sait de cette religion nouvelle. Elle porte deux noms :* Mpévou Nzambi, *le vent, le souffle de Dieu ; ou* Moulenvou Nzambi, *le pardon de Dieu. Sa parenté avec le* Ngounzisme *d'il y a une dizaine d'années est indéniable. Comme lui, elle a pris naissance au Congo belge ; son fondateur se nomme Moanda Tsangou... Les envoyés du prophète opèrent de la façon suivante : en arrivant dans le village à initier, ils commencent par prélever une contribution consistant : 1° ) en une pièce d'étoffe d'une valeur de 50 F environ ; 2° ) une ou deux couvertures ; 3° ) une somme d'argent variant entre 5 et 10 F ; 4° ) plusieurs poulets ; 5° ) des régimes de bananes ; 6° ) des calebasses de vin de palme. Ceci fait, hommes, femmes et enfants sont rassemblés, on brûle les fétiches, puis on apprend une danse spéciale, accompagnée de chants plutôt mélancoliques. Au cours de cette danse, les* apôtres *passent au milieu des danseurs et, armés d'un bambou et d'une baguette, tambourinent au-dessus de la tête de chacun. Certains , des femmes et des enfants surtout, se mettent à trembler, on les proclame aussitôt* Nkouingis *et ils reçoivent comme signe distinctif, un miroir et un mouchoir rouge... Miroir et mouchoir rouge donnent le don de prophétrie et le don des miracles... Le* Mpevou Nzambi *est ouvert à tous les Noirs indistinctement, hommes, femmes, enfants. Il a même le privilège de donner aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes et de lever toutes les défenses qui leur sont imposées par la famille, la coutume, etc[3]... »*

1. *BG,* mars 1931.
2. Ibid.
3. *Chr. 1930-1931,* p. 203-204.

Le 25 décembre 1931, après la fête de Noël, où tout s'était très bien passé, la foudre frappe l'église de Mouyondzi-Kengué, et, « en quelques minutes, toute la toiture en paille est en feu. Bientôt l'église ne fut plus qu'un brasier : à 11 heures et demie il n'en restait plus que des débris fumants. On eut tout juste le temps de sauver le Saint-Sacrement. Le reste, vases sacrés, croix, chandeliers, ornements, autel, statue de sainte Thérèse, tout est perdu. Le vent, heureusement, portait flammes et flammèches dans la direction opposée aux habitations, sinon le désastre était complet[1]. »

Deux ans plus tard, on a reconstruit à la hâte une chapelle provisoire, en briques sèches. Le F. Véronus Mollemans travaille alors à la construction de la maison d'habitation ; après quoi il entreprend celle de l'église définitive. Celle-ci sera inaugurée par Mgr Friteau, le 31 août 1941, « en présence de Mgr Biéchy et avec le concours de la chorale de Brazzaville ». En 1944, autre inauguration d'une œuvre du F. Véronus, celle de « la splendide école que l'administration elle-même nous envie[2] ». En 1948, Sibiti, jusque là annexe de Mouyondzi, devient mission indépendante. Le P. Adrien Olsthoorn, fondateur de Mouyondzi, y reste une vingtaine d'années, laissant ensuite la place au P. Eugène Hinder[3].

En 1953, on fait ainsi le point de la situation : « La briqueterie, l'atelier de menuiserie, les plantations de caféiers, qui ont permis de bâtir la mission, l'aident maintenant à vivre. Les œuvres entreprises dès le début, écoles et catéchuménats, se sont développées et ont porté leurs fruits : la mission compte actuellement près de 15 000 chrétiens. Dans les centres plus importants, huit écoles rurales ont été fondées qui, avec l'internat, groupent plus de 800 élèves. La section pédagogique de moniteurs-instituteurs ( du vicariat apostolique de Pointe-Noire ), autrefois installée à Pointe-Noire, a été transférée à Mouyondzi[4], où des locaux plus vastes et plus adaptés sont en construction. Une chose nous manque encore pour compléter notre mission : une œuvre de filles. Pour quand les religieuses qui voudront s'en charger[5] ? »

---

1. *A,* avril 1932. On précise que « la chapelle brûlée ( 27 mètres de long sur 10 de large ) venait d'être achevée. En attendant qu'on puisse en construire une autre, on dit la messe dans le réfectoire de la communauté transformée en oratoire : les fidèles restent dans la cour. »

2. *BG,* mars-avril 1953.

3. De la fin des années trente au début des années soixante, se succèdent à la mission Sainte-Thérèse, les PP. Georges Ritt, Emile Zimmermann, Jean-Marie Flour, Henri Vrœmen, François Ebendinger, Jacques Robillard et Joseph Gottar. Pendant toute cette période, le F. Veronus est toujours là et il y sera encore jusqu'en avril 1972. Il faut signaler aussi la présence à Mouyondzi, pendant de longues années, de M. l'abbé Denis Moussavou.

4. Le premier responsable en est le P. André Seidel, suivi des PP. Antoine Delègue et Gabriel Le Normand. Ce dernier fera le transfert de la section pédagogique à Dolisie, en 1961.

5. *BG,* mars-avril 1953. Les Sœurs de Saint-Charles s'installeront à Mouyondzi en 1962. Elles seront remplacées en 1968 par les spiritaines.

La mission de Mouyondzi se trouvant placée à une certaine distance du poste administratif, on prévoit la construction d'une chapelle dans l'agglomération. Dédiée au bienheureux Charles Lwanga, elle est inaugurée par Mgr Fauret, le 7 mai 1961[1]. Dès cette année-là, le P. François Ebendinger réside au poste. Le P. Joseph Gottar, avec les abbés Denis Moussavou et René Niambi, reste encore quelque temps à Kengué.

Saint-Charles Lwanga devient la mission principale en 1964. « Sainte-Thérèse de Kengué-Mouyondzi, fondée en 1927, devient annexe de la mission Saint-Charles Lwanga où résidera désormais tout le personnel missionnaire du secteur[2]. » En fait, Kengué ne fermera définitivement ses portes que le 10 juillet 1971. Un rapport de 1975 précise : « Autrefois la mission de Mouyondzi était prospère, avec un troupeau, un camion, un atelier et une pompe à essence. Le troupeau de bovins a été vendu. Le camion, rentable à une époque, était devenu inutile, par manque de travail. La pompe à essence fut elle aussi abandonnée, ainsi que l'atelier de menuiserie qui ne marchait plus que deux jours par semaine. » Et le même rapport indique : « En 1973, au Conseil presbytéral, Mgr Fauret ( a fait part de sa décision de ) céder au Gouvernement le grand bâtiment à droite de l'église, pour en faire un C.E.G. Depuis ce temps, le bâtiment des pères et l'église sont plus ou moins à l'abandon[3]. » Bien d'autres missions ont été dans la même situation que Mouyondzi, avec la nécessité de se rapprocher d'un centre administratif où se trouvait la population. Mais, dans ce cas particulier, on abandonnait une mission où existait un ensemble important de bâtiments construits avec le plus grand soin.

## 24 janvier 1930 – Saint-Pierre ( Makoua )

Le P. Paul Fourmont, jeune missionnaire arrivé au Congo l'année précédente, écrivait, en décembre 1928 : « Pauvre poste de Makoua ! il a dû traverser bien des épreuves avant de voir aboutir les projets des quatre missionnaires qui, depuis cinq ou six ans, se sont consacrés à l'évangélisation de ce district. Et pourtant, les raisons qui motivaient l'établissement d'une mission étaient pressantes. C'étaient la fermeture de Saint-Louis de Liranga ;

1. *BG,* juillet-août 1961.
2. *Bull. PN,* n° 49, juillet-décembre 1971.
3. *Arch.* Rapport du 28 février 1975.

le péril protestant devenu prochain par la présence de luthériens suédois dans la basse Sangha ; c'était enfin la bonne volonté des gens et l'espérance fondée de conversions nombreuses. Tour à tour les PP. Herriau et Pédux préparèrent cette fondation et choisirent même l'emplacement des constructions futures. En dernier lieu, le P. Jeanjean vit s'ajouter à son immense district de Saint-François toute cette vaste région de la Likouala. Mgr Guichard fit avec lui, en août-septembre 1927, une grande tournée pastorale dans le bassin de la Likouala, jusqu'à Odzala. Partout l'accueil fut enthousiaste. Fin octobre 1927, venant d'arriver à Brazzaville, j'eus la joie d'être désigné pour la fondation de Makoua. La mission qui devait me former à l'apostolat était Saint-François Xavier de l'Alima[1]. »

Makoua se trouve dans le domaine de la Compagnie Française du Haut et du Bas Congo ( C.F.H.B.C. ), société commerciale qui s'étend sur toute la *cuvette* de la région Likouala-Mossaka et qui est dirigée par les frères Tréchot. A Makoua comme ailleurs il ne fut pas facile de traiter avec eux ou avec leurs agents, mais finalement Mgr Guichard put « choisir un emplacement au village de Bonga, à quatre kilomètres à l'est du poste administratif[2] ».

Le P. Fourmont précise : « Makoua, sur la ligne même de l'Équateur, est déjà occupé par un poste administratif et une factorerie. Le poste de catéchiste en est à une demi-heure ». Un emplacement a été demandé, pour l'installation d'une mission, mais l'autorisation administrative se fait attendre. « Enfin, le précieux document nous est parvenu presque à la veille de notre retour vers Saint-François. Vous devinez la joie de tous ! La concession est une longue bande de terrain, 1 500 mètres sur 200, en bordure de la Likouala. Le terrain est fertile et nous permettra aisément d'y faire des cultures vivrières pour les enfants de l'œuvre[3]. »

Dans sa réunion du 24 janvier 1930, le Conseil général de la Congrégation du Saint-Esprit approuve la fondation de la nouvelle station Saint-Pierre de Makoua. Le personnel en est le P. Paul Fourmont et le P. Emile Verhille, qui vient d'arriver au Congo et dont c'est la première affectation. Bientôt familiarisé avec la langue, excellent marcheur, le P. Verhille connaîtra vite les grands espaces entre les rivières Mambili et Kouyou. « On s'installe dans des cases de fortune, ayant pour tout mobilier une table de tournée, une chaise pour le supérieur et une caisse servant de siège pour le second[4]. »

---

1. *A,* décembre 1928 : extrait d'une lettre du P. Paul Fourmont à Mgr Le Hunsec, supérieur général.
2. *BG,* janvier-février 1957.
3. *A,* décembre 1928.
4. *BG,* janvier-février 1957.

J'ai cité ci-dessus deux passages extraits du *Bulletin général* de janvier-février 1957 ; ce qui suit reprend une bonne partie de ce texte, qui résume un quart de siècle de l'histoire de Makoua. Il est complété par des emprunts à divers documents, entre autres des notes manuscrites du P. Jean-Baptiste Schœffel[1] ( à Makoua, de 1945 à 1956 ) et du P. Martin Gottar ( à Makoua, de 1975 à 1989 ).

Tout en se faisant connaître, les missionnaires améliorent leur installation. En novembre 1931, Mgr Guichard bénit une chapelle qui devait servir jusqu'en 1949. Devant le développement que prenait la fondation, Mgr Guichard y envoie le F. Alfred Grenada pour s'occuper des constructions. Dès les débuts, on découvre et on exploite un gisement de terre argileuse, on édifie des fours, obtenant ainsi d'excellentes briques pour les bâtiments de la mission et, plus tard, pour les besoins de l'administration et d'autres clients. En forêt, des scieurs abattent les arbres et les débitent : le bois est acheminé par la rivière ( la Likouala ) jusqu'à la mission. Mais des épreuves ralentissent les travaux. En juin 1932, la foudre met le feu à la maison d'habitation, manquant de tuer le F. Alfred. Un mois plus tard, le feu consume la cuisine et les magasins. Peu après, un nouvel incendie détruit un gros stock de bois, notamment la charpente de la maison, prête à être posée. Enfin, malgré toutes ces difficultés, en mars 1934, Mgr Guichard peut bénir la nouvelle résidence. Puis, sortirent successivement de terre : l'école, les magasins, une maison de passage, les internats et les logements du personnel enseignant.

En 1935, le P. Paul Biéchy passe à Makoua, en qualité de *visiteur*. Il y revient, en mai 1937, mais comme successeur de Mgr Guichard. La même année voit le P. Fourmont quitter Makoua pour assurer un intérim à Brazzaville et le P. Charles Lecomte vient seconder le P. Verhille.

*EN TOURNEE CHEZ LES MBETIS : « Au matin du 21 janvier, je bondissais sur la piste d'Etumbi avec ma moto,* F.N. 350. *Sous la haute forêt où jamais ne pénètre le soleil, la piste devenait grasse et brusquement ma moto se coucha... Je me relevai sans trop de douleur, mais, malgré les coups de kick réitérés, la machine ne voulut point repartir. J'entrepris de démonter le cylindre et d'examiner le piston. Les segments étaient bloqués par une huile trop épaisse et qui charriait du sable. Après quatre heures de travail, quelle joie de pouvoir repartir ! A trois heures de l'après-midi, j'étais à Etumbi, rompu. Le surlendemain, après trente kilomètres de moto, je dus abandonner ce véhicule : la route se terminait là. Pour m'enfoncer dans le*

1. Le P. Jean-Baptiste Schœffel est décédé à Schirmeck, le 29 mars 1995, à l'âge de 83 ans.

*pays mbéti assez rapidement et sans trop de fatigue, un moyen : le* tipoye. *On y goûte un charme particulier d'exotisme, ravi de se voir balancé dans les chemins qu'encadre la flore équatoriale. Ce charme ne tarde pas à céder la place à un certain ennui, quand ce n'est pas à des nausées qui rappellent le mal de mer. Au soir nous arrivons à Aliéni : vingt cases d'écorces, la plus haute n'atteint pas deux mètres au faîte, et là-dedans un grouillement humain... Le jour pointe à peine que nous quittons Aliéni avec grand fracas. A 2 h 30 nous sommes à Adjogo, notre deuxième étape. Le mercredi 25, à 7 heures, la messe est dite, mes cantines bouclées et mon petit déjeuner pris, avec une double dose de quinine ; nous partons pour Abondji. Désormais nous serons dans la grande forêt ; il faudra marcher dix jours avant de revoir la lumière de la plaine. Arrivé de bonne heure à l'étape, j'ai tôt fait d'examiner les 45 catéchumènes et de voir la douzaine de pénitents. Le catéchiste est en palabre avec le chef ; j'arrange l'affaire de mon mieux. Le lendemain, après une longue marche où j'ai dû descendre plusieurs fois du tipoye pour grimper des rampes vertigineuses, nous atteignons le chef-lieu de la subdivision, Abolo. Après de nombreux examens et la mise à jour de mes cahiers, je m'endormis le soir du sommeil du juste, fatigué... Le lundi 30, après huit heures de marche, j'arrive à Yembelangoye-Bakota. Le village est sale, pas une case n'est convenable : je dois coucher dans celle du catéchiste. Je passe une centaine d'examens, mais 40 catéchumènes sont absents... Le samedi 4 février je termine la première partie de mon voyage, j'arrive à Etaba, où je resterai dix jours. Je dois prêcher une retraite aux 87 catéchumènes que j'ai rassemblés pour le baptême. Je dois aussi confesser les chrétiens, régler les palabres, tout en surveillant la construction d'une église en terre et l'achèvement de la case du père... Mardi 14, départ pour Ololi ; nous avons retrouvé la plaine. Mercredi 15, je rejoins Tchéré où j'abandonne le tipoye pour reprendre ma moto. A Etumbi, les Européens m'offrent une bouteille de bière glacée : oh que c'est bon ! Ma première tournée chez les Mbétis est terminée. J'ai parcouru 800 kilomètres, fait passer 940 examens, donné 87 baptêmes, marié 19 couples. J'ai fait ce que j'ai pu, le diable aussi, mais il ne peut empêcher le règne de Dieu de s'étendre*[1]. »

---

1. *A*, juillet 1939 : extraits d'un article de dix pages, où le P. Charles Lecomte donne d'abondants détails sur une tournée effectuée, du 21 janvier au 15 février 1939, chez les Mbétis ( à l'ouest de Makoua ), par Etoumbi, Abolo, Etaba et retour à Makoua, par Etoumbi.

En 1939, le P. Verhille est détaché de Makoua pour fonder Ouesso et le P. Fourmont est alors de retour à Makoua[1]. Pendant la guerre 1939-1945, plusieurs missions reçurent des *prisonniers* vichyssois, assignés à résidence. A Makoua, les deux ingénieurs qui y faisaient ainsi un séjour forcé, fabriquèrent une turbine, installée sur une chute d'eau, et qui fournissait à la mission un courant électrique, qui pouvait atteindre, en saison de hautes eaux, les 110 volts. A la fin de la guerre, l'ouvrage rendit l'âme et fut remplacé par un groupe électrogène des *surplus* militaires.

Après la guerre, arrivent en renfort le P. Jean-Baptiste Schœffel et le P. Martin Joosten[2]. En octobre 1946, le P. Fourmont est définitivement affecté à Brazzaville où il va s'occuper des fours à briques destinés à alimenter la construction de la basilique Sainte-Anne. A Makoua, il laisse après lui un stock de briques assez important pour la future église Saint-Pierre. A cette époque, la mission a fait l'acquisition d'un camion *Chevrolet* qui facilite les transports de matériaux. La chapelle du poste administratif aura priorité : commencée en mars 1947, la chapelle Sainte-Jeanne d'Arc est inaugurée le 1er février 1948. L'église Saint-Pierre, à la mission même, est un monument plus important, avec ses trois nefs, ses piliers et ses cintres, son clocher et sa toiture en tuiles. On en commence la construction en septembre 1947 et la bénédiction de l'édifice achevé a lieu le 19 mars 1950.

*CHANTS LITURGIQUES ET PROFANES :* Ce que dit ici le P. Jean-Baptiste Schœffel, missionnaire à Makoua de 1945 à 1956, peut s'entendre, formulé d'une façon ou d'une autre, de toutes les missions du Congo : « *On ne saurait parler de la mission de Makoua sans se féliciter de la qualité des chants qui animent la liturgie et les fêtes profanes. On est étonné de la facilité avec laquelle les gens assimilent les paroles et les mélodies les plus diverses et les mémorisent. Dès les débuts de la mision, le P. Fourmont a su encourager ces dispositions et sélectionner, parmi les jeunes, les plus doués. A l'école, qui allait alors jusqu'au cours élémentaire 2e année, avec une centaine de garçons, il y avait tous les jours répétition de chant. Chez les adultes, illettrés, le catéchiste faisait répéter des chants liturgiques, non seulement en lin-*

1. A cette époque, séjournent à Makoua, les PP. Joseph Mahé, Jean-Louis Page, Henri Geiss, François Noter, Victor Warlimont ( spiritain belge ) et Raymond Defosse ; ainsi que les FF. Valérien Eicher et Alfred Grenada.

2. Sont aussi présents à Makoua, à la mission et au petit séminaire : les PP. Emile Diss, Gabriel Ollichet, Paul Ondia et Jean-Pierre Bergeron ; ainsi que le F. Alfred Grenada. En 1952, le P. Martin Joosten quitte Makoua pour aller fonder la mission de Kellé.

*gala, mais même en latin : j'ai entendu moi-même, notre jardinier qui, tout en repiquant ses choux et ses salades, chantait ( ou plutôt, psalmodiait ), sans se lasser, les questions et les réponses du catéchisme. On m'a dit que certaines vieilles femmes chantaient par cœur des préfaces en latin ! En 1951, une trentaine d'élèves-moniteurs vinrent renforcer la petite schola de l'école primaire. Un moniteur, très doué, fit chanter à quatre voix. On entendit même, un jour de Pâques, l'*Alleluia *de Haendel ! A l'arrivée du P. Ondia, en 1953, les nouvelles compositions du P. Deiss, de Gélineau obtinrent un franc succès. Au petit séminaire, que dirigea quelque temps le P. Ondia, le chant liturgique occupa, avec lui, une place de choix. Eglise qui chante est portée vers Dieu*[1]. »

En octobre 1952, le P. Gabriel Ollichet, arrivé au Congo cinq ans auparavant, ayant exercé son ministère à Sainte-Anne ( Brazzaville ) et à Fort-Rousset, vient prendre la direction d'un cours d'élèves-moniteurs, ouvert à Makoua pour les besoins en personnel enseignant des écoles primaires du vicariat apostolique de Fort-Rousset ( créé l'année précédente ). A cette section pédagogique s'ajoute le petit séminaire Saint-Pie X, qui, en octobre 1954, s'installe dans ses propres locaux ( ceux-ci seront bénis le 27 octobre 1956 ). En 1956, les élèves moniteurs sont au nombre de 36 et les séminaristes sont une vingtaine. C'est alors le P. Paul Ondia qui a la charge de ces deniers.

En 1956, la mission fait l'acquisition d'un terrain situé « au cœur de l'agglomération de Makoua » et on y édifie une chapelle, qui sera agrandie peu de temps après. En mai 1957, on entreprend les premiers travaux pour une école de filles sur la nouvelle concession prévue pour les sœurs. Le 4 septembre 1958 arrivent à Makoua les Sœurs de la Croix de Chavanod : elles s'installent dans un logement provisoire, en attendant que la maison construite pour elles au poste, soit terminée. Leur communauté comprend quatre sœurs qui s'adonnent principalement à l'enseignement ménager pour les filles. Le 1er octobre 1958, le collège Champagnat fonctionne sous la direction des Frères maristes canadiens, qui y adjoindront un juvénat pour leur congrégation. En 1961, les Frères maristes sont quatre, les collégiens 120 et les juvénistes 30.

---

1. Quelques années plus tard, la liturgie donnera toute son importance aux cantiques, mélodies et rythmes d'inspiration africaine, composés par des enseignants ou des prêtres congolais, formés à Makoua et ailleurs. Le sujet, qui concerne l'ensemble des missions du Congo et pas seulement Makoua, mériterait d'être abordé de façon plus approfondie que dans ces quelques lignes.

Au début de l'année 1959, arrive à Makoua le P. Henri Ernst qui vient y fair un intérim. Il décide de s'installer au poste, dans une résidence provisoire. Le *Journal de la communauté* constate alors : « La mission a pris un développement extraordinaire, puisque nous comptons quatre communautés à Makoua. L'ancienne mission Saint-Pierre a été cédée aux Frères maristes, actuellement au nombre de quatre. Le petit séminaire forme une communauté à part. Au poste, les Sœurs de la Croix constituent un centre d'attraction intéressant par leurs œuvres, école primaire de filles, catéchismes, Ames vaillantes et Cœurs vaillants. La paroisse enfin existe ; et, si le presbytère est bien petit, la présence d'un père curé facilite la pratique religieuse et portera ses fruits[1]. »

En août 1965, l'Assemblée nationale congolaise décrète la nationalisation de l'Enseignement privé et il s'ensuit la confiscation des écoles primaires et des collèges diocésains. Les Frères maristes quittent Makoua pour le Cameroun. Les sœurs rentrent en France, mais ne tarderont pas à revenir, pour s'adonner désormais à la catéchèse et au soin des malades. Le petit séminaire continue, sous la direction du P. Pierre Veyrand[2], qui loge alors, seul, dans la *case Fourmont*, pour éviter qu'elle soit confisquée, mais le reste de la communauté loge dans une maison d'habitation que vient de construire le F. Alfred Grenada. Au début des années soixante-dix, l'abbé Paul Mopiako remplace le P. Veyrand qui rentre en France. En juin 1973, l'abbé Mopiako meurt prématurément. Peu à peu, les spiritains sont remplacés au petit séminaire par le clergé diocésain, assisté de coopérants.

Le P. Martin Gottar, venant de Boundji, arrive à Makoua, en juin 1975 ; le P. Jean-François Bierling, de retour de congé, le rejoint un peu plus tard. La mission Saint-Pierre de Makoua, excentrique par rapport au centre administratif, a alors perdu de son importance au point de vue ministère. L'église Saint-Pierre, au milieu d'un ensemble scolaire nationalisé devient *inutile*. On la démolit et on récupère une partie des matériaux pour construire un pied-à-terre à côté de la chapelle du *poste* ; mais il faut attendre fin février 1976 pour que le P. Jean-François Bierling et le P. Martin Gottar disposent d'une habitation plus fonctionnelle ( deux chambres, une cuisine, un salon, un oratoire et un garage ). A l'ancienne paroisse Sainte-Jeanne d'Arc, depuis quelque

---

1. *Jal,* Makoua, 31 décembre 1959.
2. Font partie du personnel du petit séminaire : les PP. Gabriel Ollichet, Pierre Scheer, Jules Ernoult, Roger Feldmann, Martin Scheer, Roger Boguet et le coopérant Jean-Paul Hoch. Plus tard, passent un temps au séminaire, les PP. Jean Derainne et Joseph Boguet.

temps, se trouve le P. Léo Pauwels, marianiste, qui dirige un organisme de formation, le Cédec ( Centre d'Évangélisation des campagnes ).

A la nouvelle paroisse Saint-Pierre, pour faciliter la suite des travaux, on fait l'acquisition d'un camion *Mercédès*. A Pâques 1977, on inaugure un *Foyer* et, en octobre 1978, le presbytère définitif est habitable : « les aménagements se feront progressivement, selon les moyens disponibles ». Le P. Bierling vient de quitter Makoua : après un congé en France, il sera affecté à Ouesso.

Le 29 juin 1980, a lieu la bénédiction de l'église, par Mgr Georges Singha. Les finitions de l'église et du presbytère demanderont encore plus d'un an. En juillet 1983, les sœurs viennent s'installer dans la maison qu'on vient de leur construire sur le terrain de la paroisse Saint-Pierre. Un mois auparavant, le P. Pauwels a quitté Makoua : il est appelé par ses supérieurs à Abidjan, comme maître des novices. Le Cédec qu'il avait mis sur pied et qu'il dirigeait depuis plusieurs années, deviendra après lui le *Centre Jeanne d'Arc*, dont les locaux, rénovés en 1986, « serviront pour des camps et pour une sorte de pré-séminaire ».

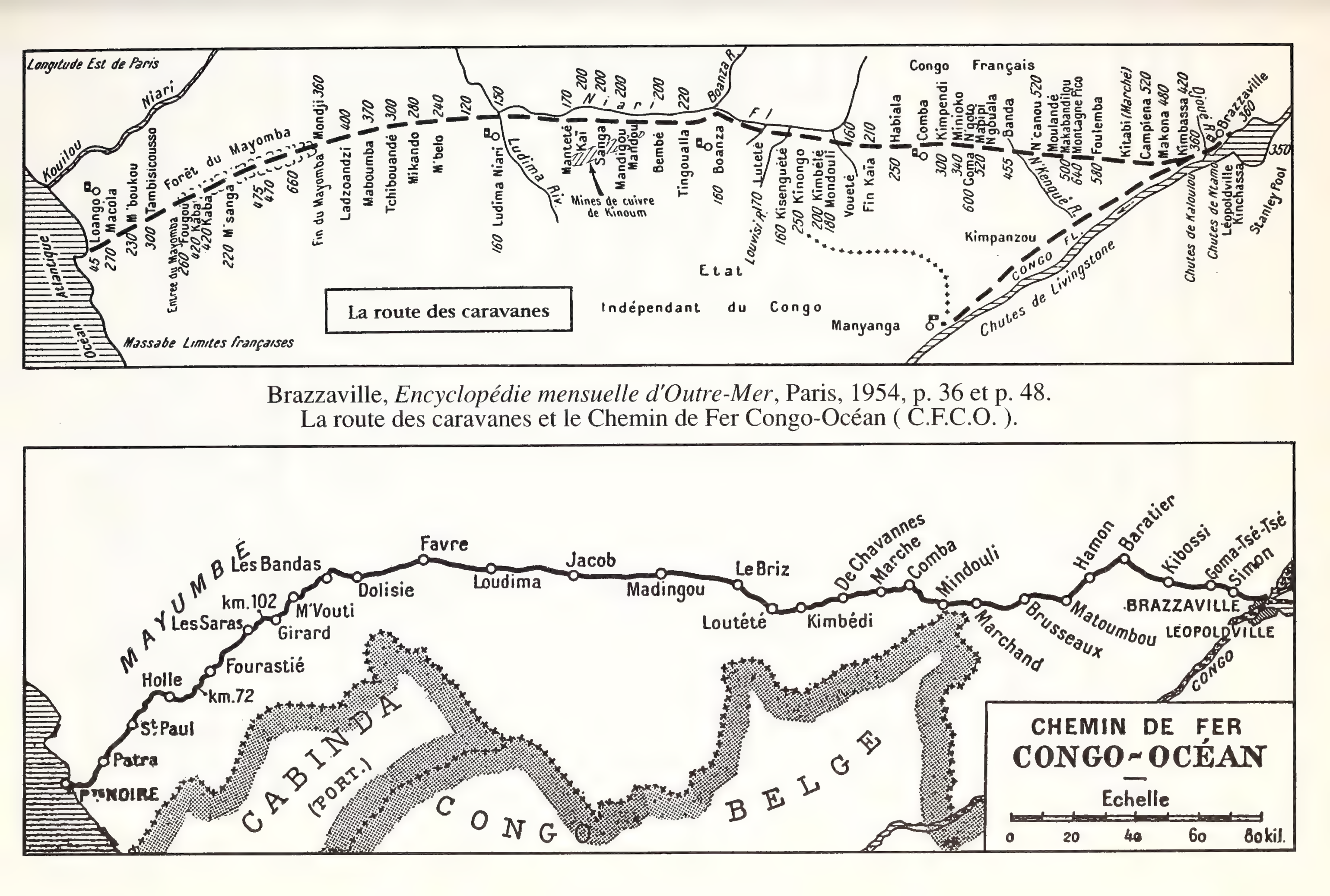
Le P. Martin Gottar signale, en janvier 1985 la confection d'un clocher de fortune avec les trois cloches : Marie-Louise et Marie-Thérèse, toutes deux de l'ancienne église Saint-Pierre, et Marie-Odile, de l'ancienne paroisse Sainte-Jeanne d'Arc. Le 28 juin 1987, ces trois cloches sonnent pour la bénédiction du nouveau clocher, où elles viennent d'être placées. Et le temps des constructions à Makoua se termine avec l'édification, en 1987-1988, d'une *grotte de Lourdes*.

Dans les tout derniers jours de l'année 1989, le P. Martin Gottar quitte Makoua. Il écrit, nostalgique : « Départ définitif... Sur la mer la traînée se referma lentement... Soixante-et-un ans de présence spiritaine s'évanouirent... »

## 20 avril 1930 – Notre-Dame del Sasso ( Plateau, Pointe-Noire )

Déjà en 1913, on prévoit de s'établir à Pointe-Noire : « Les PP. Hyacinthe Duclos et François Pélé ont choisi à Pointe-Noire un emplacement pour une future mission. Mais le gouvernement se refuse à rien concéder, tant que le tracé de la voie ferrée et les limites du port ne seront pas définitivement établis[1]. » Cette décision définitive est prise en 1921, quand Pointe-

1. *BG*, février 1913.




Brazzaville, *Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer*, Paris, 1954, p. 36 et p. 48.
La route des caravanes et le Chemin de Fer Congo-Océan ( C.F.C.O. ).

Noire est choisi comme tête de ligne du chemin de fer Brazzaville-Océan. Les travaux débutent à Brazzaville en février 1921, mais, du côté de la côte, ils ne s'amorcent que deux ans plus tard. En 1925, la ville de Pointe-Noire va commencer à prendre forme, selon les plans approuvés par le gouverneur Antonetti et sur un crédit de 300 millions accordé par le gouvernement français.

Une première case-chapelle, en papyrus, avait été construite en 1922 ( une photo de cette case provisoire figure dans la revue *Les Missions catholiques* du 16 mai 1934 ), remplacée, en 1927, par une autre en bois. De Loango, un père venait chaque dimanche, à pied ou à bicyclette, pour dire la messe, jusqu'à ce que le P. Louis Esswein s'y installe à demeure[1].

« En 1928, la mission obtient à Pointe-Noire une concession de deux hectares, pour y construire en l'espace de cinq ans, un presbytère et une cathédrale, à l'exclusion de tout autre bâtiment. Nous bâtissons donc en ciment un grand immeuble, dont le rez-de-chaussée servira de *cathédrale* provisoire. A l'étage, nous aurons nos chambres. » Le bâtiment a 27 mètres de long sur 11 de large. Commencé le 2 février 1929, il est inauguré le 20 avril 1930. Pour faciliter les déplacements et les transports entre Pointe-Noire et Loango, la mission s'équipe d'une camionnette[2]. La nouvelle station, où le P. Paul Marion vient rejoindre le P. Esswein, « est dédiée à Notre-Dame del Sasso, patronne de Locarno et du Tessin ; les Tessinois, par l'intermédiaire de l'œuvre de Saint-Pierre Claver, ayant contribué pour une large part aux frais de construction et d'aménagement[3] ». Celui qui écrit ces lignes ajoute : « Nous n'avons qu'un désir, édifier la belle église, style romano-lombard, flanqué d'un campanile de 50 mètres de haut, dont nous possédons le plan depuis plusieurs années ». Il faudra attendre plus de vingt ans pour que le souhait soit exaucé, mais selon un autre plan !

Pour l'avenir, les projets ne manquent pas : « Cette grande maison est à elle seule toute la mission de Pointe-Noire. De toute nécessité, il nous faut une école. Il nous faudra aussi des magasins. Pointe-Noire sera bientôt tête de ligne du chemin de fer : toutes les anciennes voies qui convergeaient vers Loango et les autres ports de la côte, vont s'infléchir vers le nouveau rail.

---

1. Le P. Louis Esswein, fondateur de la mission de Pointe-Noire, mobilisé en 1939, quitte alors le Congo pour n'y plus revenir. Supérieur de Montana en 1947, trois ans plus tard il est nommé à Marseille, où il tiendra la procure pendant 25 ans. En 1975, il prend sa retraite à Grasse, où il meurt le 15 mai 1980, à l'âge de 88 ans. ( Notice biographique : *PMS*, n° 67 ).
2. *A,* mai 1930, extrait d'un article du P. Paul Marion.
3. *BG,* mars 1931.

Tout va aboutir ici. Il nous faudra donc entreposer ici tout ce que les bateaux amèneront pour nos stations de l'intérieur, tout ce que l'intérieur, de son côté, nous enverra. Il nous faut aussi prévoir une maison pour les sœurs[1]. »

Le nouveau port de l'A.E.F. entre en service en 1932 : « Le paquebot *Formose* des Chargeurs Réunis, qui a quitté Bordeaux le 20 juillet dernier, devait s'arrêter à Pointe-Noire, et ne plus aller à Matadi, comme le faisaient jusqu'ici tous les paquebots de la ligne française. Les voyageurs à destination de Brazzaville et des villes de l'intérieur devaient être acheminés par la voie du nouveau chemin de fer *Congo-Océan*. Toutefois, la voie n'étant pas terminée, une partie du trajet devait encore s'effectuer en auto[2]. »

L'école projetée ouvre ses portes à la rentrée scolaire d'octobre 1933 : « la mission s'est grevée d'une lourde dette pour construire un bâtiment qui peut abriter 150 élèves ».

*L'ECOLE DE POINTE-NOIRE : « 150 ! C'était beau pour un début. mais l'empressement de notre jeunesse a déjoué ces comptes ; c'est 250 écoliers qui se sont présentés dès les premiers jours, et ils sont maintenant 340 à hurler le b-a-ba ou à apprendre le système métrique et l'orthographe. La classe des commençants se fait en partie en plein air. Lorsqu'une averse vient, c'est une ruée vers l'intérieur, un entassement et un désordre peu propices aux hautes études. Aussi, il est vraiment nécessaire de construire un abri, malgré la dette que la mission a déjà contractée pour le premier bâtiment. Ces écoliers, passionnés de savoir, viennent de dix kilomètres à la ronde. Ceux qui ne peuvent retourner chez eux à midi apportent, le matin, dans un plat de fer blanc ou un linge sale, quelques bouts de manioc ou quelques fruits qui constitueront leur* déjeuner. *Les premiers arrivés attendent les huit heures fatidiques où commencent les cours, en jouant une partie endiablée de football. Actuellement, le cours comprend quatre degrés, qui vont du premier tableau de lecture aux premiers problèmes et aux dictées. En général, les élèves s'y montrent assez appliqués*[3]. »

Le rôle économique de l'A.E.F. dans la guerre de 1939-1945 n'est pas négligeable et favorise l'essor de Pointe-Noire. Passage obligé des échanges avec l'intérieur, le port s'agrandit et voit passer une partie du matériel de guerre

---

1. *A*, avril 1931, extrait d'un article du P. Louis Esswein.
2. *BG*, septembre 1932.
3. *A*, février 1934 : extrait d'un article du P. Louis Roques.

destiné aux théâtres d'opération orientaux. la capacité de manutention passe de 600 tonnes journalières en 1934 à 1 500 tonnes en 1945.

A la mission de Pointe-Noire ( comme dans les missions de l'intérieur ) on bénéficie de cet essor économique. Bien que les communications ne soient pas faciles en temps de guerre, on tient la maison mère, à Paris, au courant de la situation et les nouvelles sont plutôt bonnes : « Tout marche à peu près normalement ( 1940 ) » ... « Le travail apostolique continue, avec des facilités inconnues auparavant ( 1942 ) » ... « On ne manque de rien jusqu'ici ( janvier 1943 ) » ... « On n'est pas à plaindre pour le ravitaillement... Presque partout on construit ( décembre 1943 ) ». Les facilités dont parle la correspondance de 1942 sont les subventions accordées par la *Colonie* pour certaines constructions et pour le fonctionnement des écoles. Il n'empêche que la lassitude se fait bientôt sentir : « Les santés sont assez bonnes, les stations tiennent, mais il faudrait du personnel ( 1942 ) » ... « Quelques missionnaires sont fatigués par suite du trop long séjour ( janvier 1943 ) » ... « Le travail va normalement, mais les santés s'usent ( décembre 1943 )[1] ».

*POINTE-NOIRE CONTINUE A SE DEVELOPPER : « En un quart de siècle, selon un plan d'urbanisme moderne, là où n'existaient que d'humbles abris de pêcheurs vilis, une ville est sortie de terre. Buildings, hôtels, écoles, banques, hôpital, gare, élégantes demeures privées et parterres fleuris ont envahi l'espace, pour ne laisser de la nature, et comme à regret, que de rares vestiges, tels le lac Tchikobo, la Côte Sauvage, le Bois d'Amour. Plus de 30 000 Africains se sont installés à proximité de la ville européenne ( 1 600 résidents ), dans une vaste agglomération triangulaire que partagent en éventail sept grandes avenues, coupées elles-mêmes de rue transversales et circulaires. Ces sept avenues portaient récemment encore le nom des sept jours de la semaine. L'Européen a conçu Pointe-Noire comme le port de l'A.E.F. et l'aboutissement sur la côte du CFCO ; l'administration fédérale l'a couronnée capitale du Moyen-Congo ; le vicaire apostolique en a fait sa résidence définitive. Peu à peu Pointe-Noire a pris une importance de premier ordre que l'avenir ne fera qu'accentuer[2]. »*

Jusqu'en 1946, après le P. Esswein, trois pères se partagent le travail à la mission de Pointe-Noire : le P. Paul Marion, supérieur, procureur, chargé

---

1. *BG,* mars-avril 1940 et *BG,* juin 1940-avril 1946.
2. *A,* juin 1953.

du ministère en ville et à l'hôpital ; le P. Alphonse François, pour le ministère extérieur et la visite des catéchuménats et le P. Louis Roques, remplacé par la suite par le P. Paul Deliens, chargé des écoles, des scouts et des œuvres sportives. En 1946 arrive la relève : les PP. Léandre Michel et Roger Leclerc. Le P. Ernest Ozanne quitte Kimbenza pour venir renforcer l'équipe. Le P. Henri Heidet, les FF. Placide Azou et Hermès van Eckert sont retenus à Pointe-Noire pour préparer la scission de la mission, par la création de la nouvelle station Saint-Pierre, Notre-Dame restant procure et paroisse de ville. Des travaux d'agrandissement y sont entrepris[1].

Mgr Henri Friteau, tout le temps où il fut vicaire apostolique de Loango, y maintint sa résidence. Après la guerre, il présente sa démission et celle-ci est acceptée par Rome le 4 avril 1946. Son successeur, Mgr Jean-Baptiste Fauret, devant l'importance prise par la ville de Pointe-Noire et le déclin de Loango, ne tarde pas à s'installer à Pointe-Noire. C'est chose faite le 29 août 1948. Le F. Hermès vient de commencer, à Notre-Dame del Sasso, la construction d'un nouveau bâtiment[2].

A la fin de l'année 1948, « à Pointe-Noire nous est attribuée une importante concession sur laquelle on se propose d'élever une mission qui s'occupe spécialement du *village indigène*[3] » : le projet de création de la mission Saint-Pierre pourra ainsi se réaliser.

Le 20 janvier 1949, « par décision du Souverain Pontife, le vicariat apostolique de Loango change de nom et devient le vicariat apostolique de Pointe-Noire[4]. »

Le 17 juin 1950, on déplore la mort, à Pointe-Noire, du P. Alphonse François : renversé trois jours auparavant par un camion, alors qu'il se rendait à la poste en vélo. Le P. François était arrivé au Congo en octobre 1933 et avait, depuis, exercé son ministère à Pointe-Noire[5].

*LE PERE ALPHONSE FRANCOIS : « Le P. Alphonse François fut un homme humble, discret, bon confrère et très dévoué. Il y avait en lui une certaine bonhomie qui aurait pu tromper l'observateur trop hâtif et qui était précisément le côté attrayant de sa personne. Le ministère des environs de Pointe-Noire est spécial. S'il ne comporte pas de longues marches à pied,*

1. *BG,* mars-avril 1953.
2. *BG,* septembre-octobre 1948.
3. *Bull. PN,* janvier 1949.
4. Ibid.
5. *Bull. PN,* juin 1950.

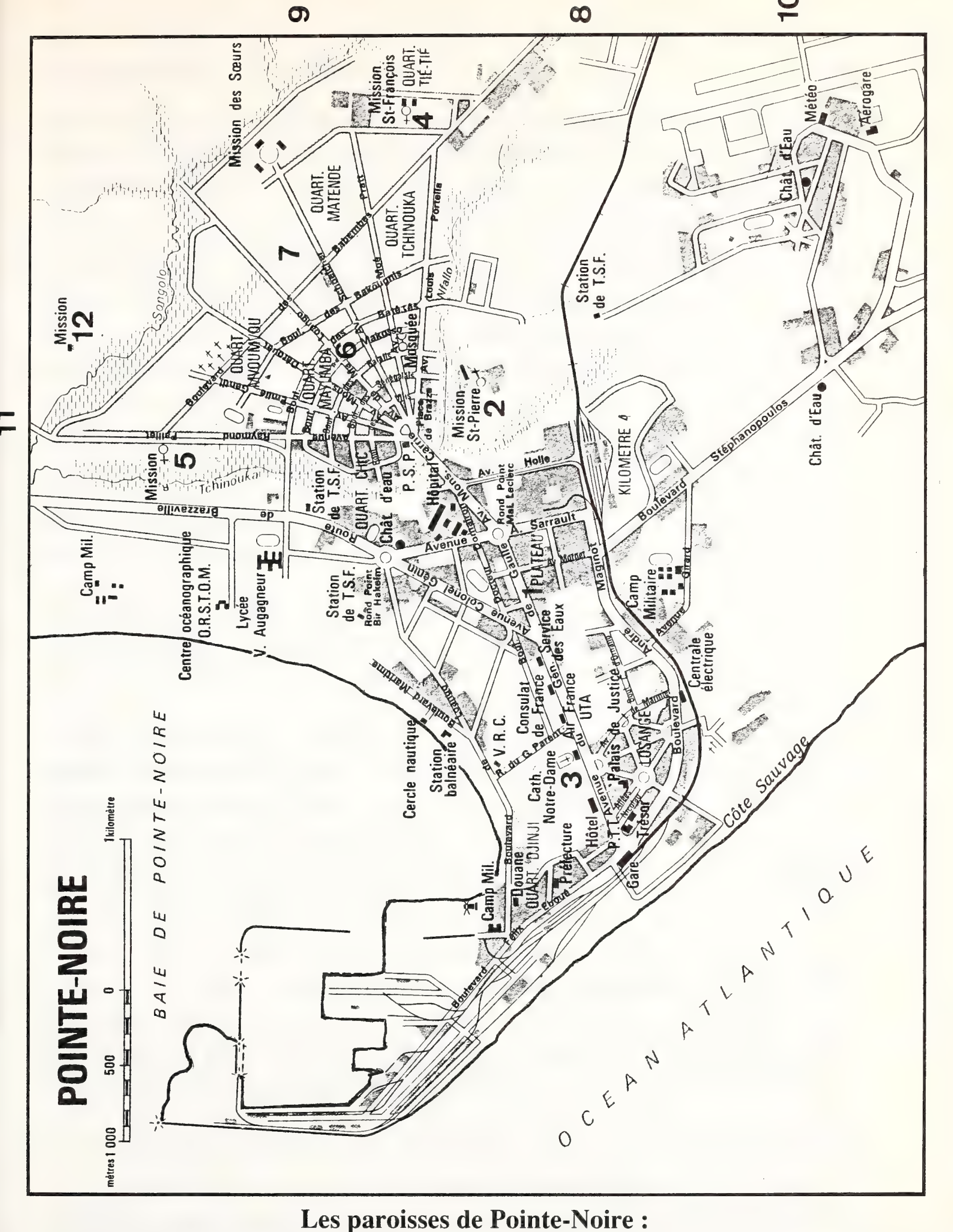
*il a ses difficultés particulières : villages peu groupés, gens travaillant à la ville. Le père se dévouait pour ses Bavili. Profitant d'un train de petite vitesse, d'un train de pierres ou d'un camion montant vers Saint-Paul ou Holle, il partait sans crier gare, ni faire de longs adieux. Il visitait un village après l'autre, s'intéressant à tous et parlant fort bien la langue des Vilis ; il était le père de tous, bon, toujours calme et ne blessant personne. Revenu à Pointe-Noire, son travail recommençait à la cité africaine, où toutes les races de l'A.E.F. sont représentées. Vers 17 h 30, on pouvait le voir, accroupi et cassant des cailloux : il préparait sa lampe à carbure. Après un léger repas, il enfourchait sa bicyclette et s'en allait visiter ses catéchistes et régler les palabres. Le P. François était robuste, il avait une santé parfaite et aurait pu vivre encore longtemps, mais Dieu en avait décidé autrement... A l'hôpital, son état ne parut pas très grave, mais le 15 juin, le chirurgien dut tenter une opération très délicate, après laquelle subsistait peu d'espoir. Dans la nuit qui suivit, il reçut l'extrême-onction du P. Marion et, après avoir revu ses confrères, renouvelé ses vœux de religion, il communia et dit : "J'ai Jésus dans mon cœur, il est facile de mourir". Il mourut le 17 juin. Le lendemain, des milliers d'Africains l'accompagnèrent en triomphe à sa dernière demeure*[1]. »

Pour la rentrée scolaire de septembre 1950, « dans des quartiers bien choisis ( Loandjili, N'Tiétié, Tchimbamba ), trois nouvelles écoles ont été construites. Le travail a été mené avec soin et rapidement, grâce à l'ardeur et à la bonne entente de ceux qui s'en sont occupés : le P. Léandre Michel et les FF. Placide et Hermès[2]. »

En 1953, se manifeste à Pointe-Noire la nouvelle secte de Zéphirin Lassy. Né à N'Goyo, le 15 juillet 1915, Lassy a été marin, voyageant en France, en Belgique et Angleterre. Il exerce les métiers de menuisier, mécanicien, danseur acrobatique. En 1939, il s'engage comme marin dans les Forces Françaises Libres. La guerre terminée, Lassy revient au Congo. C'est du 5 juillet 1948 qu'il date la *révélation* qui le conduira, après un passage à l'Armée du salut, à fonder sa secte. « En 1953, avec l'appui du député Félix Tchikaya, il obtient un terrain à Pointe-Noire. Protégé contre l'administration et les missionnaires par les partis politiques qui se disputent les voix de ses fidèles, il fait réciter en public des prières accompagnées de chants, tout en exhortant la population à lutter contre les fétiches et la sorcellerie. Il prêche qu'il

---

1. *A,* juin 1953 : notice biographique du P. Alphonse François.
2. *Bull. PN,* juillet-août 1950.




**Les paroisses de Pointe-Noire :**

1 ) Évêché ( 1930 ) - 2 ) St-Pierre ( 1951 - 3 ) Cathédrale ( 1953 ) - 4) St-François ( 1957 )
5 ) St-Christophe ( 1960 ) - 6 ) St-Charles Lwanga ( 1965 ) - 7 ) Ste-Bernadette ( 1966 )
8 ) St-Jean Bosco ( 1967 ) - 9 ) Mbota ( 1968 ) - 10 ) Mpaka ( 1987 )
11 ) Loandjili *( Daniel Brottier )* ( 1989 ) - 12 ) Nkouikou

n'y aura bientôt plus de malades et que tous ceux qui auront la foi en son *Église* seront guéris[1]. » Le *Lassysme* est aussi appelé *Bougisme* : culte du *Nzambi-bougie,* Dieu aux bougies, à cause de la consommation considérable qui en est faite au cours des cérémonies.

Pour suivre le développement de la ville de Pointe-Noire, Mgr Fauret y favorisera la fondation de nouvelles missions dans les divers quartiers : Saint-Pierre ( 1951 ), Saint-François ( 1957 ), Saint-Christophe ( 1962 ), Sainte-Bernadette ( 1966 ), Saint-Jean Bosco ( 1968 ).

« Très soucieux des vocations, Mgr Fauret donne une impulsion nouvelle au petit séminaire : lorsqu'il partira, il aura ordonné quatre prêtes et laissé douze grands séminaristes. ( ... ) Il fait appel à des religieux et des religieuses, encourage le développement des communautés chrétiennes et la formation des responsables, soutient l'implantation d'écoles catholiques... tout cela à grand renfort de lettres, circulaires, visites et démarches. Malgré une santé toujours faible qui lui occasionne bien des ennuis, il ne cesse de travailler, ne s'accordant que peu de vrais loisirs[2] ».

Après la construction de la cathédrale, en 1953, la résidence du vicaire apostolique reste l'ancienne mission Notre-Dame del Sasso ( on l'appelle désormais *l'évêché* ) où se trouve aussi la procure diocésaine. En 1961, l'imprimerie de Loango y est aussi transférée[3].

Le 14 septembre 1955, par décision du pape Pie XII, la hiérarchie épiscopale est instituée en Afrique française. Le vicariat apostolique de Pointe-Noire devient le diocèse de Pointe-Noire et le vicaire apostolique prend le titre d'évêque. Mgr Fauret est intronisé dans sa cathédrale le 6 avril 1956[4]. Il quittera Pointe-Noire une vingtaine d'années plus tard, après sa démission le 5 juin 1975, laissant la place à son successeur, Mgr Godefroy Mpwati.

## 1930 – Notre-Dame des Victoires ( Pounga )

Commencé en 1921, le chemin de fer Congo-Océan n'est pas encore achevé en 1930 ( il le sera en 1934 ). Mais, déjà, on s'aperçoit que cette nouvelle

---

1. M. SINDA, op. cit. p. 340.
2. *PMS*, 109 : extrait de la notice biographique de Mgr Fauret, par le P. Guy Pannier.
3. *Bull. PN,* décembre 1953.
4. De 1950 à nos jours, les services de la procure, de l'accueil et de l'imprimerie sont assurés par les PP. Guy Pannier, Jacques Morin, Jean Bassot, Antoine Delègue, Gabriel Le Normand, Pierre Wauters et Léon Neck ; ainsi que par les FF. Servais Anquetil, Charles Perrot et Bernard van Moorsel.

voie de communication va provoquer des mouvements de populations qui vont se regrouper le long de la voie. A la station de Nsessé, située au sud de la voie ferrée, on tire les conclusions de ces circonstances et on envisage le déplacement de la mission. « Dès septembre 1928, après recherches, une concession de 160 hectares fut demandée et accordée à Pounga, au kilomètre 124 de la ligne Pointe-Noire-Brazzaville ; à 4 kilomètres de la future gare de Mvouti. Des cases provisoires en pisé furent aussitôt édifiées et le transfert du matériel commença. » Bien que la date officielle de la fondation de la nouvelle mission soit 1930, au début de l'année suivante le déménagement « n'est pas encore achevé : il ne se fait pas sans difficultés ; nous sommes, en effet, en plein chantier du chemin de fer, section du Mayombe ; les porteurs sont rares, très chers ; les chemins sont aussi mauvais qu'on peut l'imaginer[1]. »

Autre cause de ralentissement, à la fois pour le matériel et pour le ministère : *le grand dérangement* des populations. Par ordre de l'administration, les villages doivent venir s'installer à proximité de la voie ferrée ou des routes. « Cette mesure, fait-on remarquer, facilitera notre travail plus tard, mais présentement elle l'entrave considérablement. »

Les deux missionnaires du Mayombe se sont partagé les tâches : le matériel au P. Paul Kieffer, le ministère au P. Georges Schneider. Mais celui-ci, de santé fragile, mal remis des fatigues du déménagement, meurt à Pounga, le 1er septembre 1931, âgé seulement de 33 ans. Le mois de janvier suivant, l'abbé Pierre-Marie Ngouassa, présent depuis peu à la mission, succombe à son tour. Le P. Kieffer est alors en congé. En attendant son retour, le P. Christian Laurent, à peine arrivé de Hollande, reste seul quelques mois.

Après un an et demi de repos en France, le P. Kieffer est de retour en octobre 1932. Mais il a trop présumé de ses forces et, dès le mois de décembre de la même année, il doit reprendre le bateau pour la France, sans espoir de retour. Il avait passé 39 ans au Congo, dont 29 à Boudianga, Nsesse et Pounga[2]. Après son départ, le P. Laurent reçoit l'aide du P. Joseph Gauthier, mais celui-ci, instable et de caractère difficile, ne reste pas longtemps à Pounga. En 1934 arrive le F. Hermès ( Pierre ) van Eckert et, en 1935, le P. Eugène Hinder ( qui y séjournera jusqu'en 1946 ).

En 1936, on fait le point : « L'achèvement du chemin de fer Congo-Océan a complètement modifié la physionomie de notre région. Les trains circu-

---

1. *BG,* mars 1931.
2. Après un court séjour à Bordeaux, le P. Kieffer prend sa retraite à Saverne, jusqu'à sa mort, à 80 ans, le 20 avril 1946.

lent normalement, à jours et heures à peu près fixes. Mvouti, si animé durant cette décade, n'est plus qu'un calme chef-lieu de subdivision. Ce retour à l'état à peu près normal est un bienfait pour la mission de Pounga. Un certain nombre de catéchistes, que l'amour du lucre avait rendus infidèles, ont repris leurs fonctions ; pas tous malheureusement.

« Dans la plaine du Niari, au-delà du Mayombe, des routes s'ouvrent ou vont s'ouvrir, partant de Dolisie et allant vers le sud, vers le nord, dans toutes les directions. Afin de pouvoir en profiter pleinement, nous avons fait l'acquisition d'une camionnette automobile. L'achat de ce moyen de transport rapide était rendu nécessaire, d'autre part, par l'arrivée des protestants dans la région... Nous sommes assez mal outillés pour lutter contre eux... D'accord avec nos confrères de Madingou, nous avons cependant fait notre possible pour repousser l'invasion et limiter les dégâts.

« La station de Pounga, on le sait, se trouve en pleine forêt du Mayombe, à 4 kilomètres à l'ouest de Mvouti. Nous ne sommes reliés à cette localité que par l'ancienne piste des caravanes, de Loango à Brazzaville. Nous avons entrepris de la transformer en route carrossable, travail considérable pour lequel nous comptions sur le concours de l'administration. Ce concours nous fait défaut, l'entreprise étant, paraît-il, d'intérêt particulier. Nos constructions primitives, en pisé, font place peu à peu à quelque chose de plus solide. Déjà nous avons une bonne maison d'habitation en bois, de 36 mètres de long, due en partie à la générosité d'un tâcheron du chemin de fer, qui en fit don à la mission à son départ de la colonie[1]. »

Le F. Hermès, entre autres travaux, prépare les matériaux pour la construction de l'église, mais la guerre de 1939-1945 retarde la mise en route du chantier. C'est le 22 août 1948 que Mgr Jean-Baptiste Fauret procède à la bénédiction du sanctuaire[2], dédié à Notre-Dame des Victoires ( à la suite des missions de Boudianga et de Nsessé ). Construite en briques, l'église de Pounga est assez remarquable par le soin que le F. Hermès y a apporté, avec le souci du détail et de la finition.

Le P. Laurent continue à diriger la mission jusqu'en 1948. Il est alors remplacé par le P. Paul Deliens, puis par le P. Auguste Ubrun. En 1946, arrive au Congo le P. Antoine Eberlen, affecté à Pounga, où il exercera son ministère jusqu'à son départ, en 1974. A partir de 1953, il y sera seul et, en fait, rarement à la mission même : plus souvent dans les gares et les villages environnants, tout au long de la voie de chemin de fer, dans le Mayombe.

1. *Chr.*, 1934-1936, p. 90.
2. *Bull. PN*, janvier 1949.

*LE PERE ANTOINE EBERLEN : « Le* Père Antoine *était connu de tous ceux qui voyageaient sur le* CFCO. *Sa paroisse s'étendait le long de 70 kilomètres de voie ferrée, jalonnés de 7 gares qui étaient autant de gros villages reliés par une mauvaise piste, la plupart du temps impraticable en voiture. C'est pourquoi le P. Antoine a passé 28 ans de sa vie missionnaire à monter et descendre de l'autorail ou de wagons de marchandises, voire de locomotives, allant de gare en gare pour rencontrer ses gens, de jour comme de nuit, au gré des horaires les plus fantaisistes. On était pratiquement sûr de le rencontrer dans le train ou dans une gare ; et c'était toujours la joie de se revoir, bien souvent autour d'une bière plus ou moins fraîche servie au petit bar de l'autorail. Le P. Antoine était aimé de tous, parce qu'il était resté un homme simple et bon, un prêtre profondément donné à ses chrétiens. Il a vécu dans une réelle pauvreté, mais toujours dans la propreté et dans un ordre parfait. Il fallait voir sa maison et son église : il n'avait d'autres ressources que celles que lui fournissait son travail : jardin et élevage. Pendant des années, il a ravitaillé le séminaire de Loango en manioc et bananes. Deux fois par mois il rejoignait ses confrères de Dolisie ou de Pointe-Noire, pour un ou deux jours. Il tenait beaucoup à ces rencontres. Puis il reprenait le train pour rejoindre ses communautés. A chacune il a donné une chapelle, mais plus encore une solide formation chrétienne, de sorte que les chrétiens savaient se prendre en charge eux-mêmes, qu'il soit présent ou absent*[1]. »

En 1974, le P. Eberlen rentre en France pour se faire soigner, mais les médecins ne l'autorisent pas à repartir au Congo. Affecté à Rixheim ( Alsace ), son village natal, il s'y dévoue, au service des malades et des vieillards, jusqu'à sa mort, le 7 septembre 1985. Après lui, Pounga reste sans prêtre. Pour les fêtes, la mission est desservie à partir de Pointe-Noire.

## 3 juillet 1932 – Notre-Dame Auxiliatrice ( Voka )

Le dimanche 3 juillet 1932, Mgr Firmin Guichard vient donner la confirmation à Voka et bénit la nouvelle résidence des pères[2]. Dès 1931, le P. Jean

---

1. *PMS,* n° 118 : extrait de la notice biographique du P. Antoine Eberlen, par le P. Guy Pannier.
2. En 1988, une brochure a été éditée, pour célébrer le cinquantième anniversaire de la mission de Voka ( anniversaire de l'installation à l'emplacement actuel ). Ce qui suit s'inspire en grande partie du contenu de cette brochure. Voir aussi : *A,* février et mars 1931 ; *BG,* avril 1931 ; *A,* mai 1935 ; *A,* juillet 1937 ; *BG,* novembre-décembre 1956 ; *A,* juillet 1952.

Hirlemann résidait à Voka, sans en être le supérieur. En novembre 1933, le P. Vincent Pourchasse est nommé supérieur de la mission. Le P. Hirlemann quitte alors Voka[1], où il est remplacé par le P. Jean-Baptiste Houchet. En septembre 1934, le P. Alfred Burget vient renforcer l'équipe.

La nouvelle mission, qui est alors dédiée à saint François de Sales, est située près du village de Nzaza, dans le voisinage de la mission suédoise de l'Église évangélique : La Moussana, fondée en 1910. La résidence bénie par Mgr Guichard, l'église, édifiée en 1933, sont construites en parpaings de terre : c'est du provisoire.

*LA REGION DE BOKO : « L'aspect général du pays de Boko ( chef-lieu de la subdivision ) laisserait croire qu'il est pauvre en produits et donc peu peuplé. Le visiteur plus attentif y découvrira des villages très nombreux et, autour de ces villages, des arbres fruitiers : des avocatiers, des manguiers, des orangers, des nsafous, des bananeraies, des palmiers ; de petites plantations et des jardins de tout genre, avec manioc, arachides, canne à sucre, maïs, oignons, tabac, tomates, etc. On y voit même des pommes de terre. Dans les bas-fonds fertiles, sur les flancs de certaines collines, il trouvera de grandes plantations de manioc et d'arachides, ainsi que de très nombreux palmiers... On est surpris de rencontrer d'assez nombreuses maisons en briques cuites, et des tombeaux de chefs construits également en briques, sur lesquels sont étalés divers souvenirs de leur vie. La femme mukongo de cette région, en général laborieuse, s'occupe surtout de ses plantations, de la fabrication du manioc, d'un peu de poterie. L'homme gagne sa vie en exerçant quelques métiers appris chez les missionnaires ou dans les villes, tels que menuiserie, maçonnerie, briqueterie, jardinage, etc. Il fait aussi un peu de chasse ou de pêche, mais surtout du petit commerce : il vend ou échange les produits de son pays, surtout des palmistes, pour des produits européens qu'il revend dans les marchés indigènes*[2]. »

*Voka dia ntama* ( Voka d'autrefois ) se trouvait à l'écart de la route Kinkala-Boko. L'endroit n'était pas très sain, infesté de moustiques et de mouches à filaires. Dans le climat de méfiance et d'hostilité qui prévalait alors, le voisinage de la mission protestante était une occasion de heurts. Pour toutes

---

1. Pour son ministère à l'*ancien Voka*, le P. Hirlemann avait apprécié l'aide du catéchiste Jean Kiakelo et, souvent, il exprima la reconnaissance qu'il lui devait.
2. *A*, février 1931 : extrait d'un article du P. André Kranitz.

ces raisons, on chercha un autre emplacement pour la mission. C'est probablement le P. Houchet qui fit le choix du lieu dit *Campement*, près du village de Nzoungui, le Voka actuel. Dès 1936, on commença à y faire des plantations ; en octobre 1937, le transfert est achevé ; en octobre 1938 on y ouvre une nouvelle école. Le personnel de la mission comprend alors les PP. Pourchasse et Burget et le F. Léandre Doyon, Canadien, qui rejoindra son pays natal deux ans plus tard[1]. Le P. Houchet, lui, a rejoint Kindamba.

Dès le début de leur installation à Voka, les missionnaires entretiennent, avec l'aide des catéchumènes en stage à la mission, un jardin potager et, plus tard des étangs de pisciculture. Ils pourvoient ainsi, en grande partie, à leur propre subsistance et contribuent à répandre et à encourager dans toute la région les cultures maraîchères. Il s'y ajoute des activités d'élevage ( moutons, lapins, volailles ) pratiquées avec plus ou moins de réussite selon les périodes.

En juillet 1938, Mgr Biéchy est en France pour participer au chapitre général de la Congrégation du Saint-Esprit. Il en profite pour prendre des contacts en Alsace, en particulier à Notre-Dame de Schauenberg ( près de Colmar ), où les pèlerins promettent à l'évêque missionnaire leur aide pour la construction d'une église à Voka. C'est ce qui explique le changement de dédicace : Voka se place sous la protection de Notre-Dame Auxiliatrice.

En janvier 1941, Mgr Biéchy vient lui-même à Voka pour décider de l'emplacement de la future église. Il est accompagné des PP. Jean Le Duc et Nicolas Moysan. Tous trois constatent que, sur place, on a déjà extrait et concassé des pierres : on les monte, du bas de la colline, dans des wagonnets sur rails. Les chrétiens des environs sont venus et viennent encore, à tour de rôle, pour faire des briques et monter les fours pour les cuire. En février, le F. Hyacinthe Schulte vient tracer les fondations, que le P. Pourchasse construit jusqu'au mois d'avril : il y emploie, précise-t-on, 161 sacs de ciment. Fin mai 1941, commence la pose des premières briques des murs. Quinze jours après, les ouvriers sont parvenus à la hauteur des fenêtres et c'est la mise en place du premier cintre, avec l'aide du F. Hyacinthe. Début juillet, Mgr Biéchy est de passage à Voka et il écrit dans le cahier des visites : « On ne devait faire que la moitié de l'église. Si la collaboration des chrétiens se maintient, on pourra continuer et la compléter de suite, aussi rapidement que possible ». Pour cette participation des chrétiens à la construction de *leur* église, mention spéciale est faite de 18 hommes de Voulou-Kikaye qui ont fait 10 000 briques en 5 jours : du 9 au 14 juin 1941.

1. Par la suite, le F. Léandre quittera la Congrégation du Saint-Esprit.

Pendant que montent les murs, on prépare le bois des piliers et de la charpente. Le P. Pourchasse obtient un permis de coupe : il trouvera les arbres dans la forêt de Ntokama, sur les terres du chef Siassia et aussi dans les forêts de Madzia, près de la ligne de chemin de fer. Le F. Hyacinthe donne les indications nécessaires pour la charpente : la croisée de la nef et du transept demande des compétences particulières : le résultat est toujours visible ; la charpente de l'église de Voka est restée apparente jusqu'aujourd'hui. Le 5 septembre 1941 arrive la première pluie de la saison. On s'active à monter les piliers, les fermes et les traverses et, début novembre on cloue les premières tôles pour protéger les murs.

La fête de Noël 1941 est célébrée dans la nef, le chœur étant inachevé. En février 1942, Mgr Biéchy, en visite à Voka, est accompagné d'un architecte, M. Colon, qui donne quelques conseils pour la construction du porche de l'église. A Pâques, le 5 avril 1942, le chœur est terminé : on y célèbre la messe. En décembre, le F. Hyacinthe achève la construction du clocher. Le premier dimanche de septembre 1943, Mgr Biéchy bénit l'édifice et, à cette occasion, écrit dans le cahier des visites : « Le 3 septembre, on fait, en Alsace, un grand pèlerinage avec procession, en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice. On s'unira chaque année aux pèlerins d'Alsace. On priera spécialement aux intentions des bienfaiteurs de la mission. Cette solennité sera transférée au premier dimanche de septembre, avec tous les privilèges de la fête patronale. »

En 1944 deux cloches prennent place dans le clocher. L'une, de 80 kg, porte l'inscription : *Marguerite-Bernard de France – Fonderie Causard, de Colmar.* Sur l'autre, de 40 kg, on peut lire : *Notre-Dame de Bon Secours – Don de l'œuvre des Missions – Sélestat* ; et un texte latin qui signifie : *Sois une mère miséricordieuse, appelle tout le monde, convoque les croyants.*

En deux séjours, le P. Pourchasse a passé presque 30 ans à Voka, jusqu'à son départ en 1964. Sa retraite en France sera de courte durée : il meurt, à Vannes, le 5 juin 1969, âgé de 71 ans[1].

*LE PERE VINCENT POURCHASSE :* « Ya Dzoma, *on pourrait épiloguer longtemps sur le sens et les justifications de ce surnom donné au P. Pourchasse. Une chose est sûre : il veut exprimer l'ardeur et le zèle un peu*

---

1. Pendant la guerre 1939-1945, les PP. Pourchasse et Burget reçoivent l'aide de M. l'abbé Auguste Nkounkou. Voir, en annexe, la liste complète des missionnaires spiritains de Voka.

*mythique du vieux missionnaire ardent qu'il était. Court de taille, de petits yeux enfoncés dans un visage bruni par le soleil et avivé par la couperose, le père se présentait comme l'ancêtre des termitières, voulant ainsi mettre en vedette sa vieillesse et son prestige d'ancien. Je le revois, de la véranda de la maison des pères, me montrant l'endroit où il reposerait après sa mort, à l'ombre d'un* mfiolongongo. *C'était là que se trouvaient les premiers chrétiens de la mission, c'était là qu'il aurait voulu être en attendant l'éternité. Des souvenirs sur ce prêtre ? En voici un qui date de mon enfance. Pour beaucoup d'enfants de ma génération, le P. Pourchasse fut le premier Blanc qu'ils voyaient. Le département du Pool vivait à cette époque les sombres jours de la guerre des* Trois Francs[1]. *Je retrouve dans le fond de ma mémoire des images brutales : les miliciens cernent notre village, ils bousculent, matraquent, incendient... De quel étrange sommeil ma mère dort-elle, étendue sur le sol poussiéreux de la cour ? Je ne comprends pas : je la retrouverai un peu plus tard sur un grabat de dispensaire, la lèvre fendue par le brodequin d'un milicien, la respiration haletante. Il y a un homme blanc qui la soigne avec de l'eau rouge. Lorsque j'irai à l'école, j'apprendrai qu'il s'agissait de permanganate. Ya Dzoma la soigna pendant quelque temps avec soin et patience, toute païenne qu'elle était. Quelques années plus tard, il m'ouvrira les portes de son école*[2]. »

En novembre 1957, les Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé, présentes à Brazzaville ( Ouenzé ) depuis 1954, s'installent dans leur maison nouvellement construite et prennent la direction de l'école des filles. Après la nationalisation des écoles, en 1965, les sœurs exerceront des activités de catéchèse et de promotion féminine dans différents secteurs de la mission.

Le 12 septembre 1966, le F. André Saulnier, marianiste, qui, auparavant, était professeur d'éducation physique au lycée Chaminade de Brazzaville, vient apporter son aide à la communauté spiritaine, pour promouvoir le développement rural. Il suscite et soutient des coopératives agricoles, dans les villages autour de la mission et à Kingoma-Dibengui. Il cherche à répandre des pratiques de culture et d'élevage qui peuvent améliorer et compléter ce

---

1. Voir le texte sur Linzolo, p. 75.
2. *La Semaine,* Brazzaville : extrait d'un article de F. Kimina-Makumbu, cité dans *PSM,* juillet-août 1969. *Ya* est un diminutif affectueux : *Frère* ; *Dzoma* signifierait : *le malin, le rusé.* Le P. Pourchasse était arrivé au Congo en novembre 1922. Il ne serait pas juste de parler du temps qu'il a passé à Voka sans mentionner l'aide que lui a apporté, pendant des années, le maître catéchiste Pierre Nkouka, pour l'enseignement et l'organisation des groupes de catéchumènes en stage à la mission.

qui existe déjà dans la région. Assez nombreux sont les habitants de cette région qui s'adonnent avec succès au maraîchage et rares sont les villages sans arbres fruitiers, agrumes surtout. Le F. André trouve là des conditions favorables où exercer son action. Aidé, à partir de 1970, par le F. Joseph March'adour, le F. André quittera Voka pour la Côte-d'Ivoire en 1977.

Les deux derniers spiritains présents à Voka sont les PP. François Clainchard et Paul Lazarus. Celui-ci quitte la mission en 1974. Les pères marianistes ont alors déjà pris la responsabilité de la mission, depuis 1971, avec le P. Eugène Hick.

### 6 décembre 1932 – Saint-Michel ( Madingou )

En janvier 1932, le P. Léon Laisné écrit : « Mgr Friteau m'a chargé de fonder une annexe à Madingou et voilà trois mois que je poursuis ce travail. J'ai maintenant une case d'habitation en pisé et une chapelle provisoire. L'école va être commencée[1]. » La nouvelle mission Saint-Michel de Madingou est officiellement érigée en résidence le 6 décembre 1932. Elle est située sur la route Brazzaville-Pointe-Noire, à quatre kilomètres environ du poste administratif et de la gare. Le P. Laisné a aussitôt entrepris la construction de l'église et celle-ci est achevée en avril 1933.

L'une des raisons principales avancées pour la nécessité de cette fondation est la présence dans la région des missionnaires protestants suédois qui se montrent très actifs et qui, à cette époque, sont considérés comme de véritables adversaires : « Déjà, en 1929, Mgr Friteau avait déterminé l'emplacement de la future mission de Madingou, mais elle serait sans doute restée longtemps encore sous forme de vœu, si, en 1931, les missionnaires suédois ne s'étaient subitement installés dans la plaine du Niari. Nous ne voulions pas abandonner à leur offensive l'héritage de quarante années d'apostolat et, à leur mission nouvelle, nous opposâmes tout de suite la nôtre[2]. »

*FRERES ENNEMIS : « Une nouvelle mission concurrente s'est établie dans la plaine des Kambas, à quelques kilomètres de notre ancienne mission de la Bouenza, dans un pays où nous travaillons depuis 45 ans et qui a vu suc-*

---

1. *A,* janvier 1932.
2. *Chr.,* 1931-1933.

*comber à leur tâche une dizaine de nos confrères. Et ce n'est pas tout. Des Américains, de l'*Alliance chrétienne *viennent donner la main aux Suédois et cherchent à s'implanter à Kaye, future gare du chemin de fer, dans un emplacement qui donne sur les deux subdivisions de Loudima et de Madingou. Nos positions sont attaquées de tous les côtés à la fois et ce déclenchement a été presque subit. Déjà les protestants parlent comme s'ils étaient les maîtres de la situation et une de leurs revues déclarait récemment qu'ils étaient en mesure de ravir au papisme tout le pays situé entre le chemin de fer et le Gabon. Qu'allons-nous faire en face de cette dangereuse et violente offensive ? Humainement parlant, nous sommes en infériorité sous beaucoup de rapports. Cependant, l'heure du découragement n'a pas sonné et nous nous préparons à une énergique défensive*[1]. »

Le P. Maurice Briault, de retour d'un voyage en A.E.F. ( 1932-1933 ), écrit : « Cette mission de Madingou est toute récente et ses constructions sont bien pauvres. mais ce n'est pas sur ses murs ni ses toits qu'il faut la juger. Elle est le centre d'une évangélisation active au milieu des Kambas et elle a des catéchistes qui travaillent pour elle jusqu'à cinq et six jours de distance. Mais, là aussi, les pères se demandent ce que leur apporteront la route et le rail. Combien faudra-t-il de temps pour que les indigènes comprennent exactement le parti qu'ils peuvent tirer de l'une et de l'autre ? Combien en faudra-t-il pour que l'administration, qui leur demande des impôts, comprenne qu'il vaut mieux améliorer leur vie, leur habitat, leurs cultures, leurs ressources, leurs coutumes familiales et sociales[2] ? »

Le P. Paul Biéchy, *visiteur* envoyé par la maison mère[3], écrit dans son rapport ( 1935 ) : « Vous commencez petitement. Vos bâtiments sont pauvres, mais propres. Vous vous êtes mis au travail avec courage, et, tout de suite, vous avez planté, quoique le terrain se prête peu aux bonnes cultures. L'école est bien tenue ; il y a de l'ordre et de la discipline, et les enfants en général font bonne impression. Il se fait à Madingou de bon travail[4]. »

Le P. Laisné[5], s'adressant au P. Briault, précise : « Lorsque vous êtes

---

1. *A,* janvier 1932 : extrait d'un article du P. Léon Laisné. Le P. Laisné aimait écrire et il fut un correspondant fidèle du P. Maurice Briault, son compatriote, directeur des *Annales.*
2. *A,* mai 1933.
3. A cette époque, à Paris, rue Lhomond, maison mère et maison généralice se confondent. Plus tard, la maison généralice de la Congrégation du Saint-Esprit se transportera à Rome.
4. *Chr.,* 1931-1933.
5. Voir, en annexe, la liste complète des missionnaires spiritains de Madingou.

venu nous voir, en 1933, notre installation si rudimentaire, dans un coin brûlant, dénudé et triste de la savane congolaise n'a pas dû vous séduire. Vous en emporteriez maintenant une moins fâcheuse impression. La chaleur est la même, mais nous avons planté de nombreux arbres fruitiers, des orangers, des mandariniers, des avocatiers, des arbres à pain, des manguiers et, si ce verger exotique ne rafraîchit guère la température, il rafraîchit au moins la vue. De même, le modeste pâté que faisaient nos constructions a pris de l'ampleur et de la tournure. Nous avons maintenant des salles de classe avec mobilier neuf, un dortoir pour nos 80 internes, une cuisine ; le tout en briques, avec couverture de tôles, ce qu'ici on appelle du définitif. Notre ministère devient de jour en jour plus aisé. Nous sommes dans la zone du chemin de fer Congo-Océan et comme l'administration veut communiquer un peu de vie à ce pays, elle y multiplie les routes et groupe ensuite les villages en bordure de leur tracé. Jusqu'ici ( et c'est presque un miracle ) les protestants n'ont pas réussi à entamer nos positions, bien que, chaque dimanche, ils envoient à travers nos villages leurs plus zélés catéchistes pour essayer d'y recruter des adeptes[1]. »

*MISSION ET COMMUNAUTE : « Le climat mine les santés et pourrait ruiner le moral. Le travail est accablant et il y a bien des circonstances où le réconfort indispensable ne peut venir que des confrères avec lesquels on vit et de qui on se sent aimé... » – « Personnellement, j'ai eu en mission des confrères pour qui je garde une amitié toute spéciale, car des liens très durables et très forts se forment entre ceux qui vivent sous un même toit, mangent à la même table, suivent un même règlement et labourent ensemble la portion du champ que le père de famille leur a confié... » – « Au scolasticat, on prépare les fondateurs d'Église. Pour enraciner le christianisme en terre païenne, il faudra qu'ils jouent un rôle social en même temps qu'un rôle religieux, car ils ne pourront jamais évangéliser sans penser en même temps à promouvoir une civilisation plus humaine et plus spirituelle[2]. »*

En juillet 1953, la mission quitte le site de Kissengué et « se transporte à proximité du poste administratif. Les pères occupent provisoirement les cases des fonctionnaires africains installés sur la concession accordée à la

---

1. *A*, décembre 1936.
2. *BPF*, n° 84, p. 231 : notice biographique du P. Léon Laisné, par le P. Roger Dussercle. Les trois paragraphes cités par le P. Dussercle sont extraits d'un ouvrage écrit par le P. Laisné : L. LAISNE, *Les Pères du Saint-Esprit,* collection XX^e^ siècle catholique, préface de Mgr Le Roy, 63 pages.

mission, cases achetées au gouvernement. Les écoles restent à l'ancienne mission[1]. » L'église, construite à cette époque sera remplacée, une quinzaine d'années plus tard, par l'église actuelle.

En 1955, le F. Eloi Jaouen construit une maison pour les sœurs. Le 20 septembre 1956, « la Supérieure générale des Sœurs de Saint-Charles de Lyon arrive à Pointe-Noire, accompagnant trois sœurs qui vont s'établir à Madingou. C'est le 10 octobre que les sœurs parviennent dans leur nouvelle mission[2]. » Après la nationalisation des écoles, elles seront remplacées par les Sœurs de Saint-Méen.

Le P. Jules Ernoult, arrivé à Madingou en 1987, y sera le dernier spiritain, remplacé trois ans plus tard par un prêtre du clergé diocésain.

## Décembre 1932 – Sainte-Barbe ( Mindouli )

En mai 1928, Mgr Guichard écrivait : « Dans certains coins de brousse, j'ai fondé quelques chapelles de secours, entre autres, celle de Sainte-Barbe de Mindouli, au pays des mines de cuivre. Il y a là une quarantaine de Blancs et près de 2 000 Noirs. Un père de Kibouendé ira de temps en temps visiter cette annexe. On y prépare un clocher et les chrétiens veulent faire les frais d'une toiture de tôles. C'est le P. Joseph Bonnefont[3], l'architecte de cette coquette chapelle perchée sur l'une de collines de Mindouli. Je viens d'en faire la bénédiction et d'y confirmer en une fois 120 néophytes[4]. »

En mars 1931, le P. Bonnefont précise : « Me voilà à Mindouli depuis six mois et j'y suis seul pour le moment. Les travaux d'installation sont difficiles : les ouvriers sont rares et sollicités puissamment par le chemin de fer, la Compagnie des Mines et les différentes entreprises... La chapelle était composée de quatre murs avec un toit en paille. l'autel se composait de planches de caisses. Grâce à l'aide de la Compagnie minière, à laquelle je dois bien de la reconnaissance, l'aspect de la maison de Dieu a bien changé. La voûte est en fibrociment, sous un toit en tôles. L'autel est de ciment, ce qui est une assurance contre les termites. Un clocher de dix mètres de haut fait dominer la croix sur tout le pays[5]. »

---

1. *Bull. PN,* n° 15, juillet-décembre 1953.
2. *Bull. PN,* n° 20, juillet-octobre 1956.
3. Voir : R. PIACENTINI, *Maboni, le Père Joseph Bonnefont,* Les Presses missionnaires, Issy-les-Moulineaux, 1951, préfaces de Mgr Chappoulie et de Mgr Biéchy, 192 pages.
4. *A,* mai 1928.
5. *A,* mars 1931. Dix mètres suffisent *pour dominer le pays*, la mission étant placée sur un promontoire.

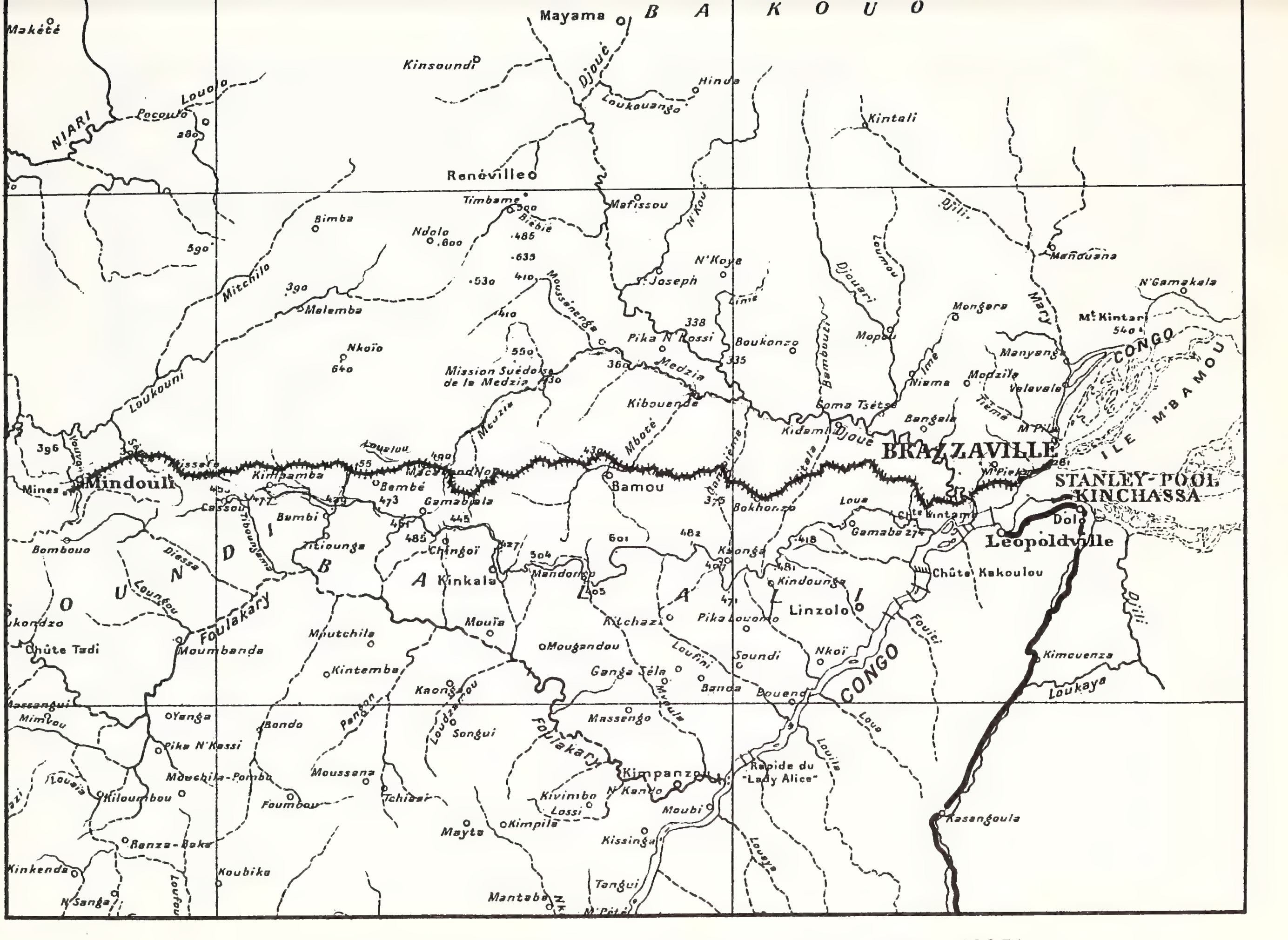
C'est en décembre 1932, que, sur la demande de Mgr Guichard, la maison mère érige en résidence l'annexe de Mindouli, sous le patronage de sainte Barbe[1], patronne des mineurs.

*LA COMPAGNIE MINIERE DU CONGO FRANCAIS ( MINDOULI ) : « Créée en 1905, la Compagnie Minière du Congo Français dut d'abord borner son activité à la construction d'un chemin de fer minier de 160 kilomètres de longueur pour assurer l'évacuation de sa production sur Brazzaville, d'où elle serait menée à la mer par la voie ferrée belge Léopoldville-Matadi. Par cette voie, furent exportées, de 1911 à 1914, près de sept mille tonnes de minerai de cuivre. Un autre gisement fut mis, à la même époque, en prospection, à Renéville. Les difficultés de transport, le manque de tonnage à vue firent qu'aucune activité d'exploitation n'en résulta. La période de guerre vint ralentir fortement l'activité de la Minière. Le gisement de* chalcosine *de Mindouli tirait à sa fin et il convenait de passer à l'exploitation et au traitement des minerais pauvres. Ce n'est qu'en 1925 que fut mise en service une première usine pour le traitement de ces* terres noires, *à laquelle fut adjointe, en 1930, une usine de traitement plus importante. Le rendement de ces deux installations était très médiocre, en raison des caractéristiques des terres noires. La crise économique de 1930-1935 contraignit la société à restreindre, puis à suspendre son activité sur Mindouli[2]. »*

Avec l'aide de la *Minière*, le P. Bonnefont aménage sa mission : en sept mois de travail il fait aplanir, à la dynamite, l'extrémité du plateau sur lequel il veut construire la maison d'habitation. Ce qui lui donne en même temps les pierres nécessaires à l'agrandissement de l'église. Il récupère, auprès d'un entrepreneur du chemin de fer, plusieurs tonnes de ciment avariées. Autour de la chapelle existante, il fait élever des murs massifs : l'édifice est ainsi allongé de douze mètres et élargi de six. Depuis ses débuts à Mindouli, le P. Bonnefont est aidé par le F. Alfred Grenada, « collaborateur actif et dévoué, ne comptant pas avec sa peine et encore moins avec ses forces », qui, en 1934 quitte Mindouli pour Makoua. Arrivé en 1936, le P. Raymond de la Moureyre a pour tâche principale de s'occuper de l'école de moniteurs, qui vient d'être transférée de Brazzaville à Mindouli.

---

1. « D'après une légende du X^e siècle, Barbe fut enfermée dans une tour par son père, à cause de sa foi. Son père l'aurait tuée de sa propre main et fut lui-même frappé par la foudre pour ce forfait… La légende, est manifestement fausse, la sainte n'ayant jamais existé.... Son culte a été supprimé en 1969 ». *Dix mille saints. Dictionnaire hagiographique,* par les Bénédictins de Ramsgate, Brépols, 1991, p. 77.
2. *A.E.F.,* Encyclopédie coloniale et maritime, Paris, 1950, p. 362.




Le chemin de fer *decauville* entre Mindouli et Brazzaville ( 1925 )
*( on voit aussi sur la carte une partie du chemin de fer Léopoldville-Matadi )*

En 1937, le P. Bonnefont est remplacé par le P. Léon Hartz. Cette même année, le P. Jean-Baptiste Gur[1], qui vient d'arriver au Congo, est affecté à Mindouli, dont il devient le supérieur deux ans plus tard. Au P. Gur, seul durant presque dix ans, pendant cette période difficile de la guerre et de l'après-guerre, « revient le grand mérite d'avoir organisé la mission en secteurs, en créant des centres avec écoles, cases-chapelles et catéchuménats ; et d'avoir travaillé la chrétienté en profondeur. Il laissera après lui une chrétienté pleine de vitalité[2] ». Il n'est pas sans intérêt de signaler aussi que le P. Gur introduisit à la mission de Mindouli l'élevage de bovins, comme on l'avait déjà fait à Kindamba et en relation avec *la Pastorale* de Comba, qui gérait un troupeau important à proximité.

*LE PERE JOSEPH BONNEFONT, « En arrivant au Congo, je m'aperçus bien vite que le P. Bonnefont était célèbre sous le nom de* Maboni. *Il avait la coquetterie de cette dénomination, à laquelle il affectait, je crois, d'attribuer plus de sens qu'elle n'en comportait en réalité. Bonnefont a été simplifié en* Boni, *d'une sonorité plus facile. On l'a fait précéder de* Ma, *particule de respect. Les cas similaires abondent : Ma Sôbi ( P. Schaub ), Ma Dika ( P. Le Duc ), Ma Zano ( P. Auzanneau ), etc. D'ailleurs, une belle brochette de surnoms, d'une observation très fine, soulignait le dynamisme de Maboni :* Nga moko ma lembo boua, *celui dont les bras ne tombent jamais, qui gesticule sans cesse ;* Makaya ma nguenzo, *celui qui ressemble à ces feuilles qui remuent toujours ( comme la langue de Maboni ) ;* Loumboué, *l'épervier, l'oiseau au vol circulaire et au regard perçant... et beaucoup d'autres semblables, que Maboni portait comme une parure. Quand je connus le P. Bonnefont, qui, le soir du 5 mars 1926, m'introduisit à Mbamou, il avait de quelques années dépassé la quarantaine. Ce quadragénaire, qui était précocement chauve, n'était pas muet. Avant la nuit, il me fit faire rapidement le tour de l'enclos et ne manqua pas, au cours de cette revue, de donner puissamment de la voix et du geste. A 10 heures, quand prit fin le monologue étourdissant et que nous quittâmes la table, je connaissais dans ses grandes lignes le* curriculum vitæ *du P. Bonnefont, ses entreprises, ses méthodes d'apostolat ( ou ce qui lui en tenait lieu ), ses réussites, ses avatars... Mindouli ! C'est le poème de Maboni constructeur... Pour construire, la pierre était là, sous ses pieds : il n'était que de l'extraire. Bah ! la Mine a bien de la cheddite*

1. Voir, en annexe, la liste complète des missionnaires spiritains de Mindouli.
2. *A*, juillet 1952.

*en rabiot. Des wagonnets, des rails, il y en a des quantités industrielles qui traînent dans les* matiti *( grandes herbes ).* ''Mine de rien'', *c'était son expression, il lui sera facile de les rassembler à la bonne place. On l'appellera* chevalier de la resquille, *mais il ne fait que ré-affecter à un service utile du matériel qui se perd et ceux qui l'appellent chevalier de la resquille sont les premiers à lui donner des deux mains... Je ne sais plus quel entrepreneur se vit un jour obligé de refuser une livraison de ciment qui avait été exposée aux intempéries ; ''Père Bonnefont, si vous voulez du ciment, tout ce lot est à vous''. Devant cette bonne aubaine, Maboni, ce jour-là, resta muet d'ébahissement. Pas pour longtemps... Vous auriez vu Maboni gesticuler et s'époumoner au milieu de ses travailleurs qui concassaient, pilaient, tamisaient. ''Eh ! Mouatou-là ( chose, machin ), sa mayela ( fais attention ) ! tu gaspilles mon ciment... zoba ( maladroit ) !''. Il y tenait, naturellement, à son ciment tombé du ciel. De vrai, il n'était pas d'une race gaspilleuse. ''Les Auvergnats tondraient un œuf'', disait-il. D'ailleurs nécessité forçait à ménager. Il était venu à Mindouli avec un maigre crédit et, comme il aimait à le souligner malicieusement ''la bénédiction de monseigneur''. Tout de même, la bénédiction de monseigneur vous profitait, Maboni[1] !* »

En 1956, on pense pouvoir reprendre l'exploitation des mines, abandonnées vingt ans plus tôt : « Il n'est pas impossible que Mindouli prenne une nouvelle importance, car la réouverture des mines vient d'être décidée et un nouveau contingent d'Européens s'est installé dans les bâtiments de l'ancienne Compagnie Minière[2]. » En fait il ne s'agit pas d'exploitation, mais de prospection et, après quelques années d'activité, les recherches prendront fin et la mine sera de nouveau abandonnée.

En octobre 1960, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny prennent possession du couvent et de l'école qui viennent d'être construits par le P. Philippe David[3]. En 1970, les spiritains cèdent la place à MM. les abbés Félix Pérel et Eugène Jubault, prêtres *fidei donum.*

---

1. *BPF,* n° 43, p. 75 : notice biographique du P. Joseph Bonnefont, par le P. Joseph Auzanneau. Souffrant de névralgies faciales, avec des crises de plus en plus aiguës, le P. Bonnefont rentre en France en 1948, pour une intervention chirurgicale. Celle-ci lui sera fatale : il meurt à Paris, le 27 mars 1948, à l'âge de 64 ans.
2. *BG,* novembre-décembre 1956.
3. *BG,* septembre-octobre 1960.

**22 décembre 1936 – Saint-Joseph ( Mossendjo )**[1]

Après la fermeture de la mission de Boudianga, en 1906, la région fut assez régulièrement visitée par les pères de la mission de Nsessé et, plus tard, à partir de Pounga. Les protestants suédois avaient deux missions dans cette région : à Madouma et à Loubetsi, et leurs catéchistes étaient nombreux. Lutter contre leur influence, là comme ailleurs, c'est l'une des raisons qui décidèrent Mgr Friteau à installer une mission à Mossendjo.

*AVRIL 1925 : LETTRE A MGR FRITEAU : « Monseigneur, J'ai l'honneur de vous faire connaître les nouvelles d'ici. Alors, Monseigneur, qu'est-ce que vous avez contre nous ? Vous ne pouvez pas nous envoyer un maître pour montrer le catéchisme ? ni même un père ? Vous ne pouvez pas faire une "la-mission" à Mossendjo ? Nous crions beaucoup contre vous, parce que vous pouvez pas faire la mission. Beaucoup les hommes de Mossendjo sont partis à Brazzaville. Nous avons demandé au Monseigneur de Brazzaville de nous envoyer un prêtre, mais le Monseigneur de Brazzaville nous a dit : allez demander à Monseigneur Friteau de Loango. C'est pour cela que nous avons fait une lettre pour vous demander de nous envoyer un père à Mossendjo : s'il vous plaît, Monseigneur, envoyez-nous un père. On vous a donné Mossendjo à commander, pourquoi ne pouvez-vous pas faire une église ? Les hommes de Mossendjo sont partis à Brazzaville pour entendre la parole de Dieu. On a recommandé de prier Dieu. C'est pour cela que nous vous demandons de faire une église à Mossendjo. Regardez, les protestants sont venus gaspiller notre pays. Faites-nous le plaisir de nous envoyer un père immédiatement. Nous voulons avoir ici un père ou un maître. Mais nous sommes déjà civilisés ici, c'est un père qu'il faut nous envoyer. Maintenant les gens de Mossendjo ils ont 2 000 chrétiens. Ils veulent aller à leur pays, mais il n'y a pas les pères qui fait la confesse. Salutations très distinguées. Votre cher chrétien,* Maurice Kessi. *Les chrétiens de Mossendjo* ». Mgr Friteau, en communiquant cette lettre à la revue *Les Missions Catholiques*, ajoutait : « Hélas ! à l'époque il me fut impossible de répondre à cet appel. Je n'avais ni argent, ni missionnaire disponible[2]. »

---

1. En 1986, le P. Eugène Ferrand a fait paraître une brochure de 16 pages : *Les cinquante ans d'une mission : Mossendjo, 1936-1986.* Ce qui suit en reprend, pour une grande part, le contenu.
2. *MC,* juin 1939.

Venant de Pounga, les PP. Joannes Molager et Christian Laurent font, en septembre 1936, un voyage d'exploration. Ils trouvent un endroit favorable sur le plateau de Lifouta, à 3 kilomètres du poste administratif de Mossendjo. Le terrain semble fertile, il y pousse de nombreux palmiers : c'est l'emplacement d'un village abandonné, à proximité d'une source ; proche aussi de la Itsibou, affluent de la Louessé et, dans la forêt, le bois ne manquera pas pour les constructions. Une route relie cet ancien village au poste. Mgr Friteau, arrivant de Mouyondzi, rejoint les deux missionnaires et donne son accord pour la fondation de la mission à cet endroit. Deux mois plus tard, le 22 décembre 1936, le P. Molager s'installe à Lifoula, dans une case en *bambou*, avec son personnel : un moniteur, François Moutsinga ; un ouvrier, Ernest Mbadinga ; un boy, Denis Mabika.

Le P. Molager, nous dit-on, « était un battant qui s'épanouissait dans l'opposition à quelqu'un ou à quelque chose » ( est-ce pour cela qu'il s'adonne si volontiers à la chasse et s'y fait une réputation de bon fusil ? ). Et on précise qu'il eut maille à partir avec l'administrateur local qui était *service-service*, courtois, mais pas serviable ; et avec les Suédois de Madouma et de Loubetsi, à qui il reproche d'acheter les chefs de village par des cadeaux. Moins graves ( cela arrive à bien d'autres ), les palabres avec ses ouvriers, « malhabiles, mais exigeants pour les salaires ». « Opposition à quelque chose » : cela fait allusion aux difficultés matérielles des débuts de la mission : les premières années, toutes les constructions furent refaites au moins deux fois. A plusieurs reprises les tornades emportèrent les toits et endommagèrent les murs. Le P. Molager lui-même écrit, le 28 mai 1937 : « Il vient de nous arriver un grand malheur : toute notre école, dortoir et classes, a brûlé dans la nuit du 4 au 5. Tout ! Il faisait très sec et un léger vent du nord activait le feu. En une demi-heure tout a été grillé. On n'a pu sauver que quelques bancs de classe. La reconstruction a été entreprise dès hier, mais ce nouveau travail, non prévu dans mon maigre budget, exigera de nouvelles ressources[1] ! »

Le P. Molager n'est pas seul à Mossendjo : dès le mois de janvier 1937, le P. Joseph Bogner, venant de Madingou, le rejoint et, à la fin de cette même année, le F. Eloi Jaouen, nouvel arrivé au Congo, prend en charge le matériel de la mission. Le P. Bogner restera 19 ans à Mossendjo et le F. Eloi 17 ans.

*LE FRERE ELOI ECRIT : « J'ai la joie de pouvoir vous dire qu'ici tout va pour le mieux. Je ne veux pas vous parler de ministère, puisque ce n'est*

1. *MC,* septembre 1937.

*pas ma partie ; je vais seulement vous dire comment j'emploie ma journée. Une demi-heure après la messe, vers les 7 heures, la cour et les abords des ateliers sont envahis par une soixantaine d'hommes : ce sont mes ouvriers avec lesquels je vais passer la journée. Courtoisement je suis salué par tous, ce qui n'empêchera pas l'un ou l'autre de se faire mal voir dans le courant de la journée. Mon premier rôle est de faire l'appel et de donner les recommandations utiles. Suit la distribution du travail : ceux-ci vont à l'abattage du bois, ceux-là à la fabrication des briques ; les scieurs et les équarrisseurs sont dirigés sur leurs chantiers respectifs. Les maçons continuent leur travail d'hier. Les menuisiers gagnent l'atelier, tandis qu'une équipe est désignée pour les plantations. En quelques minutes mes soixante hommes sont au travail, et il n'y aura plus qu'à les surveiller, ce qui consistera pour moi à passer souvent d'un chantier à l'autre. De temps en temps il faudra crier, voire même menacer et punir, si le travail est mal fait. Il faut avoir l'œil partout à la fois et connaître toutes les ruses, si on ne veut pas se laisser* rouler. *C'est avec ces éléments que nous faisons nos constructions. Une école avec deux classes, un dortoir de 28 mètres de long sur 6 de large, une cuisine pour les enfants, avec magasin, et une bergerie sont déjà construits en briques. En ce moment, nous commençons notre maison d'habitation qui aura 32 mètres de long et 7 de large, avec un grenier pour le séchage du café ; car nous avons une plantation de caféiers qui vient en aide à notre budget local*[1]. »

Le P. Molager et le P. Bogner[2] se partagent les longues tournées dans le territoire de la mission. Comme l'écrit Mgr Friteau : « Le champ d'action est vaste : 180 à 200 kilomètres d'est en ouest et du nord au sud. Deux subdivisions administratives : Mossendjo et Divénié. Une population d'environ 65 000 âmes, appartenant à sept tribus différentes, non seulement de nom, mais de langue. Au milieu de ce monde païen, une centaine de chrétiens ( nous sommes loin des 2 000 du brave Maurice Kessi ! )... La besogne n'allait pas manquer. Les missions limitrophes, Mayumba et Mourindi notamment, fournirent quelques catéchistes, une quinzaine. On en forma d'autres, et en avant !

---

1. *A,* juin 1939 : extrait d'une lettre du F. Eloi Jaouen à ses confrères de Chevilly.
2. En septembre 1939, les deux pères et le frère sont mobilisés et se rendent à Pointe-Noire. Le P. Eugène Hinder assure l'intérim. Bientôt le P. Bogner et le F. Eloi sont de retour à Mossendjo, où les rejoignent le P. Louis Roques, puis l'abbé Anselme Massouémé. Le P. Molager est nommé, en 1940, supérieur religieux du diocèse de Pointe-Noire.

Le rapport de 1938 signale 35 catéchistes, instruisant 1 300 catéchumènes. Pour un début, ce n'est pas trop mal.

« Entre temps, cette région, quasi inaccessible et fermée, s'ouvrait. Chaque année son réseau routier s'allonge ; des pistes carrossables remplacent peu à peu les étroits sentiers. Tout naturellement les missionnaires songèrent à utiliser ces pistes, et pour cela à faire l'acquisition d'un moyen moderne de locomotion, qui leur permettrait de parcourir rapidement, avec le minimum de fatigue, leur vaste paroisse, et aussi d'assurer la liaison de leur mission avec la gare la plus voisine, Dolisie, située à 250 kilomètres... Une camionnette fut achetée, elle est en service depuis quelques mois. Il ne reste qu'à la payer[1] ! »

La mission de Mossendjo est accueillante et les Européens, administrateurs, chercheurs d'or et de diamant, commerçants de diverses nationalités, y passent ou y séjournent volontiers. On se plaint quelquefois de la gêne qu'ils occasionnent, sans qu'eux-mêmes s'en rendent toujours compte.

Le F. Eloi diversifie ses activités : s'il reste constructeur d'habitations, d'écoles ou de chapelles, sa menuiserie fournit des fauteuils et des chaises à la clientèle du poste administratif ; dans son huilerie, il fabrique du savon, qu'il expédie à Divénié, Komono et Dolisie. Il monte un four à chaux « qui a donné, dit-on, un produit à mi-chemin entre la chaux et le ciment ».

Parlant des années quarante, un rapport indique : « Dans la région, c'est l'époque de la *ruée vers l'or* ( or et diamant ). Les chantiers miniers s'ouvrent un peu partout et leur influence ne tarde pas à se faire sentir sur les prix et sur la moralité de nos fidèles. C'est la désertion des catéchuménats ; quelquefois, le départ des catéchistes. En 1943, les propagandistes de l'*Armée du Salut* déferlent sur le pays. Malgré la présence de trois prêtres et de 80 catéchistes, la lutte est dure et nous avons le regret de constater beaucoup de lâchage parmi nos adeptes[2]. » On mentionne aussi l'apparition de la secte du *Malemfou*, avec cette brève explication : « pour être préservé de toutes les maladies, il suffit de verser cinq francs aux prêtres de la secte ». Mais les raisons d'espérer demeurent : à la mission, il y a chaque dimanche 400 à 500 participants aux offices. Aux fêtes, c'est la grande foule. Certains catéchuménats restent florissants et les baptêmes sont assez nombreux.

On signale qu'à cette époque la population délaisse la culture de l'arachide pour la chasse à la gazelle : 800 kg d'arachides sur les marchés en 1942, au

---

1. *MC,* 16 juin 1939.
2. *BG,* mars-avril 1953.

lieu de 150 tonnes en 1939 ; tandis qu'un commerçant achète, en novembre 1941, 3 500 peaux de gazelle et un autre 4 000, en octobre 1942. Dans la période d'après-guerre, on reviendra à la terre, avec le développement de la culture du riz, surtout sous l'impulsion de M. Ferrandini, administrateur à Mossendjo de 1945 à 1952.

Avec la fondation de Divénié, le 1er janvier 1949, la mission de Mossendjo est amputée de toute sa partie ouest.

Le 20 décembre 1953, on célèbre la messe pour la première fois dans l'église que le F. Eloi vient de construire au poste administratif : c'est sa dernière construction à Mossendjo qu'il quitte l'année suivante. A l'ancienne mission, c'est le P. Jacques Morin[1] qui mène à bien la construction de l'église actuelle, dont la bénédiction a lieu le 2 juin 1957. On signale, cette année-là, que se répand, venu de Pointe-Noire, le *Christianisme prophétique*, dit *Bougisme ou Lassysme* ( du nom de son fondateur : Zéphyrin Lassy[2] ). A Mossendjo, comme ailleurs dans le diocèse de Pointe-Noire, beaucoup de fidèles se laissent égarer.

Les deux premières sœurs de l'Immaculée Conception de Saint-Méen arrivent à Mossendjo le 14 septembre 1958. L'année suivante, une troisième sœur les rejoint et, en 1960, une quatrième. Ce qui permet l'ouverture d'une école de filles au poste administratif, où les sœurs s'installeront en septembre 1962. Après la nationalisation des écoles, les deux sœurs restantes reviendront à la mission, dans une maison construite pour elles par le P. Jean Bassot[3].

Le transfert de la mission au poste administratif se fait progressivement, au cours des années 60. En 1961 et 1962, on obtient « l'extension de la concession du poste ». On y construit une nouvelle école pour les garçons ( 1962 ), un clocher pour la chapelle ( 1963 ) une nouvelle maison pour les sœurs ( 1966 ) et un château d'eau ( 1967 ) ; on y plante des eucalyptus ( 1967 ). En mars 1968, avec l'installation de la menuiserie, l'abandon de l'ancienne mission est pratiquement accompli, mais il faudra attendre cinq ans pour que la communauté prenne possession de la nouvelle maison que lui construira le F. Eloi.

---

1. Le P. Mathieu Grall a succédé, en 1949, aux PP. Alphonse Backert et Job van der Burg et a été rejoint, en 1953, par le P. Jacques Morin. Tous deux quitteront Mossendjo en 1960.

2. Voir le texte sur la mission de Pointe-Noire, p. 272.

3. Le P. Jean Berdsen arrive à Mossendjo en 1959. Avec lui et après lui, y sont présents : les PP. Martin van Roy, Jean Bezzone, Jean Bassot, François Le Bec, Gabriel Le Normand, Philippe Mahé, Léon Neck, Gérard Schlupp, Louis-Marie Retailleau et le F. Charles Perrot. En 1973, le F. Eloi revient à la mission, le temps d'y construire le nouveau presbytère.

*LE FRERE ELOI ET LE F. CHARLES : Après une réunion qui a eu lieu à Divénié, les PP. Gabriel Le Normand et François Le Bec rentrent à Mossendjo : « Un personnage important nous accompagne : le Frère Eloi. Arrivé à Mossendjo en 1937, il construisit en 16 ans l'anciennne mission et la chapelle du poste. Plusieurs cases en dur du poste furent aussi son œuvre. Le frère n'était plus venu à Mossendjo depuis 17 ans. Il constate de nombreux changements, spirituels et matériels. Ses anciens ouvriers le reconnaissent sans difficulté, malgré 17 ans d'absence ; c'est pour le frère une source de joie*[1]. *» – « On parle très peu du travail du F. Charles Perrot dans ce journal, mais il n'en existe pas moins. C'est lui qui assure la permanence à la mission, qui soigne poules et canards, ( aidé de son ami Joseph ), qui met à jour nos registres, qui rédige nos factures et poursuit nos débiteurs, qui vend du pétrole, de l'essence aux nombreux clients, etc. Il est le cœur de la communauté , un cœur parfois inquiet, surtout s'il est seul et que le père est en tournée, mais un cœur solide quand même. Utinam diu vivas awa na Mossendjo*[2] *! »*

Pendant toutes ces années, l'une des ressources de la mission provient de la gérance d'une station-service, avec vente de carburant ( *Texaco,* puis *Hydro-Congo* ), gérance qui cesse en juillet 1983. La menuiserie de la mission s'équipe alors de deux machines à bois, pour améliorer le rendement de cet atelier[3].

Le P. Eugène Ferrand, arrivé en novembre 1979, et le P. Jean Berndsen[4] sont actuellement ( 1994 ) présents à Mossendjo.

## 1936 – Un tournant pour l'enseignement catholique au Congo

La date et l'expression viennent de Mgr Raymond de la Moureyre[5] non parce que lui-même est arrivé au Congo cette année-là, mais parce que Mgr Paul Biéchy, nommé vicaire apostolique de Brazzaville le 27 janvier 1936,

---

1. *Jal,* Mossendjo, 6 mai 1971.
2. *Jal,* Mossendjo, août 1972. Le F. Charles Perrot rentre en France en 1978 et prend sa retraite à Langonnet, jusqu'à sa mort, le 21 novembre 1991, à l'âge de 85 ans. Notice biographique : *PM,* n° 172.
3. Toutes les précisions contenues dans ce paragraphe et les deux précédents proviennent du *Journal de la communauté,* années 1961 à 1983.
4. Entre 1963 et 1992, le P. Berndsen avait séjourné à Mbinda, Divénié et Sibiti.
5. Dans des notes rédigées par lui, récemment, sur ce sujet.

a su donner aux écoles de son vicariat l'impulsion dont elles avaient besoin. C'est aussi l'époque, sinon la date précise, de la venue, dans les services de l'enseignement officiel, de M. André Davesne. Auteur de la série de livres scolaires *Mamadou et Bineta* ( du syllabaire au cours moyen ) et *Contes de la brousse et de la forêt*, André Davesne était bon pédagogue et bon organisateur. Il sortira l'enseignement officiel de son demi-sommeil, pour lui donner un nouvel élan.

Les écoles de la mission avaient besoin, à cette époque, qu'on leur donne un nouveau souffle, mais, pour autant, on ne partait pas de zéro. L'école avait été, dès les débuts, au Congo comme ailleurs, l'une des principales activités missionnaires. Dès 1892, Mgr Carrie faisait paraître à Loango un *Manuel des instituteurs*[1] En 1896 il écrit : « La multiplication des écoles est de la plus haute importance. Sans elles jamais la civilisation française et chrétienne ne pénétrera dans la vaste étendue du Congo... Il nous faut des écoles pour y recruter tout le personnel dont nous avons besoin : prêtres, religieux, catéchistes, instituteurs, etc. Il nous faut des écoles pour la propagation rapide et solide de l'enseignement chrétien... Il nous faut enfin des écoles pour sauver les âmes[2]. » Dès les débuts aussi, avec un petit séminaire, la mission introduit l'enseignement secondaire : « Oui, nous avons un séminaire, et c'est ici le dernier mot de nos efforts pour l'enseignement du français. Une quinzaine de nos jeunes gens y reçoivent l'instruction secondaire à peu près semblable à celle qu'on donne en France dans les établissements du même genre[3]... »

A l'occasion de l'exposition coloniale de Marseille, en 1906, M. Fernand Rouget fait paraître un ouvrage sur *L'Expansion coloniale au Congo français* ; dans un chapitre sur l'instruction publique, il écrit : « L'enseignement officiel n'existe pas au Congo. Le soin d'enseigner le français aux Noirs de la colonie est confié aux missions chrétiennes ( catholiques et protestantes ) qui entretenaient, en 1898, 52 écoles et y apprenaient à leurs élèves, outre l'usage de notre langue, la lecture, l'écriture et les premiers éléments de calcul ; les enfants y apprenaient à travailler aux cultures maraîchères et aux plantations entretenues par les diverses missions... En 1902, les écoles comprenaient des garçons et des filles de 5 à 15 ans, au nombre d'environ 3 000[4]. »

---

1. Cité par l'abbé François Wambat dans un article de *La Semaine Africaine* du 20 avril 1993.
2. *A*, avril 1896 : extrait d'un article de 10 pages de Mgr Carrie.
3. *A*, avril 1898 : extrait d'un rapport du P. Dérouet sur les écoles françaises au Congo.
4. F. ROUGET, *L'Expansion coloniale au Congo français*, Emile Larose, Paris, 1906, 942 pages, p. 594. Ce chiffre comprenait la totalité des élèves du Gabon, du Congo et de l'Oubangui, pour 37 écoles catholiques et 20 écoles protestantes.

Les premières écoles officielles datent de 1911. En 1930, pour toute l'A.E.F., « les effectifs des écoles privées sont plus nombreux que ceux des écoles publiques : 7 329 élèves dans les écoles privées, contre 3 372 dans les écoles publiques. » Ces chiffres figurent dans un rapport sur le budget des colonies. L'auteur de ce rapport, M. Léon Archambaud, commente : « Les missionnaires qui séjournent longtemps dans le pays, se tiennent en contact permanent avec les familles indigènes, et donnent ainsi, dans leur enseignement, une grande continuité d'action. Ils sont d'ailleurs installés dans la colonie depuis les débuts de sa fondation : Mgr Augouard n'était-il pas un collaborateur de Brazza ( sic ) ? »

Et pourtant, Mgr de la Moureyre fait ainsi la critique de ce qu'était alors l'enseignement au Congo : « Pas très développé : seules les agglomérations importantes avaient une école, laquelle dépassait rarement le Cours élémentaire 2e année. Le secondaire était inexistant, exception faite des séminaires. Pas très brillant : les jeunes missionnaires étaient ordinairement chargés de l'école dès leur arrivée. Ils n'avaient malheureusement pas reçu la moindre initiation pédagogique. La plupart des maîtres africains étaient de *simples* moniteurs ; leur formation pédagogique était mince, leur salaire aussi. Les subventions du gouvernement étaient chiches. Les manuels étaient disparates ; ils arrivaient de France au petit bonheur. Le P. Joseph Bouchaud ( du Cameroun ) fut l'un des premiers à tenter des livres plus adaptés. Il convient pourtant de faire justice d'une légende. On aurait fait répéter aux Africains *nos ancêtres les Gaulois !* Pas très pédagogues, les maîtres n'étaient pas pour autant des niais ! Les manuels étaient en nombre insuffisant. On écrivait beaucoup au tableau noir ; on déployait des tableaux muraux. C'était répétition plutôt que lecture. Les programmes étaient mal définis ; les cours de perfectionnement étaient inconnus. »

M. André Davesne venait de Dakar. Ses livres ( *Mamadou et Bineta )*, même s'ils étaient plus adaptés à l'A.O.F. qu'à l'A.E.F., étaient le fruit de son expérience et leur utilisation se généralisa rapidement chez les moniteurs des écoles publiques et privées. Mgr de la Moureyre se souvient : « Des programmes précis, des horaires mieux étudiés, des méthodes d'enseignement pratiques furent proposées – et imposées – par ce grand pédagogue. Des classes-modèles, des cours de perfectionnement furent organisés. M. Davesne les ouvrait, sans ostracisme, aux *privés* qui désiraient en profiter. Le P. Abel Boizieau, le F. Hervé Gaonac'h, des maîtres africains les suivirent. M. Davesne lança une revue pédagogique pour les maîtres : *Nos écoles en A.E.F.* ; ce fut le point de départ de l'I.N.R.A.P. ( Institut National de Recherches et d'Applications Pédagogiques ). »

Mais tous ne sont pas du même avis ! Dans un document daté de 1945, provenant du vicariat apostolique de Pointe-Noire, on peut lire : « Les années 1936, 1937 et 1938 furent des années excessivement dures pour l'enseignement privé en A.E.F., spécialement pour l'enseignement catholique, particulièrement visé. On aurait pu se croire revenu aux plus mauvais jours du combisme en France. La lutte menée par M. Davesne, directeur de l'enseignement, débuta par une campagne haineuse de dénigrement dans une certaine presse métropolitaine, dans *L'Ecole libératrice* notamment, avec l'assentiment au moins tacite du gouverneur général Reste. Vinrent ensuite les inspections qu'on pourrait qualifier plutôt d'inquisitions ou de perquisitions. Le tout fut couronné par une réglementation qui fit pousser des cris de joie aux attardés de l'anticléricalisme et à la presse à leur dévotion. Il fallut redemander l'autorisation pour toutes les écoles, fournir un tas de papiers, etc. M. Mandel, ministre des colonies, sur intervention des vicaires apostoliques de Brazzaville, Libreville et Loango, mit fin à cette persécution, en débarrassant l'A.É.F. de M. Reste et de M. Davesne. Mais la législation scolaire instaurée demeure[1]. »

Sans vouloir engager de débat, disons seulement que cette législation, toute contraignante qu'elle était, obligea les responsables de l'enseignement privé à plus de rigueur dans leurs méthodes.

A Brazzaville, l'action de Mgr Biéchy en faveur des écoles fut d'autant plus déterminante que son amitié avec le gouverneur général Eboué favorisa sans doute le soutien très concret que celui-ci apporta aux écoles des missions. Grand Français par son éducation et ses états de service, Africain par ses origines, Félix Eboué voulut faire passer le bien de la France avant toute considération politique ou philosophique ( il était franc-maçon ). Il avait compris le service que les missions rendaient, tant à l'influence française en A.É.F., qu'à l'évolution des populations autochtones. Voici ce qu'il exprime dans son rapport du 8 novembre 1941 : « J'ai cherché la collaboration des missions religieuses. J'ai trouvé auprès d'elles la plus exacte compréhension de nos défaillances et le plus sincère désir de m'aider à les corriger. Ainsi, en sommes-nous venus à considérer que l'enseignement des écoles publiques et celui des écoles chrétiennes doivent être l'un et l'autre l'objet d'une égale sollicitude de la part du Gouvernement. Aux moyens financiers qui seront

---

1. *Abrégé chronologique de l'histoire de Loango,* 1945, 12 pages dactylographiées, sans indication d'auteur.

définitivement attribués à l'enseignement chrétien, correspondra de sa part une activité scolaire plus grande. Ennemi de tout ce qui bride l'initiative, je n'entends pas étatiser les écoles des missions. Nous créons l'entraide et l'harmonie dans l'effort libéralement donné. » En 1942, une somme de 5 millions de francs était mise à la disposition des établissements scolaires privés de l'A.É.F.. Le résultat de cette aide a été l'essor pris par ces établissements depuis 1942[1].

Les subventions à l'enseignement privé seront maintenues dans les années suivantes, mais elles sont discutées d'année en année au Conseil représentatif et l'ensemble des demandes présentées n'est jamais entièrement satisfait.

Commence alors une période de développement rapide des écoles au Congo, avec l'émulation ( certains disent : la rivalité ) qui s'établit entre enseignement public et enseignement privé et, à l'intérieur de celui-ci, entre écoles catholiques et protestantes. Dans le vicariat apostolique de Brazzaville, la direction de l'enseignement est assurée successivement par les PP. Abel Boizieau, Roger Vallée, Joseph Le Badézet, Raymond de la Moureyre[2], jusqu'au P. Pierre Peyre, qui, en 1961, cède la place au clergé diocésain ( abbé Félix Békiabéka ). A Pointe-Noire, après le P. Paul Deliens, la direction est assurée par le P. Joseph Michel, auquel succèdent le P. Léandre Michel, puis les PP. Roger Leclerc et Guy Pannier. En 1961, la responsabilité passe au clergé diocésain ( abbé Denis Moussavou ). A Fort-Rousset, le P. Pierre Veyrand, après avoir assuré cette responsabilité pendant une dizaine d'années, laisse la place au clergé diocésain ( abbé Emile Okoumou )[3].

Des écoles de moniteurs sont en place dans les vicariats apostoliques de Brazzaville et de Pointe-Noire depuis les années 30. Elles se structurent mieux dans la période d'après-guerre, avec les sections de formation d'instituteurs

---

1. *Arch., Notice sur les œuvres d'enseignement dans les missions catholiques du Moyen-Congo,* décembre 1949. Dans cette notice figurent les chiffres suivants : rentrée scolaire de 1948 : total des élèves dans les écoles catholiques des vicariats apostoliques de Brazzaville et de Pointe-Noire : 11 463, dont 1 405 filles ( Brazzaville : 8 537 élèves – Pointe-Noire : 2 926 élèves ).

2. Vers 1945, le P. Raymond avait fait paraître des brochures, résumés de grammaire, de sciences naturelles, d'hygiène, appréciées des maîtres et des élèves des écoles primaires. Je me permets d'ajouter, que, encouragé par cet exemple, j'ai publié, un peu plus tard, quelques manuels scolaires concernant les matières dites secondaires : histoire, géographie, agriculture, etc. Pour le français, certaines écoles de missions utilisaient les manuels de grammaire et de lecture du F. Macaire ( Frère de Saint-Gabriel, exerçant au Gabon ).

3. *Bull. PN,* n° 29, juillet-décembre 1961 : « 21 août 1961 : à Brazzaville, réunion des représentants de l'enseignement public et privé en un *conseil de famille* d'où était exclu tout Européen. » Cette circonstance fit activer la décision de nommer, dans chaque diocèse, un directeur congolais de l'enseignement catholique.

à Chaminade ( 1946 ) et d'institutrices et de monitrices à Javouhey ( 1952 ), la création des écoles de moniteurs de Baratier ( 1948 ), de Mouyondzi ( 1951 ) et de Makoua ( 1952 ). Pour l'enseignement secondaire et professionnel, les vicaires apostoliques font appel à des congrégations spécialisées : marianistes à Brazzaville ( Collège Chaminade ), salésiens à Pointe-Noire ( Saint-Pierre ), maristes à Makoua ( Collège Champagnat ), frères de Saint-Gabriel à Pointe-Noire ( Collège Mgr Carrie ) et à Dolisie ( Saint-Paul ) sans oublier, pour les filles, le collège Javouhey à Brazzaville ( Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ) et le collège des spiritaines à Pointe-Noire. Les spiritains continuent cependant à s'occuper des petits séminaires, jusqu'à leur prise en charge par le clergé diocésain. De même, pour cette forme d'enseignement supérieur qu'est le grand séminaire.

Et on arrive ainsi en octobre 1960, où s'instaure la parité des soldes entre les maîtres de l'enseignement privé et ceux de l'enseignement officiel. En décembre de la même année, c'est l'intégration des maîtres de l'enseignement privé dans la fonction publique[1]. Mais cette nouvelle situation engendre des difficultés, de nombreux maîtres de l'enseignement privé souhaitant échapper à la tutelle des missions. Le 12 août 1965, l'Assemblée nationale vote une loi « transférant à l'État la propriété des établissements privés autres que les écoles religieuses servant à la formation des serviteurs de l'Église ». C'est la nationalisation de l'enseignement, au moment où « au Congo, sur environ 145 000 écoliers il y en avait près de 80 000 dans les 370 écoles catholiques, soit 75 000 dans le primaire, 3 075 dans le secondaire et 965 dans le technique[2]. »

*LE P. MARTIN VAN ROY S'INTERROGE :* En 1962, le P. Martin van Roy, alors à la mission de Mossendjo, écrit : « *Dans les deux dernières années, nous avons dépensé plus de trois millions pour la construction , le mobilier et les fournitures de sept classes. Actuellement, nous nous demandons si nous avons bien fait... Nous nous demandons même si tout l'argent dépensé par le diocèse ( direction de l'enseignement ) et par toutes les missions du diocèse pour les écoles n'aurait pas été mieux employé pour une espèce de* séminaire *pour nos* catéchistes *ou – si l'on veut – pour nos futurs* diacres.

1. P. Pierre PEYRE, Le Congo a résolu dans la justice le problème scolaire, *La Semaine Africaine,* octobre 1960 : « On en arrive à cette conclusion d'enseignement officiel confessionnel. Formule qui fait l'unanimité au congrès syndical de juillet 1959 et qui vient d'être acceptée par M. le Président Youlou et les autorités religieuses. »
2. *Bull. PN,* n° 37, juillet-décembre 1965.

*L'influence et la formation catholique d'un tel* séminaire *ne seraient-elles pas plus efficaces et plus durables ? ... Sans direction de l'enseignement, sans école normale diocésaine, quelques prêtres seraient libres pour la formation d'une autre branche dans l'Eglise*[1]... »

Les spiritains ont joué leur rôle moteur et leur rôle de suppléance, quand il fallait créer, organiser et faire fonctionner les écoles. Désormais, avec les autres acteurs qui se sont mis en place, clergé diocésain, *fidei donum*, congrégations diverses, laïques, ils apportent leur participation à l'évangélisation de la population scolaire.

## 1937 – Saint-François d'Assise ( Brazzaville )

Dans la relation de son voyage en A.É.F., parue sous forme d'article dans les *Annales* de juin 1933, le P. Maurice Briault écrit : « Jusqu'en ces dernières années la cathédrale ( de Brazzaville ) n'avait comme annexe qu'une chapelle de secours au village bacongo. Cette chapelle, assez grande, construite en briques, s'est trouvée insuffisante. Il a fallu la transformer en école villageoise et construire d'urgence, à la place, une église véritable. cette église est une réalisation architecturale très moderne, conçue dans la dimension et le genre de celles qu'on élève aujourd'hui dans la banlieue de nos villes[2] Elle a pour patron saint François d'Assise et pour curé un vétéran du Congo, le P. Ange Dréan, auquel les noces d'argent viennent de donner une nouvelle jeunesse. » Le P. Dréan vivait alors les derniers mois de son existence : cette même année, malade, en route pour la France, il mourra à Dakar, le 19 décembre 1933.

A l'œuvre des Bacongo il est remplacé par le P. Jean Hirlemann, mais celui-ci ne quitte la cathédrale pour résider à Saint-François qu'en 1937. Il y est aidé par le P. Raymond de la Moureyre. Tous deux sont remplacés en 1940 par les PP. Jean Le Duc et Jean-Marie Morvan. A cette époque, Saint-François est la paroisse du quartier bacongo, et en même temps elle est fréquentée par les Européens. Le P. Le Duc constate : « Le dimanche, beaucoup d'Européens assistent aux messes, surtout à 9 h 30. Une instruc-

1. *Jal,* Mossendjo, avril 1962. Le P. Martin van Roy pose là des questions qui mériteraient qu'on s'y arrête plus longuement.

2. Le P. Briault avait une certaine compétence en architecture, mais ce jugement ( qui se veut élogieux ) sur *une église moderne, du genre des églises de la banlieue parisienne* est bien marqué par son époque.

tion leur est faite à cette dernière messe tous les dimanches. mais ils manquent, en général, d'esprit chrétien. Une *action catholique* semble nécessaire pour leur inculquer une mentalité chrétienne[1]. » Pour Bacongo, l'église est le lieu de culte, excentrique par rapport au quartier, mais la plupart des activités : écoles, catéchismes, œuvres diverses, ont lieu *au village.* A Saint-François est aussi rattaché un secteur de *brousse*, dont le centre principal est Ngoma Tsé-Tsé, avec son école.

Dans son rapport annuel 1943-1944, le P. Le Duc donne des précisions sur les différentes œuvres de la paroisse : « La *Confrérie des hommes du Sacré-Cœur* se développe peu à peu et les membres continuent à être très dévoués et très zélés. Ils nous aident beaucoup pour la tenue et la conduite des offices et ils combattent le bon combat dans le village. Les *Scouts* se sont maintenus et ont leurs réunions régulières toutes les semaines. De même les *Cœurs Vaillants,* les *Ames Vaillantes* et la *Chorale.* Les *œuvres sportives*, après avoir disparu dans le cours de l'année, existent de nouveau, mais elles manquent de direction, de cohésion : il n'y a jamais aucune réunion de dirigeants européens et indigènes, de réunions inter-groupes. Il est regrettable que ces œuvres n'aient pas plus de vitalité ; elles pourraient faire le plus grand bien dans le village. C'est une lacune dans l'organisation du ministère à Brazzaville. » Et le P. Le Duc concluait ce rapport : « Desiderata : pour Brazzaville, des ouvroirs et des salles de catéchisme pour filles à Bacongo ; un *patronage* pour garçons ; une nouvelle classe pour cours élémentaire 2[e] année à Ngoma Tsé-Tsé. »

En 1948, le P. Ramaux insiste auprès de Mgr Biéchy pour qu'il accepte la création d'une nouvelle paroisse à Bacongo. Ce sera chose faite le 27 mai 1949. A partir de cette date, Saint-François devient la paroisse des Européens de Brazzaville. Le P. Joseph Auzanneau n'est pas resté longtemps à Saint-François ( 1947-1949 ), mais il s'y est fait apprécier. Il y eut quelque temps pour vicaire l'abbé Fulbert Youlou[2].

*« 12 JANVIER 1949, gros événement : le départ du P. Auzanneau. Il est nommé provisoirement à Fort-Rousset. Lui appelle cela* son congé libérable. *Il s'est offert volontairement pour ce poste dur et sans confort. Il est*

1. *Arch.* : rapport annuel, 1940-1941.

2. Ordonné prêtre en 1946, l'abbé Fulbert Youlou exerça son ministère sacerdotal pendant une dizaine d'années, avant de s'engager dans une carrière politique. Voir : *Hommes et destins. Dictionnaire biographique Outre-Mer,* Académie des sciences d'Outre-mer, t. 2, p. 753s.

*vrai que le confort et le P. Auzanneau !.. Il part. Regretté... et par la communauté du Plateau : c'était un merveilleux confrère, original, oui, mais simple, direct, vrai, sincère ; ...et par les Blancs. Avant son départ il leur a donné le fameux* message *promis depuis plusieurs jours dans ce sermon bref et énigmatique du 26 décembre. "Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Mes frères... Hier après-midi, j'ai pris ma bicyclette et je suis allé me promener vers la Tsiémé... Et là, j'ai vu Saint-Jean-Baptiste qui m'a laissé un message pour vous...* Toute l'assistance écoute dans un silence et avec une attention profondes... *Seulement, comme ce matin vous n'êtes pas très nombreux, je vous transmettrai ce message une autre fois. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit". Dans ce message, le père montrait la laïcisation progressive, insidieuse, généralisée de toute la vie. Il invitait à faire face, par l'intérieur... Tous les Blancs vont le regretter*[1]. »

Curé de Saint-François de 1950 à 1954, le P. de la Moureyre y fait construire le *Mbongui*[2], grande salle pour réunions et activités récréatives. Plus tard, dans les années 80, le P. Jean Morizur entreprendra des aménagements dans les différents bâtiments de la paroisse. C'est aussi à cette époque que s'installe à Saint-François une communauté de sœurs polonaises : les Sœurs de Saint-Joseph de Tarnow.

## 17 août 1937 – Sainte-Thérése de l'Enfant Jésus ( Lékana )[3]

*SAVORGNAN DE BRAZZA SUR LE PLATEAU KUKUYA : « Mysinsi me fit traverser la rivière Lékéti ( 40 m de large, 3 à 4 m de profondeur ) au-delà de laquelle je me trouvais chez les Ascienga qui habitent sur un plateau extrêmement fertile, à 850 m du niveau de la mer. Ce plateau, littéralement plat comme une table, est extrèmement peuplé. Je l'ai traversé pour ainsi dire sans sortir des villages et de leurs plantations. Je ne connais pas en Europe de pays aussi peuplé que ce petit coin de l'Afrique*[4]. » – « *12*

---

1. *Jal,* Saint-François, janvier 1949.
2. Le *mbongui,* en pays lari, est l'abri sous lequel on se réunit, où on discute, on règle les palabres.
3. Le texte suivant s'inspire en partie des travaux ( inédits ) du P. Michel Stauffer qui s'intéresse aux missions de Lékéti et Lékana et, d'une façon plus générale aux relations de la mission catholique avec les populations batéké. Voir aussi : *BG,* t. 36, p. 805 ; *BG,* t. 38, p. 258 ; *BG,* t. 45, p. 39 ; *Chr.,* 1934-1936, p. 101.
4. H. BRUNSCHWIG, *Brazza explorateur. Les traités Makoko, 1880-1882,* Mouton, Paris, 1972, 300 pages, p. 155.

*juillet 1880. Passée ( la rivière ) Lékéti... après avoir contourné à droite une montagne... nous sommes arrivés au sommet. Là, changement entier d'aspect. Le sable est fini. la terre est noire et fertile et le pays plat comme la surface d'un lac que, montant sur le plateau, nous avons laissé sur la gauche... Nous arrivons le soir à Ngouara, au village du chef Obeme, où je couche. Marché toute la journée dans des plantations de manioc et maïs pas encore formé. Pistaches à demi récoltées, oseille, ngiaca, courges. Autour du village de Obeme, il y a des plantations de maïs déjà mûr, des plantations de manioc qui commencent dans le village même. J'ai vu des choux, vrais choux plantés et bien soignés en carrés. Quel pays fertile, quel pays heureux. Pas un petit caillou dans la terre, pas une pierre, pas un monticule. Tout est plat. Des bouquets de palmiers et de palmiers bambous, et des plantations partout. Parfois on descend dans des légères dépressions de 1 à 3 mètres, ce sont les vallées de ce pays. Le soir, observé l'hypsomètre. Il me donne 820 m au-dessus du niveau de la mer et 420 m au-dessus du niveau de Lékéti. Les gens d'ici ont au moins des cases et par la porte dans laquelle on rentre, on peut, chose étonnante, passer debout*[1]. »

Le premier contact des missionnaires de Lékéti avec le plateau achikouya remonte aux débuts de la mission : du 9 au 18 décembre 1898, le P. François Leray et le F. Henri Deiss y font une *excursion* : « Nos voyageurs reçurent une généreuse hospitalité chez le chef N'Gomo. Ils constatèrent la richesse du pays. Cochons, poules, cabris et moutons s'y trouvaient en quantité ; mais le tout aussi s'y vendait très cher. Deux brasses d'étoffe de grande largeur ou un kilo de poudre pour deux poules et trois pièces pour un cabri : tels étaient les prix imposés. Nos explorateurs purent également constater la richesse du sol en minerai de fer et trouvèrent de l'argile, autre richesse non moins précieuse pour le pays sablonneux de l'Alima. Les Achikouyas sont absolument opposés à toute civilisation européenne et déclarent la guerre à tout Blanc qui s'aventure dans leurs parages. Aussi nos voyageurs durent déguerpir au bout du second jour et ne durent leur salut qu'au chef N'Gomo qui les fit escorter par son fils Mvula, jusqu'au delà des frontières des Achikouyas[2]. »

A la fin de ce même mois de décembre 1898, le chef N'Gomo et son fils se rendent à Lékéti « pour voir Mgr Augouard, dont ils avaient appris la

1. H. BRUNSCHWIG, op. cit. p. 21.
2. *Jal,* Lékéti, 18 décembre 1898.

prochaine arrivée à la mission ». Sans donner le détail de l'évolution des relations entre les missionnaires et les habitants du plateau achikouya, disons que l'opposition de ceux-ci à toute civilisation européenne s'atténua assez vite : par la suite les échanges seront fréquents : les missionnaires se ravitaillent chez les Achikouyas et ceux-ci vont jusqu'à Lékéti, proposer le produit de leurs élevages. On pense un moment faire des briques avec l'argile du plateau[1], pour les constructions de Lékéti, mais le transport serait trop onéreux : on y renonce.

En septembre 1914, de retour d'une tournée sur le plateau, le P. Joseph Guénantin écrit : « Les Achikouyas ont demandé au Père de venir s'établir chez eux. Je crois que ces gens ont la faim du Bon Dieu, comme nos Batéké de par ici. Ce qu'il y a de mieux, c'est le terrain, qui paraît très bon, et puis la population qui paraît très dense. Sur ce plateau mesurant 30 kilomètres sur 38, on compte 7 à 8 000 habitants. Plus tard on pourrait voir ce qu'il y a à faire[2]. »

L'administration coloniale s'impose au plateau à partir d'août 1913, en faisant usage de la force. Dans les années 1920, elle réorganise la chefferie, le réseau des pistes et regroupe les villages. Durant cette période, le P. Guénantin entretient les relations et fait quelques visites. En février 1920, « retour du P. Guénantin. Il a fait une bonne tournée et a trouvé les Achikouyas toujours disposés à se faire instruire. Population très dense : 12 000 sur 25 kilomètres par 35, terrain épatant, gens sains, mais très intéressés, se montrant désireux des manières des Blancs. Les pommes de terre commencent à être cultivées. Le P. Guénantin en a acheté à peu près 100 à 110 kg : 50 kg pour nous et 60 kg pour Saint-François ( Boundji ). Il a vu aussi pas mal de chrétiens et a pu en rappeler plusieurs à l'ordre. Deux ou trois mettent leurs fiancées à l'œuvre. Des enfants achikouyas ont demandé à suivre le père. Celui-ci a consenti et en a huit avec lui. Ils ne resteront certainement pas longtemps, mais enfin ce sera toujours un commencement[3] » Mais ce n'est pas encore le temps d'une installation stable de postes de catéchistes.

Pendant longtemps, les missions de Lékéti et de Boundji se ravitailleront en pommes de terre chez les Achikouyas. Au début de l'année 1924, les choses se précisent, lors du passage du P. Guénantin et du F. Sergius Fustec :

1. *Jal,* Lékéti, 30 mars 1908 : le P. Joseph Guénantin et le F. Nicétas Halby se rendent sur le plateau achikouya, pour étudier cette possibilité.
2. *Jal,* Lékéti, 8 septembre 1914.
3. *Jal,* Lékéti, 5 février 1920.

en quelques jours, du 15 au 19 janvier, des installations se préparent à Mfoa : « Choix d'un emplacement pour le poste de catéchisme, près d'un petit marais, à une centaine de mètres du village. L'eau est très précieuse là-bas, sur le plateau et surtout, très recherchée... Débroussement du poste de catéchisme et commencement des cases qui serviront aux catéchistes... Inscription de 105 enfants à l'école et au catéchisme. Hommes et enfants semblent satisfaits de ce qu'ils voient et entendent... Le frère trace à Mfoa l'habitation qui servira au père quand il viendra visiter les postes qui s'installent. Le chef promet de faire lui-même cette maison[1]. » Cette première implantation sera de courte durée : en juillet, « les catéchistes du plateau achikouya reviennent de là-bas, avec armes et bagages ».

En octobre 1926, nouvelle tentative, du P. Charles Schickelé cette fois : « Quatre catéchistes ont été envoyés pour essayer de reprendre l'évangélisation du plateau kikouya ». Quinze jours plus tard, « les catéchistes nous annoncent que, jusqu'à ce jour, ils ont déjà inscrit 5 à 600 catéchumènes. Les différentes tournées et les essais d'évangélisation faits par le P. Guénantin n'ont donc pas été vains et inutiles ». Début novembre, « départ du P. Schickelé pour le plateau kikouya où il va voir ce que font les catéchistes et essayer de reprendre ce que le P. Guénantin avait commencé il y a trois ans à peu près ». Quelques jours plus tard, « une lettre du P. Schickelé arrive du plateau kikouya. Il demande du sel et du vin. Il a déjà vu une partie du plateau et trouve les gens de l'intérieur beaucoup mieux disposés que ceux qui habitent sur les bouts du plateau. Il a l'intention d'ouvrir quatre catéchuménats ». Début décembre, « retour du P. Schickelé, en bonne santé. Il semble satisfait de sa tournée. Il a pu ouvrir trois catéchuménats, avec Joseph Laboudou, Apollinaire Lakanda et Jean Ngossia comme catéchistes[2] ». L'implantation, cette fois, sera durable, avec de fréquentes tournées des PP. Schickelé et Joseph Belzic.

Le 6 décembre 1932, arrive à Lékéti le P. Georges de Chadirac, nouvel arrivé au Congo. Dès la mi-février 1933, il entreprend sa première tournée sur le plateau kikouya qui deviendra son secteur d'activité privilégié et qu'il dessert le plus souvent à bicyclette. Du 21 au 25 juin 1934, il reçoit sur le plateau Mgr Guichard qui a fait le voyage en automobile, avec le P. Raymond Defosse comme chauffeur. « Monseigneur semble content de ce qu'il a vu ». En novembre 1934, il ouvre à Mfoa la première école, avec le moni-

---

1. *Jal,* Lékéti, 15 à 21 janvier 1924.
2. *Jal,* Lékéti, 12 octobre au 3 décembre 1926.

teur Eugène Engoua. Il organise son ministère sur le plateau kikouya autour du poste central de Lékana, où, en 1935, il fait construire une chapelle ( 34 mètres sur 9 ) dédiée à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Dans une lettre envoyée à ses confrères de Lékéti, le 24 mai 1936, le P. de Chadirac se réjouit des résultats obtenus, constatant « la levée en masse vers le christianisme de la race koukouya. Aux 170 baptêmes d'Akolo viennent s'ajouter les 180 de la terre d'Abila, les 190 de Lagué et les 126 baptêmes d'adultes du poste central de Sainte-Thérèse de Lékana. Cela atteint le chiffre formidable de 666 baptêmes ! L'Ascension, à Sainte-Thérèse, a été bien belle aussi : dans les 700 communions, puis encore 35 baptêmes de la terre de Nségué-Mpiga, ce qui fait grossir le bilan. Mais comment organiser cette masse ? A quand l'ouverture d'une mission, décidée depuis des années[1] ? » Un détail en passant : en novembre 1936, le P. de Chadirac utilise pour la première fois la moto pour *monter à Lékana*.

On trouvera peut-être ce préambule à la fondation de la mission de Lékana un peu long, d'autant plus que, pour les autres missions, je ne donne pas autant de précisions. Disons seulement que l'occasion se présentait de montrer comment la fondation d'une nouvelle mission peut se préparer de loin et qu'elle est le fruit d'une longue patience et d'un travail persévérant.

Le 17 août 1937, la nouvelle résidence de Lékana est fondée, sous le vocable de Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus. Voici comment Mgr Biéchy la présente : « Le centre prévu pour la nouvelle mission est à Mfoa, terre de Lékana, à 60 kilomètres de Djambala, à 190 kilomètres de Mpouya, sur le Congo et à 305 kilomètres de Brazzaville, par la route nord-sud. Sur le plateau, une population d'environ 15 000 âmes, bien disposée et déjà bien entamée. Les communications sur le plateau seront faciles, en moto ou même en auto. La terre y est fertile : les palmiers y réussissent ; bananiers, caféiers et pomme de terre y donnent un bon rendement. Nous allons demander une concession agricole pour planter du café sur une grande échelle. En dehors du plateau, la population est assez clairsemée et se trouve principalement sur la route Djambala-Mpouya. La population totale devant appartenir à cette mission est évaluée à 28 000 âmes. Les protestants viennent d'y faire une première apparition. Il est urgent de nous y installer définitivement et de travailler le pays à fond[2]. »

Ce que furent les vingt premières années de la mission de Lékana est bien

1. *Jal,* Lékéti, 24 mai 1936.
2. *BG,* t. 38, p. 258.

résumé dans le rapport suivant : « La mission de Lékana commence avec le P. Georges de Chadirac et le F. Pierre-Claver Weyh, bientôt rejoints par le P. Raymond Defosse. Ce fut une vaste flambée de foi et il y eut des baptêmes en série. Mais cela s'arrêta bien vite. La guerre nous enleva le P. Defosse et le F. Pierre-Claver, qui furent remplacés pour peu de temps par le P. Jean-Baptiste Houchet et le F. Léonide Michel. Le travail en souffrit grandement. Au début de 1941, le P. François Noter vint seconder le P. de Chadirac et le ministère reprit normalement. Mais, en octobre 1942, le P. Noter dut partir à Makoua et le P. de Chadirac fut de nouveau seul jusqu'en 1946. Il ne pouvait suffire à la tâche et il y eut un certain fléchissement. Fin 1946, le renfort arriva en la personne du P. Auguste Durand et tout reprit vie. Bientôt arrivèrent encore le P. Henri Kerhwiller et l'abbé Raphaël Dangui. On créa une annexe à Mpouya, sur le fleuve, et ce secteur connut une prospérité qui, malheureusement, ne devait pas durer. En effet, après seize ans de séjour, le P. de Chadirac dut rentrer en congé. L'abbé Raphaël fut remplacé par l'abbé Louis Loubassou qui s'installa à Djambala, et le P. Kerhwiller tomba malade et dut être rapatrié. Il ne restait plus que le P. Durand et, à Mpouya, le P. Adolphe Jeanjean qui, malgré ses quarante ans d'Afrique, se dévoua pour y rester seul.

« En 1948 arrive le jeune père Henri Ernst, et les tournées de brousse reprennent régulièrement. Le P. Durand travaille surtout les plateaux baboma et la région de Gamboma, créant des postes de catéchistes et fondant des écoles. En 1950, à son départ en congé ( il ne reviendra pas à Lékana ) il est remplacé par le P. Jean Le Duc, qui prend bien en main la chrétienté. Au bout de cinq mois, nouveau changement : le P. Noter revient et cette période est marquée par un développement intensif des écoles. En février 1952, le P. Noter part à Liranga. A la fin de cette même année, le P. Ernst reçoit l'aide du P. Robert Haffmans. Ces changements continuels de personnel n'ont pas favorisé la vie de la mission. Seul le F. Pierre-Claver fait preuve de stabilité[1].

« Le ministère est dur en ce pays. Les Batéké en général , les Koukouyas et les Baboma en particulier sont attachés à leurs fétiches, à leur argent, à leur terre. On peut les enthousiasmer un moment, ils sont vite fatigués. Autre difficulté : la langue. Mgr Biéchy a imposé le lingala comme langue catéchistique. Mais, par fierté, nos gens n'en veulent pas et on ne peut les péné-

1. Voir, en annexe, la liste complète des missionnaires spiritains de Lékana.

trer qu'en parlant leur langue, qui est difficile[1]. Comme les conversions d'adultes sont rares, nous insistons sur les écoles. Nous en avons 13 d'autorisées, avec 1 350 élèves. Au point de vue matériel, Lékana n'a pas à se plaindre. Le P. de Chadirac a édifié une belle mission. Il a créé de petites industries qui, grâce au travail du F. Pierre-Claver, nous permettent de vivre et de faire du bien[2]. »

De 1955 à 1963, le P. Roger Vallée, ancien directeur de l'enseignement catholique à Brazzaville, travaille à mettre en place sur le plateau koukouya un projet d'enseignement professionnel agricole, mais il ne parviendra pas à le réaliser.

Les Sœurs de la Sainte-Famille d'Amiens viennent prendre la direction d'une école primaire pour les filles en septembre 1958 et ouvrent un collège en 1963. La nationalisation de 1965 enlève les écoles à la mission et lui fait perdre la base de ses implantations dans les villages, mais les contacts se maintiennent : comme ailleurs, les pères et les sœurs adaptent leur ministère à la nouvelle situation. Les sœurs organisent des activités ménagères ( couture principalement ) avec les jeunes femmes dans quelques villages et le P. Pierre Loubier, arrivé en 1966, s'emploie à réanimer les catéchismes et la vie chrétienne en faisant appel à des bénévoles. Les résultats ne sont pas toujours à la hauteur des efforts, mais sont loin d'être négligeables. En 1972, un conflit survient, entre la mission et les autorités administratives, au sujet de l'affectation d'un hangar ( inclus ou non dans les nationalisations ? ). Le P. Ernest Binet défend le point de vue de la mission, mais Mgr Singha cède le bâtiment aux écoles, pour éviter que le conflit s'envenime. Cette affaire n'est qu'un exemple parmi d'autres des difficultés que connaît la mission à cette époque avec une partie de la population. Elles sont telles que les missionnaires vont jusqu'à envisager de quitter la mission, mais, finalement ils décident de rester.

Le P. Loubier, avec le P. Gérard Soudant, réorganise la pastorale, avec des noyaux d'adultes catholiques dans les principaux villages, pour former

---

1. On trouve trace du problème posé par la langue et des réticences de certains concernant le *lingala*, dans ce passage du *Journal de Lékéti*, daté du 31 juin 1936 : « Une lettre du P. Le Duc contient de graves décisions... La fondation d'une mission au plateau est décidée, elle se fera peu à peu... Il est question de division du vicariat ; dans ce cas, dans quelle partie faudrait-il placer Djambala ( et Lékana ), bas ou haut, lari ou lingala... La question de langue est résolue et d'ici quelques années tout le ministère se fera dans l'une ou l'autre langue... Moi, le pauvre chroniqueur ( il s'agit probablement du P. Schickelé ) aime à croire que cette décision de langue regarde les missions du bas, car ici, à Lékéti, pareille décision paraît incompréhensible, impossible. » Impossible a été souligné et une note a été ajoutée sur le journal, signée P. B. ( Paul Biéchy ) : *Ce n'est pas dans le vocabulaire missionnaire.*

2. *BG,* t. 45, p. 39.

des communautés vivantes. La mission s'efforce de remettre en honneur la langue koukouya[1] et aide ces communautés à construire de nouvelles installations : chapelles en matériaux durables, locaux pour le passage régulier du missionnaire, le tout sous un seul toit de tôle. En plusieurs endroits une citerne collective peut venir compléter l'ensemble, pour pallier la pénurie d'eau en saison sèche : cette initiative dépend des subventions trouvées par la mission et de la disponibilité des gens pour exécuter le travail. Cinq communautés construisent ainsi leur citerne. Elles sensibilisent l'opinion à un problème d'équipement que des services de coopération aident à réaliser.

A l'origine, le territoire de la mission de Lékana s'étendait jusqu'aux rives du Congo. Avec la fondation de la mission de Gamboma, en 1956 et de celle de Djambala, en 1960, son domaine est réduit au plateau koukouya et aux villages des collines à l'ouest et au nord, très irrégulièrement suivis depuis toujours. En 1987, lors de la célébration du cinquantenaire de la mission, on constate que des habitants de Brazzaville originaires du plateau participent à la fête et on se réjouit de ce que les autorités politiques régionales y sont représentées.

Est actuellement ( 1994 ) présent à Lékana, le P. John Ogu Erege, où il reçoit l'aide d'un scolastique de la F.A.C., Félix Narbe.

## 2 novembre 1940 – Saint-Pierre Claver ( Ouesso )

Le *Journal de communauté* d'Ouesso présente une particularité assez rare, sinon unique : il commence presque dix ans avant la fondation de la mission. Le P. Émile Verhille, arrivé dans le vicariat apostolique de Brazzaville en novembre 1929 et affecté à Makoua, entreprit, dès le mois d'avril 1931, une tournée de 18 jours dans la région nord-ouest de Makoua, « mais, écrit-il, il tire peu de profit de cette tournée, où il n'a vu presque personne ». Le P. Verhille consigne le récit de ce voyage dans le *Journal de l'annexe de Ouesso*. Il l'a fait précéder de préliminaires où il s'étonne d'abord : « On peut se demander pourquoi Mgr Augouard qui a remonté toutes les rivières avec ses bateaux, n'a jamais visité Ouesso ». A cela, deux raisons, pense-t-il : la difficulté de trouver la bonne passe à l'embouchure de la Sangha[2] et

1. Le P. Pierre Loubier fait, dans les années 70, des travaux importants de traduction de textes liturgiques en koukouya.

2. Le confluent de la Sangha et du Congo est un véritable delta, dont il faut bien connaître les passes pour s'y aventurer.

la répugnance de Mgr Augouard à entrer en relation avec les Allemands qui, à partir de 1911, occupaient en partie les rivières de la région. Le P. Verhille fait ensuite état du passage à Ouesso de Mgr Guichard, lors de la fondation de la mission de Berbérati[1] et du P. Joseph Soul, visiteur, qui, en 1927, après avoir parcouru l'Oubangui, rejoignit Brazzaville par la Sangha et fut retenu huit jours à Ouesso par une panne de bateau. Cette même année, 1927, le P. Jeanjean, parti de Boundji, s'arrêta à 75 kilomètres au sud de Ouesso[2].

*OUESSO EN 1930 :* Le P. Verhille écrit : « *La circonscription d'Ouesso est située presque en entier en pays de forêt primaire, très difficile d'accès et de population très clairsemée. Il faut ajouter qu'à cette date, il n'y avait pas le moindre petit tronçon de route. Le pays n'est pas très peuplé sans doute, mais, quand on le connaît on s'aperçoit que la population y est malgré tout assez groupée. Le premier contact est assez décevant, surtout en venant de Makoua. Pour des gens habitués à voyager en plaine, en plein sable, en plein soleil, la forêt laisse une impression d'écrasement, de solitude, difficilement surmontable, d'autant plus qu'il fallait, il y a dix ans, se frayer à peu près soi-même son chemin et que le soir, au lieu de l'abri que réserve généralement le village indigène, il fallait camper où l'on se trouvait. Cette circonscription d'Ouesso a toujours été pour les indigènes de l'intérieur un centre d'attraction, car Ouesso a toujours été, et autrefois plus qu'aujourd'hui, un centre commercial important. On y a compté autrefois plus de 35 Européens installés. Contrairement aux pays de la Likouala et de l'Alima, où il n'y a pour l'indigène qu'une seule et unique ressource, le palmier, une seule et unique compagnie, féodalement installée, la C.F.H.B.C., il y avait autrefois et encore aujourd'hui à Ouesso toute une gamme de produits achetés par les commerçants, parmi lesquels la concurrence intervenait au profit de l'indigène. Ouesso est un marché à caoutchouc, à peaux, ivoire, copal, bois précieux, café, cacao, etc.*[3]. »

Le 31 août 1932, le P. Verhille quitte Makoua avec un caravane de 18 porteurs. A Ouesso il est bien accueilli par les représentants de l'administration

1. *A*, septembre-octobre 1925, p. 145 à 147 : « En compagnie du P. Pagnault, dit Mgr Guichard, j'y arrivai, à la mi-juillet 1923, après un voyage sur le *Djah* avec des missionnaires suédois et leurs femmes qui nous devançaient vers ces lointaines régions. L'accueil tout à fait aimable des Blancs de Ouesso nous fit oublier la fatigue du voyage. »
2. *BPF*, n° 84, p. 223. Le P. Jeanjean s'était arrêté au village de Liouesso.
3. *Jal*, Ouesso, p. 1.

et par les nombreux commerçants européens du poste ou des environs. Il poursuit son voyage par Fort-Soufflay, Dongo, Sembe, Madjingou, Mékambo, Ekata, Odzala et Etoumbi. De retour à Makoua, il note qu'il a parcouru 1400 kilomètres en 42 jours, « sans avoir vu un seul chrétien ». Sa conclusion ; « Il est urgent de créer un catéchuménat à Ouesso, si on ne veut pas livrer tout le pays aux protestants[1]. » C'est chose faite deux ans plus tard : « Un catéchiste bien noté, Jean Ebaka, homme âgé et père de famille de cinq enfants, est chargé de la fondation, à compter du mois d'avril 1934[2]. » A Picounda, en peu de temps, le catéchiste Théophile Syetou rassemble 130 catéchumènes[3].

Après un an d'existence, le catéchuménat d'Ouesso est en pleine prospérité, avec près d'un millier d'inscrits, surtout des ouvriers des factoreries. Une chapelle et une case pour le père ont été construites. Le terrain a été débroussé et on y a planté des caféiers et des arbres fruitiers[4]. Il y a alors quatre catéchuménats dans le région : Ouesso, Picounda, Ikelemba et Makwanga. En 1936, une série de décès met en péril l'œuvre entreprise : la mort des catéchistes d'Ouesso et d'Ikelemba, celle de quatre enfants, envoyés à Makoua pour compléter leur instruction, jettent la consternation dans le pays. mais l'épreuve est surmontée[5].

En septembre 1937, Mgr Biéchy visite les missions du nord de son diocèse. Il est en voiture et peut, de Makoua, faire l'aller et retour d'Ouesso ( toujours annexe ) par la route[6]. En janvier 1938, c'est le P. Verhille qui utilise cette même route en moto et, six mois plus tard, ayant ramené de Brazzaville une *Ford 1928*, don de Mgr Biéchy, c'est en voiture qu'il fait sa 17ᵉ tournée à Ouesso[7].

Et on en arrive à la fondation de la mission. Le 2 novembre 1940, on attend à Ouesso la visite de Mgr Biéchy, qui vient de Brazzaville par le Congo et la Sangha, sur le *Balin*. « La concession a été débroussée, la case d'habita-

---

1. *Jal,* Ouesso, 31 août 1932 et ss. « En 1921, une mission protestante américaine s'était installée à Pembé, près d'Ikélemba et n'obtint pas le moindre succès... Avec les baptistes suédois, en 1923, à Matélé ( entre Likouala et Sangha ), la tentative fut plus sérieuse, mais la mission fut fermée en 1934. Ils décidèrent alors de fonder une mission à Ouesso... ce qui fut fait en 1938. » ( *Jal,* p. 3 )
2. *Jal,* Ouesso, 1ᵉʳ février 1934 et ss.
3. *Jal,* Ouesso, mai 1934. Picounda se trouve sur la Sangha, à environ 14 kilomètres au sud-est de Ouesso.
4. *Jal,* Ouesso, 21 mai 1935 et ss. Ikélemba se trouve sur la Sangha, à peu près à mi-chemin entre Picounda et Ouesso. Makwanga est probablement le Mokouango des cartes actuelles, sur la piste qui relie Ntokou à Picounda ( entre la Likouala et la Sangha ).
5. *Jal,* Ouesso, septembre 1936.
6. *Jal,* Ouesso, 17 septembre 1937.
7. *Jal,* Ouesso, 19 juillet 1938.

tion améliorée, la chapelle agrandie et des sympathies agissantes ont été acquises sur place[1]. » Mais surtout, une communauté a pu être instituée, avec l'arrivée du P. Henri Geiss, qui a rejoint le P. Verhille le 4 septembre 1940. Ainsi, au moment de cette troisième visite de Mgr Biéchy, on constate : « en ce mois de novembre 1940, la station d'Ouesso prend figure de mission, sans être érigée canoniquement, à cause des circonstances[2] ». C'est donc bien du 2 novembre 1940 qu'on peut dater la fondation de la mission Saint-Pierre Claver d'Ouesso.

En 1942, le F. Valérien Eicher[3] vient s'occuper des constructions et met en place un four de 50 000 briques, qui sera suivi de bien d'autres. Pendant la guerre 1939-1945, quelques missionnaires ont été mobilisés, mais la plupart sont restés en place. Quand des problèmes de personnel se posent, on y remédie en partie par des échanges et des intérims. En septembre 1941, le P. Verhille se trouve seul à Ouesso. « Il semblerait, écrit-il, que le moment est mal choisi pour faire une tournée. Cependant, il n'en est rien. Il faut se convaincre que l'avenir est dans la brousse, que les chrétiens d'Ouesso ne verront pas plus leur salut en danger pour avoir manqué un dimanche, que leurs frères de brousse qui, eux, n'ont jamais la messe le dimanche. » Mgr Biéchy notera dans la marge du journal : « Idée très juste ! Nos vieilles habitudes du vicariat et l'esprit de centralisation ne concordaient pas là-dessus. Mieux vaut tard que jamais[4]. » Et pourtant, *ces vieilles habitudes*, dans bien des missions, ne disparaîtront pas de sitôt !

*LES PYGMEES BA-NGOMBE DE LA NGOKO-SANGHA : « Bien que ces gens soient chasseurs dans l'âme, il leur faut une mise en train extraordinaire... La vraie chasse est toujours précédée de réelles saturnales où l'on danse jusqu'à épuisement. Bras et jambes garnis de grelots végétaux, la ceinture surmontée d'un échafaudage de fibres, de queues de bêtes, de sonnailles, les hommes se suivent d'abord en file indienne. Le corps tout entier tressaille et frémit comme d'une fièvre soudaine et la peau du ventre elle-même semble prise du tournis. Les croupes s'abaissent, se relèvent, se dandinent,*

---

1. *Jal,* Ouesso, 10 mars 1940. « Cette chapelle a une histoire tourmentée. Elle en est à son troisième agrandissement et ces transformations ne l'embellissent pas. En son état premier elle était assez jolie, en tous cas, bien proportionnée ; maintenant, étirée, élargie, elle n'est pas belle, mais elle abrite beaucoup de monde et c'est l'essentiel. »

2. *Jal,* 2 novembre 1940. Au moment où le *Journal de l'annexe* devient celui de la *mission*, nous en sommes à la page 60.

3. Le F. Valérien, avant Ouesso, avait été à Liranga et Makoua. Il quittera la Congrégation en 1949.

4. *Jal,* Ouesso, 5 septembre 1941.

*se bousculent, tandis que les pieds martèlent le sol, ou, fichés en terre, gigotent sans bouger dans un tremblement convulsif commun à toute la bande. Des tam-tams aux mains de jeunes gens rythment dans une même cadence le mouvement et le tapage. Les femmes, assises par terre, y prennent part elles-mêmes et se passionnent, ajoutant des cris et des battements de mains au vacarme qui s'accélère. Il n'y a aucun temps de repos, mais parfois un instant d'arythmie, après quoi la crise reprend, plus enragée. Crise est le mot : c'est une vraie transe, un état hors nature et une surexcitation sans frein qui semble ici le plaisir recherché, car le dévergondage ne paraît pas d'ordre sensuel. Et toute la nuit se passe ainsi jusqu'à six heures du matin : le jour seul met une fin à cette bacchanale dont les acteurs une fois rendus à eux-mêmes ont à peine la force de rentrer chez eux : ils se couchent n'importe où, recrus de fatigue, abrutis, insensibles à tout, complètement rendus*[1]. »

Le 2 juin 1942, on termine « la case du four à briques. C'est quelque chose de monumental : 18 mètres sur 15 et 8 mètres de hauteur ». Et on donne à cette même date, diverses informations : « Notre école est autorisée. La demande de concession d'un hectare pour la briqueterie est arrivée. Les pierres sont extraites à une bonne cadence. On pourra commencer la chapelle dès que les plans seront arrivés[2]. » Ces plans, il semble que ce soient ceux qui avaient été prévus pour l'église Sainte-Anne de Brazzaville, mais que l'architecte Erell avait rejetés, en proposant ce qui a été réalisé, l'actuel *Sanctuaire-Souvenir.*

Le travail de maçonnerie des fondations de la future église dure un peu plus de sept mois, jusqu'au 3 juillet 1944 ; « travail énorme, visible seulement pour ceux qui étaient là journellement. Des tonnes de ciment et de sable, 914 m$^3$ de pierre ont été manipulés et engloutis dans les soubassements de la tour et des murs, jusqu'au transept seulement. Désormais, on aura le plaisir de voir le travail progresser[3]. » En fait, l'édifice ne sera jamais achevé selon les plans prévus : le P. Verhille avait vu trop grand. Il faudra attendre le séjour du P. Ernest Binet à Ouesso ( 1974-1977 ) pour que la construction de l'église s'achève, en utilisant une partie des murs existants, mais selon un plan totalement différent de celui qui était envisagé à l'origine.

1. *A,* octobre et décembre 1948, janvier 1949 : ce texte est extrait d'une série d'articles de Mgr Verhille sur les Pygmées.
2. *Jal,* Ouesso, 22 juin 1942.
3. *Jal,* Ouesso, 3 juillet 1944.

En décembre 1945, le journal mentionne : « Nous commençons la construction de la case d'habitation. le plan de la case est une conception typique des cases en cours dans le vicariat : elle est inspirée par l'œuvre du P. Fourmont à Makoua et celle du P. Pourchasse à Voka... avec des améliorations, car nous sommes certainement bien mieux placés pour la réalisation matérielle de constructions semblables. » Il est probable que le chroniqueur fait ainsi allusion à l'aide apportée à la mission par certains Européens de la place. On pense, à l'époque, pouvoir fabriquer des tuiles pour les couvertures : « Un four à tuiles, entièrement maçonné, est en construction. la tuile en terre est l'avenir des constructions de la mission[1]. » La case ne sera terminée que deux ans plus tard, comme l'indique une lettre du P. Verhille ( écrite après un congé en France ) : « Me voici de retour dans mes meubles, mais pas encore dans mes immeubles. Car la maison d'habitation n'est pas tout-à-fait terminée. Ce sera une case considérable : 40 mètres sur 14, avec des murs de soixante centimètres[2]. »

*« UN TYPHON D'UNE VIOLENCE INEGALEE, et très localisé, balaya la mission dans la soirée du 28 mars1947 ; écrasa la chapelle, l'atelier, l'internat, décoiffa en partie notre case et des trombes d'eau s'y engouffrèrent. Un toit de tôles ondulées, parfaitement intact, fit du vol à voile et vint atterrir contre la véranda de notre maison. La chapelle n'était pas l'église définitive dont je vous ai montré les plans. Terminé pour Noël dernier, c'était un bâtiment en briques cuites de 45 mètres sur 12, que nous réservions comme salle d'œuvres pour plus tard. Tout notre matériel liturgique était là : il a été complètement détruit. L'harmonium, récemment arrivé de France, écrasé par un lourd pilier, a été réduit en miettes. Le chemin de croix en stuc colorié venait d'être installé le matin même : il est anéanti et on ne l'aura vu que quelques heures. Les ornements sacerdotaux dont plusieurs, les plus beaux, n'avaient encore jamais servi, ont baigné toute la nuit dans une eau mélangée de plâtras, et sont entièrement inutilisables. Confessionnaux, bancs, baptistère, sont dans l'état qui suit un bombardement. Je ne vous parle pas des dégâts de l'atelier et de l'internat : ces bâtisses, pourtant solides, ont été soufflées et ont fait une place nette où nous ne nous reconnaissons pas. La pluie dévalait sur tout ce désastre à pleines citernes et consommait la ruine de tou-*

1. *Jal,* 2 novembre 1945. En fait, la fabrication des tuiles étaient difficile et les résultats obtenus, médiocres. L'expérience n'eut pas de lendemain.
2. *A,* mars 1947.

*tes choses... Fallait-il pleurer ? C'est ce que faisaient les indigènes venus en foule le lendemain matin pour contempler le triste spectacle. mais ce n'était pas le moment de se laisser aller. Le ciel était sombre : il fallait essayer de récupérer au plus tôt ce qui pouvait se sauver encore. Des centaines de personnes s'attelèrent au travail de déblaiement et je dois dire que chacun y mit de la bonne volonté*[1]. »

Après avoir réparé la chapelle et les bâtiments endommagés, on entreprend, en décembre 1947, la construction du bâtiment destiné aux sœurs, case dans le même style que celle des pères, plus grande encore : la façade mesurera 47 mètres 60. Bien que cette maison soit prête un an et demi plus tard et « le terrain suffisamment aménagé pour l'arrivée des sœurs[2] », celles-ci, Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, au nombre de six, conduites par Mgr Biéchy, ne prendront possession de leur couvent que le 11 avril 1953[3].

« En février 1948, le P. Martin Bodewes, à Ouesso depuis seize mois, est nommé à Fort-Rousset et un abbé africain vient le remplacer. En avril 1948, arrivée du F. Quentin Bénard qui, en 1950, cède la place au F. Alfred Grenada. Le P. Noter vient prêter main-forte pendant quelques mois. Cela fait beaucoup de changements en peu de temps. Nommé vicaire apostolique en juin 1951, le P. Verhille rentre en France pour se faire sacrer. Le P. Emile Diss le remplace à Ouesso. Au retour de Mgr Verhille, le P. Diss part en congé et il est remplacé par le P. Georges de Chadirac[4]. La mission d'Ouesso est constituée maintenant sur des bases solides. En juin 1952, elle compte 4 700 chrétiens et 1 200 catéchumènes. Elle va pouvoir désormais envisager la fondation de sa filiale : Souanké[5]. » Effectivement, Souanké sera fondée en 1954. Plus proche de Ouesso, se trouve le poste de Mokéko, où, « le 1er mai 1961, en présence d'une foule nombreuse de fidèles, est bénite et inaugurée la nouvelle chapelle de Saint-Joseph[6] ».

Arrivé en 1980, dernier sipiritain à Ouesso, le P. Pierre Loubier quitte la mission en 1988. Rappelons que, le 6 juin 1983, a été créé le diocèse d'Ouesso, dont le premier évêque est Mgr Hervé Itoua.

---

1. *A,* mai 1947.
2. *Jal,* Ouesso, 19 juillet 1949.
3. *BG,* janvier-février 1957.
4. Le P. de Chadirac quittera définitivement le Congo en 1959. Après lui, seront présents à Ouesso : les PP. Raymond Grymonpré, Gérard Destombes, Paul Ondia, Victor Blanchet, Ernest Binet, Martin Scheer, Pierre Scheer et Jean-François Bierling ; ainsi que les FF. Alfred Grenada et Marcel Pelhate.
5. *BG,* janvier-février 1957.
6. *BG,* mai-juin 1961.

## 5 mars 1944 – Sainte-Anne ( Brazzaville )[1]

« Jusqu'en 1938, Brazzaville ne comptait qu'une seule mission catholique. C'était la cathédrale construite par Mgr Augouard. Chaque jour, en pousse-pousse d'abord, en moto ensuite, les missionnaires gagnaient les agglomérations de Poto-Poto et de Bacongo. Le dimanche, le peuple de Dieu remplissait la cathédrale. La messe finie, ceux de langue lingala restaient pour écouter la parole et les Balari sortaient pour entendre l'évangile à l'ombre des bois de fer. Le dimanche suivant, les Balari restaient et les Bangala avaient droit à l'homélie en plein air.

« Mgr Biéchy et ses conseillers décidèrent de décentraliser. Le prêtre résiderait au cœur de sa chrétienté. Pas de difficulté pour Bacongo. Le P. Hirlemann s'installa à Saint-François. C'était la centième et dernière construction du vieux frère Hyacinthe. Le ravin de la Glacière n'était pas un obstacle pour les chrétiens de Bacongo qui avaient transformé leur église paroissiale en école et dévalaient joyeusement les pentes sablonneuses.

« Poto-Poto n'avait pas de lieu de culte. Le P. Nicolas Moysan fut chargé de l'organiser. En bon Breton, il le dédia par avance à sainte Anne, comptant bien sur les pèlerins de la grand-mère d'Auray. Comptant aussi sur les âmes généreuses de Poto-Poto. Mpata ! Mpata[2] ! Il atteignit assez vite les 45 000 francs qu'il estimait nécessaires. La somme paraissait énorme.

« Où construirait-on ? Au centre de Poto-Poto où se tient le marché ? A Mongali, au nord de l'agglomération ? C'est le gouverneur général Eboué qui trancha, dès son arrivée à Brazzaville, en 1940. Sainte-Anne se dresserait à la jonction des quartiers africains et européens. Il vit grand, pour qu'un presbytère, un stade, des salles fonctionnelles encadrent l'église.

« Un plan avait été demandé à un frère des écoles chrétiennes de Kinshasa. Cet artiste s'inspirait volontiers du style égyptien et il s'en fallut de peu que Sainte-Anne n'évoquât le temple de Karnack. Heureusement, le plan se fit attendre. En 1940, l'invasion de la France entraîna l'arrivée à Brazza-

1. En 1988 est parue la brochure *Sainte-Anne du Congo, sanctuaire souvenir de la France libre* ( 32 pages ). En 1994, une nouvelle édition en a été réalisée, remaniée de façon importante, sous le nouveau titre : *Sanctuaire souvenir Sainte-Anne du Congo, basilique de la liberté, 1943-1993* ( 36 pages ). Ces deux éditions avaient le même rédacteur : M. Georges Mabona. La brochure de 1988 offre l'intérêt particulier de présenter sur sa première page de couverture la photo de Sainte-Anne, sur laquelle a été ajouté le projet de flèche du clocher. Dans le texte qui suit, les emprunts à ces deux brochures sont nombreux.

2. Un *mpata* = cinq francs.

ville des premières troupes gaullistes. Parmi ceux qui avaient rejoint la Norvège, l'Angleterre, le Congo : Errel. C'était le nom de guerre de Roger Lelièvre ( R.L. ). Le P. Charles Lecomte, vicaire du P. Moysan, fit sa connaissance, lui soumit le projet enfin arrivé. Errel ne se montra pas emballé. Il prit une feuille de papier à dessin et des fusains. En quelques minutes, il crayonna... Sainte-Anne apparaissait telle que nous la voyons ! Depuis tant d'années, ce grand architecte, chrétien protestant, portait dans son cœur la vision de l'église *des mains jointes*. Charles Lecomte fut enthousiasmé.

« Le plan de masse dessiné par Errel sur les vastes espaces dégagés par Eboué comportait un stade. On en offrit le parrainage à de Gaulle qui déclina cet honneur en faveur d'Eboué. D'où la belle statue en bronze du *Père Eboué et sa canne*. On s'attaque d'abord au stade. Lecomte maniait lui-même la pelle mécanique prêtée par les Travaux Publics et formait des conducteurs. Il vantait le plan d'Errel, inscrivant sous la tribune les vestiaires souterrains d'où jailliraient les joueurs, tels les gladiateurs romains bondissant vers l'arène. Ces vestiaires servirent d'abord de première église : église *Tunnel du Bamba*[1].

« Qui serait le bâtisseur de l'immense vaisseau Sainte-Anne ? Quelques Italiens étaient, du fait de la guerre, assignés à résidence. L'un d'eux, M. Gramignan, accepta le pari ! Pas de plan de détail. Aucune autre étude que le dessin crayonné rapidement[2]. Qui fournirait les matériaux ? Le P. Paul Fourmont, bâtisseur de Makoua, vint pétrir quelques millions de briques. des briques savamment malaxées. Impossible à rayer avec l'ongle. On les baptisa les *briques Sainte-Anne*[3]. Peu s'en fallut que la brique ne fût le matériau exclusivement employé : Sainte-Anne, de la Bretagne granitique, ne s'y résigna pas. Elle mandata le P. Auguste Durand, aux accents prophétiques. Véhémentement, il adjura Lecomte, Normand comme lui, d'employer aussi la pierre. On examina de plus près le *grès batéké* qui abonde sur les bords du Djoué et du Congo. On s'avisa qu'il était de toute beauté et facile à travailler. Les premiers tailleurs de pierre furent formés. Ainsi, les assises, la façade, les arcs-boutants eurent droit à un revêtement noble.

---

1. Le *tunnel du Bamba* a été creusé à travers la montagne du *Bamba*, dans le massif du Mayombe, pour y faire passer la voie de chemin de fer du CFCO. La forme du local, situé sous les tribunes du stade Eboué, faisait penser à un tunnel.

2. Il faut quand même préciser que l'ingénieur William Barnett, qui devait mourir noyé en la nuit de Noël 1943, apporta à l'œuvre sa compétence et son désintéressement, pour faire les calculs de poussée des voûtes et que M. Grandmaître, ingénieur de la Société des Batignolles, calcula l'armature nécessaire aux 186 tonnes de béton de la tribune, équilibrée par le poids du clocher ( *A*, juillet 1948 ).

3. La briqueterie de Sainte-Anne cessera son activité en 1951, après avoir fabriqué 2 250 000 briques ( *BG*, septembre-octobre 1951 ).

« Le P. Paul Bureth arriva, fin 1945, pour rajeunir Errel et Gramignan, Lecomte et Fourmont, Flavien Mbongo et Antoine Akali, Babakas et bien d'autres... Deux ou trois ans après, M. Gramignan fut relayé par l'entreprise Giraud. Le premier coup de pioche du sanctuaire fut donné en mars 1943. La première coulée de béton en juillet 1943. Les fondations engloutirent 4 000 $m^3$ de béton et infiniment plus que les 45 000 francs récoltés. Comment financer la suite des travaux ? L'idée était née et avait fait son chemin d'un sanctuaire souvenir de la France Libre. Dakar avait bien une cathédrale dédiée aux combattants de 14-18, parmi lesquels tant de Sénégalais. L'Afrique équatoriale, premier pays rallié à de Gaulle par Eboué et base de départ des colonnes de la Libération, dans lesquelles les Congolais étaient nombreux, voulait son mémorial. Le gouverneur général Bayardelle fit un don important. Dieu et le Livre d'or savent ce que furent les dons de de Gaulle, Eboué, Leclerc... Une kermesse, qui devint rapidement l'événement annuel du tout Brazzaville, permit de réunir d'innombrables dévouements, des pléiades d'artistes, des maîtres en gastronomie... et des fonds importants. L'humble collecte des mpata-mpata continuait. La France et Brazzaville voulaient un monumental merci aux volontaires de la mort pour la liberté.

« Quand la nef eut levé ses mains jointes vers le ciel, et en attendant que le chœur fût construit, M. Lods, créateur de l'École d'art, peignit une fresque gigantesque : sainte Anne arrivant en pirogue pour conduire la petite Marie. Cette œuvre aux nuances très douces, aux traits tout apaisants, a été regrettée quand elle fut déposée pour réunir chœur et nef[1].

« L'autel monolithique a sa petite histoire. Ce bloc magnifique avait été dégagé avec amour par l'entreprise Desplat-Lefèvre. Le P. Lecomte estima qu'une telle splendeur ne pouvait être que pour la gloire du Très-Haut. Il demanda le bloc et finit par l'obtenir. Sur une longue remorque, on le conduisit à Saint-François du Plateau. La nuit, à la lueur des torches, au son de milliers de voix, elle fut tractée à bras jusqu'à Sainte-Anne. Il y avait un enthousiasme fou, mais pas la moindre trace de discipline. C'est miracle que personne n'ait glissé sous les roues de la remorque[2] !

« De quoi serait faite la toiture ? Elle serait immense et se verrait de partout. On pensa au cuivre rouge vert-de-gris de l'abbatiale Saint-Denis. Le

---

1. La photo de cette fresque figure en page quatre de couverture de la brochure de 1994.
2. « Le 27 septembre 1952, 200 Blancs et Noirs ont effectué, à la lueur des torches, le transfert, de Saint-François à Sainte-Anne, d'un monolithe de 3 500 kilos, extrait d'un seul tenant du Congo et destiné à servir de maître-autel à la basilique » ( *BG,* septembre-octobre 1952 ).

climat risquait de l'attaquer. On s'arrêta aux tuiles vernissées en forme d'écaille. Elles valaient une fortune. On fit confiance à Sainte-Anne. La Société générale d'Entreprise, avec M. Jean Furnon, donna un coup de main pour les kilomètres de cornières qui supporteraient les tuiles[1].

« Le 1er novembre 1949, la chrétienté eut grande joie à inaugurer sa belle église. Mgr Paul Biéchy implora la bénédiction du ciel. De Pointe-Noire était venu Mgr Jean-Baptiste Fauret ; de Kinshasa, le nonce, Mgr Reggio et le vicaire apostolique, Mgr Six. Le haut-commissaire Cornu-Gentil fut accueilli aux sons de la messe des Piroguiers, œuvre de Mme Barat-Pepper.

« Les 250 petits chanteurs à la croix d'ébène avaient été formés par M. Joseph Dacosta. Dirigés par le P. Lecomte et par M. Emile Oboa, ils étaient groupés à la tribune, étonnant porte-à-faux équilibré par la masse du clocher. La balustrade est fait de sagaies et de couteaux de jets. Le clocher équilibre la tribune... Du moins ce qui existe du clocher ! Car Errel n'était pas arrivé à concevoir la flèche qu'il fallait ; il mit des années à y parvenir. Il la *vit*... quand il eut perdu la vue. Quand a jailli la lumière en son âme d'artiste, il revint à Brazzaville. En face de Sainte-Anne, qu'il ne voyait pas, mais dont il caressait à la main tous les détails, il dit ce que serait le point final de Sainte-Anne[2]. »

*LA MESSE DES PIROGUIERS : « A la recherche de l'originalité, le P. Lecomte contacte la musicologue Éliane Barat-Pepper pour introduire une note véritablement africaine dans les chants liturgiques. Mme Barat s'inspirera des chants des piroguiers banda ( en Oubangui ) et utilisera pour la première fois un instrument africain, le* tam-tam, *dans l'église, à côté de l'orgue. Le 14 mai 1948, Mme Barat remet au P. Lecomte les partitions de la magnifique* Messe des Piroguiers, *une adaptation pure des chœurs banda, accompagnés au* linga *( tam-tam parlant ). Cette messe connaît un véritable triomphe au point que chaque exécution est diffusée en direct sur les ondes de Radio-Brazzaville. Le P. Bureth, puis M. Emile Oboa, succèdent au P. Lecomte à la tête de la chorale des* Petits Chanteurs à la Croix d'ébène, *qui deviendra la* Chorale des Piroguiers. *La notoriété des la chorale des Piroguiers atteindra son apogée lorsque, invitée par* Europe N° 1 *et le journal*

1. « Les travaux de couverture de Sainte-Anne exigent 23 kilomètres de cornières et 10 000 m$^2$ de tuiles. » ( *BG,* septembre-octobre 1951 ).

2. Tout ce qui précède, depuis le début de cette notice, reproduit les passages principaux de l'homélie de Mgr de la Moureyre à l'occasion de la messe à la mémoire de Roger Errel, le 18 décembre 1987 : cité dans *Sainte-Anne du Congo* ( 1988 ), p. 5 à 8.

Le Pèlerin, *elle s'envolera des bords du Congo pour chanter Noël 1959 en France*[1]. »

Pour finir le clocher, le projet prévoit une flèche constituée de quatre dièdres de béton armé s'élevant à 52 mètres au-dessus de la tour carrée actuelle qui lui servira de base. Elle sera revêtue d'écailles céramiques identiques aux tuiles existantes. Son plan dessine un octogone concave qui rappelle la coupe d'une tige d'euphorbe. Les espaces dégagés sur les côtés de la flèche recevront quatre portiques métalliques en ogive auxquels seront suspendues les cloches ainsi visibles des quatre points cardinaux. La croix culminera à 83 mètres au-dessus du parvis[2].

Dans un article de la *Semaine africaine* du jeudi 2 décembre 1993, le P. Jean Morizur indique les conditions nécessaires à la réalisation de ce projet : « Pour la basilique Sainte-Anne, nous avons écrit à certaines autorités françaises pour leur présenter le projet. Sainte-Anne, c'est aussi la 97ᵉ cathédrale de la France. C'est en plus le sanctuaire de la France libre. Mais il faut 400 millions de francs CFA pour faire ce clocher, dont 75 millions pour les échafaudages. »

Mais Sainte-Anne n'est pas qu'une église, c'est aussi une paroisse. Quand le P. Nicolas Moysan fut chargé par Mgr Biéchy de fonder la paroisse de Poto-Poto, il hésita quelque temps sur le choix de son emplacement. On a vu comment le gouverneur général Eboué intervint, faisant dégager le terrain nécessaire à la construction d'un ensemble comprenant stade, église et presbytère.

M. Evariste Epomongouala, catéchiste et sacristain à Sainte-Anne depuis 1943, se souvient de l'arrivée des missionnaires dans leur nouvelle paroisse[3] : « Les PP. Moysan et Lecomte, le F. Alfred déménagent de la cathédrale pour la paroisse Sainte-Anne, dans la villa reprise à Mme Joséphine Lomossia. Celle-ci avait exigé que la mission lui construise une villa identique sur le terrain qu'elle avait reçu en échange. C'est ainsi que le P. Lecomte réalisa la belle case en briques cuites qui se trouve à l'angle de l'avenue de la Paix et de la rue Makoko. La mission de Poto-Poto était née. Le sous-sol de la tribune du stade servait de chapelle à la communauté : *la chapelle Bamba*. Le P. Moysan dirigeait personnellement l'équipe des catéchistes composée

---

1. *Sainte-Anne du Congo* ( 1988 ), p. 21.
2. *Sainte-Anne du Congo* ( 1988 ), p. 25.
3. Arrivée qui eut lieu le 5 mars 1944. Voir : *BG,* t. 44, p. 535.

de MM. Étienne Mahoukou, Anselme Nganga, Dominique Odjo et moi-même. Nous avions comme base l'école Saint-Vincent de Poto-Poto. Courant 1945, le P. Moysan ouvre un poste pour filles, à l'école ménagère. Une autre équipe tout aussi dynamique, mais tournée vers les activités culturelles et sportives entourait le P. Lecomte[1]. Elle était composée de MM. Paul Nanchen, Michel Ehouango, François Djémissi, Jacques Ndingat, Joseph Makaba et Joseph Dacosta[2]. »

Les Sœurs Franciscaines de Marie fondent leur communauté à la paroisse Sainte-Anne le 22 avril 1946, en la fête de Pâques. Elles prennent en charge et développent l'école Sainte-Thérèse, en y adjoignant une école ménagère et un atelier de broderie. Il s'y ajoute, en 1950, un noviciat[3].

Un rapport de 1956 fait le point : « La paroisse présente un aspect de vitalité. Des jeunes viennent en nombre important, grâce à des œuvres comme la *Légion de Marie,* la *J.O.C.,* la *J.E.C.,* le groupe des *Jeunes Foyers,* les *Scouts* et les *Guides,* les *Cœurs Vaillants* et les *Cadettes.* » Le rapport signale aussi : « ... le syndicat *C.F.T.C.*, dont le responsable, Gilbert Pongault, a déjà acquis une certaine notoriété ; les sports, placés sous la direction du P. Peyre : football et athlétisme ; le *Secrétariat social*, sous la direction du P. Le Gall ( 1949-1962 )[4]. »

Ce même rapport précise : « Le P. Le Gall s'occupe aussi d'une œuvre extra-paroissiale : la presse, dont le rôle et l'influence sont considérables[5]. »

En octobre 1953, le P. Robert Gévaudan, nouvel arrivé au Congo, est affecté à Sainte-Anne. Il y restera jusqu'en 1967[6]. Après le P. Didace Malanda, présent à Sainte-Anne de 1971 à 1975, la paroisse est confiée au clergé diocésain[7]. Cependant, le P. Malanda y fait un deuxième séjour, de 1977 à 1981, avant de céder la place à Mgr Paul Dalmais et à deux de ses confrères jésuites. Après eux, en 1984, le clergé diocésain reprend la charge du ministère à Sainte-Anne.

---

1. Le 10 novembre 1946, le P. Lecomte est élu membre du Conseil représentatif du Moyen-Congo.
2. *Sainte-Anne du Congo* ( 1994 ), p. 15.
3. *Sainte-Anne du Congo* ( 1988 ), p. 13.
4. Sur les activités actuelles de la paroisse, on trouvera des indications très détaillées dans *Sainte-Anne du Congo* ( 1994 ), p. 16 et ss. : l'équipe sacerdotale, le Conseil paroissial, la catéchèse, les mouvements d'apostolat et d'action catholique, les chorales...
5. *BG,* novembre-décembre 1956. Voir le texte : *La Semaine de l'AEF,* p. 350.
6. Voir, en annexe, la liste complète des missionnaires spiritains de la paroisse Sainte-Anne.
7. A plusieurs reprises, les spiritains avaient reçu, à Sainte-Anne, l'aide du clergé diocésain ou de prêtres *fidei donum* : les abbés Benoît Gassongo, Fulbert Youlou, Dominique Milcent, Jean-René Voisin, Jean-Pierre Fleitrhy, Félix Békiabéka, Isidore Doba, Paul Mopiako.

## 15 mars 1946 – Christ-Roi ( Fort-Rousset ) ( Owando )[1]

Fort-Rousset, chef-lieu de la Likouala-Mossaka, avait reçu ce nom au début du siècle, en l'honneur d'un administrateur mort en service commandé au Tchad. Mgr Guichard écrit, en octobre 1927 : « J'ai parcouru toute la région au nord de l'Alima, Ewo, Etoumbi, Makoua, Fort-Rousset... Excellent voyage, en compagnie du P. Jeanjean ; la population, assez dense à certains endroits, est bien disposée... Ce pays est entre les mains de la Concession Tréchot depuis 28 ans ; pays riche en palmiers... Déjà une quinzaine de postes de catéchistes occupent cette région[2]... »

La région fut desservie autrefois, tantôt par Boundji, tantôt par Liranga, qui y organisèrent des catéchuménats. En 1945, le P. Raymond Defosse, capitaine mis à la retraite après avoir été blessé à la bataille de Koufra, se trouve à la mission de Makoua. De là, il se rend à Fort-Rousset. Sourcier et géomètre, il passe sa journée du Nouvel An 1946 à délimiter le terrain de la future mission. Il s'y installe le 15 mars 1946, dans une petite case en bambou. Le P. Defosse part en congé en 1948[3]. Il cède la place au P. André Galodé, venu de Boundji, mais lui-même est bientôt remplacé par le P. Martin Bodewes, auparavant à Ouesso. Le P. Gabriel Ollichet, venu de Sainte-Anne, à Brazzaville, séjourne quelque temps à Fort-Rousset, mais il ne tardera pas à être affecté à Makoua.

Le 21 décembre 1950, Rome crée le vicariat apostolique de Fort-Rousset et le 21 juin 1951, nomme le P. Emile Verhille vicaire apostolique. Celui-ci, ordonné évêque à Tourcoing, sa ville natale, le 21 décembre 1951, de retour au Congo ne s'établit à Fort-Rousset qu'en 1954. Le F. Quentin Bénard a alors pu construire des bâtiments décents pour l'évêché ( les bâtiments définitifs seront édifiés un peu plus tard ), selon les plans dressés par Mgr Verhille lui-même. Son travail a été facilité par les équipements apportés de congé par le P. Bodewes : moteur diesel, scie circulaire, dégauchisseuse, raboteuse et outillages divers. A la fin de l'année 1951 est arrivé le P. Pierre Veyrand qui est, presque aussitôt, nommé à la direction de l'enseignement du vicariat. De 1953 à 1962, le P. Lucien Ernst exerce son ministère à Fort-Rousset, avant de partir à Mossaka.

---

1. Une bonne partie de la documentation utilisée pour cet aperçu sur la mission de Fort-Rousset provient de notes communiquées par le P. Jean-Baptiste Schœffel.
2. *BG*, décembre 1927 : extrait d'une lettre de Mgr Guichard.
3. Le P. Defosse sera ensuite aumônier militaire en Mauritanie ( 1951 à 1955 ). Rapatrié sanitaire, il meurt au Val-de-Grâce, le 1[er] mars 1956, à l'âge de 58 ans.

*UN PLONGEON DANS LE KOUYOU : « Le P. Veyrand se trouvant seul un dimanche, le P. Ollichet était venu en jeep, de Makoua, pour lui donner un coup de main. En prévision de son retour, dimanche après-midi, il avait pris à la poste ( usage sacro-saint ! ) le sac de courrier pour Makoua. C'est l'heure de descendre au bac ( sur la rivière Kouyou ) et le P. Veyrand l'accompagne. Le chauffeur de la jeep découverte, bien équipé pour la route, soutane grise par dessus la soutane blanche, monte sur le bac, touche la planche d'arrêt et, selon son habitude, donne un bon coup de* champignon *avant de couper le contact. Le levier de vitesse était resté en prise, la planche casse, le véhicule bondit et fait une plongée, par sept mètres de fond ! Le P. Veyrand, ahuri, donne l'absolution et essaie de trouver un plongeur... Mais voilà le coussin du siège qui fait surface et le P. Ollichet qui apparaît ! Le véhicule est retiré, nettoyé, vidangé et remis en état de marche... Et, le lendemain, notre confrère regagne Makoua.*[1] »

Le P. Bodewes quitte Fort-Rousset en 1955 : il est nommé préfet apostolique de Bangassou ( RCA ), où il sera remplacé par Mgr Antoine Maanicus, en 1964.

En 1956, Mgr Michel Bernard, tout nouvel *archevêque* de Brazzaville, vient introniser Mgr Emile Verhille *évêque* de Fort-Rousset. « Grande solennité, dit un témoin, dans notre cathédrale en paille. Comme on n'avait qu'un fauteuil, il fallut en emprunter un au chef de région, heureux de nous rendre ce service et de nous laisser ce cadeau du jour. » Le supérieur de la mission est alors le P. Jean-Baptiste Schœffel qui est aussi vicaire général du diocèse.

Le P. Adolphe Jeanjean fête, à Fort-Rousset, en juillet 1957, le cinquantenaire de son arrivée à Boundji. Il est alors à Sainte-Radegonde, depuis 1954, mais, après son jubilé, plus pour longtemps : le 11 juin 1958, malade, il est transporté à Fort-Rousset où il meurt une semaine plus tard[2]. Son tombeau se trouve près de la cathédrale.

A la mi-septembre 1958, Mgr Verhille, après six mois de congé en France, rentre à Fort-Rousset. L'évêché est pratiquement achevé et les travaux de construction de la cathédrale vont bon train, avec le F. Clément Tekstra, qui, en 1959, remplace le F. Quentin ( en congé ). Le F. Clément monte la charpente, fixe les tôles de la couverture, pose le plafond, monte les *vitraux* ( en fragments de bouteilles ) et, à Noël 1959, la messe de minuit est célébrée dans une église illuminée.

---

1. Récit du P. Schœffel.
2. *Le Père Adolphe Jeanjean,* op. cit. p. 186s.

En 1959, pour pouvoir plus facilement visiter les missions de son diocèse, fort éloignées les unes des autres, Mgr Verhille fait l'acquisition d'un avion *Cessna* monomoteur. C'est le P. Marcel Joly, arrivé à Fort-Rousset en mai 1959, qui sera chargé de le piloter[1]. Pour les missions situées sur le Congo, l'Oubangui ou certains autres affluents, Mgr Verhille s'est aussi équipé d'une pinasse qui portera le nom de *Pie XII*. En fait, cette embarcation lui servira assez peu.

*MONSEIGNEUR EMILE VERHILLE : « Malgré une apparence quelquefois désinvolte, c'était* un grand monsieur, *plein de bon sens et d'un jugement sur les personnes et les choses d'une extrême justesse. Il avait au plus haut point le souci des autres, de ses missionnaires en particulier, et cela se traduisait par beaucoup de délicatesse envers eux. Il connaît bien le territoire qui lui a été confié et il se donne les moyens de visiter régulièrement ses missionnaires, malgré les distances à parcourir. Au cours de son épiscopat, il fonde les missions de Kellé, Ewo, Djambala, Gamboma ; il redonne vie à Sainte-Radegonde et Lékéti. Sur le fleuve ( Congo et Oubangui ), il multiplie les stations : Mossaka, Loukoléla, Dongou, Impfondo ; mais toutes ne pourront pas être maintenues par la suite. A sa demande, des religieuses viennent donner leur concours au développement des écoles primaires et techniques : Sœurs de la Croix, de Chavanod ( Annecy ), en 1958 ( Makoua et Kellé ) ; Sœurs de la Sainte-Famille d'Amiens, en 1958 ( Lékana et Gamboma ) ; Sœurs de l'Enfant-Jésus de Lille ( 1961 ) ( Fort-Rousset, Mossaka ). Il accueille à Makoua les Frères Maristes canadiens qui créent le collège Champagnat et donnent des cours au petit séminaire Saint-Pie X, ouvert en 1963. Les épreuves ne lui ont pas manqué : deuils dans les rangs des missionnaires, emportés trop tôt, désastres divers, mais surtout difficultés financières sans cesse croissantes. Un certain malaise se fait jour aussi parmi les missionnaires, regrettant l'absence de directives. Mais, apparemment au moins, l'évêque reste infatigable, constant dans son ardeur et son tempérament jovial. Trois ans après avoir reçu un auxiliaire en la personne de Mgr Benoît Gassongo, brusquement, en janvier 1968, la maladie terrasse ce vaillant missionnaire. Transporté d'urgence à l'hôpital Necker ( Paris ), il sera sauvé, mais*

---

1. Le P. Marcel Joly quitte la congrégation en 1964, mais revient à Fort-Rousset comme prêtre *fidei donum*. Il n'y restera que deux ans, retournant à la vie civile. Il est décédé le 23 avril 1993. Mgr Verhille avait appris à piloter son avion, et cela durera jusqu'à un accident au sol, dont il se tire sans dommage, mais qui met l'appareil hors d'usage.

*commencera ensuite son calvaire avec une dépression nerveuse. A part un court répit en 1975, son état sera celui d'un homme diminué physiquement et moralement, méconnaissable pour ceux qui l'ont connu et qui ont aimé vivre avec lui. La mort le terrasse subitement, le 3 décembre 1977*[1]. »

Les Sœurs de la congrégation des Filles de l'Enfant-Jésus, de Lille, viennent occuper la maison qui leur a été préparée, en septembre 1961. Elles se consacrent à l'enseignement, au CEG, à l'école primaire et par des cours pratiques d'enseignement ménager. A la suite de la nationalisation de l'enseignement privé, les sœurs quittent Fort-Rousset et le Congo en septembre 1965. Cette même année 1965, en juillet, le F. Quentin, lors de son congé en France, meurt à Vichy, à la suite d'une opération.

Nommé évêque auxiliaire de Mgr Verhille le 6 juillet 1965, l'abbé Benoît Gassongo est ordonné à Rome, le 9 octobre, par le cardinal Agagianian[2].

Les trois derniers spiritains présents à Owando[3], les PP. Jean-Baptiste Schœffel, Nicolas Moysan et Jean-François Bierling, quittent la mission en 1968 et sont remplacés par le clergé diocésain et des prêtres *fidei donum* polonais. En 1975, le F. Vincent Pelhate passe quelque temps à Owando, pour y construire le clocher de la cathédrale.

## 23 octobre 1947 – Séminaire Régional Libermann ( Brazzaville )

Jusqu'en 1947, les vicariats apostoliques de l'A.É.F. avaient pourvu de diverses manières à la formation de leurs grands séminaristes : grand séminaire de Mayumba, pour le vicariat de Loango ; séminaire Saint-Jean, de Libreville, qui servit aussi périodiquement de séminaire intervicarial pour les élèves de Loango et de Brazzaville ; envoi au grand séminaire de Mvolyé, au Cameroun, pour les élèves de Bangui et de Brazzaville ; ou enfin formation sur place avec des moyens de fortune. A cette date, il y avait douze prêtres à Libreville, dix à Loango, six à Brazzaville et un à Bangui.

1. *PMS*, n° 45 et notes d'archives.
2. Mgr Gassongo succède à Mgr Verhille, comme administrateur apostolique du diocèse, de 1968 à 1970. Il se démet alors de ses fonctions et se retire à Brazzaville, dans une maison que l'évêché de Brazzaville met à sa disposition. Il y décède, dans des circonstances jamais élucidées, en avril 1981. A Owando, c'est l'abbé Georges Singha qui sera nommé évêque, le 23 mai 1972.
3. C'est à la fin des années 60 qu'un certain nombre de localités du Congo reprennent leur nom d'origine.

Le 15 février 1947, les vicaires apostoliques de Brazzaville, Libreville et Loango, réunis à Douala pour le sacre de Mgr Bonneau, décident d'entreprendre la fondation d'un séminaire régional à Brazzaville et confient l'exécution du projet à Mgr Biéchy. Mgr Grandin, vicaire apostolique de Bangui, envoie son accord. Le 26 juin 1947, la S. C. de la Propagande fait part de son approbation.

Mgr Le Hunsec, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, nomme un supérieur, le P. Emile Laurent, trois professeurs, les PP. Lucien Deiss, Joseph Hirtz, Philippe David et le F. Nicolas Gélébart, pour le matériel. En octobre 1947, tout le monde est sur place.

Le 23 octobre 1947, la S. C. de la Propagande érige officiellement le séminaire régional pour les Missions de l'A.É.F. et en confie la direction à la Congrégation du Saint-Esprit.

Mgr Biéchy met à la disposition du séminaire les locaux qu'il préparait, au Djoué, près de Brazzaville, pour son petit séminaire et dont les aménagements sont suffisamment avancés pour qu'on puisse y habiter et bientôt y faire fonctionner les cours. Le 12 décembre, les premiers séminaristes arrivent au Djoué et, le 1er janvier 1948, tous étant rentrés, commence la première retraite. Le séminaire compte, en cette première année scolaire 19 séminaristes ainsi répartis : Brazzaville : 2 théologiens et 6 philosophes ; Libreville : 5 théologiens et 5 philosophes ; Loango : 1 théologien. Le durée des études a été fixée ainsi : trois ans de philosophie, un an de stage dans une mission et cinq ans de théologie, dont la dernière année comme prêtre.

A l'occasion de la première réunion plénière des vicaires apostoliques de l'A.E.F., sous la présidence de Mgr le Délégué apostolique, en mai 1949, il fut décidé que le séminaire régional resterait définitivement dans les bâtiments cédés par Mgr Biéchy. Conformément à cette décision et avec l'aide de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, des agrandissements et des améliorations furent réalisés en 1950 et 1952[1].

En 1953, c'est seulement le quart des constructions ou des aménagements prévus qui est achevé. Les offices et cérémonies liturgiques ont lieu dans un local trop petit et inadapté : le séminaire n'a pas encore sa chapelle. Les professeurs sont logés dans des chambres provisoires où ils manquent du minimum de confort[2]. En 1954, la S.G.E ( Société Générale d'Entreprise ),

---

1. La plus grande partie de ce texte, depuis le début, s'inspire ( mot à mot pour certains passages ) de : *BG,* t. 44, p. 527s.
2. De l'équipe des débuts, il ne reste, en 1953, que le P. Joseph Hirtz. Voir, en annexe, la liste complète du personnel spiritain du grand séminaire.

entreprise qui achevait alors la construction du barrage du Djoué, proche du séminaire, fait à celui-ci des propositions intéressantes. On lui fait alors exécuter les divers travaux d'aménagements et de finition du bâtiment principal du séminaire. La même entreprise construit un nouveau bâtiment, qui sera la maison d'habitation des professeurs, et la chapelle qui est inaugurée le 2 février 1957[1]. Ces constructions sont implantées sur une extension du terrain primitif[2]. En 1961, « grâce à l'entreprise de construction du diocèse de Brazzaville que Monseigneur l'archevêque a bien voulu mettre au service du séminaire pendant six mois, bien qu'il y ait eu d'autres travaux urgents pour le diocèse, on a pu réaliser plus que ce qui était prévu » : une cuisine, entièrement nouvelle, l'installation d'eau courante dans un certain nombre de chambres, des travaux de terrassement, des murs de soutènement et des canalisations « qui fixent définitivement le relief du terrain ». Un bâtiment a été aussi aménagé pour y recevoir la communauté des Sœurs, de la Congrégation du Sacré-Cœur de Coutances, religieuses qui ont une autre communauté à la paroisse Saint-Charles Lwanga de Brazzaville[3]. Les sœurs s'y installent au début de l'année 1962. On précise : « elles ont la charge de la cuisine et de la lingerie. Elles assurent en outre le service du dispensaire, du catéchisme et de la visite des familles à domicile[4]. »

Après la Révolution de 1963 et l'introduction du *socialisme scientifique,* le Congo connait une période difficile, avec des poussées de violence. « Début mars 1965, émus par les récents événements locaux, les élèves non-congolais du grand séminaire Libermann ( une vingtaine ), demandent à rejoindre leurs diocèses d'origine. Provisoirement ils seront regroupés à Bangui, avec une partie du corps professoral du séminaire du Djoué où il ne restera que trois professeurs et douze élèves[5]. »

Quand, en octobre 1965, les classes de seconde et de première, auparavant à Mbamou, s'installent au *Séminaire Saint-Jean*, à la sortie de Brazzaville, près du pont du Djoué, c'est une solution provisoire. L'emplacement du *séminaire moyen* est prévu sur un terrain disponible, voisin du grand séminaire, terrain appartenant au diocèse de Brazzaville. Finalement, Mgr Théophile Mbemba décide de donner la préférence au grand séminaire : en con-

---

1. *BG,* mars-avril 1957.
2. *Arch.,* rapport 1955-1956.
3. *Arch.,* rapport 1961-1962.
4. *BG,* mars-avril 1962.
5. *Bull. PN,* n° 36, janvier à juin 1965. Le P. Joseph Gross est alors nommé recteur, à la place du P. Michel Picard, resté à Bangui et, en cours d'année, la situation redevient normale au séminaire.

truisant pour celui-ci des bâtiments neufs, on pourra les rendre plus fonctionnels et mieux répondre à la croissance des effectifs que l'on prévoit, malgré les difficultés que présente alors la situation politique du Congo. Les locaux qui sont ceux du grand séminaire depuis 1947, avec leurs aménagements récents, seront occupés par le Séminaire Saint-Jean.

Le P. Jean Morizur entreprend les démarches nécessaires et s'occupe des préparatifs du chantier. Le F. Tharcisius Werker, en 1967 et 1968, avec son équipe d'ouvriers, mène à bien la construction et, en octobre 1968, la rentrée s'effectue dans les nouveaux bâtiments. Depuis, le grand séminaire, qui, en mars 1977 a pris le nom de *Séminaire Emile Biayenda,* a connu divers aménagements et agrandissements.

En 1982, M. l'abbé Louis Portella remplace le P. Buecher comme professeur de philosophie et, l'année suivante, il succède au P. Christian de Mare comme recteur du séminaire. Les spiritains abandonnent progressivement les différents postes de professeurs[1], pour laisser la place au clergé diocésain, jusqu'au départ du P. André Loos, en 1986. Cependant, depuis 1988 et jusqu'aujourd'hui ( 1994 ), la direction spirituelle est assurée par le P. Bernard de Lépinay.

### 16 janvier 1948 – Sainte-Marie ( Ouenzé )[2]

« Séparé de Poto-Poto par un petit ruisseau, Ouenzé est, après la guerre 1939-1945, l'un des quartiers récents de Brazzaville. La population ( environ 15 000 habitants ) y est alors très mélangée, comprenant des Batéké, des Bacongo, des Mbochis et des Bangala[3]. »

En 1944-1945, la paroisse Sainte-Anne fait construire, près du marché de Ouenzé, l'école-chapelle Saint-Michel. Ce bâtiment massif, en pierre, sera, pendant trois ou quatre ans lieu de culte et école. A partir de 1948, il n'abritera plus que trois classes de l'école primaire. Pour la nouvelle mission, on fait, en 1946, l'acquisition d'un terrain de 5 hectares, situé alors en bordure du quartier[4]. Le F. Hyacinthe Schulte y entreprend la construction d'une église de 40 mètres sur 13 ; mais, par deux fois, en novembre 1946 et en février

---

1. Certains spiritains continuent cependant à donner quelques cours au séminaire, comme les PP. René Tabard, Yves Monot, Christian Berton...
2. Ce texte a été rédigé avec l'aide de notes reçues du P. Jean-Marie Grivaz et du P. Yves Monot.
3. *BG,* novembre-décembre 1956.
4. Plus tard, avec l'expansion de la ville, la mission sera complètement entourée d'habitations. Actuellement ( 1994 ), le quartier d'Ouenzé compte plus de 80 000 habitants.

1947, le chantier subit, du fait de tornades, des dégâts importants. A partir de mai 1946 et pendant environ un an, le ministère, dans le quartier d'Ouenzé, est assuré par M. l'abbé Benoît Gassongo, nouvellement ordonné[1]. Le P. Jean-Marie Grivaz lui succède, mais il loge encore quelque temps à la paroisse Sainte-Anne.

La date de fondation de la mission de Ouenzé, 11 janvier 1948, est celle de la première messe célébrée dans l'église, consacrée au Saint-Cœur de Marie, refuge des pécheurs ( Notre-Dame des Victoires[2] ). Le 28 avril 1950, Mgr Biéchy bénit le presbytère qui vient d'être achevé. Le P. Grivaz s'y installe. Il est rejoint, fin 1950, par le P. Yves Cariou, en février 1953 par le P. Pierre Le Moal et, en septembre 1953, par le P. Jean Ernoult[3].

En 1951, le F. Cyprien Sœthoudt prend possession de la menuiserie construite à Ouenzé, mais qui fonctionnera au profit du vicariat apostolique de Brazzaville. A cette même époque on édifie un bâtiment de cinq classes pour l'école primaire de la mission. En octobre 1954, la maison des sœurs est prête pour l'arrivée de cinq Sœurs de Ribeauvillé et, le 17 février 1955, Mgr Biéchy bénit la nouvelle école des filles, l'*Immaculée Conception*.

Le clocher de l'église date des années 1954-1955 ; le *Mbongui Saint-Michel* et le terrain de jeu attenant, de 1957-1958. Dix ans plus tard ( 1967 ), l'église est remaniée de façon importante : murs rehaussés, piliers supprimés, nouvelles ouvertures, etc. De nouveaux travaux d'agrandissements de l'église sont entrepris à partir de 1990 : la longueur de l'édifice est porté à 30 mètres et il présentera une nouvelle façade.

Le Mbongui Saint-Michel ayant été occupé au moment des nationalisations de l'année 1965, un nouveau bâtiment a été construit, en 1985.

Dès ses débuts et jusqu'à la fondation de la mission de Massengo, la paroisse de Ouenzé a eu en charge *le secteur du fleuve*, comprenant les villages de l'île Mbamou et ceux de la rive droite du Congo, jusqu'à l'embouchure de la Léfini[4]. Il y eut, dans ce secteur, différents essais d'implantation d'éco-

---

1. *A*, juillet 1952. Après son séjour à Ouenzé, l'abbé Benoît Gassongo ( 1910-1981 ) est affecté à la mission de Boundji, mais c'est surtout à Sainte-Radegonde qu'il exercera son ministère, jusqu'en 1965, date à laquelle il devient auxiliaire de Mgr Verhille.

2. *Mama Elombe*, la maman victorieuse, en lingala.

3. Voir, en annexe, la liste complète des missionnaires spiritains de Ouenzé. Il faut signaler aussi l'aide apportée par les prêtres diocésains ou *fidei donum* : les abbés François Uguen, Emile Biayenda, Louis Badila et Lescao. De 1961 à la nationalisation de 1965, les Frères de Saint-Gabriel apportèrent leur concours à la marche du collège *Pierre Peyre* ( le P. Pierre Peyre, ancien directeur de l'enseignement du diocèse de Brazzaville, avait trouvé la mort dans un accident d'avion, au mont Cameroun, le 4 mai 1963 ).

4. Pour visiter ces villages, la mission s'est équipée d'une pirogue ( plus tard, d'un canot ) et d'un moteur hors-bord. Les tournées sur le fleuve avaient lieu deux ou trois fois par an. Ngabé fut desservi par le P. Ramaux de 1959 à 1962, puis de nouveau confié à Ouenzé qui y fit construire une chapelle, en 1968.

les catéchétiques. En 1960, on obtint l'autorisation d'ouvrir une école à Kounzoulou. En 1967, fut construite, à Ngabé, la chapelle Sainte-Odile et une case pouvant servir de pied-à-terre aux missionnaires de passage.

Au cours des années, Brazzaville a poursuivi son extension au-delà d'Ouenzé et cela a donné naissance à de nouvelles paroisses, à Mouléké, Talangaï et Tout-pour-le-Peuple. Depuis 1963, la paroisse de Ouenzé avait une annexe au quartier de la Tsiémé. Après la nationalisation de l'école qui y avait été installée, on construisit, sur le terrain acquis par la mission, la chapelle Saint-Augustin et, quelques années plus tard, un presbytère et des salles de réunions. Saint-Augustin a été érigée en paroisse à l'occasion de son 25e anniversaire. Le ministère y est désormais ( 1994 ) assuré par une communauté de *Fils de la Charité*.

*UNE COMMUNAUTE AUTOUR D'UNE PASSERELLE : « Un déjà* vieux projet *dans la zone nord de Brazzaville. De 1960 à 1965, alors que le quartier Tsiémé prenait forme, la rue Manguenguengué était prévue comme voie secondaire, devant permettre de soulager la voie principale Ouenzé-Talangaï, par l'hôpital dit* des Chinois. *On disait même que la construction d'un pont sur la Tsiémé, à cet endroit, était envisagée... La communauté chrétienne naissante, ne voyant rien venir, installa une passerelle provisoire avec les moyens du bord : poutrelles et plaques de fer, carcasses de voitures... Et depuis, des centaines de milliers de personnes ont emprunté ce passage. Actuellement, on enregistre une moyenne de 30 000 passages par mois sur ces poutrelles et ces carcasses, avec tous les risques que l'on peut imaginer... La communauté paroissiale qui, pour le financement de l'opération, a obtenu des fonds de la solidarité chrétienne internationale, lance le projet d'une passerelle en béton en cet endroit de la Tsiémé et réalise, à la saison sèche 1991, la première partie : 18 mètres. Elle est aidée par quelques ouvriers ferrailleurs et charpentiers, dirigés par Valentin Bavokila, la gestion étant assumée par le père curé et l'équipe pastorale... En cette saison sèche 1993, nous avons pu reprendre les travaux, malgré le ciment à 5 000 F*[1] *le sac. Déjà 16 mètres de coulés ; il n'en reste plus que 9 et ce sera OK. Nous avons su trouver en nous-mêmes, c'est-à-dire en nos cœurs habités de Dieu, la force de commencer, de reprendre et d'achever notre projet. L'intérêt collectif l'a emporté sur le laisser-aller, et l'engagement solidaire sur l'indifférence et le repli sur soi. Puisse ce travail, à sa petite mesure, nous redire, en ces moments difficiles, que notre unité est nécessaire, que notre solidarité est efficace*[2]. »

1. 5 000 F CFA, soit 100 francs français d'avant la dévaluation.
2. *Semaine africaine,* août 1993.

Fondateur de Ouenzé, le P. Grivaz y est resté jusqu'en 1970. Il y reviendra en 1990-1991, pendant qu'il termine la construction du presbytère de la paroisse de Saint-Joseph, au quartier Tout-pour-le-Peuple. Arrivé à Ouenzé en 1987, le P. Yves Monot est encore responsable de la paroisse, rejoint, en 1994, par le P. António Jacinto. Ces dernières années, ont aussi apporté leur aide les abbés Ernest Tunta, Dieudonné Samba, Alain Florent Gandoulou et plusieurs coopérants. Ainsi, à Ouenzé comme ailleurs, prêtres, frères et laïques, dans un même service de la paroisse, continuent leur partage communautaire et pastoral. Signalons encore que, depuis 1990, Sainte-Marie de Ouenzé est jumelée à la paroisse Saint-Joseph de Matonge, à Kinshasa ( Zaïre ).

Le P. Jean Guth, arrivé à Ouenzé en 1994, a plus particulièrement en charge l'annexe de Mayama.

## 17 avril 1948 – Saint-Paul ( Dolisie )[1]

Un rapport de 1953 fait le point sur les débuts de la mission Saint-Paul de Dolisie : « Dolisie[2], ville neuve, née de l'union du rail et de la route, qui compte aujourd'hui environ 10 000 habitants, dont 500 Européens, n'était en 1935 qu'une petite gare sur le CFCO, relais de locomotives à l'entrée du Mayombe[3]. Les pères de Pounga venaient évangéliser ce secteur, à la population clairsemée et fortement touchée par la propagande protestante. Mais le manque de personnel et de moyen rapide de locomotion firent que, pendant longtemps, cette terre des Bakougni et des Bassoundi ne fut pas visitée aussi souvent qu'on l'eût désiré.

« En février 1937, le F. Hermès van Eckert, de Pounga, commence à construire à Dolisie une petite chapelle en briques sèches, avec une sacristie qui servira de logement au père de passage. Mais, en 1941, Dolisie compte déjà 4 000 habitants et la chapelle, d'ailleurs passablement rongée par les termites, s'avère trop petite. On décide la construction d'une église plus convenable, plus spacieuse, capable de contenir la foule des grandes fêtes. Projet

---

1. Une partie de ce texte s'inspire de notes communiquées par le P. Joseph Michel et par le P. François Litschgi.

2. Albert Dolisie ( 1856-1899 ) fut l'un des plus actifs collaborateurs de Savorgnan de Brazza. Son nom fut donné au village de Loubomo, quand on y créa une gare du CFCO. L'appellation de Loubomo fut reprise vers la fin des années 1960 ; celle de Dolisie prévaut actuellement ( 1994 ).

3. Pour escalader les pentes du Mayombe, les trains venant de Brazzaville avaient besoin d'une seconde locomotive : Dolisie fut doté d'un dépôt de locomotives et d'un atelier de réparation.

qui, à l'époque présente quelques difficultés. Tous les matériaux devront venir de la mission de Pounga ; sur place, ni terre à briques, ni sable, ni bois. Cependant on marche de l'avant. Au mois d'août 1942, Mgr Friteau, assisté des PP. Christianus Laurent et Eugène Hinder, procède à la bénédiction de la première pierre. Au mois d'avril 1944, la nouvelle église est ouverte au culte. Dolisie est prête à recevoir des prêtres à demeure. Arrivé en 1946, affecté à Pounga, le P. Joseph Michel est le premier à résider à Dolisie[1] et le P. Hinder y séjourne avec lui quelques mois. »

« *GEORGES GAMBOU, avait une douzaine d'années quand le P. Kieffer le rencontra, porteur dans une caravane, et le racheta. Il devint ainsi* enfant de la mission *ou, plus exactement enfant du P. Kieffer qu'il suivit de Boudianga à Nsessé et de Nsessé à Pounga. Il apprit à lire et à écrire ; il apprit aussi tout ce que le père ou les frères de la mission pouvaient lui enseigner : couper les cheveux, faire des piqûres, confectionner des soutanes, réparer montres et réveils, etc. Mais son véritable métier était le travail du bois : abattage, équarrissage, charpente, meubles et même sculpture. Quand, en 1946, Mgr Friteau m'envoya à Dolisie, il me dit, sans beaucoup de détails : "Vous y rencontrerez Georges Gambou, le* Chorges *du P. Kieffer." Le deuxième dimanche, à la sortie de la messe, Georges se présenta. Je lui montrai quelques planches de* kampala *et lui demandai s'il voulait travailler pour la nouvelle mission. "Vos planches sont belles, dit-il, mais vous n'en avez que quatre. Quand vous en aurez beaucoup, faites-moi signe." Six ou huit mois plus tard, je reçus un wagon de bois, envoyé gracieusement par un forestier du Mayombe. Georges commença aussitôt son travail. Quinze jours plus tard, il me demanda l'autorisation de prendre quelques apprentis. Avec sa petite équipe il exécutera, pendant des années, tous les travaux dont la mission aura besoin : charpente et menuiserie de deux cases, bancs de la chapelle, charpente et mobilier des écoles de Dolisie et des villages de brousse. Après son départ, le P. Schæffer modernisa l'atelier de menuiserie qui devint la principale ressource financière de la mission. Georges Gambou fut aussi pour moi un précieux conseiller. Auprès des* évolués *il jouissait d'un grand prestige dont, en plusieurs circonstances, il me fit bénéficier. Devenu vieux, Georges*

1. « L'église Saint-Paul, œuvre du F. Hermès, était loin d'être terminée, mais elle pouvait recevoir 300 fidèles. Elle avait deux sacristies, aux fenêtres fermées par des nattes. L'une de ces sacristies servait de maison d'habitation. On avait placé un lit aussi dans chaque sacristie et un autre dans la tribune : Dolisie était un lieu d'hébergement pour les misionnaires de passage qui se rendaient à Brazzaville ou à Pointe-Noire. » ( extrait des notes du P. Joseph Michel ).

*entreprit la traduction du Petit Larousse en langue cugni. Il est décédé vers 1989, âgé de plus de 90 ans. Il mérite d'être considéré comme l'un des fondateurs de la mission de Dolisie*[1]. »

« Le 17 avril 1948, Saint-Paul de Dolisie, annexe de Pounga, en est détachée et devient une mission indépendante. La même année, le P. Hinder est nommé à Mouyondzi et le jeune père Alphonse Schæffer est adjoint au P. Michel. En 1949, c'est l'arrivée du P. Bernard Aguillon. En 1950, le P. Michel, appelé à Paris pour s'occuper de l'aumônerie des étudiants d'outre-mer, est bientôt remplacé par le P. Jean Brombeck qui, quelques mois plus tard, est nommé supérieur principal du district spiritain du Congo[2]. En 1951, cette mission *mixte*, partagée entre la ville et la brousse, reçoit le concours du P. Gabriel Le Normand.

« Son personnel ainsi complété, la mission de Dolisie étend peu à peu ses activités dans ce pays, si longtemps chasse réservée aux protestants suédois. En quatre ans on obtient l'autorisation d'ouvrir dix écoles : elles sont construites, meublées, agrandies d'année en année. Bonne semence qui portera ses fruits, si les subventions aux écoles privées continuent à nous être octroyées[3].

« Par ailleurs, pour être mieux au cœur de la cité africaine et satisfaire une population qui ne cesse de s'accroître, une église est commencée dans l'agglomération indigène, sous la direction du P. Schæffer[4]. Il nous faudra, sans trop tarder, songer à construire une maison définitive, capable de recevoir plus confortablement les nombreux pères de passage qui montent vers l'intérieur ou descendent vers Pointe-Noire ou Brazzaville[5]. »

*ROUTES ET PORTAGE : « Je ne suis pas chargé seulement de Dolisie. Ma paroisse s'étend sur 180 kilomètres du nord au sud, 50 de l'est à l'ouest. Elle est donc plus vaste qu'un diocèse de France, mais beaucoup moins peuplée. L'enseignement religieux y est donné par 35 catéchistes. La visite de cette paroisse devient de plus en plus difficile du fait que les indigènes acceptent de moins en moins le portage. Mes postes de catéchistes sont tous fixés sur*

---

1. Extrait d'un texte communiqué par le P. Joseph Michel.
2. Avant lui, chaque vicariat apostolique ( Brazzaville et Pointe-Noire ) avait son supérieur principal.
3. Chaque année les subventions destinées aux écoles privées, principalement catholiques et protestantes, étaient discutées au Conseil représentatif du Congo. Elles ne furent pas toujours faciles à obtenir.
4. Eglise Notre-Dame de Fatima, dont la bénédiction eut lieu le 18 octobre 1953.
5. *BG*, t. 43, p. 98.

*des routes où plusieurs camions passent par semaine, mais d'ordinaire ces camions sont déjà surchargés. Il n'y a pas de place pour les bagages du missionnaire. Celui-ci doit donc embaucher des porteurs, au risque d'être abandonné en route. J'en ai fait la pénible expérience au cours de ma première tournée sur la route du Gabon, en compagnie du P. Laurent. Nous avions projeté un voyage de trois semaines. Il nous a fallu rentrer au bout d'une dizaine de jours, après avoir été abandonnés par les porteurs. De toute nécessité, il faudrait une camionnette. Est-il besoin de dire que les protestants suédois établis à Dolisie ont la leur depuis longtemps. On disait en France, à la fin du XIX*e *siècle :* Le siècle a marché à la vapeur ; l'Église a suivi en diligence. *Ici, la France a créé des routes pour supprimer le portage. Il est triste et humiliant de penser que, seul de tous les Européens, le missionnaire catholique, par la force des choses, maintient ce mode de transport considéré de tout temps comme un fléau social*[1]. »

Les sœurs missionnaires du Saint-Esprit s'installent à Dolisie le 1er mai 1954. En 1956, le P. Schæffer entreprend la construction de la nouvelle maison d'habitation ; elle est achevée à Pâques 1957. C'est un bâtiment conçu assez grand pour y recevoir dans de bonnes conditions les nombreux hôtes de passage[2]. A partir des années soixante, l'accueil devient même l'activité principale de la mission Saint-Paul : le ministère dans la cité est assuré par la paroisse Notre-Dame de Fatima, fondée en 1958. Saint-Paul conserve la charge des tournées de brousse, dans un territoire qui reste assez vaste[3].

En octobre 1960, la section pédagogique qui forme les enseignants des écoles primaires du diocèse de Pointe-Noire est transférée de Mouyondzi à Dolisie. Elle est alors dirigée par le P. Gabriel Le Normand. Avec l'arrivée, en septembre 1963, des Frères de Saint-Gabriel, cet établissement devient, le collège Saint-Gabriel. Les frères y adjoignent un juvénat, dit séminaire Saint-Gabriel. Au moment de la nationalisation des écoles, en 1965, le juvénat des frères est compris dans les bâtiments dont l'État congolais s'adjuge la propriété. Cette appropriation abusive n'est pas acceptée par la mission qui, un an plus tard, avec le P. François Litschgi, récupère les locaux du séminaire Saint-Gabriel et une partie du terrain attenant. Le juvénat, interrompu pen-

---

1. *A,* mars 1947 : extrait d'une lettre du P. Joseph Michel.
2. *Bull. PN,* novembre 1956 à juin 1957 : « 28 avril 1957 : à Dolisie on pend la crémaillère de la nouvelle maison d'habitation fort bien construite et à moindre frais ( que ne peut-on en dire autant partout ! ). »
3. Un rapport de 1975 indique que le poste de catéchiste le plus éloigné, Kotovindou, se trouve à 180 kilomètres de Dolisie.

dant un an, peut reprendre... pour quelques années. En 1974, les Frères de Saint-Gabriel quittent Dolisie et laissent leurs bâtiments à la disposition du diocèse. Les Sœurs du Saint-Esprit en occupent alors une partie, mettant leur maison en location à l'administration.

Au début du mois de décembre 1964, le P. Bernard Aguillon, en même temps que le P. Étienne Dattas à Madingou, fait diffuser un tract reprenant un éditorial de l'abbé Louis Badila dans la *Semaine Africaine*. On est alors, au Congo, en période d'implantation du marxisme, sous couleur de *socialisme scientifique* et on ne tolère pas la critique. Se sentant visées, les autorités politiques décrètent l'expulsion des PP. Aguillon et Dattas, en même temps que celle du P. Jean-Pierre Bergeron, du diocèse de Fort-Rousset, sous un autre prétexte.

L'É.F.A.C. ( Équipe de Formation et d'Animation des Communautés ), avec le P. Henri Legrand et la Sr Thérèse Madec ( des Sœurs de Saint-Méen ), rejoints plus tard par le P. Georges Laloux et la Sr Christiane Dhumeau ( spiritaine ), prend la succession du juvénat dans les bâtiments laissés par les frères.

Dans un rapport de 1975, on précise que les ressources de la mission proviennent de la fabrication d'agglos en ciment, de l'atelier de menuiserie et des transports effectués par le camion de la mission. « Si notre travail matériel ne nous enrichit pas exagérément, ajoute-t-on, il nous permet de vivre, de construire quelques chapelles de brousse, de n'être pas trop dépendants de la procure diocésaine et de bien accueillir nos confrères de passage. »

A différentes époques, en plus de ceux déjà cités, sont passés par la mission Saint-Paul de Dolisie, les PP. Charles Baumgarten, Henri Troufléau, François Ebendinger, André Schafrat, Jean Bezzone et Jules Ernoult ; ainsi que les FF. Eligius van Dorst et Jean-Pierre Goulard.

A la fin de 1979, Mgr Mpwati confie la paroisse Saint-Paul de Loubomo au clergé diocésain. En décembre 1983, est créé le nouveau diocèse de Nkayi et, l'année suivante, Mgr Nkombo demande aux spiritains de reprendre la mission, avec le P. Jacques Blier, en même temps qu'il installe son petit séminaire dans les anciens locaux des Frères de Saint-Gabriel, que l'É.F.A.C. a quittés en 1981[1]. Quand, en 1986, le P. Jacques Blier devient supérieur principal du district spiritain du Congo, c'est un prêtre *fidei donum* qui le remplace, auquel succède le clergé diocésain.

Avec les changements de personnel trop fréquents, la situation matérielle de la mission se détériore, jusqu'à la fermeture des ateliers. En 1991-1992,

---

1. Petit séminaire confié à la communauté du Chemin Neuf.

*prêté pour un an*, le P. François Litschgi est le dernier spiritain présent à Saint-Paul de Dolisie. L'année suivante, il fonde, à Dolisie, mais dans une maison hors des locaux paroissiaux, le postulat ( spiritain ) de la F.A.C. ( Fondation d'Afrique Centrale ).

## 12 mai 1948 – Notre-Dame de Lourdes ( Sibiti )

Mgr Henri Friteau écrit, en 1935 : « Tout le nord-est du vicariat apostolique de Loango attend notre occupation. Je parle de ces subdivisions de Sibiti, Divénié, Mossendjo où la carte fourmille de noms de villages et où aucun ou presque n'est marqué d'une croix. Il y a là 70 000 âmes, au bas mot, qui n'ont pas encore été touchées par l'évangélisation. Si le vicaire apostolique avait le personnel voulu et quelques ressources, une telle situation ne saurait se prolonger sans être pour lui une affaire de conscience. Toute cette contrée est livrée, tandis que nous attendons, à la propagande des protestants suédois[1]. »

Une réponse concrète aux préoccupations exprimées par Mgr Friteau ne viendra que treize ans plus tard, le 12 mai 1948, avec la fondation de la mission de Sibiti. Cependant, cette fondation a été préparée par les tournées accomplies dans la région, à partir de 1928, depuis la mission de Mouyondzi, par les PP. Gaston Cossé, Adrien Olsthoorn, Henri Heidet ; ainsi que par les abbés Gabriel Ngimbi, Raymond Mboko et Denis Moussavou. L'implantation à Sibiti commence en 1937, par la construction d'une case de passage à Thélé ( 2 kilomètres du poste administratif ). Ce sont alors le P. Adrien, l'abbé Raymond et le F. Luc Nléli qui y séjournent lors de leurs tournées. En 1945, une construction plus importante y est réalisée et, à la fin de l'année 1946, le P. Adrien s'installe à demeure à Thélé-Sibiti, annexe de Mouyondzi[2].

Le 12 mai 1948, l'annexe est officiellement détachée de Mouyondzi : la mission Notre-Dame de Lourdes est fondée. Avec le P. Adrien, s'y trouvent le P. Henri Vrœmen, l'abbé Raymond Mboko et le F. Luc Nléli. Dès l'année suivante, on se prépare à déménager sur un autre terrain, à Mouhengué[3].

---

1. *A*, avril 1935.
2. *BG*, février-mars 1947.
3. *BG*, mars-avril 1953. *Bull. PN*, n° 4, septembre-décembre 1949 : « 1er octobre 1949 : à Sibiti, la S.C.K.N. ( Société Concessionnaire du Kouilou Niari ) nous cède gratuitement une terrain de 92 hectares, situé non loin du poste administratif, sur la route Sibiti-Komono. La mission se transportera petit à petit sur ce nouvel emplacement, très favorable à l'installation d'une mission. »

On y construit une grande case de 30 mètres sur 10, avec ossature en bois ; les murs et les cloisons sont en planches éclatées[1]. Elle comprend six chambres, une chapelle, un magasin et une classe. La communauté s'y installe en novembre 1950, juste avant l'arrivée du P. Christian Laurent. Celui-ci va, dès le début de l'année 1951, entreprendre les travaux préparatoires à un troisième déménagement, à Massanda, où on se rapproche du poste de Sibiti. C'est là que « le 13 février 1955, a lieu la bénédiction, par Mgr Fauret, d'une belle église de 34 mètres sur 13, construite par le P. Laurent, en parpaings de ciment et adobes[2]. »

Le journal des années 50 donne des indications sur les diverses ressources de la mission à cette époque : plantation de caféiers[3], agrumes et autres arbres fruitiers, basse-cour, troupeau de mouton, pisciculture ( à partir de 1954 ) et, pendant quelque temps, fabrication de savon. Mais tout cela est d'un rapport assez irrégulier.

Il y a, au poste de Sibiti une petite chapelle[4], mais, pour la mission, la desserte de Grand-Bois est plus importante. Grand-Bois, à 7 ou 8 kilomètres au sud-est de Sibiti, est le domaine de l'Institut de Recherches pour Huiles et Oléagineux ( I.R.H.O. ), qui occupe un personnel assez nombreux, avec sa pépinière, ses plantations et son centre de formation de moniteurs d'Agriculture. Une autre plantation importante de palmiers[5] se trouve à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Sibiti, à Buduhu. Sa production est transformée en huile de palme à l'huilerie de Sibiti-poste, conditionnée en fût de 200 litres et expédiée à une savonnerie de Marseille. La mission ouvre une école à Buduhu en octobre 1952, mais il n'y a pas assez d'élèves pour la maintenir, la mission suédoise protestante ayant déjà une école à Panda, à mi-chemin entre Buduhu et Sibiti.

*LES PROTESTANTS A SIBITI : Les protestants évangélisaient le district de Sibiti bien avant les catholiques. Leur pasteur fondateur suédois, M. Uns-*

---

1. *Jal,* Sibiti, 1950. Certaines sortes de bois se fendent en formant des *planches* irrégulières. Dans le Mayombe et les régions voisines, on s'en sert pour les constructions.
2. *Bull. PN,* n° 17, janvier-février 1955. *Adobe* : brique d'argile non cuite.
3. *Jal,* Sibiti, 12 septembre 1956 : « Nous avons vendu aujourd'hui la petite récolte de café. Environ 5 000 F. »
4. *Jal,* Sibiti, 14 février 1954 : « A Sibiti, la modeste chapelle est comble... Les gens commencent à avoir une attitude moins hostile ». Il ne faut pas oublier l'importance des implantations protestante et salutiste dans cette région.
5. Dans les années 50, cette plantation est dirigée par M. Laurencin avec qui la mission entretient des relations amicales : son nom est souvent cité dans le *Journal.*

*gard, n'a fait qu'un seul séjour à Indo, la grande et belle mission protestante entre Sibiti-poste et Grand-Bois ; ce séjour, d'une seule traite, a duré 42 ans. Partant alors pour la première fois en congé en Suède, il est mort peu de temps après. La pasteur Unsgard était très aimé par les Bayaka et les Balali. Il connaissait la langue kiyaka à la perfection, langue dans laquelle il a traduit toute la Bible*[1].

Quelques années plus tard, on se rend compte que la mission aurait avantage à ne pas rester à l'écart de l'agglomération de Sibiti qui s'est développée. On y obtient un terrain[2] et le F. Hermès van Eckert y entreprend la construction d'une église. La première messe y est célébrée le 25 décembre 1961[3]. Entre-temps, en 1955, le P. Vrœmen et le F. Luc ont quitté Sibiti pour fonder la mission de Komono[4].

Quand la nouvelle église de Sibiti est terminée, le P. Vrœmen revient à Sibiti où on l'a chargé de la construction de la maison des sœurs. Les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Saint-Méen, qui viennent d'arriver, l'occupent le 27 septembre 1962. Le 18 août 1964, la communauté des pères de Sibiti quitte définitivement l'ancienne mission de Moussanda pour s'installer à Sibiti même, dans la maison que vient de construire le P. Jean Bassot.

Après la mort du P. Vrœmen à Komono, le 12 septembre 1974, la mission de Komono est confiée à l'équipe missionnaire de Sibiti. De 1978 à 1986, et depuis 1988, il en est de même pour la mission de Zanaga.

Voici comment s'organise l'apostolat à Sibiti, d'après un rapport de 1975 : « Notre apostolat est entièrement basé sur l'implantation des communautés chrétiennes. Une communauté chrétienne de base comporte des membres : tous les chrétiens ou catéchumènes du village ou du quartier ; et des responsables ayant chacun un ministère propre et qui, ensemble, se groupent en conseil.

« Un secteur est formé de plusieurs communautés, avec ses limites géographiques. Sibiti comporte 4 secteurs : le poste, avec 9 communautés ; le nord ( route de Zanaga et de Komono ), avec 9 communautés ; le sud ( route

1. Témoignage du P. Alphonse Hetterscheid.
2. *Jal,* Sibiti, 19 décembre 1957 : « Le P. Défontaine et le F. Hermès délimitent le nouveau terrain demandé par Monseigneur par sa lettre du 3 décembre 1957. »
3. Feront partie du personnel de la mission de Sibiti : les PP. Alphonse Hetterscheid, René Défontaine, André Schafrat, Martin van Roy, Antoine Ten Have, Jean Berdsen, Henri Legrand, Yves Monot, Gérard Schlupp, Marcel N'Tsika et Jacques Dubourg
4. *Bull. PN,* n° 18, juillet-décembre 1955.

de Loudima ), avec 8 communautés ; l'est ( route de Mouyondzi ), avec 8 communautés. Komono comporte 2 secteurs : le poste, avec 5 communautés ; le nord ( route de Zanaga, par Kigâni ), avec 4 communautés[1].

« Cette structure apporte aux uns et aux autres une prise de conscience de leurs responsabilités réelles... Les difficultés ne sont pas étrangères à cette démarche. Une pédagogie progressive, mais lente, essaye de faire comprendre la nécessité de l'autogestion financière des communautés. La survie et l'épanouissement des communautés dépendent d'une indispensable formation qui devient le rôle spécifique du missionnaire. Dans l'équipe missionnaire, pères, frères, sœurs, chacun devient animateur de l'ensemble, même s'il l'est plus spécialement de l'une ou l'autre communauté. En tournée, chacun a le souci permanent de former, de faire faire, de céder la responsabilité, de croire à la subsidiarité. La tâche du missionnaire ne devient pas plus facile dans une telle perspective, mais elle peut être plus épanouissante, plus effective. Bien des problèmes concrets restent à résoudre : question financière et question de formation, déjà mentionnées ; mais aussi, promotion de l'activité et de la créativité de chaque membre et place des sacrements dans la communauté[2]. »

*LES PYGMEES A SIBITI – LA SANTE : « Beaucoup de travail pour les sœurs qui développent de plus en plus leur action auprès des Pygmées. Ce sont des citoyens congolais à part entière, disent les textes officiels, mais nous constatons que leur intégration se fait lentement. Or, les premiers pas de cette intégration se font sous la véranda des sœurs : des mains maternelles les accueillent à toute heure et la peur disparaît. Ils sont toujours très nombreux à venir chercher carnet de santé, médicaments, vêtements. Leur inscription à l'école se fait doucement : l'an dernier, à Sibiti, une trentaine d'enfants pygmées ont suivi régulièrement les cours. Grâce aux dons que nous recevons, nous pouvons les aider à s'intégrer et nous nous réjouissons de voir des enseignants et tout spécialement un directeur d'école qui y consacrent beaucoup de temps et d'attention. ( ... ) Grâce au programme de vaccination, certaines maladies ont fortement régressé. Par contre, le sida gagne du terrain, maladie dont la population ne veut pas voir le danger, malgré les campagnes d'information. Le retard dans le paiement des salaires n'arrange*

---

1. L'annuaire *L'Eglise en Afrique de l'Ouest et Centrale*, de 1993-1994, indique : « Zanaga : desservie par Sibiti ; 11 communautés chrétiennes de villages. »
2. *Arch.*, rapport, 21 février 1975.

*pas la situation. C'est parfois de graves cas de conscience devant certaines ordonnances terriblement lourdes, quand nous savons que la seule solution sera d'aller voir un usurier dont le taux d'intérêt est de 40 % par mois*[1] ».

Sont actuellement ( 1994 ) présents à Sibiti, les PP. Georges Laloux et Robert Metzger.

**1948 – Sainte-Odile ( Zanaga )**[2]

« Une plaque en ciment, sous le porche de l'église de la mission de Zanaga, porte la date de 1948. En fait, on relève dans le journal de la mission la date du 4 avril 1947, comme jour d'arrivée d'un père de Franceville à Zanaga. Le contexte laisse entendre que la mission de Franceville a décidé de s'occuper davantage des chrétiens de ce secteur. Mais on sait aussi qu'une bonne partie du territoire de la nouvelle mission était jusque là desservie par la mission de Kindamba[3]. » Le district administratif où se trouve la mission fait partie du Moyen-Congo, mais la mission de Zanaga est alors rattachée au vicariat apostolique de Libreville.

*ZANAGA, ENTRE FRANCEVILLE ET KINDAMBA : « En résumé, dans un premier temps, Franceville s'occupa, en gros, des Babamba et Kindamba, des Batéké-Balali. Les Batéké-Bansayi venaient du Gabon, chassés, semble-t-il, et ils doivent leur nom à leur exclamation joyeuse quand ils eurent franchi l'Ogooué :* nsayi ! la joie ! *Leurs poursuivants manquèrent de courage et de dextérité pour franchir le fleuve à leur suite... Le nom ancien de Zanaga est* Bukaméalé *( nom qu'on trouve en effet mentionné dans certains textes d'autrefois ) :* là où je suis bien ; chez moi. *C'est un mot d'origine obamba ou mundassa, ce qui peut signifier une occupation assez ancienne. Le lieu était connu sous ce nom du temps où des caravanes de commerçants et de trafiquants d'esclaves venaient du nord et du* royaume d'Anzico *et se dirigeaient vers Loango*[4]. »

1. *Eglise de Bayeux,* 6 février 1994 : extrait d'une lettre du P. Jacques Dubourg.
2. Pour ce texte, la documentation des bulletins est complétée par des notes du P. Gérard Schlupp.
3. *Arch.,* rapport du 21 février 1975.
4. Extrait d'un texte du P. Gérard Schlupp.

La bénédiction de l'église Sainte-Odile de Zanaga a lieu en septembre 1950. En 1953, la mission est déjà bien installée, comme on l'écrit dans le Bulletin général : « Quand ( venant de Franceville ), après avoir parcouru plus de 200 kilomètres dans la grande forêt, on débouche sur le plateau de Zanaga, la découverte de la mission Sainte-Odile enchante les yeux. Des constructions auxquelles on n'a ménagé ni les dimensions ni le matériau *dur*, couvertes en tôles ; une chapelle qui ne manque pas de charme, de vastes bâtiments scolaires... tout cela dans un parc immense, car tout a été conçu avec soin. Le P. Albert Specht consacre le meilleur de ses efforts aux écoles et à l'enseignement professionnel. Dans ce but, il a édifié un atelier moderne, qui lui permettra en même temps de faire vivre la mission. Sa volonté est de témoigner de la vitalité et du sens pratique des catholiques. L'influence de la mission grandit, car, de son côté, le P. Martin van Roy sillonne la région. Son zèle finira par toucher le cœur de ces gens que n'ont visités pendant la guerre que des pasteurs suédois. La bénédiction de la chapelle et des cloches a donné lieu à une fête dont l'impression fut des plus heureuses. Deux évêques et les autorités y assistaient[1]. »

Les Sœurs de l'Immaculée Conception de Saint-Méen, arrivées en mai 1955, resteront à Zanaga un peu plus d'une vingtaine d'années.

Le 28 novembre 1958, paraît « un décret de la S.C. de la Propagande rattachant les missions de la Nyanga au diocèse de Libreville et celle de Zanaga au diocèse de Pointe-Noire[2]. »

Le rapport de 1975 donne quelques précisions sur la situation et la marche de la mission : « La mission est à deux kilomètres et demi du poste administratif, où nous avons une chapelle et une salle d'œuvres, toutes deux plus fréquentées que la mission elle-même. La concession de la mission, l'importance des bâtiments, apparaissent comme une charge, pour laquelle nous cherchons une solution.

« Malgré l'état des routes, dont certaines sont parfois impraticables, nous[3] essayons de visiter le plus régulièrement possible les communautés chrétiennes des différentes pistes. Les sœurs participent aux tournées. Ces dernières années nous avons fortement insisté sur la formation des *mabundu,*

1. *BG,* t. 43, p. 18.
2. *Bull. PN,* n° 24, juillet-décembre 1958. Ce sont les missions de Mayumba, Mourindi et Tchibanga qui sont rattachée au diocèse de Libreville ( et, peu après, à celui de Mouila ).
3. A Zanaga séjournent les PP. Albert Klomp, François Litschgi, Gérard Schlupp, Louis-Marie Retailleau et les FF. Mathieu Jonckers et Hermès van Eckert.

des responsables, des catéchistes, et sur la place que chaque chrétien doit avoir s'il veut vivre profondément sa foi.

« A Zanaga même et lors des tournées, depuis plusieurs années, et d'entente avec les autorités, nous essayons de travailler davantage pour tout l'homme : formation sociale, hygiène, etc. Les sœurs s'y donnent au maximum, mais nous nous efforçons d'y engager aussi les laïcs, dans les villages. Le rôle des sœurs est multiple : direction du dispensaire, tenue d'une bibliothèque, catéchismes ( avec l'aide de catéchistes dans différents centres de brousse ). Précisons enfin que le regroupement des villages dans notre secteur a, pour une part au moins, facilité la formation des *mabundu* ; mais tous ne témoignent pas de la même vitalité[1]. »

A partir de 1977, il n'y a plus ni pères ni sœurs résidant à Zanaga et la mission est desservie à partir de Sibiti. En 1986, un prêtre *fidei donum* reprend la direction de la mission de Zanaga, mais cela ne dure pas et, en 1988, c'est de nouveau l'équipe missionnaire de Sibiti, spiritains et Sœurs de Saint-Méen, qui la joint à son champ d'apostolat. En octobre 1994, Mgr Bernard Nsayi confie Zanaga au clergé diocésain.

## 24 décembre 1948 – Saint-Jean-Baptiste ( Divénié )

« 24 décembre 1948 : l'annexe de Divénié est détachée de la mission de Mossendjo et érigée en mission indépendante. Les PP. Joannès Molager, Alphonse Backert et Job van der Burg s'y installent à demeure[2]. »

Cinq ans plus tard, on résume la situation : « Voisine de la mission de Mourindi, peuplée en partie des mêmes éléments, Divénié a connu comme elle les avantages et les inconvénients des pays à population dense : groupements importants, facilité d'atteindre un plus grand auditoire ; mais aussi recrutement de main d'œuvre, émigration de la jeunesse.

« Le recensement accuse 23 000 habitants ; sur ce nombre, 1 500 catholiques seulement, mais 1 300 catéchumènes, 300 baptêmes dans l'année, chiffre que les 10 écoles promettent d'augmenter sous peu.

« Divénié est en plein fief protestant ; les Évangélistes suédois nous y ont précédés depuis longtemps. Malgré cela, la jeune station est pleine de promesses. Les pères se livrent à un ministère intense, contrôlant sans répit les

---

1. *Arch.*, rapport du 21 février 1975.
2. *Bull. PN*, n° 2, janvier-mai 1949.

54 catéchistes qui enseignent la doctrine dans les villages ; pendant que les moniteurs catholiques rivalisent de zèle en face de l'école protestante[1]. »

Le 29 mai 1955, a lieu, « au poste administratif de Divénié la bénédiction, par Mgr Fauret, d'une coquette église de 21 mètres sur 7 m 50, construite par le F. Hermès van Eckert, en briques et ciment[2]. » A cette époque, la mission elle-même se trouve à quelque distance du poste, au lieu-dit Issiengui : elle se transportera au poste le 25 décembre 1966[3].

« Accusé faussement de menées politiques tendant à faire rattacher au Gabon une partie du Congo, le P. Molager est obligé, sans même avoir pu s'expliquer, de quitter le pays, en application d'un décret d'expulsion pris contre lui par le président de la République, en date du 19 janvier 1963[4]. » Restent présents à la mission, après le départ du P. Molager, les PP. Jules Bitaud ( bientôt remplacé par le P. Philippe Mahé ) et Eugène Ferrand, ainsi que le F. Eloi Jaouen. Dans les années 70, feront à Divénié des séjours plus ou moins longs : les PP. Jean Berdnsen, Jacques Commandeur et Georges Laloux.

Signalons l'arrivée, en septembre 1970, de deux religieuses de la Congrégation de la Providence de Séez, congrégation fondée au début du XVIII[e] siècle, par un humble prêtre, Julien Lefebvre[5]. C'est la première maison de cette congrégation en pays de mission. Plus tard, elles seront remplacées par les sœurs zaïroises de Sainte-Marie de Kisantu ( arrivées à Divénié en 1987 ).

En 1983, les spiritains quittent Divénié, où le ministère sera désormais assuré par le clergé diocésain ou des prêtres *fidei donum*[6].

## 22 mai 1949 – Notre-Dame du Rosaire ( Bacongo, Brazzaville )

A l'origine, il y eut l'*Œuvre des Bacongo*, à Brazzaville. On en parle en ces termes, en 1913 : « L'œuvre des Bacongo a été longue à prendre naissance, par suite de l'impossibilité d'y laisser un missionnaire à demeure ; mais les PP. René Guiton et Gabriel Herriau ont fini par la faire sortir de ses lan-

---

1. *BG,* mars-avril 1953.
2. *Bull. PN,* n° 17, janvier-juin 1955.
3. *Bull. PN,* n° 39, juillet-décembre 1966.
4. *Bull. PN,* n° 32, janvier-mai 1963.
5. *Bull. PN,* n° 47, juillet-décembre 1970.
6. Sont actuellement ( 1994 ) présents à Divénié les abbés Yan Kudlack et Marian Pazdan : *Annuaire de l'Eglise catholique en Afrique de l'Ouest et Centrale,* 1993-1994, p. 668.

ges. Elle compte déjà plus de 500 catholiques et 500 catéchumènes, avec 5 catéchistes. Cette œuvre est très intéressante pour nous, car toute cette population vient des districts relevant des missions de Linzolo et Mbamou. Ces dernières communautés profitent du bien que nous faisons à ces indigènes, qui ne viennent à Brazzaville que pour y gagner de quoi se procurer une compagne[1]. »

L'œuvre prend de l'importance : dans les années 20, « les Bacongo sont confiés aux soins du P. Joseph Bonnefont, puis du P. Côme Jaffré. Ils sont, et de beaucoup, les plus nombreux à Brazzaville, venant des villages des environs où nous avons quelques postes de catéchistes, et de nos missions de Linzolo, Mbamou et Kindamba. Le ministère suffirait à occuper deux ou trois pères, sans compter les séances de dix heures et plus au confessionnal, tous les samedis et les deux ou trois jours qui précèdent les fêtes. Il faudrait donner au P. Jaffré un auxiliaire qui s'occupe avec lui des 11 catéchistes qui groupent 2 250 catéchumènes, et qui l'aide à maintenir dans la bonne voie plus de 5 000 chrétiens, dont près de 2 000 sont mariés[2]. »

Le P. Ange Dréan, qui vient à l'aide du P. Jaffré, construit, en 1926, à l'entrée du *village* bacongo, une chapelle qui sera utilisée pendant dix ans. Mais le lieu de culte principal pour tout Brazzaville reste la cathédrale. En 1936, au moment où on construit l'église Saint-François, destinée à devenir le lieu de culte pour Bacongo, la chapelle du P. Dréan est transformée en école[3].

En 1948, sur l'insistance du P. Maurice Ramaux, Mgr Biéchy donne son accord pour la fondation de la paroisse Notre-Dame de Bacongo. Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny viennent alors d'édifier, sur leur propre concession une nouvelle école de filles. Sur le terrain de l'ancienne école Sainte-Agnès, le F. Bonaventure Visbeek construit de nouvelles classes pour l'école Saint-Joseph ( garçons ). Elles sont achevées en janvier 1949. Aussitôt, on entreprend de faire du neuf sur les bases de l'ancienne chapelle du P. Dréan et le 22 mai 1949, sous une pluie battante, le nouveau sanctuaire, Notre-Dame du Rosaire, est béni solennellement par Mgr Biéchy[4].

Cinq jours plus tard, les PP. Maurice Ramaux et Joseph Le Badézet s'installent près de leur église, dans un local provisoire. Leur presbytère est déjà

---

1. *BG,* mars 1913.
2. *BG,* novembre 1926.
3. *BG,* novembre-décembre 1956.
4. Ibid.

commencé et ils peuvent y emménager en novembre. On précise que « l'installation électrique a été réalisée par le P. Philippe David, professeur au grand séminaire, qui ronge son frein au Djoué et est heureux de donner un coup de main pour le ministère, chaque samedi et dimanche ». Et le chroniqueur rend aussi hommage « au F. Bonaventure qui a monté presque entièrement les bâtiments de la paroisse Notre-Dame et qui nous quitte pour aller construire le petit séminaire de Mbamou[1] ».

Satisfaite de ses nouvelles installations, la communauté l'est moins du voisinage des *matsouanistes-kakinistes*, avec, chaque jeudi et chaque samedi, jusque tard dans la nuit, leurs assemblées bruyantes.

Les spiritains demeurent peu de temps à Notre-Dame de Bacongo[2]. Dès 1956, l'abbé Théophile Mbemba devient curé de la paroisse et en 1961, le clergé diocésain prend en main l'ensemble des activités.

***21 Décembre 1950 – Vicariat apostolique de Fort-Rousset :** Formé par la division du vicariat apostolique de Brazzaville, le vicariat apostolique de Fort-Rousset est créé le 21 décembre 1950. Il comprend les régions des Plateaux, de la Cuvette, de la Sangha et de la Likouala. Mgr Emile Verhille en est le premier vicaire apostolique.* ( *BG*, t. 42, p. 7-8, 174-177 )

## 22 février 1951 – Saint-Pierre ( Pointe-Noire )

Le 6 novembre 1948, est accordé au vicariat apostolique de Pointe-Noire un terrain assez vaste pour y établir une mission qui s'occupera spécialement du village indigène en pleine expansion[3]. Sur ce terrain, on construit une maison provisoire et, le 22 février 1951, le P. Jean-Marie Deblock et le F. Placide Azou s'y installent. La nouvelle mission est dédiée à saint Pierre. Une première messe est célébrée, dans un petit oratoire aménagé dans la maison d'habitation[4].

A la fin de cette même année 1951, Mgr Fauret bénit à Saint-Pierre une modeste chapelle. En mai 1952, on pose la première pierre d'un centre

1. *Jal,* Bacongo.
2. Voir, en annexe, la liste complète des missionnaires spiritains de Notre-Dame de Bacongo.
3. *Bull. PN,* n° 1, janvier 1949.
4. *Bull. PN,* n° 9, janvier-mars 1951.

d'apprentissage réalisé grâce à une subvention obtenue du *F.I.D.E.S.*[1] et dont la construction est confiée à l'entreprise *Socoprise*[2].

Cette *École professionnelle* ouvre ses portes le 27 octobre 1953, avec une section bois ( 23 élèves ) dirigée par le F. Placide et une section fer ( 17 élèves ) dirigée par le F. Servais Anquetil. Terminée, l'école comprendra un atelier de 70 mètres sur 12 et un internat avec étage, de 61 mètres sur 15. Elle pourra alors accueillir une centaine d'apprentis[3].

Au cours des années suivantes, des démarches sont entreprises par Mgr Fauret auprès des pères salésiens, spécialisés dans l'enseignement professionnel, pour qu'ils prennent en charge l'école et la paroisse Saint-Pierre. C'est ainsi que le 1er septembre 1960, les PP. Deblock et Pierre Wauters, ainsi que le F. Placide, laissent la place aux salésiens et vont s'installer au quartier *Mvoumvou*, où doit s'élever une nouvelle mission dédiée à saint Christophe[4].

## 14 octobre 1951 – Saint-Pierre-Claver ( Bacongo, Brazzaville )

Dès les débuts de la paroisse Notre-Dame de Bacongo, on s'est préoccupé de préparer une seconde implantation à l'autre extrémité de l'agglomération. « On s'est lancé dans la fabrication d'agglos en ciment. Il en faut beaucoup pour les constructions prévues dans le nouveau quartier de Bacongo où nous avons obtenu un terrain de cinq hectares. Nous attendons l'arrivée de France d'un hangar métallique qui servira de carcasse à la nouvelle école de cinq classes sur le nouveau terrain. Ce sera le début de la seconde paroisse de Bacongo[5]. »

Les choses ne tardent pas et « la bénédiction et l'inauguration de l'annexe Saint-Pierre-Claver par Mgr Biéchy a lieu le 14 octobre 1951[6] ». Le P. Maurice Ramaux y emménage aussitôt. A partir d'un hangar métallique de 46 mètres de long, il y a fait aménager trois classes et une chapelle provisoire. Il a fait prolonger les deux extrémités du bâtiment pour servir de logement à deux pères. En février 1953, le P. Philippe David rejoint le P. Ramaux.

---

1. F.I.D.E.S. : Fonds d'Investissements pour le Développement Economique et Social, fonds adaptés aux besoins particuliers d'équipement des territoires d'outre-mer.
2. *Bull. PN,* n° 12, avril-juin 1952.
3. *Bull. PN,* n° 15, juillet-décembre 1953.
4. *Bull. PN,* n° 27, juillet-décembre 1960.
5. *Jal,* Bacongo, 1950.
6. *A,* juillet 1952.

En 1956, l'école de garçons comprend 270 élèves et l'école Sainte-Bernadette 110 filles. Un secteur de brousse, sur le plateau batéké, au nord de Brazzaville, est rattaché à Saint-Pierre-Claver, avec une école de 70 élèves et trois postes des catéchistes[1].

Le 2 janvier 1956, on vote au Congo pour l'élection d'un député à l'Assemblée Nationale française. M. l'abbé Fulbert Youlou se présente à l'élection, malgré la défense de son évêque, Mgr Michel Bernard. A Bacongo, quand on apprend que l'abbé Youlou n'a pas été élu, la colère gronde et le P. Ramaux, conseiller de l'évêque, est désigné comme l'un des responsables de l'échec. Le 4 janvier il est attaqué chez lui, à Saint-Pierre-Claver. Malmené et frappé, il est conduit à l'hôpital. Il s'en remettra, mais il en gardera pour toujours des traces à la main gauche[2].

De retour dans sa mission, le P. Ramaux n'y restera pas longtemps : en 1959, il quitte Bacongo pour fonder à Mbé la mission Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus[3].

Le P. Philippe David est le dernier spiritain présent à Saint-Pierre-Claver : les Pères du Saint-Sacrement, arrivés en 1959, prennent en charge la paroisse deux ans plus tard.

## 25 novembre 1951 – Saint-Esprit ( Mongali, Brazzaville )

« C'est en février 1951 que Mgr Biéchy décidait la fondation d'une annexe à l'extrémité nord de Poto-Poto, à deux kilomètres environ de Sainte-Anne[4]. A partir de mars, une messe fut célébrée chaque dimanche dans le cinéma *Vox* de Mongali, en voie d'achèvement. Mais ce n'était pas l'idéal. Enfin, une petite église put être ouverte au culte en décembre[5].

« La population est alors assez flottante. Nos chrétiens sont, pour la plupart des *broussards* fraîchement arrivés à Brazzaville. Ils viennent surtout

1. *BG,* novembre-décembre 1956.
2. *A,* mars 1956 : « Par une sorte de miracle, le P. Ramaux n'eut pas le crâne fracturé, mais tout le cuir chevelu était déchiré ; la main gauche était écrasée et le petit doigt sectionné d'un coup de chevron. Le P. David, légèrement blessé et fortement commotionné par l'attentat perpétré sous ses yeux contre son confrère, a dû lui-même être hospitalisé. »
3. En fait, bien que le P. Ramaux y séjourne quelques années, Mbé ne deviendra pas mission établie.
4. A l'époque, l'avenue de Paris, qui mène de Sainte-Anne à Mongali, n'est goudronnée qu'en partie ; le reste est une piste sablonneuse.
5. *BG,* mars-avril 1952. Le dimanche 25 novembre 1951, Mgr Biéchy a béni l'église de Mongali, dédiée au Saint-Esprit. C'est un hangar long et étroit, aménagé sommairement en lieu de culte provisoire. On y fera plus tard des salles de réunions et de catéchisme.

du pays lari, en particulier de Mindouli et de Voka, mais il y a aussi des Bassoundi de Mayama, des Batéké de Mouyondzi et de Franceville. Au point de vue religieux, plus de la moitié de la population est païenne ; le reste est formé de protestants, de salutistes et de catholiques, ces derniers en minorité. Chaque dimanche nous avons trois messes. La petite église est pleine à 6 heures. Elle est comble à 7 heures et à 8 heures. Ce coude à coude met nos chrétiens dans une atmosphère favorable !

« Six postes de catéchistes enseignent chaque soir la doctrine aux adultes. Le matin, il n'y a qu'un catéchisme pour les femmes, mais il est assez bien suivi[1]. »

L'école de Mongali est située à quelque distance de la mission. En 1954, le P. Roger Vallée, directeur de l'enseignement catholique voulut y créer une *école-pilote*. On apporta un soin particulier à la construction des bâtiments, mais, du point de vue pédagogique, l'expérience ne sera pas concluante.

Fondateur de la paroisse de Mongali, le P. Auguste Durand y demeura presque une vingtaine d'années ; au début dans des conditions assez précaires, habitant une case petite et peu confortable. La maison à étage construite par les FF. Bonaventure Visbeek et Cyprien Sœthoudt sera bénie par Mgr Bernard, le 19 mars 1959[2].

*AVEC DES FLEURS : Aux allures, paroles et gestes prophétiques, le P. Auguste Durand avait aussi* les pieds sur terre. *Il se référait volontiers à ses origines paysannes. A Mongali, pour procurer à la mission les ressources nécessaires, il fait montre de ses talents d'horticulteur. Sur un terrain sablonneux, proche de l'école, il fait déverser, par les services de la voirie de Poto-Poto, des centaines de camions d'ordures. Quand, ces déchets se sont transformés en humus, il y étend son jardin et y fait pousser reines-marguerites, œillets, tulipes, glaïeuls, garnitures d'asparagus, etc. Chaque matin, ses vendeurs de fleurs parcourent la ville à la recherche de clients. Une partie du jardin est occupé par des bosquets de* roses de porcelaine, *qu'il expédie en France, par colis-avion. Le P. Durand fera école, imité par de nombreux jardiniers des faubourgs de Brazzaville. Plus tard, il trouvera un supplément de ressources dans l'élevage du lapin, qui est, à Brazzaville, d'un bon rapport.*

1. *BG,* novembre-décembre 1956.
2. *Semaine africaine,* mars 1959.

En 1954, le P. Bernard Robyr, nouvel arrivé au Congo, est affecté à Mongali. Son séjour sera interrompu brutalement, au début de l'année 1965, quand il sera arrêté arbitrairement, sous de fausses accusations, en même temps que l'abbé Emile Biayenda ( de la mission voisine de Mouleke ). Tous deux seront torturés et tenus au secret pendant quelque temps avant d'être relâchés. Après cette épreuve, le P. Robyr partira pour l'Europe. En 1967, le P. Robert Gévaudan[1] est nommé à Mongali. Il remplace le P. Durand quand celui-ci va fonder la mission de Mfilou.

En vue de la construction d'une église définitive, le P. Robyr contacte, en Suisse, un architecte qui propose un plan assez original : la voûte de l'église sera composée de plusieurs hexagones juxtaposés, en forme d'entonnoirs évasés. Le centre de chaque hexagone sera posé sur un pilier creux, servant en même temps à l'évacuation des eaux de pluie. A l'extérieur, invisible d'en bas, chaque voûte est soutenue par des tiges métalliques qui sont comme les baleines d'un parapluie renversé. En 1967, le P. Gévaudan fait réaliser la nouvelle église selon ces plans : c'est un ensemble de cinq hexagones : tout repose sur cinq colonnes et le mur, tout autour, n'est là que pour isoler le sanctuaire de l'extérieur. Le tout donne une impression d'extrême légèreté.

En 1972, le P. Jean van der Burg remplace le P. Gévaudan. Un peu plus tard, il reçoit l'aide des PP. Didace Malanda et Eugène Coudrais. Viennent ensuite le P. Ernest Kombo ( jésuite ) et le P. Paul Coulon. Celui-ci réside à Mongali, mais son activité principale est à *La Semaine Africaine ;* en janvier 1978, il rejoint la communauté de la *Maison Libermann.* A Mongali, l'ensemble des activités de la paroisse est alors pris en main par le clergé diocésain.

## 4 septembre 1952 – La semaine de L'A.E.F. ( n° 1 )

La presse était déjà l'une des préoccupations du P. Côme Jaffré, fondateur, en 1933, du bulletin, *Le Bon Message*, qui parut, à Brazzaville, jusqu'en 1940.

« Plus tard, on essaya une édition française des journaux catholiques africains de Léopoldville : *La Croix du Congo*, en français, et *Kinshassa-Brazzaville*, en lingala[2]. » Mais les mentalités étaient trop différentes d'une rive à l'autre du Congo et l'expérience ne dura pas.

---

1. Sont aussi présents à Mongali, les PP. Albert Roussel, René Soler et Didace Malanda ; ainsi que les prêtres *fidei donum* : l'abbé Copy ( 1960-1963 et 1968-1971 ) et l'abbé Le Corre ( 1965-1968 ).
2. *A*, juillet 1952.

Sous forme de supplément au magazine métropolitain *La Vie catholique illustrée*, le P. Jean Le Gall fit paraître, en 1949, un petit journal bimensuel, *Brazzaville*, qui atteignit un tirage de 1 500 exemplaires[1].

Enfin, avec le numéro 1 de *La Semaine de l'A.É.F.*, le jeudi 4 septembre 1952, c'est un véritable journal hebdomadaire qui voit le jour, *journal d'information et d'action sociale,* comme l'indique son sous-titre.

Son directeur, le P. Le Gall, dans son premier éditorial, précise : « Journal d'information, *La Semaine de l'A.É.F.* mettra ses lecteurs au courant de toutes les grandes nouvelles mondiales, profanes et religieuses ; des événements locaux, aussi, petits et grands, faisant le trait d'union entre les villes de la fédération et l'intérieur. Journal d'action sociale, *La Semaine de l'A.É.F.* entend répéter sans peur et sous toutes les formes que les problèmes de l'Afrique ne se résolvent pas seulement dans les bureaux administratifs et commerciaux, mais que le souci de tout homme bien né doit aussi être de créer dans ce pays plus de bien-être, plus de culture, plus de fraternité, en chassant l'injustice, le racisme, les formes d'esclavage encore vivantes. Nous aurons, pour nous soutenir, notre foi en Dieu, Père et sauveur de tous les hommes ; pour nous éclairer, les enseignements des grands hommes sociaux de notre temps. »

Vingt ans plus tard, le dimanche 16 janvier 1972, paraît un numéro spécial, le numéro 1000 de *La Semaine*[2]. On y rappelle ce que le P. Le Gall avait déjà dit, le 29 mars 1962, pour le numéro 500 : « Elle ( *La Semaine* ) a traversé divers régimes politiques, elle a connu un certain nombre de difficultés venant tantôt d'un bord, tantôt d'un autre. Je crois pouvoir dire qu'elle est restée, au travers de ces années agitées, fidèle à son orientation originelle d'information objective et d'action sociale. Nous avons milité pour le Code du Travail, nous avons soutenu la cause des allocations familiales, nous avons demandé avec insistance que l'on partageât notre confiance en l'homme d'Afrique. Depuis l'accession de nos pays à l'indépendance, nous avons travaillé à développer le sens national et, malgré l'éclatement de l'ancienne A.É.F., nous n'avons cessé de tenir notre rôle de trait d'union entre les quatre Républiques sœurs, les traitant dans nos colonnes sur un strict pied d'éga-

1. *BG,* novembre-décembre 1952.

2. Dans ce numéro, une note précise : « Notre journal s'est intitulé à sa fondation *La Semaine de l'A.É.F.*. A l'heure des indépendances il prit le nom de *La Semaine Africaine*. En 1964, pour des raisons peu claires, le mot *Africaine* fut supprimé, sans que pour autant le journal abandonne sa vocation internationale. Malgré ce changement regrettable, il est resté connu ( même officiellement ) sous le nom de *Semaine Africaine,* que nous avons l'intention de lui restituer prochainement. » ... Ce qui, en effet se réalisa peu après.

lité. Nous ignorons de quel poids nous avons pesé sur l'opinion publique, mais l'attachement que nous manifestent nos lecteurs, depuis le Tchad jusqu'au Gabon, depuis la République Centrafricaine jusqu'au Congo, nous fait penser que nous avons répondu correctement aux désirs des hommes de bonne volonté. »

Et dans ce même numéro 1 000, on rend hommage aux artisans de cette réussite, les directeurs successifs : le P. Jean Le Gall, le P. Raymond de la Moureyre, M. l'abbé Louis Badila, le P. Didace Malanda, le P. André Ducry ; aidés par les journalistes Bernard Mackiza et Fulbert Kimina-Makumbu et des secrétaires efficaces : André Bimbadi et André Sizamba. Sans oublier l'*Imprimerie Saint-Paul* de Brazzaville et ceux « sans lesquels le travail des autres serait inutile, les petits vendeurs ».

Pour son numéro 2 000, le jeudi 13 octobre 1994, le journal se montre discret. Un simple éditorial ( de J. Mbanza ) commente l'événement : « Quarante-deux ans après sa création, *La Semaine Africaine* continue d'être le témoin inlassable de l'histoire de l'Afrique en général et du Congo en particulier. Des générations de lecteurs et de lectrices ont fait et continuent à faire confiance à ce journal qui a toujours mis au centre de ses préoccupations, l'information, l'analyse des faits, et la diffusion des opinions diverses dans le respect du pluralisme démocratique. S'étant toujours définie comme *journal d'information et d'action sociale, La Semaine Africaine* s'est efforcée, et s'efforce encore, tout au long de son existence, à rester fidèle à ses objectifs. Malgré les écueils, les pressions, les difficultés de tout genre qui jalonnent son parcours. » L'éditorialiste fait ensuite allusion à la situation actuelle ( 1993-1994 ) du Congo et poursuit : « *La Semaine Africaine* se réjouit du pluralisme qui marque la presse congolaise, avec la naissance de plusieurs journaux, dont le dynamisme n'est plus à démontrer. Mais, lorsqu'on pense au rôle que doit jouer la presse dans une démocratie moderne, il y a fort à s'inquiéter sur son avenir. Manipulations, désinformation, rumeurs et même mensonges : la presse congolaise risque de mettre beaucoup de temps pour sortir de ces pièges. Le véritable défi, c'est celui d'informer sans arrière-pensée et sans passion, pour que la presse soit un véritable instrument de développement socio-culturel. »

Le P. André Ducry quitte la direction du journal en 1977 : il rentre définitivement en Suisse. Le P. Paul Coulon assure l'intérim et continue sa collaboration jusqu'en 1979. M. Bernard Mackiza, qui a suivi en France une formation au journalisme, succède au P. Ducry comme directeur de *La Semaine Africaine.* Par la suite, plusieurs spiritains apportent au journal leur participation, quand l'occasion s'en présente.

## 8 décembre 1952 – Sainte-Maria Goretti ( Kellé )[1]

Le secteur mbéti, autour de Kellé, Ewo et Etoumbi, avait été visité autrefois par les missionnaires de Boundji et, à une époque plus récente, par ceux de Makoua . En 1946, le P. Martin Joosten, affecté à Makoua, est spécialement chargé de ce secteur, dans la perspective d'y fonder une mission. En 1949, Mgr Biéchy visite Kellé, accompagné du P. Raymond Defosse. Celui-ci découvre, à quelque distance du poste administratif, sur la route d'Etoumbi, *un terrain splendide*. On y obtient une concession de 20 hectares et, en juillet 1950, on y construit une première case en dur. Bien qu'il y ait déjà à Kellé une école officielle, on réussit à obtenir l'autorisation d'ouvrir une école catholique.

A cette époque à Kellé la compagnie minière S.M.O.L.[2] exploite l'or. La mission aura avec elle de bons rapports et en recevra souvent une aide matérielle appréciable.

Le 8 décembre 1952, venus de Makoua, les PP. Martin Joosten et Gérard Destombes arrivent à Kellé et *s'y installent comme ils peuvent,* dans des locaux provisoires. Ils construisent d'abord l'église, qui est prête pour le culte en septembre 1953. Leur résidence définitive est achevée en mai 1954. Malheureusement, en décembre 1955, une tornade fait subir à l'église des dégâts importants ; il faudra du temps pour la réparer et en finir les aménagements. En 1970, le supérieur du district spiritain note dans le cahier des visites de la mission : « Vos constructions ne sont pas luxueuses », en indiquant les travaux à prévoir : « tôles sur la maison et plafond à l'église ».

A sa création, la mission a été installée un peu à l'écart du poste administratif. Peu à peu, les habitants de Kellé se déplaceront et l'espace entre le poste et la mission sera comblé. Ainsi, celle-ci se trouvera finalement proche de l'agglomération.

Les Sœurs de la Croix de Chavanod arrivent à Kellé le 9 septembre 1960.

Le P. Destombes est remplacé, en 1957, par le P. Henri Ernst et le P. Joosten est appelé, en 1968, à la procure du diocèse, à Owando[3]. De retour à Kellé

---

1. *Arch.* : les indications données ici pour la mission de Kellé proviennent du *Journal* de la communauté et du *Cahier des visites* des supérieurs principaux ; avec quelques précisions données par le P. Gérard Destombes.

2. S.M.O.L. : Société Minière de l'Ogooué et de la Lobaye. Quand, une quinzaine d'années plus tard, la S.M.O.L. cessera ses activités, les sœurs pourront acquérir, à des conditions avantageuses, la maison du directeur.

3. Séjournent à Kellé, les PP. Pierre Scheer, Corentin Le Solliec et Joseph Boguet.

en 1975, le P. Gérard Destombes y sera le dernier spiritain, remplacé en 1983 par le clergé diocésain, lequel laissera la place, un peu plus tard, aux carmes espagnols.

Quelques réflexions notées sur le *cahier des visites* de la mission s'appliquent à Kellé, mais pourraient concerner d'autres missions du Nord-Congo : « On a souffert de longs moments de solitude, surtout lors des congés sans remplacements ; on a toujours apprécié le retour d'un confrère. La vie commune est précieuse ; la vie d'équipe plus encore. La région est éloignée, les communications sont difficiles, avec les voisins, avec les secteurs de brousse aussi dont certains sont au loin. Ceci entraîne plusieurs conséquences : difficultés de ravitaillement ( vivres, essence, nouvelles... ) ; nécessité de faire par soi-même au plan matériel ( on passe beaucoup de temps dans l'entretien : voitures, moteurs, etc. ) ; d'où diminution du rythme des tournées. La session pastorale d'Owando ( décembre 1975 ) a donné une orientation nette vers la formation de communautés chrétiennes conscientes et responsables. C'est un programme immense et passionnant qui exige une réflexion sérieuse sur les données locales[1]. »

## 20 décembre 1953 – Notre-Dame de l'Assomption ( Pointe-Noire )

« Dès la fin de l'année 1951, on organise à Pointe-Noire diverses festivités en vue de recueillir des fonds pour la construction de l'église Notre-Dame de l'Assomption, destinée à devenir la cathédrale[2]. » « La pose de la première pierre a lieu le 27 avril 1952, par M. le gouverneur Le Layec qui, non seulement s'était montré favorable au projet, mais avait offert gracieusement le terrain nécessaire à la construction[3]. » Celle-ci sera réalisée par une entreprise de la ville. « Le 23 mars 1953, lors de son passage à Pointe-Noire, le général de Gaulle visite le chantier de la future cathédrale[4]. »

Construit en dix-huit mois, l'édifice s'élève face à la mer, en plein centre ville, sur un emplacement légèrement surélevé. Il mesure 60 m sur 20 ( 30 m au transept ) ; le clocher ( 5 m sur 5 ) a 33 m de hauteur. La bénédiction de la nouvelle cathédrale a lieu « le 20 décembre 1953, en présence de

---

1. Kellé, *Cahier des visites,* 3 janvier 1976.
2. *Bull. PN,* n° 10, avril-décembre 1951.
3. *Bull. PN,* n° 12, avril-juin 1952.
4. *Bull. PN,* n° 14, janvier-juin 1953.

Mgr Lefebvre, délégué apostolique, de Mgr Maury, président du conseil central de Lyon des Œuvres Pontificales Missionnaires ( O.P.M. ), des vicaires apostoliques du voisinage : NN.SS. Biéchy, Verhille, Adam, et de nombreux pères, abbés et frères, venus d'un peu partout du vicariat[1]. »

« A partir de ce jour, les PP. Charles Baumgarten et Ernest Ozanne[2] s'installent dans un presbytère provisoire, à proximité de la nouvelle église. Le vicaire apostolique, le directeur de l'enseignement et le procureur du vicariat restent à l'ancienne mission, Notre-Dame del Sasso, que désormais, pour éviter toute confusion on nommera officiellement *évêché*, tandis que la mission de la nouvelle église sera appelée *Notre-Dame*[3]. »

« Le 23 octobre 1955, a lieu à Notre-Dame, la bénédiction de la troisième et plus grosse cloche, offerte par les fidèles de la paroisse. Le carillon de l'église est alors ainsi composé : *Madeleine* ( 168 kilos, tonalité : ré ), *Odile* ( 421 kilos, tonalité : si bémol ), *Bernadette* ( 950 kilos, tonalité : fa )[4]. »

A cette époque, la paroisse Notre-Dame, implantée en ville *européenne*, s'étend jusqu'au port, à l'ouest ; vers l'aéroport au sud et vers le camp militaire *du 31 juillet* au nord. La population est aux 2/3 européenne et le ministère pratiqué à Notre-Dame est très différent de celui des autres paroisses. La plupart des Européens ne sont là que pour des séjours limités ; les gens se connaissent peu et ne sont guère attachés à la paroisse. Il y a peu d'ambiance familiale : on fréquente des *clubs* et on est peu disposé à consacrer du temps à des réunions paroissiales. « La paroisse Notre-Dame, dit un de ses responsables, est un *self-service* où on prend ce dont on a besoin, sans se préoccuper des problèmes d'ensemble ». Il faut préciser qu'en général les paroissiens sont généreux : la situation financière de Notre-Dame est saine et permet même d'aider assez régulièrement le petit séminaire de Loango[5].

Après le départ, en 1980, du P. Jean Bassot, dernier spiritain à Notre-Dame, la paroisse est confiée au clergé diocésain.

---

1. *Bull. PN,* n° 15, juillet-décembre 1953.
2. Après eux, sont présents à Notre-Dame : les PP. Jean-Marie Delcourt, René Charrier et Romain Eschrich. De 1967 à 1973, un prêtre *fidei donum*, aumônier de la mer, réside au presbytère Notre-Dame. Son remplaçant, de la congrégation des Fils de la Charité, s'installe à l'évêché.
3. *Bull. PN,* n° 15, juillet-décembre 1953.
4. *Bull. PN,* n° 18, juillet-décembre 1955.
5. *Arch.,* rapport du 10 février 1975.

## Mai 1954 – Saint-Joseph ( Tchibanga )[1]

Dans la chronique de 1953 sur la mission de Mourindi, on écrit : « Une chapelle de secours a dû être construite à Tchibanga, ainsi qu'un pied-à-terre... Pour permettre d'y faire des offices chaque mois ( cette annexe est à 53 kilomètres de la mission ) le P. Jean-Marie Deblock, à son retour de congé en 1948, a fait l'acquisition d'une camionnette[2]. »

A son arrivée au Congo, en novembre 1953, le P. Jean Bassot est affecté à la mission de Mourindi, en vue de la fondation d'une nouvelle mission à Tchibanga. Déjà, au mois de septembre, Mgr Fauret, accompagné des PP. Louis Retailleau et Henri Heidet, s'était rendu sur place pour le choix d'un emplacement. Dès le début du mois de février 1954, le P. Bassot passe la majeure partie de son temps à Tchibanga. Le terrain où s'élèvera la nouvelle mission est situé à la sortie de l'agglomération, sur la route de Ndendé. Le P. Bassot le délimite et fait procéder à son nettoyage. Il fait aussi commencer l'extraction de la latérite qui servira aux fondations de l'église. A Pâques, Mgr Fauret approuve le choix du terrain et donne l'autorisation de commencer la construction de l'église.

Après la Pentecôte, le P. Bassot vient s'installer définitivement à Tchibanga : il loge dans les locaux de l'ancienne annexe et se rend tous les jours à vélo sur le chantier. Dans les mois suivants, les fondations de l'église sont posées et les matériaux préparés pour la construction de l'édifice. Au début du mois d'octobre, arrive à Tchibanga le F. Eloi Jaouen qui a déjà, à Mossendjo en particulier, montré ses compétences de constructeur. Il apporte au plan prévu quelques améliorations, mais commence par faire monter, près du chantier, une case provisoire en paille, où le rejoint le P. Bassot : « Pendant deux ans, dit celui-ci, ce sera notre maison ; emplacement couvert, avec deux chambres, mais aucune fermeture des portes et des fenêtres. Il y fait frais. Nous pouvons voir les antilopes venir près de nous, ce qui permet au frère de nous fournir en viande fraîche, car nous n'avons pas de réfrigérateur. »

Une précision sur les ressources qui permettent la construction de l'église de Tchibanga : à cette époque, le P. Louis Retailleau, à Mourindi, fait fonctionner une petite fabrique de savon. Les commerçants de la région ont accepté

1. Le texte suivant s'inspire principalement de quelques notes communiquées par le P. Jean Bassot.
2. *BG,* mars-avril 1953.

de vendre ce savon, pendant quelque temps à l'exclusion des autres. Le produit de cette industrie sera, en grande partie, consacré à aider la nouvelle mission.

« Le 19 juin 1955, c'est la bénédiction, par Mgr Fauret, de l'église de Tchibanga ( 37 m sur 14 m 60, surmontée d'un clocher de 13 m ), église de style simple, mais très réussie, construite par le F. Eloi en grosses briques et ciment[1]. »

Le F. Eloi, dès la fin du mois de juin, quitte Tchibanga pour Mayumba. En octobre, le P. Bassot, nommé à la procure de Pointe-Noire, est remplacé par le P. Job van der Burg.

En janvier 1956, la supérieure générale des Sœurs de Notre-Dame du Rosaire était passé à Tchibanga, en vue d'y installer une communauté. Cette installation sera effective quatre ans plus tard, en 1960.

Entre temps, à la suite d'un décret de la S.C. de la Propagande, le Conseil général de la Congrégation du Saint-Esprit décide, le 17 février 1959, le rattachement des missions de Mayumba, Mourindi et Tchibanga au diocèse de Libreville. Peu après, ces mêmes missions feront partie du nouveau diocèse de Mouila.

## 19 novembre 1954 – Saint-Cœur de Marie ( Souanké )[2]

Le P. Ignace Dhellemmes, après avoir été missionnaire au Cameroun de 1947 à 1952, et avoir pris un congé en France, est affecté, en 1953, à Ouesso, avec la perspective de fonder la mission de Souanké ( 275 kilomètres à l'ouest de Ouesso ). Lui-même écrit : « Pendant une année, j'ai fait la navette entre Ouesso et Souanké. Trois semaines d'un côté, un mois de l'autre. Ce qui allait être la mission de Souanké s'étendait sur vingt mille kilomètres carrés. Sur ce territoire vivaient environ 17 000 Bantou et plus de 3 000 Pygmées. A Souanké même, la future mission disposait d'une concession de trois hectares en plein centre de l'agglomération[3]. Il y avait beaucoup à faire. D'abord sur le plan spirituel. L'absence de prêtre avait fait perdre aux chrétiens l'habitude des sacrements. Il fallait les encourager et, pour les encourager, les connaître. D'où un solide travail de bureau afin de regrouper les informations. Sur le plan matériel, il fallait bâtir[4]. »

---

1. *Bull. PN,* n° 17, janvier-juin 1955.
2. Le district administratif de Souanké qui faisait auparavant partie du vicariat apostolique de Libreville, avait été rattaché à celui de Fort-Rousset par un décret de la S.C. de la Propagande du 13 décembre 1951.
3. *Jal,* Ouesso : la concession a été accordée le 14 janvier 1950.
4. R.P. DHELLEMMES, *Le Père des Pygmées,* Flammarion, Paris, 1985, 238 pages, p. 37.

Le 27 octobre 1954, débarque à Ouesso le P. Norbert Flajolet. Nouvel arrivé au Congo, il est désigné pour accompagner le P. Dhellemmes et fonder avec lui la mission de Souanké. Tous deux quittent Ouesso le 18 novembre 1954 et parviennent à Souanké le lendemain. Le séjour du P. Flajolet sera interrompu par la maladie : le 30 août 1955, il doit partir se faire soigner en France. Il est remplacé, en novembre de la même année, par le P. Pierre Guibert.

En 1957, le F. Alexandre Friederich séjourne quelques mois à Souanké ; le temps de construire la nouvelle case d'habitation.

Les premiers contacts du P. Dhellemmes avec les Pygmées baka avaient eu lieu lors de son séjour au Cameroun. Il les retrouve au Nord-Congo : « A Souanké, écrit-il, j'entretenais des relations suivies et privilégiées avec les Pygmées. Les rencontrant constamment sur les pistes, les routes et les campements, je me faisais sans cesse des reproches : je leur demande chaque fois leur nom quand j'arrive chez eux ou quand nous nous retrouvons. Cela n'a pas l'air de leur plaire. – *Tu ne me reconnais pas ? – Si, mais je cherche ton nom*... Il n'y avait qu'une solution : écrire les noms pour les apprendre. J'ai commencé à rédiger des fiches individuelles vers 1959. Ce fut le commencement de mon recensement des Pygmées baka. Dans les campements, je posais à chacun des questions précises sur sa famille et sa filiation. En établissant une fiche pour chaque personne vivante, j'ai su avec précision combien de Pygmées demeuraient dans la région. Comme la mission de Souanké s'étendait sur deux sous-préfectures, celle de Souanké et celle de Sembé, je commençais par les Pygmées de Souanké qui me semblaient les plus nombreux. J'en comptai environ 800. Dans les années suivantes, j'en découvris beaucoup plus que prévu sur le territoire de Sembé... Et, au bout de mon travail, il y en avait 2 300[1]. »

L'une des préoccupations majeures du P. Dhellemmes et de ses confrères, à Souanké et à Sembé, est d'obtenir des Pygmées qu'ils envoient leurs enfants à l'école. Ils y parviennent en partie, puisqu'à la rentrée scolaire d'octobre 1963, les enfants pygmées sont 125 à l'école de Souanké. Mais c'est une situation fragile. Le 25 novembre 1963 et les jours suivants, les Pygmées quittent en masse leurs campements pour se rendre à Ouesso, sur la foi d'une lettre écrite par deux de leurs compatriotes leur promettant *monts et merveilles* à leur façon. Les deux tiers des enfants pygmées quittent l'école pour partir avec leurs familles. « Il faut, écrit le P. Dhellemmes, recommencer à zéro[2] ! »

1. P. DHELLEMMES, op. cit., p. 44.
2. *Circulaire* du P. Dhellemmes à sa famille et à ses amis, 27 décembre 1963.

Cinq mois plus tard, « ainsi que je le craignais, écrit-il, aucun de ces enfants n'est revenu. Jusqu'à Pâques, il n'est resté, avec bien des difficultés, qu'une quarantaine d'entre eux. Après le départ des plus grands, les brimades ont commencé. Alors, eux, autrefois si réguliers, ils font l'école buissonnière ; ils vont chasser les oiseaux et les rats de brousse avec leurs petits arcs[1]. »

A la fin de l'année 1964, la situation ne s'est pas améliorée : « Le mouvement d'abandon de l'école, commencé l'an dernier, s'est poursuivi : ils étaient 125 en octobre 1963, pour tomber à 50 en janvier 1964, puis 40 au mois de mars et 30 au mois de mai. Pour la rentrée d'octobre dernier, il y en eut environ 60 ; et maintenant 21. Pourtant, d'après le recensement que j'ai fait moi-même, ils devraient être 200 à l'école[2] ! »

Peu à peu, les Pygmées reviennent à Souanké et, deux ans plus tard on peut même constater chez eux des signes de stabilité : dans leur village, à la place des cases en feuilles, disposées en désordre, ils construisent des cases en terre, bien alignées.

Les soucis concernant les Pygmées, le P. Dhellemmes les partageaient avec ses confrères : le P. Guibert ( jusqu'en 1963, et, de nouveau, à partir de 1966 ), le P. Jules Ernoult ( de 1963 à 1966 ) et le F. Vincent Pelhate ( à partir de 1962 ). En 1968, sa santé nécessite un nouveau séjour en France. Il rejoindra ensuite le Sud-Cameroun[3], où la population pygmée est plus nombreuse qu'à Souanké. « Les Pygmées que j'y retrouvai, écrit-il, ressemblaient exactement à ceux du Congo. Même langue, mêmes origines, même organisation familiale, même timidité ; et surtout, même pauvreté[4]. »

*« L'EVANGELISATION DES PYGMEES COMMENCE A PEINE. Et cela parce qu'elle se heurte à quantité d'obstacles. Il y a d'abord cette* fuite *des Pygmées et la difficulté de les suivre de façon continue. En outre, leur langue est inconnue de la plupart des missionnaires. Il faut compter aussi avec le morcellement de cette population en petits groupes familiaux. Bien qu'on ne puisse pas vraiment parler de* nomadisme, *puisque bon nombre de familles vivent depuis des dizaines d'années à proximité des mêmes villages bantou, ils disparaissent fréquemment pour de longues périodes de chasse en*

1. *Circulaire,* 19 mai 1964.
2. *Circulaire,* 5 janvier 1965. Le récit du déplacement des Pygmées et de ses conséquences sera repris par le P. Dhellemmes dans son livre : op. cit. p. 55s.
3. *PM,* n° 144 : notice biographique du P. Ignace Dhellemmes. Retourné au Cameroun en 1969, le P. Dhellemmes réside à Djoum, puis à Sangmélima, où il meurt le 7 septembre 1988.
4. P. DHELLEMMES, op. cit., p. 46.

*forêt. Ils ne fréquentent pas volontiers les Bantou, ne se mêlent pas à leur vie quotidienne. Or ces Bantou qui les emploient et sous la dépendance desquels ils vivent sont déjà évangélisés : dans une église, dans une chapelle, dans une assemblée où les Bantou sont majoritaires, les Pygmées ne se sentent pas acceptés. Ils sont mal à l'aise. J'ai interrogé des Baka. Que pensent-ils de leur évangélisation et de leur entrée dans l'Église après le baptême ? Je déduis de leurs réponses que, parmi les chrétiens qui les entourent, beaucoup abusent d'eux et les méprisent. Ils regrettent aussi de voir disparaître les rapports ancestraux qu'ils entretenaient avec Dieu, avec l'Esprit unique et créateur qu'ils appellent* Komba. *Je connais des campements dans lesquels, au petit jour, le chef de famille parle à haute voix, de manière que tous l'entendent. Il évoque les tâches matérielles qui attendent la communauté, et il dit aux siens :* Maintenant Komba doit nous aider à passer cette journée[1]... »

Sans doute, le P. Dhellemmes n'est pas le seul à s'être occupé des Pygmées au Congo et au Cameroun. Il faut préciser aussi qu'à Souanké, puisque c'est de cette mission qu'il s'agit ici, cet apostolat très particulier n'était pas le seul but, tant s'en faut, des missionnaires spiritains : comme ailleurs, la plus grande partie de leur temps était consacrée au ministère *classique.* Mais on ne pouvait pas passer sous silence le patient travail du P. Dhellemmes auprès de ses ouailles préférées.

Après la mort du P. Guibert, le 9 août 1972, la mission de Ouesso reprend en charge la desserte de Souanké. L'annuaire de *l'Église catholique en Afrique*, année 1989, indique : « Souanké : mission fermée en 1975, réouverte en 1985 ». Au cours de ces dix années, des aménagements ont été réalisés par la mission de Ouesso, dans la maison d'habitation, et les fondations de l'église ont été posées[2]. La *réouverture* est marquée par l'arrivée des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ( 25 octobre 1985 ). La présence de prêtres du clergé diocésain ou *fidei donum* date de 1986.

## 15 août 1955 – Sainte-Monique ( Kinkala )

Kinkala se trouve à 80 kilomètres de Brazzaville, sur la route Brazzaville-Pointe-Noire, à un carrefour de routes : celle qui va vers le sud, à Boko et

1. P. DHELLEMMES, op. cit., p. 228.
2. L'église elle-même sera construite de 1986 à 1988.

jusqu'au Congo, et celle qui va vers le nord, rejoindre, à Matoumbou, la ligne de chemin de fer CFCO. Kinkala est le chef-lieu de la région du Pool.

Si la mission s'y établit tardivement, Kinkala et sa région étaient desservis autrefois par Mbamou et ensuite, par Kibouendé[1]. Le poste de catéchiste, avec sa chapelle, dédiée à sainte Monique, se trouvait alors à l'extrémité nord de l'agglomération. Quand on envisagea une fondation à Kinkala, on rechercha un emplacement plus favorable et le choix se porta sur une colline, à l'ouest du poste administratif, mais assez proche de celui-ci. « Le 7 janvier 1952, le P. Jean-Baptiste Gur vient à Kinkala, pour reconnaître, avec l'administrateur et les propriétaires, les limites de notre nouvelle concession. Nous la payons 13 000 francs à Louis Massamba et au chef Makumbu réunis[2]. »

On prépare ensuite les matériaux pour les futurs bâtiments et, en janvier 1954, Mgr Biéchy et le P. Gur décident de l'emplacement d'un hangar métallique de 25 mètres sur 10, qui doit servir d'église provisoire. La construction en est terminée le 26 mars suivant[3].

Le 15 août 1955, Sainte-Monique de Kinkala devient nouvelle mission, détachée de Kibouendé : le P. Clément Piers en est le responsable, avec l'aide de l'abbé Félix Békiabéka. En 1957, c'est le P. Victor Thiel qui prend la direction de la mission. La bénédiction de la nouvelle église, terminée depuis Noël 1956, a lieu le 5 mai 1957, par Mgr Bernard[4]. On aménage l'ancien hangar en maison d'habitation, solution *provisoire* qui durera une vingtaine d'années.

En septembre 1959, arrivent à Kinkala trois Sœurs de la Congrégation de la Miséricorde, fondée par sainte Madeleine Postel ( diocèse de Coutances )[5].

En 1961, le P. Jacques Dehais est affecté à Kinkala : il y restera jusqu'en 1973, toujours avec le P. Thiel qui, lui, quittera la mission en juin 1975. La responsabilité de la paroisse revient alors à l'abbé Maurice Mbindi. Le P. Paul Coulon, dernier spiritain à Kinkala, restera un peu plus d'un an avec lui[6], avant d'être appelé à travailler au journal, *La Semaine Africaine,* à Brazzaville.

Le 3 octobre 1987, Kinkala deviendra le siège d'un nouvel évêché, avec Mgr Anatole Milandou, ancien auxiliaire de l'archevêque de Brazzaville.

---

1. Dans la période précédant sa fondation, les PP. Alfred Burget, Jean Le Gall et Clément Piers s'y rendent régulièrement.
2. *Jal,* Kibouendé, 7 janvier 1952.
3. *Jal,* Kibouendé, 12 janvier et 26 mars 1954.
4. *BG,* mai-juin 1957.
5. *BG,* t. 46, p. 165.
6. Et avec le F. Marie-Alphonse Ndoudi.

## 8 décembre 1955 – Christ-Roi ( Komono )

« Komono, annexe de Sibiti, vient d'être érigée ( le 8 décembre 1955 ) en station autonome ayant pour titulaire le Christ-Roi... Le P. Henri Vrœmen, fondateur de l'annexe, est nommé directeur de la station[1] ».

En 1958, le P. Vrœmen rejoint Sibiti et c'est le P. Christian Laurent qui le remplace. Après le décès de celui-ci, le 3 juillet 1964 ( en Hollande ), le P. Vrœmen est de retour à Komono et il y restera jusqu'à sa mort, le 12 septembre 1974. Avec lui, pendant dix-neuf ans, le F. Luc Nléli fait partie du personnel de la mission[2].

L'église de Komono avait déjà été inaugurée par Mgr Fauret, le 20 février 1954. Au début, la communauté réside dans une case provisoire, en attendant que « le 30 mai 1957, on pende la crémaillère de la nouvelle maison d'habitation, modèle de construction pratique et économique : murs en latérite, parpaings de ciment et adobes[3] ».

Jusqu'en 1968, les pères de Komono desservent régulièrement la chapelle de Mbila ( à une quinzaine de kilomètres de la mission ), où se trouve à l'époque une plantation d'hévéas ( on y exploite aussi des caféiers ), avec une main d'œuvre importante.

Le 30 août 1971, arrivent les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Saint-Méen[4]. Elles resteront à Komono jusqu'en 1978.

Depuis la fin de l'année 1974, la mission de Komono est redevenue annexe de Sibiti.

## 10 avril 1956 – Notre-Dame du Niari ( Loudima )

Loudima est un centre administratif, après avoir été l'un des premiers postes militaires situé sur la route des caravanes, aujourd'hui route fédérale Pointe-

---

1. *Cahier des visites,* Komono, 28 janvier 1956.
2. Seront aussi présents à Komono, les PP. Antoine Ten Have, Adrien Olsthoorn et Jacques Commandeur. Le F. Luc Nléli, fête, le 17 décembre 1967, ses quarante ans de vie religieuse. « Le Frère Luc a toujours été apprécié par tous. Sa simplicité, sa cordialité, sa serviabilité lui ont attiré l'estime de tous » ( *Semaine Africaine*, décembre 1967 ).
3. *Bull. PN*, n° 21, novembre 1956-juin 1957.
4. *Bull. PN,* juillet-décembre 1971.

Noire-Brazzaville. La route vers Sibiti part de Loudima, ainsi que celle vers Kimongo. L'emplacement de la mission, près du poste administratif, a été choisi par le P. Bernard Aguillon, qui y a fait construire un sanctuaire marial : Notre-Dame du Niari, béni le 12 décembre 1954. Un an plus tard, on y procède à la bénédiction d'une statue de la sainte Vierge, œuvre de monsieur et madame J.S. Hartmann, sculpteurs à Allex ( Drôme ), statue offerte par une bienfaitrice.

De janvier à avril 1956, le P. Alphonse Schæffer, de la mission de Dolisie, dirige les travaux de construction de la maison d'habitation. Le P. Georges Ebendinger, précédemment à Madingou, de retour de congé, le 10 avril 1956, s'installe dans la sacristie de l'église, en attendant que la maison soit prête. Trois mois plus tard, les aménagements sont suffisamment avancés pour que le P. Ebendinger puisse prendre possession de son presbytère. Dès le mois d'août 1956, on se préoccupe de l'implantation d'une école à la gare, qui est située à près de cinq kilomètres du poste et de la mission[1].

Cette situation donne lieu à remarque de la part du supérieur religieux : « L'emplacement de la mission, choisi sans doute pour des raisons plus sentimentales que pratiques, ne doit pas faire oublier que le centre important c'est le quartier de la gare qui compte un millier d'habitants, alors qu'il y en a à peine 300 au poste. Il faudra donc envisager la construction d'une case-chapelle sur la concession scolaire le plus tôt possible[2]. »

La mission n'aura alors qu'une existence éphémère, puisque, le 30 juin 1960, elle devient annexe de Dolisie, le père qui y résidait en permanence jusqu'alors étant affecté à Dolisie[3]. Par la suite, c'est à la mission de Jacob ( Nkayi ) que Loudima sera rattachée.

« Le 13 juin 1971, le P. Guy Pannier, vicaire général du diocèse de Pointe-Noire, bénit à Loudima l'église construite par le P. Paul Werli, desservant de cette annexe de Jacob[4]. »

Après la création du diocèse de Nkayi, en 1983, la paroisse de Loudima est confiée au clergé diocésain.

Le 24 janvier 1986, les Sœurs de la Visitation fondent, à Loudima, le Monastère Notre-Dame du Niari. Le P. Jacques Commandeur en est l'aumônier, jusqu'à ce que, en 1993, il rejoigne sa province d'origine, la Hollande. Il est remplacé par le P. François Litschgi.

---

1. *Jal,* Loudima.
2. *Cahier des visites,* Loudima, 17 avril 1959.
3. *Bull. PN,* n° 26, janvier-juin 1960.
4. *Bull. PN,* n° 48, janvier-juin 1971.

## 1 octobre 1956 – Saint-Pie-X ( Gamboma )

La mission de Gamboma est fondée le 1er octobre 1956, par le P. Robert Haffmans, qui était auparavant à Lékana. Le P. Paul Sigward, nouvel arrivé au Congo, le rejoint peu après et c'est surtout lui qui s'occupe des constructions de la nouvelle mission. En 1961, le P. Sigward est remplacé par le P. Ernest Binet[1]. Celui-ci quitte Gamboma pour Lékana, en 1970, laissant la place à l'abbé Hervé Itoua. L'année suivante, le P. Haffmans est rappelé en Hollande : c'est le clergé diocésain qui devient alors responsable de la mission, jusqu'à l'arrivée des prêtres *fidei donum* polonais, en 1975. Les religieuses de la Sainte-Famille d'Amiens, arrivées en 1964, ont été remplacées, en 1983, par les Sœurs de Saint-Joseph de Tarnow ( Pologne ).

## Octobre 1956 – Saint-Jean-Marie Vianney ( Ewo )[2]

« Ewo, centre administratif, est une annexe de Lékéti, à l'intérieur des terres, à égale distance ( 80 km ) de Boundji et de Lékéti. Une excellente chrétienté, de races tégué et mbochi, y est en germe. Sur notre concession de trois hectares, nous avons pu construire une chapelle provisoire et une case pour le père. Déjà nous envisageons d'y obtenir une école où les élèves des écoles de brousse pourront compléter leurs études[3]. »

Quand paraissent ces lignes, dans le bulletin général de janvier-février 1957, le P. Raymond Grymonpré est déjà installé à Ewo depuis trois mois. Il y construit, avec l'aide des FF. Quentin Bénard et Clément Tekstra, une église et un presbytère pour lesquels ils utilisent des hangars métalliques, du modèle utilisés à cette époque dans les missions, pour les écoles. Ouverte peu après, l'école est en cours d'agrandissement au moment de la nationalisation ( en 1965 ). Les infrastructures terminées, la mission est confiée au clergé diocésain, avec les abbés Raphaël Dangui et Noël Ogne.

En 1970, les spiritains y sont de retour : le P. Martin Joosten y restera près de vingt ans et le P. Jean Gardin, de 1970 à 1979.

La communauté des Sœurs de la Croix de Chavanod s'y installe en mai 1973.

---

1. En 1968-1969, le P. Jules Ernoult passe quelques mois à la mission de Gamboma, avant d'aller à Libreville assurer un intérim.
2. Pour la plus grande partie, ce texte reprend des notes communiquées par le P. Jean Gardin.
3. *BG*, t. 45, p. 39.

Dès 1974, la mission met en place les moyens de promouvoir l'animation agricole ( garage, poulailler, porcherie ) et sociale ( pharmacie ). En 1980, débute une coopérative agricole de femmes et, cette même année, le P. Joosten favorise la création d'une coopérative de scieurs. Arrivé à Ewo en 1987, le P. Gérard Destombes y entreprend l'agrandissemnt de l'église et la construction d'un clocher ( 1990 ). Mbama, P.C.A.[1] situé à une quarantaine de kilomètres d'Ewo, est une annexe importante de la mission. En 1990, le P. Destombes y construit une chapelle et un logement, pour en faciliter la desserte. En 1991, il laisse la place au clergé diocésain[2].

## 25 novembre 1957 – Sainte-Odile ( Dongou )

Déjà en 1948, on notait dans le journal de communauté de Liranga : « Il faut penser de plus en plus à s'installer à Dongou si on veut redresser ce secteur lointain[3], si difficile à atteindre de Liranga[4]. » Et, quelques mois plus tard : « Le P. Noter revient de France et vient nous faire ses adieux. Il doit se rendre à Boundji remplacer le P. Scheer, disparu au début de l'année. Ce contretemps aura pas mal de répercussion sur la future mission de Dongou, dont on ne prévoit encore pas la fondation prochaine[5]. » Effectivement, cette fondation se fera attendre neuf années.

« Le 22 novembre 1957, le P. Roger Feldmann quitte définitivement la mission Saint-Louis de Liranga pour la fondation de la mission Sainte-Odile de Dongou, où il arrive le lundi 25 novembre, dans la soirée. Pauvre mission ! La chapelle en pisé, relevée par les chrétiens en mars dernier, prend l'eau de partout. La case d'habitation est dans le même état. Le coin de concession, débroussé en septembre, est de nouveau envahi par la brousse. Pluie toute la nuit... impossible de trouver un coin sec pour placer le lit. Le lendemain le père s'installe dans la case de passage de M. Gitton, mise gracieusement à la disposition de Mgr Biéchy[6]. »

---

1. P.C.A. : Poste de Contrôle Administratif.
2. Rentré en Hollande en 1989, le P. Joosten est, peu après, atteint d'hémiplégie. Il décède le 21 juillet 1990, au cours d'un voyage à Paris.
3. Ce secteur comprend l'Oubangui ( vers Bétou et le nord jusquà la RCA ) et les deux rivières, l'Ibenga et la Motaba.
4. *Jal,* Liranga, 3 juillet 1948.
5. *Jal,* Liranga, 19 septembre 1948.
6. *Jal,* Dongou.

De Dongou, le P. Feldmann dessert Impfondo, centre administratif, à 50 kilomètres au sud. Sur le fleuve, les occasions de transport ne manquent pas, même si elles ne sont pas toujours régulières. Citons quelques noms de bateaux qui, à cette époque, relient Brazzaville et Bangui et font escale à Dongou et Impfondo : le *Bouar,* le *Bénédict,* le *Balme,* le *Fort-Archambault,* le *Fort-Lamy,* le *Lamblin,* le *Ville-de-Bangui,* le *Bozoum,* le *Victory*... Le P. Feldmann est bien équipé d'un moteur hors-bord, placé sur une pirogue, mais les pannes sont assez fréquentes. Quand l'occasion se présente, les bateaux sont plus confortables et les capitaines très serviables. Dongou est aussi relié à Impfondo par une route, la seule existant dans cette région, mais, dans l'une et l'autre localité, les voitures sont rares[1].

Le 1er janvier 1958, arrive à Dongou Mgr Paul Biéchy. Démissionnaire en 1954 de sa charge de vicaire apostolique de Brazzaville, c'est lui qui a souhaité servir encore l'Église du Congo en aidant à la fondation de la mission de Dongou.

« A 1 heure du matin, le 19 janvier 1958, se présente le F. Alexandre Friederich. Son oncle, le F. Camille Steinmetz, avait construit la mission de Bétou[2] ; il vient construire Sainte-Odile de Dongou. Il nous arrive de Souanké, où il a construit la case d'habitation[3]. » Le F. Alexandre ( au Congo depuis 1921 ), excellent mécanicien, obtiendra de la mission de Liranga et de celle d'Ouenzé ( Brazzaville ) des machines et du matériel qui lui permettront de monter un atelier de menuiserie et de mécanique, bien utile pour tous les travaux à entreprendre. A la fin de l'année 1958, le P. Henri Kusters, venu d'Ouesso, complète la communauté[4].

En décembre 1958, Mgr Biéchy participe, en France au *Noël des Formidables.* Les missionnaires interviewés ont fait part de leur expérience et ont exposé les besoins matériels de leurs missions. Ils ont reçu de nombreux dons en nature. Mgr Biéchy, de retour à Brazzaville au début du mois de février, annonce à ses confrères de Dongou qu'on lui a fait cadeau « d'une pinasse de 7 m 50 de long sur 1 m 50, d'un harmonium, d'un groupe électrogène, de contreplaqué... » Il y a aussi des plaques de *formica* qu'il échangera à la menuiserie d'Ouenzé contre un moteur diesel, pour l'atelier du F. Alexandre.

---

1. La route Impfondo-Epéna n'existe pas encore à cette époque.
2. Fondée en 1910, la mission de Bétou avait été fermée en 1923, au moment de la fondation de Berbérati, par le P. Marc Pédron.
3. *Jal,* Dongou, janvier 1958.
4. Le P. Kusters quittera Dongou pour Impfondo en 1962 et rentrera définitivement en Europe, en 1970.

*NOEL 1958 – VOUS ETES FORMIDABLES ! : « Une vingtaine de missionnaires d'Afrique, dont seize spiritains étaient invités par* Europe N° 1, *la* Vie Catholique Illustrée *et l'*Agence Publicat *à venir en France exposer leurs besoins, au cours de l'émission :* Vous êtes formidables ! *Un avion spécial d'Air-France alla les chercher dans leurs missions, les fit passer par Rome où ils furent reçus en audience spéciale par le pape, et les déposa à Orly où ils arrivèrent le 23 décembre au soir. Toute la presse leur avait fait une réclame monstre et des milliers de Parisiens, malgré le froid très vif, les attendaient au pied du sapin gigantesque dressé sous la tour Eiffel. A l'apparition du cortège de voitures, escorté par les motos de la police, ce fut une ovation générale. Les acclamations s'adressaient d'ailleurs, à travers les missionnaires présents, à tous ceux qui travaillent en Afrique et ailleurs. Tous purent exposer leurs requêtes et, sur les ondes,* leur voix se fit entendre jusqu'aux extrémités de la terre, *pour réveiller les cœurs à la charité universelle du Christ. On a dit que cette émission de* Europe N° 1 *fit plus pour la cause missionnaire que des centaines de sermons*[1]... »

En mai 1959, Mgr Verhille, de passage à Dongou, pose la première pierre de la future église. A la fin de cette même année, Mgr Biéchy quitte Dongou pour Impfondo, « pour pouvoir mieux desservir ce poste et être à proximité du docteur ». Mais cela ne dure que quelques mois : la maladie l'oblige à rentrer en France. Au début du mois d'avril 1960, Mgr Biéchy vient faire ses adieux à Dongou : « Il célèbre la messe dans l'église Sainte-Odile, dont le chœur est achevé ; mais il n'aura pas la consolation de la voir terminée[2]. » Peu après, il quitte Impfondo définitivement. On apprendra son décès à Strasbourg, quelques semaines plus tard, le 8 juillet 1960.

De retour de congé après un séjour à Kellé, le P. Henri Ernst est nommé supérieur de la mission de Dongou, où il parvient en février 1961[3]. Les bienfaiteurs de Mgr Biéchy continuent à aider la mission : la cloche qu'ils ont offerte est mise en place dans le clocher ( *presque terminé* ) de l'église, pour la fête de Pâques, le 2 avril 1961. En juillet de cette même année, le F. Alexandre, blessé à l'œil, à la suite d'un incident mécanique sur un moteur, doit partir en France pour y subir une opération. Tout se passera bien et il sera de retour à la fin de l'année. Le P. Feldmann, qui les derniers temps, desser-

1. *PSM,* mars-avril 1959.
2. *Jal,* Dongou, avril 1960.
3. Le P. Ernst quittera Dongou en 1965, remplacé par le P. Daniel Lejeune qui rejoindra Impfondo en 1970.

vait surtout l'annexe d'Impfondo, quitte Dongou en mai 1962, pour un temps de congé après lequel il sera affecté au petit séminaire de Makoua.

En 1969, la décision est prise de faire d'Impfondo la mission principale, avec Dongou pour annexe. En 1974, c'est la mise en place de *l'équipe du Fleuve*, basée à Mossaka et qui prend en charge toutes les anciennes missions du fleuve et des rivières.

Après la création, en juin 1983, du diocèse d'Ouesso, il y aura de nouveau un spiritain à Dongou, le P. Pierre Scheer, arrivé en 1985 et encore présent actuellement ( 1995 ).

## 4 octobre 1957 – Saint-François d'Assise ( Tié-Tié Pointe-Noire )

Primitivement presque en brousse, à Tié-Tié, Saint-François est devenue, avec le temps, la paroisse sans doute la plus centrale de la cité[1]. Elle est entourée par Saint-Pierre, Sainte-Bernadette et Saint-Jean-Bosco. Elle est prolongée par le nouveau quartier de Mbota, en perpétuel agrandissement et extension, d'abord annexe de Saint-François, puis paroisse, en 1968.

La paroisse Saint-François est indépendante officiellement depuis le 4 octobre 1957. C'est la mission Saint-Pierre qui l'a fondée et qui lui a donné son nom[2], en souvenir du P. François, décédé accidentellement en 1950 et qui avait beaucoup travaillé dans ce secteur. Le terrain avait été donné gratuitement par le chef André Loemba. Il y avait eu quelques dépenses d'indemnisation pour quelques arbres et deux petites cases. On y avait déjà érigé une école de cinq classes en 1950, et on y avait ajouté un deuxième bâtiment en 1951. En 1955, la mission Saint-Pierre agrandit encore l'école et y édifie un local pour servir de bureau. Un bâtiment servant d'église est inauguré, le 9 octobre 1955 par Mgr Fauret. Après la nationalisation des écoles, en 1965, une partie de terrain restant à la mission a été délimitée en 1972 et entourée d'arbres. Une autre partie, servant de terrain de jeu, a été clôturée en 1973, par le comité paroissial, à ses frais. Depuis, une cloture définitive a été réalisée sur tout le pourtour du terrain paroissial.

---

1. Ce texte est, en grande partie, composé avec les extraits d'un rapport sur la mission Saint-François d'Assise de Pointe-Noire, rapport daté de février 1975.

2. François d'Assise ou François de Sales ? L'incertitude des débuts prit fin quand l'église de la paroisse reçut une statue du *Poverello*. A l'occasion du 25ᵉ anniversaire, en 1982, on fit ressortir la vocation *franciscaine* de la paroisse, avec ses orientations vers la simplicité, la joie, la paix et l'unité.

Fondateur de la mission Saint-François, le P. Léandre Michel y sera présent jusqu'en 1981. Avec lui se sont succédé les PP. Auguste Ubrun, Joseph Gottar, Alphonse Hetterscheid, Jacques Commandeur, jusqu'en 1963 ; après 1963 : les PP. Georges Laloux, Pierre Derive et, de nouveau, Jacques Commandeur, puis Yves Monot. Il faut aussi mentionner l'aide apportée par les abbés Godefroy Mpwati, Bénac et Dorange ( ceux-ci, prêtres *fidei donum* ) et plusieurs coopérants, dont l'actuel P. François Lichtlé, missionnaire en Haïti.

L'église est un simple bâtiment rectangulaire de 28 mètres sur 9. Mgr Fauret dit lui-même un jour qu'il faudrait bien une vraie église à Saint-François. Cela n'avait pas paru urgent au départ, l'église des cœurs étant plus importante que celle de pierre. Quand les chrétiens, au comité paroissial, commencèrent à souhaiter la construction d'une nouvelle église, on essaya de leur faire comprendre que c'était à eux de la faire et qu'ils pouvaient recueillir des cotisations dans ce but. En trois ans le comité réunit la somme de 60 000 F. Il aurait fallu des millions ! Finalement le comité décida l'agrandissement du bâtiment existant et parvint à encaisser ( au total, depuis le début ) 400 000 F de cotisations de la part des fidèles. La communauté spiritaine y ajouta une participation égale. On put ainsi ajouter six mètres à la largeur de l'église : le gros œuvre était terminé en mars 1975 ( d'autres aménagements ont été ajoutés depuis ).

La mission a eu beaucoup de mal, dans les débuts, à assurer sa subsistance. Un élevage de lapins a d'abord échoué. Un élevage de poules, démarré très petitement, s'est bien développé, permettant à la communauté spiritaine de vivre décemment et de subvenir, pour une part importante, aux besoins de la paroisse. Après la nationalisation des écoles, il a fallu construire des salles de réunion et de catéchisme : une grande salle de 21 mètres sur 7, une autre de 15 mètres sur 7 et deux petites salles de 7 m 50 sur 7. Le presbytère est convenable, mais il est très chaud et on y vit un peu à l'étroit. L'élevage est parqué derrière la maison : l'avantage est que cela facilite la surveillance, mais que de poussière, d'odeurs parfois, d'encombrement !

Au point de vue matériel, il y a un réel effort de prise en charge par la communauté chrétienne. En plus de l'apport financier pour la clôture du terrain de jeu et pour l'agrandissement de l'église, la caisse des *mabundu* a payé un nouvel amplificateur pour l'église. Elle assure aussi l'installation de bancs et les fournitures nécessaires ( cahiers, craie, pétrole pour les lampes ... ) aux postes de catéchuménat à la mission et dans les quartiers.

Les Sœurs du Saint-Esprit sont présentes à Tié-Tié, près de l'école Saint-

Joseph. Depuis 1971, une communauté de Sœurs Franciscaines s'est installée à l'annexe de Mbota, à côté d'une chapelle provisoire.

Et ce rapport ( rappelons qu'il date de 1975 ) de conclure : « Tous nos efforts portent sur la fondation des communautés chrétiennes à taille humaine où chacun peut prendre conscience qu'il fait vraiment partie de la famille chrétienne et qu'il doit y prendre ses responsabilités. Nous nous rendons compte de l'importance de la formation à donner et aussi de tout ce que nous avons nous-mêmes à apprendre pour mieux comprendre nos gens ; ce qui est difficile en ville, avec une mentalité particulière ... Les réussites et les échecs ne se pèsent pas à la balance : les choses admirables côtoient les décevantes. Il est certain que nous connaissons mieux notre paroisse grâce aux *mabundu* et qu'ils sont un révélateur pour les chrétiens authentiques, et même pour ceux qui n'en ont que le titre. Reconnaissons que le nombre des *engagés* par rapport aux baptisés reste maigre ... leçon d'humilité ! Le problème des jeunes reste aussi angoissant, car nous n'en touchons qu'un petit nombre. »

En 1981, le P. Léandre Michel quitte Saint-François, après 24 ans de présence, pour prendre, en France, un repos bien mérité. En 1982, le P. Monot est appelé en France pour le service de l'animation missionnaire et la paroisse Saint-François est alors confiée au clergé diocésain.

## 1er novembre 1958 – Notre-Dame de Fatima ( Dolisie )

« Le 18 octobre 1953, à l'agglomération africaine de Dolisie, a eu lieu la bénédiction de l'église par Mgr Fauret. Cette église, de 35 m sur 15 et 10 m 50 de hauteur au pignon, est dédiée à Notre-Dame de Fatima. Elle est placée au centre du *village*[1]. » Elle a été construite par le P. Alphonse Schæffer et c'est celui-ci qui, cinq ans plus tard, va s'installer sur place, faisant de Notre-Dame de Fatima une nouvelle mission[2].

Le P. Schæffer ne reste que peu de temps à Fatima, appelé à fonder la mission de Jacob. Après lui, le personnel change souvent ; cependant le P. Alphonse Hetterscheid y fait un séjour de sept ans[3].

En 1984, dans la cité de Dolisie, on construit un Centre *Polio*. En 1987, l'église est agrandie : prolongée de douze mètres. A dix kilomètres de Doli-

1. *Bull. PN, S* n° 15, juillet-décembre 1953.
2. *Bull. PN,* n° 24, juillet-décembre 1958.
3. Voir en annexe la liste du personnel spiritain de Notre-Dame de Fatima ( Dolisie ).

sie, au village de Bounda, la mission entreprend, en 1988, une coopérative agricole.

Actuellement ( 1994 ), sont présents à Notre-Dame de Fatima de Dolisie, les PP. Louis-Marie Retailleau et Chrysanthus Yuh, arrivés en 1991 et le P. Lucien Favre, depuis 1992.

### 10 août 1959 – Sainte-Anne ( Makabana )

En 1958, la *Comilog* ( Compagnie Minière de l'Ogooué ) entreprend des travaux en vue de l'exploitation du manganèse de la région de Franceville, au Gabon[1]. Le minerai sera transporté par téléphérique de Moanda à Mbinda[2] et par chemin de fer de Mbinda à Pointe-Noire. L'entreprise *Citra*[3] est chargée des travaux ( route et tracé du chemin de fer ) entre Mbinda et le CFCO. Makabana se trouve sur la future voie ferrée et la décision est prise d'y ouvrir une mission[4]. C'est le P. Bernard Aguillon qui est désigné pour mener à bien cette fondation. Il arrive sur place le 10 août 1959. En deux jours il fait débrousser l'emplacement déjà choisi auparavant et il y fait construire deux cases provisoires. Un bulldozer de la Citra vient ensuite aplanir le terrain et des ouvriers commencent la fabrication de briques. On met en exploitation, sur les bords de la *Louesse*, affluent du *Niari*, une carrière de pierres mauves qui serviront pour les constructions.

En septembre ( 1959 ) commence la construction de la maison d'habitation et on prévoit l'emplacement de la future école et de la maison des sœurs. Avec la saison des pluies, en octobre, surviennent quelques difficultés : les transports de matériaux, venant de Dolisie, sont quelquefois pénibles et, sur place, il faut édifier un hangar qui protège le matériel et permette le séchage des briques.

Fin octobre, le P. Aguillon rapporte de Loudima de nombreux plants d'arbres fruitiers qu'il met en place aussitôt : manguiers, avocatiers, diverses sortes d'agrumes. Il fait aussi planter des *bois de fer*.

---

1. Le texte suivant s'inspire d'un travail du P. Gabriel Le Normand : *Les origines de la mission de Makabana* et d'un rapport daté du 20 février 1975.
2. Mbinda se trouve à la frontière du Gabon.
3. La présence d'une mission à Makabana était souhaitée par la direction de l'entreprise et celle-ci apportera une aide appréciable à son installation.
4. On est proche, à Makabana, de l'ancienne mission de Boudianga : une quinzaine de kilomètres au nord de Makabana.

Les travaux avancent rapidement ; le presbytère est bientôt achevé et, à la mi-décembre 1959, les Sœurs missionnaires du Saint-Esprit s'installent dans leur maison, où on a aménagé une chapelle provisoire. En janvier 1960, c'est l'ouverture de l'école. On étudie ensuite les plans de la future église avec M. Loiselet, ingénieur à la Citra. Pour l'église et la mission, on fait choix du vocable de *Sainte-Anne.*

Commencée au mois de mars, l'église est construite en cinq mois et bénie le 31 juillet 1960, par Mgr Ferrand, évêque de Tours. Celui-ci séjournait alors dans le diocèse de Pointe-Noire pour visiter la région évangélisée autrefois, entre 1765 et 1775, par des missionnaires qui s'étaient préparés au départ à Cinq-Mars, près de Tours[1].

*LE DESERT A PRIS VIE : « Partant de Dolisie, vous empruntez pendant soixante kilomètres la grande et belle route du Gabon ; artère vitale de l'économie du pays. Elle est constamment sillonnée par les grumiers, énormes et redoutables, qui augmentent de jour en jour la montagne de bois qui encombre la gare de Dolisie et les quais de Pointe-Noire. Montagnes dénudées et plaines désertes à perte de vue, et vous arrivez à un ensemble de plateaux où l'homme a partout porté les griffes de ses machines : les routes de latérite se croisent et se décroisent en tous sens, menant aux cités de maisons préfabriquées, à la gare avec son immense atelier de réparation où dorment pour le moment de lourds engins à faire des routes et à creuser des montagnes, au superbe pont du Niari, dont les deux tiers surplombent déjà, en porte-à-faux, la rivière paresseuse et qui sera terminé dans deux mois au plus, enfin à la mission, centre spirituel de ce vaste chantier. C'est là qu'eut lieu dimanche, la cérémonie de la bénédiction de l'église. Son Exc. Mgr Ferrand, archevêque de Tours, accompagné du P. Deblock, vicaire général du diocèse de Pointe-Noire, a béni devant une foule enthousiaste la nouvelle église de Makabana. Dans ce décor, l'un des plus beaux du Congo, au bout d'un plateau dominant un Niari qui fait, cent mètres plus bas une boucle paresseuse, une très belle église en pierre vient d'être dressée par le P. Bernard Aguillon. Je crois pouvoir dire qu'elle compte parmi les plus belles du Congo, par la perfection du goût, dont il faut féliciter ceux qui l'ont imaginée. Le lit de la Louesse compte de très belles pierres comprenant toutes les nuances du bleu et du gris : elles constituent par elles-mêmes une riche ornementation que l'on a su ne pas abîmer. La pierre d'autel est constituée par un seul rocher ;*

1. *Bull. PN*, n° 27, juillet-décembre 1960.

*le dallage est fait de grandes pierres plates, couleur ardoise, simplement jointes au ciment. Ainsi donc, la maison du Seigneur ne déparera pas cette réussite de l'homme moderne qu'est la cité de Makabana ... Le désert a repris vie : il ne mourra plus*[1]. »

Ce n'est en rien diminuer le mérite du P. Aguillon[2] qui, en un an, réussit à mener à bien l'installation complète d'une mission, que de rappeler toute l'aide qu'il reçut de la Comilog et de la Citra, sans oublier le soutien efficace de la mission Saint-Paul de Dolisie. Plusieurs kermesses ont permis aussi de recueillir les fonds nécessaires : la générosité répondit chaque fois à l'attente.

Le P. Alphonse Hetterscheid, arrivé en octobre 1971, met sur pied une poissonnerie qui fonctionnera jusqu'à la fin de l'année 1978, rapportant à la mission de quoi subvenir à ses besoins et permettant aussi d'aider d'autres missions ( Madingou, Mbinda, Divénié, etc. ). Quand il quitte Makabana en 1979, la mission reste sans prêtre à demeure, mais le P. Gabriel Le Normand, à partir de Mossendjo, y fait de très fréquents passages. En 1985, le P. Hetterscheid, à la demande de Mgr Ernest Kombo, revient à Makabana pour trois ans[3]. En 1986, les Sœurs du Saint-Esprit sont remplacées par les Sœurs ( zaïroises ) de la Charité de Namur.

## Octobre 1959 – Notre-Dame des Flots ( Mossaka )

Mossaka, sur les bords du Congo, dans une région marécageuse, au confluent de la Likouala, de la Sangha et du Congo, est une agglomération artificielle, établie sur des terrains de remblai. A cet endroit de la *Cuvette congolaise*, « le Congo n'est plus un grand fleuve, mais un faisceau de fleuves, l'un voisin de l'autre et communiquant ensemble. Au milieu de ces îles innombrables et dans ce faisceau de fleuves, il est bien difficile de savoir si on navigue sur le Congo ou sur l'un de ses affluents[4]. »

---

1. *La Semaine Africaine,* 7 août 1960. Hélas ! A partir de 1993, le manganèse sera transporté par le chemin de fer *Trans-Gabon*. Après la fermeture de la *Comilog,* Makabana se meurt !
2. Avec le P. Aguillon ou après lui, sont présents à Makabana : les PP. Jacques Dubourg, Eugène Hinder, André Schaffrat et le F. Piet van Eckert. Celui-ci, auparavant F. Hermès, a repris son nom de baptême.
3. En juillet 1988, il cède la place au clergé diocésain.
4. G. MAZENOT, *La Likouala-Mossaka. Histoire de la pénétration du Haut-Congo, 1878-1920.* Paris, Mouton, 1970, 455 p. ( p. 39 ).

Albert Dolisie y mena deux explorations, en 1884 et 1885. Charles de Chavannes, à partir du poste administratif de Bonga[1], nouvellement créé, s'arrêta à Mossaka[2] : il en évalua la population à 800 habitants. Est-il exact qu'au moment de la fondation de la mission de Liranga, Mgr Augouard hésita entre Liranga et Mossaka[3] ?

Arrivés au Congo en 1889, les frères Tréchot[4] fondent, en 1897, la *C.F.H.C.* ( Compagnie Française du Haut Congo ). Ils sont alors à la tête de cinq factoreries, dont celles de Djoundou ( sur l'Oubangui ) et Bonga, et emploient douze agents européens[5]. Le 31 mars 1899 ils obtiennent une concession comprenant le bassin de la Likouala-Mossaka et la lagune Likouba. La concession des frères Tréchot subsistera plus longtemps que la plupart des autres[6]. En 1902, il y a un agent de la C.F.H.C. à Mossaka et par la suite, cet agent fut, pendant quelque temps l'un des frères Tréchot : Louis.

Ces précisions étaient nécessaires pour replacer dans son contexte ce que note le journal de communauté de Liranga[7], en mars 1955 : « Jusqu'en 1938, le centre même de Mossaka n'aura pas de catéchiste, par suite de l'injuste sottise de la *Compagnie* et de l'administration. Quelle tristesse[8] ! » Devenue la *C.F.H.B.C.*[9], la *Compagnie* s'assagit, grâce à Mgr Biéchy qui sut s'y prendre avec Louis Tréchot, en 1937[10].

---

1. Bonga se trouve à une quinzaine de kilomètres, à vol d'oiseau, au nord-est de Mossaka. Le poste de Bonga fut bientôt transféré à Nkunja, sur l'Oubangui, puis, en 1888, à Liranga, au confluent du Congo et de l'Oubangui ; poste qui sera supprimé en 1905, au profit de Loukoléla.

2. A l'embouchure de la Likoula-Mossaka.

3. Georges Mazenot, op. cit., p. 113, fait état de cette hésitation, mais ne cite pas sa source.

4. Ils étaient cinq frères : François, Henri, Aimé, Louis et Ernest. Quand on parle des Tréchot, on pense surtout aux deux aînés. Le troisième finit prématurément ses jours à Liranga, où il est enterré. Louis fut longtemps agent général à Etoumbi, avant de s'installer à Mossaka. Ernest, simple agent de factorerie, mourut à Etoumbi en 1920. François et Henri, arrivés à la colonie en 1889, d'abord au service de la maison *Daumas,* s'installent à leur compte en 1892. En l'espace de cinq ans ils mettent sur pied une organisation commerciale de dimension modeste, mais où on discerne la marque d'un solide bon sens. ( D'après G. Mazenot, op. cit., p. 341s. ).

5. G. Mazenot, op. cit., p. 123 et 124.

6. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire l'histoire. Pour plus de détails, voir G. Mazenot, op. cit., p. 216s. Sur les compagnies concessionnaires, voir ce qui a été dit plus haut, dans les textes sur les missions de Brazzaville et de Boundji.

7. En fait le texte cité est extrait du *Résumé du journal de Liranga,* transcrit par le P. Noter ( Arch. ). Sur ce *Résumé du journal de Liranga*, voir ce qui en a été dit dans le texte sur la mission de Liranga.

8. Sur les tracasseries de certains administrateurs ( il ne faut pas généraliser ), voir : G. Mazenot, op. cit., p. 387s.

9. La Compagnie Française du Haut Congo était devenue la Compagnie Française du Haut et du Bas Congo.

10. *Rés. jal.* Ce résumé comprend, datées de 1955, une dizaine de pages sur les « *Annexes ou grands postes desservis par la mission Saint-Louis de Liranga* ». Ces annexes sont : Impfondo, Dongou, Epéna et Mossaka.

« Le 9 janvier 1938, le P. Louis Le Bail célèbre la messe à Mossaka, devant une grande foule à laquelle il demande une case et une chapelle. La chapelle est inaugurée par le P. François Noter, en juin 1939. Depuis, trois autres l'ont remplacée. Aujourd'hui ( mars 1955 ) un presbytère en dur s'élève à Mossaka. Deo gratias[1] ! »

Bien que les répercussions sur les missions aient été, semble-t-il, peu importantes[2], dans l'histoire de Mossaka, on ne peut omettre de faire mention de la période 1911- 1914 : les accords franco-allemands de 1911 donnaient à l'Allemagne un accès au Congo à Bonga. « La nécessité de contrebalancer l'influence allemande dans le delta de la Sangha s'imposa avec force aux autorités françaises. Un chef de poste fut nommé à Mossaka[3]. » La rivalité commerciale qui résultait de l'implantation allemande fut de courte durée : dès le début de la guerre 1914-1918 le poste allemand de Bonga fut pris par un détachement français[4].

On se rappelle que la mission de Liranga avait été fermée en 1919 et qu'il fallut attendre l'arrivée du P. Yves Cariou[5], en 1927, pour que Liranga reprenne vie. En janvier 1929, on signale son passage à Saint-Louis ( Liranga ) et ses visites dans la brousse, haut et bas[6]. Cependant, ce n'est qu'après la guerre 1939-1945 que les tournées de brousse dans les différentes rivières, à partir de Liranga, deviendront plus fréquentes et que Mossaka, comme les autres postes de la mission, sera régulièrement visité[7].

Telle est la situation de l'*annexe* de Mossaka, jusqu'à ce qu'elle soit détachée de Liranga, en octobre 1959[8]. A cette date, la mission de Mossaka est fondée par le P. Daniel Lejeune, bientôt rejoint par le P. Lucien Ernst. C'est alors que commence la construction de l'église, qui sera achevée par le P. Gérard Destombes[9]. Celui-ci entreprend ensuite de construire le presbytère, puis la maison d'habitation des sœurs.

---

1. *Rés. jal,* 1955.
2. *BG,* août-septembre 1915 : « Le gouvernement réquisitionna tous les bateaux à vapeur et le *Pie X* fut arrêté au cours d'un de ses voyages, en passant devant la Sangha, et il nous ramena des prisonniers allemands. Depuis six mois, un de nos chalands sert à transporter des troupes dans les affluents de cette rivière. »
3. G. Mazenot, op. cit., p. 307.
4. G. Mazenot, op. cit., p. 322. Pour plus de détails sur la guerre dans le Haut-Congo : ibid., p. 318s.
5. Au début, le P. Cariou dessert Liranga à partir de Brazzaville ( voir le texte sur la mission de Liranga ).
6. Le *haut,* c'est Impfondo, Dongou, Epéna et leurs rivières ; le *bas,* c'est Loukoléla, Mossaka, Irébou, leurs rivières et le Congo.
7. *Rés. jal,* 1955.
8. Octobre 1959, c'est la date qui figure sur les annuaires de *l'Eglise catholique en Afrique de l'Ouest et Centrale.* Sur l'*Etat des œuvres et du personnel de la Congrégation du Saint-Esprit,* de janvier 1968, la date indiquée est : 1963.
9. Seront aussi présents à Mossaka, les PP. Roger Boguet et Paul Le Berrigaud.

Les sœurs de la Congrégation des Filles de l'Enfant-Jésus de Lille arrivent en 1970.

En 1974, le P. Joseph Gross, qui était alors supérieur principal du district spiritain du Congo, constate : « Je suis en tournée dans le nord du pays. Je connaissais un peu cette immense région et cependant j'ai ressenti un choc en la visitant : ou bien nous changeons du tout au tout, ou bien il faut se résigner à poursuivre un enlisement progressif. Il faut repartir sur de nouvelles bases. Pour ma part, je suis décidé à procéder, en accord avec l'évêque, à une révision complète[1]. »

Cette révision débouche sur un projet précis. Le P. Gross continue : « Je propose de constituer une équipe itinérante ( à créer ! ) pour tout *le fleuve*. C'est une immense région ( 650 km de longueur ), parcourue par plusieurs rivières : Oubangui, Likouala, Sangha et surtout le Congo. Il y existait six missions : Dongou, Impfondo, Epéna, Liranga, Loukoléla et Mossaka[2]. Le fleuve s'est montré vorace en missionnaires : en moyenne, deux tous les trois ans ont quitté fleuve et Congo. On a continué à tenir des postes ; on a continué une évangélisation dépassée, qui conduisait de plus en plus à une impasse. Actuellement, il y a encore deux pères à Impfondo et deux à Mossaka. C'est l'isolement et l'affrontement à des problèmes où, seul, on ne suffit pas. C'est une vie et une évangélisation démodées. J'ai discuté avec les quatre pères et, ensemble, nous avons trouvé une solution. J'ai proposé de ne former qu'une équipe pour toute la région, qui aurait un point d'attache et qui serait itinérante[3]. »

On précise quelques traits de cette nouvelle pastorale : « 1 ) accent sur une vie d'équipe et témoignage de vie ; 2 ) ministère ou voyages missionnaires en équipe ; 3 ) création de communautés chrétiennes telles qu'on les comprend aujourd'hui ; 4 ) souci de s'attacher, avant tout, à former les responsables de communauté ; 5 ) jamais de présence permanente des missionnaires ... Cela ( cette nouvelle pastorale ) nous ferait redevenir missionnaires au lieu d'être des curés ; cela répond aux tendances profondes actuelles des Africains à développer et à rendre adulte l'Église locale, à devenir eux-mêmes et à se suffire[4]. »

Les difficultés ne manqueront pas, mais le projet devrait être réalisable : « La principale contrainte géographique, dans le Nord-Congo, c'est l'immen-

1. *PSM,* n° 151, mars-avril 1982.
2. Six missions, qui eurent, chacune à un certain moment, un prêtre à demeure !
3. *PSM,* op. cit.
4. Ibid.

sité. Pour faire le tour des six principales communautés chrétiennes ( les six anciennes missions : Dongou, Impfondo, Epéna, Liranga, Loukoléla et Mossaka ), cela fait déjà 1 500 km ! Il faut ajouter la tournée des petites rivières, qui fait également 1 500 km. Un total de 3000 km de fleuve et de rivières dans cette immense région couverte de forêts et d'eau. Conséquence : la lenteur des déplacements par bateau ou pirogue. On ne peut donc faire le tour des grandes communautés plus d'une fois par trimestre ; question de temps et de financement. En revanche, la durée du séjour dans chaque grosse communauté peut être assez importante : dix à quinze jours. mais, passer quinze jours tous les trois mois, c'est un minimum pour assurer une continuité dans la formation[1]. »

Mise en place en 1974, *l'équipe du fleuve* se compose des PP. Joseph Wollenschneider, Paul Le Berrigaud et Corentin Le Solliec, rejoints, en 1976, par le P. Victor Blanchet[2]. Basés à Mossaka, pendant neuf ans ils parviennent à réaliser le projet tel qu'il était conçu au départ, suscitant et animant, avec, bien sûr, plus ou moins de succès, des communautés chrétiennes dans les différents secteurs de la mission. En 1983, après la création du diocèse d'Ouesso, deux secteurs se reconstituent, autour de Mossaka d'une part ( diocèse d'Owando ) et d'Impfondo d'autre part ( diocèse d'Ouesso ). A Mossaka, se succèdent alors les PP. François Breynaert et Gérard Destombes. Celui-ci laisse la place, en 1988, au clergé diocésain.

## Décembre 1959 – Saint-Paul ( Impfondo )[3]

En décembre 1959, « d'accord avec Mgr Verhille, Mgr Biéchy s'installe définitivement à Impfondo, chef-lieu de la préfecture de la Likouala, pour mieux desservir ce poste, annexe de la mission de Dongou ... Il fait les premier pas pour un ministère continu et met la base sur laquelle ses successeurs peuvent continuer. Il gagne l'amitié de toute la population du poste et facilite ainsi énormément le travail de ceux qui viendront après lui[4]. » On peut donc considérer que c'est alors que la mission est fondée, sous le voca-

1. Ibid.
2. En 1979, le P. Jean Gardin remplace le P. Blanchet et, après le départ du P. Le Berrigaud, le P. François Breynaert complète l'équipe.
3. Voir p. 231 : l'existence éphémère de la mission Saint-Philippe d'Impfondo, en 1913.
4. *Jal,* Impfondo, 11 décembre 1959.

ble de Saint-Paul, saint patron de Mgr Biéchy, bien que certains annuaires ou états du personnel mentionnent comme date de fondation 1963.

Mgr Biéchy ne reste pas longtemps dans sa nouvelle mission. Malade, il doit aller se faire soigner en France. « Mercredi 20 avril 1960 : Mgr Biéchy nous quitte par l'avion, courageux, mais le cœur bien gros. Il sait qu'il ne reverra plus sa dernière fondation au Congo[1]. »

Le P. Roger Feldmann prend la relève à Impfondo. Quand il est nommé à Makoua, en 1962, il est remplacé par le P. Henri Kusters.

A la fin de l'année 1963, le journal de la communauté signale que « les fondations de la nouvelle église sont faites. » L'ancienne avait été commencée par le P. Gildas Le Drogo et menée à bonne fin par le P. Pierre Pellier, en juillet 1954[2]. Elle servira encore quelques années, avant que la nouvelle église soit terminée ( 1965 ). En 1967, on entreprend la construction du presbytère définitif.

En 1969, Dongou devient annexe d'Impfondo[3]. En 1983, après la création du diocèse de Ouesso, la mission d'Impfondo se sépare de Mossaka. La communauté est alors composée des PP. Jean Gardin et Gérard Destombes, ainsi que du F. Pascal Lebret[4]. Actuellement ( 1994 ) sont présents à la mission : les PP. Corentin Le Solliec ( de retour à Impfondo, après onze ans passés à Lékana ) et Kiéran Alaribé.

Les Sœurs spiritaines sont arrivées à Impfondo le 18 octobre 1985.

## 2er septembre 1960 – Saint-Christophe ( Mvoumvou, Pointe-Noire )[5]

En novembre 1959, le diocèse de Pointe-Noire obtient, au quartier Mvoumvou, une concession de 7500 m², pour y créer une mission dédiée à saint Christophe. Les PP. Jean-Marie Deblock et Pierre Wauters, avec le F. Placide Azou, affectés à cette fondation, se trouvent en fait devant un certain nombre d'occupants du terrain. En attendant de pouvoir le rendre libre, ils s'installent, le 2 septembre 1960, dans une case louée à M. Tatsasse et, sur

1. Ibid., 20 avril 1960.
2. *Rés. jal,* 1955.
3. Sont alors présents à Impfondo : les PP. Corentin Le Solliec et Jean Derainne Il faut signaler aussi l'aide apportée par l'abbé Noël Ogne. C'est ensuite l'*équipe du fleuve* qui prend en charge le secteur.
4. Séjourneront aussi à Impfondo : les PP. Jean-François Bierling, Jacques Dehais, Gérald Mayor et Marcel N'Tsika.
5. Ce texte a été rédigé à l'aide de notes communiquées par le P. Pierre Wauters.

la parcelle attenante, ils commencent la construction d'une chapelle provisoire. La première messe y est célébrée le 9 octobre.

En novembre 1961, on peut commencer à clôturer la concession, libérée de la plus grande partie de ses occupants[1]. A la mi-décembre, on y commence la construction d'une église en planches et d'une maison. Au début du mois de février 1962, la communauté s'installe dans ses nouveaux locaux et Mgr Fauret procède à la bénédiction de l'église.

En juillet 1963, le F. Placide quitte Saint-Christophe, au moment de l'arrivée du P. Mathieu Grall. En novembre de cette même année, la paroisse se dote d'un atelier de menuiserie, qui bénéficie de l'arrivée toute récente du courant électrique dans le quartier.

Les activités paroissiales se déroulent encore à l'époque dans des locaux provisoires. On prévoit la construction d'une église définitive et, en avril 1965, M. Abrassant, architecte, présente les plans du futur édifice. Mais le projet attendra longtemps sa réalisation.

Le 12 novembre 1966, les PP. Deblock et Grall quittent Saint-Christophe pour fonder la paroisse sainte-Bernadette, à Matende. L'abbé Godefroy Mpwati devient curé, avec le P. Wauters comme vicaire.

Par la suite, quand l'abbé Mpwati sera nommé évêque de Pointe-Noire, les spiritains reprennent la responsabilité de la paroisse, avec le P. Joseph Gottar. Le P. Wauters s'occupe principalement de l'annexe de Saint-Christophe : le Christ-Roi de Loandjili, qui deviendra paroisse indépendante en 1976.

En 1979, le P. Gottar, avec l'aide d'un coopérant architecte, entreprend la construction *en dur* d'un presbytère, transforme l'ancienne maison d'habitation en salles de catéchisme et prépare la construction d'une nouvelle église. En mai 1983, il doit rentrer en France, pour raison de santé et c'est le P. Wauters qui prend la responsabilité de la paroisse et qui achève la construction de l'église.

Après la démission de Mgr Mpwati, la paroisse passe des moments difficiles, jusqu'aux interventions pacifiantes de Mgr Singha. En 1992, le P. Wauters laisse la place au clergé diocésain.

1. Au mois d'août 1962, le terrain sera entièrement libre.

## 1[er] novembre 1960 – Notre-Dame des Monts ( Mbanza-Nganga )

La région de Mbanza-Nganga était desservie par la mission de Voka et, dès le mois de janvier 1938, on y avait ouvert une école. Au cours de son séjour à Voka, de 1943 à 1945, l'abbé Auguste Nkounkou avait régulièrement visité ce secteur et, de 1949 à 1956, l'abbé Théophile Mbemba s'y était aussi souvent rendu, comme le faisaient les missionnaires spiritains de Voka.

En 1954, le F. Bonaventure Visbeek y avait construit un hangar pour l'école et deux ans plus tard il en édifie un deuxième : chacun de ces hangars comportait deux ou trois classes. Arrivé à Voka en 1957, le P. Roger Cadoret intensifie les tournées dans cette région. Le 1[er] novembre 1960 a lieu la bénédiction de la nouvelle église de Mbanza-Nganga.

*UNE NOUVELLE MISSION EST NEE : « Une grande foule s'était amassée, en ce matin du 1[er] novembre, pour participer à la fête de la bénédiction de l'église. A 9 h 30, arrivait la land-rover de Mgr Bernard, suivie de celle du grand séminaire Libermann. Quelques instants plus tard arrivaient M. le Préfet de Kinkala et son adjoint. Monseigneur et ces personnalités étaient salués par le P. Cadoret, fondateur de la nouvelle mission, le F. Bonaventure, constructeur, M. Fourika, sous-préfet de Boko, M. Kanza, député du canton, M. Nkombo, chef de canton et plusieurs chefs de terre et de village. Située sur l'un des sommets des collines de Manianga, la mission est visible de toutes parts, à plusieurs kilomètres à la ronde. La nouvelle église, couverte d'un toit à une seule pente, est éclairée à droite par une immense verrière. La nef, sans pilier, permet à tous de suivre les cérémonies. Le chœur, assez petit, est orné d'un autel qui est un bijou d'ébénisterie. L'église est flanquée d'une tour à deux branches qui, en se rejoignant au sommet, forment le monogramme ( M ) de la Vierge, surmonté d'une croix. Trois belles écoles en dur fonctionnent à quelques dizaines de mètres et la maison d'habitation des missionnaires est en construction. La cérémonie commence à 10 heures, suivie avec attention et une véritable piété par la population amassée autour de l'édifice. La grand-messe est chantée par l'abbé Théophile Mbemba qui fut missionnaire à Voka et donc dans le Manianga. A l'évangile, Monseigneur rappela le souvenir des missionnaires qui ont fondé la chrétienté bakongo-tséké : les PP. Pourchasse et Verheul, les abbés Nkounkou et Mbemba. Il remercie la population pour l'aide qu'elle a apportée au P. Cadoret pour cette belle construction. Malgré la pluie qui survint après la céré-*

*monie, il y eut grande liesse à Mbanza-Nganga pendant toute la journée. Que Notre-Dame des Monts, patronne de Mbanza-Nganga, veille sur le Manianga*[1]. »

En 1970, le P. Cadoret, qui avait toujours été seul à Notre-Dame des Monts, quitte Mbanza-Nganga pour Loulombo ( De Chavannes ). Il laisse la place au clergé diocésain, mais, dès la fin de l'année 1971, c'est le P. René Lefranc qui reprend la responsabilité de la mission, rejoint, en 1972, par le P. François Clainchard. Cette même année les Filles de la Charité s'installent à Mbanza-Nganga. En 1978, le P. Lefranc quitte la mission. Il est remplacé, un peu plus tard, par deux prêtres *fidei donum*, les abbés Pierre Le Borgne et Casimir Novak.

## 1961 – Sainte-Jeanne-d'Arc ( Makoua )

Les Sœurs de la Croix de Chavanod s'étaient installées, en 1958, sur un terrain de la mission proche du poste administratif de Makoua. En 1961, après y avoir construit une chapelle, on y transféra la paroisse, dédiée à Sainte-Jeanne d'Arc ; l'ancienne mission Saint-Pierre restant le siège du petit séminaire Saint-Pie X et du collège Champagnat. Le P. Emile Diss en fut le premier curé, y précédant le P. Gabriel Ollichet, puis le P. Jean-François Bierling. Quand celui-ci quitta Makoua pour Ouenzé, la paroisse Sainte-Jeanne d'Arc fut confiée au P. Léo Pauwels, marianiste, qui y fonda le *CEDEC* ( Centre d'Évangélisation des Campagnes ). Sur un autre terrain, en reprenant l'ancienne appellation de Saint-Pierre, la paroisse de Makoua reprendra vie en 1975[2].

## Mai 1961 – Saint-Louis ( Nkayi, anciennement : Jacob )

Au début de l'année 1960, avait eu lieu la bénédiction d'une chapelle provisoire à Jacob, qui était alors annexe de Madingou[3]. Le 21 novembre 1960, à son retour de congé, le P. Alphonse Schæffer est envoyé à Jacob pour

1. Extrait de l'article paru dans *La Semaine Africaine* du 6 novembre 1960.
2. Voir le texte sur Saint-Pierre de Makoua, p. 259.
3. *BG,* mars-avril 1960.

y préparer la fondation d'une nouvelle mission[1]. Au début du mois de mai 1961, « le P. Schæffer s'installe sur l'emplacement définitif de la mission, dans un hangar de 40 m sur 8 qui, provisoirement servira d'habitation et de chapelle[2]. » « Le 11 mars 1962 a lieu la bénédiction d'un clocher, construction métallique montée par les agents de la *S.I.A.N.*[3], et des cloches, offertes par le directeur de la société[4]. »

Le P. Schæffer entreprend l'extraction et le transport de sable et de gravier, la fabrication de parpaings, et il monte une menuiserie. Il dirige aussi des chantiers de constructions pour la *S.I.A.N.*. Toutes ces activités lui procureront les ressources nécessaires à la construction de l'église et du presbytère, mais des ennuis de santé l'obligent à rentrer en France en 1969.

En septembre 1961, le P. Schæffer avait reçu l'aide du P. René Défontaine, qui fera à Jacob plusieurs séjours, jusqu'à son départ en France, en 1973. A cette époque ( années 60 ), sont aussi présents à Jacob les PP. Bernard Leclercq et Paul Werli, ce dernier s'occupant surtout de l'annexe de Loudima. Les Sœurs missionnaires du Saint-Esprit sont arrivées en septembre 1964.

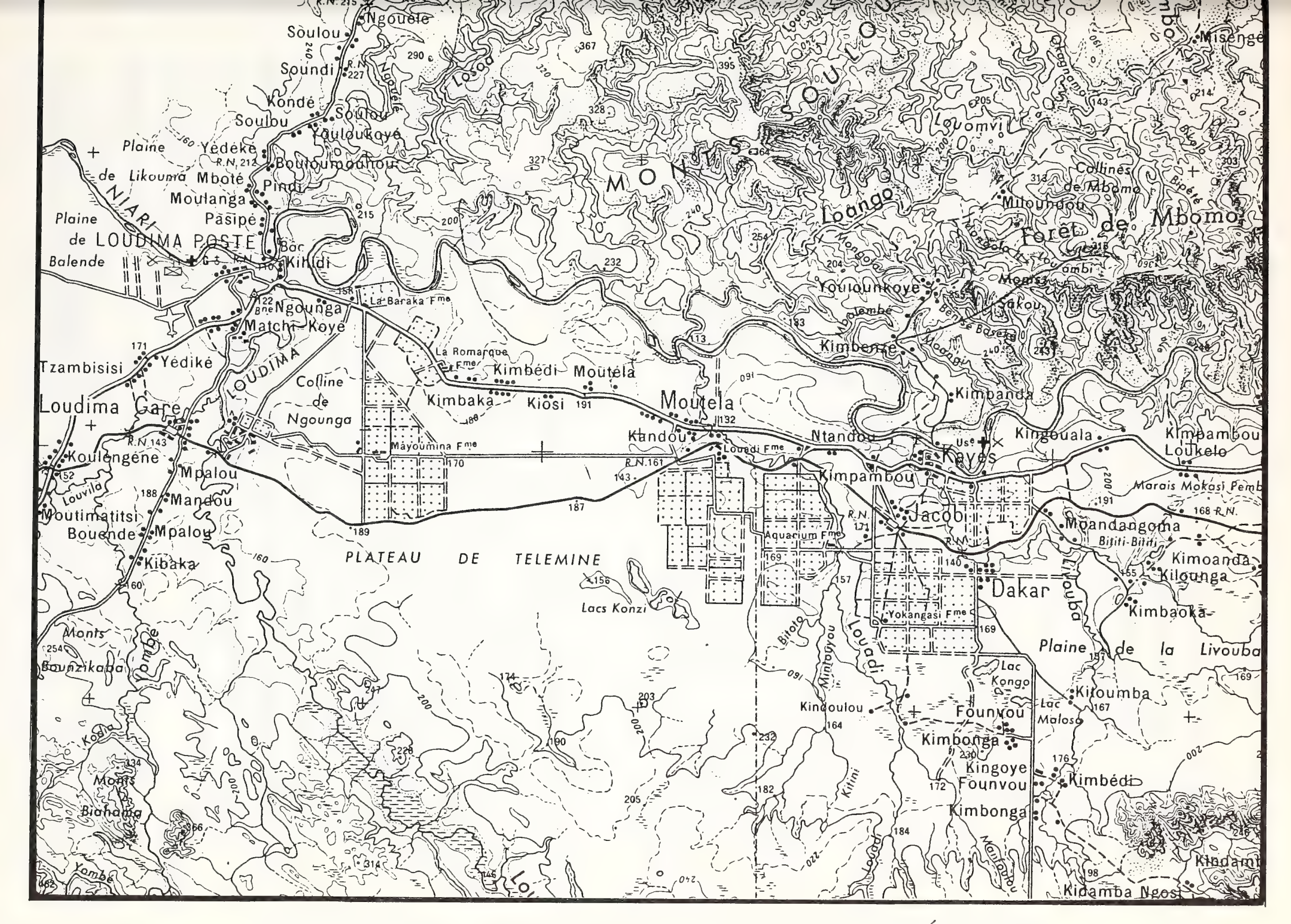
En 1971, le P. Henri Legrand, responsable de l'É.F.A.C.[5], fait de Jacob son pied-à-terre, à partir duquel, avec S. Thérèse Madec, il anime des sessions de formation dans les missions du diocèse.

Dans les années 70, la mission n'a plus les activités matérielles du début ; pendant quelque temps elle tirera ses ressources d'un élevage de lapins assez important. Sont alors présents à Jacob, les PP. Régis Lafont, André Wieser et Antoine Delègue. Après eux viendront les PP. Jacques Blier et François Le Bec.

*LES ACTIVITES INDUSTRIELLES DE JACOB : « Dans les années 1970, à Jacob se situent quatre entreprises importantes, devenues entreprises d'État, et qui, ensemble, emploient environ 6000 travailleurs ( sur une population d'environ 30000 habitants ). Ce sont : la* S.I.A.C.-1 *( Société Industrielle et Agricole du Congo ), ex-S.I.A.N., à Jacob même ; la* S.I.A.C.-2, *à Mutela ( à 15 kilomètres de Jacob, vers Loudima ) ; les* Grands Moulins du Congo,

---

1. *Bull. PN,* n° 27, juillet-décembre 1960.
2. *Bull. PN,* n° 28, janvier-juin 1961.
3. S.I.A.N. : Société Industrielle et Agricole du Niari.
4. *Bull. PN,* n° 30, janvier-juin 1962.
5. É.F.A.C. : Equipe de Formation des Animateurs de Communautés.




*Extrait de la carte au 200 000e ( Service géographique de l'A.É. F., 1959 )*
Jacob ( Nkayi ), Loudima et les environs.

*avec leurs annexes ( aliments pour bétail ) ; et l'*Huilerie *de Kayes. Les S.I.A.C. 1 et 2 entretiennent des plantations de canne à sucre et font fonctionner deux usines de production de sucre. Ces activités principales, qui en génèrent d'autres, font de Jacob ( qui a repris son ancien nom de* Nkayi ) *un centre important, avec une population nombreuse*[1]. »

Le 5 décembre 1983, Nkayi devient le siège d'un nouvel évêché. Mgr Ernest Kombo, premier évêque de Nkayi, sera remplacé, en juillet 1990, par Mgr Bernard Nsayi. Depuis la création du diocèse la maison des Sœurs spiritaines est devenue évêché et procure diocésaine. Les spiritaines sont parties et ont été remplacées par les Sœurs Franciscaines de Marie qui logent dans les anciens locaux de l'É.F.A.C.. Une imprimerie diocésaine est créée par le P. Gabriel Le Normand, bientôt aidé par le F. Georges Burrus. Le P. Le Normand quitte Nkayi pour le Gabon en 1986 et le F. Georges, malade, part se faire soigner en France en 1990[2]. Le P. Jules Ernoult, jusqu'en mars 1991, s'occupe efficacement de la *Caritas* diocésaine. Après le départ du P. Blier en 1984 et celui du P. Le Bec l'année suivante, le P. François Litschgi est le dernier spiritain présent à la paroisse de Nkayi. En 1991 il cède la place au clergé diocésain.

## Mai 1961 – Saint-Mathieu ( Mbinda )

Le 21 novembre 1960, à son retour de congé, le P. Mathieu Grall est chargé de fonder une nouvelle mission dans la région voisine de la frontière du Gabon. Au début du mois de mai 1961, il s'installe provisoirement à Mayoko, à 100 kilomètres au nord de Mossendjo, mais bientôt la décision est prise de fonder la nouvelle mission à Mbinda, 30 kilomètres plus loin[3].

Mbinda est alors une petite ville artificielle qui vient de naître autour des installations de la *Comilog*[4]. C'est là que se trouve le point de jonction entre le téléférique qui amène le minerai de manganèse de Moanda et le chemin de fer qui transporte ce minerai vers Pointe-Noire.

---

1. Ces indications figurent dans un rapport daté de 1975 ( *Arch.* ). En 1990, on évaluera la population de Nkayi à 45 000 habitants.
2. Le F. Georges Burrus meurt le 18 août 1992, à Saverne.
3. *Bull. PN,* n° 27, juillet-décembre 1960 et *Bull. PN,* n° 28, janvier-juin 1961.
4. Sur la Comilog ( Compagnie Minière de l'Ogooué ), voir le texte sur la mission de Makabana, p. 371.

*LES TRAVAILLEURS DE LA COMILOG : « Mbinda n'est pas un centre semblable aux autres : Moanda ne regroupe que des travailleurs de la mine ; Bakoumba, ceux du téléférique ; Makabana, ceux du chemin de fer. A Mbinda il y a les travailleurs du chemin de fer qui relèvent de Makabana et les travailleurs du téléférique qui relèvent de Bakoumba. Mises à part les relations personnelles de camaraderie ou d'ethnie, ces deux groupes sont bien distincts et se fréquentent peu. Les aires de logement sont séparées et les maisons ne sont pas construites sur le même plan architectural. Les zones de travail sont éloignées. Les camions hebdomadaires du marché n'acceptent que les commandes des travailleurs de leur section. Les paies s'effectuent des jours différents. Les équipes de football sont distinctes. Ces différences apportent une rivalité entre les deux groupes. Un chef de centre européen assure la marche administrative générale, mais il n'a que très peu d'influence sur le groupe du chemin de fer qui a son propre représentant du directeur de Makabana*[1]. »

Mbinda compte alors environ 4000 habitants, sur les quelque 10000 habitants de l'ensemble du territoire de la mission. En plus de la *Comilog*, plusieurs entreprises de transport assurent le transit, vers le Gabon, des marchandises arrivant par le chemin de fer. La plus importante est la Compagnie Matlowski : elle emploie 130 travailleurs.

Le F. Mathieu Jonkers qui a rejoint le P. Grall en 1962, est remplacé l'année suivante par le F. Eligius van Dorst. En cette même année 1963, le P. Grall laisse la place au P. Jean Berdnsen. « Le 21 septembre 1969, a lieu la bénédiction de l'église construite par le F. Eligius[2]. » « Le 21 Octobre 1970, arrivent à Mbinda quatre religieuses de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny[3]. » Le *Bulletin du diocèse de Pointe-Noire,* qui annonce cette arrivée, précise : « Les Sœurs de Cluny, venues dans le vicariat apostolique de Loango en 1886, avaient quitté Loango en 1937. Sur 36 religieuses présentes dans le vicariat de 1886 à 1937, 12 étaient décédées dans le pays, la plupart âgées de 19 à 28 ans. »

Nommé à Mbinda en septembre 1971, le P. Jean Brombeck n'y finira pas l'année : malade, transporté à Pointe-Noire, il y meurt le 19 décembre 1971. Il est remplacé par le P. Jean Bezzone, auquel succède le P. Eugène Ferrand. Avec celui-ci se trouve le F. Eloi Jaouen. En 1985, la paroisse de Mbinda est confiée au clergé diocésain.

---

1. Arch. Rapport de 1975.
2. *Bull. PN,* n° 45, juillet-décembre 1969.
3. *Bull. PN,* n° 47, juillet-décembre 1970.

## 1963 – Saint-Charles Lwanga ( Makélékélé, Brazzaville ) Saint-Kisito ( Makélékélé, Brazzaville )

Après quelques années de ministère à Notre-Dame de Bacongo, le P. René Lefranc se rend compte que la paroisse Saint-Pierre Claver, fondée en 1951, ne suffit pas à suivre l'extension de la ville vers le Djoué[1]. Ses démarches aboutissent à l'acquisition d'un grand terrain, proche de l'embouchure du ruisseau Makélékélé, où, en 1963, est fondée la paroisse Saint-Charles Lwanga. On y construit une église et une maison. Les Sœurs du Sacré-Cœur de Coutances fondent leur communauté en 1964.

Mais le P. Lefranc constate que la nouvelle mission est dans une position excentrique par rapport à l'ensemble du quartier Makélékélé et il s'installe, dans des locaux provisoires, sur un terrain de dimensions réduites, mais bien placé, en bordure de l'avenue du Djoué, artère principale vers la sortie ouest de Brazzaville. C'est ainsi qu'il fonde la paroisse Saint-Kisito, où, bientôt, il peut faire construire une église[2]. Le P. Lefranc a reçu l'aide du P. Jean van der Burg et la situation reste la même à Makélékélé jusqu'à leur remplacement par les PP. Paul Schœffel et Alfred Zippert, en 1971. Ceux-ci construisent à Kisito une maison d'habitation en 1976 et l'année suivante une salle d'œuvre[3].

C'est à cette époque ( 1976 ) que la paroisse Saint-Charles Lwanga est cédée aux salésiens.

Actuellement ( 1994 ), la communauté spiritaine de Saint-Kisito comprend les PP. Jean-Claude Mbemba et Zbigniew Szadura.

## Mai 1963 – Saint-Jean-Marie Vianney ( Mouléké, Brazzaville )

Dès 1951, un terrain avait été acquis à Mouléké, quartier qui se trouvait alors à l'extrémité nord de Poto-Poto. La mission de Ouenzé y avait fait édifier une école ( garçons ). « Le 15 mai 1960, Mgr Guyot, évêque de Coutances ( de passage à Brazzaville ), bénit la nouvelle église de Mouléké, annexe

1. Le texte suivant s'inspire en partie de notes communiquées par le P. Paul Schœffel.
2. Cette église sera agrandie, en 1990, par le P. René Tabard.
3. Les PP. Schœffel et Zippert rentrent en France, le premier en 1980, le second en 1984. Séjournent ensuite à Saint-Kisito : les PP. Christian Berton, René Tabard et François Clainchard, ainsi que le coopérant Claude Drui.

de la paroisse de Ouenzé[1]. » On contruit ensuite le presbytère. Quand cette annexe est érigée en paroisse, dédiée à Saint-Jean-Marie Vianney, en mai 1963, le premier curé en est l'abbé Emile Biayenda. Cette même année, les Sœurs de Ribeauvillé font construire à Mouléké une école de filles et, pour elles-mêmes, une maison[2].

En 1965, la responsabilité de la paroisse est confiée aux spiritains, avec les PP. Maurice Ramaux et François Clainchard. Le P. Ramaux, au cours des années précédentes, avait séjourné à Mbé, d'où il rayonnait sur le plateau batéké, au nord de Brazzaville. De Mouléké il continue de s'occuper de ce secteur, se faisant conduire pour ses tournées par le chauffeur et la voiture de l'évêché.

En octobre 1970, le P. Ramaux rentre définitivement en France et le P. Clainchard est affecté à Voka. A Mouléké, sont alors présents pour deux ans, les PP. Jean van der Burg et Gérard Soudant qui, en 1972, sont remplacés par les Pères du Saint-Sacrement. Quatorze ans plus tard, en 1986, c'est le retour à Mouléké du P. Jean van der Burg qui y finira sa vie missionnaire, jusqu'à son décès, le 20 octobre 1991. Depuis, la paroisse est confiée au clergé diocésain.

## Septembre 1963 – Sainte-Brigitte ( Epéna )

Située sur la Likouala-aux-Herbes, au milieu d'une vaste région marécageuse, Epéna est depuis peu reliée à Impfondo par une route de 85 kilomètres[3]. Cette route a remplacé une ancienne piste, dont une partie traversait une *vasière* qui la rendait difficilement praticable à certaines saisons[4].

Les Bomitabas, qui peuplent Epéna et ses environs, sont relativement nombreux et font montre d'une forte personnalité. En 1912, le P. Louis Malessard, de la mission de Liranga, parvient à Epéna, après 25 jours de navigation sur la Likouala-aux-Herbes. Le poste de catéchiste, établi en 1914 par le P. Gabriel Herriau, est visité de façon assez irrégulière et reste quelquefois plusieurs années abandonné à lui-même[5].

---

1. *BG*, mai-juin 1960. Le diocèse de Coutances est jumelé avec l'archidiocèse de Brazzaville.
2. Les sœurs ne s'installèrent pas tout de suite dans leur maison, si bien qu'au moment de la nationalisation des écoles elles risquèrent de s'en voir déposséder.
3. Le texte suivant s'inspire, en grande partie, d'un travail du P. Jean Gardin, communiqué en septembre 1993.
4. Voir le passage cité, de la relation de voyage du P. Gabriel Herriau, dans le texte sur la mission de Liranga.
5. *Rés. jal*, Epéna, 1955.

*VOYAGE DU P. HERRIAU A EPENA :* Parti d'Impfondo, le P. Herriau a rejoint un affluent de la Likouala-aux-Herbes, la *Tanga*, à Livoso. « *Depuis Livoso jusqu'à Botala, la Tanga ondule au travers d'une épaisse forêt aux troncs ramifiés, massifs, dressés sur de hautes racines apparentes, comme des palétuviers. Par places la rivière s'élargit comme en une vaste clairière. Des nénuphars s'épanouissent au soleil. Presque toujours ces mares-là décèlent l'approche d'un village. Coupant vers la droite, nous ne tardons pas à franchir les barrages submergés de la dernière pêche et tout d'un coup, sans avoir aperçu la fumée indicatrice, nous sommes à Botala ... Une route de terre très praticable permet de se rendre d'un village à un autre en peu de temps. C'est ainsi qu'il me fut donné de visiter chaque groupement sans trop prolonger mon séjour. Maintenant, c'est à travers des plaines immenses que la rivière descend dans la Likouala-aux-Herbes. Des îles, couvertes de palmiers épineux et d'arbres en morceaux brisés par le dernier incendie, coupent seules cette longue monotonie, jusqu'aux alentours immédiats d'Epéna. Ce village apparaît brusquement à l'un des coudes de la rivière : fouillis de cases dans un fouillis de palmiers ... Après une très longue journée de pirogue, nous sommes enfin arrivés à Epéna, où le chef de subdivision nous accueillit aimablement. Nous y restâmes la moitié d'une semaine, le temps de visiter en détail le village ( 800 indigènes ), d'installer nos catéchistes et de préparer la dernière étape du voyage : la descente de la Likouala-aux-Herbes ... Epéna n'est en somme qu'un bloc de terre de deux kilomètres de côté qui, durant les deux tiers de l'année, émerge des plaines basses recouvertes par la Likouala. La rivière a ici une crue de sept mètres. Les palmiers s'y rencontrent en grand nombre, très hauts, parfaitement dépouillés de leurs feuilles sèches, presque tous munis d'une calebasse où coule la sève ... Huit villages, du groupe bomitaba, ont été ici réunis. Ils sont habités par des gens turbulents, chasseurs fameux, peu enclin au servage et d'une susceptibilité toujours en éveil*[1]. »

Les tournées plus fréquentes à Epéna et dans les autres villages de la rivière reprennent avec le P. Yves Cariou, à partir de 1932. « Au printemps 1934, le P. Cariou essaie d'atteindre Epéna par le bas ( c'est-à-dire en remontant la rivière ) avec son petit bateau à bois, le *Saint-Louis,* mais il est arrêté à Ebambé, comme en 1932 avec l'*Augouard*. Il faut savoir, dit le chroniqueur

---

1. P. Gabriel Herriau, Esquisses congolaises : récit de voyage, dans *Les Missions catholiques,* février-mars 1918 et ss.

( le P. Noter ), qu'il existe une saison avec eaux et une saison sans eaux ! A présent les visites seront régulières dans cette rivière. En 1936, le P. Raymond Defosse, en été. En 1937, le même, d'Impfondo sur Ouesso, en passant par Epéna, Mokengui, Bwa, Tukulaka, etc. et retour par Ikelemba, Ibamba, Monguma-Bailly, Botongo ... et tout le bas. En novembre 1937, le P. Cariou, avec le *Saint-Paul*, affecté à Liranga. En 1938, le P. Louis Le Bail, ainsi qu'en 1939, 1940 et 1942. En 1941, pas de visite. En novembre-décembre 1943, le P. François Noter[1]. » Faisant le point en 1955, le P. Noter écrit : « Depuis le voyage du vaillant P. Malessard, en juin 1912, environ 3000 chrétiens ont été faits sur cette longue rivière et un bon nombre de mariages ont été bénis[2]. »

En 1954, le P. Noter fait l'acquisition à Epéna de la concession de la Compagnie Silvadès, concession sur laquelle se trouvent une maison et un hangar. Il obtient l'aide du chef de district pour faire construire, devant le hangar, une façade avec deux clochers. Epéna aura ainsi son église qui, en 1959 et 1960, sera desservie par les PP. Gérard Destombes et Roger Feldmann.

En septembre 1963, le P. Destombes fixe sa résidence à Epéna. En fait, son intention n'était pas de fonder une nouvelle mission, puisque, quatre ans plus tard, quand il quitte Epéna pour Mossaka, il note dans le journal : « Le père laisse à Epéna une annexe prête à devenir mission : église, maison meublée, cuisine équipée, atelier avec outillage, pirogue avec moteur. » Et il ajoute : « La chrétienté d'Epéna est loin d'être adulte. Une œuvre de catéchistes est indispensable pour assurer une pratique religieuse dans les villages. Autrement, les tournées ne sont pas rentables. » Mais il faut citer aussi le commentaire, dans ce même journal, de l'abbé Noël Ogné qui, à Epéna, prend la suite du P. Destombes : « Pour ma part, une annexe serait prête à devenir mission en exercice, moins par un dispositif plus ou moins matériel, que par un désir de Dieu et, par conséquent, de la pratique des sacrements ou du moins changement de vie de la part des vieux catholiques et de conversion de la part des païens. Quel est autrement le bénéfice de l'Église, royaume spirituel[3] ? »

Pratiquement redevenue annexe d'Impfondo, Epéna est visitée d'abord par l'abbé Noël Ogné ; plus tard, par le P. Corentin Le Solliec et par l'équipe du fleuve. Mais ces visites tendent à s'espacer et il faut attendre 1982 pour

1. *Rés. jal,* Epéna, 1955.
2. Ibid.
3. *Jal cté,* Epéna, 1967.

que, les tournées régulières reprennent à Epéna et sur la Likouala-aux-Herbes, avec le P. Jean Gardin. Celui-ci a trouvé la mission dans un triste état : le mobilier de l'église a été pillé et un des clochers de l'église menace de s'effondrer. La maison d'habitation est préservée, mais occupée par deux familles d'enseignants. En 1983, on entreprend la restauration de l'église : on supprime le clocher en mauvais état, on gratte les graffitis, on remet un autel en service. L'année suivante, malgré quelques difficultés dues à la mauvaise volonté de l'administration locale, on retrouve l'usage de l'ensemble des bâtiments et du terrain de la mission.

Cette même année ( 1984 ), Mgr Hervé Itoua, récemment nommé évêque du nouveau diocèse d'Ouesso, visite, pendant un mois, les secteurs d'Impfondo, Epéna, et Liranga. En 1986, deux religieuses, Filles de la Charité, viennent voir sur place la possibilité d'implantation d'une communauté ; projet préparé par deux autres visites dans les mois suivants. Le premier voyage des sœurs à Epéna s'est effectué à bord d'un avion de la société brésilienne qui, à cette époque, construit la route Impfondo-Epéna, route qui sera inaugurée en août 1988. Inutile de souligner combien cette route facilite les possibilités de communications avec Epéna.

En 1986 et 1987, avec l'aide de l'entreprise brésilienne, la maison d'habitation est transformée : on y ajoute un étage. Elle est prête, en octobre 1987, pour l'arrivée de quatre sœurs qui, un peu plus tard, feront construire leur propre maison. A partir de 1989, un père d'Impfondo passe à Epéna plusieurs jours par mois. Bientôt, le P. Marcel N'Tsika y est affecté, d'abord à mi-temps, puis à demeure ; mais, en juillet 1992, il est désigné pour la mission de Sibiti. Depuis, Epéna est régulièrement desservie par Impfondo et récemment, des travaux de réfection de l'église y ont été entrepris.

### Décembre 1963 – Saint-Michel ( Loukoléla )

Loukoléla était l'un des postes de catéchiste desservis par la mission de Liranga. Avec l'arrivée, fin 1952, du P. Pierre Pellier à Liranga, où il vient seconder le P. François Noter ; avec le renfort, en 1975, du P. Daniel Lejeune, Liranga connaît une période d'intense activité et de développement des postes de brousse. Au début de l'année 1956, le P. Noter peut écrire, avec satisfaction : « En remontant de Mossaka en fin janvier, nous plantons de toutes pièces une belle et grande église à Loukoléla, sur la colline. Nous y restons

dix jours tous les trois[1]. » Et, un an plus tard, arrivant de Mossaka où son ministère a été décevant, il note : « Autant Mossaka est mort, autant Loukoléla vit. Avec une grande chapelle en planche et en tôles. Aujourd'hui, nous venons construire le presbytère, avec le P. Lejeune qui me rejoint le 3 février. La firme Mendès et Cie nous donne le bois d'œuvre. Nous trouvons des tôles du côté belge. Nous recouvrons le presbytère de notre goût et qui sera pratique et suffisant, même pour deux personnes[2]. »

Le P. Norbert Flajolet, arrivé à Liranga en 1959, est spécialement chargé du secteur de Loukoléla et, au mois de décembre 1963, il y fixe sa résidence[3], ce qui pourrait être considéré comme la fondation d'une nouvelle mission. En fait on constate qu'aucun des états du personnel de la congrégation ou des annuaires des missions catholiques des années suivantes ne mentionne Loukoléla comme mission indépendante : elle est toujours indiquée comme annexe de Mossaka. Le P. Flajolet rentre en France en 1970. Il n'est remplacé que trois ans plus tard, par le P. Gérard Destombes, mais celui-ci ne séjourne qu'un an à Loukoléla, laissant la place à l'équipe du fleuve ( Mossaka ). Tout récemment ( 1993 ), un prêtre du clergé diocésain a été affecté à Loukoléla.

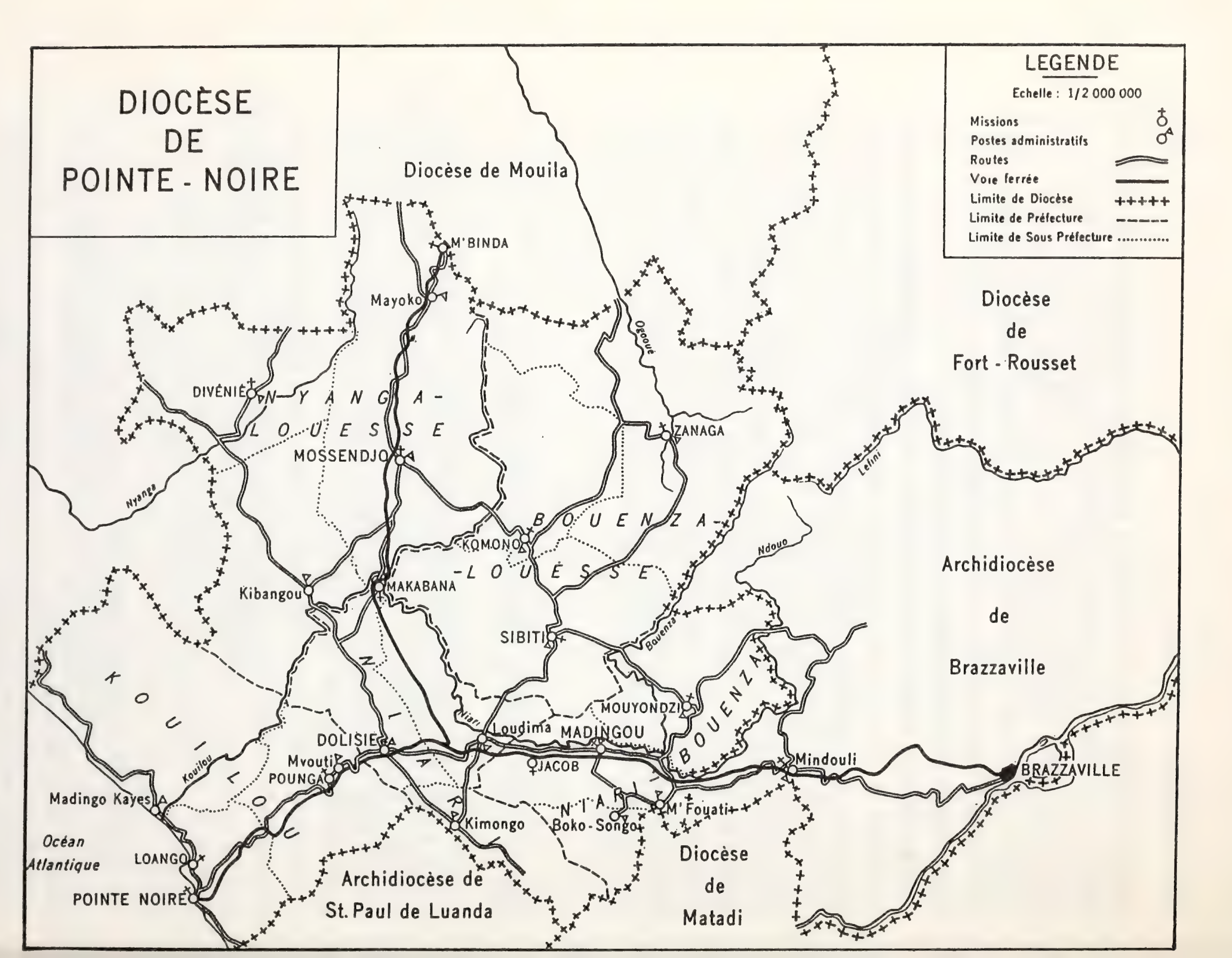
## 1964 – Saint-Charles Lwanga ( Mouyondzi )

« Le 7 mai 1961, Mgr Fauret bénit la nouvelle église du poste de Mouyondzi, dédiée au bienheureux Charles Lwanga, martyr africain[4]. » Le personnel de la mission se trouvait encore à Kengué, à 9 kilomètres du poste : le transfert officiel dans les nouvelles installations se fait en 1964, mais Kengué ne fermera ses portes que le 10 juillet 1971[5].

Un rapport, daté de 1975 précise : « Depuis une dizaine d'années, l'apostolat consiste à essayer de former des communautés chrétiennes structurées avec responsables et catéchistes... Nous pensons qu'en approfondissant les sessions données par l'E.F.A.C. tant aux responsables de *mabundu* qu'aux

---

1. *Rés ; jal,* 1956.
2. *Journal de brousse de Liranga,* février 1957.
3. *Annuaire des Missions catholiques,* 1966, p. 394. C'est probablement le P. Flajolet qui a fait construire, à Loukoléla, la chapelle actuelle qui a remplacé l'édifice en planches dont parle P. Noter.
4. *Bull. PN,* n° 28, janvier-juin 1961.
5. *Bull. PN,* n° 49, juillet-décembre 1971. Le personnel spiritain de la mission Saint-Charles Lwanga ( Mouyondzi ) comprend : les PP. François Ebendinger, Jacques Blier, Jacques Robillard, André Wieser, Bernard Leclercq, Jacques Dubourg, François Litschgi et le F. Véronus Mollemans.




Le diocèse de Pointe-Noire en 1970-1980.

catéchistes, l'Eglise grandira, peut-être pas en nombre, mais en qualité et les chrétiens deviendront ( deviennent déjà ) de plus en plus responsables de leur vie et de leur communauté ».

Les Sœurs de Saint-Charles de Lyon, arrivées en septembre 1963, ont été remplacées, en 1968, par les Sœurs missionnaires du Saint-Esprit.

En 1984, la mission est confiée au clergé diocésain.

### 1964 – Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus ( Vinza )

Déjà, à partir de 1961, le P. Charles Stœrkel faisait à Vinza, annexe de la mission de Kindamba, des séjours assez prolongés. La mission Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus de Vinza se sépare de Kindamba en 1964 et le P. Stœrkel s'y trouve seul jusqu'à son départ définitif en France, en 1973.

Après lui, sont présents à Vinza les PP. Joseph Le Badézet et Léon Neck, de 1974 à 1982. Ils y mènent à bien la construction de l'église. En 1982, le P. Neck est nommé à Mossendjo et le P. Le Badézet se replie sur Kindamba. Vinza redevient annexe de cette mission, pour quelques années, avant d'être confiée, en 1986, au clergé diocésain.

### 1964 – Le Foyer Abraham ( Bacongo, Brazzaville )

En 1964, le P. Jean Morizur, aumônier national de la J.E.C., construit à Bacongo, rue Eugène Nkakou, derrière le lycée Savorgnan de Brazza, un foyer avec une résidence pour deux prêtres, une bibliothèque et trois salles de réunion. Cet ensemble est destiné à abriter le siège de la J.E.C. et l'aumônerie des lycées et de l'Université ( celle-ci ne comporte alors que la propédeutique et les premières années des facultés des lettres et du droit ).

L'aumônerie prend le nom de *Foyer Abraham* et, en octobre, le P. Christian de la Bretesche, qui vient d'achever à Voka son année de stage pastoral, rejoint le P. Morizur, mais celui-ci est bientôt appelé à l'Archevêché par Mgr Mbemba. Au cours de l'année 1965, les mouvements d'action catholique et les cours de religion dans les lycées sont interdits. Le foyer continue cependant à accueillir les jeunes lycéens et les étudiants à la bibliothèque et à la cantine organisée pour eux.

En 1969, le P. Pauwels, marianiste, succède au P. de la Bretesche et transfère l'aumônerie au Centre catéchétique. Un peu plus tard, pendant la cons-

truction de leur couvent, les carmélites, s'installent provisoirement au Foyer Abraham ; lequel revient ensuite aux salésiens qui ont pris en charge la pastorale des collègiens et des lycéens.

## 12 mai 1965 – Saint-Charles Lwanga ( Pointe-Noire )

Après la création, à Pointe-Noire, des paroisses Saint-Pierre et Saint-François, on cherchait un terrain, à l'intérieur de la cité, pour y installer un Centre des Œuvres[1].

Depuis le début des groupes de J.O.C., le P. Ozanne réunissait ses jeunes dans un bar appartenant à un Dahoméen, M. Quenum, grand chrétien, mais malheureusement aussi grand polygame. Ce bar était connu sous le nom de *Palladium* et la même appellation s'appliquait au quartier. Depuis quelque temps, M. Quenum cherchait à le vendre et la mission était intéressée par l'emplacement ( le bâtiment ne valait pas grand-chose ). Le terrain mesurait 40 mètres sur 20 ; il était bordé sur trois côtés par deux rues importantes et, sur l'arrière, par une petite rue.

Après bien des tractations, le diocèse ayant acquis la propriété, le P. Guy Pannier et le F. Mathieu Jonkers établirent le plan des constructions à entreprendre : un bâtiment d'habitation à étage, pour deux résidents et une chambre de passage et un bâtiment divisé en cinq salles de réunion et une grande salle ( qui, par la suite, sera transformée en chapelle ). Cela laissait la place à une petite cour intérieure.

L'ensemble fut construit par le F. Mathieu en 1964-1965 et fut habité à partir du 12 mai 1965. C'est au cours de la construction, à la fin de l'année 1964, que les mouvements d'Action Catholique furent supprimés. Or il avait été prévu une salle par mouvement : J.O.C., J.E.C., Scouts, Légion de Marie ... et cela se savait. Dès la suppression, les mouvements de pionniers et la *J.M.N.R.*[2] ont commencé à dire que les bâtiments allaient leur revenir. Aussi a-t-on changé les plans, en faisant de la grande salle une chapelle de quartier ouvrant sur la rue et les salles ont été désignées comme salles de catéchismes. On a averti officiellement la municipalité de l'ouverture de cette chapelle, avec résidence de missionnaires.

1. A quelques mots près, le texte suivant est celui rédigé par le P. Guy Pannier.
2. *J.M.N.R.* : Jeunesse du Mouvement National Révolutionnaire.

Les premiers occupants furent le P. Guy Pannier, vicaire général et directeur des œuvres, et l'abbé Jean Bellard, prêtre *fidei donum* du diocèse d'Angers. L'abbé Bellard rentra en France en juin 1966 et fut remplacé par le P. Régis Lafont en septembre de la même année.

Il y avait, à Saint-Charles, une vie quasi paroissiale, avec messe quotidienne et messe du dimanche bien fréquentées ; petite chorale de jeunes et catéchismes de quartier. Peu à peu on a constitué une bibliothèque pour les jeunes, avec des livres envoyés par des amis de France : c'était la *couverture* pour des réunions de jeunes, malgré les interdictions. C'est à Saint-Charles que se réunissaient périodiquement les prêtres et religieuses pour l'élaboration de la pastorale d'ensemble et pour la catéchèse nouvelle, commencée après la nationalisation des écoles. Les deux confrères du centre prenaient leur repas de midi à l'évêché et sur place celui du soir.

L'avantage de cette maison était sa situation au milieu des autres paroisses de la ville et la discrétion que permettait l'agencement des salles, donnant uniquement sur la cour intérieure. Mais l'environnement était bruyant et difficile à supporter : haut-parleurs extérieurs des bars jusqu'à deux ou trois heures du matin, disputes dans les maisons, fêtes de deuils, etc.

En 1972, le P. Pannier regagne l'évêché et le P. Lafont est affecté à Jacob. Le Centre Charles Lwanga est alors confié aux salésiens qui logent ailleurs et sont présents au centre dans la journée.

A partir de 1977, le centre fut peu à peu abandonné et les locaux d'habitation furent loués à des instituteurs. Il servit un peu aux sœurs comme centre social, avec toujours une bibliothèque. En 1988, il était dans un état lamentable. Ce n'est que vers 1990 qu'il a été restauré et qu'il a retrouvé sa destination primitive de centre de jeunes. Il est actuellement habité par les Fils de la Charité.

## Octobre 1965 – Séminaire Saint-Jean ( Brazzaville )

La *Société Générale d'Entreprise* avait, de 1951 à 1953, construit le barrage du Djoué, pour alimenter une usine électrique qui fut mise en service à la fin de 1953. Le directeur de la *S.G.E.*, M. Furnon, avait établi sa maison et ses bureaux au bord de la route de Kinkala, près de l'école du village de Mafouta. Quand la S.G.E. partit de Brazzaville, les marianistes achetèrent le terrain et les locaux, pour y installer leur postulat.

En septembre 1965, après la nationalisation de l'enseignement privé, les

marianistes quittent Brazzaville et laissent leur propriété de Mafouta à la disposition du diocèse. En octobre, le P. René Charrier, avec deux coopérants, y installe le séminaire Saint-Jean qui comprend les classes de seconde et de première, auparavant à Mbamou. Complètent bientôt le personnel du séminaire, les PP. Jean Le Duc et Jean Guth.

La communauté du séminaire dessert aussi trois chapelles voisines : la chapelle Saint-Pie X, sur le plateau de l'O.M.S.[1], celle de Notre-Dame des Apôtres, à Sangolo[2] et celle de Saint-Paul de Madibou[3].

En octobre 1968, le grand séminaire prend possession des nouveaux bâtiments qu'on vient de lui construire et le séminaire Saint-Jean prend sa place dans les locaux laissés libres. Le P. Charrier a quitté Brazzaville pour Pointe-Noire, remplacé à Saint-Jean par l'abbé Michel Kouaya, qui, les années précédentes s'occupait de la classe de terminale au Centre catéchétique. Seconde, première et terminale sont désormais regroupées. Seul le P. Le Duc suit le séminaire dans ses nouveaux locaux : le P. Guth est resté sur place pour fonder la nouvelle paroisse de Saint-Paul de Madibou.

A Saint-Jean, des spiritains continuent quelque temps à y assurer la direction spirituelle ou à y donner des cours : le P. Le Duc, jusqu'à son départ en France, en 1974 ; les PP. Michel Stauffer et Robert Metzger.

## 13 novembre 1966 – Sainte-Bernadette ( Matendé, Pointe-Noire )

« Le 13 novembre 1966, à Pointe-Noire, au quartier Matendé, a lieu l'inauguration d'une nouvelle mission, placée sous le patronage de sainte Bernadette. En attendant la construction d'une maison d'habitation, les PP. Jean-Marie Deblock et Mathieu Grall, qui sont chargés de cette mission, s'installent dans une case en location[4]. »

---

1. La chapelle Saint-Pie X a été construite par la *S.G.E.*, pour mettre un lieu de culte à la disposition du personnel d'encadrement de la société ; personnel dont les habitations ont été par la suite cédées à l'*O.M.S.* ( Organisation Mondiale de la Santé ). L'*O.M.S.* se trouve toujours sur ce plateau et Saint-Pie X est devenue paroisse, avec un prêtre résident.

2. Sangolo : *Sa ngolo* signifie : travaille fort. Ce surnom a été donné au village voisin du barrage du Djoué, où se sont installés les travailleurs du barrage. Les PP. Le Duc et Charrier y ont fait construire la chapelle en 1966. Actuellement ( 1994 ), Sangolo est toujours annexe de Madibou. Les pères jésuites ont fondé, près de là, le *Centre de retraites de la Vouela* ( 1987 ). Les Sœurs de la Croix et les Sœurs de Cana y ont leurs noviciats.

3. Une école avait été construite par le P. Philippe David ( qui était alors à Saint-Pierre Claver ), à Madibou, vers 1955. En 1967, le P. Charrier fait construire une chapelle à côté de l'école.

4. *Bull. PN,* n° 39, juillet-décembre 1966.

Construite par le F. Mathieu Jonkers et le P. Jacques Morin, selon les plans de M. Stræsser, architecte hollandais de l'ONU, l'église Sainte-Bernadette est bénie le 8 février 1970[1].

Pour ses catéchismes et ses activités, la mission utilise des locaux chez les sœurs de Saint-Joseph et au Centre familial. Elle tire ses ressources de la gestion d'une station-service *A.G.I.P.*, située en ville.

Le P. Deblock est bientôt remplacé par le P. Jean Bassot qui, en 1977, est affecté à la procure diocésaine. Quand le P. Grall rentre en France, en 1979, la paroisse Sainte-Bernadette est confiée au clergé diocésain.

## 1967 – Jésus-Ressuscité ( Plateau des Quinze-Ans, Brazzaville )

Le quartier des Quinze-Ans, à Brazzaville, se trouve entre l'hôpital général et l'aéroport de Maya-Maya. Il était peuplé, à l'origine, par des retraités de l'armée française, ceux qui avaient fait *quinze ans* de service militaire, d'où son nom. A une certaine époque on lui donnera volontiers l'appellation de *Quartier chic.*

La paroisse de Mongali y avait acquis un terrain pour construire une salle d'œuvres. En 1967, on fonde la nouvelle paroisse de Jésus-Ressuscité, confiée au P. Jean Morizur. Celui-ci entreprend la construction de l'église et du presbytère. Le P. Jean Guilloux y fait un court séjour, avant son départ pour la France, en 1969.

En 1971, les religieuses, Filles de la Charité s'y installent[2] et accueillent dans leur communauté des Sœurs congolaises du Rosaire.

En 1977, le P. Morizur laisse la place aux prêtres polonais *fidei donum.*

## 1967 – Ndona Maria ( Mfilou, Brazzaville )

La paroisse Ndona Maria de Mfilou est située au nord-ouest de Brazzaville, entre l'aéroport de Maya-Maya et le Djoué. Elle a été fondée, en 1967, par le P. Auguste Durand qui fit construire l'église et s'y trouva seul jusqu'en 1974. Ayant subi une agression dont il eut du mal à se remettre, il rentre

---

1. *Bull. PN,* n° 46, janvier-février 1970.
2. Elles seront bientôt réputées pour leur cours d'alphabétisation, dit *Ecole spéciale.*

en France et il est remplacé par le P. Guillaume Verheul qui, en 1979, reçoit l'aide du P. Jean van der Burg, mais celui-ci est nommé à Kibouendé l'année suivante.

Les Sœurs de Sainte-Marie-Madeleine Postel ( diocèse de Coutances ) sont à Mfilou depuis 1973.

Le P. Verheul rentre en Hollande en 1986[1]. La paroisse est alors confiée au clergé diocésain.

C'est sur le territoire de la paroisse de Mfilou que se trouvent diverses maisons de formation : grand et moyen séminaire, noviciat et scolasticat des Frères de Saint-Gabriel[2], Foyer Poullart des Places des spiritains ; ainsi que le couvent des carmélites.

Signalons enfin que le quartier de Mfilou s'est trouvé au centre des affrontements entre milices, au cours des événements qui ont marqué l'année 1993. Les dégâts et les pertes subis par les habitants du quartier ont été très importants et les plaies seront longues à cicatriser.

## Septembre 1968 – Saint-Paul ( Madibou )

Une école avait été construite à Madibou par le P. Philippe David, dans les années 1960. Après la nationalisation des écoles, le P. Charrier avait construit, à proximité, une chapelle.

Quand, en septembre 1968, le séminaire Saint-Jean quitte Mafouta pour occuper les locaux de l'ancien grand séminaire, le P. Jean Guth reste sur place, en vue de la fondation d'une mission dans le secteur[3] . Mgr Mbemba avait l'intention de faire cette fondation à Notre-Dame des Apôtres de Sangolo, mais l'occasion se présente d'acheter la propriété de M. Lucy, électricien connu à Brazzaville. Cette propriété comporte une maison d'habitation et quatre hectares de terrain ; elle a l'avantage de se trouver à Madibou, près de la chapelle Saint-Paul, en bordure de la route de Kinkala, ce qui facilitera la desserte de Nganga-Lingolo, à une quinzaine de kilomètres. Le P. Gaston Schaub s'y installe au début de l'année 1969, rejoint en juillet par le P. Guth et par le F. Laurent Bangratz un peu plus tard.

Le 1er septembre 1972, arrivent les Sœurs de Ribeauvillé. Cette même

---

1. Il meurt quelques mois plus tard, le 4 janvier 1987.

2. Sur les œuvres des Frères de Saint-Gabriel au Congo, voir : Frères de Saint-Gabriel, *1957-1982, 25 ans au service de l'Eglise congolaise*, brochure de 42 pages, Brazzaville, 1983.

3. L'ancien séminaire Saint-Jean a été vendu à M. Milongo.

année le P. Guth est remplacé par le P. Roger Cadoret. Celui-ci cède la place, en 1983, au P. René Lefranc qui ne reste à Madibou que quelques mois, avant son départ définitif en France, pour raison de santé[1]. Le F. Laurent l'y a déjà précédé en 1975. Après le départ du P. Lefranc, le P. Schaub prend sa retraite[2] chez les Petites Sœurs des Pauvres, à Brazzaville et la paroisse Saint-Paul est confiée au clergé diocésain.

## 1968 – Sainte-Jeanne d'Arc ( Madzia )

Située à une vingtaine de kilomètres de Kibouendé, sur la voie de chemin de fer, Madzia[3] est une agglomération d'une certaine importance. Les protestants y ont depuis longtemps une mission, fondée par la Mission Évangélique Suédoise.

Le poste de catéchiste et la chapelle Sainte-Jeanne d'Arc étaient desservis par la mission de Kibouendé. En 1968, le P. Jean-Baptiste Gur, qui vient de quitter Kibouendé, s'installe à Madzia et y fait construire une église, dont le plan s'inspire de celui de l'église de Mongali, à Brazzaville. Le P. Gur reste seul à Madzia, jusqu'à son départ définitif pour la France, en 1981. Après lui, Madzia redevient annexe de la mission de Kibouendé.

## 25 décembre 1968 – Saint-André Kaggwa ( Mbota, Pointe-Noire )

Situé au nord de Pointe-Noire, le quartier Mbota avait pour chef Jean-Baptiste Tchibouanga[4]. C'est lui qui, en 1966, alla trouver le P. Léandre Michel, supérieur de la paroisse Saint-François, pour lui proposer de faire le choix d'un terrain, en vue d'y établir plus tard une nouvelle mission. Les démarches entreprises aboutissent à l'achat d'un terrain de 102 mètres de long sur 86 mètres de large, sur lequel on fit aussitôt planter des eucalyptus, pour limiter et occuper la surface. Mais, par la suite, les manœuvres intéres-

---

1. Après une longue et douloureuse maladie, le P. René Lefranc meurt à Berck-Plage, le 5 mai 1986.
2. Il a alors 84 ans. Il mourra, à l'âge de 91 ans, chez les petites Sœurs des Pauvres, à Brazzaville, le 10 janvier 1990.
3. La gare de Madzia portait autrefois le nom de Hamon.
4. Ce texte s'inspire d'un fascicule polycopié, *L'Etoile de Mbota,* paru à l'occasion du vingtième anniversaire de la bénédiction de l'église ( 29 mai 1988 ).

sées de certains ramènent la longueur à 77 mètres, ce qui explique qu'actuellement la paroisse se sente à l'étroit.

Mbota est alors annexe de Saint-François. En décembre 1968 on y édifie une chapelle provisoire. La messe y est célébrée le 25 décembre 1968, date de fondation de la paroisse, sous le vocable de Saint-Georges[1] qui, par la suite, sera changé en celui de Saint-André Kaggwa[2]. En 1969-1970, les FF. Placide Azou et Mathieu Jonkers y construisent l'église ( celle qui servira jusqu'au début des années 90 ), une salle, aménagée par après en logement, et, en 1970-1971, la maison des sœurs. Les Sœurs Franciscaines s'établissent à Mbota en juillet 1971.

En 1977, le P. Yves Monot demande à M. van den Berg, architecte hollandais, un plan pour l'église définitive. Le premier projet, un édifice circulaire, n'est pas retenu, trop difficile à réaliser. L'architecte propose alors le plan d'une église triangulaire, de 30 mètres de côté et les travaux commencent en janvier 1981. A la fin de l'année 1982, au moment de poser la toiture, des difficultés imprévues entraînent l'arrêt ( provisoire ) du chantier.

A la suite de démarches faites, à cette époque, par le P. Monot, le diocèse acquiert, plus loin dans le quartier, un terrain, où, le 21 mars 1982, une croix est élevée, comme signe d'espérance d'une future paroisse : c'est l'annexe Saint-Augustin.

En décembre 1986, le P. Clément Piers est nommé responsable de la paroisse et il y fixe sa résidence. M. Jaime Médina, ingénieur d'une compagnie pétrolière, a fait les plans et les calculs d'une charpente métallique pour l'église. M. Jean Cometti, du Comptoir du radiateur, exécute le travail préparatoire en atelier et réalise la pose de la toiture, qui constitue « un bel ensemble, robuste, sobre et clair ».

Le dimanche 13 décembre 1987, le P. Grégoire Manteck, spiritain camerounais, ordonné prêtre le dimanche précédent et nommé vicaire à Mbota, célèbre sa première messe dans la nouvelle église. Le P. Manteck quitte Mbota à la fin de l'année 1990, pour s'occuper de la fondation, à Pointe-Noire, d'un Centre d'accueil. Il quittera Pointe-Noire à la fin de l'année 1992[3].

Actuellement ( 1994 ), avec le P. Piers se trouvent les PP. Mikaël Massawe et Jacques Dubourg.

---

1. La chapelle avait été construite par le P. Georges Laloux, qui pensait lui donner le nom de son saint patron.
2. Saint André Kaggwa est l'un des 22 martyrs de l'Ouganda, canonisés par le pape Paul VI, le 18 octobre 1964.
3. Malade, le P. Manteck se rend au Cameroun où il mourra le 15 novembre 1993.

### 1er juillet 1969 – Saint-Joseph Ouvrier ( Loutété )

« 1er juillet 1969 : date officielle de la fondation de la mission de Loutété, détachée de Madingou[1]. » Les PP. François Litschgi et Jules Bitaud forment le personnel de cette nouvelle mission qui est sous le vocable de saint Joseph Ouvrier. En 1976, le P. François Ebendinger remplace le P. Litschgi, et le P. Bitaud quitte Loutété et le Congo en mai de la même année. En 1980, le P. Ebendinger est nommé à Madingou et il laisse la place, à Loutété, au clergé diocésain.

### 1er septembre 1970 – Procure des missions spiritaines ( Brazzaville )

Après le départ, au cours de l'année 1970, du P. Albert Roussel, de la procure du diocèse de Brazzaville, la décision fut prise de créer une procure spiritaine, indépendante de celle du diocèse. Déjà, en 1966 et 1967, il avait été question de la fondation d'une *Maison spiritaine* et un terrain avait même été réservé pour son éventuelle implantation : « le bosquet, derrière le patronage[2] ». En fait, à l'époque, personne, ou presque, ne considérait cela comme une urgence ou une nécessité et le terrain *réservé* fut dévolu à l'œuvre des Sœurs congolaises.

Le 1er septembre 1970 est créée la *Procure des missions spiritaines*. Le P. Jean Ernoult en a la charge, en communauté avec le P. Clément Piers, supérieur du district spiritain du Congo et le F. Ange van Moorsel, dirigeant le garage de la mission, qui relève de la responsabilité de la nouvelle procure. Celle-ci s'installe dans les locaux de l'évêché situés derrière la cathédrale, locaux que Mgr Théophile Mbemba laisse à la disposition des spiritains, « pour le temps où ils leur seront nécessaires[3] ».

La procure spiritaine continue à assurer le service d'accueil tenu auparavant par la procure diocésaine : c'est ainsi qu'y prennent pension le F. Jean-Bernard Goulard, qui donne des cours au postulat des Frères de Saint-Joseph, l'abbé Xavier Godec, prêtre *fidei donum*, professeur au séminaire Saint-Jean

---

1. *Bull. PN*, n° 46, janvier-juin 1970.
2. *Cahier des réunions du Conseil de district*, 1966-1967.
3. Ce sont les termes mêmes de l'accord passé entre Mgr Mbemba et le P. Piers.

et M. Paul Buchs[1], directeur de l'imprimerie de l'évêché et président du Secours Catholique.

*ZIGOMAR : « .. Il avait, dans ses débuts, lancé les Cœurs Vaillants. Il était bon, il était drôle. Les gosses l'adoraient et lui donnèrent vite son surnom de Zigomar ... C'est le P. Peyre qui brancha Théophane sur les cas sociaux : – Qu'est-ce que tu fais pour les handicapés ? – Les polios ? il n'y en a pas vingt à Brazzaville ! – Viens voir ... Ils se cachent derrière les cases. Ils commencèrent leur recensement ; ils découvrirent des centaines d'infirmes. Théophane leur fit d'abord de beaux arbres de Noël, avec d'innombrables colis. mais il cherchait comment les soigner, les rééduquer. Cent fois il traversa le fleuve avec ses malades, pour les confier aux spécialistes belges. Jusqu'au jour où l'hôpital de Brazzaville se pourvut en personel et en matériel voulus ... Le Secours catholique de Paris voulait aider à d'utiles projets, en les fractionnant en ces* micro-réalisations, *tellement efficaces pour financer l'impossible. Il offrit ses services au diocèse, en demandant qui pourrait présider à ses activités. On lui conseilla Théophane, en signalant qu'il n'était peut-être pas le summum de la distinction, mais qu'il était sûrement un cœur d'or. Il eut connaissance de son dossier et demanda ce qu'on entendait par* summum de la distinction. *Il en rit de bon cœur et se lança avec des moyens nouveaux dans le* social ... *Avec acharnement, jour après jour, au fil des années, il veilla à ce que sortent de terre les bâtiments d'accueil, les salles de soins et de rééducation dont il n'avait pas osé rêver ! Il veilla à faire venir les chirurgiens, les kinésithérapeutes dont ses gosses avaient besoin[2]... »*

En juin 1971, le F. Ange ( qui reprend alors son nom de baptême : Bernard ) quitte Brazzaville pour l'imprimerie de l'évêché de Pointe-Noire. Le F. Jean-Bernard[3] le remplace au garage, mais celui-ci sera fermé l'année suivante et le frère ira à Kindamba. A la procure, à la place de l'abbé Godec, rentré en France, prend pension l'abbé Pierre Le Borgne *( fidei donum ),* fondateur et curé de la paroisse de Ngangouoni.

---

1. M. Paul Buchs, plus connu sous le nom de Frère Théophane : membre de la Congrégation du Saint-Esprit, de 1937 à 1949, après un séjour en France de 1949 à 1952, celui que l'on continuait à appeler F. Théophane fut engagé par Mgr Biéchy comme directeur laïc de l'imprimerie de l'évêché. Il connaissait à Brazzaville une certaine célébrité par son surnom de *Zigomar.* Il mourut à Brazzaville, le 30 mars 1978.

2. *La Semaine Africaine,* 9 avril 1978 : extrait de l'allocution prononcée par Mgr Raymond de la Moureyre aux obsèques de M. Paul Buchs, le 1er avril 1978.

3. Par la suite, le F. Jean-Bernard reprit son nom de baptême : Jean-Pierre.

En 1972, constatant que les services assurés par la procure dépassent les seuls besoins des missions spiritaines et concernent l'ensemble des missions des diocèses de Brazzaville et Owando ( le diocèse de Pointe-Noire faisant rarement appel à ces services ), on change d'appellation, pour devenir la *Procure des missions congolaises*. En 1973, le P. Piers est remplacé, comme supérieur principal, par le P. Joseph Gross ; mais celui-ci est bientôt nommé premier assistant général de la Congrégation du Saint-Esprit à Rome. C'est alors le P. René Charrier qui lui succède.

A la fin des années 1970, les spiritains, qui, vers 1960, ont été jusqu'à 140 dans les trois diocèses ( Pointe-Noire, Brazzaville, Owando ), ont diminué de moitié. Peu à peu, ils prennent conscience des aspects équivoques, ou même contradictoires, de la situation où se trouve la procure des missions congolaises. Les services qu'ils assurent fonctionnent dans des locaux qui, à l'origine ont été édifiés et entretenus par eux ; mais, depuis, ces locaux ont été cédés, sans esprit de retour, aux responsables congolais du diocèse de Brazzaville. Mgr Mbemba et son successeur, Mgr Biayenda, certainement sans arrière-pensées, laissent ces locaux à la disposition des spiritains ; il n'empêche que ceux-ci souhaitent une indépendance matérielle plus évidente vis-à-vis des diocèses. On constate aussi que des systèmes parallèles se sont mis en place : accueil au Centre catéchétique ou ailleurs, organisation interne de certaines congrégations et des prêtres *fidei donum* polonais ...

Devant cette situation, qui résulte d'une évolution normale, les spiritains prennent la décision, au début de l'année 1977, de laisser au diocèse de Brazzaville la responsabilité de la gestion de la procure des missions congolaises et d'entamer les démarches nécessaires à la création d'une *Maison spiritaine,* résidence du supérieur principal et de l'économe du district. Ces démarches aboutissent à l'achat, aux Sœurs de Cluny, du terrain voisin du dispensaire de la *S.I.A.T.*[1], et à la construction de la *Maison Libermann*[2]. A la fin de l'année 1977, la passation de service à la procure des missions congolaises est assurée avec l'abbé Félix Békiabéka.

---

1. *S.I.A.T.* : Société Industrielle et Agricole des Tabacs. Cette fabrique de cigarettes de Brazzaville avait construit pour ses employés, sur un terrain acheté aux Sœurs de Cluny, un dispensaire qui était aussi un bureau d'aide sociale.

2. Le grand séminaire de Brazzaville, jusque là séminaire Libermann, ayant pris le nom de séminaire *Cardinal Biayenda,* il parut normal d'adopter la dénomination de *Libermann* pour la nouvelle Maison spiritaine.

## Avril 1971 – Pirogue (n° 1)

*Pirogue* est le titre de la revue, née à l'initiative du P. Joseph Gross ( alors recteur du grand séminaire de Brazzaville ) et dont le premier numéro paraît en avril 1971. C'est « une revue africaine, rédigée en Afrique », paraissant quatre fois par an, dont la rédaction est assurée par « une équipe interafricaine de 80 collaborateurs ». A partir de 1975, les *Editions Saint-Paul* d'Issy-les-Moulineaux en assurent la direction. Chaque numéro est bâti autour d'un thème, le plus souvent un centre d'intérêt s'adressant spécialement aux lecteurs africains. Quelques exemples des sujets traités : *La promotion de la femme – Etre africain aujourd'hui – Visages du socialisme – Proverbes et images de l'Afrique – Sorcellerie et magie – Eglises indépendantes africaines – Les sectes – Construire ton pays ...*

## Septembre 1971 – É.F.A.C. ( Jacob )

« Du 14 au 16 avril 1971 a eu lieu, à Pointe-Noire, la troisième session du Conseil presbytéral du diocèse. Les questions traitées concernaient les objectifs prioritaires à atteindre : vocations ecclésiastiques et religieuses, formation des catéchistes et animateurs de communautés chrétiennes, en particulier par une équipe volante comprenant un prêtre ( le P. Henri Legrand ), une religieuse et un laïque. Cette équipe, basée à Jacob, porte le nom de *Équipe de Formation des Animateurs de Communautés chrétiennes* ou É.F.A.C.[1]. »

Le P. Henri Legrand[2] résidait alors à la mission de Jacob. La sœur Thérèse Madec, deuxième membre de l'équipe d'animation, se trouvait à la communauté des sœurs de Saint-Méen, à Madingou. Tous deux commencèrent par interroger pères et sœurs, dans différentes missions du diocèse de Pointe-Noire, sur ce qu'ils souhaitaient voir mettre en place. Ils se rendirent ensuite dans le diocèse de Brazzaville, pour y consulter l'abbé Jean-Pierre Gallet[3] et le P. Armel Duteil[4] qui travaillaient à la formation des catéchistes et animaient pour eux des sessions.

---

1. *Bull. PN,* n° 48, janvier-juin 1971.
2. Le texte qui suit s'inspire de très près de notes communiquées par le P. Henri Legrand.
3. L'abbé Jean-Pierre Gallet est un prêtre français, membre du clergé du diocèse de Brazzaville à cette époque. Actuellement, il fait partie du diocèse de Kinkala.
4. A cette époque le P. Armel Duteil se trouvait à la mission de Kindamba.

La première session eut lieu à Mont-Bélo ( entre Dolisie et Loudima ), avec le P. François Ebendinger et une douzaine de catéchistes du secteur. Très vite, les sessions, qui s'adressaient surtout aux catéchistes, ont dû être ouvertes aux responsables de communautés[1]. Mais il fallut adapter la façon de faire les *partages d'Évangile* à chacune de ces catégories : la plupart des responsables de communautés étaient des *anciens* qui ne savaient pas lire. Avec eux, on partait d'une image qui servait de base visuelle ; on racontait l'Évangile, on le faisait redire ; enfin, on en recherchait *la phrase essentielle* à partir de laquelle pouvait surgir une prière personnelle.

Les communautés se sont développées sur la base de cinq éléments :

1 ) La prière communautaire, le dimanche et en semaine.

2 ) La charité, l'amour du Christ qui doit rayonner des communautés.

3 ) La *mission* de faire connaître Jésus-Christ, par le catéchisme et le partage d'Évangile.

4 ) La réunion hebdomadaire pour tout ce qui concerne la vie de la communauté et, éventuellement, régler les *palabres* internes.

5 ) Entretenir une plantation commune, dont les produits alimentent la caisse de la communauté.

De 1971 à 1980 de nombreuses sessions eurent lieu dans tout le diocèse, soit pour les catéchistes, soit pour les responsables de communautés. Au bout de quelque temps, de plus en plus de sessions étaient demandées, non plus seulement dans les missions, mais dans les villages mêmes ; ainsi la même session pouvait avoir lieu dans différents villages, sur le territoire d'une mission.

En juillet 1974, les Frères de Saint-Gabriel quittèrent leur petit séminaire de Dolisie. Pour éviter la confiscation de ces bâtiments par le gouvernement, l'É.F.A.C. quitta Jacob pour Dolisie. Quelques sessions eurent lieu sur place, pour les catéchistes, mais cela posa quelques problèmes matériels.

En octobre 1974, l'équipe s'agrandit, avec la présence du P. Georges Laloux et de la Sr Christiane Dhumeau ( spiritaine ) et, en 1976, avec l'arrivée de l'abbé Télesphore Burandu, séminariste en stage pastoral.

Mgr Godefroy Mpwati n'avait pas, sur le rôle de l'É.F.A.C. dans son diocèse, les mêmes vues que son prédécesseur. A la fin du mandat de chaque membre de l'équipe, le personnel ne fut pas renouvelé. Le P. Legrand finit son temps à l'É.F.A.C. en juillet 1977, Sr Thérèse, un an plus tard ; le P. Laloux et Sr Christiane reçoivent une autre affectation, en 1980.

---

1. Communautés de base ou *mabundu*. Voir interview du P. Martin van Roy, *Vers une communauté chrétienne vivante en terre bantoue,* i/d ( information-documentation ), Equipe généralice, novembre 1975.

## Novembre 1971 – Saint-Jean-Baptiste ( Talangaï, Brazzaville )

A la fin des années1960, l'extension de Brazzaville vers le nord se fait au-delà de la *Tsiémé* et de l'ancien cimetière, qui, quelques années auparavant, se trouvait hors de la ville. Pour desservir ce nouveau quartier appelé *Talangaï*, le P. Jean-Marie Grivaz achète, en 1967, un terrain situé près du Congo. En 1970-1971, il y construit l'église Saint-Jean-Baptiste, dont la bénédiction est faite, par l'abbé Louis Badila, en novembre 1971. Le P. Grivaz fixe alors sa résidence dans cette nouvelle paroisse. En 1974, les Sœurs de la Croix de Chavanod s'y installent à leur tour. Avec le P. Grivaz ou après lui, séjournent à Talangaï les PP. Ernest Binet, François-Xavier Breynaert, Jean-François Bierling et Jacques Dehais. Celui-ci y est encore actuellement ( 1994 ).

## 8 septembre 1974 – Christ-Roi ( Loandjili, Pointe-Noire )[1]

Quand, à la fin du siècle dernier, les missionnaires de Loango visitent les villages de Pointe-Noire ( lui-même simple lieu-dit ) et des environs, Mvoumvou, Mpaka, Mpita, Loandjili, ils considèrent cette tournée comme une des plus difficiles, en raison des marécages qu'il faut traverser, avec, parfois, de l'eau jusqu'à la ceinture[2].

Rappelons que la ville de Pointe-Noire doit son origine à la décision du Gouverneur général Augagneur, en juin 1921, de désigner ce lieu comme terminus maritime de la ligne de chemin de fer à construire entre le Stanley Pool et l'Atlantique. Rappelons aussi que la première mission de Pointe-Noire, Notre-Dame del Sasso, date de 1930.

Vers 1950, le P. Léandre Michel fonde une école catholique au village de Loandjili. On y célèbre la messe de temps en temps. D'abord rattachée à la paroisse Saint-Pierre, cette école, à partir de 1960, dépend de Saint-Christophe. Après la nationalisation des écoles, en 1965, on construit hâtivement à Loandjili-village, une chapelle en planches, dédiée à saint Joseph. Cette chapelle existe toujours.

A partir de 1970, Pointe-Noire s'étend rapidement et le quartier Loandjili

---

1. D'après des notes communiquées par le P. Pierre Wauters.
2. Un quartier de Pointe-Noire s'appelle *Culotte,* parce qu'il fallait, autrefois, relever la culotte pour s'y aventurer.

voit sa population augmenter de façon importante. En 1973, le P. Pierre Wauters prévoit de s'y installer. Il obtient un terrain de 50 mètres sur 50 à proximité du centre administratif et, avec l'aide de quelques bienfaiteurs, il y fait construire une chapelle en briques. Lui-même loge dans une maison en location. Le 8 septembre 1974, date de la première inscription d'un baptême dans le propre registre de Loandjili, peut être considéré comme date de fondation de la paroisse, qui, deux ans plus tard, prendra le nom de Christ-Roi[1]. Cette même année 1974, une communauté de Sœurs Spiritaines s'installe à proximité de la mission, dans deux maisons qu'elles louent.

L'abbé François-de-Paul Moundanga remplace le P. Wauters, en avril 1981, mais il reste peu de temps et les Spiritaines quittent Loandjili en même temps que lui. L'intérim est assuré par des prêtres de différentes paroisses. Le P. Gabriel Le Normand qui est alors procureur à l'évêché, participe à ce ministère et procède même à l'agrandissement de l'église. Depuis 1990, c'est le clergé diocésain qui a en charge la paroisse du Christ-Roi, où ont été construites plusieurs salles et une maison d'habitation. Actuellement ( 1994 ), le P. Pierre Wauters, qui réside à la Maison Brottier et les spiritaines de Notre-Dame apportent leur aide au curé. Un des grands problèmes de la paroisse est son immensité : il faut presque deux heures de marche pour aller aux confins de Loandjili.

## 1975 – Notre-Dame de Fatima ( Mpila, Brazzaville )

La chapelle Notre-Dame de Fatima, à Mpila, bénie le 13 octobre 1954 par Mgr Alves de Pinho, archevêque de Loanda[2], fut longtemps desservie par la paroisse Sainte-Anne, puis par le P. René Charrier ( en 1974-1975 ), avant que le P. Jean Morizur ne s'y installe, y fondant ainsi une nouvelle paroisse pour la partie est de Brazzaville. En 1979, le P. Morizur quitte Mpila pour Saint-François et laisse la place au clergé diocésain.

1. Nom choisi par Mgr Godefroy Mpwati.
2. *BG,* novembre-décembre 1954.

**15 janvier 1978 – Maison Libermann ( Brazzaville )**

Quand la décision fut prise de créer à Brazzaville une maison spiritaine, on se mit à la recherche d'une maison ou d'un terrain. Deux possibilités se présentèrent à Mpila, mais l'une avec des bâtiments vétustes et l'autre avec une maison trop petite et peu de possibilités d'agrandissement.

Les Sœurs de Cluny avaient loti et mis en vente une partie de leur propriété. Les pères jésuites venaient d'acquérir une de ces parcelles, mais les sœurs n'avaient pas l'intention, à l'époque, de vendre la partie de terrain où s'est établie depuis la nonciature.

Le terrain que, finalement, nous leur avons acheté et sur lequel se trouve actuellement la Maison Libermann ne faisait pas partie des parcelles loties : les sœurs pensaient que la pente y était trop forte. Malgré cet inconvénient, compensé par l'avantage d'être bien placé en ville, la décision fut prise d'y faire construire la maison spiritaine. Il fallut prévoir des fondations profondes et il y eut, dès que la construction fut achevée, à la fin de l'année 1977, des terrassements importants à réaliser.

Le 15 janvier 1978, s'installe la première communauté de la Maison Libermann, composée des PP. René Charrier, supérieur principal du district, Jean Ernoult, économe du district et Paul Coulon, qui travaillait alors à *La Semaine Africaine.*

En juin 1978, le P. Ernoult laisse la place au P. Robert Metzger, qui, peu après, réalise l'oratoire imaginé par le P. Charrier. L'année suivante, le F. Paul Ronssin remplace le P. Coulon. En 1980, le P. Joseph Wollenschneider succède au P. Charrier comme supérieur principal. En 1982, le P. Metzger est remplacé par le F. Paul Vergnaud et, en 1986, le P. Wollenschneider par le P. Jacques Blier. De 1986 à 1992, passent aussi à la Maison Libermann le P. Antoine Delègue et le F. Jean-Pierre Goulard. On réalise, au cours de l'année 1987, l'agrandissement de la maison.

Préparée par des démarches entre l' Œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, Caritas-Congo, des représentants du gouvernement congolais et les spiritains, l'ouverture du *Foyer Père David*[1] a lieu en 1988. Le sous-sol de la Maison Libermann est mis, provisoirement, à la disposition du foyer et le

1. Le P. Philippe David ( 1920-1974 ), décédé à Brazzaville le 2 janvier 1974, avait été missionnaire au grand séminaire, à Saint-Pierre Claver, Kibouendé, Mindouli, et Kindamba.

F. Paul Vergnaud y forme des apprentis charcutiers. Après le départ du F. Paul, c'est le P. Michel Jarrot qui prend la direction du foyer[1].

Le P. René Tabard devient, en 1992, supérieur principal du district spiritain du Congo. Avec lui, la communauté est composée des PP. François Le Bec, économe du district, et François Clainchard, qui assure la comptabilité, mais qui, en 1995, rentre en France.

## Octobre 1978 – Saint-Grégoire ( Kingoma )

La paroisse Saint-Grégoire a été fondée, au village de Kingoma, en octobre 1978, par les PP. Bernard Guy et Gérard Soudant[2]. Elle est située à 16 kilomètres de Brazzaville, sur la route du nord et dessert le plateau batéké jusqu'à la Léfini. Le chef Grégoire Massengo, sculpteur à Kingoma, avait commencé, avant son décès, en avril 1978, à construire une chapelle et il mettait à la disposition de la mission le terrain qui l'entourait. L'abbé Louis Badila, qui assurait l'intérim après la mort du cardinal Biayenda, donna son accord pour cette fondation.

Le secteur qui s'étend du kilomètre 13 au kilomètre 45 dépendait auparavant de Ngoma Tsé-Tsé. Le secteur du fleuve, rive droite du Congo, de Brazzaville à l'embouchure de la Léfini, avait été assez régulièrement desservi par la mission de Ouenzé, depuis 1953. Du fait du départ du P. Soudant, en mars 1979, ce secteur sera délaissé, sauf Ngabé, visité chaque mois par la route.

Le plateau lui-même avait été autrefois évangélisé en partie par les missionnaires de Brazzaville. Dans les années 1935-1936, le P. Maurice Ramaux y avait fait des tournées à pied. Vingt ans plus tard, à partir de Saint-Pierre-Claver, il l'avait de nouveau parcouru, en voiture cette fois. De 1959 à 1963, il avait même fixé sa résidence à Mbé, avec le projet de fondation de la mission Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. De Mouléké, où il habite à partir de 1965, il fera encore quelques tournées sur le plateau, jusqu'à son départ en France, en 1970.

Avec le P. Guy, se succèdent à Kingoma le F. Pascal Lebret, puis les PP. Roger Cadoret, Albert Roussel et Jean Guth. Celui-ci est remplacé, en 1993, par le P. Victor Blanchet.

---

1. Le P. Michel Jarrot loge à la *Case David*, à Bacongo, où, actuellement ( 1994 ), se trouvent avec lui trois postulants.
2. Le texte suivant s'inspire de notes communiquées par le P. Bernard Guy.

## 1982 – Scolasticat Poullart des Places ( Brazzaville )

Le P. René Charrier, supérieur principal du district du Congo, demanda, en 1980, à l'abbé Louis Badila, vicaire capitulaire, un terrain, pris sur celui du séminaire Saint-Jean, pour la construction d'un *foyer* destiné à recevoir les jeunes profès spiritains qui faisaient leurs études au grand séminaire *Emile Biayenda*[1]. L'abbé Badila donna son accord pour la libre disposition par les spiritains d'un terrain[2] situé au fond de la propriété du séminaire Saint-Jean, le long de la route qui descendait vers le Djoué. Les circonstances imposant aux spiritains une certaine réserve, le P. Charrier prit le minimum de surface jugée nécessaire à l'époque.

A cet emplacement, le F. Pascal Lebret construit, en 1981, un bâtiment de sept chambres d'étudiants, avec un bureau-chambre pour le directeur, un petit réfectoire et une cuisine. Le foyer *Poullart des Places* fonctionne à partir de 1982[3]. Le P. René Tabard est le premier directeur, de 1982 à 1988. Le P. Alphonse Hetterscheid en est l'économe, de 1983 à 1985 et le P. Georges Laloux de 1985 à 1987 ; tous deux chargés en même temps de la paroisse de Kingouari.

En 1983, sur l'extension de terrain accordée par Mgr Barthélemy Batantou, le P. Hetterscheid construit un bâtiment comprenant chambre et bureau de l'économe, quatre chambres d'étudiant et une grande salle de réunion. En matériaux préfabriqués, cette construction posera, par la suite, des problèmes d'étanchéité.

En 1987, devant l'augmentation du nombre d'étudiants, une subvention est demandée à Rome et on construit deux bâtiments, l'un comprenant deux salles de cours au rez-de-chaussée et sept chambres à l'étage, l'autre uniquement composé de chambres. Dans l'ancien bâtiment, le réfectoire et la cuisine sont agrandis, en prenant sur les chambres. Cela fait alors une capacité de 25 chambres pour les étudiants et trois pour les formateurs. Tous ces travaux ont été effectués par M. Visbeek ( anciennement F. Bonaventure ), sous le contrôle du P. Jean Guth. Les deux bâtiments sont opérationnels l'un pour la rentrée 1987, l'autre l'année suivante.

---

1. Ce texte reproduit des notes rédigées par le P. Guy Pannier.
2. Ce terrain redeviendrait propriété du diocèse en cas de départ des spiritains.
3. L'ouverture *officielle* du scolasticat Poullart des Places à Brazzaville date du 20 octobre 1989 : voir *BG*, n° 780, 1985-1989, p. 251.

La même année, on fait quelques aménagements dans une maison voisine que l'on vient d'acheter. En juillet 1987, le P. Guy Pannier assure la charge l'économat de la *F.A.C.* ( Fondation d'Afrique Centrale[1] ). En septembre 1988, le P. Christian Berton prend la direction du *foyer* qui devient alors *scolasticat*.

A la rentrée 1989, les cours commencent à être assurés au scolasticat même, avec une équipe d'animateurs composée des PP. Christian Berton, Benoît Dieme, Nicolau Rufino ( Angola ) et Guy Pannier ( économe ) et 23 scolastiques. En 1990, le P. Berton part pour Libreville et le P. Dieme prend la direction, assisté des PP. Rufino et Pannier, auxquels s'ajoute le P. Pierre Buis. L'année suivante, le P. Pannier, parti pour Libreville, est remplacé par le F. Maixent Kouka, et le P. Buis fait, en Israël, un recyclage d'un an.

En juillet 1993, le P. Dieme, nommé supérieur de la F.A.C., rejoint Libreville. Le P. Rufino prend la direction d'un scolasticat peu nombreux, à cause d'une diminution temporaire du nombre des novices. En octobre 1993, devant les événements de Brazzaville, cinq scolastiques sont envoyés à Bangui et seuls restent à Poullart des Places le P. Buis, le F. Maixent Kouka et quatre scolastiques de dernière année.

En 1994, Mgr Batantou accorde tout le terrain qui se trouve le long de la route ( environ 100 mètres ), pour l'agrandissement du scolasticat et pour avoir, plus tard, la place d'une maison de retraite pour les spiritains congolais.

A la rentrée 1994, le scolasticat compte quatre formateurs et quinze scolastiques[2].

***6 Juin 1983 – Diocèse d'Ouesso :*** *Créé le 6 juin 1983, par division du diocèse d'Owando, le diocèse d'Ouesso comprend les régions de la Sangha et de la Likouala. Le premier évêque d'Ouesso est Mgr Hervé Itoua.* ( *BG*, n° 779, p. 163-164 )

## Novembre 1983 – Ndunzi'a-Mpungu ( Ngamaba, Brazzaville )[3]

Le P. Auguste Durand était curé de Ndona Maria de Mfilou en 1971. Un des quartiers les plus éloignés du centre de la paroisse est celui d'Indzuli,

---

1. Sur la F.A.C., voir : H.KOREN, *Les Fondations spiritaines,* La Fondation d'Afrique Centrale, p. 230.
2. En 1994, vient d'être créé un *postulat,* situé à Kinsoundi, qui a pour directeur le P. Michel Gueko et qui héberge aussi le P. Christian de la Bretesche. Les postulants y sont au nombre de sept.
3. Le texte suivant est la reproduction d'une note communiquée par le P. André Loos.

situé non loin des bâtiments administratifs du district de Ngamaba. Les chrétiens de ce quartier demandèrent au P. Durand l'ouverture d'un lieu de culte. La père accepta, mais demanda aux fidèles d'édifier eux-mêmes leur chapelle : il s'engageait à leur fournir les tôles de la toiture. Après l'acquisition d'un terrain d'environ un hectare, à côté des bâtiments du district, un espace est clôturé avec des cloisons en bambou, un toit est soutenu par de solides piquets cherchés dans la forêt voisine et une estrade en ciment tient lieu de chœur. Le P. Durand y célèbre la messe chaque dimanche à 16 heures.

Vers Pâques 1972, les chrétiens de Ngamaba expriment le désir d'avoir la messe le dimanche matin. Le P. Durand les envoie au grand séminaire, pour y solliciter un prêtre, et c'est ainsi que le P. André Loos se rend désormais à Ngamaba chaque dimanche. Par la suite, il prend la responsabilité des catéchismes et de l'ensemble de la communauté chrétienne du quartier.

En 1975, le cardinal Biayenda souhaite la construction d'une église, mais les travaux ne commencent que deux ans plus tard. Noël 1977 est célébré dans les murs et sous le toit de l'église, mais les travaux se poursuivent encore l'année suivante.

En novembre 1983, la communauté de Ngamaba, détachée de Mfilou, est érigée en paroisse. En 1984, on inaugure la maison paroissiale Saint-Joseph, comprenant un bureau, une chambre et trois grandes salles et on y installe l'électricité. Début 1986, une grande sacristie est ajoutée à l'église.

Au départ du P. Loos, en juillet 1986, la paroisse est confiée, après quelques intérims, aux Fils de la Charité, qui continuent les aménagements, avec la construction d'un presbytère et d'un foyer pour leurs scolastiques.

Au cours des événements dramatiques dont Brazzaville a été le théâtre en 1993-1994, la paroisse de Ngamaba a subi des dégâts importants.

***5 décembre 1983 – Diocèse de Nkayi :*** *Créé Le 5 décembre 1983, par divisione du diocèse de Pointe-Noire, le diocèse de Nkayi comprend les régions du Niari, de la Lékoumou et de la Bouenza. Le premier évêque de Nkayi est Mgr Ernest Nkombo ( jésuite ).* ( *BG*, n° 779, p. 163-164 )

**1984 – Saints Martyrs de l'Ouganda ( Kingouari, Brazzaville )**

Dans les années 1970, à l'extrémité ouest de Brazzaville, proche du Djoué, la mission disposait d'un terrain, dans le quartier de Kingouari. Les Scholas

populaires eurent un temps le projet d'y édifier une église qui servirait pour leurs rassemblements. En fait, ce fut l'abbé Pierre Le Borgne, curé de Ngangouoni et desservant de Kingouari, qui y commença la construction d'une église, continuée par le P. Guillaume Verheul et achevée, un peu plus tard, par le P. Alphonse Hetterscheid. Après lui, c'est le P. Georges Laloux qui dessert cette annexe. Kingouari devient paroisse en 1984, sous le vocable des Saints Martyrs de l'Ouganda, avec le P. Daniel Muff comme curé. Celui-ci cède bientôt la place au clergé diocésain.

## 19 mars 1987 – Saint-Joseph ( Tout-pour-le-Peuple, Brazzaville )

« Saint-Joseph de *Tout-pour-le-Peuple,* nom bizarre pour désigner une paroisse[1] ! C'était en 1974. Pour se libérer de l'emprise néocolonialiste et capitaliste, le Congo avait opté pour le marxisme scientifique. Le peuple ne comprenait pas toujours de quoi il s'agissait. Dans un discours d'explication, le président Marien Ngouabi lança un slogan qui devait devenir fameux : *Tout pour le peuple ! Rien que pour le peuple !*

« Mais le premier des rêves pour le peuple congolais, c'est d'avoir sa petite clôture pour construire sa case afin d'y élever sa famille. A Brazzaville, les clôtures étaient rares et chères. Pourtant, il y avait, au-delà des ravins et surplombant le fleuve, un vaste plateau qui s'allongeait au pied de la colline du Boukero. Il était inhabité et faisait bien des envieux. Le Peuple médita la parole du Président. On palabra interminablement, on s'organisa, puis, un beau jour, on se mit en marche. Chacun arrivait, armé de machettes, porteur de quatre piquets, de décamètres aussi. On délimita l'emplacement du marché, de l'école, du dispensaire. Les rues furent tracées, se coupant à angle droit. Des milliers de squatters délimitèrent leurs clôtures : vingt mètres sur vingt mètres, pas plus. Tout s'accomplit dans l'ordre. Bientôt, une grande pancarte se dressa : *Quartier Tout-pour-le-Peuple*. Lorsque les propriétaires et l'administration voulurent réagir en envoyant les miliciens, il était trop tard ! Le Peuple estimait avoir conquis ses droits et il devenait menaçant. Devant le fait accompli, on se contenta d'obtenir le paiement du permis de construire.

« Nous venions d'achever l'église Saint-Jean-Baptiste de Talangaï, plus pro-

---

1. Le texte suivant reproduit, presque en entier, un article, du P. Jean-Marie Grivaz, paru dans le n° 892 de la *Revue de Saint-Joseph d'Allex.*

che de la capitale. C'est alors qu'une délégation vint nous alerter : on est en train de lotir un grand quartier dans cette future zone urbaine ; il faut que la mission soit présente. Il est grand temps de prendre une option sur le terrain, car il faudra bientôt organiser là-bas une paroisse. Malheureusement, le travail qui déjà suffisait à nous absorber nous empêchait de réagir avec promptitude. Quand nous nous décidâmes, les meilleurs terrains étaient pris. Par chance, au pied de la colline du Boukero, 1600 $m^2$ étaient encore disponibles sur la première pente. Nous payâmes la taxe, nous plantâmes les piquets aux quatre coins du terrain ... et on attendit !

« Les années passèrent. Le quartier s'organisait : collège, magasins, bars évidemment ! De notre côté, nous avions rencontré quelques familles chrétiennes. Nous avions construit un hangar pour le catéchisme. La population ne nous était pas hostile, mais elle venait d'ethnies qui avaient été très peu touchées par l'Évangile. Les chrétiens pourtant parlaient : ''Nous avons un terrain, le quartier est vaste ; quand allons-nous construire notre chapelle ? Il est vrai qu'ici presque personne ne prie ; mais vous verrez, Père, quand nous aurons notre chapelle, les gens viendront prier''. Il fallait l'espérer ! Mais on attendit encore !

« Attendre n'empêchait pas de choisir un nom pour notre future chapelle. Ce serait *Saint-Joseph*. Joseph n'avait-il pas été un pauvre ouvrier ? Qui, mieux que lui, pourrait regrouper la communauté chrétienne de ce pauvre quartier, peuplé de pêcheurs et de modestes artisans, de petits employés et de chômeurs ? Dès lors on essaya de rassembler des fonds. Pendant les congés, on faisait appel aux chrétiens de France. Une aide substantielle nous vint d'Allemagne, en 1985. Nous eûmes enfin les moyens d'envisager les constructions. En juin 1986, les travaux commencèrent et le 19 mars 1988, en la fête de saint Joseph, bien sûr, nous pouvions inaugurer l'église et la bénir.

« Huit marches pour rattraper la pente de la colline, un vaste porche, une nef capable d'accueillir 800 personnes, mais une structure conçue pour supporter, à l'avenir, des agrandissements par deux nefs latérales qui doubleraient les capacités : poutres et piliers avaient été construits pour cette éventualité. C'est une église simple, très claire. Elle est belle avec sa dentelle de *claustras*, ces petites ouvertures qui laissent passer la lumière sans donner accès au soleil. leur fonction est aussi de rafraîchir les lieux en réalisant de légers appels d'air. Leur multiplicité permet des agencements décoratifs qui évoquent les vitraux mais sans aucun effet de serre.

« C'est dans cette atmosphère dépouillée qu'ont pris place deux statues

de J.S. Hartmann[1] : ainsi, le *Peuple de Dieu*, quand il se rassemble dans sa maison est-il accueilli par Marie et par Joseph : une *Vierge à l'Enfant* et un *Joseph Travailleur.*

« L'avenir de la paroisse Saint-Joseph semblait donc assuré, mais voilà que le P. François-Xavier Breynaert ( arrivé trois ans auparavant ) rentrait en France en juin 1988. Une année plus tard, je devais rentrer pour subir deux opérations. Le P. Jacques Dehais prit alors la charge de cette communauté.

« La communauté chrétienne reste très active, avec une bonne chorale, une équipe liturgique pleine d'initiatives, une vingtaine de catéchistes qui rassemblent, trois fois par semaine, plus de 500 catéchumènes. Il faudrait vous présenter tous ces jeunes, tous ces travailleurs, toutes ces mères de famille qui, depuis des années, implantent l'Église en vrais apôtres de ce quartier de squatters si démuni et, en apparence, si fermé à l'Évangile. Ce qui fut au départ un quartier sans cohérence devient une communauté. L'Église y est présente, mais elle doit se donner les moyens de son action pour aider ce Peuple à la recherche de son âme[2]. »

***3 octobre 1987 – Diocèse de Kinkala :*** *Créé par division du diocèse de Brazzaville, le diocèse de Kinkala comprend les districts de Boko, Kinkala, Mindouli et Kindamba. Le premier évêque du diocèse de Kinkala est Mgr Anatole Milandou, précédemment auxiliaire de l'Archevêque de Brazzaville ( 22 juillet 1983 ).* ( *BG*, n° 780, p. 247 )

## 1988 – Le Foyer Père David ( Brazzaville )[3]

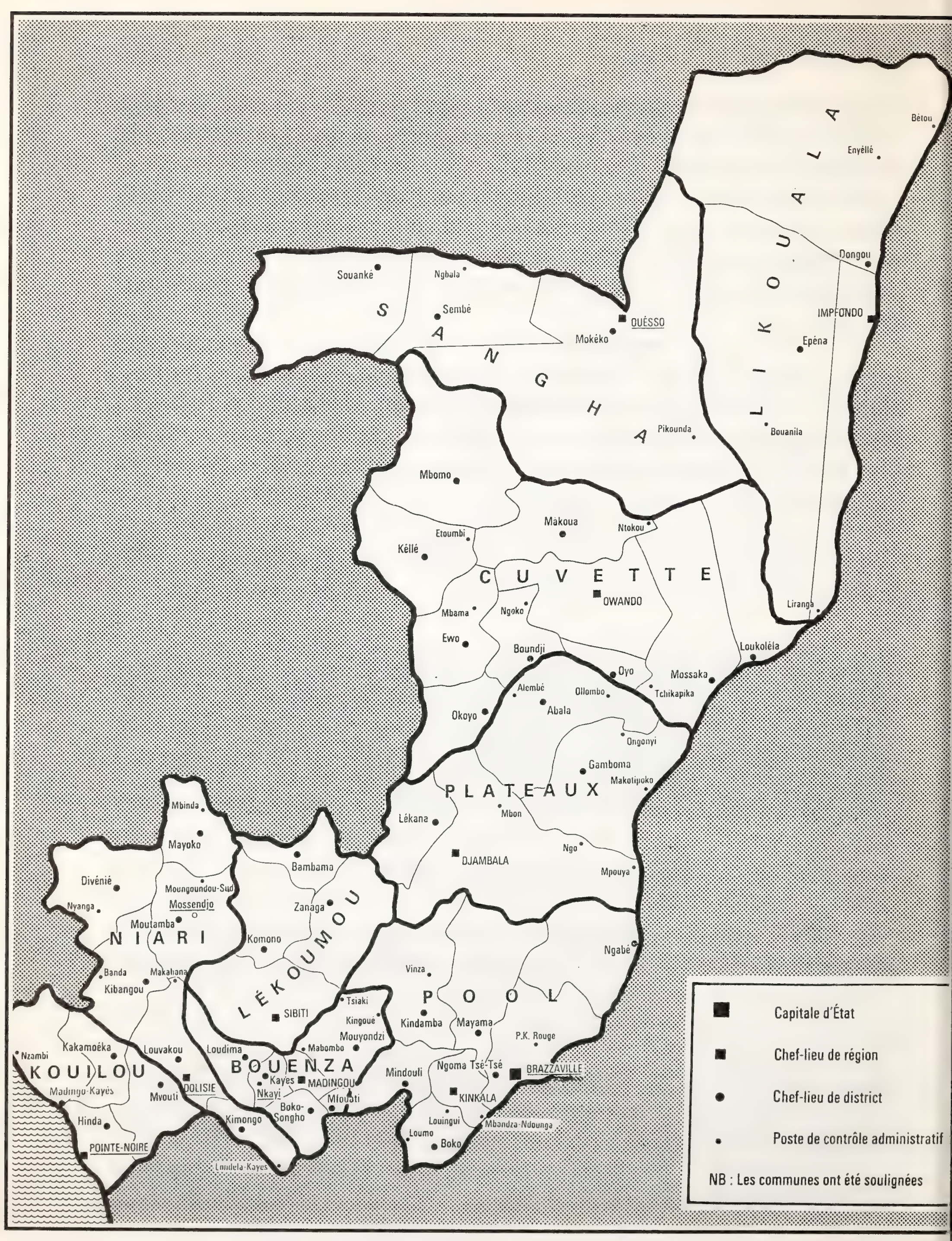
En 1988, un accord est signé entre *Caritas-Congo* et le gouvernement congolais pour la prise en charge, par l'Eglise, d'un foyer des mineurs en dif-

---

1. M. et Mme Hartmann, sculpteurs à Allex ( Drôme ). Ces deux statues, l'une de saint Joseph, l'autre de la sainte Vierge sont parvenues à Brazzaville par l'intermédiaire de l'Ecole Saint-Joseph d'Allex.

2. Reparti au Congo, le P. Grivaz a construit, en 1991, un presbytère à Saint-Joseph de *Tout-pour-le-Peuple*. Il s'y installe en octobre de la même année, mais le 5 juin 1992, il est contraint de rentrer en France définitivement. Il est alors remplacé par un prêtre diocésain.

3. Notice biographique : *PM,* 5. Né à Cholet ( Maine-et-Loire ) le 22 décembre 1920, Philippe David est membre d'une famille de douze enfants. Quatre de ses frères deviennent médecins ( comme leur père ), deux autres ( Jean et Gabriel ) le précèdent chez les spiritains et quatre de ses sœurs sont religieuses. Arrivé




Les divisions administratives du Congo.




Les diocèses du Congo.

ficuté, derrière la maison d'arrêt, dans les locaux de l'ancienne prison des jeunes. Là seront accueillis des jeunes, à la demande de leurs parents ou des ministères de la justice et des affaires sociales.

L'œuvre reçoit l'appui des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, mais la responsabilité en revient au P. Jacques Blier et au F. Paul Vergnaud. Ce dernier installe et dirige, dans le sous-sol de la Maison Libermann, un atelier, école de cuisine, charcuterie et pâtisserie. Au foyer des mineurs, baptisé *Foyer Père David,* on ouvre un atelier de mécanique-auto et une menuiserie.

En 1992, le district spiritain achète, dans Bacongo, *la case David*, annexe de l'œuvre où s'installent le F. Paul et le P. Gérald Mayor, qui sont bientôt remplacés par le P. Michel Jarrot. Avec celui-ci, depuis octobre 1994, résident à la case David quelques postulants spiritains.

## 1989 – Le Cloître Saint-Pacôme ( Manzomo )

En 1989, quatre jeunes congolais expriment au P. Christian de la Bretesche leur désir de *retour à la terre,* en communauté religieuse. Ils veulent consacrer leur vie à Dieu, pour le renouveau des campagnes. Ils s'installent, sur un terrain qui leur est donné, au village de Manzomo, près de la chapelle de Luomo ( construite par le P. Gérard Soudant ), sur la paroisse de Mbanza-Ndunga ( diocèse de Kinkala ).

Vivre en pleine campagne, travailler de leurs mains, contribuer à la naissance d'une nouvelle agriculture paysanne, tels sont leurs objectifs. Avec l'aide du P. de la Bretesche, ils se donnent une règle de vie de type monastique : prière, travail, vie de communauté, accueil, service du village. Ils se placent sous le patronage de saint Pacôme et des saints de la Thébaïde, fondateurs, au IV$^{e}$ siècle de la vie monastique. En 1995, ils sont une quinzaine de jeunes gens, de 18 à 35 ans. Dans leur centre rural, ils se livrent à diverses activités : élevage, maraîchage, arboriculture, apiculture, boulangerie, huilerie, menuiserie et autour d'eux, encouragés par leur exemple, certains jeunes décident de rester au village et d'autres d'y revenir.

---

à Brazzaville en 1947, il est, pendant cinq ans professeur au grand séminaire. Il exerce ensuite son apostolat à Bacongo, Kibouendé et Mindouli. Après trois ans d'animation misionnaire en France ( 1964-1967 ), il revient au Congo, à la mission de Kindamba. Malade, il est transporté à l'hôpital de Brazzaville le lendemain de Noël 1973. Il y meurt, le 2 janvier 1974, des suites d'une opération. Le P. Philippe David, très habile de ses mains, a toujours su allier activités pastorales et travaux manuels : c'est un excellent choix que de perpétuer son souvenir par cette œuvre des jeunes mineurs en difficulté.

Le cloître Saint-Pacôme des frères paysans de la Thébaïde se construit au cœur de la brousse. Une nouvelle famille religieuse est-elle en train de naître ? C'est l'espoir de ceux qui se sont engagés dans cette entreprise, bien conscients cependant qu'elle doit franchir l'épreuve du temps.

### 18 décembre 1989 – Maison Daniel Brottier ( Loandjili, Pointe-Noire )

Le 18 décembre 1989, le P. Pierre Wauters et le P. Grégoire Manteck signent l'acte d'achat de la propriété de M. Étienne Niali[1]. Cette propriété, située dans le quartier Loandjili, comprend un terrain de 2000 $m^2$ et une grande maison inachevée.

Au cours du mois de janvier 1990, le P. Manteck loue une maison dans le même quartier et avec lui se forme une nouvelle communauté, placée sous le vocable du bienheureux Daniel Brottier. En font partie, les PP. Pierre Wauters et Martin Gottar, ainsi que deux stagiaires.

L'idée d'installer à Pointe-Noire une maison spiritaine avait été discutée au chapitre spiritain de février 1989 ; la décision avait suivi, au Conseil de district du 25 octobre suivant et les fonds nécessaires à cette création avaient été rassemblés. En cinq mois, le P. Gottar réalise les aménagements essentiels et, le 10 juin 1990, Mgr Georges Singha bénit la maison Daniel Brottier, où la communauté s'installe le 30 juin.

*POURQUOI CETTE NOUVELLE COMMUNAUTE : « Pourquoi cette nouvelle communauté et non pas une paroisse ? Déjà, en 1946, le P. Baraban* ( visiteur, envoyé par la maison généralice ) *demandait au P. Molager, supérieur principal de cette époque, de penser à établir une communauté spiritaine distincte du diocèse. Apparemment cet appel n'a pas eu d'écho : il y avait des paroisses à fonder et à fournir en personnel. La situation est la même aujourd'hui, à la différence que l'Église locale existe, avec sa hiérarchie, son clergé. La congrégation reste au service de l'Église, mais d'une manière différente. Au service de l'Église, avec ce qu'elle est, avec ce pour quoi elle a été fondée. Depuis quelques années, elle est en train de redécouvrir les grandes inspirations de ses fondateurs, Claude Poullart des Places et Libermann : aller vers les plus pauvres, les plus abandonnés, ceux pour*

1. Le texte suivant a été rédigé d'après des notes communiquées par le P. Pierre Wauters.

*qui il y a peu d'ouvriers. Le bienheureux Brottier, patron de cette nouvelle communauté en est un exemple, relativement récent, et c'est sur ses traces, que la communauté veut marcher*[1]. »

Le 24 septembre 1990, arrive le F. Jean-Pierre Goulard qui doit travailler à la construction du *Centre d'accueil des mineurs*. La création de ce centre a été prévue en même temps que celle de la maison spiritaine, mais l'œuvre doit être implantée sur un terrain différent. Or, les démarches entreprises par le P. Manteck, pour trouver un emplacement favorable, se heurtent à de nombreuses difficultés. C'est seulement en mars 1992 qu'on lui accorde une partie de l'ancien cimetière de Mvoumvou.

Entre-temps, en septembre 1990, le P. Wauters a quitté Brottier pour la procure de l'évêché et, le 27 octobre 1990, est arrivé le P. Robert Gévaudan qui va se consacrer à la formation des laïcs dans le diocèse de Pointe-Noire. La communauté spiritaine régionale de Pointe-Noire, dès cette première année, prend l'habitude de se réunir le dimanche soir à Brottier, où elle accueille aussi des coopérants. Au début de l'année 1991, le P. Gottar quitte Pointe-Noire pour la France et le 26 novembre de cette même année, arrive le P. Léon Neck qui, tout en résidant à la maison spiritaine, deviendra procureur du diocèse[2].

En octobre 1992, le P. Claude Drui, nouvel arrivé à Pointe-Noire, est désigné pour travailler au *Centre d'accueil des mineurs*. Il est accompagné d'un coopérant, Olivier Rousseau. Ils constatent que rien n'est prêt : le terrain, où le centre doit être construit, est à peine déblayé. Le P. Drui ne tardera pas à partir pour Brazzaville. Le 9 mai 1993, c'est au tour du F. Jean-Pierre Goulard de quitter Pointe-Noire pour la France.

Olivier Rousseau a pu enfin, au début de l'année 1994, commencer les constructions du *Centre des mineurs*. En mai, un premier atelier, une grande salle et des sanitaires ont été réalisés.

Actuellement ( 1995 ), le centre fonctionne, dirigé par un coopérant, sous la responsabilité de *Caritas-Congo*.

---

1. Extrait de l'allocution pononcée par le P. Jacques Blier, supérieur du district spiritain du Congo, lors de l'inauguration de la maison Daniel Brottier, le 10 juin 1990.

2. Le P. Léon Neck est rentré en France en 1994. Cette même année, le P. Wauters, après un congé se trouve à nouveau à la Maison Brottier et le P. Gévaudan est, à son tour, en congé.

# CONCLUSION

Après avoir passé en revue les missions fondées par les spiritains au Congo, il serait intéressant de dégager des points communs. Il en existe un certain nombre, mais je n'en retiendrai qu'un : le souci constant des missionnaires spiritains d'un équilibre entre évangélisation et développement. Ce dernier mot, dans le sens où il est employé depuis quelque temps, ne faisait pas partie du vocabulaire de nos anciens, mais la chose leur était familière.

Sans entrer dans les détails, voici trois citations qui montrent la continuité dans la façon de voir et d'agir à ce sujet :

1 – De Mgr Carrie, le fondateur, celui qui a donné l'impulsion et la direction : « Envoyés par Dieu et par l'Église dans ces contrées sauvages pour civiliser et christianiser les malheureux habitants ... nous devons chercher à en faire d'abord des hommes civilisés, puis des chrétiens parfaits ... Nous chercherons donc à leur inculquer théoriquement et pratiquement, par nos paroles et nos exemples, les vrais principes de la civilisation, basés sur la connaissance et la pratique des devoirs des individus envers eux-mêmes, envers la famille et la société ... Nous les initierons ensuite à toutes les connaissances naturelles, utiles et pratiques dans la société, cherchant à les instruire autant que le permettront les talents et les aptitudes d'un chacun[1]. »

2 – Cinquante ans plus tard, du P. Léon Laisné, missionnaire à Loango, Kimbenza et Madingou : « Au scolasticat, on prépare les fondateurs d'Église. Pour enraciner le christianisme en terre païenne, il faudra qu'ils jouent un rôle social en même temps qu'un rôle religieux, car ils ne pourront jamais

1. Mgr Carrie : Lettre à ses missionnaires, sur la manière de vivre avec les Noirs ( 13 juin 1899 ).

évangéliser sans penser en même temps à promouvoir une civilisation plus humaine et plus spirituelle. Ils seront maîtres d'école, chefs d'atelier, planteurs, bâtisseurs, botanistes, ethnographes, linguistes, médecins, et ils devront sans cesse mettre en œuvre toutes les ressources de leur nature[1]. »

3 – Plus près de nous, le P. Martin van Roy ( 1920-1984 ), missionnaire à Zanaga, Mossendjo et Sibiti, fut l'un des principaux promoteurs des *communautés de base* dans l'Église congolaise des années 1970. Il écrivait : « Ce que nous considérons être les caractéristiques essentielles d'une vraie communauté : être une communauté de foi et de prière, par la Parole ; être une communauté d'apostolat ; être une communauté de charité ; être une communauté engagée dans le développement[2]. »

Sur un autre point, on pourrait peut-être se poser la question : à la lecture de ce livre, ne risque-t-on pas d'avoir une vue trop *optimiste* sur les activités missionnaires des spiritains au Congo ?

Pour aider à remettre, s'il est besoin, les choses à leur juste place, voici un extrait de la thèse de doctorat d'histoire de M. Dominique Goyi[3]. Il jette un regard plutôt bienveillant sur *les missions catholiques et l'évolution sociale au Congo-Brazzaville, de 1880 à 1930,* mais il écrit aussi : « Au fur et à mesure que le royaume de Dieu s'agrandit, comme un surcroît nécessaire mais fatal, l'empire missionnaire recule ses frontières. La mission n'est plus cette frêle paillote que tourmente et emporte la bourrasque de mars. Une orgueilleuse bâtisse de briques lui a succédé, qui se rit des intempéries et nargue le temps ; sa force tranquille contamine le missionnaire rassuré qui réalise n'avoir finalement pas mal réussi ... Ce succès cache des miroirs déformants où s'admire le missionnaire. Il avait rêvé une vie différente de celle du curé métropolitain, une existence plus éprouvante ; maintenant, il ne lui est pas indifférent d'être à la tête d'un important domaine, et comme il est fier de *sa mission* ! Qui dit que dans le sublime de sa vocation quelque colonialisme ne trouvera pas sa place ? Le missionnaire, qui se trouve en situation coloniale, subit celle-ci sans même s'en douter. Ayant réussi au moins autant que le colonial, il *s'installe*. Il connaît son incomparable supériorité sur le Noir : il est Blanc et en cela seul il incarne l'idéal ; supériorité technique et d'organisation, culturelle, morale ; enfin il est prêtre et oh ! merveille ! dans l'ordre de la grâce, nul n'est après Dieu son égal ! ... Il a beau enseigner l'égalité

1. P. Léon Laisné ( 1900-1956 ), *Les Pères du Saint-Esprit,* brochure de 64 pages, Paris, 1955. p. 16.
2. Information-documentation, Equipe généralice, 1er novembre 1975.
3. M. Dominique Goyi sera par la suite professeur à l'Université de Brazzaville.

des hommes en Dieu, la réalité sociale concrète, quotidienne, trop prosaïque, détermine largement sa conduite. Car le phénomène missionnaire, comme le fait colonial, est d'abord un contact de races où le Blanc est privilégié et tient le beau rôle. Le missionnaire n'y peut échapper que par un acte de foi, il n'y réussit pas toujours. Nous tenons peut-être ici l'explication de ce qu'on a pu reprocher aux missionnaires. Il reste vrai aussi que toute rencontre avec des hommes nous coûte une modification d'existence et toute rencontre humaine engendre une tentation, celle de subir ou de dominer...

« L'action missionnaire se présente comme un mélange étonnant de don total, de dévouement et d'égotisme et d'égoïsme que voile un élan du cœur qui ne se démentit jamais ; de sorte que nous serions dans l'embarras complet de décider qui d'eux-mêmes ou des païens qu'ils évangélisaient, les missionnaires aimaient le plus. Peut-être bien les deux, l'un autant que l'autre, l'un servant de motivation à l'autre. C'est, si l'on veut, le champ du semeur de la parabole de l'Évangile : tout ensemble la rocaille et la bonne terre non plus mises bout à bout, l'une à côté de l'autre, mais intimement mêlées[1]. »

Je termine cette conclusion en évoquant le Chapitre général de la Congrégation du Saint-Esprit, à Itaïci ( Brésil ), en 1992. A propos du thème du Chapitre : *A l'écoute des actes des spiritains d'aujourd'hui,* le P. Pierre Schouver écrit : « Quel projet étonnant que de donner comme objectif principal à cette vaste entreprise du Chapitre la lecture de nos expériences limitées et disparates ! Le projet a pris forme ... à partir de cette conviction : écouter les *actes* des spiritains d'aujourd'hui, et les méditer ensemble, pouvait nous faire découvrir où l'Esprit mène notre congrégation, et nous donner un nouveau dynamisme missionnaire. Et de fait, nous qui n'étions pas particulièrement portés à l'exaltation, et qui savions toute la faiblesse de notre institut aujourd'hui, nous avions envie de rendre grâces, avec le sentiment que nous vivions, dans notre congrégation, à la fois une mort et une résurrection. Le Chapitre a renouvelé en nous la joie d'annoncer l'Évangile. »

L'envie de rendre grâces, la joie d'annoncer l'Évangile avec un nouveau dynamisme missionnaire ... cela ne nous vient-il pas aussi quand nous sommes *à l'écoute des actes des spiritains d'hier* ... au Congo et ailleurs ?

---

1. Dominique Goyi, *Les missions catholiques et l'évolution sociale au Congo-Brazzaville, de 1880 à 1930,* Bordeaux, 1969, 238 pages, p. 102 et 103.

# GRAMMAIRE

## DE LA

# LANGUE FIOTE

*DIALECTE DU KAKONGO.*

PAR


**MONSEIGNEUR CARRIE**

Évêque de Dorylée et Vicaire Apostolique
du Congo Français.
De la Congrégation du Saint-Esprit
et du Saint-Cœur de Marie.


Laudate Dominum, omnes gen
tes: ( Ps. 116. )
Scriptum est enim: Omnis lingua
confitebitur Deo. ( Rom. XIV. II.)





LOANGO
Imprimerie de la Mission
1890

## ANNEXE I :
## Les Langues

Catéchismes, livres d'histoire sainte, de prières et de cantiques, grammaires, lexiques et dictionnaires ... nombreux sont les ouvrages, religieux et profanes, rédigés et édités par les missionnaires spiritains dans les différentes langues et dialectes[1] du Congo. La pratique orale ou écrite de la langue locale a été un souci constant des missionnaires à toutes les époques. Nous ne faisons ici qu'effleurer le sujet et la liste des ouvrages qui figure ci-après ne prétend pas être exhaustive.

Le P. Duparquet, dans une lettre du 4 février 1874, écrit : « Il ( le P. Carrie ) s'occupe de préparer un dictionnaire français-cacongo, qui ne sera pas sans utilité[2] ».

Devenu vicaire apostolique, Mgr Carrie s'adresse à ses missionnaires : « Il faut que tous nous nous mettions énergiquement à l'étude de la langue ; que nous fassions en réalité et consciencieusement tous nos efforts pour en acquérir une connaissance, sinon parfaite pour quelques uns, du moins suffisante, pour que personne ne soit de ces missionnaires que la S.C. de la Propagande appelle des *missionnaires inutiles*. Il faut que nous nous rappellions souvent cette grande obligation que nous ne pouvons négliger sans devenir infidèles à notre sainte vocation. Et pour que vous ne pensiez pas que j'exagère cette obligation, je veux que vous lisiez attentivement et que vous méditiez l'intruc-

---

1. Langue ou dialecte, il semble que les premiers missionnaires du Congo employaient indifféremment l'un ou l'autre terme.
2. *BG*, t. 10, p. 159.

tion de la S.C. Propagande de 1774 que je vous adresse à cet effet *in extenso*. Vous y verrez combien l'Eglise se montre sévère à l'égard des missionnaires qui négligent l'étude des langues indigènes ; vous y verrez ce qu'elle exige des supérieurs des missions à cet égard et vous ne serez point surpris, je l'espère, que nous entrions complètement dans ses idées et que nous fassions observer ponctuellement ses prescriptions[1] ».

| | | |
|---|---|---|
| 1885 – P. Visseq | – Catéchisme ( dialecte de Saint-Antoine ) | 96 pages |
| 1888 – P. Ussel | – Petite grammaire en langue fiote ( dialecte du Loango ) | 88 pages |
| 1889 – P. Gaëtan | – Histoire sainte en fiote | 320 pages |
| 1889 – P. Visseq | – Grammaire fiote | 64 pages |
| 1890 – P. Visseq | – Dictionnaire fiote-français | 212 pages |
| 1890 – P. Visseq | – Dictionnaire français-fiote | 146 pages |
| 1890 – Mgr Carrie | – Grammaire de la langue fiote ( dialecte du Loango ) | 198 pages |
| 1894 – Loango | – Catéchisme de la doctrine chrétienne à l'usage du vicariat apostolique du Congo français ( ce catéchisme fera l'objet de diverses traductions ) | 112 pages |
| 1896 – P. Dérouet | – Dictionnaire français-fiote ( dialecte kivili ) | 382 pages |
| 1898 – P. Marichelle | – Les devoirs du chrétien envers Dieu ( traduction vili ) | 274 pages |
| 1900 – Loango | – *Katessissu mu ku sinanga Ba-vili* | 112 pages |
| 1902 – Brazzaville | – *Moukana Mandoo ma Ngouanoua ma Nzami,* Catéchisme itéké | 138 pages |
| 1902 – P. Marichelle | – Dictionnaire vili-français[2] | 224 pages |
| 1903 – P. Garnier | – Syllabaire ( *mu mbembo ki vili ki Mayumba* ) | 96 pages |
| 1904 – P. Prat | – Manuel de langue tégué ( Haute-Alima ) | 164 pages |
| 1904 – P. Garnier | – *Mambu ma Nzambi* ( Mayumba ) | 140 pages |
| 1904 – P. Calloc'h | – Grammaire téké | 57 pages |
| 1905 – P. Calloc'h | – Manuel de conversation ( langue tégué, Brazzaville ) | 90 pages |
| 1906 – P. Calloc'h | – *Katecisme ma Dwi l'atege*. Petit catéchisme téké | 46 pages |
| 1907 – P. Marichelle | – Méthode pratique pour l'étude du dialecte vili | 120 pages |
| 1909 – P. Le Scao | – Catéchisme du Congo français ( traduit en varama ) | 210 pages |
| 1909 – Liranga | – *Katekismu e boyambi o lingolinso* | 78 pages |
| 1910 – P. Le Scao | – *Katekisu mu ki-yombe* | 130 pages |
| 1910 – P. Kieffer | – Catéchisme de la doctrine chrétienne ( dialecte yombi ) | 176 pages |
| 1910 – Loango | – *Katesisu, milongi mi Nzambi* ( Kimbenza ) | 150 pages |
| 1911 – P. Calloc'h | – Vocabulaire français-infumu ( téké ) | 346 pages |
| 1912 – P. Marichelle | – Dictionnaire français-vili | 164 pages |

1. *Mémorial du Congo français,* janvier et février 1889. Mgr Carrie va jusqu'à prévoir des sanctions sévères pour « tout missionnaire qui, sans une raison et sans une permission légitimement obtenue, passera un mois entier sans étudier la langue du pays. » A la suite des directives de Mgr Carrie, dans le *Mémorial du Congo français,* figure le texte de la S.C. de la Propagande, en latin.

2. *BG,* t. 23, p. 109 : « Cet important travail, fruit de sept années de travail et de relations continues avec les indigènes, est le complément du dictionnaire français-vili du R.P. Dérouet ».

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1912 – P. Prat | – *Katecismoe ma Dzwi la ambochi* | 156 pages |
| 1913 – P. Herjean | – Catéchisme bangala | 130 pages |
| 1914 – P. Prat | – *Tsimu yekulu ya Pfwo a Nzambi,* Abrégé de l'histoire de la religion en mbochi | 236 pages |
| 1917 – P. Prat | – Grammaire mbochie | 96 pages |
| 1917 – Lékéti | – Catéchisme en tégué | 68 pages |
| 1917 – Brazzaville | – Catéchisme ia lali | 68 pages |
| 1920 – Loango | – Livret congolais, vocabulaire vili-français | 168 pages |
| 1921 – P. Doppler | – *Mi samu mi kieleka mi ba katolika* ( langue dondo ) | 36 pages |
| 1923 – P. Marichelle | – Évangiles des dimanches et fêtes ( vili ) | 112 pages |
| 1924 – P. Jaffré | – Méthode pratique de lari-français | 118 pages |
| 1934 – P. Bonneau | – Catéchisme pounou | 162 pages |
| 1929 – P. Cariou | – Catéchisme lingala | 134 pages |
| 1929 – P. Bonnard | – Livret congolais vili-français | 230 pages |
| 1930 – V.A. Loango | – Catéchisme bembe ( Mouyondzi ) | 240 pages |
| 1930 – P. Jaffré | – Catéchisme lari | 224 pages |
| 1933 – P. Prat | – Livre de piété en mbochi | 414 pages |
| 1935 – P. Jeanjean | – Catéchisme mbochi | 144 pages |
| 1935 – P. Belzic | – Catéchisme tégué | 206 pages |
| 1937 – P. Schaub | – *Yenda-tangui* : Vie de N.S.J.C. en lari | 196 pages |
| 1943 – P. Moysan | – Catéchisme lingala | 322 pages |
| 1946 – P. Moysan | – Pour apprendre le lingala | 134 pages |
| 1949 – P. Moysan | – *Losambo Sacramento, Evanzile* | 168 pages |
| 1949 – P. Moysan | – Paroissien lingala-latin-français | 345 pages |
| 1951 – P. Schaub | – Catéchisme lari | 136 pages |
| 1952 – P. Moysan | – *Buku ya Nzambe* : Histoire sainte en lingala | 430 pages |
| 1955 – P. Moysan | – *Buku ya Sanza ya Mzaria* | 126 pages |
| 1956 – P. Bonneau | – Grammaire et lexique pounou | 177 pages |
| 1957 – Pointe-Noire | – Catéchisme kidondo | 254 pages |
| 1957 – Pointe-Noire | – Catéchisme munukutuba[1] | 236 pages |
| 1957 – P. Diebold | – *Lumeza* : Missel lari | 322 pages |
| 1961 – P. Diebold | – Évangiles et Actes des apôtres en lari | 642 pages |
| 1963 – P. Diebold | – Psaumes : traduction en lari | 253 pages |
| 1970 – P.Commandeur | – Manuel de conversation en munukutuba | 164 pages |
| 1977 – P. Schaub | – Lectures bibliques du missel en lari | 142 pages |
| 1978 – P. Schaub | – Grammaire lari | 242 pages |
| 1978 – P. Le Normand | – *Kindika ya ntama* ( munukutuba ) | 95 pages |
| 1979 – P. Loubier | – *Mandaka mabve ma Yesu Kristo* : Évangiles en kukuya | 320 pages |

1. *BG,* t. 45, p. 390 : « Traduction en munukutuba du catéchisme du P. Pouchet, *Jésus en Afrique,* réalisée à la mission catholique de Dolisie par deux missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit, avec la collaboration des Légionnaires de Marie, des moniteurs de l'enseignement catholique et des jocistes de Dolisie ». Ces précisions sont intéressantes : dès cette époque, les ouvrages en langues locales seront, de plus en plus souvent, l'œuvre du clergé ou de laïcs congolais.

## ANNEXE II :
## Les missionnaires spiritains
## de quelques missions, au Congo

On ne trouvera ici que des listes déjà établies et figurant aux archives locales ou générales, dans divers documents. Il était facile de les mettre à jour. Je n'ai pas cherché à dresser de nouvelles listes quand elles n'existaient pas : c'est un travail de recherche qui aurait demandé trop de temps. Si, seuls les noms des spiritains sont cités, c'est intentionnel, mais cela ne signifie aucunement qu'ils ont toujours été les seuls à travailler dans telle ou telle mission : les aides qu'ils ont reçues des uns et des autres sont bien mentionnées dans les textes de cet ouvrage.

### Linzolo

P. Prosper Augouard ( 1883-1886 ) – P. Georges Kraft ( 1883-1886 )
F. Savinien Weckmann ( 1883-1886 ) – F. Philomène Hirsch ( 1884-1889 )
P. Joseph Sand ( 1885-1892 ) – P. Victor Paris ( 1885-1892 )
P. Jules Rémy ( 1889-1889 ) – F. Euphrase Goëttelmann ( 1889-1896 )
P. Georges Schmitt ( 1886-1890 ) – P. Mathurin Luec ( 1891-1898 )
P. Jean-Marie Le Meillour ( 1892-1894 ) – F. Mamert Leplat ( 1893-1895 )
P. Alphonse Doppler ( 1894-1911 ) – F. Fraterne Haberbusch ( 1894-1899 )
F. Jérémie Wassong ( 1897-1903 ) – P. Georges Bouleuc ( 1898-1909 )
P. Emile Zimmermann ( 1900-1904 ) – F. Damascène Hérold ( 1902-1904 )
F. Théodule Canivet ( 1903-1904 ) – P. François Pélé ( 1905-1907 )
F. Symphorien Garin ( 1905-1910 ) – P. Ferdinand Pédux ( 1906-1911 )

P. Hyacinthe Duclos ( 1908-1909 ) – P. Georges Patron ( 1908-1908 )
F. Aglibert Gechter ( 1909-1910 ) – P. Albert Le Gallois ( 1911-1913 )
P. Côme Jaffré ( 1911-1923 ) – F. Achille Heinrich ( 1911-1918 )
P. Joseph Belzic ( 1914-1916 ) – F. Antoine Courier ( 1918-1919 )
P. André Kranitz ( 1919-1930 ) – F. Marie-Joseph Michel ( 1919-1922 )
P. Vincent Pourchasse ( 1922-1927 ) – F. Eric Wesolowski ( 1922-1924 )
F. Lin Le Madec ( 1922-1924 ) – P. Gaston Schaub ( 1925-1945 )
P. Joseph Morvan ( 1940-1940 ) – P. Jean-Louis Page ( 1942-1943 )
P. Joseph Auzanneau ( 1942-1943 ) – F. Quentin Bénard ( 1943-1944 )
P. Maurice Ramaux ( 1943-1945 ) – P. Victor Thiel ( 1945-1956 )
P. Jean Le Duc ( 1946-1949 ) – P. Albert Hemme ( 1950-1951 )
P. Paul Crabbé ( 1951-1956 ) – P. Jean Morizur ( 1957-1960 )
P. Jean van der Burg ( 1958-1963 ) – P. Guillaume Verheul ( 1959-1974 )
P. Joseph Mermier ( 1969-1978 ) – P. Marcel Diebold ( 1971-1972 )
P. Robert Gévaudan ( 1973-1986 ) – P. Auguste Durand ( 1977-1981 )
P. François Clainchard ( 1978-1984 )

## Liranga

P. Victor Paris ( 1889-1889 ) – P. Joseph Moreau ( 1889-1894 )
P. Olivier Allaire ( 1889-1897 ) – F. Elie Jouault ( 1890-1891 )
P. Pierre Faure ( 1891-1892 ) – P. Félix Sallaz ( 1892-1894 )
F. Savinien Weckmann ( 1892-1893 – F. Thiébaud Kohler ( 1893-1901 )
P. Charles Le Gouay ( 1894-1911 ) – P. Pierre Nio ( 1896-1897 )
F. Martial Gaudu ( 1896-1896 ) – P. Jean Falconnet ( 1897-1906 )
P. Joseph Kuentz ( 1901-1904 ) – F. Germain Le Gall ( 1901-1923 )
P. Alexis Herjean ( 1904-1906 et 1915-1916 ) – F. Sergius Fustec ( 1904-1911 )
P. Alphonse Vaquez ( 1906-1909 ) – P. Louis Malessard ( 1911-1913 )
P. Gabriel Herriau ( 1912-1917 et 1922-1924 )
F. Théogène Calloc'h ( 1913-1920 et 1934-1936 )
P. Joseph Belzic ( 1916-1918 ) – P. Joseph Hamonic ( 1917-1919 )
P. Ferdinand Pédux ( 1914-1927 ) – P. Etienne Pagnault ( 1916-1926 )
P. Yves Cariou ( 1917-1939 )
P. François Noter ( 1934-1935 ; 1943-1948 et 1952-1958 )
P. Raymond Defosse ( 1935-1937 ) – F. Pierre-Claver Weyh ( 1936-1941 )
P. Louis Le Bail ( 1937-1945 ) – F. Alexandre Friederich ( 1938-1946 )
P. Joseph Mahé ( 1939-1941 ) – F. Valérien Eicher ( 1939 )
F. Alfred Grenada ( 1945-1949 ) – P. Emile Diss ( 1946-1951 )
P. Gildas Le Drogo ( 1949-1954 ) – F. Quentin Bénard ( 1949-1953 )

P. Pierre Pellier ( 1952-1956 ) – P. Daniel Lejeune ( 1955-1960 )
P. Roger Feldmann ( 1956-1957 ) – P. Gérard Destombes ( 1958-1960 )
P. Norbert Flajolet ( 1959-1963 ) -P. Michel Guillemin ( 1960-1962 )
P. Jean-Pierre Bergeron ( 1963-1965 ) – P. Jules Ernoult ( 1966-1968 )

## Voka

P. Jean Hirlemann ( 1931-1933 )
P. Vincent Pourchasse ( 1933-1945 et 1948-1964 )
P. Jean Baptiste Houchet ( 1933-1937 ) – P. Alfred Burget ( 1933-1947 )
F. Léandre Doyon ( 1935-1939 ) – P. Léon Hartz ( 1946-1947 )
P. Guillaume Verheul ( 1946-1952 ) – P. Gildas Le Drogo ( 1948-1949 )
P. Emile Laurent ( 1952-1956 ) – P. Joseph Morvan ( 1956-1966 )
P. Roger Cadoret ( 1960-1971 ) – P. Jean Ernoult ( 1961-1970 )
P. François Clainchard ( 1970-1972 ) – P. Paul Lazarus ( 1972-1974 )

## Madingou

P. Léon Laisné ( 1931-1937 ) – P. Joseph Gauthier ( 1933-1939 )
P. Joseph Bogner ( 1934-1937 ) – P. Emile Zimmermann ( 1936-1941 )
P. Charles Baumgarten ( 1937-1952 ) – P. Georges Ebendinger ( 1938-1955 )
P. Georges Ritt ( 1941-1944 ) – P. Louis Roques ( 1944-1946 )
P. Joseph Mathis ( 1945-1948 ) – P. Jean Cardrin ( 1948-1950 )
P. Jean-Marie Flour ( 1948-1949 ) – P. Paul Werli ( 1950-1966 )
P. Etienne Dattas ( 1954-1964 ) – F. Eloi Jaouen ( 1955-1956 )
P. Antoine Delègue ( 1964-1973 ) – P. Jules Bitaud ( 1965-1969 )
P. François Litschgi ( 1966-1969 ) – P. Bernard Leclercq ( 1970-1972 )
P. Jacques Robillard ( 1971-1979 ) – P. François Ebendinger ( 1980-1986 )
P. Jules Ernoult ( 1987-1990 )

## Mindouli

P. Joseph Bonnefont ( 1932-1937 ) – F. Alfred Grenada ( 1932-1934 )
P. Jean Prat ( 1933-1936 ) – P. Raymond de la Moureyre ( 1936-1937 )
P. Jean-Baptiste Gur ( 1937-1948 ) – P. Léon Hartz ( 1937-1939 )
P. Adrien Jansen ( 1946-1954 ) – P. Alfred Burget ( 1948-1954 )

F. Laurent Bangratz ( 1952-1969 ) – P. Gaston Schaub ( 1954-1970 )
P. Bernard Guy ( 1956-1958 ) – P. Philippe David ( 1961-1965 )

## Lékana

P. Georges de Chadirac ( 1937-1948 ) – P. Raymond Defosse ( 1937-1939 )
F. Pierre-Claver Weyh ( 1937 et 1944-1966 ) – F. Léonide Michel ( 1939-1944 )
P. Jean-Baptiste Houchet ( 1940 )
P. François Noter ( 1941-1942 et 1950-1952 )
P. Auguste Durand ( 1946-1949 )
P. Henri Kerhwiller, résidant à Mpouya ( 1947-1948 )
P. Henri Ernst ( 1949-1957 )
P. Adolphe Jeanjean, résidant à Mpouya ( 1948-1950 )
P. Jean Le Duc ( 1950 ) – P. Robert Haffmans ( 1953-1956 )
P. Gildas Le Drogo ( 1954 ) – P. Roger Vallée ( 1955-1963 )
P. Jean-Marie Mainard ( 1961-1969 ) – P. Pierre Loubier ( 1966-1980 )
F. Clément Tekstra ( 1966-1972 ) – P. Ernest Binet ( 1970-1972 )
P. Gérard Soudant ( 1972-1977 ) – F. Marcel Pelhate ( 1975-1980 )
P. Michel Stauffer ( 1976-1982 ) – P. Victor Blanchet ( 1979-1993 )
F. Jean-Pierre Goulard ( 1980-1990 ) – P. Corentin Le Solliec ( 1982-1993 )
P. Jean Guth, ( 1993-1994 ) –John Ogu Erege ( 1993- … )

## Sainte-Anne ( Brazzaville )

P. Nicolas Moysan ( 1943-1967 ) – P. Charles Lecomte ( 1943-1945 )
P. Albert Roussel ( 1945-1970 ) – P. Auguste Durand ( 1946-1951 )
P. Paul Fourmont ( 1947-1960 ) – P. Roger Vallée ( 1947 )
P. Gabriel Ollichet ( 1947-1950 ) – P. Jean-Marie Grivaz ( 1948 )
P. Jean Le Gall ( 1949-1962 ) – P. Pierre Peyre ( 1951-1963 )
P. André Lemaire ( 1952 ) – P. Paul Bureth ( 1952-1958 )
P. Robert Gévaudan ( 1953-1967 ) – P. Joseph Le Badézet ( 1955 )
P. Alfred Zippert ( 1956-1970 ) – P. Jean Morizur ( 1961-1964 )
P. Bernard Robyr ( 1960-1964 ) – P. Jules Ernoult ( 1970-1975 )
P. Didace Malanda ( 1971-1975 et 1977-1981 )

## Grand Séminaire

P. Emile Laurent ( 1947-1953 ) – P. Joseph Bonnefont ( 1947-1948 )
P. Joseph Hirtz ( 1947-1959 ) – P. Philippe David ( 1947-1951 )
P. Lucien Deiss ( 1947-1948 ) – P. Joseph Colombé ( 1948-1950 )
P. François Créac'h ( 1948-1951 ) – P. Charles Engel ( 1950- 1957 )
P. Antoine des Grottes ( 1951-1956 )
P. Marcel Diebold ( 1951-1955 et 1965-1970 )
P. Jean Ferron ( 1953-1967 ) – P. Gérard Soudant ( 1955-1957 )
P. Joseph Auzanneau ( 1956-1959 ) – P. André Ducry ( 1956-1966 )
P. Bernard Guy ( 1958-1960 ) – P. Michel Picard ( 1959-1965 )
P. Pierre Le Moal ( 1960-1963 ) – P. Jean Le Duc ( 1960-1961 )
P. Joseph Gross ( 1963-1973 )
P. Germain Brémont ( 1966-1972 et 1974-1978 ) – P. Armel Duteil ( 1967-1968 )
P. Jean Morizur ( intérim et constructions : 1968-1969 )
P. Grégor Lutz ( 1969-1970 )
P. Bernard Tenailleau ( 1969-1974 ) – P. André Loos ( 1970-1986 )
P. Jean-Claude Pariat ( 1972-1977 )
P. Christian de Mare ( 1973-1983 ) – P. Jean-Pierre Buecher ( 1973-1982 )

## Ouenzé

P. Jean-Marie Grivaz ( 1948-1970 ) – P. Yves Cariou ( 1950-1954 )
F. Cyprien Sœthoudt ( 1952-1957 ) – P. Pierre Le Moal ( 1953 )
P. Jean Ernoult ( 1953-1959 ) – P. Robert Gévaudan ( 1955 )
F. Bonaventure Visbeek ( 1957-1960 ) – P. Adrien Jansen ( 1960-1963 )
F. Pascal Lebret ( 1960-1967 ) – P. Bernard Guy ( 1961-1977 )
P. Clément Piers ( 1965-1967 ) – P. Nicolas Moysan ( 1968-1972 )
P. Jean-François Bierling ( 1970-1972 ) – P. Jacques Dehais ( 1972-1987 )
F. Marcel Legoupil ( 1973-1987 ) – P. Albert Roussel ( 1974-1987 )
P. Henri Troufléau ( 1977-1979 ) – P. Christian de La Bretesche ( 1981-1992 )
P. Jean-Claude Mbemba ( 1987-1992 ) – P. Yves Monot ( 1987 ... )
P. Antonio Jacinto ( 1994 ... ) – Jean Guth ( 1994-1995 )

## Notre-Dame de Bacongo ( Brazzaville )

P. Maurice Ramaux ( 1949-1952 ) – P. Joseph Le Badézet ( 1949-1952 )
F. Bonaventure Visbeek ( 1949 ) – P. Edouard Grosshenny ( 1950-1961 )
P. André Lemaire ( 1952-1955 ) – P. Joseph Morvan ( 1952-1956 )
P. René Lefranc ( 1957-1961 )

## Notre-Dame de Fatima ( Dolisie )

P. Alphonse Schæffer ( 1958-1960 ) – P. Jacques Robillard ( 1961-1964 )
P. Jacques Commandeur ( 1967-1970 )
P. Alphonse Hetterscheid ( 1964-1971 )
P. Roland Ribière ( 1965 ) – P. Henri Troufléau ( 1969-1973 )
P. Dominique Pougnand ( 1971-1973 ) – P. Albert Klomp ( 1977-1978 )
P. François Litschgi ( 1978-1985 ) – P. Gérard Schlupp ( 1982-1984 )
P. François Ebendinger ( 1984-1990 ) – P. François Le Bec ( 1985-1992 )
P. Jean Berndsen ( 1990 ) – P. Louis-Marie Retailleau ( 1991 ... )
P. Chrysanthus Yuh ( 1991 ... ) – P. Lucien Favre ( 1992 ... )

## Saint Kisito ( Brazzaville )

P. René Lefranc ( 1963-1971 ) – P. Jean van der Burg ( 1963-1970 )
P. Paul Schœffel ( 1971-1980 ) – P. Alfred Zippert ( 1971-1984 )
P. Christian Berton ( 1984-1988 ) – P. François Clainchard ( 1987-1990 )
P. René Tabard ( 1988-1992 ) – P. Jean-Claude Mbemba ( 1990 ... )
P. Zbigniew Szadura ( 1992 ... )

# INDEX

Les noms de PERSONNES sont en caractères romains.
*Les noms de LIEUX ( et DIVERS ) sont en italiques.*
*Les chiffres en* **caratères gras** *indiquent la notice de telle ou telle mission ou œuvre.*
Les missions sont répertoriées selon les lieux : localités ou quartiers. Toutefois, à Brazzaville et à Pointe-Noire, c'est quelquefois le nom du patron de la paroisse qui prévaut.
Abréviations : BV : Brazzaville - PN : Pointe-Noire.
Les références ①, ②, ③, etc. se rapportent aux pages photos.

## TABLE DES MATIERES

## TABLES DES CARTES, CROQUIS ET AUTRES ILLUSTRATIONS
*( sauf les photos qui sont regroupées dans les pages centrales )*

## Mise à jour :
## District du Congo – État du personnel – Septembre 1995

Maison Libermann (Brazzaville) : PP. René Tabard, François Le Bec, Clément Piers.
Scolasticat Poullart des Places (Brazzaville) : PP. Nicolau Rufino, Armand Fessi, Chrysanthus Yuh.
Communauté Paul Ondia (Postulat – Brazzaville) : P. Michel Ngueko.
Rattachés : PP. Christian de la Bretesche, Bernard de Lépinay.
Case David (Brazzaville) : P. Michel Jarrot.
Sainte-Marie (Ouenzé) : PP. Yves Monot, Antonio Jacinto.
St-Jean-Baptiste (Talangaï) : PP. Jacques Dehais, Didace Malanda, Claude Drui.
Saint-Grégoire (Kingoma) : PP. Bernard Guy, Victor Blanchet.
Saint-Kisito (Brazzaville) : PP. Pierre Buis, Eligius Mkulima.
Saint-François (Brazzaville) : P. Jean Morizur.
Saint-Philippe (Kibouendé) : PP. Joseph Mermier, Joseph Le Badézet.
Saint-Pierre Claver (Mayama) : P. Jean Guth.
Notre-Dame de Fatima (Dolisie) : P. Lucien Favre.
Notre-Dame de Lourdes (Sibiti) : PP. Georges Laloux, Boguslaw Wojto.
Saint-Joseph (Mossendjo) : PP. Eugène Ferrand, Jean Berndsen.
Monastère de la Visitation (Loudima) : P. Franz Litschgi.
Sainte-Thérèse (Lékana) : P. John Ogu Erege.
Saint-Paul (Impfondo) : P. Corentin Le Solliec, F. Marcel Pelhate.
Sainte-Brigitte (Epéna) : PP. Kieran Alaribe, Firmin Kiwale.
Sainte-Odile (Dongou) : P. Pierre Scheer.
Saint-André Kaggwa (Pointe-Noire) : PP. Louis-Marie Retailleau, Jacques Dubourg, Mikaël Massawe.
Maison Daniel Brottier (Pointe-Noire) : PP. Pierre Wauters, Robert Gévaudan.

## Spiritains originaires du Congo et du Zaïre
(profès des vœux perpétuels)
*et leur lieu de résidence actuel (septembre 1995)*

**Congo** : Didace Malanda (Congo) – Jean-Claude Mbemba (USA) – Jacques Nsimba (Gabon) – Marcel Ntsika (Gabon) – Daniel Mbimi (Zaïre) – Norbert Kitumu (RCA) – Yves Nzoussi (Cameroun) – Maurice Milandou (Sénégal) – Maixent Nkouka (Angola) – Jean-Baptiste Mouyamba (RCA) – Léoplold Koudoungalala (Suisse) – Jean-Claude Kibinda (Cameroun)
**Zaïre :** Jean-Baptiste Moungwele (Brésil) – José Kuku (Gabon) – Jean Kazadi (France) – Faustin Diatezuluwa (Cameroun) – Innocent Nzemba (France)

Complément de la revue
*Mémoire Spiritaine*,
la collection :

**Mémoire Spiritaine**
**Etudes et documents**

---

Sont parus :

**1 - René CHARRIER,** ***Les Frères Courage. Variations sur les Frères spiritains,*** **240 pages, dont 14 d'illustrations. Prix : 100 F.**

Les Frères spiritains n'ont pas toujours eu, dans leur congrégation, la place qu'ils méritaient. Dans la première partie de son livre, René Charrier parle de cette situation sans faux-fuyants. Comment mieux leur rendre justice et hommage que par les pages d'histoire et les *Fioretti* de la deuxième partie de l'ouvrage ?

**2 - Mgr GAY,** ***François Libermann. Les chemins de la Paix,*** **3e édition, 192 pages. Prix : 60 F.**

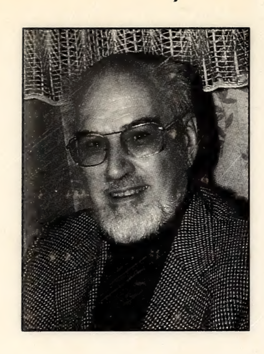
François Libermann, rénovateur, au siècle dernier, de la Congrégation du Saint-Esprit, invite ses disciples à rechercher Dieu sur les chemins de la paix. Il ramène toute la vie spirituelle à ce principe fondamental : se tenir paisiblement aux écoutes de l'Esprit-Saint.

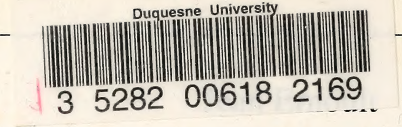
**3 - Jean ERNOULT,** ***Les Spiritains au Congo de 1865 à nos jours. Matériaux pour une histoire de l'Église au Congo,*** **496 pages, nombreuses illustrations : cartes, croquis, photos. Prix : 185 F.**

De l'estuaire du Congo à l'Oubangui... de 1865 à nos jours... les missionnaires spiritains ont implanté au Congo une centaine de missions. Ce livre offre sur ces missions une somme unique d'informations précises : lieux, personnes, dates ; matériaux pour une histoire de l'Église qui reste à écrire.

Achevé d'imprimer en novembre 1995
par l'imprimerie « Nuova Oflito » - Mappano ( Turin )
Editeur : Congrégation du Saint-Esprit - Imprimé en Italie ( CEE ) - Dépôt légal : 1995








# Les spiritains au Congo de 1865 à nos jours

Sur les quelque 550 missionnaires spiritains qui, au cours de ces cent-trente dernières années, ont travaillé au Congo, il en reste, en 1995, à peine 40 sur le terrain.

Pères et frères, nombreux sont ceux qui, à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle, ont succombé à la fleur de l'âge, inconscients des risques et des dangers, ou impuissants à y faire face.

Actuellement, pour différentes raisons, presque une centaine de spiritains français, hollandais, suisses ont rejoint leurs pays d'origine. Certains sont à la retraite, d'autres assurent un ministère. Aucun n'oublie ses années de Congo.

A partir de 1865, de l'estuaire du Congo à l'Oubangui, les missionnaires spiritains fixent des lieux d'implantation d'où ils rayonnent. Dans ces stations et ces missions, des communautés chrétiennes naissent, se développent, s'organisent. Ce livre n'est pas une histoire générale de l'Eglise au Congo, mais il offre, sur une centaine de missions ( les unes subsistent, les autres non ) une somme unique d'informations historiques précises : lieux, personnes, dates, etc. Des documents accompagnent le texte, cartes, croquis, photos ; certains sont inédits ou peu connus. Il y a là de véritables matériaux pour une histoire complète qui reste à écrire.

C'est aussi, au moment où une nouvelle période commence, faire le point au bout de ces cent-trente ans d'histoire spiritaine au Congo. Parmi la quarantaine de missionnaires qui y sont actuellement présents, il y a des spiritains africains : Angolais, Camerounais, Nigérians, Tanzaniens ; et des Congolais sont partis *ailleurs,* après leurs années de formation au noviciat et au scolasticat, à Mbalmayo, Libreville et Brazzaville. L'Afrique elle-même devient missionnaire.

185 F

ISSN : 1264-3130 ISBN : 2.900666.11.2